





EXERCICES
DE PIÉTÉ
POUR TOUS LES JOURS
DE L'ANNÉE.

AVRIL.

EXERCICES
DE PIÉTÉ
POUR TOUS LES JOURS
DE L'ANNÉE.

CONTENANT l'explication du Mystere, ou la vie du Saint de chaque jour; avec des Réflexions sur l'Epître, une Méditation sur l'Evangile de la Messe, et quelques Pratiques de Piété, propres à toutes sortes de personnes.

Par le Pere JEAN CROISET.

DERNIERE ÉDITION.

AVRIL.





A LYON,

Chez ROBERT et GAUTHIER, Libraires.

1804.

TABLE

Des Titres contenus dans ce quatrieme Volume.

PREMIER JOUR.

SECOND JOUR.

TROISIEME JOUR.

QUATRIEME JOUR.

CINQUIEME JOUR.

SIXIEME JOUR.

SEPTIEME JOUR.

HUITIEME JOUR.

NEUVIEME JOUR.

DIXIEME JOUR.

ONZIEME JOUR.

SEIZIEME JOUR.

DIX-SEPTIEME JOUR.

DIX-HUITIEME JOUR.

DIX-NEUVIEME JOUR.

VINGT-QUATRIEME JOUR.

VINGT-CINQUIEME JOUR.

VINGT-SIXIEME JOUR.

VINGT-SEPTIEME JOUR.

VINGT-HUITIEME JOUR.

VINGT-NEUVIEME JOUR.

TRENTIEME JOUR.

Fin de la Table.



EXERCICES DE PIÉTÉ POUR TOUS LES JOURS DE L'ANNÉE.

AVRIL.

PREMIER JOUR.

SAINT HUGUES, EVÊQUE DE GRENOBLE.

SAINT Hugues naquit à Château-neuf sur l'Isere, dans le Diocese de Valence en Dauphiné, l'an 1053. Il étoit d'une famille distinguée par son ancienne noblesse, et encore plus par sa rare piété. Odilon son pere étoit un Gentilhomme d'une probité universellement reconnue, qui après avoir donné bien des preuves de sa bravoure et de sa vertu au service du Prince, alla finir ses jours dans la Chartreuse, sous la discipline de Saint Bruno, et y mourut fort âgé, entre les bras de saint Hugues, qui lui administra les derniers Sacremens. Sa

mere eut les mêmes secours et la même consolation, après avoir donné des exemples d'une piété extraordinaire dans sa propre maison, où elle n'étoit restée que pour avoir soin de sa famille.

L'éducation de notre Saint lui coûta peu. Hugues étoit né avec de si heureuses dispositions pour la vertu, qu'on eût pu dire qu'il avoit toujours été dévot, mais qu'il n'avoit jamais été enfant. L'inclination qu'il avoit pour les sciences lui fit faire quelques voyages dans les pays étrangers. Ses études ne nuisirent point à sa dévotion ; sa pudeur et sa modestie servirent beaucoup à son innocence ; et quoique sa vertu fût douce, gracieuse, et même polie, elle se nourrit toujours dans les austérités.

Ayant achevé ses études, il revint à Valence, où il avoit été pourvu d'un Canonicat. Sa vie pure, édifiante, retirée lui fit tant de réputation, que Hugues, alors Evêque de Die, Légat du Pape Grégoire VII, et ensuite Archevêque de Lyon, charmé des belles qualités et de la haute vertu du jeune Chanoine, voulut l'avoir avec lui, et le faire entrer dans le ministere de sa Légation : il fit de grands fruits par ses prédications dans le Clergé, et encore plus parmi le peuple par ses exemples.

Le Légat tenoit un Concile à Avignon, lorsque les Députés de l'Eglise de Grenoble, dont le Siege étoit vacant, vinrent lui demander notre Saint pour Evêque. Le Légat le leur accorda d'autant plus volontiers, qu'il en connoissoit mieux la vertu et les belles qualités ; mais il ne fut pas aisé de vaincre sa répugnance que sa profonde humilité lui rendoit juste et plausible. Il fallut que le Légat se servît de toute son autorité pour le fairs obéir ; et craignant toujours qu'il ne trouvât quelques défaites pour son ordination, il le mena à Rome pour le faire sacrer par le Pape. Le Souverain Pontife n'eut point d'égard à ses raisons, il l'ordonna Evêque. La Comtesse Mathilde informée de la haute piété de notre Saint, pourvut abondamment à tout

ce qui étoit nécessaire pour cette auguste cérémonie ; elle lui fit présent de la crosse et des autres ornemens épiscopaux, avec les Commentaires de saint Augustin sur les Pseaumes.

A son retour de Rome, saint Hugues étant allé prendre possession de son Eglise, fut effrayé du pitoyable état où il trouva son Diocese. L'usure, la simonie, et toutes sortes de dissolutions ne régnoient pas seulement parmi le peuple, l'abomination de la désolation avoit gagné le lieu saint ; la vie scandaleuse de ceux qui par la sainteté de leur état doivent servir d'exemple aux autres, sembloit rendre inutiles tous les remedes. Le saint Pasteur gémit devant Dieu, et se mit en devoir d'appaiser sa colere par de rudes pénitences. Il passoit les jours et les nuits en prieres, pleurant continuellement sur les désordres de son peuple ; et mettant tout en usage, jeûnes, veilles, exhortations, instructions, visites pour le salut de son troupeau, il eût souhaité de pouvoir donner sa vie pour lui.

Un zele si pur, si désintéressé, si apostolique ne fut pas long-temps sans fruit ; Dieu bénit ses travaux. Sa patience, sa douceur, ses exemples gagnerent les cœurs, et le Diocese de Grenoble changea bientôt de face. On ne peut dire ce qu'il eut à souffrir ; il passoit les jours entiers à nourrir de la parole de Dieu un peuple grossier et ignorant ; et les biens de l'Evêché ayant été presque tous dissipés par la mauvaise conduite de ses prédécesseurs, il fut trois ou quatre ans sans avoir de quoi vivre.

Il n'y avoit que ces croix et ces pénibles exercices qui pussent modérer le regret qu'il avoit toujours d'avoir trop facilement consenti à son ordination. La dignité épiscopale lui paroissoit tous les jours plus redoutable. A peine y avoit-il deux ans qu'il en étoit revêtu, qu'il résolut de s'en dépouiller ; et prenant tout-à-coup sa résolution, sur l'exemple de divers Saints que l'humilité avoit fait

renoncer à l'Episcopat, il part secrétement, et va se réfugier dans l'Abbaye de la Chaise-Dieu, au Diocese de Clermont en Auvergne. Il y prit l'habit de Saint-Benoît, et y devint bientôt un modele parfait de la vie monastique ; mais le Pape Gregoire VII en ayant été informé, lui envoya ordre de retourner promptement à son Eglise. Quelque répugnance qu'eût notre Saint, il fallut obéir ; sa retraite avoit consterné le troupeau, son retour le combla de joie ; et chacun comprenant qu'il n'y avoit qu'une générale réformation de mœurs qui pût leur conserver un si saint Prélat, on s'empressa comme à l'envi de répondre à son zele.

Il y avoit près de trois ans qu'il étoit rentré dans ses fonctions pastorales, lorsque le fameux saint Bruno le vint trouver avec ses six compagnons, pour jeter les fondemens de cet Ordre si célebre, qui fait un des plus beaux ornemens de l'Eglise de Jesus-Christ, qui s'est répandu par tout l'Univers avec l'édification de tout le public, et qui depuis plus de six cents ans fleurit avec toute la vigueur qu'on admira dès sa naissance, et perpétue dans le monde chrétien la ferveur, la solitude et le recueillement des plus anciens Anachoretes.

Saint Hugues, qui quelques jours auparavant avoit vu en songe sept étoiles d'une merveilleuse splendeur qui s'étoient allé cacher dans un affreux désert de son Diocese, nommé Chartreuse, reçut ces étrangers avec amitié et avec respect. Ayant appris qu'ils ne cherchoient que l'asile de quelque solitude pour se garantir de la corruption du siecle, non-seulement il approuva leur pieux dessein, mais leur ayant donné en pur don l'affreux désert de Chartreuse à cinq lieues de Grenoble, il les aida à s'y loger, leur fournir tout ce dont ils avoient besoin pour bâtir leur Chapelle et leurs cellules, devint leur pere et leur protecteur, et bientôt après comme le dernier des Freres.

Charmé d'avoir trouvé dans son Diocese ce qu'il

étoit allé chercher dans le désert de la Chaise-Dieu, il alloit passer dans la Chartreuse tout le temps qui n'étoit point destiné aux fonctions de son ministere. Confondu avec ces nouveaux Anges du désert, il leur rendoit avec usure les exemples édifians de mortification et d'humilité qu'il en recevoit, ne se distinguant parmi eux que par des excès de ferveur; il se saisissoit des offices les plus vils et les plus bas, se trouvoit toujours le premier au chœur, et accompagnoit ses austérités d'une oraison continuelle.

Il vivoit à Grenoble comme dans la Chartreuse. Son jeûne étoit continuel; il prêchoit et instruisoit son peuple presque tous les jours: on ne l'appeloit que le pere des pauvres; il voulut vendre ses chevaux pour les assister, résolu de ne faire plus les visites qu'à pied, quoique son Diocese fût plein de montagnes. Il veilloit avec une sévérité extrême sur tous ses sens. Pendant plus de cinquante ans d'Episcopat, il ne regarda jamais aucune femme en face.

Une vertu si extraordinaire ne pouvoit guere être sans croix. Notre Saint en eut toute sa vie de bien pesantes; non-seulement sa patience fut rudement éprouvée par de fréquens maux de tête et d'estomac, qui étoient des fruits de ses austérités et de son application à l'étude, mais Dieu permit encore pour purifier de plus en plus son cœur qu'il fût tourmenté durant plus de quarante ans des plus humiliantes et des plus dures tentations, qui lui laissoient peu de relâche. Il est vrai que Dieu ne le laissoit pas sans consolations au milieu de tant d'amertumes; il répandoit dans son ame ces douceurs célestes, cette onction secrete, ces graces sensibles par le moyen desquelles ses afflictions se trouvoient assez souvent tempérées d'une joie intérieure. Il reçut le don des larmes; un discours édifiant, la lecture d'un livre de piété, la vue d'un crucifix les faisoient couler en abondance. On

s'aperçut que durant la lecture qu'il faisoit faire à table, son cœur s'embrasoit si fort du feu du divin amour, qu'il ne lui laissoit plus que la liberté de répandre de douces larmes, en sorte qu'on étoit souvent obligé de faire cesser le lecteur.

Sa droiture et son désintéressement joints à la haute idée qu'on avoit de sa sainteté, le rendirent l'arbitre de tous les différens, et le pacificateur de tous les troubles : son humilité et sa douceur ne l'empêcherent point d'avoir de la fermeté quand il s'agissoit des intérêts de Dieu et de son Eglise ; il la fit paroître dans le Concile tenu à Vienne en Dauphiné, l'an 1112 à l'égard de l'Empereur Henri IV qui avoit traité le Pape Pascal II avec la derniere indignité, et à l'égard de l'Antipape Pierre de Léon, dit Anaclet, pour la défense du Pape légitime Innocent II. Il fut du nombre des Prélats qui s'assemblèrent au Puy en Velay pour l'excommunier, et il contribua plus que personne à éteindre son schisme en France, sacrifiant généreusement à la justice et à la vérité ses propres intérêts, et l'amitié particuliere que cet Antipape lui avoit toujours témoignée.

La persécution du Schismatique ayant obligé le Pape Innocent II de se refugier en France, saint Hugues fut au-devant de lui à Valence, où il le conjura de vouloir le décharger de l'Episcopat, et de pourvoir l'Eglise de Grenoble d'un sujet qui réparât ses fautes ; mais il eut beau lui représenter son grand âge et ses infirmités, le Pape qui connoissoit son rare mérite et sa haute vertu, se contenta de lui ordonner de modérer ses austérités et ses fatigues. Mais enfin ses grands maux de tête lui ayant extraordinairement affoibli la mémoire sur la fin de ses jours, le Pape consentit à lui donner un Successeur, et il eut la joie de voir sacrer de son vivant, en cette qualité, un Chartreux nommé Hugues comme lui, qui fut depuis Archevêque de Vienne.

On regarda comme une merveille, ou plutôt comme une faveur du Ciel, qu'ayant perdu le souvenir de toutes les choses terrestres, il n'oublia jamais les vérités de la Religion et du salut. Il ne survécut que quelques mois à sa démission, et tout ce temps fut une oraison continuelle.

Odoric, Evêque de Die, qui avoit été Doyen de son Eglise, voulut recevoir l'habit religieux de sa main; quoique le Saint fût presque à l'extrémité, il se leva pour faire la cérémonie. La joie qu'il eut de la résolution de son cher Disciple, lui donna des forces, et ses larmes furent un effet de sa joie.

Enfin l'an 1132, le premier jour d'Avril, ce grand Saint usé de pénitence, de travaux apostoliques et d'infirmités, comblé de mérites, mourut à Grenoble âgé de quatre-vingts ans et quelques mois. A la nouvelle de cette mort, on accourut de tous côtés, pour avoir la consolation de voir et de baiser le saint corps. La foule fut cause qu'on ne put l'enterrer de cinq jours, durant lesquels il demeura aussi entier et aussi frais que s'il eût été plein de vie: il fallut user d'artifice pour l'enlever; on fit accroire qu'on vouloit l'exposer hors de l'Eglise pour satisfaire la dévotion du peuple, et tout le monde étant sorti, hors le Clergé, les Chartreux et quelques autres personnes qui avoient le mot, on l'enterra dans l'Eglise de Notre-Dame, où Dieu manisfesta la sainteté de son serviteur par le grand nombre de miracles qui se firent à son tombeau. Le Pape Innocent II qui connoissoit la vertu de notre Saint, ordonna au Bienheureux Guigues, cinquieme Prieur de la grande Chartreuse, qui avoit été l'ami particulier du saint Prélat, de faire un recueil exact de ses principales vertus, et de ses miracles. Le Pape l'ayant lu, et l'ayant approuvé, canonisa solennellement saint Hugues l'an 1134, dans la ville de Pise où il tenoit un Concile.

Les secours que les peuples recevoient par son intercession, rendirent tous les jours plus célebre son tombeau.

La Messe en l'honneur de ce Saint est celle qu'on dit d'ordinaire pour les Confesseurs Pontifes.

L'Oraison qu'on dit à la Messe est celle qui suit.

EXAUDI, quæsumus Domine, preces nostras, quas in Beati Hugonis Confessoris tui atque Pontificis solemnitate deferimus: et qui tibi dignè meruit famulari, ejus intercedentibus meritis ab omnibus nos absolve peccatis. Per Dominum, etc.

EXAUCEZ, Seigneur, les prieres que nous vous offrons en la fête de votre Confesseur et Pontife saint Hugues; et comme il vous a dignement servi, délivrez-nous aussi de tous nos péchés, en considération de ses mérites. Par Notre-Seigneur, etc.

L'ÉPÎTRE.

Leçon tirée de la premiere Epître de l'Apôtre saint Paul aux Hébreux. Chap. 5.

FRATRES: Omnis Pontifex ex hominibus assumptus, pro hominibus constituitur in iis quæ sunt ad Deum, ut offerat dona, et sacrificia pro peccatis: qui condolere possit iis qui ignorant et errant: quoniam et ipse circumdatus est infirmitate, et propterea debet, quemadmodum pro populo, ita etiam et pro semetipso offerre pro peccatis. Nec quisquam sumit sibi honorem, sed qui vocatur à Deo, tanquam Aaron.

MES FRERES: Tout Pontife pris d'entre les hommes est établi pour les hommes dans les choses qui ont rapport à Dieu, afin d'offrir des présens et des sacrifices pour les péchés; de sorte qu'il soit capable de compassion à l'égard de ceux qui sont dans l'ignorance et dans l'égarement, parce qu'il est aussi lui-même environné de foiblesse, et c'est à cause de cela, qu'afin d'expier les péchés, il doit offrir des sacrifices pour lui-même, comme il en offre pour le peuple. Or personne n'a droit de prétendre à un tel honneur que celui qui est appelé de Dieu, comme Aaron.

Les Hébreux à qui cette Epître est adressée, étoient les Juifs nouvellement convertis, qui habitoient en Jérusalem, et dans toute la Palestine. Elle fut écrite en Grec plutôt qu'en Hébreu, parce que c'étoit la langue qui étoit plus généralement connue de toutes sortes de nations; au lieu que l'Hébreu, ou le Syriaque étoit inconnu à bien des Juifs élevés en diverses Provinces.

RÉFLEXIONS.

Tout Pontife pris d'entre les hommes est établi de Dieu *pour les hommes, dans les choses qui ont rapport à Dieu;* c'est à Dieu à se choisir ses Ministres. Malheur à qui s'ingere dans le sacré ministere sans vocation. Ces motifs d'ambition, d'intérêts de famille, de cupidité font des intrus, et ne servent qu'à faire profaner la sainteté du caractere. C'est au Pere de famille à distribuer ses emplois; c'est à lui à donner les premieres places; on n'y arrive jamais par artifice et par brigue, sans confusion. Bon Dieu! que le jugement universel dégradera de faux Prophetes! plus la dignité est sacrée, plus le rang est élevé, plus la vertu doit être éminente. C'est porter une main sacrilege sur l'encensoir, quand ce n'est pas le Seigneur qui nous a destinés à cette fonction: *personne n'a droit de prétendre à un tel honneur, que celui qui est appelé de Dieu, comme Aaron.* N'y prétend-on que par vocation? et dans le choix qu'on fait de cet état formidable aux Anges même, n'est-ce que le Seigneur qu'on consulte? Terrestres et matériels, on n'entend que la voix de la chair et du sang; les parens crient souvent plus haut que Dieu. Que les enfans n'ayent point de vocation; les parens l'ont pour eux; les revenus d'un riche bénéfice suppléent au défaut de tous les talens; et l'on s'étonne après cela que Dieu soit irrité, que sa colere éclate par des traits si marqués; l'on est surpris de voir fondre les héritages les plus opulens, de voir périr tant de fa-

milles. Le véritable Prêtre, dit saint Clément d'Alexandrie (a), n'est pas estimé juste, parce qu'il est Prêtre; mais c'est parce qu'il est juste, qu'il est mis en ce rang. Importante leçon pour ceux qui considerent plus les revenus que la haute sainteté du ministere.

Dieu se choisit des Ministres environnés de foiblesse, et sujets à toutes nos infirmités, afin qu'ils soient capables de compassion à l'égard de ceux qui sont dans l'égarement et dans l'ignorance. Quelle erreur de se faire un mérite d'une sévérité fastueuse! La dureté à l'égard des pécheurs étoit une des principales maximes de la secte Pharisienne. Ces hypocrites masqués trouvoient à redire que Jesus-Christ eût de la douceur et de l'indulgence pour les pécheurs; ils blâmoient les pieuses industries dont ce divin Sauveur se servoit pour les gagner et les convertir; sa complaisance pour eux les choquoit, ils lui en faisoient un crime. Une molle indulgence, une douceur fade, une complaisance lâche et séduisante est aussi pernicieuse qu'une sévérité outrée. Il faut mêler l'huile avec le vin pour guérir les plaies. Les Saints qui ont été les plus durs à eux-mêmes, ont eu le plus de douceur et de compassion pour les autres. Peu de Docteurs d'une sévérité outrée, qui n'ayent souvent un fonds inépuisable d'indulgence pour eux-mêmes.

L'EVANGILE.

La suite du saint Evangile selon saint Matthieu. Chap. 25.

IN illo tempore: Dixit Jesus Discipulis suis parabolam hanc: Homo quidam peregrè proficiscens, vocavit servos suos, et tradidit illis bona sua. Et uni dedit quinque talenta,

EN ce temps-là: Jesus dit cette parabole à ses Disciples: Un homme allant faire un voyage hors de son pays, appela ses serviteurs, et leur mit ses biens entre les mains. Il donna cinq ta-

(a) *Lib.* 6.

alii autem duo, alii verò unum: unicuique secundùm propriam virtutem: et profectus est statim. Abiit autem qui quinque talenta acceperat, et operatus est in eis, et lucratus est alia quinque. Similiter et qui duo acceperat, lucratus est alia duo. Qui autem unum acceperat, abiens fodit in terram, et abscondit pecuniam Domini sui. Post multum verò temporis venit Dominus servorum illorum, et posuit rationem cum eis. Et accedens qui quinque talenta acceperat, obtulit alia quinque talenta dicens: Domine, quinque talenta tradidisti mihi, ecce alia quinque superlucratus sum. Ait illi Dominus ejus: Euge serve bone et fidelis: quia super pauca fuisti fidelis, super multa te constituam: intra in gaudium Domini tui. Accessit autem et qui duo talenta acceperat, et ait: Domine, duo talenta tradidisti mihi: ecce alia duo lucratus sum. Ait illi Dominus ejus: Euge serve bone, et fidelis, quia super pauca fuisti fidelis, supra multa te constituam: intra in gaudium Domini tui.

lens à l'un, à l'autre deux, et un à l'autre; à chacun suivant son habileté: et aussitôt il partit. Celui qui avoit reçu cinq talens s'en alla, les fit profiter, et en gagna cinq autres. Pareillement celui qui en avoit reçu deux en gagna deux autres. Mais celui qui n'en avoit reçu qu'un, s'en alla creuser dans la terre, et cacha l'argent de son Maître. Long-temps après le Maître de ces serviteurs revint, et compta avec eux. Celui qui avoit reçu cinq talens, étant venu, en présenta cinq autres, et dit: Seigneur, vous m'avez donné cinq talens, en voilà cinq de plus que j'ai gagnés. Son Maître lui dit: Cela va bien, bon et fidelle serviteur; puisque vous avez été fidelle en peu de chose, je vous donnerai un grand bien à gouverner: entrez dans la joie de votre Seigneur. Celui qui avoit reçu deux talens, vint ensuite et dit: Seigneur, vous m'avez donné deux talens, en voilà deux de plus que j'ai gagnés. Son Maître lui dit: Cela va bien, bon et fidelle serviteur; puisque vous avez été fidelle en peu de chose, je vous donnerai un grand bien à gouverner: entrez dans la joie de votre Seigneur

---

MÉDITATION.

Avec quelle libéralité Dieu récompense ceux qui le servent.

PREMIER POINT.

CONSIDÉREZ combien de merveilles Dieu a opérées en faveur du peuple d'Israël : les eaux de la mer divisées ; des peuples entiers submergés ; les ardeurs du soleil tempérées miraculeusement ; les ténebres de la nuit éclairées ; des fontaines qui coulent subitement des rochers ; une nourriture délicieuse qui tombe du Ciel ; les murs des Villes qui tombent au seul son des trompettes : toutes ces merveilles n'étoient que des figures mystérieuses du soin paternel que Dieu prend de ses élus, et de la libéralité avec laquelle il récompense ceux qui le servent.

Quels biens avons-nous reçus durant la vie que nous n'ayions reçus de sa main ? et quels avantages, quels bienfaits attendons-nous qui ne doivent venir de la même source ? Mais si Dieu est si libéral envers tous les hommes ; s'il répand les trésors de sa miséricorde indifféremment sur les justes et sur les pécheurs, comprenons, s'il est possible, quelle doit être sa bonté envers ses serviteurs, quelle doit être sa libéralité envers ceux qui l'aiment avec fidélité, et avec tendresse.

Quia super pauca fuisti fidelis : Puisque vous avez été fidelle dans peu de choses. Hélas ! pouvons-nous faire quelque chose de grand aux yeux de Dieu ? tout ce qui vient de nous, se ressent de notre néant. Quel service important pouvons-nous lui rendre ? Et vous daignez, Seigneur, faire attention à tout ce que l'on fait pour vous : que dis-je, faire attention ; vous daignez l'estimer, vous le

louez, vous le récompensez avec profusion, vous lui donnez vous-même le prix, et à ce prix vous assignez une récompense sans mesure. O mon Dieu, qu'il fait bon vous servir ! ô le bon Maître !

Euge serve bone ! cela va bien, bon et fidelle serviteur. Avec quelle bonté Dieu encourage ses plus petits serviteurs : *Supra multa te constituam ;* je vous donnerai un grand bien à gouverner. Que cela est consolant ! Dieu récompense ses propres dons ; mais avec quelle libéralité les récompense-t-il ! et quelle solidité, quelle douceur, quels agrémens dans ses récompenses ! et nous avons besoin de grands raisonnemens pour nous persuader que nous devons servir avec fidélité un tel Maître. Quelle est notre foi ? où est notre raison ?

SECOND POINT.

Considérez avec quelle bonté, avec quel empressement Dieu récompense tout ce qu'on fait pour lui. La paix de la conscience plus exquise et plus douce que tous les plaisirs des sens ; la consolation intérieure préférable à toutes les joies profanes, sont le revenu fixe, pour ainsi dire, des actions de piété. On goûte une joie pure, on trouve une gloire solide jusque dans les humiliations. Tout sert à qui sert Dieu avec persévérance.

Sans parler de ces bénédictions temporelles, de ces prospérités visibles qui regnent quelquefois dans la maison du juste, jetons les yeux sur ce salaire réservé pour l'autre vie, sur cette couronne précieuse, sur cette surabondance de biens, sur cette immensité de récompenses éternelles.

Pour un verre d'eau, un bonheur éternel ; pour quelques larmes sur les miseres d'autrui, la joie du Seigneur ; pour une visite de charité faite à un pauvre malade, ou à un prisonier, Dieu lui-même pour récompense.

Une pauvre veuve n'a mis au trésor du Temple que deux petites pieces de monnoie, et Jesus-Christ

en fait plus de cas que des plus riches présens. Venez vous qui êtes bénis de mon Pere, dit le Sauveur (a), possédez le Royaume qui vous a été préparé dès la création du monde : il est à vous, ce Royaume, vous l'avez mérité, et pour ainsi dire conquis, acheté, et avec quoi, et comment ? par une courte violence que vous avez faite à vos sens, par une légere victoire sur vos passions, par un retranchement de cent petites inutilités, par une retraite de quelques jours, par une légere mortification, par une aumône. Ce Royaume des Cieux que Jesus-Christ seul a pu nous mériter, cet éternel bonheur, le prix de son sang, cette gloire inaliénable, infinie, nous est donnée pour rien (b) : *Absque argento, et absque ulla commutatione.* Et à la vérité, quelle proportion, bon Dieu, entre le salaire et le service rendu, entre le travail et la récompense !

Et l'on a de la peine à vous servir, ô mon Dieu ! et l'on vous sert avec nonchalance, avec dégoût ! et l'on se rebute de votre service !

Un saint Hugues ajoute les rigueurs de la pénitence aux fatigues et aux sollicitudes de l'Episcopat ; il va se délasser de ses travaux dans la solitude du plus affreux désert : mais a-t-il sujet de regretter dans le Ciel les commodités passageres de la vie qu'il a si généreusement sacrifiées ?

Mon Dieu ! quand cesserai-je d'être ennemi de ma fortune et de mon repos ! Quand connoîtrai-je le bonheur qu'il y a de vous servir ? quand serai-je sensible à vos libéralités, et au mérite de vos récompenses ? Dès ce moment, mon Dieu, oui dès ce moment ; et ni le monde avec ses faux brillans, ni le démon par ses prestiges ne me feront plus prendre le change. Je connois combien on est heureux d'être au service d'un tel Maître ; vous récompensez tout sans mesure ; c'en est fait, Seigneur,

(a) *Matth.* 25. (b) *Isaï.* 56.

je veux vous servir sans réserve, et ne vous plus rien refuser.

Aspirations dévotes durant le jour.

Quàm magna multitudo dulcedinis tuæ, Domine, quam abscondisti timentibus te! Psal. 30.

Que vous réservez de douceurs, ô mon Dieu, à ceux qui vous servent!

Justi in perpetuum vivent: et apud Dominum est merces eorum. Sap. 5.

Les Justes vivront éternellement; le Seigneur leur réserve de grandes récompenses.

PRATIQUES DE PIÉTÉ.

1.° IL est étrange que Dieu étant si libéral et si bon envers ceux qui le servent, trouve si peu de gens qui le servent avec joie, et avec persévérance; tandis que le monde universellement reconnu pour un maître dur, impitoyable, ingrat, trouve par-tout des serviteurs en foule qui le servent en esclaves. Il a beau les traiter en tyran, exiger d'eux des sacrifices continuels, ne les payer qu'en pleurs et en chagrins, ne leur promettre que des repentirs pour tout salaire; nul qui ne le serve en riant, qui ne se sache bon gré de son sort, qui ne se fasse honneur de porter sa livrée. Que le monde soit injuste, qu'il soit même cruel, qu'il n'y ait rien à gagner à son service: on ne l'ignore pas, on en convient, et tous les jours on voit croître le nombre de ses esclaves. Dieu au contraire comble de biens ses serviteurs; rien de plus léger que son joug, rien de plus doux que son fardeau; il récompense jusqu'à la bonne volonté; quoi qu'on ne fasse rien, il paye largement le seul désir de bien faire; rien n'échappe, tout est compté, tout est récompensé, et Dieu est mal servi, et l'on regarde comme une injure la qualité, le titre de dévot, c'est-à-dire, de serviteur de Dieu, et l'on a honte d'être à son

service. Quelle affreuse contradiction de croyance et de conduite ! Faites cesser aujourd'hui en vous cette contradiction : servez Dieu, déclarez-vous pour serviteur de Dieu, et n'ayez honte que de le servir avec lâcheté, et avec nonchalance. Ne refusez-vous rien à Dieu ? voyez aujourd'hui ce qu'il vous demande depuis si long-temps, et ce que vous lui refusez depuis qu'il vous le demande. Ce petit sacrifice, cette courte victoire, cet acte de générosité et de mortification, cette réforme de luxe, de jeu, d'enjouement n'auroient presque rien coûté, si le monde en avoit fait une des conditions de son service. Dieu vous le demande depuis plusieurs années, et vous délibérez encore, et vous manquez de courage, et vous lui refusez tout. Mettez fin aujourd'hui à ces délais éternels ; et puisque Dieu est si prompt et si libéral à récompenser, déterminez à ce moment ce que vous devez faire, et ce que vous ferez ce même jour. Cette réconciliation, ce petit sacrifice, cette réforme, cet acte de mortification ; n'oubliez jamais ces belles paroles du Sage (a) : *Desideria occidunt pigrum.* Les désirs tuent le paresseux ; car ses mains ne veulent rien faire. Il passe toute la journée à faire des souhaits ; mais celui qui est juste donne incessamment et ne differe point d'agir : *Qui autem justus est, tribuet et non cessabit.*

2.° La détermination n'ôte pas la peine. L'amour-propre, et les sens sont alarmés dès qu'on prend la résolution de se vaincre. Ne vous laissez point effrayer par ces imaginaires difficultés ; et dès que votre courage s'affoiblit, dites-vous à vous-même ce que saint Paul disoit aux Fidelles de Rome : *Non sunt condignæ passiones hujus temporis ad futuram gloriam quæ revelabitur in nobis.* Y a-t-il quelque proportion entre la gloire qu'on attend et la peine qu'on a ? *Quod in præsenti est momentaneum, et leve tribulationis nostræ, supra modum in*

(a) *Prov.* 21,

sublimitate æternum gloriæ pondus operatur in nobis. Nos afflictions présentes, qui ne durent qu'un moment, et qui sont si légeres, nous produisent un poids éternel de gloire dans un haut degré d'excellence au delà de toute mesure. Enfin, souvenez-vous que Dieu veut être lui-même la récompense de ce que nous faisons pour lui : *Ego ero merces tua.* Nos services sont-ils bien payés à ce prix ? Rendez-vous familieres ces réflexions ; rien ne sauroit tenir contre ces vérités rapprochées. Gardez cette pratique, rien ne vous coûtera.

SECOND JOUR.

S. FRANÇOIS DE PAULE, CONFESSEUR.

SAINT François de Paule, l'ornement et la merveille de son siecle, naquit à Paule, petite Ville de la Calabre, l'an 1416, d'une des plus honnêtes et des plus vertueuses familles de ce lieu. Son pere Jacques Martolille, dit Salicon, et sa mere Vienne de Fuscaldo le regarderent comme le fruit du vœu qu'ils avoient fait à Dieu sous l'invocation de saint François d'Assise, dont ils lui donnerent le nom ; et peu de jours après sa mere s'étant apperçue que l'enfant avoit une tache dans l'œil qui l'empêchoit de voir, elle n'eut pas plutôt promis à Dieu de lui faire porter durant un an le petit habit de Saint François dans un de ses Couvens, que l'œil n'eut plus de tache.

La vertueuse mere voulut l'allaiter elle-même, et l'élever. La grace laissa peu à faire à l'éducation. François étoit né avec un si grand penchant à la vertu, que quoiqu'enfant il ne trouvoit du plaisir qu'à prier Dieu et à être à l'Eglise. Sa dévotion prévint sa raison, et cette vie si austere qu'il mena

jusqu'à la mort, commença dans sa premiere enfance.

Les exemples édifians qu'il trouva dans sa famille ne servirent pas peu à nourrir sa piété. Son pere et sa mere contens d'avoir un fils et une fille, ne vivoient plus que comme frere et sœur, et n'étoient occupés que de l'affaire de leur salut, et de l'éducation de leur petite famille. Quoique François fût toute leur consolation, il fallut s'en priver pour accomplir leur vœu. A peine eut-il treize ans qu'ils le donnerent aux Religieux de Saint-François du Couvent de Saint-Marc, à une lieue de la ville de Paule.

La sagesse qu'il fit paroître dans toute sa conduite, un esprit mûr et judicieux, un naturel doux et ingénu, un air prévenant, une docilité, une soumission sans exemple, tout cela joint à une dévotion qui étonnoit les plus fervens, le rendit bientôt l'admiration de tous les Freres. On mit tout en usage pour ne pas perdre ce trésor; mais le Seigneur avoit d'autres desseins. François ayant accompli son vœu, pria ses parens de lui permettre d'aller faire un voyage de dévotion à Assise, à Notre-Dame des Anges, et à Rome. A son retour il visita les Monasteres les plus célebres qui se trouverent sur sa route, et approchant de Paule, il pria ses parens de lui permettre de se retirer dans un lieu solitaire de leur domaine, à cinq cents pas de la Ville. Ils y consentirent, quoiqu'il n'eût encore que quatorze ans, tant ils étoient persuadés que c'étoit l'esprit de Dieu qui le conduisoit dans le désert.

Mais sa réputation troubla bientôt sa solitude. On venoit en foule de Paule voir ce nouveau Jean-Baptiste dans son désert; c'est ce qui le porta à s'éloigner dans une solitude plus écartée, et à s'aller cacher dans le coin d'un rocher sur le bord de la mer, où il trouva moyen de se creuser une loge. Ce fut là que ce jeune Anachorete fit revivre en sa personne l'abstinence, les austérités, et toute la ferveur des anciens, et qu'il enchérit même sur leurs pénitences.

Il n'avoit point d'autre lit que la pierre même du roc ; point d'autre aliment que les herbes et les racines d'un petit bois voisin ; un ruisseau assez éloigné lui fournissoit de l'eau ; il portoit continuellement un rude cilice sous un habit vil et grossier ; la lecture des livres de piété, la contemplation et la priere faisoient toute son occupation. C'est tout ce qu'on a pu découvrir de cette vie cachée qu'il mena jusqu'à ce que la Providence lui ménageât des disciples qui fussent les témoins et les imitateurs de ses vertus.

Ce fut l'an 1435, que ne pouvant résister aux instantes prieres que lui firent quelques jeunes hommes de les recevoir sous sa conduite, et de permettre qu'ils vécussent avec lui, il consentit qu'on bâtît trois cellules avec une Chapelle où ils chantoient ensemble les louanges de Dieu, et où un Prêtre d'une paroisse voisine venoit régulierement leur administrer les Sacremens et leur dire la Messe. Telle fut la naissance de cet Ordre illustre qui fait une des plus belles portions du troupeau de Jesus-Christ, et un des plus précieux ornemens de l'Eglise : cet Ordre si universellement estimé, qui, enchérissant sur l'abstinence de tous les autres Ordres Religieux, confond si hautement la molle délicatesse de ces lâches Chrétiens qui se dispensent de l'abstinence du Carême : cet Ordre enfin si fécond en hommes illustres, qui se répandit dans les quatre principales parties de l'Europe, du vivant même du saint Fondateur, et qui depuis près de trois cents ans, sans jamais avoir eu besoin de réforme, conserve dans toute sa vigueur tout l'esprit primitif de son Institut, et releve l'humilité édifiante de son nom par tant de vertus éclatantes.

Quoique notre Saint n'eût alors que dix-neuf ans, son éminente sainteté et les grandes merveilles qu'il opéroit grossirent bientôt le nombre de ses Disciples. Il fallut penser à bâtir un Monastere assez

spacieux pour les contenir. Pyrrho, Archevêque de Cosenza, voulut mettre la premiere pierre. L'humilité de notre Saint en ayant fait le plan trop étroit, un Religieux de saint François parut subitement, qui lui conseilla de réformer ce plan, et de bâtir un Monastere d'une juste étendue; et après lui en avoir donné toutes les dimensions, il disparut : ce qui a fait croire au Pape Leon X, que ce Religieux étranger étoit saint François d'Assise.

On ne peut dire quel fut l'empressement que tous les peuples d'alentour témoignerent pour bâtir ce premier Monastere. Les ouvriers venoient en foule sans vouloir être à charge à François et à sa Communauté. On y vit les enfans de la premiere qualité, et les Dames même de distinction porter la hotte et le ciment, et servir les Maçons, qu'elles payoient ensuite. Peu de personnes qui ne voulussent contribuer à ce merveilleux édifice; mais rien n'avança tant l'ouvrage que le grand nombre de miracles que fit le Saint.

Un des témoins du procès fait à Cosenza pour sa canonisation, assure que s'étant fait porter vers le serviteur de Dieu pour être soulagé d'une violente douleur à la cuisse qui l'empêchoit de marcher et de se soutenir, le Saint lui dit d'abord que ce mal lui étoit arrivé pour avoir manqué de respect à sa mere; il lui ordonna ensuite d'aller porter lui seul au bâtiment une poutre d'un poids énorme, que plusieurs hommes auroient eu de la peine à remuer. A cette proposition le malade ne put pas s'empêcher de rire : Par charité, réplique le saint, faites ce que je vous demande, vous le pouvez. Il obéit, charge sans peine la poutre sur son dos, la porte au bâtiment et se trouve guéri sur l'heure.

On l'avertit qu'un four à chaux s'étant entr'ouvert par la violence du feu, alloit s'ébouler : il y accourt, entre dedans, reste au milieu du feu jusqu'à ce qu'il ait bouché toutes les fentes, et ayant réparé ce qui menaçoit ruine, il sort.

Jamais homme n'eut un don des miracles plus universel. Un rocher se détachant de la montagne rouloit impétueusement sur le nouvel édifice qu'il alloit écraser : saint François leve les mains au Ciel, et cette lourde masse s'arrête comme suspendue dans le penchant le plus rapide. Les ouvriers manquent d'eau, il fait sortir une fontaine qui ne tarit plus. Enfin ce Monastere si fameux par tant de miracles étant achevé, notre Saint établit l'uniformité de régime et de conduite dans sa Communauté, sans rien relâcher de la rigueur de la pénitence qu'il avoit déjà introduite dans son premier hermitage ; et quoiqu'il ne prétendît pas assujettir ses Religieux à mener une vie aussi austere que lui, qui s'étoit interdit depuis long-temps l'usage même du poisson, il voulut que le Carême fût perpétuel dans son Ordre, et que l'usage du gras et du laitage y fût interdit par un quatrieme vœu.

L'Archevêque de Cosenza ne pouvant pas douter que ce saint Institut ne fût l'ouvrage de Dieu, permit au Saint de faire de nouveaux établissemens dans toute l'étendue de son Diocese. Les Evêques voisins lui accorderent la même faculté, et en très-peu de temps notre Saint vit ses Religieux établis à Paule, à Paterno, à Spezza, à Corigliano.

Les Siciliens voulurent avoir part au bonheur de ceux de Calabre : ils prient le Saint d'envoyer dans leur Isle des colonies de ses Religieux ; il y va lui-même, il y fait plusieurs nouveaux établissemens ; et comme le don des miracles l'accompagnoit par-tout, il y fait presque autant de merveilles que de pas. Un Patron trop intéressé refuse de le passer : il étend son manteau sur la mer, se met dessus avec ses compagnons, et passe sur ce nouveau bateau le fameux Détroit de Sicile.

On eût dit qu'il avoit la clef de tous les cœurs, pour y découvrir les sentimens les plus cachés ; qu'il étoit tout à la fois dans tous les lieux, pour être

témoin de ce qui se passoit dans les Pays les plus éloignés ; et que tous les temps lui étoient présens, tant il détailloit l'avenir jusque dans les moindres circonstances.

Il prédit la prise de Constantinople ; il ordonne de la part de Dieu au Roi de Naples d'attaquer les Turcs, et de les chasser de la Calabre malgré l'inégalité de ses forces ; et une victoire complette vérifie la prédiction. Il prédit au Roi d'Espagne qu'il chasseroit les Maures de ses Etats, et qu'il recouvreroit sur eux le royaume de Grenade. Sa sœur, par une tendresse peu réglée, empêche un de ses fils d'embrasser l'Institut de son oncle : cet enfant meurt, on porte son corps dans l'Eglise du Saint pour y être enterré ; on fait publiquement ses obseques. Au lieu de le mettre dans le tombeau, saint François ordonne qu'on le porte dans sa chambre ; il y fait sa priere, et rend la vie à son neveu. La mere désolée vient chercher quelque consolation auprès du Saint, et avoue que si elle ne l'eût pas empêché de se faire Religieux, l'enfant seroit encore en vie. Mais y consentiriez-vous à présent ? repart le Saint. Hélas ! mon consentement vient trop tard, répond cette mere affligée. Saint François lui dit de l'attendre : il remonte à sa chambre, donne l'habit à son neveu, et vient le présenter lui-même à sa mere. C'est ce célebre Pere Nicolas d'Alesso, qui accompagna son oncle en France, et qui y est mort fort saintement.

Le feu perd en ses mains toute sa vertu : il prend des charbons ardens sans en ressentir la moindre atteinte, pour prouver à des Députés du Souverain Pontife que c'est Dieu qui est le principal Auteur de son Institut. Tous les élémens ont entendu sa voix, ont exécuté ses ordres, ont pris telle disposition qu'il a voulu, comme si Dieu l'eût établi l'arbitre absolu du monde.

Après cela il ne faut pas s'étonner s'il fait par-tout de si célebres conversions. Qui eût pu résister à un Prophete si puissant en paroles et en œuvres ?

Cependant le Pape Sixte IV informé des merveilles que faisoit cet homme extraordinaire, et des progrès que faisoit en Sicile et dans la Calabre ce nouvel Institut, voulut le voir; l'ayant examiné, il l'approuva, et confirma bientôt après par une Bulle du 26 Mai de l'an 1474, par laquelle il établit François Supérieur Général de tout l'Ordre.

On ne sauroit comprendre comment un seul homme pouvoit fournir à une multiplicité de soins et d'actions, qui en auroient accablé un grand nombre. Il est seul l'ame de cet Ordre naissant, prodigieusement multiplié, dont il regle tous les mouvemens. Consulté de toute part comme l'oracle du monde Chrétien, il répond à tout; et les Grands et le peuple viennent en foule chercher auprès de lui du soulagement pour toutes sortes d'infirmités; et avec cette accablante continuité de travaux, il passe presque toutes les nuits en prieres, n'a d'autre lit qu'une pierre et un ais. Sa vie est un jeûne continuel; il déchire son corps par de sanglantes disciplines avec des fouets armés de pointes de fer, et son habit n'est, à proprement parler, qu'un cilice couvert, ou une haire. Il étoit si embrasé du feu de l'amour de Jesus-Christ, qu'il ne falloit que la vue d'un Crucifix, qu'un coup d'œil vers le Ciel, pour le faire entrer en extase; et sa dévotion à la sainte Vierge étoit si tendre, qu'il ne pouvoit retenir ses larmes au seul nom de la Mere de Dieu.

Une sainteté si éclatante ne pouvoit guere être à l'abri de la persécution. Un célebre Prédicateur, mais peu discret, prévenu contre le Saint, déclame contre l'austérité de son Institut, et traite d'illusions ses miracles; mais saint François ne lui a pas plutôt parlé, qu'il en fait un de ses plus grands admirateurs et un des plus illustres protecteurs de son Ordre.

Ferdinand I, Roi de Naples, et ses deux fils le Duc de Calabre et le Cardinal d'Aragon, déférant un peu trop à la passion de ceux à qui le Saint ne plaisoit pas, donnent des ordres pour l'arrêter. Le

Capitaine qui en étoit chargé n'a pas plutôt vu le Saint, et les merveilles qu'il opéroit, que se jetant à ses pieds, il le supplie de prier Dieu pour lui et pour les Princes, et fait bientôt changer de sentiment à toute la Cour.

Cependant le bruit de sa sainteté et de ses miracles s'étant répandu au-delà de l'Italie, vint jusqu'à la Cour de France. Le Roi Louis XI dangereusement malade dans le Château du Plessis près de Tours, ayant usé tous les remedes naturels, résolut de faire venir le saint hermite de Calabre. Il fallut plus d'un Bref du Pape pour le faire venir à la Cour. Son voyage fut une suite de merveilles ; mais l'on peut dire que son inaltérable humilité, au milieu de tous les honneurs dont il fut comblé, ne fut pas le moins admirable des miracles qu'il fit.

Un Légat du Saint Siege n'eût pas été reçu avec plus d'honneur qu'il le fut à la Cour du Roi de Naples. Le Pape Sixte IV le reçut à Rome comme un Ange du Ciel ; le consulta sur les plus importantes affaires de la Religion, et par honneur le fit asseoir auprès de sa personne. Il parla au Roi en Prophete, et l'obligea à verser des larmes de repentir sur bien des faits. Le Pape voulut l'élever aux Ordres sacrés ; mais la profonde humilité du Saint fut inflexible. Il n'accepta de tous les pouvoirs que lui offrit Sa Sainteté, que celui de bénir des cierges et des chapelets. Le Pape faisant difficulté de confirmer le quatrieme vœu du Carême perpétuel dans son Ordre, François prenant la main du Cardinal neveu, Julien de Ruyere, qui fut Pape vingt-deux ans après sous le nom de Jules II : Saint Pere, dit-il au Pape, celui-ci fera ce que Votre Sainteté a tant de peine à faire ; et cela arriva.

Les peuples sortoient des Villes en foule au-devant de lui, et peu de gens se retiroient qui n'eussent été témoins de quelque miracle. Entrant dans la ville de Bormes sur la Côte de Provence, qu'une cruelle

cruelle peste désoloit, tous ceux qui se trouverent atteints du mal, furent guéris; et depuis ce temps-là la contagion semble avoir respecté cette Ville.

Il fut reçu en France comme l'homme de Dieu. Le Dauphin de France qui fut depuis Charles VIII, l'alla recevoir à Amboise. Etant arrivé au Château du Plessis, le Roi alla au-devant de lui avec sa Cour, et le reçut avec autant d'honneur et de respect, dit Comines, que si c'eût été le Pape même. Il se jeta à genoux devant lui, le conjurant de faire en sorte que Dieu voulût lui prolonger la vie. Le Saint lui répondit en homme sage et en Prophete : Grand Prince, la vie des Rois a ses bornes comme celle des autres hommes; Votre Majesté me fait venir pour lui obtenir du Seigneur une plus longue vie, et Dieu m'envoie vers elle pour la disposer à une sainte mort. Le Roi, que la seule pensée de la mort avoit révolté jusqu'alors, écouta cet arrêt avec une soumission étonnante. Il fit loger le saint homme dans un appartement de la basse-cour du château, pour avoir la commodité de l'entretenir plus souvent : il passoit chaque jour deux ou trois heures avec lui, toujours plus convaincu de sa sainteté : et enfin parfaitement résigné aux ordres du Seigneur, il mourut entre ses bras, dans des sentimens très-chrétiens, après lui avoir recommandé ses trois enfans, et le repos de son ame.

Le jeune Roi Charles VIII l'honora d'une maniere encore plus particuliere que n'avoit fait le Roi son pere : il ne voulut rien faire que par ses avis dans toutes les choses qui regardoient sa conscience, et même celles de l'Etat; tant la sainteté est respectable même aux plus grands Monarques. Il lui fit tenir le Dauphin son fils sur les fonts de Baptême, et voulut qu'il le nommât; il lui fit bâtir un beau Couvent dans le Parc du Plessis, et un autre à Amboise sur la place même où il l'avoit reçu à son arrivée en France; et étant à Rome

l'an 1495, il y fonda encore un Monastere de son Ordre, sous le nom de la Sainte-Trinité, voulant qu'il ne fût jamais rempli que de Religieux de la nation Françoise. Le Saint fut toujours très-sensible à la bonté du Roi et à ses bienfaits ; il lui obtint deux signalées victoires par ses prieres, l'une à la journée de Saint-Aubin, et l'autre en Italie à la fameuse journée de Fornoue. C'est à saint François de Paule que nos Rois sont en partie redevables de la Bretagne, par le mariage du Roi Charles avec Anne, héritiere de cette illustre Province, pour lequel le Saint fut employé avec tant de succès. Louis XII, qui succéda à Charles VIII, voulut encore encherir sur ses prédécesseurs en affection et en bienfaits à l'égard du Saint, et il lui en donna des preuves éclatantes.

Mais ce qu'il y a de plus admirable, c'est cette inaltérable uniformité de conduite dans ce grand Saint, aussi humble, aussi pauvre, aussi mortifié, aussi recueilli à la Cour du Pape et des Rois, qu'il l'avoit été dans son premier hermitage.

Ce fut durant son séjour au Couvent du Plessis, qu'ayant retouché et mis dans sa derniere perfection sa triple Regle ; savoir : pour les Religieux, pour les Religieuses et pour les personnes séculieres du Tiers-Ordre, il eut la consolation de la voir premiérement approuvée par le Pape Alexandre VI, et enfin solennellement confirmée l'an 1506 par le Pape Jules II, comme le Saint l'avoit prédit. Cet illustre Fondateur, bien-loin de donner son nom à son Ordre, voulut que ses enfans s'appelassent comme lui : *Les plus petits de tous :* nom qui leur fait plus d'honneur dans notre Religion, que les plus magnifiques titres. Et comme la charité, qu'il avoit si souvent à la bouche, et continuellement dans le cœur, avoit été le principal mobile de toutes ses actions, il voulut qu'elle fît en partie le caractere de ses enfans ; en sorte que de ses deux vertus favorites, l'humilité chrétienne et la charité,

l'une leur donna le nom de distinction, et l'autre, selon que le Ciel le lui avoit ordonné, servit de symbole à tout l'Ordre.

Enfin l'an 1507, cet homme si extraordinaire, si universellement honoré, et si humble; ce Prophete, ce faiseur de miracles, qui a renouvelé durant sa vie toutes les merveilles des siecles passés; ce grand Saint, dont les éminentes vertus sont autant de miracles, après avoir vu son Ordre répandu dans toute l'Italie par l'estime des Souverains Pontifes, en France par la piété de nos Rois, en Espagne par le zele du Roi Ferdinand et en Allemagne par la vénération qu'avoit pour lui l'Empereur Maximilien I, devenu comme l'oracle du monde chrétien et l'admiration de tout les peuples, comblé de mérites, ayant été malade peu de jours, durant lesquels ce ne fut pour lui qu'une oraison continuelle, ayant assemblé ses Religieux, il leur recommanda l'amour de Dieu, la charité entr'eux, la fidélité à leur Regle, et en particulier au vœu du Carême; il se fit conduire à l'Eglise le Jeudi-Saint, se confessa et reçut la sainte Eucharistie à pieds nus, et la corde au cou; et s'étant fait ramener à sa cellule, il y mourut le lendemain deuxieme d'Avril, jour du Vendredi-Saint, âgé de quatre vingt-onze ans. Ce grand âge, dans un corps si usé par la pénitence et par tant de travaux, peut passer pour une merveille.

Le corps du Saint fut porté dans l'Eglise du Couvent, où il demeura trois jours exposé; et l'on ne put l'enterrer que le Lundi au soir, à cause de l'affluence des peuples: mais la Duchesse de Bourbon fille de Louis XI, et la Comtesse d'Angoulême mere de François I, le firent lever le Jeudi suivant, pour le placer dans une grotte de maçonnerie bien voûtée et fort ornée, au fond de la Chapelle que ces Princesses firent bâtir. Ce saint Corps demeura encore plusieurs jours exposé, aussi entier et aussi frais que s'il eût été plein de vie: ce fut douze

jours après sa mort qu'un célebre Peintre moula son visage, et fit ce portrait si ressemblant qu'on garde au Vatican.

Les Fidelles commencerent dès-lors à ressentir les effets de sa puissante intercession auprès de Dieu par un nombre infini de miracles. L'on mit en pieces ses habits, et tout ce qui lui avoit servi; et ses Reliques furent autant d'instrumens à bien des merveilles. Toute l'Europe, et sur-tout la France et l'Italie, solliciterent dès-lors sa canonisation. Le Pape Jules II fit commencer les informations; Léon X le mit au catalogue des Bienheureux, le 7 de Juillet l'an 1513, et célébra avec une solennité extraordinaire sa canonisation le premier de Mai de l'an 1519.

L'année 1562, les Huguenots, qui mettoient tout à feu et à sang, et qui en vouloient sur-tout aux Saints, dont ils brûloient par-tout les précieuses Reliques, entrerent comme des furies dans l'Eglise du Couvent du Plessis, briserent le tombeau du Saint, en tirerent le corps qu'ils trouverent tout entier et revêtu de ses habits, le traînerent avec une corde qu'ils lui mirent au cou, dans la chambre du Couvent destinée pour recevoir les Hôtes, et l'y brûlerent avec le bois du grand Crucifix de l'Eglise, qu'ils avoient arraché. Le Saint avoit prévu cette horrible impiété des Huguenots, et il en avoit prédit jusqu'à l'année ainsi qu'un de ses Eleves qui avoit reçu l'habit de ses mains le déclara au Pere Joseph le Tellier, visiteur alors, et peu après Général de l'Ordre, quelques mois avant cet impie attentat. Dieu ne voulut pas cependant priver les Fidelles de ce précieux trésor; les chairs furent consommées, mais quelques zélés Catholiques s'étant mêlés parmi les Huguenots, eurent l'adresse de tirer du brasier la plus grande partie des ossemens, qui ont été distribués dans la suite à diverses Eglises. Le Couvent du Plessis et l'Eglise de Notre-Dame-la-Riche, Paroisse de Tours, possedent une portion

de ces saintes Reliques ; le reste est conservé avec une vénération singuliere dans les Eglises des Révérends Peres Minimes de Nigeon, de la Place Royale à Paris, d'Aix en Provence, de Naples, de Genes, de Madrid, de Barcelonne et de Paule, où l'on garde encore, comme une Relique bien précieuse, l'habit pauvre et tout usé qu'il laissa en partant pour venir en France, et lequel Dieu honore encore tous les jours par des miracles étonnans.

La Messe de ce jour est en l'honneur de ce grand Saint.

L'Oraison qu'on dit à la Messe de ce jour est celle qui suit.

Deus humilium celsitudo, qui Beatum Franciscum Confessorem, sanctorum tuorum gloriâ sublimasti : tribue quæsumus, ut ejus meritis et imitatione, promissa humilibus præmia feliciter consequamur. Per Dominum, etc.

O Dieu ! qui êtes la grandeur des humbles, et qui avez élevé le Bienheureux François votre Confesseur, à la gloire de vos Saints : faites, s'il vous plaît, que par l'intercession de ses mérites, et par l'imitation de ses exemples, nous obtenions heureusement la récompense que vous promettez aux humbles. Par Notre-Seigneur, etc.

L'EPÎTRE.

Leçon tirée de l'Epître du Bienheureux Paul Apôtre, aux Philippiens. Chap. 3.

Fratres : Quæ mihi fuerunt lucra, hæc arbitratus sum propter Christum detrimenta. Verumtamen existimo omnia detrimentum esse, propter eminentem scientiam Jesu Christi Domini mei, propter quem omnia detrimentum feci, et arbitror ut stercora, ut Christum lucrifaciam, et inveniar in illo non habens

Mes Freres : j'ai regardé pour Jesus-Christ comme des désavantages, les avantages que j'avois. Et même je compte toutes choses pour un désavantage, en égard à l'excellente connoissance de Jesus-Christ mon Seigneur, pour qui j'ai renoncé à tout, et je regarde tout comme du fumier, afin de gagner Jesus-Christ, et

meam justitiam quæ ex lege est, sed illam, quæ ex fide est Christi Jesu : quæ ex Deo est justitia in fide, ad cognoscendum illum, et virtutem resurrectionis ejus, et societatem passionum illius : configuratus morti ejus : si quo modo occurram ad resurrectionem quæ est ex mortuis. Non quòd jam acceperim, aut jam perfectus sim : sequor autem, si quomodò comprehendam, in quo et comprehensus sum à Christo Jesu.

que je me trouve en lui, non avec la justice qui me venoit de la Loi, mais avec celle qui vient de la foi en Jesus-Christ : avec la justice qui vient de Dieu par la foi pour connoître ce qu'il est, quelle est la vertu de sa Résurrection, et la part que j'ai à ses souffrances, exprimant en moi l'image de sa mort : en sorte que je puisse parvenir à ressusciter d'entre les morts. Non que j'aye déjà atteint jusque-là, ou que je sois déjà parfait : mais je suis ma route, afin de pouvoir gagner le terme, pour lequel aussi j'ai été gagné par Jesus-Christ.

Quoique le sujet de cette Lettre ne soit proprement qu'une action de grace que l'Apôtre Saint Paul rend aux Philipiens, peuples de la Macédoine, de la libéralité et des charités qu'ils avoient exercées envers lui ; il ne laisse pas de leur donner par-tout des avis salutaires, et de leur faire des leçons pressantes d'une haute spiritualité et d'un parfait détachement. Cette Letire fut écrite de Rome environ l'an de Notre-Seigneur 61.

RÉFLEXIONS.

J'ai regardé pour Jesus-Christ comme des désavantages, les avantages que j'avois. Ce n'est que par illusion, par erreur que nous jugeons dignes de notre estime les biens créés ; c'est le caprice de l'esprit, c'est la bizarrerie des goûts, c'est un aveugle préjugé qui leur donnent le prix. L'opinion est toujours la mesure de leur juste valeur, laquelle croît, ou décroît avec la passion. Nous n'avons guere, pour ainsi dire, que par un emprunt les terres et les charges qui sont l'objet de notre ambition ; nous sommes tout au plus des fermiers, à qui dans peu de jours on doit faire rendre compte de leur recette.

Mais quelle vertu ont tous les biens du monde, pour rendre un homme heureux ? Les épines naissent avec eux. Quelle fortune sans inquiétude ? toute réplétion est une maladie : les places les plus élevées ne sont pas les plus tranquilles. Peu de douceur qui ne se change en bile. Désabusons-nous, nous vivons dans une terre qui ne porte que des fruits aigres ou amers. Trouva-t-on jamais un cœur rassasié au milieu même de l'abondance ? et quelle abondance, même dans ce monde, sans chagrin, sans dégoût ? et voilà cependant ce qu'on appelle bonheur, prospérité, objet d'envie. L'homme matériel et terrestre se laisse aisément éblouir par tous les faux brillans; mais un esprit éclairé des lumieres de la foi, doit-il regarder ces faux brillans, ces fantômes de félicité, ces sources de chagrins, ces obstacles à notre salut comme des avantages ? Quel avantage, bon Dieu, d'être sur ces hauteurs exposées à tant d'orages, et à toutes sortes de vents ? Quel avantage de trouver à chaque pas un précipice ; de marcher à travers des ronces qui piquent, qui déchirent ; d'être chargé de fardeaux qui accablent ? Quel avantage de ne briller, de n'avoir de l'éclat que pour être sans cesse en butte aux traits de l'ennemi, que pour être plus aisément distingué dans la mêlée ? Quel avantage enfin de ne respirer qu'un air contagieux ; d'être étourdi plus que les autres par le bruit ; d'être exposé à de plus violentes tentations, à de plus grands dangers, à un plus sûr naufrage ? Ne portons pas envie aux heureux du siecle ; leurs prétendus avantages feront un jour le sujet de leurs pleurs et de leur désolation ; ils ne les regarderont eux-mêmes à l'heure de la mort que comme des désavantages. Qu'il est triste de commencer si tard à penser juste ! Heureux qui n'attend pas que la mort lui dessille les yeux pour appercevoir le vide, le néant de ce qui éblouit, de ce qui enchante. Tout ce qu'on appelle avantage dans le monde n'est bon qu'à servir de vic-

times à bien des sacrifices. Heureux qui renonce à tout, comme saint Paul, pour gagner Jesus-Christ.

L'EVANGILE.

La suite du saint Evangile selon saint Luc. Chap. 14.

IN illo tempore : Dixit Jesus Discipulis suis : Nolite timere pusillus grex, quia complacuit Patri vestro dare vobis regnum. Vendite quæ possidetis, et date eleemosynam. Facite vobis sacculos qui non veterascunt, thesaurum non deficientem in Cœlis : quò fur non appropiat, neque tinea corrumpit : ubi enim thesaurus vester est, ibi est cor vestrum erit.

EN ce temps-là : Jesus dit à ses Disciples : ne craignez point, petit troupeau, car il a plu à votre Pere de vous donner le Royaume. Vendez ce que vous possédez, et donnez l'aumône. Faites en sorte d'avoir des bourses qui ne s'usent point : un trésor inépuisable dans le Ciel, d'où les voleurs n'approchent point, et où le ver ne gâte rien : car où est votre trésor, là est aussi votre cœur.

MÉDITATION.

De l'humilité chrétienne.

I PREMIER POINT.

CONSIDÉREZ que l'humilité chrétienne est la vertu des grandes ames ; des génies sublimes, éclairés des plus vives lumieres de la foi. Quelle erreur de confondre cette noble vertu avec la pusillanimité des ames timides. L'humilité chrétienne n'est point cette obscure et lâche oisiveté d'un cœur fade et d'un esprit à demi-éteint ; c'est une vive connoissance, c'est une persuasion pratique de sa propre indigence et de son néant, qui lui inspirent des sentimens conformes à ses lumieres, lui font concevoir un vrai mépris de soi-même, en lui inspirant une respectueuse et tendre confiance en Dieu.

Rien n'est plus raisonnable, rien n'est plus noble que ces bas sentimens qu'on a de soi-même, parce qu'ils sont vrais. Il faut avoir de l'esprit pour connoître qu'on a beaucoup de défauts, et peu de mérite. Un génie mince et borné n'admire et ne prise que ce qui croît dans son fonds, comme ces gens grossiers qui ne sortent jamais de leur village : mais quand la grace perfectionne cet esprit et ce cœur, quand à la faveur de ces lumieres surnaturelles on voit ce qu'on est, et ce qu'on peut être; quand on voit ce tas de défauts, ce fonds d'infirmités, ce penchant naturel au mal, cette foiblesse pour le bien, cette indigence, peut-on ne pas se mépriser ? peut-on sans rougir, souffrir qu'on nous loue ? N'est-ce point imbécillité d'esprit, n'est-ce pas une espece de folie d'être bien aise qu'on nous prenne pour ce que nous ne sommes pas, et d'être fâchés qu'on nous reconnoisse pour ce que nous sommes; et voilà le caractere de l'orgueil. L'humilité est bien-aise qu'on ne se méprenne point sur notre compte : quoi de plus conforme au bon sens ? On veut être estimé, et l'on prouve par ce vain désir combien on est peu estimable. Quelle plus visible injustice d'exiger du public un tribut qui ne nous est pas dû ?

Quid habes quod non accepisti, dit l'Apôtre (a) : Qu'avez-vous que vous n'ayiez point reçu ? Que si vous l'avez reçu, d'où vient que vous vous en glorifiez, comme si vous ne l'aviez point reçu ? Faut-il donner la torture à son esprit pour trouver en nous de quoi nous humilier ? Erreur dans l'esprit, passions dans le cœur, infirmités dans le corps, foiblesse dans l'imagination : tout est pauvreté, tout est humiliation dans l'homme ; il n'est pas jusqu'à ses plus brillantes qualités qui ne fassent apercevoir des ombres. Il n'est pas nécessaire de descendre dans les tombeaux pour être convaincu que le plus grand Monarque comme le plus petit de ses sujets, n'est

(a) *I. Cor.* 4.

que cendre et poudre ? *Quid superbit terra et cinis* (b) ? Pourquoi la terre et la cendre s'enorgueillissent-elles ? Certainement rien ne nous doit tant humilier que notre propre orgueil ; et avec tous ces motifs d'humilité, Seigneur, j'ai encore de la peine à être humble, et à être humble ayant devant les yeux un Dieu humilié pour guérir mon orgueil.

SECOND POINT.

Considérez qu'outre les motifs que nous avons de nous humilier, les avantages qui sont inséparables de cette importante vertu doivent bien nous porter à être humbles.

Nulle vertu sans l'humilité : mais quelle vertu coûte à une ame humble ? La grace, dit l'Apôtre saint Jacques (c), lui est donnée abondamment. *Finis modestiæ*, dit le Sage, *timor Domini*, *divitiæ et gloria et vita* (d). On craint Dieu quand on est humble ; on croît en mérite et en gloire, et l'édifice de la perfection chrétienne monte bien haut quand c'est une profonde humilité qui en est le fondement. *Humiles spiritu salvabit* (e) : l'humilité chrétienne est toujours un gage du salut. Sur qui est-ce que je jetterai mes regards favorables, dit Dieu par son Prophete (f) ? En faveur de qui ouvrirai-je les trésors de mes miséricordes, si ce n'est en faveur d'un cœur humble, et d'un esprit humilié : *Ad quem respiciam, nisi ad pauperculum, et contritum spiritu ?*

On peut dire que c'est l'humilité qui désarme la colere de Dieu, qui gagne le cœur de Dieu, qui engage Dieu, pour ainsi dire, à faire les plus grandes merveilles : *Quia respexit humilitatem ancillæ suæ.* La sainte Vierge n'attribue ni à sa virginité, ni à sa dévotion, ni à tant d'autres vertus qu'elle possédoit dans la perfection, la grace d'être élevée à la sublime dignité de Mere de Dieu ; mais à son

(b) *Eccli.* 10. (c) *Jac.* 4. (d) *Prov.* 22. (e) *Psal.* 33 (f) *Isa.* 66.

humilité : *Quia respexit humilitatem.* Soyons humbles, ne sortons jamais de notre néant; et ce Dieu, qui de rien a fait tout ce vaste univers, se servira de nous pour faire des merveilles.

Voyez les Apôtres, regardez les plus grands Saints, ils ont tous été les plus humbles. Que de merveilles n'a pas fait saint François de Paule, et parmi les peuples et chez les Grands. Il a été le prodige de son siecle, et fut-il jamais un homme plus humble ! Quand est-ce que de si grands exemples, que de si grands motifs, que tant de raisons toutes plus intéressantes guériront notre orgueil, et nous donneront du goût pour l'humilité ?

Eh, Seigneur, puis-je vous voir humilié jusqu'à la mort de la croix ! puis-je me voir bouffi d'orgueil, et n'être pas humble ! Hélas ! je ne le puis que trop, et mes sentimens et ma conduite prouvent assez ce que je suis; mais j'espere tout de votre miséricorde. Vous voulez que j'apprenne de vous à être humble de cœur, faites que je le devienne; je vous le demande, et je le souhaite de tout mon cœur.

Aspirations dévotes durant le jour.

Loquar ad Dominum meum, cùm sim pulvis et cinis ? Gen. 18.

Oserai-je parler à mon Seigneur et à mon Dieu, moi qui ne suis que poudre et que cendre ?

Ego sum pauper et dolens, salus tua Deus suscepit me. Psal. 68.

Je suis humilié, et je passe mes jours dans la tristesse; c'est pour cela, ô mon Dieu ! que vous aurez pitié de moi, et que vous me sauverez.

PRATIQUES DE PIÉTÉ.

1.° L'HUMILITÉ sans l'humiliation n'est d'ordinaire que la connoissance et l'estime qu'on a du mérite et de l'importance de cette vertu; mais ce n'est pas toujours la vertu même. On n'est pas humble,

pour connoître les raisons qu'on a de l'être. Les vertus morales sont pratiques. La preuve la plus sûre et la moins équivoque de la vertu d'humilité, c'est la joie dans l'humiliation. Si cette importante vertu ne consistoit qu'à s'humilier en paroles, les complimens les moins sinceres prouveroient que bien des gens sont humbles, qui cependant sont tout paîtris d'orgueil. Chose étrange ! on a des défauts épais qui crevent les yeux, et l'on ne peut pas souffrir qu'on s'en aperçoive : quel dépit si on les releve ! On a du mépris pour ses propres défauts, pour ceux des autres, et chacun veut qu'on épargne les siens. Corrigez aujourd'hui un vice si commun. Vous n'êtes pas assez vertueux pour aimer l'humiliation : soyez assez chrétien pour la recevoir avec douceur et avec patience ; ne vous justifiez point dans ces petites occasions où l'amour-propre est maltraité, où votre vanité souffre. Vous serez si aise de vous être tu, ne perdez point par un air sec, par un mot vif, par une indignation qui se montre trop, le mérite d'une petite humiliation, qui est un souverain remede à l'enflure du cœur.

2.° Ce n'est pas toujours le naturel, ou la mauvaise humeur qui rend les Maîtres si délicats et peu patiens; l'orgueil secret est plus souvent la source de ces fougueuses saillies. L'humilité du cœur est inséparable de la patience et de la douceur. On ne peut pas souffrir un mot peu respectueux ; on est fâché du peu d'exactitude d'un domestique ; la lenteur de ceux qui nous sont soumis nous choque, leur peu de déférence à nos ordres nous met de mauvaise humeur : appelez ces impatiences et ces aigreurs du nom qu'il vous plaira ; colorez-les de quel prétexte que vous voudrez : vous seriez plus patient, si vous étiez moins orgueilleux. Commencez dès ce moment à mettre en pratique les regles suivantes : 1.° Excusez avec charité les défauts d'autrui, et ne souffrez jamais que ceux qui dépendent de vous s'entretiennent de ses défauts. 2.° Quand on a

manqué à quelque chose qui vous regarde personnellement, à certains devoirs, à je ne sais quelles bienséances ; quand on a oublié de vous rendre certains petits services, ne perdez pas le mérite de ces petites humiliations. Le manque de mémoire ou d'adresse dans un domestique, l'impolitesse de cent sorte de gens, le mauvais cœur de tant de faux amis, vous fourniront chaque jour bien des sujets de faire de petits sacrifices : l'amour-propre en sera alarmé, l'orgueil en souffrira ; mais quel trésor de mérite, si vous savez profiter de ces fréquentes, mais précieuses humiliations. 3.° Dites-vous souvent à vous-même avec saint Bernard : J'adore un Dieu humilié pour l'amour de moi jusqu'à la mort de la croix ; et je ne suis pas humble !

TROISIEME JOUR.

SAINTE MARIE ÉGYPTIENNE, PÉNITENTE.

DU temps de Théodose le jeune, c'est-à-dire l'an 421, arriva la précieuse mort de sainte Marie Egyptienne, dont le Seigneur voulut manifester la pénitence et les autres admirables vertus, par le moyen de saint Zosime, comme il s'étoit servi de saint Antoine pour manifester aux Fidelles la pénitence extraordinaire et les autres vertus de saint Paul.

Il y avoit dans un Monastere de la Palestine un Solitaire d'une grande vertu, nommé Zosime, qui ayant été élevé depuis son enfance dans tous les exercices de la vie religieuse, avoit conservé sa premiere innocence, et acquis une éminente vertu. La pureté de ses mœurs, sa ferveur dans les pénibles exercices de la pénitence, son amour pour la retraite, son assiduité à la priere, sa dévotion et les

lumieres surnaturelles dont Dieu le favorisoit, donnerent une si haute idée de sa vertu, que l'Evêque Diocésain le fit prêtre.

Il y avoit cinquante-trois ans que Zosime vivoit dans cette exacte régularité de la vie solitaire, lorsqu'il se vit tenté de quelques pensées de complaisance qui alloient à lui faire accroire qu'étant venu dès son enfance dans le Monastere, il n'y avoit personne dans cette solitude qui fût plus avancé que lui dans les voies de la perfection.

Inquiété de ces vaines idées qu'il ne désapprouvoit pas assez, il vit venir à lui un Religieux étranger qui lui en découvrit l'illusion, et lui persuada de demander la permission de le suivre dans un Monastere voisin peu connu, mais où il trouveroit bien de quoi guérir son orgueil, en voyant les rares vertus d'un grand nombre de solitaires.

Zosime y consentit, et ayant été reçu dans cette Communauté, il fut bien éloigné de se croire parfait, lorsqu'il vit à quel degré de perfection les Religieux de cette Maison étoient parvenus. C'étoit, pour ainsi dire, une assemblée d'Anges mortels, qui uniquement occupés du soin de plaire à Dieu, oublioient jusqu'aux plus ordinaires commodités de la vie : ils vivoient dans une retraite étonnante; la priere, le travail des mains et la psalmodie presque continuelle absorboient tout leur loisir : et quoiqu'il semblât qu'on ne pouvoit guere enchérir sur les austérités qu'on pratiquoit toute l'année dans le Monastere, on alloit passer tout le Carême dans le désert, pour honorer la solitude de Jesus-Christ, et imiter la rigueur de son jeûne. On disoit une Messe avec beaucoup de solennité le premier Dimanche de Carême; tous les Freres y communioient, et après avoir reçu la bénédiction de l'Abbé, et s'être donné le baiser de paix, on ouvroit la porte du Monastere, et ayant passé le Jourdain, on se retiroit dans le fond du désert jusqu'au Dimanche des Rameaux, qu'il falloit se trouver au Monastere.

Zosime passa le Jourdain avec les autres. L'envie qu'il avoit de découvrir dans cette affreuse solitude quelque grand serviteur de Dieu, lui faisoit faire bien du chemin. Il y avoit dejà vingt jours qu'il parcouroit ces déserts; lorsque s'étant arrêté, sur le midi, pour chanter les Pseaumes à son ordinaire, il apperçut de loin comme le fantôme d'un corps humain qui marchoit fort vîte : il en eut peur, et fit le signe de la Croix. C'étoit une femme qui, l'ayant aperçu, le fuyoit. Zosime qui ne savoit ce que c'étoit, s'étant rassuré, la suit à grands pas. Dès qu'il se trouva à une distance à se faire entendre, il cria de toutes ses forces : Serviteur de Dieu, je vous supplie pour l'amour de celui que vous servez dans cette solitude, de vous arrêter et de m'attendre. Elle le fit dès qu'elle eut trouvé dans une fondriere un lieu propre à se mettre à couvert. Le saint vieillard étant arrivé sur le bord, entendit une voix qui disoit : Pere Zosime, jetez votre manteau à cette pauvre pécheresse, si vous voulez qu'elle reçoive votre bénédiction, et qu'elle puisse vous parler.

Le serviteur de Dieu s'entendant nommer, ne douta plus que la personne à qui Dieu avoit révélé son nom, ne fût une ame d'une grande sainteté, il lui jette son manteau : s'étant couverte, elle vient trouver le saint vieillard qui, se mettant à genoux, lui demandoit sa bénédiction; mais la Sainte se prosternant devant lui : Oubliez-vous, mon Pere, lui dit-elle, que vous êtes Prêtre? c'est à vous à me donner la vôtre, et à prier Dieu pour la plus misérable pécheresse qui fut jamais.

Cette petite contestation d'humilité étant terminée; et tout deux s'étant relevés, Zosime la pria de lui dire qui elle étoit, et depuis quel temps elle étoit dans cette solitude. Prions Dieu, repart-elle, après quoi je vous répondrai; et se tournant du côté de l'orient, élevant les mains et les yeux vers le Ciel, elle passa quelque

tems en priere. Zosime qui prioit aussi, jetant un coup d'œil sur la Sainte, la vit comme environnée de lumiere. Surpris de ce qu'il voyoit, il eut la pensée que ce pourroit bien être quelque esprit, ou peut-être même quelque spectre. Je ne suis ni l'un ni l'autre, s'écria la Sainte, en s'adressant au saint vieillard; je ne ne suis que poudre et cendre, qui ne mériterois pas de voir le jour; mais quelque vile, quelque malheureuse que je sois; je suis chrétienne; et en disant ceci, elle fit le signe de la Croix sur son front, sur ses yeux, sur son cœur et sur ses levres; après quoi s'étant assise : Sachez, mon Pere, dit-elle à Saint Zosime, que Dieu qui a autant de bonté pour ses brebis égarées, que pour celles qui ne sont jamais sorties du bercail, ne vous a pas envoyé ici sans dessein; qu'il en soit éternellement béni!

Je suis une fille d'Egypte, continua-t-elle, qui ayant eu le malheur de quitter ma famille par un esprit de libertinage, dès l'âge de douze ans, et étant allée à Alexandrie, je m'y plongeai dans toutes sortes de dissolutions, durant l'espace de dix-sept ans. Ce n'étoit point l'intérêt qui me faisoit pécher; je ne cherchois point d'autre récompense du péché, que le péché même : jamais femme n'a tant perdu de gens, et l'enfer ne suscita jamais une plus pernicieuse courtisane. Voyant un jour qu'on couroit en foule vers le bord de la mer pour s'embarquer, je m'informai où alloit cette multitude; on me dit qu'on alloit à Jérusalem pour célébrer la grande Fête de l'Exaltation de la sainte Croix, j'eus envie de suivre la foule; je m'embarquai, et je frémis d'horreur quand je pense aux abominations dont je remplis tout le vaisseau. Je vécus à Jérusalem comme j'avois fait à Alexandrie; mêmes débauches, même effronterie, même dissolution.

Le jour de la Fête étant arrivé, je me présentai avec les autres à la porte de l'Eglise pour adorer

la Croix ; mais je fus bien surprise de me sentir fortement repoussée par une main invisible. Je fis de nouveaux efforts pour entrer, et toujours inutilement ; plus je m'opiniâtrai, plus je me vis repoussée : alors je compris bien que c'étoient mes crimes énormes qui m'empêchoient de voir le bois sacré sur lequel Jesus-Christ avoit opéré notre salut. Pleine de confusion et fondant en larmes, je commençai d'avoir horreur de mes désordres ; la douleur suivit de près ma confusion : toute troublée, je vins m'asseoir dans un coin de la place, où je m'abandonnai aux pleurs, aux regrets, aux gémissemens, aux soupirs. Dans cette désolation, je leve par hasard les yeux en haut, et j'aperçois vis-à-vis de moi une image de la sainte Vierge : me souvenant alors de ce que j'avois ouï dire si souvent que Marie étoit la Mere de miséricorde et le refuge des pécheurs : Mere de miséricorde, m'écriai-je, ayez pitié de cette misérable créature ; vous êtes le refuge des pécheurs, et je suis la plus grande des pécheresses, et par là même j'ai quelque droit, ce semble, à votre protection. Je ne mérite pas que Dieu répande sur moi cette abondance de graces qu'il répand en ce jour sur ces ames pures qui font honneur au Sang de Jesus-Christ : mais ne me refusez pas la consolation de voir du moins et d'adorer ce bois sacré sur lequel mon Sauveur votre Fils a répandu son sang pour le salut de mon ame ; après quoi je vous promets d'aller pleurer le reste de mes jours dans le désert les crimes de ma vie, et de m'éloigner si loin du monde, que j'en perdrai même le souvenir.

Saisie tout-à-coup d'une confiance que je ne connoissois point, je me releve, je cours à l'Eglise, j'entre sans résistance comme les autres. Pénétrée d'une sainte frayeur, le cœur brisé de douleur et de contrition, je me prosterne devant ce précieux gage de notre rédemption, détestant mes

iniquités, et arrosant le pavé de mes larmes.

Animée d'une nouvelle confiance, je retourne au lieu où étoit l'image de la sainte Vierge; et me jetant à genoux: Mere de miséricorde, m'écriai-je, je vous dois, après Dieu, l'ouvrage de ma conversion, ne laissez pas imparfait cet ouvrage; quelque indigne que je sois de vos faveurs, je ne le suis pas de votre compassion: après Jesus-Christ, je mets en vous toute mon espérance. Je vous ai promis de quitter le monde, me voici prête; faites-moi connoître ce qu'il faut que je fasse, et soyez mon guide dans les voies du salut.

A peine avois-je fini, que j'entendis une voix qui crioit d'assez loin: Passe le Jourdain, et tu trouveras le repos. Je ne délibérai point, et priant la sainte Vierge d'être ma bonne mere, je sors de la ville, n'ayant pour toutes provisions que trois pains. J'arrivai sur le soir au bord du Jourdain, où je trouvai une Eglise dédiée à Saint Jean-Baptiste; j'y passai une partie du temps en prieres; et après avoir mangé la moitié d'un des pains que j'avois apportés, je passai le reste de la nuit à détester mes péchés, à gémir et à implorer la divine miséricorde. Le lendemain ayant purifié mon ame par le Sacrement de Pénitence, et reçu la divine Eucharistie, après m'être recommandée de nouveau à la sainte Vierge, à qui je suis redevable de mon salut, je passai le Jourdain dans un bateau, et j'entrai dans cette heureuse solitude, âgée de vingt-neuf ans; et depuis quarante-sept ans que j'y suis, je n'y ai jamais vu personne.

Mais de quoi avez-vous subsisté, lui dit alors Zosime? Le peu de pain qui me restoit, répond la Sainte, fut bientôt consumé, après quoi je n'ai vécu que d'herbes et de racines.

Et n'avez-vous rien eu à souffrir du tentateur, repart le saint vieillard? Ah! mon Pere, répond la Sainte, dispensez-moi de vous raconter ici les

tentations épouvantables, les terribles épreuves, les horribles combats auxquels je me suis vu exposée durant dix-sept ans; le seul souvenir me fait frémir : tout l'enfer sembloit déchaîné contre moi, toutes mes passions révoltées, mon propre cœur, mon esprit, tous mes sens sembloient avoir conspiré ma perte. Que n'ai-je pas eu à souffrir pour combattre les désirs violens de l'intempérance, pour vaincre l'ennui et le dégoût, pour supporter les rigueurs des saisons, pour mater ma chair, pour effacer les idées du monde et des fêtes profanes. Si je n'ai pas péri, c'est bien l'effet des miséricordes du Seigneur. J'opposois à tout cela un redoublement de prieres, de pénitence, de confiance en Dieu et en la protection de la sainte Vierge, à laquelle je dois, et la grace de ma conversion, et celle de la persévérance. C'est auprès d'elle que j'ai trouvé tous les secours; c'est elle qui m'a assistée dans tous les dangers; elle a présenté à son Fils mes gémissemens et mes pleurs; elle m'a conduite, pour ainsi dire, par la main dans cette pénible carriere : *Auxiliatricem habui, ac pænitentiæ susceptricem; et usque in hodiernum diem, in omnibus mihi adfuit protectrix mea, meque velut ad manum semper deduxit.* (a)

Zosime voyant qu'elle s'étoit servie de quelques endroits de l'Ecriture Sainte, lui demanda si elle l'avoit lue : Je n'ai jamais su lire, répondit-elle; mais Dieu supplée à tout quand il lui plaît. En disant ceci, elle se leva, et lui recommandant le secret, tant qu'elle seroit en vie, elle le pria de la venir revoir l'année suivante, le Jeudi-Saint, et de lui apporter la Sainte Eucharistie; afin qu'elle pût avoir le bonheur de communier. Vous ne sortirez que ce jour-là du Monastere, lui dit-elle, aussi-bien ne serez-vous guere en état d'en sortir plutôt; vous viendrez sur le bord du Jourdain,

(a) *Ex MS. græco Regis Christianissimi, et altero Ducis Bavariæ collatis. Cap.* 2.

et je m'y trouverai sur l'heure même. Ayant demandé la bénédiction à saint Zosime, elle se retira.

Zosime bénissant le Seigneur, qui lui avoit découvert cette merveille de la grace, revint au Monastere, où il passa toute l'année dans un silence continuel, et dans une plus grande austérité. Il y fut arrêté par une fievre le Carême suivant, et ne put en sortir que le Jeudi-Saint, selon la prédiction de la Sainte. Il arriva assez tard sur le bord du Jourdain, portant dans une boîte la divine Eucharistie. A peine y étoit-il, qu'il vit, à la faveur de la lune, arriver la Sainte de l'autre côté. La difficulté étoit de passer ce fleuve; mais la Sainte ayant fait le signe de la Croix, marcha sur l'eau comme elle auroit fait sur la terre ferme. Zosime en fut si frappé, qu'il se mit à genoux; mais la Sainte le releva, le priant de se souvenir qu'il étoit Prêtre, et qu'il portoit les saints Mysteres. S'étant psosternée devant le très-saint Sacrement, fondant en larmes, elle pria le Pere de dire le *Credo* et le *Pater*. Ses prieres étant achevées, saint Zosime la communia. Alors pénétrée des plus vifs sentimens de dévotion, d'amour et de reconnoissance, elle leva les yeux et les mains au Ciel, s'écriant : C'est à cette heure, Seigneur, que, suivant votre parole, vous laissez aller votre servante en paix; puisque mes yeux ont vu le salut qui vient de vous. Après quoi s'adressant au saint homme : J'ai encore une grace à vous demander, mon Pere, lui dit-elle, c'est de vouloir bien retourner le Carême suivant dans le fond du désert où vous m'aviez trouvée la premiere fois, et où vous me reverrez de la maniere qu'il plaira à Dieu. Zosime, avant de se séparer, la pria de vouloir prendre quelque chose de ce qu'il lui avoit apporté : elle se contenta de trois grains de lentilles qu'elle mit à la bouche. Lui ayant ensuite demandé sa bénédiction, elle fit le signe de la Croix, repassa le Jourdain, marchant sur les eaux, et se retira.

L'année suivante, Zosime sortit avec tous les autres Solitaires au temps accoutumé, et se rendit à l'endroit où il avoit trouvé la Sainte deux ans auparavant, bien résolu de ne plus oublier de lui demander son nom; mais il la trouva morte. Son corps étoit étendu à terre, aussi frais que si elle n'eût fait que d'expirer; et il trouva ces mots tracés sur le sable auprès du corps: « Pere Zosime, enterrez ici, » par charité, le corps de la pauvre Marie, qui » est morte le même jour du Vendredi-Saint, » d'abord après que vous l'eûtes communiée; et » n'oubliez jamais de prier Dieu pour elle. »

Zosime attendri à la vue du saint corps, versa des larmes. Ayant fait sa priere, il vit venir du fond du désert un lion d'une grandeur extraordinaire: il en eut peur; mais il fut rassuré quand il vit que cet animal, après avoir baisé les pieds de la Sainte, le vint flatter lui-même avec sa queue; et ayant ensuite creusé une fosse assez profonde, il s'éloigna, et laissa à Zosime la liberté d'enterrer le saint corps, en chantant les Pseaumes et les autres prieres, selon l'usage de l'Eglise. Après quoi le Saint se retira dans son Monastere, où il raconta tout ce qu'il avoit vu, comme nous l'avons dit.

Le culte de cette Sainte fut d'abord célebre chez les Grecs, et presqu'aussi-tôt chez les Latins. Sa Fête se fait encore aujourd'hui en plusieurs Dioceses avec beaucoup de solennité, le deuxieme d'Avril, et en quelques autres, le neuvieme. On assure qu'une partie des Reliques de cette Sainte fut transportée à Rome, lorsque les infidelles commencerent d'occuper les Lieux saints. On en conserve à Tournai, qu'on dit que le Pape Hormisdas donna à saint Eleuthere. On garde à Naples le chef de cette sainte Pénitente, qui fut apporté l'an 1059 par l'Abbé de Calabre. On voit encore une portion de ses Reliques à Anvers. Le Martyrologe Romain annonce la mort de Marie

d'Egypte, le 2 de ce mois, mais la Fête de saint François de Paule nous a obligé de renvoyer l'histoire de sa vie en ce jour.

La Messe de ce jour est celle du Dimanche précédent.

L'Oraison suivante est celle qu'on dit à l'honneur des Saintes ni Vierges ni Martyres.

EXAUDI nos, Deus salutaris noster : ut sicut de Beatæ Mariæ Ægyptianæ festivitate gaudemus, ita piæ devotionis erudiamur affectu. Per Dominum nostrum, etc.

EXAUCEZ-NOUS, ô Dieu! qui êtes notre salut; afin que comme la fête de sainte Marie pénitente nous donne une véritable joie, nous y recevions aussi la ferveur d'une sainte dévotion. Par Notre-Seigneur, etc.

L'ÉPÎTRE.

Leçon tirée de l'Epître du Bienheureux Paul Apôtre, aux Ephésiens. Chap. 5.

VIDETE, Fratres, quomodo cautè ambuletis : non quasi insipientes. Sed ut sapientes : redimentes tempus, quoniam dies mali sunt. Propterea nolite fieri imprudentes : sed intelligentes quæ sit voluntas Dei.

PRENEZ garde, mes Freres, à marcher avec précaution; non comme des gens sans raison, mais comme des personnes raisonnables; rachetant le temps, parce que les jours sont mauvais. C'est pourquoi n'agissez point imprudemment, mais comprenez bien la volonté de Dieu.

Saint Paul avoit demeuré long-temps à Ephese, ville Métropole de l'Asie Mineure, et il avoit travaillé avec un zele infatigable à la conversion de ses habitans. Etant en prison à Rome, il apprit que quelques faux Docteurs tâchoient d'y semer une mauvaise doctrine. Il écrivit aux Fidelles cette lettre, pour les confirmer dans la foi et dans les véritables maximes de l'Evangile, l'an de Jesus-Christ 62.

RÉFLEXIONS.

Quelle imprudence de s'exposer sur une mer orageuse et pleine d'écueils, sans provision, sans agrès, sans pilote! Quelle folie de marcher sans armes en pays ennemi! quelle plus pitoyable extravagance, de marcher jour et nuit sans penser où l'on va; de courir les yeux fermés dans un chemin difficile et raboteux, à travers les rochers, au milieu des plus affreux précipices! A combien de gens n'auroit-on pas sujet de dire : *Tu es ille vir.*

Le monde est une mer fameuse par ses naufrages. Qu'on aille à pleines voiles ou à rames, on ne trouve ni moins de pirates, ni moins d'écueils. Nul homme sur la terre qui ne soit en voyage. Cette vie n'est qu'un passage : chacun court sa carriere sans s'arrêter, et chacun pense-t-il où il va?

Ce jeune homme si vif à prendre ses plaisirs, si empressé à passer et à perdre le temps, sait-il du moins la voie qu'il suit, et pense-t-il quel en doit être le terme?

Cet homme d'affaires, si âpre au gain, si occupé à faire jouer tous les ressorts que la convoitise met en mouvement; cet homme si servilement attaché à ses intérêts, pense-t-il depuis long-temps à l'affaire importante de son salut; a-t-il pris de justes mesures pour y réussir; ne rique-t-il rien pour l'autre vie?

Ces sages du siecle, si habiles en expédiens, dont les lumieres vont si loin; ces oracles de la prudence humaine, savent-ils où ils vont? ont-ils prévu tous les dangers du salut? ont-ils pourvu à leur sûreté, ne s'endorment-ils point sur le bord du précipice?

Ces femmes mondaines, nourries dans la mollesse, uniquement occupées de parures, de divertissemens, d'oisiveté; ces femmes mondaines, si peu chrétiennes, pensent-elles que le tombeau n'est pas loin, que le jour baisse; et au milieu de ces bril-

lantes assemblées, dans ses spectacles profanes, dans ces entretiens d'inutilités, dans ces jeux, pensent-elles souvent quelle doit être leur éternelle destinée ?

Chose étrange ! on regarderoit en pitié, on traiteroit même d'insensé un homme qui marche sans cesse sans savoir où il va. Ces jeunes libertins qui s'étourdissent sur leur derniere fin ; ces gens d'affaires, ou de plaisirs ; ces mondains si ignorans, si indolens en fait de religion, sont-ils plus sages ? Et quel sera leur sort ?

L'EVANGILE.

La suite du saint Evangile selon saint Luc. Chap. 7.

Ecce mulier, quæ erat in civitate peccatrix, ut cognovit quòd Jesus accubuisset in domo Pharisæi, attulit alabastrum unguenti : et stans retrò secus pedes ejus, lacrimis cœpit rigare pedes ejus, et capillis capitis sui tergebat, et osculabatur pedes ejus, et unguento ungebat.

Alors une femme de la ville, laquelle vivoit mal, sachant qu'il étoit à table chez le Pharisien, apporta un vase plein d'une liqueur odoriférante : et se tenant derriere aux pieds de Jesus, elle commença par lui arroser les pieds de ses larmes, elle les essuyoit de ses cheveux, les baisoit et les frottoit de la liqueur.

MÉDITATION.

De la douceur de la Pénitence.

PREMIER POINT.

Considérez qu'on se forme une fausse idée de la pénitence, quand on se la représente pleine d'amertume et de dégoûts. L'écorce en est amere, mais le fruit en est bien doux. Elle peut être comparée tout au plus, aux eaux de Mara (a), dont

(a) *Exod.* 15.

l'amertume

l'amertume fut changée en douceur dès que Moïse y eut jeté un certain bois qui étoit la figure de la Croix du Sauveur du monde. Les sens, les passions, l'amour-propre y trouvent de l'âpreté et de l'amertume; mais l'ame, qui seule a le goût du plaisir, y trouve une merveilleuse douceur.

Quoi de plus doux, quel plaisir plus exquis, quelle joie plus pleine et plus solide que la paix de Dieu, qui est au-dessus de tout ce qu'on peut penser, comme parle l'Apôtre (a); cette douce paix est le fruit ordinaire de la pénitence. Jugeons de cette douceur par l'amertume piquante que causent nécessairement les cuisans remords d'une conscience criminelle; jugeons-en par ces inquiétudes dévorantes, par ces chagrins mortels, fruits nécessaires du péché.

Quelle joie ne cause pas l'amnistie du Prince; quel plaisir ne sens pas le bon cœur d'un enfant, lorsqu'il apprend que son pere lui a pardonné! Une ame pénitente n'en goûte pas un moindre; chaque exercice de mortification est une nouvelle assurance du pardon de ses péchés, et une présomption assez bien fondée que Dieu l'a remise en grace. Les épines défendent la fleur et le fruit, mais elles ne leur communiquent point leurs pointes. Les sens ont beau être alarmés, l'amour-propre a beau se plaindre, l'ame goûte une douceur exquise quand l'onction de la grace, qui accompagne toujours la pénitence, se fait sentir; quand la conscience est tranquille, le cœur est content. Le pécheur, dit l'Esprit-Saint, affecte de dire qu'il a la paix en partage; il nous en impose, et il sait bien lui-même qu'il dit faux : *Pax, pax : et non erat pax* (b). Et au contraire : Dites à l'homme juste, dit le Seigneur, que la joie, que la paix, que l'abondance des consolations intérieures font son apanage, et qu'elles émousseront toujours la pointe de toutes ses austérités (c) : *Dicite justo quoniam benè.* Quand

(a) *Philip.* (b) *Jerem.* 6. (c) *Isai.* 3.

est-ce, mon Dieu, qu'on en croira plus à votre parole qu'aux faux préjugés des sens, et aux séduisantes suggestions de l'ennemi du salut?

SECOND POINT.

Considérez que la douceur de la pénitence consiste proprement dans cette paix de l'ame après son retour à Dieu, dans cette onction intérieure, dans cette joie secrete, dans cette espérance si douce, cette confiance filiale, qui font goûter par avance aux ames pénitentes les joies du Ciel; enfin, dans ces larmes si consolantes, qu'elles versent quelquefois aux pieds du Crucifix, où elles trouvent un plaisir plus pur et plus exquis que dans les fêtes les plus agréables du monde. De là vient cet air gracieux et riant, ce fonds inaltérable de patience; cette égalité d'humeur qu'on trouve dans les plus austeres pénitens. Durs à eux seuls, indulgens aux autres, ils prouvent visiblement par la douceur qu'ils ont envers leurs freres, celle qu'ils goûtent dans le cœur.

Les exercices de pénitence sont rigoureux, il est vrai; le jeûne mate la chair; la modestie des habits humilie l'esprit; la retraite et la solitude ont leur amertume; la mortification intérieure a ses déboires; l'extérieure a ses dégoûts; mais est-il impossible, est-il même si rare que sous ces termes effrayans, sous ces dehors si âpres, sous ces épines si piquantes, il se trouve des douceurs cachées, et de véritables fleurs. Consultons tous les Saints; considérons sainte Marie Egyptienne dans son désert. Qui a pu l'y arrêter tant d'années? C'est la grace du Rédempteur, sans doute; mais si cette grace n'avoit le secret de rendre la solitude douce, le séjour du plus affreux désert agréable, les plus étonnantes austérités aisées, et le jeûne continuel délicieux, croit-on qu'une jeune femme délicate, nourrie dans le monde, et dans les plaisirs, eût pu passer tant d'années dans un si rigoureux exercice de pénitence?

Ce jeûne si pénible, si impraticable, quand c'est un acte de religion, ne devient-il pas tous les jours aisé; quand il s'agit de faire la cour au Grands, d'instruire un Juge de quelque procès, d'assister à une fête de plaisir, de régler des comptes, ou de terminer un différent; quand il s'agit des spectacles profanes ou du jeu ! Quel cilice gêne plus que cet étalage de parures, et cette dure bizarrerie des modes qui mettent à la torture tant de gens !

Mon Dieu !, qu'un peu de réflexion avec beaucoup de religion, dissiperoient de faux préjugés en matiere de pénitence. Faites, mon Dieu, que celles que je viens de faire, ne soient pas infructueuses. Je dois faire pénitence, je serois au désespoir si je mourois sans l'avoir faite; n'y dussé-je trouver dans cette pénitence que des amertumes, elle me doit être trop salutaire, et elle m'est trop nécessaire pour la renvoyer à un autre temps.

Aspirations dévotes durant le jour.

Redde mihi, Domine lætitiam salutaris tui. Psal. 50.

Faites-moi goûter, Seigneur, cette joie qui est le gage de ma paix avec vous.

Secundùm multitudinem dolorum in corde meo, consolationes tuæ lætificaverunt animam meam. Psal. 93.

Oui, mon Dieu, vous proportionnez vos consolations intérieures à la contrition de mon cœur et à ma pénitence.

PRATIQUES DE PIÉTÉ.

1.° LA pénitence n'est amere que dans l'idée de ceux qui n'en ont jamais goûté les fruits. Chose étrange, tout effraie les sens quand c'est pour Dieu qu'on se mortifie ! et ces sens ne sont plus effrayés à la vue du même objet, dès que c'est le monde,

la passion, ou l'intérêt qui le présentent. Faites aujourd'hui quelques réflexions sur toutes les peines que vous avez prises, les mortifications que vous avez eues, sur tout ce que vous avez souffert pour le monde, ou pour vos amis, pour satisfaire une passion, par intérêt, ou par bienséance; et comparez ces pénitences infructueuses et ameres avec celle que vous avez faite pour vos péchés. Quelle inégalité! Dieu se seroit contenté de beaucoup moins que vous n'avez fait et souffert pour le monde: et quelle joie n'auriez-vous pas à présent d'avoir fait et souffert quelque chose pour Dieu? Quelle douce consolation à Pâques, quand on a passé le Carême dans les pénibles exercices de la pénitence! Quand vous êtes-vous mortifié par un motif de religion, que vous n'en ayiez pas eu de la joie? Faites-en aujourd'hui l'expérience. Prenez la résolution de vous mortifier durant ce jour par un esprit de pénitence, et vous goûterez ce soir même la douce consolation que produiront vos mortifications.

2.° Les résolutions vagues et indéterminées sont assez inutiles; pour être efficaces, il faut descendre dans le détail. 1.° Au lieu d'une promenade ou d'une visite de plaisir, allez aujourd'hui passer ce temps dans une Eglise, pour réparer aux pieds de Jesus-Christ tant de belles heures perdues en de vains amusemens. 2.° Il y a cent petites industries propres à mater le corps sans intéresser la santé. On peut se tenir à genoux sans s'appuyer; se priver de certaines satisfactions par esprit de pénitence; s'interdire l'usage de certaines viandes, ou de certains fruits durant un an par le même motif; se refuser certaines délicatesses, qui ne sont proprement que de purs raffinemens de sensualité; ne prendre jamais de repas sans qu'on s'y mortifie de quelque chose; enfin, faire tous les jours, ou du moins certains jours de la semaine, et singuliérement les veilles des Fêtes, ou même des jours où

l'on doit communier, certaines pénitences corporelles, selon l'avis du Directeur. Les douceurs intérieures qui accompagneront de près ces pieuses pratiques, vous convaincront bientôt que les exercices de la mortification et de la pénitence ne sont amers que dans l'idée de ceux qui n'en goûtent point.

QUATRIEME JOUR.

SAINT PLATON, ABBÉ.

SAINT Platon étoit fils de Serge et d'Euphémie, dont la vertu égaloit la noblesse, et qu'on regardoit à Constantinople comme des modeles de la vie chrétienne parmi les personnes de qualité. Il naquit vers l'an 734. La piété des parens fut comme héréditaire à la famille. Platon eut deux sœurs qui se distinguerent dans le monde, beaucoup plus par leur grande vertu, que par leur naissance et par leurs belles qualités. Pour lui, on peut dire qu'il suça la vertu avec le lait; et que rien ne fut jamais capable d'affoiblir ses pieuses inclinations, ou de flétrir son innocence.

Les sacrileges profanations de l'impie Constantin Copronyme, ennemi déclaré de Jesus-Christ et de ses Saints, ayant irrité la colere de Dieu, attirerent un fléau terrible qui désola tout l'Empire. C'étoit une peste inouie : on voyoit tout-à-coup paroître sur les habits la figure d'une croix bleue bien formée, et en même temps la personne se sentoit frappée du mal dont elle mouroit peu d'heures après. Constantinople sentit plus que toutes les autres villes la rigueur de ce fléau; plus des deux tiers de la ville furent enlevés par une mort subite : le pere et la mere de notre Saint eurent le même sort.

Platon encore fort jeune fut mis sous la tutelle de l'un de ses oncles, qui prit grand soin de son éducation : le jeune homme y répondit avec succès. On ne vit jamais un esprit plus pénétrant et plus délié, un naturel plus heureux, un meilleur cœur, des manieres plus nobles et plus polies. Il se rendit habile principalement dans les affaires ; et son tuteur, qui étoit devenu Trésorier de l'épargne, l'ayant pris pour travailler sous lui, il s'y fit si fort admirer par son exacte probité, et par sa suffisance, qu'on ne parloit que de lui à la Cour.

Joignant la retenue et la gravité des mœurs à cette grande maturité d'esprit, il sut découvrir les piéges que le monde tendoit à son innocence. Les charmes d'une fortune éblouissante dont son propre mérite le flattoit, firent peu d'impression sur son cœur. On eut beau mettre à l'épreuve sa vertu par tout ce qu'il y a de plus tentant ; on eut beau lui présenter les plus riches partis, lui destiner les emplois les plus éclatans, l'élever aux premieres places ; les faux brillans dont le monde se repaît, ne purent jamais l'éblouir : sa piété lui inspira des sentimens plus conformes à sa religion ; et quoique jeune, riche, dans une Cour où tout portoit au plaisir, il y vivoit avec toute la retenue, la régularité et la dévotion d'un Solitaire. Il donnoit à la lecture des livres de piété, à l'oraison et aux œuvres de charité, le temps que les gens de son âge et de sa qualité donnoient d'ordinaire au jeu et aux spectacles. Une piété si édifiante donnoit un nouveau lustre à son propre mérite. Platon passoit pour la merveille de la Cour, lorsque Dieu lui inspira la résolution de la quitter pour ne travailler plus qu'à son salut.

Le sacrifice étant résolu, il vend tous les grands biens que ses parens lui avoient laissés, en laisse une partie à ses sœurs, et distribue aux pauvres tout le reste. Ces liens étant brisés, il sort de Constantinople, âgé seulement de vingt-quatre

ans ; et s'étant fait couper les cheveux, et revêtu d'une robe noire, il s'en va au Monastere du Mont-Olympe, dans le lieu nommé Symboles, pour se mettre sous la conduite de Théotiste qui en étoit Abbé.

Ce saint homme ayant appris son nom, sa qualité, son âge, ne crut pas qu'un tempérament si délicat pût jamais soutenir une vie aussi austere, et n'oublia rien pour l'en détourner ; mais la résolution du jeune homme le charma. Qu'importe que je sois d'une santé foible, répond notre Saint, pourvu que ma volonté soit forte. Est-ce qu'on ne compte rien sur la grace ? Je ne viens pas ici, mon Pere, pour me donner à Dieu à demi ; vous serez le maître absolu de mon esprit, de ma volonté, de ma vie ; je ne suis pas capable de grand-chose, mais je saurai obéir.

Sa conduite fut une belle preuve de la sincérité de sa promesse ; jamais homme ne fut plus humble, plus mortifié, plus exact, plus soumis. Le saint Abbé Théotiste ravi des admirables dispositions de son nouveau disciple, n'oublia rien pour cultiver un si bon fonds. Il l'occupoit sans cesse et le mortifioit encore plus ; il épuroit sa vertu par de piquantes humiliations, et par de continuelles épreuves ; et notre Saint qui ne soupiroit qu'après la plus haute perfection, fit de si merveilleux progrès sous un si habile maître, que Théotiste étant mort, on ne voulut point d'autre Supérieur que lui : il eut beau s'en défendre, le choix qu'en firent tous les Religieux prouva que Dieu lui destinoit cette place ; et il la remplit dignement.

Se voyant à la tête des autres, il comprit bien qu'il étoit obligé d'être supérieur à tous en toutes sortes de vertus ; aussi ne s'apercevoit-on qu'il fût Supérieur, que par ses exemples. Il avoit coutume de dire qu'il faut qu'un Supérieur prêche plus par ses actions que par ses paroles ; ces exhorta-

tions muettes font plus d'effet que les discours les plus éloquens.

On ne le vit jamais oisif; l'oraison et la lecture des saints Peres et de l'Ecriture sainte faisoient toutes ses délices. On pourroit à peine, dit saint Théodore Studite son neveu, qui a écrit sa vie, on pourroit à peine nombrer les extraits qu'il fit des plus beaux endroits des saints Peres; et tous ces livres de piété que l'on trouvoit en si grand nombre dans les Monasteres, étoient des effets de ses pieux travaux.

Tandis que notre Saint faisoit fleurir la piété et la ferveur dans son Monastere, l'Empereur Constantin Copronyme troubloit l'Eglise de Jesus-Christ par la guerre qu'il avoit déclarée aux saintes Images et à leurs défenseurs. La persécution fut horrible; et parce que les Moines étoient les plus ardens à combattre l'erreur, l'empereur leur fit une guerre cruelle. Peu de Monasteres qui ne fussent rasés; les plus saints Religieux furent envoyés en exil, plusieurs même souffrirent le martyre: mais le Seigneur qui n'abandonne jamais son troupeau, avoit conservé notre Saint dans le fond du désert, pour venir rallumer la foi et la ferveur après la tempête.

Quelques affaires l'ayant obligé de venir à Constantinople, il y fut reçu comme l'Ange du désert; sa présence ramena la piété, et ne servit pas peu à éteindre les misérables restes de l'incendie que l'hérésie des Iconoclastes avoit allumé. Tout le monde s'empressoit de le voir et de l'entendre. Il y fit des conversions célebres; il rétablit la discipline religieuse dans les Communautés, le zele et la régularité dans le Clergé; il réforma les mœurs dans tous les états; il fit refleurir la Religion; et l'on vit bientôt toute la Ville changer de face.

Dans tous ces fatigans exercices de zele et de charité, notre Saint ne relâcha rien de ses premieres austérités. En vain le Patriarche de Constantinople

le sollicita d'accepter l'Evêché de Nicomédie, rien ne put jamais vaincre son humilité. Comme il ne soupiroit qu'après la solitude, il s'y rendit avec empressement; mais sa grande réputation vint bientôt troubler sa retraite. On voulut le rapprocher de la ville Impériale, où il venoit de faire en si peu de temps tant de conversions; et quelques raisons qu'il apportât, quelque résistance qu'il fît, il fallut venir prendre la direction du Monastere de Saccude, ou Sacudion, près de Constantinople.

Il n'y fut pas plutôt arrivé, qu'il y rétablit la Regle de saint Basile dans sa premiere pureté. Il bannit de la basse-cour du Monastere toutes les servantes qui étoient employées à avoir soin des troupeaux qu'on nourrissoit dans les pâturages qui se trouvoient dans l'enclos même de la maison; et en ayant écarté les séculiers, il y rétablit le silence et la retraite. Cette réforme lui attira bien des persécutions; mais il vint à bout de tout par sa douceur et par ses exemples.

Il assista l'an 786, au Synode de Constantinople, dans l'Eglise des Apôtres, où il défendit l'honneur dû aux saintes Images, avec un zele, une éloquence, une intrépidité qui déconcerta la cabale des hérétiques, et fit triompher la vérité. Il se trouva l'année suivante au second Concile général de Nicée, auquel il souscrivit en qualité d'Abbé de Saccude; et il y travailla si efficacement avec saint Taraise et les autres Peres du Concile, à rétablir le culte des saintes Images, que les Iconoclastes le regarderent toujours comme leur fléau. Etant de retour à son Monastere, il y passa sept ans dans une retraite profonde, et dans de grandes austérités. Ayant été malade, il se servit du prétexte de ses infirmités pour se démettre de sa charge, et ce fut saint Théodore son neveu qui lui succéda.

L'Empereur Constantin, fils de l'Impératrice Irene, ayant répudié Marie sa femme légitime,

avoit épousé, au scandale de toute l'Eglise, Théodote, l'une des filles de cette Impératrice, proche parente de notre Saint; cependant saint Platon fut presque le seul avec saint Théodore son neveu, qui ne sut pas dissimuler ce crime. L'Empereur n'oublia rien pour le gagner; prieres, promesses, menaces; mais rien ne put jamais tenter sa probité et sa religion. Une fermeté si inflexible lui attira une cruelle persécution. Tous ses Religieux furent maltraités; ses parens même se ressentirent de sa disgrace; mais elle n'altéra point son zele ni sa tranquillité. On le vit long-temps dans la prison, aussi content et aussi recueilli que s'il eût été dans sa cellule, quoique le Prêtre qui avoit osé célébrer le mariage des adulteres, fût son Geolier.

Le fin malheureuse & précipitée de l'Empereur, le fit renvoyer à son Monastere de Saccude, comblé d'honneur par l'Impératrice Irene, qui le révéra comme un Martyr. Les incursions des Barbares obligerent le Saint de quitter Sacudion, et de se retirer dans le Monastere de Stude. Il voulut que saint Théodore en fût l'Abbé, et lui y voulut vivre reclus. Sa fermeté à ne vouloir point admettre à sa communion le Prêtre qui avoit célébré le mariage scandaleux du feu Empereur, lui attira une nouvelle persécution du nouvel Empereur Nicephore. Les hérétiques cachés, ennemis mortels de notre Saint, aigrirent si fort l'esprit de l'Empereur, qu'il l'envoya en exil dans une des Isles du Bosphore. Ce Prince ayant été tué, et toute son armée défaite par les Scythes, l'Empereur Michel, qui avoit de la piété, rappela notre Saint. Son grand âge, les mauvais traitemens qu'il avoit soufferts dans son exil et dans ses prisons, tout cela joint à ses austérités continuelles, accéléra sa mort. Se voyant à l'extrémité, il appela tous les Religieux du Monastere, qui étoient au nombre de plus de neuf cents, et après leur avoir donné sa bénédiction, il se fit porter sur le bord de son tombeau. Dès qu'il

l'aperçut, il s'écria: Voilà le lieu de mon repos, jusqu'à la fin des siecles: et il ajouta ensuite: Le Seigneur accomplit les désirs de ceux qui le craignent, et il les délivre de leurs maux. Les personnes les plus qualifiées de la Ville, vinrent pour recevoir sa bénédiction, et pour se recommander à ses prieres; le Patriarche saint Nicephore fut de ce nombre. Platon ne cessa de prier que quand il cessa de vivre; et son union avec Dieu fut continuelle jusqu'au dernier soupir. Enfin, après avoir prié Dieu tout haut pour tous ses freres, pour toute l'Eglise, et en particulier pour tous ceux qui l'avoient persécuté, il mourut le Samedi avant le Dimanche des Rameaux de l'an 813, âgé de 79 ans, dont il en avoit passé 55 dans le Monastere.

Saint Théodore Studite son neveu, son disciple et son successeur, qui a écrit l'histoire de sa vie, la finit par cette priere:

Mon saint Pere, daignez du haut des Cieux, où le Seigneur vous a élevé, jeter sur moi un de vos regards, et devenir par votre intercession mon soutien et mon guide. *Pasce mecum hunc gregem quem multo labore et sudore collegisti:* Aidez-moi à instruire et à gouverner saintement ce troupeau qui vous a tant coûté d'assembler. *Ut tuis insistens vestigiis ambulet per viam mandatorum Dei:* Afin que marchant sur vos traces, il ne s'écarte jamais de la voie des Commandemens de Dieu. *Observa, fove, propugna tam magnos quam parvos, quemadmodum te rogavi in horâ exitûs tui:* Veillez sur eux, conservez-les, et daignez protéger tant ceux qui sont déjà fort avancés dans les voies de la perfection, que ceux qui ne font que de commencer leur carriere, comme je vous en priai un moment avant votre mort. *Tui enim sunt omnes:* Ils sont tous vos enfans, aussi-bien que celui que vous leur avez donné pour pere; afin que vous ayant pour notre protecteur auprès de Dieu, nous n'ayions rien à craindre de nos ennemis, nous ne donnions ja-

mais dans l'erreur, nous soyons inébranlables dans la foi, nous ayions horreur du moindre relâchement, et nous persévérions jusqu'au dernier soupir dans la sainteté de la vie que nous avons embrassée, en Jesus-Christ Notre-Seigneur, à qui la gloire, l'honneur et la puissance, avec le Pere tout-puissant, et le Saint-Esprit, maintenant, toujours, et dans les siecles des siecles. Ainsi soit-il.

La Messe de ce jour est celle du Dimanche précedent.

L'Oraison suivante est celle qu'on dit d'ordinaire à la Messe des Abbés.

INTERCESSIO nos, quæsumus Domine, Beati Platonis Abbatis commendet: ut quod nostris meritis non valemus, ejus patrocinio assequamur. Per Dominum nostrum Jesum Christum, etc.

NOUS vous supplions, Seigneur, que l'intercession de saint Platon, Abbé, nous rende agréables à votre divine Majesté, afin que nous obtenions par ses prieres ce que nous ne pouvons espérer de nos mérites. Par Notre-Seigneur, etc.

L'ÉPÎTRE.

Leçon tirée de la premiere Epître du Bienheureux Paul Apôtre, à Timothée. Chap. 6.

FRATRES: Qui volunt divites fieri incidunt in tentationem, et in laqueum diaboli, et desideria multa inutilia et nociva quæ mergunt homines in interitum, et perditionem. Radix enim omnium malorum est cupiditas; quam quidam appetentes erraverunt à fide, et inseruerunt se doloribus multis. Tu autem, ô homo Dei, hæc fuge.

MES FRERES: Ceux qui veulent s'enrichir tombent dans les pieges du démon, et dans plusieurs desirs frivoles et nuisibles, qui plongent les hommes en un abyme de malheur et de perdition: parce que la convoitise est la racine de toutes sortes de maux; et quelques-uns s'y laissant aller, se sont écartés de la foi, et se sont attirés bien des chagrins. Pour vous, homme de Dieu, évitez tout cela.

Il est probable que c'est dans un quatrieme voyage que saint Paul fit en Macédoine, après sa premiere prison de Rome et son retour en Orient, que saint Paul écrivit cette premiere Epître à son cher disciple Timothée, qu'il avoit fait Évêque d'Ephese; comme il étoit encore jeune, et avoit peu d'expérience, l'Apôtre lui donne des avis salutaires, dont tous les Fidelles peuvent profiter.

RÉFLEXIONS.

Peu de gens qui naissent contens de leur sort. Quelque élevé qu'on soit, on veut toujours monter plus haut. Nulle condition dans le monde qui tôt ou tard ne dégoûte. La médiocrité déplaît : l'abondance altere; nos désirs croissent avec nous; plus on les nourrit, plus on les rend insatiables. Notre vie n'est qu'une suite de folles inquiétudes, et l'on peut dire que notre cœur est d'ordinaire le plus grand ennemi de notre repos.

Les biens créés n'ont de charmes que quand ils sont absens : le dégoût suit de près la jouissance. Quelque fortune qu'on ait fait dans le monde, on ne s'occupe que de celle qui reste à faire. Les mauvais succès irritent nos désirs; la prospérité les allume. Nous naissons avec un fonds d'ambition, qui ne s'éteint qu'avec la vie. Elle nous laisse peu tranquilles, parce qu'elle n'est jamais contente; on croit être toujours trop bas, tant qu'on se flatte de pouvoir monter plus haut.

On veut s'enrichir, on veut s'élever; et pour cela que de soins, que de fatigues, et que de chagrins! N'en coûte-t-il rien pour se faire jour à travers ce tas d'obstacles, cette multitude d'envieux et de concurrens? Que de travaux à essuyer! que de dangers à éviter! que de justes alarmes! Est-on monté d'un degré, il faut s'y reposer longtemps avant que de passer à un autre. La fortune qu'on fait, vaut-elle ce qu'elle coûte? Les soucis croissent avec les revenus.

Est-on dans le commerce ? on veut faire fortune ; on espere qu'on aura autant de bonheur que bien d'autres qui n'ont pas commencé avec plus de fonds. A-t-on de l'ambition ? on croit toujours avoir assez de génie ; le succès paroît peu douteux à qui est hardi. C'est une mer bien orageuse, pleine d'écueils, et fameuse par bien des naufrages ; on ne laisse pas de s'y embarquer : on compte que quand les vents seront contraires, on ira à force de rames ; et malgré la piraterie, et cent autres dangers, chacun espere d'arriver au port.

Le désir de s'enrichir est le tyran du cœur humain. Nulle sagesse, nulle prévoyance qui ne puissent être éblouies et séduites par la cupidité ; et n'est-ce pas pour punir cette insatiable passion, que Dieu permet tous les jours de si humiliantes chutes.

Le Seigneur avoit béni les premiers soins ; on avoit de quoi vivre selon son état : si l'on eût eu moins d'ardeur pour le gain, moins d'ambition, moins de convoitise, on auroit pu faire un négoce plus sûr. La fortune ne venant pas si vîte, auroit été moins en danger de faire de faux pas. Les maisons qui ne s'élevent pas si tôt, n'en sont que plus solides ; mais une ambitieuse impatience de secouer la poussiere dans laquelle on étoit né, a jeté de la poudre dans les yeux. Quand on s'empresse trop de sortir de sa condition, on se dépayse : le désir de s'enrichir précipite : et Dieu prend plaisir de confondre les desseins de ces téméraires ambitieux.

Qui festinat ditari non erit innocens.(a), dit le Sage. L'insatiable avidité du bien fait prendre de toutes mains. Ces fortunes si promptes ne sont pas toujours les plus nettes ; mais la conscience est peu consultée là où domine l'ambition. On oublie les droits les plus sacrés de l'affinité et de l'amitié : on ne connoît même guere plus ceux de la Religion.

(a) *Prov.* 28.

Là où regne l'intérêt, la droiture et la bonne foi n'y entrent qu'à des conditions onéreuses. Peu importe qu'on n'ait pas des fonds, il suffit qu'on ait du crédit; et le crédit est souvent le fruit d'une téméraire et importante hardiesse. L'argent d'autrui devient bientôt la base sur quoi tout l'édifice porte. Les pertes et les contre-temps irritent la passion, et font former de nouveaux projets. A la moindre lueur d'un gros gain la convoitise se réveille: ce n'est souvent que pour grossir le chaos, et pour hâter la ruine. *Est homo laborans, et festinans, et dolens; et tanto magis non abundabit.* Il en coûte de monter si haut, il en coûte d'aller si vîte; et ce n'est souvent que pour avoir plus de temps à sentir sa chute, et à déplorer son triste sort. Tant il est vrai que *ceux qui veulent s'enrichir tombent dans la tentation*, comme dit l'Apôtre, *dans les piegesdu démon, et dans plusieurs désirs frivoles qui plongent les hommes dans un abyme de malheur et de perdition.* (b)

L'EVANGILE.

La suite du saint Evangile selon saint Jean. Chap. 16.

IN illo tempore: Dixit Jesus Discipulis suis: Amen, amen dico vobis: quia plorabitis et flebitis vos. Mundus autem gaudebit: vos autem contristabimini, sed tristitia vestra vertetur in gaudium. Mulier cùm parit, tristitiam habet, quia venit hora ejus: cùm autem peperit puerum, jam non meminit pressuræ propter gaudium, quia natus est homo in mundum. Et vos igitur nunc

EN ce temps-là, Jesus dit à ses Disciples: En vérité, en vérité, je vous le dis: vous serez affligés vous autres, et vous pleurerez: pour le monde il se réjouira. Vous serez dans la tristesse, mais votre tristesse se changera en joie. Quand une femme accouche, elle souffre, parce que son temps est venu; mais quand elle est accouchée d'un fils, de la joie qu'elle a qu'un homme soit né, elle oublie aussi-tôt ce

(b) *Eccl.* 21.

quidem tristitiam habetis, iterum autem videbo vos, et gaudebit cor vestrum: et gaudium nemo tollet à vobis.

qu'elle a souffert. De même donc vous êtes maintenant dans la tristesse, mais je vous reverrai; et vous aurez la joie dans le cœur, et personne ne vous ôtera votre joie.

MÉDITATION.

De l'imitation des Saints.

PREMIER POINT.

CONSIDÉREZ combien les Saints sont heureux: nous pouvons l'être autant, avec le secours de la grace: et il est certain que nous ne sommes sur la terre que pour avoir le même sort que les Bienheureux dans le Ciel. Leur récompense est grande; Dieu ne nous en offre pas une moindre: ils ont été ce que nous sommes; nous ne sommes ici que pour devenir ce qu'ils sont.

Cherchons tant qu'il nous plaira; forgeons-nous des systêmes de conscience à plaisir; autorisons-les subtilités et les bénignes interprétations de l'amour-propre, il sera toujours vrai que la vie des Saints est notre modele. Ils sont les imitateurs de Jesus-Christ; nous devons devenir les leurs, si nous voulons avoir part à l'héritage du Pere céleste. Nous voulons arriver au même terme, il faut donc prendre la même route. Ils ne se sont pas égarés; risquons-nous de les prendre pour guides? en avons-nous même d'autres à suivre? et s'il est vrai qu'il n'y a pas d'autre voie que celle qu'ils ont suivie, où arriverons-nous, si nous prenons un autre chemin?

Nous admirons les Saints, nous les louons, nous sommes charmés quand nous lisons leur vie. Leur innocence, leur modestie, leur humilité, leur mortification font le sujet de tous nos éloges;

mais leurs vertus ne feront-elles jamais le sujet de notre condamnation ? car qu'ont-ils fait d'essentiel, que nous ne soyons indispensablement obligés de faire ? Ils ont fait de rigoureuses et de longues pénitences pour les moindres péchés : nous en avons commis de griefs ; qui nous a dispensés de la pénitence ? Ils ont mené une vie innocente : notre vie doit-elle être moins pure ? L'Evangile de Jesus-Christ a été la regle de leur conduite ; quelle est la regle de la nôtre ; avons-nous un autre Evangile ? Qui est-ce qui autorise la licence de nos mœurs ?

A voir la conduite des Saints et la nôtre, diroit-on que nous sommes de la même Religion ? Quel prodige, si en ressemblant si peu aux Saints, nous avions un sort semblable ? Deux voies si contraires conduiront-elles au même terme ? En bonne foi, oserions-nous l'espérer ; et n'est-ce pas une folie de se le promettre ?

Hé, mon Dieu, depuis combien de temps ne me le promets-je point ! mais sur quel principe ? Je reconnois mon erreur, et j'espere, avec le secours de votre grace, non pas d'avoir le même sort des Saints, en leur ressemblant si peu, mais d'imiter désormais les Saints, pour avoir le même sort qu'eux

SECOND POINT.

Considérez que les Saints feront un jour le sujet de notre condamnation, s'ils ne sont pas à présent le modele de nôtre conduite. Hommes comme nous, sujets aux mêmes passions, capables des mêmes foiblesses, ils ont été fidelles à la grace ; et avec elle ils ont triomphé de l'ennemi du salut ; ils ont accompli la loi ; ils ont rempli avec ponctualité tous les devoirs de la justice.

Plusieurs du même âge et de la même condition que nous, quelques-uns même d'une complexion plus délicate n'ont point écouté la voix de la chair et

du sang. Le monde n'étoit à leur égard ni moins impérieux, ni moins séduisant; mais ils ont été plus généreux que nous, plus fidelles. Le chemin du Ciel ne s'étoit point élargi : mêmes difficultés, même penchant, mêmes tentations, mêmes obstacles; mais non pas même lâcheté. Il a fallu combattre, la violence a été grande, la victoire leur a coûté. Nous venons après eux; marchons-nous sur leurs traces? Il faut l'avouer, nous avons bien dégénéré de la piété et de la religion de nos peres. Nous nous flattons d'avoir la même foi, nous avons le bonheur d'être dans la même Eglise; mais, ô mon Dieu, quelle horrible différence de mœurs! Comparons notre innocence avec la leur, comparons nos austérités avec leurs pénitences. Que n'ont-ils pas fait pour être saints? et que faisons-nous pour le devenir?

Certainement, ou les Saints en ont trop fait, ou nous n'en faisons pas assez pour être saints. Leur reprocherons-nous d'avoir donné dans des excès? eux qui sont tous morts avec le regret de n'en avoir pas fait davantage; eux qui sont morts avec la crainte même de n'en avoir pas assez fait. Ont-ils été sages d'avoir été si humbles, si religieux observateurs de la loi, si mortifiés, si exemplaires? Sommes-nous sages de travailler si peu à leur devenir semblables? Les Saints n'ont fait que ce qu'ils devoient, et certainement ils n'en ont pas trop fait: faisons-nous ce que nous devons? et en faisons-nous assez, nous qui leur sommes si peu semblables? Qu'aurons-nous à répondre pour nous justifier à la vue de leurs exemples?

Les vérités de notre Religion qui ont fait tant d'impression sur leur esprit et sur leur cœur, et qui en font si peu sur le nôtre, n'ont rien perdu de leur vertu; les maximes de l'Evangile n'ont point vieilli; la récompense et les châtimens sont encore les mêmes: même doctrine, mêmes leçons. D'où vient cette différence de sentimens et de conduite? qui des deux s'est égaré? ou les Saints dont

la vie est si différente de la nôtre; ou nous qui tenons une route si opposée à celle qu'ont tenue les Saints ?

Représentez-vous un saint Platon dans la tranquillité de la solitude, ou dans le tumulte de son exil, honoré ou persécuté des Grands, par tout humble et mortifié, par tout disciple de Jesus-Christ, par tout fidelle. En puis-je dire autant de moi-même dans les vicissitudes ordinaires de cette vie, et dans la condition où je suis ?

Mon Dieu, que les statues et les pieuses images des Saints nous font des reproches cuisans ! Quel religieux portrait qui ne me reproche ma tiédeur au service de Dieu, ma lâcheté, mon orgueil, ma sensualité, la licence de mes mœurs, et tous les dereglemens de ma vie ? J'y suis sensible, Seigneur, et j'espere qu'avec le secours de votre grace, en honorant désormais les Saints, je m'étudierai à les imiter.

Aspirations dévotes durant le jour.

Filii Sanctorum sumus. i. Tob. 2.

Nous sommes les enfans des Saints.

Mementote præpositorum vestrorum; quorum intuentes exitum conversationis, imitamini fidem. Hebr. 13.

Remettez-vous sans cesse devant les yeux ces grands exemples que vous respectez; et faisant réflexion où leur conduite a abouti, imitons leur foi, vivons comme ils ont vécu.

PRATIQUES DE PIÉTÉ.

1.° ON lit avec plaisir l'histoire édifiante de la vie des Saints; on admire leur foi, on exalte leur ferveur; on loue leur courage, leur sagesse entre dans tous les éloges : mais quel fruit de cette vénération si juste et si universelle ! On approuve tout, et l'on n'imite rien. On regarde les vertus

éclatantes de ces Héros chrétiens, comme des fruits des pays étrangers; on en connoît le mérite et le prix : mais les réflexions ne vont guere au-delà de l'admiration et de l'estime. Chose étrange ! le mauvais exemple entraîne, et la vertu la plus édifiante ne fait presque point d'impression. Peu de gens qui n'aient envie de devenir aussi puissans que ceux qui sont montés plus haut. L'obscurité de la naissance, la médiocrité de fortune irritent la cupidité, bien-loin de l'affoiblir. Quand les siecles ne fourniroient qu'un exemple de ces prospérités inespérées, nul artisan qui ne croit avoir autant d'adresse; nul homme d'affaires qui ne se flatte d'avoir autant de génie; nul soldat qui n'espere d'avoir autant de bonheur que ceux qui ont fait fortune, sans avoir de plus grands fonds. Quand est-ce que les exemples des Saints de la même condition et du même âge que nous, inspireront une pareille ambition ? Vous lisez la vie des Saints : quel fruit d'une si importante lecture ? Commencez aujourd'hui de vous la rendre moins inutile. Il y a peu de ces grands modeles en qui vous ne trouviez des vertus selon votre portée. Ne vous arrêtez point, en lisant les vies des Saints, à ces dons singuliers, à ces actions extraordinaires et merveilleuses qui éblouissent; remarquez ces grands exemples de patience, de modestie, de mortification, d'humilité. Observez dans ceux-ci cette douceur inaltérable qui vous est si nécessaire; apprenez de ceux-là cette fidélité dans les moindres devoirs, dont vous avez un extrême besoin; et dites-vous à vous-même, en réfléchissant sur ce que vous venez de lire : *Et tu non poteris quod isti et istæ ?* Est-ce que je ne pourrai pas, avec le secours de la grace, ce qu'ont pu et ce qu'ont fait tant de Saints plus jeunes, plus délicats, et avec de plus grands obstacles que moi ? *Et tu non poteris ?* Pourquoi n'aurai-je pas autant de fermeté et de courage, autant de résolution et de persévérance, autant de zele et de piété ?

Ne lisez jamais la vie des Saints sans vous faire ce reproche.

2.° En fait de dévotion et de réforme, les résolutions trop universelles sont peu efficaces ; quand on s'arrête au seul dessein qu'on a de tout faire, pour l'ordinaire on ne fait rien. Lisez-vous la vie d'un Saint, admirez toutes ses vertus, ses industries de piété, ses pénitences ; mais tirez dans cette multiplicité de merveilles un ou deux faits qui peuvent vous servir d'exemples. Ici le pardon généreux d'une injure ; là, un exercice continuel de patience ; dans l'un, une douceur inaltérable ; dans un autre, certains actes de mortification ordinaires, certaines pratiques de piété particulieres ; et, dès le jour même, mettez en usage votre choix. Ce n'est pas assez. Dès que vous vous êtes proposé une telle vertu pour sujet de votre imitation, ne manquez pas de faire une priere pour implorer la protection du Saint ou de la Sainte qui vous doit servir de modele. Ce zele est une preuve d'une volonté sincere, et n'est jamais sans fruit.

CINQUIEME JOUR.

SAINT VINCENT FERRIER, CONFESSEUR.

SAINT Vincent Ferrier, si célebre dans toute l'Eglise, et l'un des plus grands ornemens de l'Ordre des Freres Prêcheurs, naquit à Valence en Espagne, l'an 1357, d'un famille fort ancienne, que la piété et la charité envers les pauvres rendoient encore plus recommandable que leur qualité.

Notre Saint vint au monde avec un si riche naturel et de si belles inclinations, que son enfance fut un prélude de ce zele merveilleux, et de cette sainteté éminente qui font aujourd'hui son

caractere. Les pauvres furent dès-lors l'objet de ses inclinations. On ne pouvoit lui faire plus de plaisir que de le charger du soin de leur faire l'aumône. Ses entretiens avec les enfans de son âge n'étoient que sur des sujets de piété : la lecture et la priere faisoient tous ses divertissemens. Il fut peu de temps enfant, et n'eut aucun défaut des jeunes gens.

On ne vit guere d'esprits plus pénétrant, ni de mémoire si heureuse. On le mit en philosophie à l'âge de douze ans : il s'y distingua avec éclat. Ayant commencé ses études de Théologie deux ans après, il y fit de si grands progrès, qu'à l'âge de dix-sept ans il en savoit plus que ses maîtres.

En devenant plus savant, il devenoit plus saint. Son étude ne desséchoit point sa dévotion. Il reçut de Dieu le don des larmes dans un âge peu susceptible de ces pieuses impressions. Il avoit pris pour objet de sa dévotion particuliere la Passion de Jesus-Christ, et il se distingua presque dès le berceau par sa piété et sa tendresse envers la sainte Vierge.

Ayant achevé ses études à l'âge de dix-sept ans, son pere lui proposa le dessein qu'il avoit de l'établir honorablement dans le monde, si Dieu ne l'appeloit point à l'état ecclésiastique ou religieux; mais il fut agréablement surpris, quand le Saint lui déclara la résolution qu'il avoit prise d'embrasser l'institut de saint Dominique, où la science, le zele et la piété fleurissoient avec tant de fruits. Le pere tressaillant de joie, je comprends à ce moment, mon fils, lui dit-il en l'embrassant, que la vision que j'avois eue peu de jours avant votre naissance, n'étoit pas un pur songe : il me sembla en dormant, qu'étant entré dans l'Eglise des Freres Prêcheurs, un Pere vint me féliciter de ce que j'aurois bientôt un fils qui seroit une des grandes lumieres de son Ordre, et dont le zele égaleroit celui des Apôtres des premiers temps. A ces paroles : Ne différons pas, mon cher pere, répond Vincent,

d'accomplir une prédiction qui doit être si avantageuse. La volonté du Seigneur est trop manifestée pour souffrir le moindre délai. Le pere, touché de la généreuse résolution de son fils, le conduisit lui-même au Couvent de la ville. Vincent y fut reçu comme un présent du Ciel, dont on connoissoit parfaitement le prix.

Il n'étoit que Novice; et l'on doute s'il y eut jamais un Religieux plus parfait. Il se proposa d'abord la vie de son saint Fondateur pour modele; et on peut dire qu'il lui ressembla. Après la profession solennelle de ses vœux, il ne s'appliqua plus qu'à répondre à la perfection de son état; et par la sainteté de sa vie, et par le fruit de ses études, il devint un des plus savans hommes de son siecle, et un des plus saints.

Ses études interrompoient peu son oraison. Voulez-vous étudier avec succès, dit-il dans son Traité de la vie spirituelle (c) : Faites que la dévotion accompagne toujours votre étude. Consultez encore plus l'Esprit-Saint que les livres, et ne cessez de demander à Dieu l'intelligence de ce que vous lisez. L'étude fatigue, lasse; délassez-vous de temps en temps dans les plaies sacrées de Jesus-Christ; quelques momens de repos dans son cœur sacré, donnent une nouvelle vigueur et une nouvelle lumiere. Interrompez votre application par de courtes mais ferventes oraisons jaculatoires: ne commencez et ne finissez jamais votre étude que par la priere: la science est un don du Pere des lumieres, et nullement le fruit ou l'ouvrage de notre esprit et de notre travail.

A l'âge de vingt-quatre ans, il fut chargé d'enseigner la Philosophie aux Religieux de son Monastere; il le fit avec tant d'éclat, que soixante et dix personnes séculieres voulurent être ses écoliers. Ces essais de sublimité de son esprit, firent croire à ses supérieurs, que Valence n'étoit pas un assez

(c) *Cap.* 2.

grand théâtre pour un si grand génie. On l'envoya à Barcelonne, et ensuite à Lérida où étoit alors l'Université de Catalogne. Il y fut reçu Docteur à l'âge de vingt-huit ans par le Cardinal Pierre de Luna, Légat en Espagne; et étant revenu à Valence, l'Evêque, le Chapitre et le Magistrat l'engagerent à expliquer en public l'Ecriture sainte, et à faire des leçons de Théologie; et comme il avoit un talent éminent pour la chaire, on ne voulut point qu'il l'enfouît : il prêcha et il convertit. Nulle obstination qui ne se rendît à la force et à l'onction de ses discours : et on reconnut bientôt, par les grands fruits qu'il fit, que Dieu avoit envoyé un nouvel Apôtre.

Il ne composoit ses sermons qu'aux pieds du Crucifix; et l'on sentoit bien que son éloquence ne venoit pas d'une autre source. Ses fonctions extérieures cependant, quelque multipliées qu'elles fussent, n'interrompoient point sa continuelle oraison. En se prêtant au public, il ne perdit jamais rien de son recueillement intérieur. Son humilité crut toujours avec sa réputation, et ses austérités avec ses travaux apostoliques. Il ignora toujours pour lui-même les priviléges personnels des Docteurs, des Lecteurs, des Prédicateurs; et il ne se distingua que par la pratique des humiliations et de la pénitence.

Un zele si merveilleux, une vertu si éclatante causoient trop de dépit à l'ennemi du salut pour le laisser en repos. Le démon mit tout en usage, il fit tous ses efforts pour le vaincre, ou du moins pour le lasser. Dieu permit, pour éprouver sa fidélité, et pour tempérer d'une maniere salutaire la gloire que sa grande réputation lui procuroit, qu'il fût attaqué par les tentations les plus humiliantes. Cet Ange de Satan ne lui laissoit aucun repos; et outre les suggestions et les spectres par lesquels il attaquoit sa pureté, il employa tout ce qu'il y a de plus à craindre.

Il porta une jeune femme à contrefaire la malade, qui, ayant fait appeler le Saint, employa tout ce que la passion a de plus séduisant; mais notre Saint n'eut pas plutôt apperçu le danger, qu'il prit la fuite. La calomnie dont cette malheureuse voulut se servir pour se venger, ne servit qu'à la couvrir de confusion, et à rendre la réputation de saint Vincent plus éclatante. Cette victoire fut bientôt suivie d'une nouvelle attaque. Une infame courtisane trouva le moyen de s'aller cacher dans la cellule du Saint; Vincent y étant entré sans s'appercevoir de rien, fait sa priere, se met à son étude, lorsque cette effrontée parut. La fuite ne sauvoit pas le scandale. Le Saint plein de confiance en la miséricorde du Seigneur, lui parle avec tant de force et d'efficace qu'il la convertit. Elle pleure, elle gémit; sa conversion prouve la sincérité de son repentir; et sa vie édifie désormais autant le public, qu'elle l'avoit scandalisé par ses désordres.

Il n'y avoit pas un an que saint Vincent étoit de retour à Valence, lorsque le Cardinal de Luna qui avoit été élu Pape d'Avignon sous le nom de Benoît XIII, l'an 1394, après la mort de Clément VII, tandis que Boniface IX, successeur d'Urbain VI occupoit le saint Siege à Rome, l'obligea de le venir trouver, le prit pour son Confesseur, et lui donna la charge de Maître du Sacré Palais.

Tout ce qui avoit l'air de dignité révoltoit le Saint; mais s'imaginant d'entendre la voix du Vicaire de Jesus-Christ dans celle d'un homme qu'il prenoit alors avec toute l'Espagne et la France pour un Pape légitime, il obéit: ce ne fut cependant pas sans ressentir une vive douleur à la vue d'un schisme scandaleux qui affligeoit toute l'Eglise. Le droit que tous les concurrens prétendoient avoir à la Papauté, étoit si obscur et si difficile à résoudre, que plusieurs saints personnages sont excusables d'avoir donné de bonne foi dans

les différens partis. Notre Saint ne fut pas inutile auprès de Benoît : non content de gémir devant Dieu, il lui donnoit sans cesse des conseils de désintéressement et de réunion. Il fit même plusieurs voyages en Catalogne, en Aragon, en France, auprès de l'Empereur Sigismond et du Roi Charles VI, et il ne contribua pas peu à faire assembler un Concile général à Constance.

Il y avoit près de dix-huit mois qu'il étoit à Avignon, lorsqu'il fut attaqué d'une fievre violente qui le réduisit à l'extrémité. Prêt à expirer, Jesus-Christ lui apparut, lui ordonna de quitter la Cour de Benoît, et d'aller prêcher par-tout l'Evangile en Apôtre. Sa guérison subite et miraculeuse fut une preuve visible de la vérité de sa vision. Benoît lui offrit l'Evêché de Valence, et le chapeau de Cardinal, rien ne put l'éblouir, ni l'arrêter : il partit avec le pouvoir de prêcher par-tout en qualité de Légat Apostolique.

Cependant ayant appris que Grégoire XII et Jean XXIII, pour mettre fin au schisme, et donner la paix à l'Eglise, avoient renoncé à leurs prétentions et s'étoient soumis au Concile, il n'oublia rien pour porter Benoît XIII à suivre leur exemple ; et n'ayant rien pu obtenir, il se sépara de sa Communion, et le regarda dès-lors comme schismatique.

Le Souverain Pontife Martin V l'ayant constitué de nouveau Missionnaire Apostolique par tout l'Univers, on le vit bientôt parcourir des pays immenses, et faire changer de face presqu'à toute l'Europe.

Il commença sa mission par l'Espagne l'an 1397. Son zele opéra tant de merveilles et parmi les peuples, et dans le Clergé, que les conversions étonnantes qu'il fit dans les Royaumes de Catalogne, de Valence, de Murcie, de Grenade, d'Andalousie, de Léon, de Castille, des Asturies et d'Aragon, lui mériterent le titre glorieux d'Apôtre de

toute l'Espagne. Il entra ensuite en France, où la moisson fut encore plus abondante : le Languedoc, la Provence et le Dauphiné répondirent merveilleusement à ses travaux, et firent, pour ainsi dire, honneur à son zele par la réformation générale des mœurs dans tous les états. Il passa même en Italie, parcourut avec un pareil succès toute la riviere de Genes, le Piémont, la Lombardie et la Savoie. Il pénétra en Allemagne et prêcha tout le long du Haut-Rhin, par-tout avec tant de fruits, qu'on ne l'appeloit plus que l'Apôtre de toute l'Europe.

Il n'est pas possible de détailler les courses apostoliques, les travaux excessifs, les fruits étonnans, et toutes les merveilles de ce grand Saint. A peine se montroit-il que les plus grands pécheurs se sentoient touchés jusqu'aux larmes : la grace qui accompagnoit toujours son éloquence, achevoit les conversions. Les vérités terribles de la Religion, la mort, l'enfer, la rigueur sur-tout du Jugement dernier, faisoient le sujet ordinaire de ses discours. Il prêchoit avec tant de force, de zele et d'onction, qu'il jetoit la terreur dans les ames les plus insensibles. Prêchant à Toulouse sur le Jugement, tout l'Auditoire entra dans un frémissement semblable à un frisson de fievre. Interrompu souvent au milieu du Sermon par les pleurs et les sanglots de ses Auditeurs, il étoit obligé de se taire durant quelque temps, et de mêler ses larmes avec les leurs. On a vu des gens se pâmer lorsqu'il prêchoit dans les places publiques ou en pleine campagne. Un pécheur insigne mourut de contrition à ses pieds au sortir de son confessionnal. Tout le monde avouoit qu'il n'étoit pas possible d'entendre saint Vincent et de persévérer dans le désordre.

On ne peut pas douter qu'il n'ait eu le don des Langues. Le nombre prodigieux de Juifs, de Maures, de Sarrasins, de Turcs et d'Esclavons qu'il a retirés de l'infidélité, outre les milliers d'Hérétiques, de Schismatiques et de pécheurs endurcis,

qu'il a convertis en Espagne, en France, en Italie, en Allemagne, dans les Pays-Bas et en Angleterre, prouvent assez qu'il n'étoit pas possible, sans miracles, qu'il se fût fait entendre de tant de peuples différens.

On venoit en foule au-devant de lui, comme au-devant de l'Envoyé du Seigneur.

On a vu jusqu'à plus de dix mille personnes le suivre d'une Ville à l'autre; durant ses missions on en a vu jusqu'à quatre-vingts mille s'assembler en pleine campagne autour de lui, tant on étoit avide de l'entendre. On compte, seulement en Espagne, plus de vingt-cinq mille Juifs qu'il a convertis, et plus de huit mille Sarrasins; ses autres conversions sont sans nombre. Dès qu'on savoit où saint Vincent Ferrier devoit aller commencer la Mission, les Marchands prenoient le devant pour y dresser une espece de foire où ils n'étaloient pour l'ordinaire que des haires et des cilices, des disciplines, des ceintures de crin et de fer, et toutes sortes d'instrumens de pénitence.

Le don des miracles accompagnoit celui de la parole; cependant on peut dire que la force que Dieu donnoit à ses prédications, ne venoit pas moins de l'exemple et de la sainteté de sa vie, que de la véhémence de ses discours, et de l'effet de ses miracles.

Dans tous ses voyages, au milieu de ses plus grandes fatigues, et des exercices pénibles de son zele, il ne relâcha jamais rien de l'exacte observance de la Regle qu'il avoit embrassée. Il jeûna tous les jours, excepté le Dimanche, durant l'espace de quarante ans, se réduisant au pain et à l'eau les Mercredis et les Vendredis, sans que ses travaux excessifs l'ayent jamais pu dispenser de cette rigoureuse abstinence. Il ne couchoit que sur la paille ou le sarment; il se déchiroit le corps toutes les nuits par de sanglantes disciplines. La maladie ne lui fit jamais rien relâcher de ses austé-

rités. Jamais Apôtre ne porta le désintéressement plus loin ; la pauvreté auroit pu faire seule son caractere.

De la chaire il descendoit au confessionnal. Il ne sut jamais ce que c'est qu'acception de personnes. Tout à tous, il gagnoit des milliers d'ames à Jesus-Christ. Sa dévotion répondoit à ses austérités et à son zele. Il ne paroissoit jamais à l'Autel qu'il ne fondît en larmes : sa foi, son respect et son amour pour Jesus-Christ, durant le divin Sacrifice, se rendoient trop sensibles pour ne pas toucher les assistans ; et sa tendre dévotion à la sainte Vierge fut toujours sa vertu favorite, et celle qu'il inspiroit avec plus de soin à ses pénitens. Tel étoit le Ministre que Dieu avoit choisi pour porter sa parole.

Le Roi d'Angleterre apprenant les merveilles que Dieu opéroit par le ministere de son serviteur, lui écrivit en termes très-respectueux, et lui députa un Gentilhomme pour le prier de vouloir étendre sa charité jusqu'en son Royaume. Il l'envoya prendre sur les Côtes de France, et le reçut avec plus d'honneur qu'il n'auroit reçu un Souverain. Le Saint prêcha dans les principales Villes d'Angleterre, et il y fit autant de prodiges qu'il en avoit fait ailleurs. Etant repassé en France, il parcourut plusieurs Provinces, et toujours avec plus de fruits. Etant à Bourges, l'an 1417, il reçut des lettres de Jean V, Duc de Bretagne, qui le prioit de venir faire la Mission dans ses Etats. Il fut reçu dans toutes les Villes comme auroit pu l'être le Souverain Pontife. Le peuple, le Magistrat, les Evêques mêmes alloient au-devant de lui. Le Duc et la Duchesse avec toute la Cour l'allerent recevoir comme en triomphe à une demi-lieue de la Ville. La Bretagne et la Normandie virent bientôt la réformation générale des mœurs parmi la Noblesse, dans le Clergé et dans le Tiers-Etat ; et ce fut au

milieu de ces merveilleuses conversions que notre Saint acheva le sacrifice de sa vie.

Epuisé par tant de pénitences et de travaux, et depuis long-temps ne vivant presque que par miracle, il tomba malade à Vannes. Les cinq Compagnons de son Ordre, qu'il avoit amenés d'Espagne avec lui, et qui ne le quittoient jamais, lui firent de grands instances pour le faire retourner à Valence en Espagne, souhaitant que le lieu de sa naissance et de sa profession Religieuse fût aussi celui de sa sépulture ; mais le Seigneur exauça les vœux de ceux de Vannes, qui ne pouvoient souffrir qu'on leur enlevât ce trésor. Enfin le Mercredi de la semaine de la Passion, le 5 d'Avril, ce grand Saint, si célebre dans tout le monde Chrétien par un nombre infini de conversions et de miracles, en singuliere vénération chez tous les peuples et auprès des Grands, consulté si souvent par les Souverains Pontifes, et par les Conciles, doué du don de prophétie, l'admiration de tout l'Univers, mourut à Vannes l'an 1419, âgé d'environ soixante et dix ans, la cinquante-deuxieme depuis sa profession Religieuse.

Jean, Duc de Bretagne, lui fit faire des obseques magnifiques. La Duchesse voulut elle-même lui laver les pieds ; et l'eau dont elle se servit fit bientôt des miracles. On en compte jusqu'à huit cents soixante qu'il a fait durant sa vie, et le nombre de ceux qu'il fait depuis sa mort augmente encore tous les jours. Il fut canonisé par Calixte III, l'an 1455 ; mais la Bulle n'en fut expédiée que par son Successeur Pie II, deux ans après. Tout ce qui avoit servi au Saint durant sa vie, est devenu l'objet de la vénération des peuples. Dieu a fait un grand nombre de miracles par ces précieuses dépouilles. Vannes conserve encore avec magnificence le corps de ce grand Saint.

La Messe de ce jour est en l'honneur de saint Vincent Ferrier.

L'Oraison qu'on dit à la Messe est celle qui suit.

Deus, qui ecclesiam tuam Beati Vincentii Confessoris tui meritis et prædicatione illustrare dignatus es, concede nobis famulis tuis; ut et ipsius instruamur exemplis, et ab omnibus ejus patrocinio liberemur adversis. Per Dominum nostrum, etc.

O Dieu! qui avez daigné illustrer votre Eglise par les mérites et la prédication du bienheureux Vincent votre Confesseur, accordez à vos serviteurs la grace de profiter de ses exemples, et d'être délivrés par son intercession de tous les fâcheux accidens. Par Notre-Seigneur, etc.

L'EPÎTRE.

Leçon tirée du Livre de la Sagesse. Chap. 31.

Beatus dives, qui inventus est sine macula: et qui post aurum non abiit, nec speravit in pecunia et thesauris. Quis est hic, et laudabimus eum! Fecit enim mirabilia in vita sua. Qui probatus est in illo, et perfectus est, erit illi gloria æterna: qui potuit transgredi, et non est transgressus: facere mala, et non fecit Ideò stabilita sunt bona illius in Domino: et eleemosynas illius enarrabit omnis Ecclesia Sanctorum.

Heureux celui qui a été trouvé sans tache, et qui n'a point couru après l'or, et n'a point mis son espérance dans l'argent et dans les trésors. Qui est celui-là, et nous le louerons? parce qu'il a fait des œuvres merveilleuses pendant sa vie. Celui qui a été ainsi éprouvé, et trouvé parfait, aura une gloire eternelle; qui a pu violer le Commandement de Dieu, et ne l'a pas violé; qui a pu faire le mal, et ne l'a pas fait; c'est pourquoi ses biens ont été affermis dans le Seigneur; et toute l'Eglise des Saints publiera ses aumônes.

Jesus fils de Sirach, neveu ou petit-neveu de Jésus fils de Josedech, étoit respectable par sa piété, et par son application à l'étude des Livres saints. Il fut mené captif en Egypte par Ptolomée Lagus environ 320 ans avant Jesus-Christ; et ce fut-là qu'il composa ce Livre admirable appelé l'Ecclésias-

tique, ou Livre qui prêche. L'Eglise le reconnoît pour canonique, c'est-à-dire, inspiré par le Saint-Esprit, et l'a mis dans le Canon ou Catalogue des Livres sacrés.

RÉFLEXIONS.

Le bonheur d'un homme riche ne consiste pas dans ses trésors, mais dans sa vertu. Ce qu'il y a de surprenant, c'est que la vertu fasse si peu de progrès chez les gens riches : puisque les richesses sont des libéralités du Seigneur, personne ne devroit servir Dieu avec plus de reconnoissance et de fidélité que les riches. La vertu devroit toujours triompher dans l'abondance. On y a plus de moyens de se sanctifier : ne devroit-on pas y être plus saint ?

Cependant tout le contraire arrive. Les plus puissans, les plus aisés dans le monde, ne sont pas les plus chrétiens, ni les plus saints. L'opulence les met à couvert des miseres du temps; mais les exempte-t-elle des Lois de l'Evangile; et quand on a plus de biens que les autres, a-t-on droit d'avoir moins de piété et moins de religion ?

Cette seule proposition révolte l'esprit; mais n'a-t-on pas sujet de la faire ? La licence dans les mœurs, un libertinage de cœur et d'esprit, la conduite si peu religieuse de la plupart de ceux qu'on appelle les heureux du siecle : tout cela ne nous donne-t-il pas droit de demander si les gens de qualité, si les gens riches ont quelque privilege qui les dispense de la sévérité de la Loi Chrétienne : et si l'inégalité des conditions dans le monde, ne suppose point quelque diversité des Commandemens de Dieu à l'égard de ceux qui vivent dans la même Religion : mais à moins qu'on n'ignore les premiers principes du Christianisme, peut-on douter que ces Lois ne soient universelles ? Il n'y a qu'un Evangile; il ne peut y avoir qu'une Morale : et certainement s'il y avoit quelque adoucissement, quelque

dispense, ce ne sauroit être en faveur des riches. Leur condition les expose à de trop grands obstacles du salut, pour ne pas leur imposer l'indispensable nécessité d'ajouter à la pratique des commandemens celle de la plupart des conseils.

Que le Sage a raison de regarder comme une merveille un homme riche et innocent. Les richesses, selon l'expression du Sauveur, sont des épines qui ne piquent pas seulement ; elles blessent. Ce ne sont pas cependant, à proprement parler, les richesses qui sont un obstacle au salut, c'est le mauvais usage qu'on en fait.

Est-on riche : ce n'est plus la Religion qui regle l'esprit et le cœur, c'est le rang qu'on a, c'est l'emploi qu'on a acheté, ce sont les biens qu'on possede, qui font la regle et la mesure des désirs, des pensées, on peut même ajouter, et des devoirs de Religion.

A-t-on un nom, une place qui distingue : ce n'est presque jamais en faveur de la piété qu'est la distinction. Une prompte fortune, une riche succession, un négoce heureux nous tirent-ils de la poussiere, on oublie bientôt sa premiere condition ; et que ne fait-on pas pour la faire oublier ? On peut dire que l'amour-propre fait toujours fortune avec la personne. L'orgueil, la délicatesse et le plaisir se séparent rarement de la prospérité. Ne diroit-on pas que la mollesse, l'indévotion, l'oisiveté sont aujourd'hui des preuves de noblesse ? ce qui est vrai, c'est qu'elles sont comme le caractere de distinction des gens riches ; et l'on diroit, à voir la plupart des personnes aisées, que l'opulence et le luxe sont un titre pour être peu chrétien ; mais en sera-ce un pour être sauvé. Bon Dieu, qu'il est rare de trouver un homme sans tache dans l'abondance et dans la prospérité !

L'ÉVANGILE.

La suite du saint Evangile selon saint Luc. Chap. 12.

IN illo tempore : Dixit Jesus Discipulis suis : Sint lumbi vestri præcincti, et lucernæ ardentes in manibus vestris, et vos similes hominibus expectantibus Dominum suum quando revertatur à nuptiis : ut, cùm venerit, et pulsaverit, confestim aperiant ei. Beati servi illi, quos cùm venerit Dominus, invenerit vigilantes : amen dico vobis, quòd præcinget se, et faciet illos discumbere, et transiens ministrabit illis. Et si venerit in secunda vigilia, et si in tertia vigilia venerit, et ita invenerit, beati sunt servi illi. Hoc autem scitote, quoniam si sciret paterfamilias quâ horâ fur veniret, vigilaret utique, et non sineret perfodi domum suam. Et vos estote parati : quia quâ horâ non putatis Filius Hominis veniet.

EN ce temps-là : Jesus dit à ses Disciples : Ayez la ceinture serrée sur les reins ; ayez à la main la lampe allumée, et soyez comme des gens qui attendent leur maître à son retour de la noce, afin de lui ouvrir dès qu'il viendra et qu'il heurtera. Heureux les serviteurs que le Maître en arrivant trouvera qui veillent : je vous dis en vérité, qu'il retroussera sa robe à sa ceinture, et qu'après les avoir fait mettre à table, il ira et viendra pour les servir. Que s'il arrive à la seconde ou à la troisieme veille, et qu'il les trouve ainsi disposés, ces serviteurs-là sont heureux. Or songez que si un pere de famille savoit l'heure que le voleur doit venir, il ne manqueroit pas de veiller, et ne souffriroit pas que l'on perçât son logis. Soyez prêts de même vous autres, parce qu'à l'heure que vous ne pensez pas, le Fils de l'Homme viendra.

MÉDITATION.

De la prompte obéissance à la voix de Dieu.

PREMIER POINT.

CONSIDÉREZ qu'autant que Dieu mérite d'être obéi, autant mérite-t-il d'être obéi sans délai. Toute obéissance forcée lui est désagréable, une

obéissance peu prompte marque toujours de l'indifférence, et souvent même du mépris.

Les ordres de Dieu sont sans réplique ; qui est ce qui peut en différer avec raison l'exécution ? Quand Dieu commande, ignore-t-il ou notre qualité, ou notre répugnance, ou notre foiblesse, ou nos besoins ? Quelle erreur, quel blasphême, de s'imaginer qu'un Dieu si juste, si sagé, et si bon voulût commander ce qui est impossible. Quelle impiété de croire qu'il nous refusât les secours nécessaires pour accomplir ses Commandemens ? Pourquoi ne lui pas obéir avec promptitude ? C'est un Souverain infiniment sage ; c'est un Pere infiniment bon qui ordonne. S'il mérite d'être obéi dans un jour, dans une heure : pourquoi ne le serat-il pas au même moment ?

Tout ces délais d'obéissance sont des refus, pour ainsi dire, intercalaires de soumission. Ce sont des intervalles de désobéissance et de révolte. C'est la passion, c'est l'amour-propre qui concourent avec Dieu, et qui s'opposent à la prompte soumission à ses ordres. On veut obéir au Seigneur, mais on ne le veut faire que quand il nous plaît. L'hûmeur et l'inclination sont autant écoutées que la voix de Dieu. Le Seigneur demande une restitution, une réconciliation, une réforme ; on y consent, mais avec des restrictions, avec des clauses. La voix d'un Directeur, d'un Livre, d'un Prédicateur, la voix de la conscience, sont la voix de Dieu ; on l'entend, on veut faire ce qu'elle dit, mais dans un certain temps ; on veut suivre cette inspiration, mais jamais sur l'heure. Ce que l'amour-propre demande, va toujours devant ce que Dieu exige, tout ce qui contente les sens, le naturel et la passion, ne peut pas souffrir de délai ; mais pour faire ce que Dieu veut, on y sera toujours à temps. Comprenez l'injustice et l'indignité de ces outrageantes remises.

SECOND POINT.

Considérez qu'une obéissance différée marque souvent une obéissance forcée. L'amour et le respect ne paroissent que dans une prompte soumission.

Chose étrange ! toutes les créatures inanimées obéissent à Dieu sans délai (a) : *Ipse dixit, et facta sunt :* Il a parlé, et toutes choses ont été faites ; il a commandé, et toutes sont sorties du néant. Il n'y a que l'homme qui n'obéisse pas avec promptitude, lui cependant qui sait que c'est à un Dieu qu'il doit obéir.

Quel cas fait-on d'un serviteur lent à exécuter nos ordres ! Croyons-nous que Dieu agrée beaucoup des services faits avec dégoût ? L'amour ne connoît point de remises ; on fait promptement tout ce qu'on fait volontiers.

Au moment que le Maître heurte, il veut qu'on lui ouvre : *Confestim.* Et l'Epoux n'ouvre point à ceux qui viennent un peu tard. N'est-ce pas cette importante vérité qui a obligé tous les Saints à veiller sans cesse, de peur d'être surpris. C'est elle qui les a rendus si prompts à obéir à la croix de Dieu, de quelque maniere qu'elle se fît entendre. Avec quelle scrupuleuse ponctualité exécutoient-ils les ordres de leurs Supérieurs ; avec quelle ferveur remplissoient-ils les moindres devoirs de leur état ; avec qu'elle promptitude obéissoient-ils au premier coup d'une cloche ? Les Brebis entendent toujours la voix du Pasteur, et la suivent sur l'heure. Si les Apôtres eussent différé de suivre Jesus-Christ au moment qu'il les appeloit, ils ne l'eussent jamais suivi. Magdelaine ne délibere pas un moment, dès qu'on lui dit que le Maître l'appelle. Mon Dieu, que de graces perdues, que de saintes inspirations rendues inutiles, que de vocations ont échoué pour ne vous avoir pas obéi sur le champ ! Puisque vous daignez me faire connoître combien le moindre dé-

(a) *Psal.* 148.

lui de soumission à vos volontés est à craindre, faites mon Dieu, que je vous obéisse désormais avec la plus exacte ponctualité; et c'est ce que je suis bien résolu de faire avec le secours de votre grace.

Aspirations dévotes durant le jour.

Loquere, Domine, quia audit servus tuus. I. Reg. 3.

Parlez, Seigneur, parce que votre serviteur vous écoute.

Paratum cor meum, Deus, paratum cor meum. Psal. 56.

Vous n'avez, Seigneur, qu'à me donner vos ordres, je suis tout prêt pour les exécuter sans délai.

PRATIQUES DE PIÉTÉ.

1.° SI vous entendez aujourd'hui la voix de Dieu, dit l'Esprit-Saint : *Hodiè si vocem ejus audieritis*, gardez-vous bien d'endurcir vos cœurs. Ce mot *aujourd'hui* signifie, selon saint Paul, tout le temps de cette vie pendant lequel Dieu nous parle sans cesse, soit par les livres de piété, soit par la voix des Confesseurs, soit par l'exemple des Saints, soit par des accidens imprévus, soit par des inspirations secretes. *Nolite obdurare corda vestra* : Gardez-vous bien d'être sourds à sa voix. C'est ne pas l'écouter, que de ne pas obéir sur l'heure ; et par ces fréquentes remises, le cœur s'endurcit insensiblement. Dès que Dieu parle, tout doit se taire, passions, amour-propre, respect humain. Examinez aujourd'hui depuis quand le Seigneur vous parle, depuis quel temps il vous appelle ; il heurte, il crie même, et toujours inutilement. Il vient un temps où Dieu se tait : comprenez quel malheur c'est quand le Seigneur, rebuté, lassé même par nos dégoûts, se dégoûte lui-même et ne dit mot. C'est encore une consolation pour vous de voir que

Dieu vous parle du moins à cette heure. Sa voix: ce sont ces réflexions, c'est cette lecture; il est aisé d'entendre son langage. Il souhaite que vous vous interdisiez ce jeu, cette conversation, cette assemblée; il vous dit de réformer ce luxe, cette somptuosité si peu chrétienne, ces manieres trop enjouées, ces airs orgueilleux et trop mondains. Il vous dit d'adoucir cette humeur aigre, ce naturel âpre, ce ton de voix fier et hautain. Il vous dit de remplir les devoirs de votre état avec plus de ponctualité, de veiller sur votre famille, et sur votre domestique avec plus d'attention et de zele, de ne vous plus dispenser si aisément de vos exercices de piété, de les faire avec plus de religion, de ne plus négliger avec tant de légéreté vos regles de conduite. Il vous demande ce petit sacrifice, cette légere mortification, cette œuvre de charité, cette aumône. Il vous dit de veiller, de prier, d'être prêt, d'être continuellement en garde, parce qu'il viendra à l'heure que vous vous y attendrez le moins. Ne passez pas ce jour sans faire ce qu'il vous demande.

2.° Dieu vous parle en bien de manieres; mais sa voix est toujours plus distincte et mieux marquée dans l'état Religieux, et dans tout autre état de dépendance. L'ordre d'un Supérieur un coup de cloche, un point d'Institut, une regle sont toujours la voix de Dieu. N'obéissez-vous point à cette voix avec lâcheté, avec des restrictions et avec paresse ? Le relâchement d'une ame dans la ferveur vient d'ordinaire de cette nonchalance à obéir. Prenez la résolution à ce moment de ne plus refuser à Dieu cette promptitude de soumission qui donne un nouveau lustre à la vertu, et en releve le mérite. Soyez prompt à tout quitter dès que vous entendez la voix de Dieu. Interrompez cet entretien; prenez congé de cet ami; cessez brusquement ce que vous avez commencé; n'achevez pas même de former cette lettre, au moment que

Dieu vous appelle. Au premier ordre du Supérieur, à l'heure précise que vous vous êtes prescrite, quittez. L'humeur, l'amour-propre, seront gênés par cette ponctualité ; mais c'est d'elle que dépend le progrès dans la vertu. Sans cette exacte ferveur, sans cette prompte obéissance, on languit dans la tiédeur.

SIXIEME JOUR.

SAINT GUILLAUME, CHANOINE RÉGULIER DE SAINTE-GENEVIEVE-DU-MONT A PARIS, PUIS ABBÉ D'ESCHIL EN DANEMARCK.

SAINT Guillaume, si célebre dans le douzieme siecle par sa haute vertu et par ses miracles, naquit à Paris de parens distingués par leur noblesse, vers l'an 1105, et fut élevé tout jeune dans l'Abbaye de Saint-Germain-des-Prés, sous la conduite de Hugues, son oncle qui en étoit Abbé.

Le naturel heureux du jeune homme, son amour pour l'étude, son penchant à la piété, laisserent peu à faire à l'éducation. Il devint bientôt l'admiration d'une Communauté qu'il édifioit si fort par ses bons exemples. L'Abbé, charmé des pieuses inclinations de son neveu, lui conseilla d'embrasser l'état Ecclésiastique. Notre Saint s'y distingua par la régularité de ses mœurs ; et ayant pris le sous-diaconat, il fut pourvu d'un Canonicat dans l'Eglise Collégiale de Sainte Genevieve-du-Mont, où la réforme n'avoit pas encore été introduite.

La vie exemplaire du nouveau Chanoine, l'innocence de ses mœurs, son assiduité au chœur, son amour pour la retraite et pour l'étude, qui auroient dû attirer l'estime et l'affection de ses confreres, ne servirent qu'à le mettre mal auprès d'eux. Ils le

regarderent comme un réformateur fâcheux, et prirent sa régularité pour une censure importune de leurs relâchemens et de leur vie licencieuse. Leur aversion alla si loin, qu'ils résolurent de l'obliger à se défaire de son Canonicat. L'un d'entr'eux feignant de vouloir se faire Religieux, persuada aisément à notre Saint de lui tenir compagnie dans une si sainte résolution ; mais saint Guillaume ayant découvert la ruse, n'en devint que plus régulier et plus exemplaire, resta dans le Chapitre, et édifia si fort le public, qu'Etienne, Evêque de Paris, l'ordonna Diacre, quelques efforts que fissent ses ennemis pour l'en détourner.

La Cure ou Prévôté d'Epinay, dépendante du Chapitre de Sainte-Genieve, à cinq lieues de Paris, étant venue à vaquer, les Chanoines n'hésiterent pas à en pourvoir notre Saint pour l'éloigner. Il l'accepta, demeurant toujours Chanoine, conformément à l'usage de cette Eglise, qui étoit que cette Prévôté ou Cure fut desservie par quelqu'un du corps du Chapitre.

Les Chanoines ne jouirent pas long-temps de la licence qu'ils croyoient s'être procurée par l'éloignement de leur vertueux Confrere ; car le Pape Eugene III étant venu à Paris l'an 1147, et ayant été informé de leurs déréglemens, résolut, avec l'agrément du Roi Louis le Jeune, de mettre ce Chapitre en regle. Suger, Abbé de Saint Denis, fut chargé de cette commission ; il y fit venir des Chanoines réguliers de l'Abbaye de Saint-Victor, laissant aux anciens Chanoines séculiers, leur vie durant, le revenu de leurs Prébendes.

Saint Guillaume ne délibéra pas un moment de renoncer à sa Prévôté pour devenir Chanoine régulier, et il n'eut pas plutôt embrassé son institut, qu'il en devint l'ornement. Son exactitude dans la discipline réguliere, sa dévotion et sa ferveur étonnerent les plus parfaits. On le fit Sous-Prieur de la Maison, et l'on vit bientôt ce que peut dans une Communauté un sage Supérieur par ses bons exemples.

Quelque vif que fût son zele pour la discipline religieuse, il sut l'accompagner de tant de modestie, de sagesse et de douceur, qu'en faisant garder la régularité, il faisoit aimer le commandement. Le bruit ayant couru dans Paris que le chef de sainte Genevieve avoit été enlevé, il s'offrit d'entrer dans un four embrasé, tenant entre ses mains le chef de cette Sainte, que plusieurs Prélats assemblés, venoient de trouver dans la châsse, pour preuve qu'il n'avoit pas été supposé.

Ce n'étoit pas seulement en France que la haute vertu de notre Saint se faisoit admirer; sa réputation avoit passé jusqu'en Dannemarck : et Absalon, Evêque de Roschild, ayant dessein de rétablir dans la pureté de l'ancienne Discipline un Monastere de Chanoines réguliers de son Diocese dans l'île d'Eschil, ne crut pas pouvoir y mieux réussir, qu'en lui donnant pour Abbé le Sous-Prieur des Chanoines réguliers de Sainte-Genevieve. Il députe le Prévôt de son Eglise, qu'on croit avoir été le célebre Saxon le Grammairien, qui a écrit l'histoire de Danemarck. Quelque peine qu'eût l'Abbé de Sainte-Genevieve de perdre celui qu'il regardoit comme l'ame de la régularité de sa maison, il crut que la gloire de Dieu demandoit qu'il fît ce sacrifice. Saint Guillaume partit accompagné de trois autres Chanoines réguliers, pour aider à établir la réforme.

Ils furent reçus avec une bonté extraordinaire de Waldemar, fils du martyr saint Canut; et l'Evêque Absalon, un des plus saints Prélats de son temps, les combla d'honneurs, et leur rendit mille bons services. Saint Guillaume ne se vit pas plutôt Abbé d'Eschil, qu'il s'appliqua à y rétablir l'observance réguliere dans toute sa vigueur : et pour y réussir, il crut qu'il falloit qu'il prêchât par ses exemples. L'entreprise se trouva beaucoup plus difficile qu'elle n'avoit pas d'abord paru. La rigueur du climat, le peu d'usage qu'il avoit de la langue du pays, la

pauvreté de la Maison mirent son zele et sa vertu à de grandes épreuves. Il se vit abandonné par les trois Religieux qu'il avoit amenés de France, qui, rebutés de la violence du froid, et de plusieurs autres incommodités, voulurent s'en retourner. Ceux de la Maison, nourris dans le relachement, ne purent pas s'accommoder de la réforme; le seul exemple du saint Abbé les désespéroit : ils se révolterent souvent contre lui, et tenterent de s'en défaire en mille manieres. Ce ne fut pas là cependant ce que notre Saint eu de plus fâcheux à souffrir.

Tout l'enfer, irrité d'une réforme qui devoit rallumer la ferveur dans tout le Danemarck, se souleva contre le saint Abbé. Il se vit assailli des plus violentes et des plus opiniâtres tentations. Mais à mesure qu'il voyoit multiplier les obstacles et les efforts de l'ennemi du sâlut, il redoubloit ses austérités et ses prieres. Dieu récompensa bientôt le courage et la fidélité de son serviteur; non-seulement il lui fit la grace d'adoucir et de gagner ses Religieux par sa modération, par sa patience et par sa douceur; mais il convertit un grand nombre de pécheurs, que sa réputation lui attiroit; et eut la consolation de convertir à la foi de Jesus-Christ tous les Payens qui restoient encore sur les côtes de la mer Baltique.

Le grand nombre de miracles qu'il fit, contribua beaucoup à tous ces merveilleux succès; et sa persévérance, sa tranquillité inaltérable au milieu de tant de fatigues et de dangers, peuvent passer pour un miracle.

On le voyoit sans cesse fondre en larmes au pied des Autels, pour obtenir du Ciel de nouvelles graces pour lui et pour ses Freres. Il ne quitta jamais le cilice; il coucha toujours sur la paille; il ne porta jamais du linge; et son jeûne fut continuel. Il fut averti du jour de sa mort sept ans avant qu'elle arrivât; et ce fut sur-tout durant

ce temps qu'il amassa de grands trésors pour le Ciel, par un accroissement de ferveur, d'austérité, de zele et de patience.

On ne le voyoit jamais à l'autel, qu'il n'arrosât la divine victime de ses pleurs; il n'y montoit que comme sur le Calvaire. Il passa le dernier Carême dans des rigueurs excessives. Le Jeudi-Saint il célébra la Messe avec une si tendre dévotion, que tous les Religieux qui étoient présens en furent touchés jusqu'aux larmes. Il les communia tous de sa main; et après la Messe il lava les pieds à un grand nombre de pauvres. Après le repas il se préparoit pour les laver à ses Freres, lorsqu'un violent mal de côté l'obligea de se coucher sur son pauvre lit; une petite fievre l'y retint. Enfin, le jour de Paques, un peu après minuit, entendant chanter ces paroles durant les Matines : *Ut venientes ungerent* JESUM, il s'écria qu'il étoit temps qu'on lui donnât l'Extrême-Onction; et à peine eut-il reçu ce dernier Sacrement, que, pénétré des plus tendres sentimens d'amour de Dieu et de confiance en sa miséricorde, il expira, âgé de quatre-vingt-dix-huit ans, dont il en avoit passé quarante entiers en Danemarck, dans les exercices de toutes les vertus, et singuliérement de la plus austere pénitence. Sa mort arriva l'an 1203, et Dieu manifesta bientôt la gloire de son serviteur, par un grand nombre de miracles qui se firent à son tombeau. Vingt ans après sa mort, le Pape Honorius III le canonisa, l'an 1224.

La Messe de ce jour est celle du Dimanche précédent.

L'Oraison suivante est celle qu'on dit d'ordinaire en l'honneur des saints Abbés.

INTERCESSIO nos, quæsumus Domine, Beati Guillelmi Abbatis commendet : ut quod nostris meritis non valemus, ejus pa-

NOUS vous supplions, Seigneur, que l'intercession du Bienheureux Guillaume Abbé nous rende agréable à votre divine Majesté : afin

trocinio assequamur. Per Dominum nostrum Jesum Christum, etc.

que nous obtenions par ses prieres ce que nous ne pouvons espérer de nos mérites. Par Notre-Seigneur, etc.

L'ÉPÎTRE.

Leçon tirée de la premiere Epître de l'Apôtre saint Paul aux Corinthiens. Chap. 13.

Fratres : Charitas patiens est, benigna est : Charitas non æmulatur, non agit perperam, non inflatur, non est ambitiosa, non quærit quæ sua sunt, non irritatur, non cogitat malum, non gaudet super iniquitate, congaudet autem veritati : omnia suffert, omnia credit, omnia sperat, omnia sustinet.

Mes Freres : la charité est patiente, elle est pleine de bonté. La charité n'est point jalouse, elle ne fait rien mal-à-propos, elle ne s'enfle point, elle n'est point ambitieuse, elle ne cherche point ses propres intérêts, elle ne s'emporte point, elle ne pense mal de personne, elle n'a point de joie de l'injustice ; mais elle en a de ce qui est selon la vérité. Elle endure tout, elle croit tout, elle espere tout, elle supporte tout.

La note ajoutée au texte grec dit, que cette Epître fut écrite de Philippes de Macédoine ; mais il paroît certain, comme le remarque Tyrin, selon même le 18.e chapitre des Actes des Apôtres, qu'elle fut écrite d'Ephese, où saint Paul avoit appris les divisions qui étoient nées parmi les Fidelles de Corinthe. Cette Epître est dogmatique et morale : tout y est instruction.

RÉFLEXIONS.

Nulle vertu dont les passions empruntent plus le nom et le masque, que la charité, sur-tout parmi les gens qui font profession d'être dévots. Après ce que l'Apôtre nous dit de cette vertu, il est aisé de ne pas s'y méprendre ; et cependant on s'y méprend. Qu'une passion déguisée et à craindre, sur-tout quand elle se sert du voile de la Religion, pour

s'insinuer avec plus d'artifice, et pour régner avec plus d'empire et de sûreté ! On revient peu des erreurs de l'esprit, quand c'est le cœur qui les a fait naître et qui les nourrit. L'illusion cependant ne seroit pas incurable, si l'on vouloit bien faire réflexion, qu'une charité douce et bienfaisante est le caractere de distinction de la vertu chrétienne. *La charité n'est point jalouse*, dit l'Apôtre.

Bon Dieu, que la jalousie dans des gens réformés est un grand préjugé d'une secrete hypocrisie ! Est-il possible d'aimer Dieu, sans être bien aise que les autres l'aiment ? Est-il possible d'aimer nos freres, et de ne pas se réjouir de leur prospérité ? Cette joie n'est pas extraordinaire à une ame humble. La réputation d'autrui ne cause de la tristesse qu'à un cœur orgueilleux et peu chrétien.

La charité n'est point ambitieuse : et cependant l'ambition regne souvent avec empire dans des cœurs qui se flattent d'être embrasés de charité. L'ambition est par-tout méprisable ; mais elle n'est jamais plus odieuse que quand elle se trouve jusque dans les états les plus saints, et au milieu même des asiles de l'humilité chrétienne.

Quelle indignité que, des personnes qui ne doivent avoir d'autre modele que les anéantissemens d'un Homme-Dieu, et qui n'ont d'autres lois que ce qu'il y a de plus parfait dans l'Evangile, aiment à être assis aux premiers rangs, mettent tout en usage pour avoir les premieres places ! Intrigues, cabales, bassesses, intercessions, artifices subtils, secrete politique, partis ; tout sert, et l'on se sert de tout pour venir à ses fins. Que de grimaces, que de témoignages d'amitié peu sinceres ; que de ruses étudiées, que de brigues secretes ! et tout cela pour avoir des suffrages qui, en donnant plus de droit à la charge, à l'emploi, n'en rendent pas moins indignes les prétendans. Ces élévations artificielles, ouvrages de l'ambition, se démentent bientôt ; et quel tort ne font-elles

pas à ceux qui s'en repaissent (a) ? *Interdum dominator homo homini in malum suum.* Quand ce n'est pas le Seigneur qui a mis en place, on n'y est jamais sans péril. Malheur à qui ne doit sa prélature qu'à son ambition. Coré, Dathan, Abiron et Hon périssent l'encensoir à la main, pour s'être ingérés sans vocation dans le sacré ministere, et pour avoir voulu usurper par cabale une dignité que Dieu donnoit au mérite et à la vertu. *Multum erigimini filii Levi* (b). C'est vous qui vous êtes élevés par votre industrie et par vos artifices, vous ne vous y maintiendrez pas long-temps. La tête tourne dès qu'on monte plus haut qu'on ne doit. Quelle horreur. Dieu n'a-t-il pas d'un pauvre orgueilleux ! *Pauperem superbum* (c). Quel déréglement pitoyable de mœurs et de bon sens ! pauvres par religion, et humbles par état, se donner bien de mouvemens pour primer jusque dans la poussiere, et ambitionner dans l'obscurité même de la retraite la distinction et l'éclat. Que le Prophete a bien raison d'appeler ces vains honneurs, ces prééminences extorquées par artifices, des vanités et des folies pleines d'un ridicule qui fait pitié : *Vanitates et insanias falsas.*

L'EVANGILE.

La suite du Saint Evangile selon saint Matthieu. Chap. 7.

In illo tempore : Dixit Jesus Discipulis suis : Intrate per angustam portam : quia lata porta, et spatiosa via est, quæ ducit ad perditionem, et multi sunt qui intrant per eam. Quàm angusta porta, et arcta via est, quæ ducit ad vitam : et pauci sunt qui inveniunt eam.

En ce temps-là : Jesus dit à ses Disciples : Entrez par la porte étroite, car la porte est large, et le chemin spacieux qui mene à la perdition; et le nombre de ceux, qui y passent est grand. Qu'étroite est la porte, et étroit le chemin qui mene à la vie; et qu'il y a peu de gens qui en trouvent l'entrée.

(a) *Eccl.* 8. (b) *Num.* 16. (c) *Eccli.* 25.

MÉDITATION.

De la voie de perdition.

PREMIER POINT.

CONSIDÉREZ qu'il y a une voie qui mene à la perdition : le nombre de ceux qui y passent est grand : n'êtes-vous point de ce nombre ? il n'est pas difficile de connoître quelle est cette pernicieuse voie : après ce que nous en dit Jesus-Christ, il est difficile de s'y méprendre. Voie large, chemin battu, morale aisée et accommodante, vous ne fûtes jamais la voie du salut. Nul des Saints qui n'aie pris une autre route. Ces avenues si fleuries et si aplanies attirent la foule ; mais où conduisent-elles ? Les fleurs entêtent ; le bruit étourdit : on marche sans défiance, quand on marche en compagnie et dans la plaine. Mais l'air y est-il pur ? s'y défend-on de la contagion qui y regne ? Et le Ciel peut-il être le terme d'un chemin qui en éloigne toujours plus ?

La porte est large, et le chemin spacieux qui mene à la perdition. Faites-vous tel systême de conscience qu'il vous plaira ; forgez telle morale que vous voudrez ; voilà l'oracle. Indulgence universelle en faveur des passions, trop bénignes interprétations de la loi ; libertinage du cœur et de l'esprit qui affoiblit si fort la Religion, en éteignant presque la foi ; licence des mœurs, pernicicieuses maximes du monde qui proscrivent tout ce qui alarme les sens, tout ce qui gêne ; regne de l'amour-propre, où l'esprit de l'Évangile est captif, et où le luxe, les passions, les plaisirs triomphent, aurez-vous pour terme l'éternelle félicité ?

Mon Dieu, quelle extravagance de marcher effrontément par une voie qui conduit infailliblement au précipice ! quelle folie de suivre une mo-

rale que Jesus-Christ a réprouvée ! quelle erreur de suivre des maximes si opposées à la Religion ! Telle est la conduite de ceux qui, esclaves de leur convoitises, ne vivent que suivant leurs désirs. Cette voie large et aplanie qui mene à la perdition, c'est cette vie molle et oisive; c'est cette vie mondaine et livrée au plaisir. Cette voie large, c'est cette morale relâchée qui prétend élargir les voies du Ciel, qui autorise tout ce qui flatte la cupidité; c'est cette morale hypocrite qui, sous des avenues fort étroites, ouvre un chemin fort spacieux; qui, sous des dehors austeres et réformés, en éloignant des Sacremens, conduit insensiblement au libertinage.

Hé, Seigneur ! par quelle voie marché-je, en vivant si fort selon mes désirs, en suivant si peu votre morale ?

SECOND POINT.

Considérez qu'en fait de salut le chemin le plus battu n'est pas le plus sûr. On suit de mauvais guides quand on suit la foule; quand on se laisse entraîner, on ne raisonne pas; et n'est-ce point ce que font ceux qui veulent vivre comme les autres ?

Quelle regle de conduite plus pernicieuse, plus fausse que celle que le déréglement a introduit, et que la licence des mœurs autorise ! Un usage abusif, une mode bizarre, l'exemple de quelques femmes mondaines et d'un tas de libertins; l'art de devenir riche par des usures réelles, qu'on masque sous le spécieux titre de commerce industrieux; un luxe outré qui confond toutes les conditions, et qui regne presque par-tout sous le nom de mode ou de coutume, sont-ce là les modeles qu'un Chrétien doit se proposer ? et agit-on en homme sage, marche-t-on sûrement quand, sans beaucoup raisonner sur la route qu'on tient; sans savoir même où l'on va, on se repose sur la multitude qui court le même risque ? et voilà

ce que signifie cette malheureuse maxime qui est devenue presque la regle des mœurs de bien des gens : Il faut faire comme les autres. Voilà cette porte large, et ce chemin spacieux qui conduit à la perdition ; voilà cette morale empoisonnée qui perd tant d'ames.

On trouve la morale de Jesus-Christ bien sévere ; mais Jesus-Christ ne vous a-t-il pas dit expressément que le chemin spacieux mene à la perdition ? Le monde prêche une morale plus commode, mais est-elle conforme à l'Evangile ? Peut-on craindre l'enfer, et marcher tranquillement par la voie large ? Peut on mener une vie molle, une vie mondaine, et être rassuré sans fascination ?

Trouvez un seul parmi les Saints, qui ait tenu cette route. Nulle condition dans le monde qui n'ait eu des Saints, et nul Saint qui ne se soit éloigné de ce chemin spacieux, et nul qui n'ait eu en horreur cette morale aisée.

Je la déteste moi-même, Seigneur, cette voie large dès ce moment ; je n'y ai marché que trop long-temps, courant à ma perte ; mais puisque c'est votre pure miséricorde, mon Dieu, qui m'a fait apercevoir que je m'égarois, daignez me conduire désormais à vous par les voies du salut.

Aspirations dévotes durant le jour.

Vias tuas, Domine, demonstra mihi : et semitas tuas edoce me. Psal. 24.

Faites-moi toujours bien connoître, Seigneur, la voie qui mene à vous, et apprenez-moi à suivre exactement les sentiers de la justice.

Viam iniquitatis amove à me. Psal. 118.

Eloignez-moi, Seigneur, du chemin de perdition.

PRATIQUES DE PIÉTÉ.

1.° EST-CE sagesse de choisir une voie, parce qu'elle est aisée, et qu'elle est plus battue, quoiqu'on

sache qu'elle nous éloigne du terme où l'on veut aller ? Telle est la conduite de ceux qui ne veulent que des Directeurs lâches et complaisans, et qui ne goûtent que la morale aisée. Les gens de qualité, les gens riches, et ceux qui sont dans des rangs distingués, sont d'ordinaire de ce goût; ils veulent être ménagés jusque dans la pratique des commandemens, jusque dans le tribunal et l'exercice de la pénitence. On déclare sans fard et sans ménagement les ordres du Seigneur à l'artisan; mais il faut de l'art, de l'éloquence pour ne pas rebuter la délicatesse des grands, en leur exposant les vérités de la Religion et les maximes de l'Evangile. On diroit qu'une morale devient odieuse, dès qu'elle est trop chrétienne; il faut savoir assaisonner de cent sortes d'adoucissemens les maximes de Jesus-Christ, pour les faire goûter. Ne diroit-on pas que c'est à des Païens qu'on les prêche ? Voyez si vous n'êtes pas des Chrétiens de ce caractere ? N'avez-vous point choisi un Confesseur lâche, ignorant, complaisant, peu zélé ! Ne suivez-vous point une morale trop indulgente ? Vous congédieriez un médecin peu habile, ou qui flatteroit votre mal : les maladies de l'ame, son salut éternel demandent-ils moins de résolution, et moins de zele ? L'amour-propre aveugle, l'intérêt étourdit : ne consultez ni l'un ni l'autre; il n'y a qu'une foi dans notre Religion, il ne peut y avoir qu'une morale. Dieu ne pardonne pas nos erreurs, quand le cœur y a autant de part que l'esprit. Ne vous flattez pas sur un point de cette importance.

2.° Le chemin qui mene à la perdition est spacieux, et le nombre de ceux qui y passent est grand. Ne vous faites-vous point un systême de conscience à plaisir ? Rigide, austere à l'égard des autres, ne prenez-vous point toute l'indulgence pour vous ? Cette vivacité, cette ardeur, quand il s'agit de vos intérêts; cette âpreté à soutenir vos droits, ne

rendent-elles point suspecte votre morale ? Ces dispenses de jeûne, d'abstinence peut-être, et des autres nécessaires austérités; ces sommes considérables à gros intérêts; cette somptuosité ou délicatesse de table; ces divertissemens si multipliés; cette assiduité au jeu; ces raffinemens de plaisirs; cette étude chagrine de vos commodités; ces trop indulgentes interprétations de la loi; ces froideurs, ce grand train, ce luxe; tout cela prouve-t-il que vous marchez par le chemin étroit ? Tout cela ne démontre-t-il pas que vous suivez la route des réprouvés, en suivant la foule ? Voilà un grand sujet d'examen et de réflexions; mais ne passez pas le jour sans en voir vous-même le fruit, par un changement de conduite.

SEPTIEME JOUR.

LE BIENHEUREUX HERMAN, *dit* JOSEPH, DE L'ORDRE DE PRÉMONTRÉ.

LE Bienheureux Herman, surnommé Joseph, si connu par sa tendre dévotion à la sainte Vierge, étoit Allemand de nation, d'une honnête famille qui avoit été fort à son aise, mais qui depuis quelque temps se trouvoit réduite à une assez juste médiocrité de bien. Il naquit à Cologne sur la fin du douzieme siecle. Son éducation se ressentit de la triste situation de sa famille; il ne fut pas élevé avec beaucoup de soins, mais il fut prévenu des plus douces bénédictions du Ciel presque dès le berceau.

On ne découvroit en lui nul des défauts du premier âge. Paisible, doux et docile, toutes ses inclinations, tout son penchant étoient si fort à la piété, qu'il ne sembloit être né que pour la vertu. Sa singuliere dévotion envers la sainte Vierge

prévint l'âge de raison. Il n'avoit encore que sept ans, que se dérobant aux amusemens de ceux de son âge, il se retiroit secrétement dans une Eglise dédiée à cette Reine du Ciel, où il passoit en prieres tout le temps que ses compagnons employoient à se divertir. Prosterné devant une image de la Mere de Dieu, on l'entendoit s'adresser familiérement tantôt à la Mere, tantôt au Fils, avec cette sainte simplicité que Dieu seul peut inspirer à une ame innocente.

Cette pieuse ingénuité le portoit d'ordinaire à présenter à la sainte Vierge et au petit Jesus des fleurs, et quelquefois des fruits qu'on lui avoit donnés, les pressant avec une affectueuse importunité d'accepter le petit présent qu'il venoit leur faire. Cette innocente simplicité leur plut; et l'on assure que Dieu voulut bien l'autoriser par des miracles.

C'en étoit un bien singulier que la tendresse que la sainte Vierge avoit pour ce saint enfant. Elle lui apparoissoit très-souvent dans la même Eglise, et le comblant des douceurs célestes, elle daignoit elle-même l'instruire, et pourvoir même par des voies merveilleuses à ses petits besoins. C'est de sa propre bouche qu'on apprit, peu avant sa mort, la plupart de toutes ces merveilles.

Il n'avoit encore que douze ans quand il fut reçu dans le Monastere de Steinfeldt de l'Ordre de Prémontré. En attendant qu'il eût l'âge de prendre l'habit, on l'envoya en Frise faire ses études dans une Maison de l'Ordre. Il y fit des progrès étonnans et dans les sciences et dans la vertu. Sa piété crut toujours avec son âge. A son retour à Steinfeld il fut chargé du soin du réfectoire. Comme cet office lui laissoit peu de loisir de vaquer à ses dévotions ordinaires, il en sentit quelque chagrin, et il en fut repris. Souvenez-vous, mon fils, lui dit la sainte Vierge, en lui apparoissant, que le premier de vos devoirs c'est d'obéir. Toutes ces dévo-

tions de choix sont souvent les fruits de l'amour-propre. Vous ne serez jamais plus agréable à mon Fils et à moi que quand vous ne suivrez que les impressions de l'obéissance. Quel honneur et quel avantage pour vous de servir vos freres ! la charité renferme toutes les vertus. Jamais leçon ne fit plus de fruit. Herman ne trouva plus de goût que dans l'obéissance, et quoiqu'il fût toujours plus comblé de douceurs célestes, les faveurs du Ciel les plus signalées furent toujours subordonnées à ses devoirs.

Il seroit difficile de raconter, et encore plus de détailler les bontés singulieres que la très-sainte Vierge avoit pour son serviteur : apparitions fréquentes, entretiens familiers, protection spéciale, dons, privileges, bienfaits : toutes ces graces de prédilection dont cette Mere de miséricorde honore quelquefois ses plus chers favoris, lui étoient ordinaires. Le Religieux de l'Ordre de Prémontré, l'un de ses confidens, qui a écrit sa vie, rapporte sur cela un nombre infini de faits merveilleux, et avoue ingénument que s'il n'en avoit été le témoin, il les croiroit lui-même peu probables.

A la vérité on n'a guere vu de dévots de Marie qui l'aimât avec tant de tendresse, et qui l'honorât avec tant de zele et de respect. La vue seule de son image le faisoit entrer en extase. Il ne prononçoit jamais le nom de Marie, qu'il ne se prosternât par respect ; et il a assuré qu'il goûtoit alors sensiblement des douceurs spirituelles qui sont au-dessus de toute pensée et de tout sentiment.

Sa vie innocente, son amour pour Notre-Dame, et sa chasteté obligerent ses confreres de ne l'appeler plus que Joseph. Il crut que c'étoit déshonorer un si saint nom de le donner à un homme, disoit-il, qui n'avoit nulle des vertus du Saint qui le porte ; mais la sainte Vierge lui ayant fait connoître dans une vision que ce nom lui convenoit, il le retint jusqu'à la mort.

Il est aisé de comprendre par quels moyens il s'attira du Ciel tant de graces, et de faveurs singulieres, qui contribuerent beaucoup à sa sanctification. L'humilité seule auroit pu faire son caractere de distinction, tant ce grand serviteur de Dieu avoit de bas sentimens de lui-même. Sa vie fut un prodige de pénitence. Il ne vécut presque jamais que de pain et d'eau ; ses veilles étoient continuelles ; et lorqu'il étoit obligé de prendre du repos, il ne le faisoit que sur des ais, n'ayant qu'une pierre pour oreiller. Il disoit que le temps de cette vie ne doit être qu'un temps de pénitence ; et il auroit été inconsolable, s'il eût été un moment sans souffrir. Il eut même quelque scrupule d'avoir excédé ses forces par ces pieusess rigueur qui avoient ruiné sa santé.

Ces excessives austérités ne furent pas cependant les seuls exercices de sa pénitence ; Dieu permit, pour modérer sans doute la satisfaction que pouvoient lui donner les faveurs extraordinaires qu'il recevoit d'en-haut, et pour épurer sa vertu, et faire croître son mérite ; Dieu permit qu'il fût humilié, et inquiété par de longues et de fâcheuses tentations, et accablé de diverses infirmités corporelles qui réduisirent son corps en un état digne de compassion, et qui ne servirent pas peu à faire admirer sa parfaite soumission aux ordres de Dieu, et sa patience.

Ses peines intérieures, et ses douleurs augmentoient d'ordinaire, les veilles des plus grandes fêtes. C'est ainsi que par de nouvelles souffrances Dieu préparoit cette ame innocente aux grandes graces qu'il avoit coutume de lui faire dans les plus grandes solennités. Il fut réduit la veille de Noël dans un état si pitoyable, qu'on crut qu'il alloit expirer. Il souffrit des douleurs et des peines étonnantes, lorsque tout-à-coup sur le minuit il se trouva miraculeusement guéri, et alla assister et à l'Office et à la Messe.

Il avoit une dévotion singuliere à sainte Ursule et à ses Compagnes ; il composa même quelque proses ou chants rimés en leur honneur, et obtint de leurs Reliques pour son Monastere. Mais rien n'égaloit son amour pour Jesus-Christ dans le très-saint Sacrement ; ses fréquentes visites, ses assidues adorations, ses dévotions particulieres se répandoient en transports d'amour, en extases.

Depuis qu'il se vit élevé à la sacrée dignité du sacerdoce, la majesté du divin Sacrifice l'occupoit uniquement ; l'ardeur qui paroisoit sur son visage dans le temps qu'il disoit la Messe, faisoit assez connoître de quel feu son cœur étoit embrasé. On ne le voyoit jamais à l'Autel qu'on ne sentît croître sa foi ; les larmes abondantes qu'il y répandoit faisoient assez connoître les douceurs intérieures dont son ame étoit inondée.

On l'a vu ravi durant trois jours en extase. L'exposition sublime du Cantique des Cantiques qu'il a laissée, fait assez connoître quelles étoient les lumieres qu'il recevoit dans ces communications intimes avec Dieu. Il y avoit déjà plusieurs années que ce saint homme accablé des peines intérieures et extérieures languissoit, et ne vivoit presque que par miracle, lorsque le Seigneur voulut enfin le récompenser.

Les Religieuses de l'Ordre de Cîteaux d'un Monastere peu éloigné de celui de Steinfeldt, souhaiterent de voir le Bienheureux Herman-Joseph sur la fin du Carême. Quelque peine qu'eût l'Abbé de le laisser partir, il ne put pas le leur refuser. Le saint homme y étant arrivé traça avec son bâton la fosse pour sa sépulture. Sachant qu'il n'avoit plus que quelques jours à vivre, il redoubla sa ferveur, et rendit tous les services spirituels à ces Sœurs avec un nouveau zele. La troisième fête de Pâques, se sentant extraordinairement affoibli, il ne pensa plus qu'à se préparer à la mort, par des entretiens continuels avec Dieu et avec la sainte Vierge, ayant

été presque continuellement ravi en extase. Enfin le Jeudi de la semaine de Pâques de l'an 1233, cette ame innocente, comblée de tant de faveurs du ciel, douée du don de prophétie et de miracles, alla recevoir du Pere des miséricordes, et du Dieu de toute consolation, la récompense due à sa fidélité et à son innocence. Il fut enterré dans le même endroit qu'il avoit lui-même tracé; mais l'Abbé et les Religieux de Steinfeld ne pouvant souffrir de se voir privés de ce trésor, obtinrent de l'Archevêque de Cologne la permission de lever ce saint corps, qui fut trouvé sans corruption sept semaines après que se fit cette translation, laquelle fut accompagnée d'un grand nombre de miracles. Son nom fut inséré dès-lors dans les Martyrologes, et dans les Calendriers au 7 d'Avril, et l'on commença peu après de célébrer sa mémoire par une Fête, et un Office ecclésiastique dans l'Ordre de Prémontré, et dans divers endroits du Diocese de Cologne. L'an 1628, on commença à faire de nouvelles procédures pour sa canonisation, à l'instance de l'Empereur Ferdinand II et par les soins de l'Archevêque Electeur de Cologne, Ferdinand de Baviere. On trouve quelques portions des Reliques du Bienheureux Herman-Joseph enchâssées fort richement et exposées à la vénération publique à Cologne, dans l'Abbaye du Parc près de Louvain; dans celle de Tongerio, chez les Chartreux de Cologne, et dans l'Abbaye de Saint-Michel d'Anvers. La plus grande partie de son corps est à Steinfeld.

La Messe de ce jour est celle du Dimanche précédent.

L'Oraison suivante est celle qu'on dit à la Messe en l'honneur du Bienheureux Herman dans l'Abbaye de Steinfeldt.

Deus, qui Beatum Hermannum Joseph Confessorem tuum adeò benedictionibus dulcedinis præve-

O Dieu! qui avez si abondamment prévenu de vos plus douces bénédictions le Bienheureux Herman-Joseph

nisti : ut à pueritia crebberrimis gloriosæ Virginis Mariæ visitationibus et alloquiis frui mereretur : præsta, quæsumus, ut innocentis et sanctæ vitæ ejus vestigiis insistentes, ad cœlestem patriam in qua gloriosus exultat, securi perveniamus. Per Dominum, etc.

votre Confesseur qu'il a mérité d'être visité dès ses premieres années, de la glorieuse Vierge Marie, et de s'entretenir familiérement avec elle ; accordez-nous, s'il vous plaît, qu'imitant l'innocence et la sainteté de sa vie, nous ayions le bonheur d'arriver surement à la céleste patrie, où il jouit de la gloire des Bienheureux : Par Notre-Seigneur, etc

L'EPÎTRE.

Leçon tirée de l'Epître de saint Paul aux Galates. Chap. 5.

FRATRES : Fructus spiritûs, est charitas, gaudium, pax, patientia, benignitas, bonitas, longanimitas, mansuetudo, fides, modestia, continentia, castitas. Adversus hujusmodi non est lex. Qui autem sunt Christi, carnem suam crucifixerunt cum vitiis et concupiscentiis. Si spiritu vivimus, spiritu et ambulemus. Non efficiamur inanis gloriæ cupidi, invicem provocantes, invicem invidentes.

MES FRERES : Le fruit de l'esprit, c'est la charité, la joie, la paix, la patience, la douceur, la bonté, la longanimité, la mansuétude, la foi, la modération, la continence, la chasteté. A l'égard de ceux qui ont ces qualités là, il n'y a point de loi. Pour ceux qui appartiennent à Jesus-Christ, ils ont crucifié leur chair avec les vices et les convoitises. Si nous sommes animes de l'esprit, marchons aussi selon l'esprit. Ne soyons point avides de la vaine gloire, nous attaquant les uns les autres et nous portant envie les uns aux autres.

Saint Paul passa de Lycaonie dans la Galatie, l'an de Notre-Seigneur 51 ; il y prêcha la foi des Jesus-Christ avec tant de succès que ces peuples, quoique naturellement rudes et grossiers, devinrent dès-lors les plus zélés fidelles. Quelques faux freres leur ayant prêché une fausse doctrine, saint Paul écrivit aux Galates cette lettre où il fait paroître un zele extraordinaire, à cause de la grandeur du mal. Ce fut l'an 55 ou 56 de Jesus-Christ.

RÉFLEXIONS.

Le fruit de l'esprit, c'est la charité, la joie, la paix, la patience, la douceur, la bonté, etc. Ces sortes de fruits ne se trouvent point dans le monde, parce qu'on n'y vit que selon la chair. La charité y est peu connue; la joie intérieure en est bannie; la patience y est étrangere; la douceur n'y vient que par artifice; toutes les autres vertus n'y laissent que le nom. Ces dons précieux sont les fruits d'une vie spirituelle, c'est-à-dire, véritablement chrétienne; il n'y a que les ames pures, que les personnes solidement dévotes qui goûtent la douceur de ces fruits.

Quand plaira-t-il aux gens du monde de convenir de cette vérité, et de laisser à la vertu cet air doux et riant qui lui est si naturel? Cette joie pure et pleine qui fait en partie son caractere, quand cessera-t-on de la décrier par la fausse idée qu'on se fait de son âpreté? Quand cessera-t-on de la défigurer par les traits grosiers avec lesquels on la peint, par les noires couleurs avec lesquelles on la représente? Rien n'est plus riant que son air; rien n'est plus doux, ni plus aimable que ses manieres.

Quand la piété regne dans une ame, la joie, la paix, la patience, la douceur, la bonté et la charité y regnent aussi. Qui peut troubler la sérénité d'un esprit que Dieu éclaire par sa grace, et le calme d'un cœur qui est maître de ses passions? De-là cette égalité d'humeur inaltérable; ce fond de douceur et de bonté que le monde ne connoît point.

Mais on a beau en aplanir toutes les avenues: on veut que les épines y naissent sous les pieds, et que la voie qui y conduit soit impraticable. Ceux qui la connoissent avouent que c'est une terre de promission, que les fruits y sont en abondance, et fort doux: mais la prévention veut que l'air y soit dévorant, et qu'il y ait des monstres à combattre; et voilà ce qui alarme les sens; voilà ce qui effraie, ce qui rebute tant de personnes.

Mais, mon Dieu! quand il en devroit beaucoup coûter pour être homme de bien, reste-il, à qui a la foi, un autre parti à prendre? Que s'il en coûte encore plus pour ne l'être pas, quelle excuse! quel regret! quelle folie pour qui se défend de l'être!

Si les épines qui se trouvent sur la route de la vertu ne piquent pas, si elles sont même plus multipliées dans toute autre route, où certainement elles piquent; si l'étrécissement du chemin laisse à tous un espace aisé, et si les monstres qu'on y craint ne sont que des fantômes qui disparoissent dès qu'on les approche; quel cuisant regret, quel désespoir même pour ces personnes timides, ou délicates, qui estiment, qui aiment même la vertu, mais qui s'en éloignent de peur de trouver trop de difficultés, et d'avoir trop de peines; tandis qu'elles se livrent aux inquiétudes, aux fatigues, aux chagrins dans les voies dures et difficiles du monde, leurrées par l'espérance d'une vie douce et tranquille; qu'on ne peut trouver qu'au service de Dieu. L'Apôtre a bien raison de dire: qu'à l'égard de ceux qui goûtent la douceur de ces fruits de l'esprit, il n'y a point de loi: c'est-à-dire, qu'ils n'ont pas besoin de menaces pour remplir les devoirs de leur état, et de la Religion (a). Il n'y a point de crainte dans sa charité; mais la charité parfaite bannit la crainte, parce que la crainte porte sa peine avec soi. Ceux qui sont à Jesus-Christ, continue l'Apôtre, ont crucifié leur chair avec les vices et les convoitises. Faut-il donc s'étonner si la charité, la joie, la paix, la douceur, la patience font leur partage? Les passions sont éteintes, ou du moins elles sont clouées, pour ainsi dire, à la croix; l'ame doit être dans la joie, et dans la paix.

(a) 1. *Joan.* 4.

L'ÉVANGILE.

La suite du saint Evangile selon saint Luc.
Chap. 13.

IN illo tempore : Dixit Jesus Discipulis suis : Contendite intrare per angustam portam : quia multi, dico vobis, quærent intrare, et non poterunt. Cùm autem intraverit paterfamilias, et clauserit ostium, incipietis foris stare, et pulsare ostium, dicentes : Domine, aperi nobis : et respondens dicet vobis : Nescio vos unde sitis.

EN ce temps-là, Jesus dit à ses Disciples : efforcez-vous d'entrer par la porte étroite; car je vous le dis, plusieurs chercheront à entrer, et ne le pourront. Or quand le pere de famille sera entré, et qu'il aura fermé la porte, vous vous trouverez dehors, et vous vous mettrez à heurter, en disant : Seigneur, ouvrez-nous, et il vous dira pour toute réponse : Je ne sais qui vous êtes, ni d'où vous êtes.

MÉDITATION.

De la voie du Salut

PREMIER POINT.

CONSIDÉREZ que ce n'est que du Sauveur du monde que nous pouvons apprendre quelle est la vraie voie du salut, tout autre maître que lui ne peut que nous égarer ; nulle autre route que celle qu'il nous a tracée, et que tous les Saints ont tenue. Or quelle est cette voie ? quel est ce chemin droit et sûr qui mene à la vie ? C'est un chemin serré, étroit à l'amour-propre et aux sens, où les passions étouffent toute leur vivacité, où les croix naissent naturellement, où l'on se dépouille du vieil homme et de ses œuvres. C'est une morale qui ne fut jamais du goût des mondains, parce qu'elle condamne et leurs plaisirs et leurs maximes.

La voie du salut est une voie de pénitence et

d'humiliation ; on y descend jusque dans son néant ; on y perd de vue ces hauteurs où regnent les frimats ; on y trouve cette tranquille obscurité qui sert d'abri ; on s'y nourrit du fruit des croix qui donne une santé parfaite à l'ame.

C'est une morale qui réprime l'orgueilleuse liberté de l'esprit, en réprimant le libertinage du cœur, qui resserre étrangement la cupidité, donne des bornes fort étroites à l'intérêt, et regle les mœurs sur les pures maximes de l'Evangile. Elle ne sait ce que c'est que flatter ; encore moins ce que c'est qu'acception de personne. Elle ne confond point les états, les âges, ni les conditions ; mais elle regle tout sur le même systéme. La modestie dans les habits, la tempérance et la frugalité dans les repas, la modération dans les projets, la douceur et l'égalité dans la conduite et dans l'humeur, sont les principes invariables de cette morale. L'humilité chrétienne y prime par-tout ; partout regne la charité, la dévotion, la patience.

Hé, Seigneur ! que vos voies sont différentes de celles que nous suivons ! et que nos mœurs sont peu conformes à votre morale ! Mais si toute autre voie mene à la perdition, si nous ne devons avoir d'autre guide que vous, si tout autre systéme de conscience porte à faux, si toute autre maxime n'est qu'erreur et illusion, si toute autre route égare ; que deviendront tant de personne si éloignées des voies de Dieu, qui ne veulent marcher que par le chemin spacieux, qui trouvent celui qui mene à la vie trop étroit ? Que deviendront, bon Dieu ! les mondains et tout ceux qui suivent les maximes du monde ?

SECOND POINT.

Considérez qu'il n'y a qu'une vraie religion, qu'un seul chemin qui mene au ciel, qu'un Evangile, qu'une foi, qu'une voie du salut, qu'une morale ; c'est-là cette porte étroite ; c'est ce désert

par où il faut passer pour entrer dans la terre promise : s'il y a des mers sur le passage, il faut marcher sur les flots sans enfoncer ; s'il y a de mauvais pas, il faut les franchir ; s'il y a des ennemis, il faut les combattre, et les vaincre.

La voie du salut est étroite, on ne sauroit l'élargir ; toute autre plus large, plus aisée et plus battue égare. La morale de Jesus-Christ gêne l'amour-propre, et déplaît aux sens ; mais toute autre plus accommodante séduit et empoisonne. C'est pour cela que le Sauveur du monde ordonne à tous les fidelles de se faire une violence continuelle pour entrer dans le Ciel, de faire tous ses efforts pour entrer par la porte étroite.

Mais que deviendront ces gens du monde, que le seul nom de gêne et de mortification en matiere de religion révolte ; ces femmes mondaines qui ignorent jusqu'au nom de pénitence et de mortification ? Que deviendront ces personnes religieuses, qui déchues de la ferveur de leur premier esprit, vivent dans le relâchement ; ces Ministres du Seigneur qui suivent si peu sa morale ?

Mon Dieu, que de gens marchent hors de la voie du salut ! faut-il s'étonner si tant de gens se perdent ? Propose-t-on les préceptes les plus essentiels : que de gens crient à la dispense ! On diroit que la doctrine de Jesus-Christ a vieilli, qu'elle ne convient plus aux fidelles de ce temps ; peu s'en faut qu'on ne pense que la morale de Jesus-Christ est outrée. Le petit nombre s'efforce encore d'entrer par la porte étroite : mais, bon Dieu, que ce nombre est petit ! La foule cherche un chemin plus large et plus aplani : ne suis-je point de cette foule ? Plusieurs qui se piquent d'être plus chrétiens, cherchent un sentier mitoyen, et cette route les égare ; et après cela on s'étonne que le nombre des Elus soit petit !

Avons-nous un autre guide que Jesus-Christ ? pouvons-nous avoir un autre maître ? ces dé-

cisions peuvent-elles être portées à un autre tribunal ? et pense-t-on qu'on doive jamais réformer ses oracles ? C'en est un, que le chemin du Ciel est étroit; qu'il n'y a point d'autre voie; qu'il faut s'efforcer d'y entrer; que le Royaume des Cieux se prend par force : gens du monde, gens de plaisirs, récriez-vous contre cette morale : appelez de cet arrêt.

Mon Dieu, qu'il y a du temps que je marche, et que je marche peut-être hors de la voie du salut ! Pour avoir voulu jusqu'ici marcher au large, je me suis égaré. Le jour tombe, et je suis peut-être au bout de ma carriere : mais puisque par votre miséricorde je reconnois mon égarement, faites que j'en revienne ; c'est ce que je vais faire moyennant votre sainte grace dès ce jour.

Aspirations dévotes durant le jour.

Erravi sicut ovis quæ periit : quære servum tuum, quia mandata tua non sum oblitus. Psal. 118.

J'avoue, mon Dieu, que je me suis égaré comme une brebis qui se perd en voulant se mettre au large; mais cherchez votre serviteur; car je suis bien résolu de ne plus perdre de vue votre loi.

Viam iniquitatis amove à me : et de lege tua miserere mei. Psal. 118.

Eloignez-moi, Seigneur, du chemin de l'iniquité, et ayez pitié de moi; en ne me faisant goûter désormais que votre morale.

PRATIQUES DE PIÉTÉ.

1.° ON aime aujourd'hui des Docteurs accommodans ; on veut des Prophetes qui ne prédisent rien que de réjouissant et d'agréable : parler à la plupart des gens comme parle Jesus-Christ, c'est rigidité, c'est morale outrée. On diroit que les termes de pénitence et de mortification sont usés et surannés : on les regarde tout au plus dans le

monde comme un vieux jargon de cloître. C'est pourtant le langage ordinaire de Jesus-Christ, qui ne sauroit vieillir. N'êtes-vous point de ces gens dégoûtés des maximes de l'Evangile, qui ne regrettent pas seulement les mets de l'Egypte ; mais qui s'en nourrissent même dans le désert ? Marchez-par le chemin étroit ? Ne marchez-vous point par des sentiers égarés, en suivant une morale trop aisée ? mesurez la voie que vous suivez, avec la route que les Saints ont tenue ? Quel motif vous a fait choisir ce Confesseur ? N'est-ce point parce qu'il vous ménage aussi-bien que vos passions, votre naturel, vos inclinations ? sa complaisance vous plaît ; mais ne vous nuit-elle point ? Vos mœurs, vos plaisirs, votre table, vos meubles, votre commerce, votre conduite, vos sentimens prouvent-ils que vous suivez la voie de Jesus-Christ, la voie étroite ? Examinez-vous sur un point si important ; et ne différez point votre réforme, et priez votre Confesseur de ne vous plus tant ménager.

2.° Bien des gens crient au relâchement, et ils n'en menent pas pour cela une vie moins licencieuse. On prêche la morale austere, et l'on pratique la relâchée ; on veut que les autres marchent par la voie étroite, et l'on veut être au large dans celle qu'on suit. Jesus-Christ a réprouvé ces Pharisiens. Prêchez, reprenez ; avertissez encore plus par vos exemples que par vos paroles. Sévere aux autres, n'êtes-vous point trop indulgent à vous-même ? Demandez-vous aujourd'hui à vous-même ce qui prouve que vous marchez par le chemin étroit. Ne vous dispensez-vous point de quelqu'une des maximes de l'Evangile, jeûnes, aumônes, sacrifice, régularité, délicatesse de conscience, modestie ? la pratique des maximes de l'Evangile montre seule la voie du salut.

HUITIEME JOUR.

LA COMMÉMORATION DES FIDELES TRÉPASSÉS.

IL est rapporté dans le second livre des Machabées (*a*), que Judas, ce pieux et généreux chef du Peuple de Dieu, après avoir pris et pillé Jamnia, alla attaquer avec trois mille hommes de pied et quatre cents chevaux, Gorgias, gouverneur de l'Idumée. Les deux armées étant venues aux mains, quelque peu de Juifs demeurerent sur la place(*b*). Judas voyant que ces gens plioient, eut recours au Seigneur, le Dieu des armées; il poussa vers le Ciel des cris avec des hymnes et des cantiques, et remporta une pleine victoire. Après avoir rendu graces au Seigneur, et célébré le jour du Sabbat dans la ville d'Odollam (*c*), Judas vint le lendemain avec ses gens pour emporter les corps de ceux qui avoient été tués, et pour les ensevelir dans le tombeau de leurs peres (*d*). Mais ils furent bien surpris de trouver sous les tuniques de ceux qui étoient morts au combat, des choses qu'ils avoient pillées dans les temples de la ville de Jamnia; c'étoient quelques pieces d'or et d'argent, et d'autres présens que les Païens avoient consacrés à leurs idoles dans ces temples; ce qui étoit manifestement contre la loi : *Nec inferes quippiam ex idolo in domum tuam* (e). Tout le monde reconnut donc clairement que c'avoit été la cause de leur mort : c'est pourquoi tous bénirent le jugement du Seigneur, qui avoit découvert ce que l'on avoit voulu cacher; et se mettant tous en prieres, ils le conjurerent d'oublier le péché qui avoit été commis; car toute l'armée fut en

(a) *Chap.* 12. *v.* 33. (b) *Mach. v.* 36. (c) *v.* 38. (d) *v.* 40. (e) *Deut.* 7. *v.* 26. *Deut. v.* 42.

danger par la faute de ce petit nombre de coupables. Le pieux Général profitant de cet accident, exhorta le peuple à se conserver sans péché, en voyant devant leurs yeux le triste châtiment dont Dieu avoit puni la faute de leurs freres.

Les Juifs ne doutoient point qu'il n'y eût certains péchés dont les morts pouvoient obtenir la rémission dans l'autre vie, sur-tout lorsque les vivans s'intéressoient à leur salut, et qu'ils faisoient pour eux quelques actions satisfactoires. C'est de ces œuvres de charité en faveur des morts que parle Tobie, lorsqu'il dit à son fils de mettre son pain et son vin sur le tombeau du Juste : *Panem tuum et vinum tuum super sepulturam justi constitue* (f) : mais de se garder bien d'en manger avec les pécheurs : *Et noli ex eo manducare et bibere cum peccatoribus.*. Ces sortes de repas qui se faisoient dès-lors aux funérailles, étoient des repas de charité, et de pures aumônes qu'on donnoit aux pauvres pour le soulagement de l'ame du défunt.

Ce ne fut pas pour un autre motif que les habitans de Jabès de Galaad jeûnerent sept jours après la mort de Saül et de Jonathas : *Sepelierunt in nemore Jades, et jejunaverunt septem diebus* (g).

Ce fut le même esprit qui porta le pieux Général Machabée à faire une quête, où ayant recueilli douze mille dragmes d'argent (*h*), qui font la somme de quatre mille six cents livres de notre monnoie, il les envoya à Jérusalem, afin qu'on offrît un sacrifice pour les péchés de ces personnes qui étoient mortes : *Misit Jerosolymam offerri pro peccatis mortuorum sacrificium.*

Il est évident que c'étoit la pratique des Juifs, autorisée par les Prophetes et par les plus saints personnages de la Synagogue, de faire des prieres et des aumônes, et d'offrir des sacrifices pour les morts qui étoient décédés en état de grace; c'est pour cela que l'Historien sacré ajoute que ce pieux

(f) *Tob. c.* 4. *v.* 18. (g) 1. *Reg.* 31. (h) *v.* 43.

Général considéroit qu'une grande miséricorde étoit réservée à ceux qui étoient morts dans la piété : *Considerabat quod hi qui cum pietate dormitionem acceperant, optimam habent repositam gratiam*(i).

A la vérité, Judas n'ignoroit pas que des gens qui avoient violé une loi qui défendoit si expressément de ne rien garder de tout ce qui avoit été consacré aux idoles, ne se fussent rendus coupables d'une espece de sacrilege ; mais ce religieux Prince peut charitablement présumer qu'ils avoient conçu du repentir de leur action avant leur mort, et qu'ils en avoient demandé pardon à Dieu ; ou qu'ils ne s'étoient portés à enlever ces présens des idoles, que comme de simples dépouilles, sans aucun dessein d'idôlatrie, ou qu'ils avoient dessein, après la bataille de rapporter à Judas ces dépouilles, pour être fondues, et ensuite distribuées aux troupes. La petitesse de la matiere, dit le nouveau Commentateur de l'ancien Testament (*k*), ou d'autres circonstances qui ne nous sont point connues, purent faire juger à ce Général (*l*) que leur faute n'étoit pas de la nature de celles qui donnent la mort à l'ame, et qui lui ôtent toute espérance de pardon après la mort : ces soldats étant morts pour la défense de la vraie Religion et du saint Temple, il pouvoit croire que Dieu leur avoit fait la grace, à tous, ou à quelques-uns d'entr'eux, de se reconnoître avant leur mort, Dieu les ayant châtiés en cette vie, pour leur faire miséricorde en l'autre : *Sancta ergo et salubris est cogitatio pro defunctis exorare, ut à peccatis solvantur* (m). C'est donc, conclut le sacré Historien, une sainte et salutaire pensée de prier pour les morts, afin qu'ils soient délivrés de leurs péchés.

Telle a été la croyance de tous les Fidelles dans l'ancien Testament ; telle a toujours été la foi de l'Eglise, comme il est évident par les paroles même de Jesus-Christ, par les témoignages des

(i) v. 45. Deut. 7. (k) *Clam.* 2. (l) *Mach.* 12. (m) *Ibid.*

Conciles, le sentiment unanime des saints Peres; et par l'autorité irréfragable d'une immémoriale tradition.

A celui qui aura parlé contre le Saint-Esprit, dit le Sauveur, *il ne lui sera pardonné ni dans ce monde ni dans l'autre.* Il y a des hérétiques, dit saint Bernard, qui nient qu'il y ait un Purgatoire après cette vie. *Non credunt ignem purgatorium restare post mortem* (o). Qu'ils demandent donc, continue ce Pere, à celui qui a dit qu'il y a certain péché qui ne sera pardonné ni dans ce monde ni dans l'autre; pourquoi il s'est ainsi expliqué, s'il n'y a point de purgatoire dans l'autre vie : *Quærant ergo ab eo qui dixit quoddam peccatum esse, quod neque in hoc sæculo, neque in futuro remitteretur, cur hoc dixerit, si nulla manet in futuro remissio, purgatiove peccati.*

L'Apôtre ne pense pas autrement que son maître. Si les morts ne doivent pas ressusciter, dit-il, à quoi bon recevoir un baptême pour eux; *Si omnino mortui non resurgunt, ut quid et baptizantur pro illis*(p); c'est-à-dire, comme l'explique saint Ephrem (q), à quoi bon prier, faire de bonnes œuvres, jeûner pour les morts, s'il n'y avoit point de résurrection à attendre? Par le mot de Baptême, dit saint Cyprien (r), on entend quelquefois les larmes de la pénitence : *Lacrymis se baptizat.* C'est dans ce sens que le Sauveur disoit au fils de Zébédée (s) : Pouvez-vous boire ce calice que je vais boire, et être baptisé du baptême dont je vais être baptisé?

Les plus anciens Conciles ne parlent de prieres, et du divin Sacrifice qu'on doit offrir pour les morts, que comme d'un acte de charité, fondé sur la foi constante de toute l'Eglise.

Sacramenta altaris non nisi à jejunis hominibus celebrentur. Qu'on ne célebre les divins mysteres qu'à jeun, dit le troisieme Concile de Carthage,

(n) *Matt.* 12. (o) *Hom.* 66. *in Cant.* (p) *I. Cor.* 15. (q) *In sum testam.* (r) *Serm. de cœna Dom.* (s) *Marc.* 10.

tenu en 397, auquel souscrivit saint Augustin : *Si autem aliquorum pomeridiano tempore defunctorum commendatio facienda est, solis orationibus fiat.* Que s'il y a quelque offrande à faire pour les morts, ou quelqu'autre secours à leur procurer après midi, qu'on se contente de faire pour eux des prieres.

Le Concile de Brague en Espagne, tenu en 563, défend de prier pour ceux qui se sont tués volontairement eux-mêmes (*t*). Le Concile de Vairon en 529 ; celui d'Orléans en 533 ; celui de Châlon-sur-Saône en 813, recommandent de prier pour les morts toutes les fois qu'on offre le divin Sacrifice : *Visum est*, dit ce dernier, *ut in omnibus missarum solemnitatibus, pro defunctorum spiritibus loco competenti Dominus deprecetur* (*u*) : On a jugé à propos de prier Dieu pour les morts à toutes les messes ; et comme il n'y a aucun jour où l'on ne doive prier le Seigneur pour nos besoins particuliers, il n'y en doit point avoir aussi où l'on ne doive faire des prieres à la messe pour le soulagement des ames du Purgatoire : *Ita nimirum nulla dies excipi debet quin pro animabus fidelium preces Domino in missarum solemnitatibus fundantur.* C'est de tout temps que l'Eglise a cette pieuse pratique, ajoute le même Concile : *Antiquitùs hunc modum Sancta Ecclesia tenet, ut et in missarum solemnitatibus, et in aliis precibus Domino spiritus quiescentium commendet.* Et non-seulement à la messe, mais dans toutes les autres prieres. Selon l'avis de saint Augustin, l'Eglise catholique prie en général pour tous les Fidelles trépassés, afin que ceux qui n'ont ni parens ni amis dans ce monde, qui leur rendent ce service de charité, trouvent ce secours dans les prieres de cette mere commune des Fidelles. *Dicente beato Augustino, non sunt prætermittendæ supplicationes pro spiritibus mortuorum, quas faciendas pro omnibus in*

(t) *Can.* 16. (u) *Can.* 39.

Christiana et Catholica societate defunctis etiam tacitis nominibus eorum, sub generali commemoratione suscepit Ecclesia; ut quibus ad ista desunt parentes vel amici, ab una eis exhibeantur pia matre communi. Ce sont les paroles du Concile, qui ne fait que recommander ce que saint Augustin assuroit être la pratique de toute l'Eglise : *Hoc à Patribus traditum universa observat Ecclesia* (*x*).

Que fait le Prêtre, dit saint Denis (*y*), quand il prie pour les morts : *Precatur oratio illa divinam clementiam ut cuncta dimittat per infirmitatem humanam admissa peccata defuncto, eumque in luce statuat et regione vivorum :* Il prie, dit-il, la bonté divine de vouloir bien pardonner et remettre aux Fidelles décédés, par sa miséricorde, tout ce qu'il leur reste encore à expier pour satisfaire à sa justice ; et qu'étant ainsi purifiés, ils soient admis dans la lumiere et l'heureuse région des vivans.

Prions Dieu, dit saint Grégoire de Nazianze, et pour nous, et pour l'ame de ceux qui, mieux préparés que nous, ont déjà achevé leur course : *Et eorum qui quasi in via paratiores prius ad hospitium pervenerunt, animas commendemus* (*z*).

Ce n'est pas sans raison, dit saint Chrysostome, que les Apôtres ont ordonné qu'on fît toujours la commémoration des Fidelles trépassés, dans le redoutable sacrifice; car ils n'ignorent pas les grands avantages qu'ils en tirent. *Non temere ab Apostolis hæc sancita fuerunt, ut in tremendis mysteriis defunctorum agatur commemoratio; sciunt enim inde multum illis contingere lucrum, utilitatem multam* (*a*).

Nous prions enfin pour tous nos freres qui sont déjà décédés, dit saint Cyrille, croyant fermement que les ames des Fidelles trépassés, pour qui on

(x) *Serm. 32. de verb. Apost.* (y) *De Ec. Hier. c. 7.*
(z) *Orat. in Cæsar.* (a) *Hom. 69 ad popul. Ant.*

offre le saint et le redoutable sacrifice de l'Autel, en sont merveilleusement soulagées (*b*) : *Denique pio omnibus oramus qui inter nos vita functi sunt, maximum credentes esse animarum juvamen pro quibus offertur obsecratio sancti illius et tremendi sacrificii.* Eusebe dit dans la vie de Constantin, que ce pieux Empereur voulut être enterré dans la grande Eglise, pour avoir part aux prieres de plus de gens. Saint Epiphane met au nombre des hérésies d'Arius (*c*) d'avoir soutenu que les prieres, les aumônes et le saint Sacrifice offert pour les morts, étoient inutiles.

Tertullien (*d*) assure que les prieres pour les morts sont de tradition apostolique ; et parlant d'une veuve : Qu'elle prie, dit-il, pour le repos de l'ame de son mari, et qu'elle ne manque pas de faire tous les ans pour lui un service, ou l'anniversaire : *Pro anima ejus oret, et refrigerium interim adpostulet ei. . . . . et offerat annuis diebus dormitionis ejus* (e).

Nos prédécesseurs, dit saint Cyprien, ont ordonné, que si quelqu'un s'avisoit d'obliger par son testament quelque Ecclésiastique de prendre la tutele de ses enfans, ou le soin de ses biens, on ne dise point de Messe pour lui après sa mort, et qu'on ne fasse point de service (*f*) : *Episcopi antecessores nostri censuerant ne quis fratrer excedent ad tutelam vel curam clericum nominet ; ac si quis hoc fecisset, non offerretur pro eo, nec sacrificium pro dormitione ejus celebraretur.*

Saint Paulin releve beaucoup ce que fit un jeune Seigneur Romain, nommé Pammaque (*g*), lorsqu'après la mort de sa femme, qui étoit la fille de l'illustre sainte Paule, il fit assembler dans l'Eglise de saint Pierre tous les pauvres qui étoient dans Rome, et nourrit charitablement, dit ce Pere, ces

(b) *Catech.* 5. *Mystag.* (c) *Her.* 75. (d) *De coron. milit.* (e) *Lib. de monogam.* (f) *Lib. t. Epist.* 9. (g) *Epist.* 73 *ad Pammach.*

vrais défenseurs de nos ames, faisant cette aumône pour le soulagement de l'ame de celle qu'il pleuroit.

Enfin saint Augustin, dans le livre qui a pour titre, Du soin ou de la charité qu'on doit avoir pour les morts, nous lisons, dit-il, dans le livre des Machabées, qu'on offrit à Jérusalem le sacrifice pour les morts : mais quand il n'en seroit pas parlé dans l'Ecriture, la seule autorité de l'Eglise universelle, touchant cette sainte pratique, ne devroit-elle pas suffire, puisque nous voyons que toutes les fois que le Prêtre offre à Dieu le divin Sacrifice, il n'oublie jamais de prier Dieu pour les morts ? *In Machabæorum libro legimus oblatum pro mortuis Sacrificium ; sed et si nusquam in scripturis veteribus legeretur, non parva est universæ Ecclesiæ quæ in hac consuetudine claret auctoritas, ubi in precibus Sacerdotis quæ Domino Deo ad ejus Altare funduntur, locum suum habet etiam commendatio mortuorum.*

Le divin Sacrifice de l'Autel, dit saint Grégoire, est d'un grand secours aux ames du Purgatoire. *Multum solet animas etiam post mortem sacra oblatio hostiæ salutaris adjuvare.* Tous les autres saints Peres tiennent tous le même langage. Peut-on rien apporter de plus persuasif et de plus pressant pour porter tous les Fidelles à soulager par leurs prieres, par leurs aumônes, par leurs jeûnes et par le divin Sacrifice, ces saintes ames qui ne nous oublieront pas quand elles seront admises dans l'éternel séjour des Bienheureux. *Mortuo ne prohibeas gratiam* (*h*), s'écrie le Sage : Ne refusez pas aux morts la grace, et le seul bien que vous leur pouvez faire ; que ce pere, que cette mere, que cette épouse, ce frere, cette sœur, cet ami attendent de vous. Mais que doivent penser de leur erreur sur ce point si évident de la foi de tous les siecles, et de la pratique universelle de la véritable

(h) *Eccl.* 7.

Religion,

Religion, les hérétiques ? Oseront-ils dire comme leurs chefs : Nous convenons que ç'a été l'usage et la croyance de tous les Fidelles dans tous les siecles de l'Eglise, de faire des prieres, et d'offrir le Sacrifice pour les morts : *Usu receptum fuit* (i) ; mais il nous plaît de dire que tous les saints Peres et toute l'Eglise ont été dans l'erreur : *Sed omnes fateor, in errorem abrepti fuerunt*. Bon Dieu ! qu'on extravague pitoyablement quand on a perdu la foi ! est-il possible que des gens qui ont de l'esprit d'ailleurs et du bon sens, ne s'aperçoivent pas qu'ils se sont égarés, qu'ils vivent dans l'erreur, et qu'ils se perdent en suivant un tel guide !

La Messe est celle qu'on dit ordinairement pour les Défunts.

L'Oraison qu'on dit à la Messe est celle qui suit.

* *Fidelium Deus omnium Conditor et Redemptor, animabus famulorum, famularumque tuarum, remissionem cunctorum tribue peccatorum : ut indulgentiam quam semper optaverunt, piis supplicationibus consequantur. Qui vivis et regnas, etc.*

O Dieu ! Créateur et Rédempteur de tous les Fidelles, accordez aux ames de vos serviteur et de vos servantes, la rémission de tous leurs péchés : afin qu'elles obtiennent par les très-humbles prieres de votre Eglise le pardon qu'elles ont toujours souhaité. Vous qui étant Dieu, vivez et régnez, etc.

L'EPÎTRE.

Leçon tirée du livre de l'Apocalypse. Chap. 14.

In diebus illis : Audivi vocem de cœlo, dicentem mihi : Scribe : Beati Mortui, qui in Domino moriuntur. A modò jam dicit Spiritus, ut requiescant à laboribus suis : opera enim illorum sequuntur illos.

Au même temps : j'ouis une voix qui venoit du Ciel, et qui me dit : Ecrivez : Heureux les Morts qui meurent dans le Seigneur. Dès à présent l'Esprit leur dit de se reposer après leurs travaux : car leurs œuvres les suivent.

(i) *Calv. lib. 3. inst. cap.* 5.

On a déjà dit ailleurs que l'Apocalypse signifie le livre des révélations. Saint Jérome dit qu'il contient autant de mysteres que de paroles, et qu'il est sûr que chaque parole en renferme plusieurs. Comme cette prophétie parle des persécutions de l'Eglise, et des cruels supplices des Martyrs, le quatorzieme chapitre d'où cette Epître est tirée, étale et fait sentir le bonheur de la mort de ceux qui meurent dans le Seigneur, quand même ils expireroient dans les supplices.

RÉFLEXIONS.

Est-ce être heureux de mourir au lit d'honneur ou dans l'abondance, quand cette mort doit être suivie d'une infamie éternelle et d'une éternité de tourmens ? Que sert au lit de la mort ce triste souvenir des joies passées ? Fêtes mondaines, divertissemens multipliés, rafinement de plaisirs, continuité de prospérité, somptuosité, magnificence, que vous paroissez peu de chose à qui se meurt ! Est-ce une grande consolation que de passer d'un palais magnifique au tombeau, d'un lit riche dans les enfers, et du milieu d'une nombreuse Cour dans les flammes éternelles ? Est-ce un grand bonheur de mourir puissant, estimé, craint, ou aimé de tout le monde, si l'on est damné ?

Beati qui in Domino moriuntur. Voilà le seul secret d'être heureux : voilà qui seul vaut tous les trésors de l'univers, toutes les prospérités de cette vie, toutes les grandeurs du monde : voilà sur la terre la seule félicité ; toute autre n'est qu'illusion, que prestige, que chimere. Bienheureux ceux qui meurent dans le Seigneur, c'est-à-dire, qui meurent dans la grace, dans l'amitié du Seigneur, alors c'est mourir riche, puissant, c'est mourir comblé d'honneur et de gloire.

Que la vie ait été traversée de mille contre-temps : que cette poignée de jours qu'on a vécu ait été accompagnée de fâcheux accidens et de plaisirs ;

que les croix aient surpassé le nombre de ces jours : ces traverses, ces chagrins et ces croix ne paroissent plus que comme des songes. On est si aise de penser qu'il n'en reste plus qu'un fort superficiel souvenir, et si l'on meurt dans l'amitié de Dieu, une félicité pleine et rassasiante commence à ce moment ; une joie pure et éternelle, une surabondance de douceurs et de consolations va inonder ; des jours calmes et toujours sereins vont succéder à ces jours nébuleux et obscurs, dont à peine il reste alors la mémoire ! Meurt-on dans le Seigneur, on meurt pour vivre. Voilà ce qui s'appelle faire fortune. Que sont aujourd'hui devenus tous ces puissans Monarques qui ont fait tant de bruit, ces personnes si distinguées par tant de belles qualités du corps et de l'esprit, ces gens qui ont rempli avec tant d'éclat les premieres places dans l'Etat, ou dans l'Eglise ? que sont devenus ces prétendus heureux du siecle, s'ils sont damnés ? et que deviennent tous ceux qui ne meurent point dans le Seigneur ? Combien de ceux qui liront ces réflexions mériteront ce triste sort pour n'avoir pas travaillé durant la vie à en mériter un tout contraire ? Il faut vivre et persévérer dans l'amitié du Seigneur, si l'on veut avoir le bonheur de mourir dans le Seigneur.

L'EVANGILE.

La suite du saint Evangile selon saint Jean.
Chap. 6.

IN illo tempore : Dixit Jesus turbis Judæorum : Ego sum panis vivus, qui Cœlo descendi. Si quis manducaverit ex hoc pane, vivet in æternum : et panis quem ego dabo, caro mea est, pro mundi vita. Litigabant ergo Judæi ad invicem, dicentes : Quomodò potest hic nobis car-

EN ce temps-là : Jesus dit à un grand nombre de Juifs : Je suis le pain vivant, qui suis descendu du Ciel. Si quelqu'un mange de ce pain, il vivra éternellement : et le pain que je donnerai, c'est ma chair pour la vie du monde. Sur cela les Juifs disputoient entr'eux, disant : Comment cet homme-ci nous

nem suam dare ad manducandum ! Dixit ergo eis Jesus : Amen, amen dico vobis ; nisi manducaveritis carnem Filii Hominis, et biberitis ejus sanguinem, non habebitis vitam in vobis. Qui manducat meam carnem, et bibit meum sanguinem, habet vitam æternam : et ego ressuscitabo eum in novissimo die.

peut-il donner sa chair à manger ? Et Jesus leur dit : En vérité, en vérité je vous le dis : si vous ne mangez la chair du Fils de l'Homme, et si vous ne buvez son sang, vous n'aurez point la vie en vous. Celui qui mange ma chair et boit mon sang, a la vie éternelle : et je le ressusciterai au dernier jour.

MÉDITATION.

De la nécessité de se préparer à la mort.

PREMIER POINT.

Considérez que la nécessité de se préparer à faire une sainte mort, est indispensable ; rien n'est de si grande conséquence que la mort ; rien n'est si difficile qu'un bonne mort, sur-tout à qui ne s'y prépare pas durant la vie. Y a-t-il rien de si irréparable qu'une mort malheureuse ? et cependant y a-t-il rien à quoi on se prépare moins qu'à faire une sainte mort ?

Si l'on mouroit deux fois, il y auroit moins d'imprudence à risquer de mourir une fois mal : on pourroit réparer sa faute et l'on seroit encore en état de faire en même temps pénitence et d'une mauvaise vie et d'une mauvaise mort. Mais on ne meurt qu'une fois ; et l'éternité bienheureuse ou malheureuse dépend absolument de cette mort.

Plus nous avons travaillé pour le Ciel, plus notre vie a été sainte, plus avons-nous d'intérêt à la finir saintement, pour ne pas perdre le fruit de nos travaux. Il est vrai que la bonne mort est le fruit ordinaire d'une sainte vie ; mais il n'est pas moins vrai qu'une mort dans le péché anéantit tous les mérites de la plus sainte vie ; et que tous les mé-

rites de la plus sainte vie ne peuvent pas nous répondre d'une bonne mort. Et cependant pense-t-on beaucoup à la mort ? se prépare-t-on beaucoup à cette mort ? et à voir notre indolence sur cet article, ne diroit-on pas qu'il n'est rien de plus aisé, rien de plus ordinaire que de faire une sainte mort ?

S'il ne s'agissoit pour bien mourir que de recevoir les derniers sacremens, que de baiser le Crucifix, que de verser même quelques larmes, notre imprudence seroit peut-être moins intolérable. Il n'est pas toujours difficile de trouver un Confesseur zélé et habile qui nous assiste dans ce dernier péril; mais combien de gens qui n'ont manqué de nul de ces secours, et qui sont morts dans le péché ! Mourir sur la cendre et sous le cilice ; mourir environné de Prêtres et de saints Religieux, c'est faire une mort édifiante ; mais ce n'est pas là précisément une mort sainte. Faire une bonne mort, c'est mourir après avoir effacé tous les déréglemens de sa vie ; c'est mourir en état de grace ; c'est mourir plein d'une foi vive ; d'une espérance inébranlable, d'une charité ardente ; c'est mourir plein d'horreur pour tout ce que le monde aime, c'est mourir dans un amour pour Dieu, qui surpasse tout autre amour : et tout cela est-il si fort aisé à qui a si peu aimé Dieu durant sa vie, à qui a passé presque toute sa vie sans penser à bien mourir ?

Chose étrange ! doit-on paroître sur un théâtre, ou en chaire ; doit-on donner quelque preuve de son habileté et de son savoir, on passe les mois, on met les années entieres à s'y préparer, quoique la chose soit de si peu de conséquence ! et quel temps, bon Dieu, met-on durant la vie à se préparer à la mort, quoique cette préparation demande tout le temps de la vie ?

SECOND POINT.

Considérez qu'on ne sauroit trop se préparer à bien faire ce qu'on ne peut faire qu'une fois, quand

c'est de cette seule fois que dépend notre destinée éternelle.

S'il étoit si peu difficile de faire une bonne mort, après s'être si peu préparé à bien mourir, les Saints auroient eu tort d'avoir fait tant de frais, et d'avoir employé à cette préparation toute leur vie. Pourquoi tant jeûner, tant prier et verser tant de larmes ? Pourquoi s'interdire tout commerce avec le monde pour avoir l'avantage de faire une mort sainte, si, sans toutes ses précautions, sans nul préparatif on peut mourir saintement ?

Cette jeune personne, qui au milieu de ses plus beaux jours, renonce à tout ce qui flatte le plus, et va s'ensevelir dans le Cloître; que prétend elle, si ce n'est de se disposer à faire une mort sainte ? Oserions-nous ne pas louer, ne pas admirer sa sagesse et sa résolution ? Et quoi ! tandis que nos freres, nos sœurs, nos amis passent leurs jours dans la retraite, et dans les rigueurs de la pénitence, pour se préparer à une sainte mort, pour obtenir la grace finale; nous, au milieu du tumulte du monde et de ses plaisirs; nous, dans un oubli éternel de cette mort, dans une ignorance crasse de la préparation à la mort, nous attendons tranquillement une mort chrétienne, nous espérons d'être prêts à la mort, et de bien mourir.

Y a-t-il rien à quoi le Fils de Dieu, qui prévoyoit notre négligence, nous ait tant exhortés qu'à cette préparation.

Veillez, nous dit-il (k), car vous ne savez pas à quelle heure doit venir votre Seigneur. Soyez prêts (l), dit-il ailleurs, et veillez à toute heure; parce qu'à l'heure que vous y penserez le moins, le Fils de l'Homme viendra. Au reste ce que je vous dis à vous, ajoute ce divin Sauveur (m), je le dis à tous : *Quod autem vobis dico omnibus dico : Vigilate* (n). Il faut être prêt à ouvrir au moment que le Maître heurte.

(k) *Matth.* 24. (l) *Ibid.* (m) *Marc.* 13. (n) *Matth.* 25.

Il n'est personne qui ne convienne aisément qu'on a besoin du préparation pour bien mourir ; c'est pour cela qu'on craint si fort une mort subite : mais enfin que produit cette crainte, et à quelle préparation nous a-t-elle engagés jusqu'à présent ? Cependant je puis mourir dans peu d'heures. Il est aussi peu sûr que je sois en vie demain que dans dix ans. Si c'étoit ici le dernier jour de ma vie, serois-je prêt à mourir en ce jour ? Si je mourois ce soir, tout seroit-il prêt ? n'aurois-je rien à craindre ? Je frémis à cette pensée, mais qui m'a rassuré jusqu'à ce moment ? et si je ne commence à ce moment de m'y préparer, quel regret, quel désespoir à cette derniere heure !

Ne le permettez pas, Seigneur, et puisque vous me donnez du moins cette heure ; dès cette heure, mon Dieu, je vais commencer à me préparer à bien mourir, et à vous en demander tous les jours la grace.

Aspirations dévotes durant le jour.

Paucitatem dierum meorum nuncia mihi. Psal. 101.

Faites-moi si bien comprendre le peu de jours que j'ai à vivre, que je ne differe pas un moment à me préparer à la mort.

Timenti Dominum benè erit in extremis. Eccl. 4.

Il n'y a que ceux qui craignent Dieu durant leur vie, qui doivent s'attendre de faire une sainte mort.

PRATIQUES DE PIÉTÉ.

1.° Il n'est pas surprenant que tant de gens meurent mal, puisqu'il y en a si peu qui apprennent à bien mourir. La bonne mort est une science pratique qui ne s'apprend que durant la vie ; il faut l'étudier long-temps pour s'y rendre habile : une étude précipitée ne sert souvent qu'à faire sentir davantage combien on est ignorant. La meilleure préparation à la mort est une sainte vie. Notre vie doit être

une continuelle préparation à la mort. Chaque jour doit être pour vous et une nouvelle leçon et un nouvel exercice ; demandez-vous tous les soirs quels progrès vous y avez fait. C'est une pratique de piété bien utile de faire toutes ses actions comme autant de préparations à la mort. Messes, prieres, aumômes, devoirs de son état, divertissemens même, tout nous peut servir à faire une mort sainte quand tout est fait dans cet esprit. Il nous importe de savoir l'art de bien mourir : soyons habiles en toute autre chose, c'est ne rien savoir que d'ignorer cet art.

2.° Outre cette préparation générale, il y en a de particulieres qu'on ne doit jamais négliger. 1.° Choisissez un jour tous les ans que vous consacrerez tout entier à cette grande affaire. Vous vous représenterez, en vous éveillant, le souverain Juge qui vous dit ces terribles paroles, *Redde rationem villicationis tuæ*, Rendez-moi compte de votre recette ; et vous examinerez dans une méditation du moins de demi-heure, si vos comptes sont prêts. Ne sortez pas du logis que vous n'ayiez supputé et rangé tout ce qui reste à faire. Ne négligez rien, épargnez-vous encore moins ; vous avez à faire à un Juge infiniment éclairé, et qui ne passe rien, mais qui veut bien s'en remettre à vous sur tous les articles. Faites une confession qui prévienne son jugement. Avez-vous réglé les affaires de la conscience ? réglez celle de votre famille. Quelle imprudence d'attendre la derniere maladie pour faire la disposition de vos biens ! *Fac testamentum tuum*, dit saint Augustin, *dum sanus es, dum sapiens es, dum tuus es :* Faites votre testament tandis que vous êtes en santé, tandis que vous savez ce que vous faites, tandis que vous êtes à vous et en liberté de disposer. Communiez comme si ce devoit être la derniere fois de votre vie. Et s'il se peut, exécutez vous-même vos legs pieux. Allez faire le soir votre priere sur votre tombeau ; ou du moins dans

l'Eglise où vous devez être enterré, et où vous serez exposé un jour à la vue du peuple. Faites des lectures propres à l'objet de cette pieuse pratique; et ne vous occupez durant ce jour, que de l'affaire de votre salut. Ce n'est pas assez d'un jour tous les ans; la retraite d'un jour de chaque mois est encore une excellente pratique de préparation à la mort. Chaque semaine doit avoir la sienne; et ne passez aucun jour sans faire quelque pieux exercice qui soit une préparation plus marquée à bien-mourir. Ayez quelque livre qui apprenne à se préparer à la mort. Vous trouverez plusieurs pratiques à la fin du second tome de la Retraite d'un jour de chaque mois.

NEUVIEME JOUR.

SAINTE WAUTRUDE, *vulgairement* SAINTE VAUDRU, VEUVE.

SAINT Wautrude, sœur de sainte Aldegonde, étoit fille du Comte Valbert et de la Princesse Bertille, et niece de Gundeland maire du Palais. Elle vint au monde vers l'an 626, dans cette partie de la basse Austrasie, qu'on a depuis nommée le Hainaut.

Son éducation répondit à la noblesse de sa naissance, et à l'éminente piété de ses parens. Sainte Bertille sa mere trouvant en elle ces heureuses dispositions pour la vertu, qui en abregent si fort le chemin, n'oublia rien pour cultiver un cœur et un esprit que le Seigneur avoit prévenu dès le berceau, des douceurs de sa grace. Wautrude écoutant avec attention les leçons de sa pieuse mere, étudioit avec encore plus de soins ses exemples, et les imitoit. Son air, sa modestie, ses amusemens même, tout étoit chrétien. Elle ne connut le luxe et la pa-

rure que pour les mépriser, aussi en ignora-t-elle tous les usages. Inséparable compagne de sa mere, elle ne se contentoit pas d'être le témoin de ses bonnes œuvres, elle en partageoit avec elle les travaux.

Sa vertu brillant encore plus que sa beauté, elle fut recherchée par les plus grands Seigneurs de la Province. Ses parens choisirent le Comte Madelgaire, l'un des principaux Seigneurs de la Cour du Roi Dagobert. Elle l'épousa, et il parut bientôt que Dieu avoit présidé à ce mariage; il n'en fut jamais de mieux assorti, ni peut-être de plus heureux.

Fille de deux Saints, sœur de sainte Aldegonde, épouse d'un Saint, elle eut quatre enfans, Landry, Aldetrude, Madelberte, et Dentlin, qui sont tous morts en odeur de sainteté, comme presque tout le reste de cette illustre famille.

Notre Sainte augmentant tous les jours en perfection, ne tarda guere à faire goûter à son mari les douceurs de la vertu, de laquelle ses exemples lui donnoient tant d'estime. Comme sa dévotion n'avoit rien de farouche ni d'outré, qu'elle étoit douce, humble et solide, elle faisoit de merveilleuses impressions sur les cœurs. Madelgaire en fut si touché, que dégoûté du monde, il ne pensa plus qu'à l'affaire de son salut, il ne s'étudia plus qu'à acquérir les vertus chrétiennes. Ayant fait vœu de continence perpétuelle à la persuasion de sainte Wautrude, il résolut par le conseil de saint Aubert, Evêque de Cambray, et du consentement de notre Sainte, de se retirer dans le Monastere d'Haumont-sur-Sambre, il s'y fit Religieux, ayant pris le nom de Vincent, et il s'y sanctifia d'une maniere si exemplaire, que l'Eglise a cru devoir honorer sa mémoire d'un culte public le 20 de Septembre.

Sainte Wautrude demeura encore deux ou trois ans dans le monde après la retraite de son mari, toute occupée de l'exercice des bonnes œuvres, et

en particulier du soin d'élever ses deux filles Aldetrude et Madelberte dans cette haute vertu qu'elles porterent ensuite si loin, sous la conduite de leur tante sainte Aldegonde. Mais quelque extraordinaire que fût la piété de notre Sainte, Dieu l'appeloit à une plus éminente vertu ; aussi lui destinoit-il des croix qui devoient lui en frayer le chemin.

Elle eut une vision de saint Gaugerit, Evêque de Cambray, qui lui ayant apparu en songe, sembloit lui présenter un calice et l'encourager à poursuivre le chemin de la perfection qu'elle avoit entrepris, et à renoncer entiérement au monde. Ayant fait confidence, un peu trop légérement, de cette vision à quelques personnes indiscrettes, il ne manqua pas de gens qui en firent le sujet des plus piquantes railleries. Comme la modestie, l'innocence et la haute vertu de cette jeune Dame étoient une censure muette, mais incommode, de la licence de tant de femmes mondaines, et d'un si grand nombre de libertins, on ne peut dire avec quels applaudissemens étoient reçus dans toutes les assemblées les tours malins qu'on donnoit aux récits qu'on faisoit de ses révélations supposées. Le libertinage trouve toujours un secret plaisir à se persuader que la vertu des gens de bien n'est que grimace ; et il triomphe quand il peut ou calomnier ou médire avec succès. Il réussit en cette occasion. Tout le monde se déchaîna contre la servante de Dieu ; les noms de visionnaire et d'hypocrite furent les moins injurieux qu'on lui donna. On voulut que ces voies extraordinaires de perfection qu'elle avoit tenues jusqu'alors, fussent de pitoyables égaremens ; que toutes ses œuvres de charité ne fussent que des artifices étudiés pour en imposer au public, et que son air de modestie et de réforme ne fût qu'un voile d'iniquité pour cacher ses désordres secrets et son libertinage.

Il est aisé de comprendre combien une calomnie

de cette nature, si mal fondée, est sensible à une jeune Dame vertueuse, et de la premiere qualité. Sainte Wautrude en sentoit toute l'amertume, et elle voulut la goûter sans aucun adoucissement. Elle ne chercha de consolation qu'aux pieds de Jesus-Christ sur la Croix; toute sa justification fut dans sa patience. Cette cruelle persécution ne servit pas seulement à épurer sa vertu, elle accéléra la résolution qu'elle avoit prise depuis long-temps de renoncer au siecle. Elle l'exécuta sur les avis de saint Guislain, son Directeur, qui lui conseilla de se bâtir une retraite sur la montagne de Castriloc, où elle pût passer le reste de ses jours dans le silence et la priere.

Sainte Wautrude ne délibéra pas un moment: elle fit acheter la place par un Seigneur nommé Hidulphe, son parent, et qui est honoré comme Saint; et elle le pria de lui faire bâtir une cellule, où elle pût se renfermer pour servir Dieu le reste de ses jours dans les exercices de la pénitence. Hidulphe fit plus qu'on ne lui avoit demandé; il y fit bâtir une maison superbe, mais notre Sainte refusa d'y loger. Le Ciel autorisa peu de jours après sa délicatesse, car un violent ouragan renversa tout cet édifice jusqu'aux fondemens. Saint Hidulphe instruit par cet accident, suivit le plan que lui avoit donné la Sainte. Il lui fit bâtir une petite cellule avec une Chapelle, où elle alla s'enfermer après avoir reçu le voile sacré des mains de saint Aubert Evêque de Cambray.

Sainte Wautrude charmée de se voir éloignée du tumulte du monde, ne s'appliqua plus qu'à se perfectionner dans l'exercice des plus héroïques vertus. Son jeûne étoit continuel; à peine quelques momens de repos sur des ais interrompoient son oraison; elle se macéroit par des rudes austérités; et son amour pour Dieu lui faisoit sans cesse verser des larmes. La rigueur de sa pénitence ne parut jamais dans ses manieres ni dans ses mœurs; elle

étoit pleine de douceur, d'honnêteté et de charité envers tout le monde. La pauvreté volontaire où elle s'étoit réduite, n'empêchoit pas qu'elle n'assistât toujours les pauvres, et qu'elle ne trouvât diverses ressources pour les soulager; sa retraite ne fut jamais oisive; mais sa vertu étoit trop éclatante pour ne pas exciter l'ennemi du salut à troubler son repos. La tentation épargne peu les grandes ames; notre Sainte recluse en essuya bientôt les efforts.

Un ennui accablant se répandit dans son esprit, et un dégoût sec de la solitude remplit son cœur d'amertume. Prieres, silence, cellule, tout lui devint insupportable. Le souvenir de ce qu'elle avoit laissé dans le monde; le rang même qu'elle y tenoit, les bonnes œuvres qu'elle y faisoit, la douceur d'une honnête et chrétienne liberté, la fleur de l'âge, la délicatesse de sa santé, l'espérance si bien fondée d'une longue vie; tout concouroit à ébranler sa résolution, tout sollicitoit son retour, tout plaidoit la cause de l'amour-propre. Elle eut besoin de grandes graces pour y résister: elle les eut, et y répondit avec courage et fidélité. Au milieu de ces troubles, de ces sécheresses et de ces désolations, elle avoit recours à la priere; elle renouveloit cent fois le jour ses engagemens; prenoit de nouvelles résolutions; redoubloit ses austérités, ses pénitences. Sa dévotion tendre à la Mere de Dieu, en qui, après Jesus-Christ, elle mettoit toute sa confiance, lui obtint de nouveaux secours: elle combattit, et elle triompha: ces brouillards épais se dissiperent, le ciel devint serein, le calme succéda à l'orage; et notre Sainte, victorieuse de tout l'enfer par la grace du Rédempteur, goûta délicieusement les doux fruits de sa fidélité.

Cependant l'éclat de sa vertu se répandit bien loin au-delà de sa solitude. Plusieurs servantes de Jesus-Christ, touchées de son exemple, vivrent

se mettre sous sa conduite. Il fallut que l'amour de la retraite cédât à la charité; et l'on vit bientôt un Couvent au lieu d'une cellule. Les exemples de sainte Wautrude y faisoient d'autant plus de fruits, qu'on les voyoit de plus près. La piété la plus édifiante, la régularité la plus exacte, l'esprit de pénitence le plus fervent, firent d'abord le caractere et l'éloge de cette religieuse Communauté, qui est devenue depuis un célebre Chapitre de Chanoinesses : et ce Monastere si petit et si pauvre dans son origine, s'est trouvé dans la suite des temps environné d'une ville considérable, qui est encore aujourd'hui la capitale du Hainault, et que la vénération pour la mémoire et les Reliques de sainte Wautrude ont formée.

Sa sœur sainte Aldegonde, Abbesse du Monastere de Maubeuge, l'étant venue visiter; et voyant la pauvreté de son Monastere et la modicité de son revenu, l'invita fort à se retirer avec ses filles à Maubeuge; mais sainte Wautrude l'en remercia, étant retenue à Mons par les mêmes raisons qu'on alléguoit, pour lui persuader d'en sortir. Elle aimoit trop les rigueurs de la pénitence, pour vouloir éviter les incommodités de sa demeure; et Dieu fit bientôt voir par un miracle, combien il approuvoit son choix. Les deux Saintes s'étant un jour un peu plus éloignées de la maison qu'à l'ordinaire dans l'enclos, les portes à leur retour se trouverent fermées; mais à peine notre Sainte se fut avancée, que les portes s'ouvrirent miraculeusement. Dieu la favorisa du don des miracles. Elle eut la consolation d'apprendre par un Ange, que son nom et celui de sainte Aldegonde, sa sœur, étoient écrits dans le Livre de vie : sa ferveur et sa pénitence augmenterent depuis cette révélation. Enfin, comblée de graces et de mérites, elle obtint de Dieu qu'il la retirât de ce monde. Ce fut le 9 d'Avril de l'an 686, deux ans après la mort de sainte Aldegonde. Elle étoit âgée d'environ soixante ans,

dont elle en avoit passé trente dans son Monastere, dans la chapelle duquel elle fut enterrée. Les miracles dont Dieu honora son tombeau, le rendirent célebre. La ville de Mons l'a prise pour sa Patrone : et l'on a raison de dire que c'est à son culte et à la réputation de sa Communauté, que cette ville est redevable de ce qu'elle est.

La Messe de ce jour est celle du Dimanche précédent.

L'Oraison qui suit est celle qu'on dit à l'honneur d'une Sainte qui n'est ni Vierge, ni Martyre.

Exaudi nos, Deus, salutaris noster : ut sicut de Beatæ Waldetrudis festivitate gaudemus, ita piæ devotionis erudiamur affectu. Per Dominum nostrum, etc.

Exaucez-nous, ô Dieu, qui êtes notre salut ; afin que comme la Fête de sainte Wautrude nous cause de la joie, nous y recevions aussi la ferveur d'une sainte dévotion. Par Notre-Seigneur, etc.

L'Epître.

Leçon tirée de l'Epître de l'Apôtre saint Paul aux Colossiens. Chap. 3.

Fratres : Omne quodcumque facitis in verbo aut in opere, omnia in nomine Domini Jesu Christi, gratias agentes Deo et Patri per ipsum. Mulieres subditæ estote viris, sicut oportet, in Domino. Viri diligite uxores vestras et nolite amari esse ad illas. Filii obedite parentibus per omnia : hoc enim placitum est in Domino. Patres, nolite ad indignationem provocare filios vestros, ut non pusillo animo fiant. Servi obedite per omnia dominis carnalibus, non ad oculum servientes,

Mes Freres : tout ce que vous faites, soit que vous parliez, soit que vous agissiez, faites-le tout au nom de Jesus-Christ Notre-Seigneur, rendant par lui des actions de graces à Dieu le Pere. Femmes soyez soumises à vos maris, comme cela se doit, selon le Seigneur. Maris aimez vos femmes, et n'ayez point de duretés pour elles. Enfans obéissez à vos peres, et à vos meres en toutes choses ; car cela est agréable aux yeux du Seigneur. Peres, ne chagrinez point vos enfans, de peur qu'ils ne vien-

quasi hominibus placentes, sed in simplicitate cordis, timentes Deum. Quodcumque facitis, ex animo operamini, sicut Domino, et non hominibus.

nent à perdre cœur. Serviteurs, obéissez en toutes choses à ceux qui sont vos Maîtres selon la chair, ne servant pas seulement sous leurs yeux comme gens qui cherchent a plaire aux hommes, mais avec un cœur simple, craignant Dieu. Ce que vous faites, faites-le de bon cœur, comme pour le Seigneur, et non pour les hommes.

Colosse étoit une ville de la Phrygie, partie de l'Asie Mineure Saint Paul n'y avoit jamais prêché. Mais Epaphras qui en étoit natif étant venu à Rome trouver cet Apôtre dans sa prison, lui apprit les merveilleux progrès que l'Evangile avoit faits parmi eux, et en même temps l'appréhension où il étoit que quelques faux Docteurs n'altérassent leur foi. C'est ce qui obligea saint Paul à leur écrire de sa prison même, et ce fut l'an 62.

RÉFLEXIONS.

Tout ce que vous faites, soit que vous parliez, ou que vous agissiez, faites-le tout au nom de Jesus-Christ. Voilà le plan le plus juste de la vie chrétienne. C'est au fruit qu'on connoît l'arbre : c'est aux paroles, c'est aux actions qu'on connoît les Chrétiens : mais à ces marques reconnoît-on aujourd'hui beaucoup de Chrétiens parmi ceux qui se disent Fidelles ? Les paroles édifiantes sans les actions, c'est hypocrisie : les actions sans les paroles, c'est une mauvaise honte, c'est lâcheté. Doit-on rougir de l'Evangile ? On se plaint des mauvais succès, d'un travail ingrat, des miseres publiques ; nous voulons être seuls les ouvriers de notre fortune, et nous le sommes de nos malheurs. Au nom de qui agissons-nous ? Dieu est-il toujours consulté ? C'est lui qui doit être et le premier motif et le premier mobile de tous nos projets et de toutes nos entreprises. Quelle part a-t-il à ce que nous faisons ? Est-ce au nom de Jesus-Christ qu'on agit et qu'on parle ?

Grands desseins, résolutions hardies, entreprises difficiles, affaires épineuses, négoce risquable, travaux immenses, établissemens éclatans : *In quo nomine hæc fecistis !* En quel nom avez-vous entrepris, avez-vous fait ce que vous venez de faire ? Oseriez-vous répondre que c'est au nom de Jesus-Christ ? mais ne seriez-vous pas démenti par votre propre cœur et par votre conscience ? Quel autre premier mobile aujourd'hui de tous les mouvemens qu'on se donne, que l'ambition, l'orgueil, la cupidité, l'intérêt, le plaisir ? Aujourd'hui le déreglement du cœur et de l'esprit regle, pour ainsi dire, toutes les actions de la vie. C'est la passion qui inspire les premiers desseins; c'est elle qui les conduit; c'est elle qui trouve les moyens, et qui les met en œuvre. On peut dire que sans la passion tout languiroit : et l'on s'étonne que, sous un tel guide, on s'égare; que sous un tel maître on gémisse ! On s'étonne qu'un édifice si mal fondé s'écroule, si mal cimenté s'éboule et entraîne tout en tombant ! La prudence humaine regne : il faut donc s'attendre à bien des déboires, et à des révolutions bien fâcheuses; ses lumieres sont trop bornées, ses soutiens trop foibles, ses mesures sont trop caduques, pour prévenir tous les accidens, et nous mettre à l'abri des dangers. Ne faisons rien qu'au nom de Jesus-Christ; que sa gloire et sa volonté soient le premier motif de nos actions, et alors nous l'intéresserons à nous protéger et à nous défendre. Tout ce que nous ferons sera avantageux solide et fructueux, parce qu'il sera méritoire. Nos jours seront pleins, et nous ne creuserons point des citernes seches. Faisons tout pour la gloire de Dieu et au nom de Jesus-Christ : notre défiance en notre propre vertu sera pour ainsi dire notre force; parce qu'elle engagera le Seigneur à suppléer à notre foiblesse et à notre indigence. On est puissant quelque pauvre qu'on soit; on est riche

quand on peut sûrement compter sur un tel fonds (a). *Soit donc que vous mangiez, soit que vous buviez, ou que vous fassiez quelque autre chose, faites tout pour la gloire de Dieu.*

L'EVANGILE.

La suite du Saint Evangile selon saint Matthieu. Chap. 10.

IN illo tempore : Dixit Jesus Discipulis suis : Qui amat patrem aut matrem plus quàm me, non est me dignus : et qui amat filium aut filiam super me, non est me dignus. Et qui non accipit crucem suam, et sequitur me, non est me dignus.

EN ce temps-là : Jesus dit à ses Disciples : Qui aime son pere, ou sa mere plus que moi n'est pas digne de moi : et qui aime son fils ou sa fille plus que moi, n'est pas digne de moi. Qui ne prend pas sa croix, et ne me suit point, n'est pas digne de moi.

MÉDITATION.

Du bon usage des Croix.

PREMIER POINT.

CONSIDÉREZ qu'il est inutile de s'étudier à fuir les croix ; on en trouve par-tout. Nulle condition, nul état qui ne les produise. Chacun porte la sienne ; elles croissent jusque sur le trône ; et les plus invisibles ne sont pas celles qui pesent le moins. Toute notre application doit être d'en faire un bon usage.

Il n'est pas vrai que les croix soient des malheurs et des adversités ; elles nous peuvent être très-avantageuses, si on veut en faire bon usage : c'est un excellent remede ; mais on peut le changer en poison.

Vous souffrez presque toutes les peines qu'ont

(a) 1. *Cor.* 10.

endurées les Saints ; et ç'a été par le bon usage qu'ils en ont fait, qu'ils sont arrivés à une sainteté éminente. Bien des réprouvés ont souffert en ce monde autant que les plus grands Saints : mêmes adversités, même calomnies, mêmes duretés, mêmes persécutions ; mais ils n'ont pas eu les mêmes motifs, ni la même patience. Quel fruit, quel avantage avez-vous tiré de vos croix ? Rien n'est plus salutaire aux maladies de l'ame que leur amertume ; mais il faut les recevoir avec résignation. Les vrais Israélites puisoient des eaux toujours pures dans les fleuves d'Egypte ; les Egyptiens n'y trouvoient que du sang : c'étoient les mêmes fleuves ; mais ce n'étoit pas le même esprit ni la même conduite.

Dans quelles dispositions et de cœur et d'esprit recevez-vous les croix que Dieu vous envoie ? On les regarde d'ordinaire comme des marques de son indifférence ou de sa colere ; et elles sont toujours et en toute occasion des preuves sensibles de sa bonté. Le même feu qui réduit la paille en cendres, purifie l'or, le rend plus brillant. On ne vous demande pas de nouvelles croix, de nouvelles austérités, de plus grandes pénitences. Dieu se contente que vous receviez de sa main en esprit de pénitence tout ce que vous souffrez dans votre famille, dans votre emploi, dans votre état. Il ne vous demande pas que vous fassiez de nouveaux frais : il souhaite que vous rendiez utiles ceux que vous faites, en souffrant avec patience et avec un esprit chrétien tout ce que vous souffrez. Quel regret, bon Dieu, à qui aura rendu ses croix infructueuses !

SECOND POINT.

Considérez quel malheur c'est de souffrir sans cesse, et de perdre tout le fruit de ses peines. C'est justement le sort de tous ceux qui ne savent pas user des croix, et les accepter dans l'esprit que Dieu les

envoie : non-seulement ils en perdent le fruit ; mais en augmentent le poids : on sent toute l'amertume des souffrances quand on les supporte impatiemment et avec chagrin.

Si les adversités étoient de vrais maux, Jesus-Christ, ce souverain médecin, ce maître bienfaisant, ce bon pere, ne les auroit pas répandues si abondamment sur toutes les voies. Il n'y a de mal en tout cela que la mauvaise disposition avec laquelle vous les acceptez. Otez cette mauvaise disposition, toute l'amertume cesse. C'est l'intempérie des humeurs, qui fait trouver amers les mets les plus doux.

Les croix dont vous vous plaignez, ont fait l'objet des complaisances des plus grands Saints. Nul qui n'ait regardé les maladies, les pertes des biens, les disgraces et toutes les adversités de cette vie comme des marques de prédestination ; elles l'ont été dans tous ceux qui en ont su faire un bon usage. Il ne tient qu'à vous qu'elles soient telles à votre égard ; elles sont même une source abondante de mérites : on devient bientôt riche pour le Ciel, quand on sait mettre tout à profit. Sainte Wautrude vous en fournit en ce jour un grand exemple.

Les croix sont le poison de l'amour-propre(*a*). Peu d'armes plus propres pour vaincre les ennemis du salut. La force s'augmente dans la foiblesse, dit saint Paul : c'est pourquoi, ajoute-t-il, je me plais dans les opprobres, dans les miseres, dans les persécutions, dans les déplaisirs extrêmes que j'endure pour Jesus-Christ : car lorsque je suis foible, c'est alors que je suis fort. Saint Paul n'étoit pas naturellement moins sensible aux souffrances que nous ; et ses croix n'étoient ni moins ameres, ni moins pesantes que les nôtres ; mais il les recevoit avec un autre esprit et dans d'autres dispositions que nous. Le plus grand avantage de cette

(a) 2. *Cor.* 12.

vie n'est pas de n'avoir point de croix ; mais de bien user de celles qu'on a.

Quel usage, bon Dieu, ai-je fait jusqu'ici de celles que vous m'avez envoyées ? J'ai également oublié, et l'ordre que vous m'avez fait sur l'usage des souffrances, et l'exemple que vous m'en avez donné. Je vois, je sens toute la grandeur de cette perte : mais enfin ce qui me console, c'est que tout le calice n'est pas épuisé ; j'ai encore à souffrir, puisque par votre miséricorde j'ai encore à vivre. Je vais, avec le secours de votre grace, envisager les adversités sous une autre face, résolu de les recevoir comme des marques de votre amour ; et je m'en servirai comme des moyens de mon salut.

Aspirations dévotes durant le jour.

Si bona suscepimus de manu Dei, mala quare non suscipiamus ? Job. 2.

J'ai reçu tant de biens de la main de mon Dieu, pourquoi ne recevrai-je point avec le même esprit les maux qu'il ne m'envoie que pour mon bien ?

Castigasti me, Domine, et eruditus sum. Jerem. 31.

Vous m'avez châtié, Seigneur, pour mes péchés: soyez-en béni, et faites que j'apprenne à faire un bon usage de mes souffrances.

PRATIQUES DE PIÉTÉ.

1.° PUISQUE rien n'est plus commun dans tous les états et dans toutes les conditions de la vie que les croix, il est important d'en savoir faire un bon usage : ce sont des fruits qui viennent dans tous les climats et dans toutes les terres ; mais dont peu de gens connoissent le mérite et le prix. Les malades les trouvent amers et les décrient ; le mauvais usage qu'en font ceux qui n'en connoissent pas la vertu, autorise la fausse idée qu'on en a : chacun cherche à s'en débarrasser ; mais par là même on les multiplie. Ce sont des épines qui

en piquant s'attachent : le grand secret c'est de s'endurcir contre les pointes ; c'est de devenir assez robuste pour n'en pas sentir le poids. Ce secret peut être su de tout le monde ; et il ne consiste qu'à regarder toutes les adversités de la vie comme des châtimens ou des remedes, et souvent même comme des caresses d'un Dieu qui nous traite comme il a traité ses plus grands favoris et son Fils bien-aimé. Un œil chrétien n'a pas de peine à pénétrer ces mysteres. Il voit au-delà de l'écorce, et ne juge pas de la vertu du fruit par sa beauté. Commencez aujourd'hui à devenir habile dans cette science qui vous doit être si utile. Ne regardez plus désormais tout ce qu'on appelle malheurs, miseres, douleurs, chagrins, adversités, que comme des dons du Ciel : à la faveur des lumieres de la Foi, vous ne les découvrirez point sous un autre nom. Ou vous êtes pécheur, et vous avez un juge ; ou vous êtes malade, et vous avez un médecin habile, ou vous êtes un serviteur fidelle, et vous avez un maître qui récompense avec libéralité. Faites-vous une loi dès ce jour de recevoir tout ce qui vous arrivera de fâcheux, et comme une pénitence de vos péchés, et comme un remede à vos maux spirituels, et comme des graces très-propres à vous élever à une vertu éminente : et dès que quelque chose de désagréable vous arrive, prosternez-vous à terre au plutôt, pour remercier Dieu de ce bienfait ; baisez votre crucifix pour témoigner à Dieu que vous recevez de bon cœur cette croix ; donnez une aumône au premier pauvre que vous rencontrerez, pour preuve de votre reconnoissance.

2.° Ce n'est pas assez de recevoir les croix avec un esprit et un cœur humain ; il faut que l'extérieur réponde à la résignation intérieure ; et pour cela pratiquez les avis suivans : 1.° Efforcez-vous d'avoir un air plus serein, un visage plus riant, des manieres plus gracieuses le jour que vous aurez reçu quelque chagrin. 2.° Ne reprenez, ne cor-

rigez personne ce jour-là : l'amertume du cœur se répand aisément dans les paroles. 3.° Cherchez-vous à vous consoler ? que ce soit aux pieds de Jesus-Christ sur la Croix, ou dans l'Eucharitie, répétant souvent ces paroles : *Bonum mihi quia humiliasti me* (b) : Rien ne m'est plus avantageux que cette humiliation. *Benedico te, Domine Deus Israel, quia tu castigasti me et tu salvasti me* (c) : Soyez éternellement béni, ô mon Dieu, de ce que vous ne me châtiez que pour me sauver. *Domine fortitudo mea et refugium meum in die tribulationis* (d) : Vous êtes, Seigneur, toute ma consolation et mon refuge dans mes adversités. 4.° Faites une visite ce jour-là aux pauvres dans les hôpitaux, ou à quelque personne affligée ; et consolez-les par des motifs de religion, en leur faisant sentir le prix et le mérite des souffrances. Cette petite industrie spirituelle sert beaucoup à fortifier et à tranquilliser un cœur affligé.

DIXIEME JOUR.

SAINT MACAIRE, ARCHEVÊQUE D'ANTIOCHE.

SAINT Macaire, dont la ville de Gand conserve les précieuses Reliques avec tant de vénération, étoit Arménien, d'une des plus nobles familles de l'Orient, et des plus distinguées par ses emplois et par ses alliances. Il vint au monde vers la fin du dixieme siecle. Son pere Michel et sa mere Marie souhaiterent que l'Archevêque d'Antioche, nommé Macaire, leur plus proche parent, fût son parrain. On ne sait pas si c'est Antioche de Pisidie ou de Syrie. Ce Prélat lui donna son nom ; et après l'avoir laissé les premieres années sous la conduite de ses parens, il voulut l'élever lui-même dans la

(b) *Psal.* 118. (c) *Tob.* 11. (d) *Jer.* 16.

piété et dans la connoissance des Belles-Lettres. L'Eleve qui avoit un esprit excellent, un naturel heureux, des inclinations portées au bien, et une docilité peu ordinaire aux enfans de son âge, fit de si grands progrès dans les études, et singuliérement dans la science du salut, que le saint Archevêque ne douta point que Dieu ne l'eût choisi pour en faire un vase d'élection, et pour être un jour, par sa haute vertu, l'ornement de son Eglise; c'est ce qu'il l'obligea de l'élever aux Ordres sacrés et de le faire Prêtre.

Le jeune Macaire confirmoit chaque jour par sa conduite l'idée avantageuse que l'Archevêque avoit de sa vertu. Son application à l'étude, l'amour de la retraite, sa modestie et la régularité de ses mœurs le firent admirer; et à peine fut-il admis dans le Clergé, qu'il en devint le modele. On ne vit jamais un Ecclésiastique plus exemplaire. Chargé de fonctions importantes, il s'en acquitta avec tant d'édification et de succès, qu'on ne le regarda plus que comme le digne successeur du saint Archevêque.

Le Prélat n'avoit pas d'autres sentimens. Son grand âge et ses infirmités l'approchant de sa fin, il assembla le Clergé et le Peuple. Vous voyez, leur dit-il, que la mort est à la porte de ce vieillard, on m'appelle pour aller rendre compte de mon administration; et je vous ai assemblés pour vous donner mes derniers avis, et me recommander à vos prieres. Me voici sur le point de terminer ma carriere; c'est de votre intérêt de me choisir un successeur qui répare mes fautes. Vous ne manquez pas d'excellens sujets: pour moi je crois que le Ciel vous a destiné pour Pasteur le jeune Macaire: sa vertu, son mérite semblent vous demander vos suffreges, et je mourrai content si vous les lui donnez. Le saint vieillard n'avoit pas achevé ces paroles, que toute l'assemblée l'interrompant, on s'écria: Macaire sera votre successeur; nous ne voulons point d'autre Pasteur que le jeune Macaire.

Il

Il ne fut pas si aisé d'avoir son agrément que celui du public. Plus on le souhaitoit pour Archevêque, et plus il s'en croyoit indigne. Cependant le saint vieillard étant mort, il fallut que Macaire se soumît aux ordres du Ciel ; il fut sacré et intronisé avec un applaudissement universel. Cette nouvelle dignité ne servit qu'à le rendre plus humble. Sa conduite justifia bientôt le choix qu'on avoit fait.

Sa charité, son zele, et les autres vertus que sa vie privée tenoit cachées, se produisirent d'abord avec éclat. Le portrait que saint Paul fait d'un saint Evêque, se trouva le véritable portrait du nouveau Prélat. Jamais zele plus ardent ni plus sage ; jamais charité plus universelle ni plus efficace ; jamais sollicitude accompagnée de tant de succès. Puissant en paroles et en œuvres, il prêchoit tous les jours à son peuple ; visitoit lui-même les malades ; et les pauvres ne vivoient presque tous que de son revenu. Peu de pécheurs qui pussent résister à sa douceur ; nul qui ne se rendît à son zele. Ses grandes austérités donnoient un nouvel éclat à l'innocence de ses mœurs ; et sa prodigieuse abstinence, jointe à la modestie de ses habits, de ses meubles et de son domestique, ne servoit pas peu à augmenter le fonds de ses aumônes. Sa piété envers Dieu étoit si tendre, qu'encore que sa priere fût presque continuelle, il ne prioit jamais sans répandre une si grande abondance de larmes, qu'il fut obligé de tenir du linge à son oratoire pour sécher ses yeux. La réputation de sa sainteté ayant porté un lépreux à appliquer ce linge sur ses ulceres, il fut d'abord guéri. Ce miracle, suivi de plusieurs autres, fit trop de bruit pour ne pas alarmer son humilité. Sa ville épiscopale lui devint un triste séjour, dès qu'il s'aperçut qu'on l'y regardoit comme un saint. Il lui fut impossible de s'accoutumer aux honneurs qu'on lui rendoit. L'expérience de tous les jours, au lieu d'adoucir ou de diminuer le fardeau de sa charge,

lui en rendoit la pesanteur plus sensible ; il ne s'en crut jamais plus indigne, que quand il vit que tout le monde le louoit. C'est ce qui lui fit prendre le parti de s'en décharger, pour ne travailler plus qu'à son salut particulier dans la tranquille obscurité d'une vie privée. Sa résolution étant prise, il confie le soin de son troupeau à un prêtre de grand mérite, nommé Eleuthere : et ayant distribué aux pauvres et aux Eglises le peu de bien qui lui restoit, il sort sécretement de la ville, accompagné seulement de quatre de ses disciples, qui ne voulurent point le quitter. Il prit le chemin de la Palestine, pour aller visiter les saints Lieux. Il fit tous ses voyages en véritable pénitent, et arrosa ces gages de notre salut de ses larmes.

Quelque soin qu'il eut de se déguiser, il fut connu par Jean, Patriarche de Jérusalem, qui le reçut avec honneur ; c'est ce qui l'obligea de hâter son départ. Comme les Sarrasins occupoient la plus grande partie de la Palestine, il n'en rencontroit point sur la route, qu'il n'entreprît de convertir. Son zele ne fut pas infructueux ; plusieurs abjurerent leurs erreurs, et demanderent le baptême.

Ces heureuses conquêtes lui attirerent une cruelle persécution. Ces barbares s'en étant saisi, le traînerent en prison, après lui avoir fait toutes sortes d'outrages. En dérision de la doctrine qu'il ne cessoit de leur prêcher, ils l'étendirent sur la terre en forme de croix, lui attacherent les pieds et les mains avec des cordes et des cloux, lui chargerent l'estomac d'une grosse pierre toute brûlante, et lui firent souffrir plusieurs autres tourmens mêlés d'opprobres et d'ignominie.

Le Saint soutint tous leurs efforts et leur barbarie avec une constance qui leur donna de l'admiration. Mais Dieu se contenta du désir qu'il avoit du martyre, et ne le voulut pas Martyr. Une lumiere surnaturelle ayant tout-à-coup dissipé les ténebres de son cachot, un Ange lui apparut, et l'ayant

exhorté à poursuivre son voyage, selon que Dieu le lui avoit inspiré, il le mit en liberté. Cette merveille convertit un grand nombre de ces Barbares ; et les guérisons miraculeuses qu'il opéra en leur faveur, attirerent beaucoup d'Infidelles à la Foi.

Ayant appris, par des Députés d'Antioche, le dessein qu'avoient ses parens et tout son peuple de le contraindre à remonter sur son Siege Episcopal, il s'embarqua pour le Ponant, traversa l'Epire et la Dalmatie, vint jusqu'en Baviere, passa par les villes de Mayence et de Cologne, laissant par-tout sur sa route des marques visibles de sa sainteté ; et par-tout payant l'hospitalité qu'on exerçoit à son égard par tant de miracles, qu'étant logé chez un Seigneur Bavarois nommé Adalbert, deux-valets crurent de pouvoir s'enrichir en lui volant son mouchoir, dans l'espérance que ce qui avoit servi au Saint feroit autant de miracles que lui. Une convoitise si impie fut rigoureusement punie sur le champ ; une maladie violente réduisit les voleurs à l'extrémité : et ils ne furent guéris que par un nouveau miracle.

On eût dit que le Seigneur vouloit marquer toutes es journées de son serviteur par quelque fait mer-eilleux. A Cologne, il guérit son hôte de l'épi-epsie ; il éteint à Malines un incendie furieux ; il alme une sédition cruelle à Tournay ; un Ange lui uvre les portes de l'Eglise de Notre-Dame à Cam-ray ; il paroît comme un nouveau Prophete à aubeuge. Enfin, l'an 1011, il arriva à Gand avec ois de ses Compagnons, et se retira au Monas-re de Saint-Bavon. Il fut reçu de l'Abbé Erem-ld et de ses Religieux comme un homme extra-dinaire. Le sejour qu'il y fit donna une si haute ie de sa sainteté, qu'on mit tout en usage pour enir de lui qu'il terminât là ses pélérinages.

Dès le commencement du printemps de l'année vante, il voulut s'embarquer pour son retour s le Levant, malgré les larmes et les instances

de l'Abbé et de tous les Freres ; mais le Seigneur ne voulut pas que ceux qui avoit si bien profité des grands exemples du saint Prélat, fussent privés de ses Reliques. Une fievre violente l'obligea de revenir du port à Saint-Bavon ; il y resta encore cinq ou six mois, se disposant par un accroissement de ferveur et d'austérités à la mort qu'il avoit prédite : il marqua même l'endroit où il seroit enterré, dans une grotte sous la Chapelle de la Sainte Vierge, à laquelle il avoit eu toute sa vie une dévotion tendre, et en qui il disoit qu'il avoit mis toute sa confiance, après Dieu. Une peste cruelle désolant tous les Pays-Bas, on eut recours à ses prieres : elles furent exaucées. Il prédit qu'il en seroit frappé, et que par sa mort la colere de Dieu seroit appaisée. L'événement vérifia bientôt la prédiction. Il mourut à Gand dans le Monastere de Saint-Bavon, le 16 Avril de l'an 1012 : et au moment de sa mort la Ville et tout le pays furent délivrés de la peste.

On éprouva bientôt l'efficace de son crédit auprès du Seigneur, en toutes sortes d'occasions. C'est ce qui fit qu'en 1067, cinquante ans après sa mort, on éleva son corps de terre, par les soins de Siger Abbé de Saint-Bavon, et de Baudoin V, Comte de Flandres. La cérémonie en fut faite en présence de Philippes I, Roi de France ; de tous les Seigneurs du pays, et d'un peuple innombrable, par Baudoin Evêque de Tournay, assisté de plusieurs autres Prélats ; et cette solennelle translation des Reliques du Saint fut accompagnée de plusieurs miracles.

La Messe de ce jour est celle du Dimanche précédent.

L'Oraison suivante est celle qu'on dit d'ordinaire à le Messe des Confesseurs Pontifes.

EXAUDI, *quæsumus Domine, preces nostras, quas in Beati Marcarii*

EXAUCEZ, Seigneur, les prieres que nous vous offrons en la fête de votre Con-

Confessoris tui atque Pontificis solemnitate deferimus, et qui tibi digne meruit famulari, ejus intercedentibus meritis ab omnibus nos absolve peccatis. Per Dominum nostrum, etc.

fesseur et Pontife saint Macaire, et comme il vous a dignement servi, délivrez-nous aussi de tous nos péchés, en considération de ses mérites : Par Notre - Seigneur, etc.

L'EPÎTRE.

Leçon tirée de l'Epître du Bienheureux Paul, Apôtre, aux Philippiens. Chap. 2.

FRATRES : Si qua consolatio in Christo, si quod solatium charitatis, si qua societas spiritûs. si qua viscera miserationis : implete gaudium meum, ut idem sapiatis, eamdem charitatem habentes, unanimes, idipsum sentientes, nihil per contentionem, neque per inanem gloriam : sed in humilitate superiores sibi invicem arbitrantes, non quæ sua sunt singuli considerantes, sed ea quæ aliorum.

MES FRERES : s'il y a quelque consolation en Jesus-Christ, s'il y a quelque soulagement du côté de la charité, s'il y a quelque union d'esprit, si quelqu'un a des entrailles de compassion, rendez ma joie complette, faisant en sorte que vous soyez d'un même avis, ayant une même charité, un même esprit, les mêmes sentimens, n'agissant jamais par un esprit de contestation, ni par vaine gloire; mais avec humilité; les uns estimant les autres plus qu'eux-mêmes; chacun ayant en vue, non son propre intérêt, mais celui des autres.

Philippes étoit une ville de Macédoine où saint Paul avoit travaillé avec beaucoup de fatigues, et beaucoup de fruit. Il y avoit souffert de cruelles persécutions; mais les progrès que la Foi y avoit faits, et les secours même particuliers que l'Apôtre en avoit reçus, l'avoiont bien dédommagé. Ce fut principalement pour leur témoigner sa reconnoissance qu'il leur écrivit cette Lettre de Rome par Epaphrodite leur Evêque, l'an de Jesus-Christ 62.

REFLEXIONS.

S'il y a quelque consolation en Jesus-Christ. Inutilement la cherche-t-on ailleurs : tout autre objet

peut amuser, suspendre même les sentimens de chagrin, et charmer pour quelque temps l'inquiétude et l'ennui qui nous accompagnent par-tout; mais rien de créé qui puisse en faire tarir la source. Le fonds de nos inquiétudes et de nos chagrins est dans notre propre cœur. Nous sommes les plus grands ennemis de notre repos; nos passions sont nos tyrans; il faut les dompter, il faut les exterminer si nous voulons être contens: mais il n'y a que Jesus-Christ seul qui puisse nous apprendre ce secret; lui seul peut nous donner et le courage et la force de vaincre ces ennemis domestiques. A la vérité les croix sont trop communes et trop fréquentes pour nous laisser jouir long-temps des douceurs de la victoire. Quelle condition, quel état dans la vie sans adversités? Les passions des autres nous exercent au défaut des nôtres. Peu de jours sereins sur la terre, encore moins qui soient calmes; les vents qui dissipent les brouillards causent souvent les tempêtes. Révolutions, disgraces, pertes de biens, maladies, adversités, depuis que le péché est entré dans le monde, il a corrompu toutes les sources; nulle qui ne soit amere; l'amertume est répandue par-tout, la Croix seule de Jesus-Christ a la vertu de rendre ces eaux douces; ce n'est proprement que dans ses plaies que nous trouvons de quoi nous désaltérer: *Haurietis aquas in gaudio de fontibus Salvatoris* (a): Vous puiserez avec joie des eaux des fontaines du Sauveur. Voilà la véritable source des plus douces consolations, et cette source ne tarit point (b). On ne trouve par-tout ailleurs que des citernes entr'ouvertes qui ne peuvent retenir l'eau, ou du moins n'y trouve-t-on que de l'eau bourbeuse. C'est Jesus-Christ qui guérit le serviteur du Centenier et la belle-mere de saint Pierre; c'est lui qui calme la mer, qui chasse les démons, et qui seche les larmes d'une mere désolée. Ce n'est qu'auprès de lui que les malades trouvent leur guérison,

(a) *Isaï.* 12. (b) *Jerem.* 2.

et tous les affligés leur soulagement. Si le monde est plein de malheureux, c'est qu'on manque de confiance en Jesus-Christ dans le monde. Cinq petits pains suffisent pour rassasier cinq mille hommes: quand on est à la suite de ce divin Sauveur: on ne craint rien sous un tel Maître, ni avec un tel Guide.

Rendez ma joie complette, disoit l'Apôtre, *faisant en sorte que vous soyez d'un même avis, ayant une même charité, un même esprit, les mêmes sentimens.* Voilà quels étoient les premiers Fidelles : que nous leur ressemblons peu ! il est rare de trouver trois personnes du même sentiment. L'orgueil est ennemi de l'union des cœurs; on croiroit s'avilir, si l'on pensoit comme les autres. L'amour de la distinction exerce son empire jusque sur les esprits; et voilà la véritable source des contentions : c'est cet ennemi du repos public qui éteint la charité, qui trouble la paix dans les familles, qui se glisse quelquefois jusque dans les sociétés les plus religieuses, jusque dans l'asile même de l'humilité. Un des fruits de la Rédemption doit être cette union des esprits et des cœurs sous le même Maître. *Voilà mon commandement : C'est que vous vous entr'aimiez comme je vous ai aimés* (c). *La marque à laquelle tout le monde connoîtra que vous êtes mes Disciples, c'est si vous vous entr'aimez* (d).

L'ÉVANGILE.

La suite du saint Evangile selon saint Matthieu. Chap. 11.

IN illo tempore : Dixit Jesus Discipulis suis : Venite ad me omnes qui laboratis, et onerati estis, et ego reficiam vos. Tollite jugum meum super vos, et discite à me, quia mitis

EN ce temps-là : Jesus dit à ses Disciples : Venez tous à moi vous qui avez de la peine et êtes chargés, et je vous soulagerai. Mettez mon joug sur vous, et apprenez de moi que je suis doux

(c) *Joan.* 15. (d) *Joan* 13.

sum, et humilis corde : et invenietis requiem animabus vestris. Jugum enim meum suave est, et onus meum leve.

et humble de cœur, et vous trouverez du repos pour vos ames; car mon joug est doux, et mon fardeau est léger.

MÉDITATION.

De ce qui adoucit toutes les croix.

PREMIER POINT.

CONSIDÉREZ que si toutes les croix sont ameres, il n'en est point qui ne porte de quoi se les rendre douces; on trouve dans les croix mêmes ce qui les adoucit. La patience à les supporter; l'humilité à s'y voir attaché, sont des vertus qui en charment toute l'amertume. La Croix de Jesus-Christ a ennobli toutes les autres. Je suis attaché à la Croix, disoit saint Paul, mais c'est avec Jesus-Christ (e). Ne séparons pas Jesus-Christ de la Croix, et toutes les croix nous seront douces; il en a pris lui-même toute l'amertume, tout ce qui reste est doux. Il ne s'agit que de regarder les croix d'un œil chrétien, dés-lors elles n'ont plus rien de désagréable que pour les sens. L'ame y trouve un fonds de consolation qui les lui rend précieuses. Satisfaction à la justice divine pour les péchés; préservatifs pour les rechutes; remedes souverains contre le poison des passions; armes redoutables aux ennemis du salut, sources de mérites pour l'autre vie: tout cela se trouve dans le bon usage des croix; et ce bon usage n'est pas si difficile qu'on se l'imagine. Quand on prend le parti de se soumettre à Dieu, et de lui obéir quoiqu'il en coûte, on expérimente qu'il en coûte presque plus rien. Abandonnez-vous avec confiance entre les mains du Seigneur, il adoucira toutes vos peines.

(e) *Aux Galat.* 2.

Nul des Saints qui n'en ait fait l'expérience. Saint erre appelle bienheureux ceux qui souffrent pour sus-Christ. Saint Paul n'est pas seulement rempli consolations au milieu de ses souffrances : Je is dans un excès de joie, dit-il (*f*), au milieu de ıtes nos tribulations. Ces douces expériences n'ont s cessé avec les premiers siecles de l'Eglise, elles nt de tous les temps.

Saint François Xavier les a faites sur les sables ûlans du Japon ; sainte Thérese, au milieu des us affreuses aridités ; sainte Magdeleine de Pazzi, ns les plus affligeantes épreuves. Ce n'est pas par seule visite des Anges dans son cachot, que saint acaire, Patriarche d'Antioche, se trouve extraor- naírement consolé dans ses tourmens ; nulle de s persécutions, nul de ses tourmens qui ne fus- nt assaisonnés d'une douceur intérieure des plus quises. Les gens de bien goûtent encore tous les urs ces douceurs dans leurs adversités. De là, tte patience, cette douce tranquillité, cette ad- irable égalité d'humeur, cet air serein et même acieux au milieu de la tempête. Jesus-Christ est ec eux dans la barque ; ils sont tranquilles ; ils posent même fort doucement malgré l'agitation de mer. On ne craint rien avec Jesus-Christ ; et rtainement sous ses yeux qu'auroit-on à craindre ? en des gens souffrent sans faire cette douce expé- ience : c'est que bien des gens sont attachés à la oix ; mais ce n'est pas la croix de Jesus-Christ.

SECOND POINT.

Considérez que quand les croix, les adversités roient de purs châtimens de Dieu, elles n'en se- ient pas moins douces, ni moins précieuses. Un ieu qui châtie durant sa vie, c'est un pere qui rrige. Dieu n'est jamais plus en colere que quand ne dit mot à la vue de nos iniquités : *Cum iratus*

(f) 2. *Cor.* 7.

fueris, misericordiæ recordaberis. Oui, le Seigneur n'appesantit jamais son bras sur nous, qu'il n'ait dessein de nous faire miséricorde. Qu'il est consolant, qu'il est doux de penser que les croix les plus pesantes sont des trésors ! que les adversités les plus ameres sont des preuves sensibles de la bonté de Dieu ! que les plus dures afflictions sont des effets de sa miséricorde !

C'est la même main qui distribue les prospérités et les adversités de cette vie ; pourquoi ne pas les recevoir avec la même soumission et les mêmes sentimens ? Rien ne console tant à la mort que le souvenir des croix et des adversités de la vie, quand on les a reçues en Chrétiens. La pensée des honneurs qu'on a reçus, des plaisirs qu'on a goûtés, de toutes les prospérités dont on a joui, réjouit-elle beaucoup à cette derniere heure! Hélas ! source féconde de repentirs, de déplaisirs et de chagrins, tous plus amers. S'avise-t-on alors de faire souvenir un moribond des fêtes mondaines dont il a été l'ame, fusse-le plus grand prince du monde. Que diroit-on d'un confesseur qui emploieroit ces derniers momens à lui rappeler dans l'esprit le nombre de ses victoires, la magnificence de sa Cour, la somptuosité de sa table et de ses Palais; en un mot, tout ce qui sert à nourrir l'enflure dans le cœur des Grands; tout ce qu'on appelle joie, félicités, prospérités mondaines. Quel homme de bon sens, fût-il libertin ou impie, qui ne se récriât contre l'imprudence, pour ne pas dire la bêtise du Confesseur. De quoi entretient-on alors un homme qui se meurt, et de quoi doit-on l'entretenir ? Quelle image lui retrace-t-on ? Quelles sources de consolation et de confiance lui ouvre-t-on ? C'est de Jesus-Christ, mais Jesus-Christ sur la croix : ce sont les souffrances de Jesus-Christ ; et si le moribond a eu des croix, s'il a vécu dans les adversités, s'il a eu des disgraces et des revers, quel fonds de consolation ; bon Dieu ! et qu'un habile et zélé

Confesseur se sert éloquemment de ces revers pour animer la confiance qu'il doit avoir en Jesus-Christ, et pour le rassurer contre les frayeurs et les alarmes, si communes en ce dernier moment. Pourquoi ce qui fait plaisir à l'heure de la mort, ne nous en fera-t-il pas durant la vie ?

Enfin c'est mon Dieu lui-même qui m'afflige; c'est lui qui m'aime avec tendresse, et qui cependant m'envoie cette maladie, cette disgrace, cette adversité; oserois-je me plaindre ?

Ah mon Dieu ! que j'ai peu connu jusqu'ici le mérite des croix ! quel malheur d'en être privé ! mais n'en est-ce pas encore un plusgrand d'en avoir et de n'en pas faire un bon usage ? Faites, Seigneur, que je répare désormais la perte que j'ai faite, et que je trouve dans les croix mêmes, de quoi me consoler dans mes croix.

Aspirations dévotes durant le jour.

Virga tua et baculus tuus, ipsa me consolata sunt. Psal. 22.

Les croix, Seigneur, que vous m'envoyez, sont une grande consolation pour moi.

Hæc mihi fit consolatio, ut affligens me dolore non parcat. Job. 6.

Quelle douce consolation, mon aimable Sauveur, au milieu même de mes afflictions, de penser que c'est une marque sure que vous m'aimez, puisque vous me châtiez.

PRATIQUES DE PIÉTÉ.

1.° TOUT et parsemé de croix dans le monde; les adversités sont l'apanage des Chrétiens; mais il ne tient qu'à eux de savoir le secret de changer cette mer d'amertume en eaux douces. S'ils l'ignorent, c'est leur faute. Le fruit de la croix même est merveilleux pour adoucir tout ce que l'arbre a d'amer. Le sang de Jesus-Christ répandu sur la

croix a fait cette merveille, et a donné cette vertu aux adversités, pourvu qu'on les reçoive avec un cœur et un esprit chrétien. Commencez aujourd'hui à profiter d'un trésor qui est dans votre fonds : accoutumez-vous à ne recevoir tout ce qui arrive de chagrinant et de fâcheux durant la vie, que comme de la main de Dieu. Les coups de cette main, quelque pesans qu'ils soient, sont de vraies caresses; ne les regardez pas autrement. Sentez-vous votre mauvaise humeur qui s'aigrit, et la passion qui se révolte à la vue de ce qui nous humilie, et de ce qui vous fait souffrir? prenez un air serein et gracieux, et dites-vous à vous-même : Il plaît à Dieu de m'envoyer ce chagrin, cette maladie, ce revers : Dieu juge qu'il est nécessaire pour mon salut, que je sois dans cette humiliation; Dieu ne veut m'accorder quelque grande grace, qu'à condition que je porterai cette croix : ai-je à me plaindre? Ne parlez de votre maladie, de votre procès, de cet affront reçu, de cette disgrace, que sur ce ton; affectez même de ne vous entretenir avec vos amis que du prix et du mérite des adversités de cette vie : cette pratique est excellente pour amortir les vivacités de l'amour-propre. Quoique vous ne le fassiez pas avec beaucoup de goût, vous le ferez toujours avec beaucoup de fruit.

2.° Les grandes croix ont toujours de grands appuis; les petites pesent moins; mais elles sont aussi plus aiguës, et piquent davantage : appliquez vous dès aujourd'hui à en émousser toutes les pointes, par le bon usage que vous en ferez; et gardez les pratiques suivantes : 1.° Dites comme saint François de Sales dans tout ce qui arrive de chagrinant : La mortification est bonne en tout temps; c'est un remede excellent; rien ne m'est plus nécessaire. 2.° Ces menues croix si communes, sont certaines petites incommodités, certains petits chagrins intérieurs, certaines petites

)ix invisibles. Ce sont de petites fautes assez fré-entes que commettent les domestiques ou les en-ıs ; les impolitesses ou la mauvaise humeur de ux avec qui nous vivons ; le naturel bizarre, mauvaise foi, la jalousie et tous les déboîres qui compagnent le commerce de la vie. Regardez dé-rmais tout cela d'un œil chrétien : cet exercice mortification continuelle bien pratiqué, est d'un and revenu, avec lequel on peut satisfaire aisé-ent à la justice divine, et payer bien des dettes.

ONZIEME JOUR.

SAINT LÉON PAPE, *surnommé* LE GRAND.

SAINT Léon, encore plus grand par son émi-ente sainteté et toutes ses rares vertus, que par ·s grandes choses qu'il a faites pour l'Eglise, qui ıi ont mérité le nom de Grand, vint au monde vers ı fin du quatrieme siecle, sous le regne du grand 'hédose. Il étoit Romain de naissance, fils de)uintien, originaire de Toscane. La délicatesse de ɔn esprit, son éducation, sa politesse, font croire ue sa famille étoit de quelque distinction. Il fut levé dans le séminaire du Clergé de Rome, où 'on étoit dès-lors en usage de former dans les scien-es et la vertu des jeunes gens choisis pour le mi-ıistere ecclésiastique. Il s'y distingua par la solidité :t la vivacité de son génie, et par la pureté de ses nœurs. Léon devint bientôt, et l'exemple et l'ad-niration du Clergé. Les ouvrages qui nous restent le lui, font assez juger avec quel soin il étudia les Belles-Lettres, et sur-tout la science de l'Eglise. Dieu qui le destinoit, dit un Concile général, à remporter de grandes victoires sur l'erreur, et à sou-mettre à la vraie foi tant d'esprits rebelles à l'Eglise, l'avoit muni des armes de la science et de la verité.

Il n'étoit encore qu'Acolyte, lorsqu'il fut choisi

pour porter aux Evêques d'Afrique les lettres de la condamnation que le Pape Zosime venoit de faire des hérésiarques Pélage et Celestius. Il y contracta une étroite amitié avec saint Augustin; et peu après son retour il fut fait diacre de l'Eglise Romaine. La sublimité de son génie, son éloquenee, sa vertu et sa capacité porterent le Pape saint Célestin à le faire son secrétaire. Cet emploi étendit bientôt sa réputation dans les provinces même les plus éloignées. Ce fut à lui, comme au premier ministre du saint Siege, que s'adressa saint Cyrille, Patriarche d'Alexandrie, pour informer le Pape des pratiques ambitieuses de Juvenal de Jérusalem; et c'étoit le diacre Léon qui portoit le poids, pour ainsi dire, des plus importantes affaires de l'Eglise.

L'hérésie de l'impie Nestorius donna occasion à notre Saint de signaler son zele pour la personne adorable de Jesus-Christ, et pour l'honneur de la très-sainte Vierge sa mere. Il eut la principale part à tout ce que fit le Pape Célestin dans cette grande affaire; et aux lettres que ce saint Pape écrivit à saint Cyrille et aux Peres du Concile général d'Ephese; et ce fut saint Léon qui porta Cassien, son ami particulier, à écrire touchant le mystere de l'Incarnation contre l'impie Nestorius.

L'an 432, le Pape Sixte III ayant succédé à saint Célestin, saint Léon fut encore plus en état de rendre ses services importans à l'Eglise, par la confiance entiere que ce saint Pape avoit en lui, dont il défendit hautement l'innocence devant l'Empereur Valentinien III, tandis qu'il découvroit par sa vigilance et sa pénétration les artifices malins de l'hérétique Julien, Evêque d'Eclame, le principal appui des Pélagiens. La division survenue entre Aëce et Albin, les deux Chefs de l'armée Romaine dans les Gaules, alloit exposer l'Empire et l'Eglise à une inondation de Barbares, si saint Léon envoyé par saint Sixte, n'y eût remédié. Il sut si bien par sa prudence gagner les Généraux, qu'ayant terminé

us leurs différens, il les réunit dans les intérêts
ıblics de l'Eglise et de l'Etat; et leur persuada de
plus tourner leurs forces que contre les ennemis
ımmuns de l'Eglise et de l'Empire.

Ce fut durant le temps de cette Légation, que saint
xte mourut à Rome, laissant l'Eglise exposée à
: terribles embarras, par la fureur des hérétiques
ıi se multiplioient tous les jours; par la cruauté
:s Barbares qui entroient de toutes parts dans les
rovinces de l'Empire, et par le relâchement de
:s propres enfans, dont les mœurs répondoient peu
la croyance. On ne trouva que saint Léon qui fût
ıpable de remédier à tant de maux: il fut élu Pape
: 28 juillet de l'an 440, avec un applaudissement
niversel, quoiqu'il fût absent. Il eut beau refuser,
émir, différer son retour, solliciter, il fallut obéir.
amais Empereur entra dans Rome avec tant d'accla-
ıations. Il fut sacré le dimanche huitieme de sep-
:mbre, six semaines après son élection; et le sermon
u'il fit au peuple le jour de son ordination fit bien
oir que Dieu n'avoit point encore donné au saint
iege un plus digne successeur de saint Pierre.

Parfaitement instruit de l'état de l'Eglise, il ne
'appliqua plus qu'à pourvoir à tous ses besoins. Il
ommença par régler les mœurs du peuple Romain,
lont il crut devoir former un modele pour les peu-
ıles de toutes les autres Eglises. Non content de
'exciter à la vertu par ses exemples, il l'instruisit
ıar ses paroles: il se passoit peu de jours qu'il ne
ırêchât au peuple: le fruit répondit toujours à son
:ele: Rome changea bientôt de face: et comme
ıere commun de tous les Fidelles, il fit par-tout
ıilleurs, par ses lettres, le même fruit qu'à Rome
par ses prédications. Nul coin si reculé dans la
chrétienté, qui ne sentît les effets salutaires de
sa sollicitude pastorale: il rétablit par-tout la disci-
pline ecclésiastique, dès les premieres années de
son Pontificat: il donna des regles de conduite à
tous les Fidelles propres pour toutes sortes de con-

ditions; et fit refleurir la piété chrétienne avec éclat pour tout le monde.

Jamais l'Eglise n'eut tant d'ennemis à combattre tout à la fois; et jamais aussi ne remporta-t-elle tant de victoires, par la vigilance, par la magnanimité et par le zele sage, actif et éclairé du saint Pontife. Les Manichéens fuyant la domination des Vandales en Afrique, étoient venus infecter l'Italie de leurs erreurs et de leurs dissolutions: saint Léon extermina, dès la troisieme année de son Pontificat, cette secte infame, et le Manichéisme fut banni non-seulement de toute l'Italie, mais même de tout le monde chrétien.

Il connoissoit trop bien le venin du Pélagianisme pour n'en pas délivrer l'Eglise: il s'y appliqua avec ardeur; il fit venir auprès de lui saint Prosper d'Aquitaine, pour l'aider à combattre des Hérétiques que les succès avoient rendus insolens, et que la multitude rendoit formidables. Il écrivit des lettres, il composa des livres, il fit tenir des conciles, il leur fit une guerre mortelle, et il eut la consolation de voir triompher la foi de l'Eglise d'une si pernicieuse erreur. Julien, l'un de leurs chefs, fut condamné et chassé de son siége comme hérétique; il mourut misérablement dans un pays étranger. Les Prêtres de Marseille ou Semipélagiens, trouverent dans le saint Pontife un invincible défenseur de la doctrine de l'Eglise: quelque ami qu'il fût de Cassien, il l'étoit encore plus de la vérité, il porta saint Prosper à écrire contre la treizieme de ses conférences; il écrivit aux Prêtres de Provence, et mit tout en usage pour abolir dans le monde jusqu'au nom de Pélagiens.

L'hérésie des Priscillianistes se renouvelant en Espagne, ce grand Pape n'en eut pas plutôt eu avis, qu'il en réfuta fortement tous les chefs dans les lettres qu'il écrivit aux Prélats Espagnols sur ce sujet. Il ordonna aux Métropolitains d'assembler des synodes, et de faire toutes leurs diligences pour

:rminer ce monstre. L'ennemi fut défait pres-
ıussi-tôt qu'il eut paru.
;omme le Seigneur l'avoit choisi pour faire
mpher la foi de l'Eglise par tout l'univers,
si permit-il qu'il eût à combattre durant son
ıtificat les plus grands ennemis de l'Eglise.
tychès, abbé dans Constantinople, voulant profi-
de l'horreur publique qu'on avoit pour l'impiété
Nestorius, se jeta dans une extrémité opposée, en
ıfondant les deux natures en J. C. Saint Flavien,
riarche de Constantinople, tâcha d'étouffer le
l dès sa naissance, en condamnant cette détes-
le hérésie, avec son auteur, dans un Concile.
.is Eutychès n'y déféra point. Fourbe et adroit
nme sont tous les Hérésiarques, il prit les de-
ıs : il écrivit à saint Léon, que le Nestorianisme
réveilloit, qu'il avoit voulu combattre l'erreur;
ıis qu'il avoit été lui-même condamné dans un
nciliabule de Nestoriens, et qu'il en avoit appelé
saint Siége. L'artifice étoit captieux; mais le
nt Pape étoit trop sage et trop éclairé pour se
sser aisément prévenir. Il envoya ses Légats,
rivit à Flavien cette admirable lettre touchant
ıcarnation du Verbe, qui servit ensuite de regle
x Peres du Concile de Chalcédoine, pour expli-
ıer la foi de ce grand mystere; et il n'oublia rien
ıur faire triompher la vérité.

Informé des pernicieux sentimens d'Eutychès, de
pureté de la foi de saint Flavien, et de tout ce
ıi s'étoit passé dans ce qu'on appelle le brigandage
Ephese, on ne peut dire les soins et les mouve-
ıens que se donna ce saint Pontife, pour éteindre
:t incendie. Il assembla un Concile à Rome; il
:rivit aux Empereurs Théodose et Valentinien, et
ıx Impératrices Placidie et Eudoxie, pour les in-
éresser dans la cause de la Religion : et l'Empe-
eur Théodose étant mort, il sut si bien profiter
e la piété de l'Impératrice Pulchérie et de l'Em-
ereur Marcien, qu'il fit tenir le célebre Concile

général de Chalcédoine, auquel il présida par ses Légats. La foi orthodoxe y triompha de l'erreur; Eutychès y fut condamné; et le Concile finit par des actions de graces et des acclamations : *Au très-grand et au très-saint Pontife Léon.*

Tandis que la foi triomphoit en Orient, par le zele infatigable de saint Léon, l'Eglise gémissoit en Occident, par l'irruption des Barbares. Attila, Roi des Huns, étant entré par la Pannonie dans les provinces de l'Empire avec une armée formidable, ravageoit les campagnes, brûloit les Eglises, ruinoit les villes. Aquilée, Pavie, Milan avoient déjà senti la fureur et la barbarie du conquérant, qui se faisoit appeler le fléau de Dieu : toute l'Italie étoit en proie à ce tyran qui, ne trouvant rien qui l'arrêtât, avoit déjà passé le Pô, et alloit conquérir l'Empire Romain, en se rendant maître de sa capitale. Rome dans la désolation eut recours à son saint Pasteur; et pleine de confiance au crédit que sa vertu lui donnoit auprès du Seigneur, le supplie, par les cris et les pleurs de tout le troupeau, d'aller lui seul arrêter cette armée effroyable de Barbares.

Saint Léon, touché des larmes et des cris de son peuple, mettant toute sa confiance en celui qui tient en ses mains le cœur des Rois, se charge d'une si périlleuse commission. Attila étoit à la tête de son armée sur les bords du Menzo, près de Mantoue. Le saint Pape s'étant présenté, lui parla avec tant de force et de majesté, et en même-temps avec une douceur si éloquente, que ce Roi barbare, le fléau de Dieu, et la terreur du genre humain, oublia toute sa fierté, s'humilia devant l'homme de Dieu, fit la paix; et retournant sur ses pas, repassa le Danube. Tout l'univers reconnut la merveille; saint Léon sut la rapporter toute à Dieu : et profitant des heureuses dispositions où il trouva son peuple à son retour, il lui fit faire des prieres publiques en actions de graces, abolit tous les spectacles profanes, réforma les mœurs dans tous les états, fit revivre

la piété avec éclat, réveilla la dévotion du peuple à la Reine des Saintes, et aux précieuses reliques de tant de martyrs à qui il attribuoit la délivrance de la ville.

A peine le saint Pape délivré de ces tristes alarmes commençoit à respirer, qu'il apprit les nouveaux troubles que causoit dans l'Eglise l'orgueil d'Anatole Patriarche de Constantinople, qui n'avoit cessé de remuer depuis le concile de Chalcédoine, pour maintenir les prétendus privileges de son siége, et dominer sur toute l'Eglise d'Orient. Comme saint Léon s'étoit opposé à cette usurpation de préséance, Anatole n'oublioit rien pour le décrier auprès de l'Empereur. Notre Saint qui en voyoit les fâcheuses conséquences, envoya Julien, Evêque de Coz pour résider à la cour de Constantinople en qualité d'Apocrisiaire, ou de Nonce; ce qui a été observé depuis dans les Cours des plus grands Princes. Le Pape écrivit à l'Empereur et à l'Impératrice : et quelque instance qu'ils fissent en faveur d'Anatole, saint Léon fut toujours inflexible ; et l'Empereur se rendit bientôt à ses raisons.

Toujours attentif à tous les besoins de l'Eglise, toujours infatigable, il écrivit aux Moines de Palestine touchant les principaux articles de la foi, décidés dans les quatre Conciles Œcuméniques; fit dresser une Regle, où un Cycle Pascal, qui dispensa les Latins de recourir aux Grecs et aux Orientaux, pour la célébration de la Pâque ; rétablit la Discipline Ecclésiastique dans la plupart des Eglises d'Occident : il écrivit à Dorus, Evêque de Benevent ; à Théodose, Evêque de Fréjus ; et une troisieme lettre adressée à tous les Evêques de la Campanie et des deux Provinces voisines. Comme ces lettres sont pleines d'instructions pratiques touchant la Discipline Ecclésiastique et l'administration des Sacremens, on les a appelées *Décrétales.*

L'an 455, l'impératrice Eudoxie voulant venger la mort de l'Empereur Valentinien, son mari, et faire

repentir le tyran Maxime de ses violences, appela en Italie Genseric, Roi des Vandales, qui entra dans Rome sans résistance, et en permit le pillage à ses troupes pendant quatorze jours. Saint Léon obtint, par ses prieres, de ce Roi barbare que la ville ne seroit point brûlée, que le sang des citoyens seroit épargné, et que les principales Eglises seroient privilégiées. La désolation fut lamentable. Le saint Pasteur sut la rendre utile au troupeau ; il fit sentir aux Romains que la cause de tant de malheurs venoit de leur ingratitude envers Dieu ; du mépris que plusieurs avoient fait de ses avertissemens, du luxe et de la licence des mœurs et de leur impénitence.

Genseric avoit fait un grand nombre de captifs, et avoit ôté les moyens de les racheter. Le saint Pape les consola par ses lettres, les soulagea par ses aumônes, et les affermit si bien dans la foi au milieu de leur captivité, qu'il eut la consolation d'apprendre que ces malheureux étoient devenus autant de zélés Missionnaires. Un si grand nombre de Barbares fut converti à la foi, que saint Léon fut obligé d'y envoyer des Pasteurs pour gouverner ce troupeau que Jesus-Christ s'étoit acquis par leur ministere.

Sa vigilance et son zele le rendoient infatigable dans ses travaux. On a de la peine à comprendre comment un seul homme a pu faire tant de merveilles. Il nourrit son peuple par sa parole ; il démasque et confond l'erreur par sa doctrine ; il est l'ame de tous les Conciles ; il pourvoit aux besoins de toutes les Eglises du Monde ; il arrête par sa seule présence les armées entieres de Barbares ; il désarme les plus fiers conquérans par son éloquence ; il rétablit la Discipline ecclésiastique par sa fermeté et par sa vigilance, et fit refleurir par tout la piété chrétienne, et fit sentir les fruits de son zele apostolique dans tous les coins de la Chrétienté.

C'est le premier de tous les Papes dont nous ayons un corps d'Ouvrage : cent quatre-vingt-seize Sermons sur les principales fêtes de l'année, et cent quarante-une Lettres dogmatiques, qui expliquent avec une précision, une éloquence, une netteté merveilleuse les plus grands Mysteres de la Religion, font assez connoître le caractere de ce grand Pape. Avec cette magnanimité de courage, cette sublimité, cette vaste capacité de génie, avec cette universalité de talens, jamais homme ne fut plus humble. On n'a qu'à lire les Sermons qu'il faisoit tous les ans au jour solennel de son sacre, pour juger si l'on peut joindre plus de sainteté et plus de mérite, avec une plus profonde humilité.

Après le ravage des Vandales, il renouvela l'argenterie dans toutes les Eglises de Rome ; il répara les Basiliques de Saint-Pierre et de Saint-Paul, il établit aux Sépulcres des saints Apôtres des Chapelains ; il enrichit les anciennes Eglises et en bâtit de nouvelles. Enfin, après vingt et un ans de Pontificat, ce grand Pape et ce grand Saint, le fléau des hérétiques, les pere des pauvres, la lumiere du Monde Chrétien, l'admiration de tout l'Univers, l'ornement du Saint-Siége, usé par ses travaux et ses austérités, comblé de mérites et de gloire, alla recevoir dans le Ciel, du Pere des miséricordes, la récompense préparée à sa haute vertu. Il mourut à Rome le 11 d'Avril, comme on le croit, de l'an 461, âgé d'environ soixante et quelques années, laissant l'Eglise de Jesus-Christ en un état très-florissant.

Il fut regretté dans toutes les Eglises de la Chrétienté, mais il fut particuliérement pleuré de la ville de Rome, qui l'honoroit non-seulement comme son Pasteur, mais comme son libérateur et comme son pere. Son corps fut déposé avec honneur et inhumé dans la Basilique de Saint-Pierre. Son culte a été célebre dès le sixieme siecle dans toute l'Eglise, tant chez les Grecs que chez les Latins.

La Messe de ce jour est en l'honneur de ce grand Saint.

L'Oraison qu'on dit à la Messe est celle qui suit.

Exaudi, quæsumus, Domine, preces nostras quas in Beati Leonis Confessoris tui atque Pontificis solemnitate deferimus : et qui tibi dignè meruit famulari, ejus intercedentibus meritis, ab omnibus nos absolve peccatis. Per Dominum, etc.

Seigneur, exaucez, s'il vous plaît, les prieres que nous vous offrons en la solennité du Bienheureux Léon votre Confesseur et Pontife ; et délivrez-nous de tous nos péchés, en considération des mérites et de l'intercession de celui qui vous a dignement servi. Par Notre-Seigneur, etc.

L'ÉPÎTRE.

Leçon tirée du Livre de la Sagesse. Chap. 45.

Ecce Sacerdos magnus, qui in diebus suis placuit Deo, et inventus est justus : et in tempore iracundiæ factus est reconciliatio. Non est inventus similis illi, qui conservaret legem Excelsi. Ideò jurejurando fecit illum Dominus crescere in plebem suam. Benedictionem omnium gentium dedit illi, et testamentum suum confirmavit super caput ejus. Cognovit eum in benedictionibus suis : conservavit illi misericordiam suam : et invenit gratiam coram oculis Domini. Magnificavit eum in conspectu Regum : dedit illi coronam gloriæ. Statuit illi testamentum sempiternum : et dedit illi Sacerdotium magnum, et beatificavit illum in gloria. Fungi sa-

Voici ce Grand-Prêtre qui a plu à Dieu durant sa vie, qui a été trouvé juste, et qui dans le temps de la colere de Dieu est devenu la réconciliation des hommes avec lui. Il ne s'est trouvé personne qui observât comme lui la loi du Très-haut ; aussi le Seigneur l'a rendu célebre parmi son peuple, comme il le lui avoit promis par serment. Il l'a comblé de la bénédiction de tous les peuples, et il a confirmé son alliance en sa personne ; il l'a connu, et il l'a béni ; il lui a conservé sa miséricorde ; il a trouvé grace devant les yeux du Seigneur. Dieu l'a glorifié devant les Rois ; et il lui a donné une couronne de gloire ; il a fait avec lui une alliance éternelle ; il lui a conféré le grand Sacerdoce, et il l'a comblé de bonheur

cerdotio, et habere laudem in nomine ipsius, et offerre illi incensum dignum, in odorem suavitatis.

et de gloire; afin qu'il en fit toutes les fonctions avec dignité, qu'il chantât les louanges du Seigneur, qu'il annonçât en son Nom sa gloire à son peuple, et qu'il offrît sans cesse à Dieu un encens digne de lui, dont l'odeur lui fût agréable.

Vers l'an du monde 3730, plus de 300 ans avant la naissance de Jesus-Christ, le Roi Ptolomée Lagus étant venu ravager la Judée, emmena en Egypte plus de cent mille captifs, parmi lesquels fut Jesus fils de Sirach. C'étoit un homme de beaucoup d'esprit, et d'une piété encore plus exemplaire. Comme il ne s'occupoit que de l'étude de la Religion, et de la lecture des saints livres, Dieu se servit de lui pour composer le livre que nous appellons l'Ecclésiastique, ou le livre qui prêche et qui instruit.

RÉFLEXIONS.

Voici ce grand Prêtre qui a plu à Dieu durant sa vie, qui a été trouvé juste. C'est en servant Dieu, et en marchant toujours sous ses yeux dans les sentiers de la sainteté et de la justice qu'on lui plaît; et plaire à Dieu, c'est la véritable grandeur, c'est le mérite le plus réel; c'est le bonheur le plus solide; c'est, comme parle l'Esprit-Saint, le tout de l'homme. Plaire aux Grands du monde, c'est un avantage qui fait beaucoup d'honneur, mais ce n'est pas toujours une preuve du mérite. Le naturel, la sympathie, la flatterie même peuvent servir à inspirer de l'inclination; la vertu n'est pas toujours le premier mobile de la bienveillance. Comme on ne plaît que par humeur, la faveur dépend du caprice. Aussi est-ce la destinée des favoris de ne pas conserver leur faveur jusqu'à la fin; mais comme on ne plaît à Dieu que par religion et par vertu, l'amitié de Dieu est la seule mesure du mérite. Plaire à Dieu, c'est avoir tout ce qui rend un homme

véritablement respectable; plaire à Dieu, c'est être dans les bonnes graces de Dieu; plaire à Dieu, c'est avoir de quoi se passer de la faveur des hommes. L'amitié de Dieu peut tenir lieu de tout. Que peuvent sur un homme chéri de Dieu toutes les disgraces, les contre-temps et les traverses de la vie? Que peut même la malice des hommes? Tout cela peut servir à augmenter sa ferveur et à faire croître son crédit auprès du Seigneur. Quel objet plus digne de notre ambition, et quelle ambition qu'il soit plus aisé de satisfaire! On a beau suer, travailler, user même sa santé, sacrifier ses biens, sa vie même pour les Grands, on ne peut pas toujours parvenir à leur plaire. La volonté, quelque sincere, quelque vive qu'elle soit, ne suffit pas toujours pour mériter leurs bonnes graces. Mais à l'égard de Dieu, au moment que je veux lui plaire, je lui plais. Cependant, quelque estimable, quelque avantageuse et aisée que soit la faveur du Très-Haut, s'empresse-t-on beaucoup pour la mériter? appréhende-t-on beaucoup de la perdre : combien aisément la sacrifie-t-on au plaisir, à l'intérêt, à la passion! A en juger par la facilité avec laquelle on peche, ou par la tranquillité dans laquelle l'on vit après qu'on a péché, ne diroit-on pas que perdre l'amitié de Dieu, ce n'est rien perdre; mais qui se met en peine de lui plaire? Parcourons les différens états de la vie: le désir, l'empressement, les soins de plaire à Dieu occupent-ils beaucoup dans les états même les plus saints? Quand on aura séparé cet petit nombre d'ames ferventes et altérées de la justice, ces personnes d'une vertu éminente qui sont si rares; quelle foule étonnante de Chrétiens tiedes, lâches, indifférens pour Dieu! quelle multitude de libertins, de gens sans religion au milieu du sein de l'Eglise! Ces riches négocians, ces gens de cour, ces gens d'affaires, ces femmes mondaines, ces personnes si peu chrétiennes, que l'ambition, l'intérêt, l'amour du plaisir et toutes les

les passions dominent tour à tour, et quelquefois toutes ensemble, sont-elles fort occupées du désir et du soin de plaire à Dieu, elles qui comptent pour si peu de lui déplaire?

L'EVANGILE.

La suite du saint Evangile selon saint Matthieu, Chap. 16.

IN illo tempore: Venit Jesus in partes Cæsareæ Philippi: et interrogabat Discipulos suos, dicens: Quem dicunt homines esse Filium Hominis? At illi dixerunt: Alii Joannem Baptistam, alii autem Eliam, alii verò Jeremiam, aut unum ex Prophetis. Dixit illis Jesus: Vos autem quem me esse dicitis? Respondens Simon Petrus, dixit: Tu es Christus, Filius Dei vivi. Respondens autem Jesus, dixit ei: Beatus es Simon Bar-Jona: quia caro et sanguis non revelavit tibi, sed Pater meus qui in cælis est. Et ego dico tibi, quia tu es Petrus, et super hanc petram ædificabo Ecclesiam meam, et portæ inferi non prævalebunt adversùs eam. Et tibi dabo claves regni Cælorum. Et quodcumque ligaveris super terram, erit ligatum et in Cælis: et quodcumque solveris super terram, erit solutum et in Cælis.

EN ce temps-là: Jesus s'en alla dans le territoire de Césarée de Philippes: et il demanda à ses Disciples: Qui dit-on qu'est le Fils de l'Homme? Ils lui répondirent: Les uns disent que c'est Jean-Baptiste, les autres Elie; les autres Jérémie, ou quelqu'un des Prophetes. Et vous, leur dit Jesus, qui dites-vous que je suis? Simon Pierre prenant la parole lui dit: Vous êtes le Christ, le Fils du Dieu vivant. Jesus lui repartit: Vous êtes heureux, Simon fils de Jona; car ce n'est point la chair et le sang qui vous l'a révélé, mais mon Pere qui est dans le Ciel. Et moi, je vous dis, que vous êtes Pierre, que sur cette pierre je bâtirai mon Eglise, et que les portes de l'enfer ne prévaudront point contre elle. Je vous donnerai les clefs du Royaume des Cieux; tout ce que vous lierez sur la terre sera lié aussi dans le Ciel; et tout ce que vous délierez sur la terre, sera aussi délié dans le Ciel.

MÉDITATION.

De la soumission à l'Eglise.

PREMIER POINT.

CONSIDÉREZ que comme il n'y a point de salut hors de l'Eglise, sans la soumission à l'Eglise il n'y a point de véritable foi. Seule dépositaire des vérités de la Religion et de l'esprit de Jesus-Christ, qui ne l'écoute pas doit être regardé comme un Publicain, comme un idolâtre. Ses ordres sont des loix, ses réglemens sont des arrêts, ses décisions sont des oracles. Refuser de lui obéir, c'est se révolter contre Dieu même. On ne fait pas un pas hors de son bercail qu'on ne s'égare, et ce lion rugissant qui tourne de tout côté, cherchant qui dévorer, n'épargne jamais ceux qu'il trouve dehors.

Cette Eglise si divine dans son origine, si surnaturelle dans ses dogmes, si sainte dans ses maximes, si respectable dans toutes ses lois, n'est autre que l'Eglise Catholique, Apostolique, Romaine; fondée par Jesus-Christ, répandue par les Apôtres dans tout l'Univers; cimentée, pour ainsi-dire, par le sang de plus de dix-huit millions de Martyrs, illustrée par les éclatantes vertus de tant de Saints; à laquelle seule Jesus-Christ a laissé son esprit, qui seule ne craint point tout l'enfer, et dans laquelle seule se trouvent les Fidelles. Quel bonheur, quelle grace d'être né dans son sein, d'avoir été nourris de son lait, de pouvoir marcher sûrement à la faveur de sa lumiere! Mais quel malheur de n'entendre pas sa voix, de n'être plus docile à ses volontés, et quittant ses voies, se faire de nouveaux sentiers où l'on marche sans guide!

Jetons les yeux sur cette multitude confuse de

sectes, où il ne reste plus qu'un fantôme d'Eglise, un vain masque de religion, une loi orgueilleuse, bizarre, chimérique : c'est là l'ouvrage de l'indocilité de l'esprit humain, et du manque de soumission à l'Eglise. On ne devient jamais sourd à sa voix, qu'on ne devienne aveugle. On n'est pas muet, mais on ne parle plus que pour faire voir combien on s'est égaré. L'homme est bien à plaindre quand il est abandonné à son esprit ! Peut-il être livré à un plus dangereux ennemi, à un plus mauvais guide ? On s'étonne qu'en matiere de religion il y ait tant de systêmes monstrueux et tant d'extravagances : il seroit bien plus surprenant que l'esprit humain destitué des lumieres de la foi, donnât moins dans l'erreur. Abandonné à lui-même, peut-il faire un pas sans s'égarer ! ses propres lumieres obscurcies par tant de brouillards qu'excitent les passions, suffisent-elles pour lui faire tenir la bonne route ? Il n'y a que notre soumission à l'Eglise qui puisse nous mettre à l'abri de ces dangers. Sans cette aveugle soumission, il n'y a qu'erreur, qu'égarement, que désordre. Ai-je eu jusqu'ici cette soumission parfaite à toutes ses décisions ? Ai-je eu cette aveugle déférence à ses ordres ? Bon Dieu ! que de reproches à me faire sur cet article !

SECOND POINT.

Considérez que, comme le motif de notre soumission à l'Eglise est fondé sur l'esprit divin qui l'anime, et sur son infaillibilité, cette soumission doit être universelle et humble. C'est toujours par orgueil qu'on refuse d'obéir. Déférer à quelques-unes de ses décisions, et manquer de déférence pour les autres, c'est élever un tribunal sur le sien, c'est s'ériger en juge des arrêts de Dieu même. L'autorité de l'Eglise n'est pas arbitraire, elle n'est pas fondée sur le consentement des peuples ni sur la politique, la prudence humaine n'a point

eu de part à son établissement : c'est Dieu qui parle ; c'est Dieu qui regle tout par l'organe de son Eglise. Quelle respectueuse déférence ne doit-on pas à toutes ses volontés ! une partialité de soumission, c'est un mépris insigne de l'autorité de notre Dieu. C'est le cœur humain qui, de concert avec notre esprit, choisit, dans cette multiplicité de lois, celles qui sont de son goût et qui l'accommodent. C'est proprement notre choix qui donne alors toute l'autorité qu'elles ont sur notre esprit. Car si l'on pensoit que toutes les décisions de l'Eglise partent toutes du même esprit, qu'elles sont toutes des extensions de notre foi, qu'elles portent toutes sur le même fondement, qu'elles viennent toutes du même principe qui est la sagesse, l'infaillibilité et l'autorité de Dieu même ; oseroit-on ne s'y soumettre qu'avec resriction ?

Mais s'il faut se soumettre universellement et avec respect aux décisions de l'Eglise par rapport aux dogmes, doit-on avoir moins de déférence à ses maximes par rapport aux mœurs (a) ? Si celles-là doivent réduire tous les esprits en esclavage sous l'obéissance de Jesus-Christ, celles-ci doivent-elles avoir moins de force pour régler les cœurs selon le plan de l'Evangile ? Tout ce qui s'éleve avec hauteur contre la science de Dieu, est réprouvé. Tout ce qui se roidit avec opiniâtreté contre sa sainteté et sa sagesse, aura-t-il un sort moins déplorable ? S'il y a des hérétiques d'esprit, y en a-t-il moins, pour ainsi dire, de mœurs ? et les uns et les autres sont-ils moins les ennemis de la Croix de Jesus-Christ et de son Eglise ?

Quelle soumission ai-je eue jusqu'ici aux ordonnances de cette Mere des Fidelles ? Soumission d'esprit à toutes ces décisions, soumission de cœur à toutes ses maximes. Quel fonds de réflexions à faire sur toutes mes infidélités passées ! mais quel sujet de repentirs et de regrets ! Daignez, Sei-

(a) 2. *Cor.* 10.

gneur, augmenter ma foi en augmentant ma soumission à l'Eglise; et puisque la regle de ma croyance l'est encore de ma conduite, faites que mes mœurs soient désormais la preuve et les garans de ma foi.

Aspirations dévotes durant le jour.

Domine, adauge nobis fidem. Luc. 17.

Seigneur, augmentez à toutes les décisions de l'Eglise, et vous augmenterez ma foi.

Dabis, Domine, servo tuo cor docile. 3. Reg. 3.

Vous donnerez, Seigneur, à votre serviteur un cœur docile et soumis à vos volontés.

PRATIQUES DE PIÉTÉ.

1.° L'ESPRIT d'erreur n'a jamais pu se soumettre à l'Eglise. Jesus-Christ est la vérité, la voie et la vie. C'est le caractere de l'hérésie de tromper, d'égarer et de perdre. L'hérétique ne veut point se soumettre à l'esprit de Dieu, parce qu'il ne veut suivre que son propre esprit; c'est le seul qu'il consulte: et de là cette rebellion, cette opiniâtreté, ces égaremens. Dès qu'on sort du bercail on s'égare, et l'on est bientôt dévoré. L'enfant prodigue n'est pas plutôt sorti de la maison de son pere, qu'il se trouve dans un pays fort éloigné, et il y dissipe tout ce qu'il a. L'hérésie n'est pas seulement l'école de l'erreur, elle l'est encore de tous les vices. Qu'on crie à la réforme tant qu'on voudra, qu'on se masque sous la peau de brebis, qu'on emprunte les airs et les dehors de l'austérité la plus édifiante et la plus étroite, le fard et la comédie n'imposent qu'aux stupides. L'esprit ne s'égare guere en fait de religion qu'en faveur de la chair. Parcourez toutes les sectes; nulle qui n'ait enseigné des extravagances, nulle qui n'ait entraîné nécessairement ses sectaires aux derniers déréglemens. La débauche, la dissolution, l'impureté sont les fruits ordinaires et naturels de toutes les sectes.

Faut-il s'étonner que des aveugles fassent de faux pas. Si du moins les faux pas pouvoient ouvrir les yeux aux aveugles ; mais quand l'esprit et le cœur sont d'accord, on crie à l'erreur inutilement. Le cœur n'a des suffrages que pour maintenir l'orgueil de l'esprit dans tous ses droits ; et l'esprit n'a de vivacité que pour défendre les égaremens du cœur : de là cette indocilité, cette prévention, cette opiniâtreté, ces cabales. Que votre docilité, que votre soumission à toutes les décisions de l'Eglise, soient des preuves sensibles de votre catholicité. Regardez comme un païen et un publicain quiconque n'écoute point l'Eglise. Fuyez tous ces entretiens peu religieux, scandaleux même et toujours très-nuisibles, par lesquels on semble ériger un tribunal particulier pour examiner les décisions de l'Eglise. Que votre foi soit simple, humble, respectueuse, universelle, et pour ainsi dire, aveugle par rapport à l'esprit humain. Sans ces qualités on n'a qu'un fantôme de foi.

2.° Outre ces vertus générales, pratiquez les avis suivans : 1.° Dès que le Pape ou votre Evêque ont condamné une proposition, une doctrine, un livre, soit pour le dogme, soit pour la morale, ayez ces livres condamnés en horreur. Qu'il ne s'en trouve jamais chez vous ; veillez même avec soin pour empêcher que vos enfans, vos domestiques et tous ceux qui dépendent de vous ne les lisent ; vous seriez coupable de leur désobéissance : la moindre négligence sur cet article donne toujours atteinte à la pureté de la foi, et affoiblit en nous la religion. 2.° Ne souffrez jamais qu'on soutienne et qu'on semble défendre en votre présence, soit par divertissement, soit sous le prétexte de vouloir s'instruire, ce qui a été condamné. Ces sortes de conversations sur de pareils sujets sont des dissertations critiques et malignes, qui ne produisent que des doutes et des perplexités, qui nourrissent un esprit de cabale et de rebellion, et qui ne ten-

dent qu'à rendre méprisables les décisions de l'Eglise. 3.° Faites-vous une loi de ne jamais lire aucun livre suspect, soit pour les mœurs, soit pour le dogme : on ne sauroit avoir trop de délicatesse de conscience sur cet article. Le poison le plus subtil n'est pas le moins à craindre, le moindre soupçon de contagion fait recourir à tous les préservatifs.

DOUZIEME JOUR.

SAINT SABAS, MARTYR.

SAINT Sabas étoit Goth de naissance, de cette partie de la Gothie qui est la plus voisine de la Scythie, où se trouvoient plusieurs Chrétiens qui avoient été convertis à la Foi Catholique du temps même de Constantin le Grand et de ses enfans, avant que ces peuples tombassent dans l'Arianisme.

Sabas nourri dès le berceau dans le sein de la Religion Chrétienne, en suivit toujours toutes les maximes, et ne régla jamais sa conduite que selon l'esprit de la Foi. Doux, affable, et naturellement bienfaisant, il avoit gagné l'affection de tous ses compatriotes. Ennemi des vices si ordinaires à ceux de son âge, et des défauts communs à ceux de sa nation, il n'avoit de goût que pour les exercices de la Religion. La pureté fut toujours sa vertu favorite, et la tendresse pour la Reine des Vierges sa singuliere dévotion. Il avoit fait un accord avec ses yeux pour ne voir pas seulement une femme. La modestie, la fuite des occasions, la mortification et la priere furent les pieuses industries dont il se servit pour conserver son innocence, et quoique né parmi un peuple farouche, dur, et d'un esprit épais, la piété chrétienne l'avoit si bien civilisé et rendu si poli, que les Goths le regardoient

avec admiration, et on le proposoit par-tout comme un modele.

Comme toutes les vertus chrétiennes ont une mutuelle liaison entr'elles, la douceur, l'humilité, la patience faisoient en partie le caractere de notre Saint. La lettre que l'Eglise de Gothie écrivit sur son martyre à tous les Catholiques, et nommément à l'Eglise de Cappadoce, dit que saint Sabas paroissoit parmi les Goths avec beaucoup de distinction par sa haute vertu, par son zele pour sa religion et par sa charité. Peu versé dans les lettres, mais fort instruit dans la science des Saints, il confondoit les idolâtres par l'exacte régularité de ses mœurs et par l'éloquence muette de ses exemples. Officieux envers tout le monde, assidu au Service divin, et zélé pour l'honneur et l'avancement de l'Eglise, sans sortir des bornes de sa condition et de son état, il faisoit l'office d'Apôtre.

Assez riche des biens de patrimoine, mais pauvre par le mépris qu'il en faisoit pour Jesus-Christ, son trésor, c'étoit la Croix, et son cœur étoit où étoit son trésor. Il s'étoit interdit tout plaisir; sa vie étoit un exercice continuel de pénitence; il prioit sans cesse et jeûnoit tous les jours; sa foi vive, sa charité ardente lui inspiroient un courage supérieur à tous les dangers. Il avoit paru en diverses rencontres comme un généreux défenseur de la piété chrétienne avant que de devenir le Martyr de la Foi. C'est le portrait que nous fait de ce grand Saint la lettre de l'Eglise de Gothie, avant de nous décrire l'histoire édifiante de son martyre.

La persécution excitée par Athanaric Roi des Goths commença l'an 370, avec beaucoup de violence et de cruauté. Ce Prince étoit en guerre avec un autre Roi des Goths nommé Fritigerne, qui ne pouvant lui résister, avoit eu recours à la protection de l'Empereur Valens; et pour obtenir plus facilement le secours qu'il demandoit, il se fit Chré-

tien ; mais de la secte de l'Empereur qui étoit l'Arianisme. Athanaric vaincu par l'armée Romaine, et irrité de la perte qu'il avoit faite, déchargea toute sa colere sur ceux de ses sujets qu'il regardoit comme Romains, c'est-à-dire, qui étoit Chrétiens ; et il résolut de les exterminer, ou de les ramener à l'idolâtrie.

La persécution fut cruelle. Ce Roi barbare fit mourir les uns après les avoir foit interroger par des Juges, et avoir reçu de leur bouche, dit Sozomene, une généreuse confession de leur foi, et les autres, sans leur avoir seulement donné le loisir d'ouvrir la bouche : car on portoit par son ordre une idole sur un chariot par tous les lieux où l'on disoit y avoir des Chrétiens ; et tous ceux qui ne l'adoroient pas étoient égorgés sur le champ, ou brûlés avec leurs loges. Un grand nombre d'hommes et de femmes dont quelques-uns traînoient après elles de petits enfans, s'étant retirés dans l'Eglise, les païens y mirent le feu, et les y consumerent tous.

Mais le plus illustre de tous ces Martyrs fut saint Sabas. Les Magistrats païens effrayés de cette horrible boucherie, se contenterent d'ordonner que tous les habitans mangeassent des viandes immolées aux idoles, se persuadant que la dissimulation, ou du moins la connivence des Juges sauveroit la vie à plusieurs. Quelques Gentils du lieu où demeuroit saint Sabas, offrant des victimes à leurs idoles, vouloient assurer par serment qu'il n'y avoit pas un Chrétien parmi eux ; ce qu'ils faisoient par affection pour les Fidelles du lieu qu'ils cherchoient à mettre à couvert des recherches des Commissaires. Notre Saint ne put souffrir cet officieux parjure : plein de cet esprit de la vraie religion, qui hait toute dissimulation ; embrasé de cette charité ardente qui soupire après le martyre, il va se produire dans l'assemblée, criant hautement qu'on se gardât bien de jurer pour lui, parce qu'il déclaroit publi-

quement qu'il étoit Chrétien. Les Gentils le voyant ainsi déterminé se réduisirent à ne jurer que pour les autres, et dirent au Commissaire qu'il n'y avoit parmi eux qu'un Chrétien. Sabas fut donc cité. Il comparut avec tant de résolution et de joie que l'Officier en fut étonné. On s'informa quels biens il avoit : ayant appris qu'il n'avoit que l'habit dont il étoit couvert, le Commissaire ne daigna pas l'admettre à l'interrogatoire, et il se contenta de le chasser du Village comme un gueux.

La persécution s'étant rallumée l'année suivante, plus violente qu'auparavant, saint Sabas résolu d'aller célébrer la fête de Pâques dans une autre Bourgade avec un Prêtre nommé Guttique, parce que le Prêtre de son Village nommé Sansale s'étoit retiré pour se mettre à couvert de la persécution. A peine fut-il en chemin qu'il fut arrêté par la vue d'un homme plein de majesté, et d'une taille au-dessus de l'ordinaire, qui lui conseilla de retourner sur ses pas, l'assurant qu'il trouveroit le Prêtre Sansale dans le Bourg. Saint Sabas déférant peu à l'avis de cet inconnu, vouloit passer outre ; mais quoique l'air fût serein, il tomba tout-à-coup une si grande abondance de neige qu'il lui fut impossible d'avancer. Il reconnut que l'avertissement venoit de Dieu ; il retourna pour obéir, et il trouva que le Prêtre Sansale étoit revenu pour la fête de Pâques : ils la célébrerent ensemble avec beaucoup de piété ; et la nuit du mardi suivant, ils furent pris dans leur lit par une troupe de soldats idolâtres, qui avoient à leur tête Atharide fils de Rhotheste, l'un des principaux Seigneurs du pays.

Sansale ayant eu permission de s'habiller fut mis sur un chariot ; mais saint Sabas fut traîné presque tout nu à travers les cailloux et les épines, et fouetté durant le chemin à coups de verges et de batons. Mais sa patience surmonta la cruauté de ses bourreaux, et Dieu voulut la glorifier par un miracle ; car il se trouva le matin sans blessures, et

même sans avoir le corps meurtri. Il en railla lui-même ses bourreaux, leur demandant plaisamment quelles étoient les marques de son supplice. Sa hardiesse irrita leur férocité; ils prirent deux essieux de chariot, le lierent les mains étendues sur l'un et les pieds sur l'autre, et le renversant ensuite la face contre terre, le laisserent plusieurs heures dans cet horrible tourment. Ces barbares ayant éveillé la femme du logis pour leur préparer à manger, tandis qu'ils iroient reposer, lui laisserent le moyen de délier le Saint, qui bien-loin de profiter de sa liberté, passa le reste de la nuit à travailler avec cette femme pour le service de ses ennemis.

Le jour venu on fut étourdi de l'intrépidité et de la résolution du saint homme. Atharide en devint plus cruel; il lui fit lier les mains, et commanda que puisqu'il aimoit tant à rester dans cette maison, on le suspendit à la poutre. On y amena peu après le Prêtre Sansale, et on leur apporta des viandes immolées aux idoles, avec ordre de la part d'Atharide d'en manger s'ils vouloient sauver leur vie. Sansale répondit qu'on n'avoit qu'à le faire mettre en croix, ou le faire périr dans toutes sortes de tourmens; mais qu'on perdroit son temps à le solliciter de commettre un si grand crime. C'est, leur dit-on, le Seigneur Atharide qui vous ordonne d'en manger: Et qui est ce Seigneur Atharide, repartit Sabas, qui ose me commander de faire ce que Dieu me défend? à qui des deux dois-je obéir? Dieu n'est-il pas le premier et le souverain Maître? Dites donc à votre Seigneur Atharide, que Dieu me défend de manger de ces viandes impures; qu'elles sont bien plus propres à donner la mort que la vie, et qu'il n'y a que des hommes impurs et profanes, comme sont tous ceux qui adorent les idoles, qui puissent s'en nourrir.

A ces paroles un des serviteurs d'Atharide, outré de colere, lui pousse dans l'estomac le bâton ferré et pointu qu'il avoit à la main, avec tant de violence

que l'ayant renversé par terre, on le crut mort; mais le Saint s'étant relevé: Vous croyez, dit-il au valet en souriant, de m'avoir écrasé, cependant me voici, par la grace de mon Sauveur Jesus-Christ, encore plein de vie, et à peine ai-je senti le coup.

Atharide informé de ce qui s'étoit passé, en devint tout furieux, et ordonna qu'on fît mourir le Saint sur l'heure. Ses gens le prirent aussi-tôt et le conduisirent sur le bord de la riviere de Mussova pour le noyer, après avoir mis en liberté le Prêtre Sansale. Saint Sabas qui étoit persuadé que le plus grand bonheur qu'on puisse avoir sur la terre, c'est de donner sa vie pour Jesus-Christ, ne regarda la liberté de Sansale que comme une disgrace, et s'écria d'un ton piteux: Quel crime a donc commis ce Prêtre du Seigneur, pour ne pas mourir avec moi? De quoi vous embarrassez-vous, lui répondirent les bourreaux? ce n'est pas votre affaire. Alors saint Sabas pénétré du plus vif sentiment d'une tendre reconnoissance, bénit mille fois le Seigneur de la grace qu'il lui faissoit de donner sa vie pour lui.

Etant arrivé sur le bord de la riviere, les bourreaux furent touchés de compassion. A quoi bon, dirent-ils, faire mourir cet homme innocent? laissons-le aller; il n'a qu'à se dépayser. Atharide n'en saura jamais rien; donnons-lui la vie. Ne vous y jouez pas, répondit le Saint; faites ce qui vous est ordonné, autrement vous me rendriez un très-mauvais service: je vois déjà venir à moi ceux qui doivent me conduire à la gloire, vous ne sauriez appercevoir ce que je découvre; ne me privez pas d'une couronne qui doit faire toute ma félicité. Il fut donc précipité dans l'eau, et finit ainsi son glorieux martyre, le jeudi de la semaine de Pâques, le 12 Avril de l'an 372. Comme on l'avoit noyé avec une grosse piece de bois attachée au cou, il fut aisé de tirer son corps à terre. Les bourreaux le laisserent sur le rivage, où les bêtes et les

oiseaux le respecterent, nul ne l'ayant approché. Les Fidelles du lieu eurent soin de l'enlever. Julius Soranus, Commandant de l'armée Romaine sur la frontiere, homme fort pieux, obtint aisément des Goths ce trésor qu'il envoya dans son pays, qui étoit la Cappadoce, où ces précieuses Reliques ont toujours été en singuliere vénération; et ce fut presque en même-temps que l'Eglise des Goths envoya l'histoire du martyre de ce grand Saint à l'Eglise de Cappadoce.

La Messe de ce jour est celle du Dimanche précédent.

L'Oraison suivante est celle qu'on dit d'ordinaire en l'honneur des Saints Martyrs.

PRÆSTA, quæsumus, omnipotens Deus: ut qui Beati Sabæi Martyris tui natalitia colimus, intercessione ejus in tui Nominis amore roboremur. Per Dominum, etc.

FAITES, ô Dieu tout-puissant, que nous soyons fortifiés dans l'amour de votre saint Nom, par l'intercession de votre Bienheureux Martyr Sabas, dont nous honorons l'heureuse naissance dans le Ciel. Par Notre-Seigneur, etc.

L'ÉPÎTRE.

Leçon tirée de l'Epître du Bienheureux Paul Apôtre, aux Thessaloniciens. Chap. I.

FRATRES, dilecti à Deo, scientes electionem vestram: quia Evangelium nostrum non fuit ad vos in sermone tantùm, sed et in virtute, et in Spiritu sancto, et in plenitudine multa, sicut scitis quales fuerimus in vobis propter vos. Et vos imitatores nostri facti estis, et Domini, excipientes verbum in tribulatione multa, cum gaudio Spiritùs sancti: ita ut facti si-

MES FRERES, chéris de Dieu, nous savons comme vous avez été choisis: car lorsque nous vous avons prêché l'Evangile, ce n'a pas été seulement avec des paroles, mais encore avec des miracles, avec l'opération du Saint-Esprit, et avec un plein succès; ayant eu parmi vous en votre considération la conduite que vous savez. Vous aussi de votre côté vous avez suivi notre exem-

tis forma omnibus credentibus in Macedonia, et in Achaïa. A vobis enim diffamatus est sermo Domini, non solùm in Macedonia, et in Achaïa, sed et in omni loco fides vestra, quæ est ad Deum, profecta est.

ple, et celui du Seigneur, recevant la parole avec la joie de l'Esprit-Saint, au milieu même de diverses tribulations ; de sorte que vous êtes devenu un modele pour tous les Fidelles de la Macédoine et de l'Achaïe. En effet, ce n'est pas seulement dans la Macédoine et dans l'Achaïe, que vous avez donné cours à la parole du Seigneur, mais votre foi en Dieu s'est fait connoître par-tout.

Saint Paul ayant prêché la foi de Jesus-Christ dans la ville de Thessalonique, Métropole de la Macédoine, avec un fruit surprenant, les Juifs qui y demeuroient résolurent de le perdre. Il fut contraint de se retirer avec Silas pour laisser passer la tempête. Etant à Corinthe, et ayant appris par le retour de Timothée avec quelle fidélité les Thessaloniciens persévéroient dans la Foi, il leur écrivit cette belle Lettre, qui, dans l'ordre des temps, est la premiere des Epîtres que nous avons de cet Apôtre, ayant été écrite l'an de Jesus-Christ 52.

RÉFLEXIONS.

Mes Freres, chéris de Dieu. Quel titre plus glorieux ! quelle qualité plus noble, plus avantageuse, plus flatteuse ! Chéri de Dieu, signifie une prédilection qui distingue, un amour qui donne du mérite, une tendresse de la part de Dieu qui met le comble à la félicité. Chéri des Grands du monde, fait des favoris ; mais fait-il toujours des gens heureux ! La jalousie, les inquiétudes, les disgraces mêmes suivent d'assez prés la faveur. L'amitié de Dieu a des effets tout contraires : elle produit la charité, la paix, la ferveur, la persévérance ; elle est la source de toutes sortes de biens.

Mes Freres, chéris, de Dieu. Saint Paul appeloit ainsi ceux de Thessalonique à cause de leur vocation à la Foi au milieu d'une nation toute païenne.

Nous savons, ajoutoit-il, comment vous avez été choisis préférablement à tant d'autres, qui sont demeurés dans les épaisses ténebres du paganisme. N'avons-nous pas droit, par la miséricorde du Seigneur, au même titre ? et ne peut-on pas nous appeler chéris de Dieu, sachant comment nous avons été choisis ? Quelle grace, quelle insigne faveur, d'être nés dans le sein de l'Église, de parens chrétiens, catholiques, pieux ! Ne peut-on pas nous appeler avec saint Pierre (a), une race choisie, une assemblée qui joint la Royauté au Sacerdoce, une nation sainte, un peuple gagné par conquête, afin que nous fassions connoître les perfections de celui qui des ténebres nous a appelés à son admirable lumiere ? Mais peut-on dire de nous ce que saint Paul ajoutoit des Thessaloniciens : *Vous êtes devenus un modele pour tous les Fidelles.* Votre foi n'est pas stérile, et imparfaite ; elle est vive, animée ; c'est une foi opérante, et pleine de bonnes œuvres. Votre charité n'est point foible et languissante, elle ne cede point à la moindre résistance et à la plus légere épreuve ; mais c'est une charité active et laborieuse, qui est toute occupée du soin de plaire à Dieu, et de rendre service au prochain, dans tout ce qui regarde le salut des ames. Mon Dieu, nous vous avons les mêmes obligations que ces premiers Fidelles : mais avons-nous la même reconnoissance et la même fidélité ? Pouvons-nous aussi raisonnablement nous flatter d'avoir un jour la même récompense ? Notre conduite donne-t-elle une haute idée de notre charité et de notre foi ? nos mœurs font-elles honneur à notre religion ? et après avoir été chéris de Dieu, avons-nous pour ce Dieu un cœur fort tendre ?

Mais si quelqu'un a été singuliérement chéri de Dieu, ne sont-ce pas les personnes religieuses, qu'on peut appeler le petit troupeau, à qui il a plu au Pere céleste de donner son Royaume ? C'est

(a) 1. *Pet.* 2.

proprement la portion la plus favorisée de l'héritage de Jesus-Christ. Quelle gratitude ne doit-on pas avoir pour un si insigne bienfait ! mais quelles doivent être la fidélité et la perfection de ces ames chéries ! quelle piété dans leurs actes de Religion ! quelle ferveur dans leurs exercices de piété ! quelle pureté dans leurs mœurs ! quelle exacte régularité dans toute leur conduite ! Le peuple Juif, le plus chéri de Dieu, en faveur de qui Dieu avoit fait tant de merveilles, est devenu par son infidélité et par son ingratitude l'objet le plus marqué de la plus terrible colere de Dieu.

L'EVANGILE.

La suite du saint Evangile selon saint Jean.
Chap. 14.

IN illo tempore : Dixit Jesus Discipulis suis : Qui habet mandata mea, et servat ea : ille est, qui diligit me. Qui autem diligit me, diligetur à Patre meo : et ego diligam eum, et manifestabo ei meipsum. Dicit ei Judas, non ille Iscariotes : Domine, quia factum est, quia manifestaturus es nobis teipsum, et non mundo ! Respondit Jesus, et dixit ei : Si quis diligit me sermonem meum servabit, et Pater meus diliget eum, et ad eum veniemus, et mansionem apud eum faciemus : qui non diligit me, sermones meos non servat.

EN ce temps-là Jesus dit à ses Disciples : Celui qui sait mes commandemens et qui les garde, c'est celui-là qui m'aime; or celui qui m'aime sera aimé de mon Pere; et je l'aimerai, et je me ferai connoître à lui. Judas non pas l'Iscariote, lui dit : Seigneur, pourquoi est-ce que vous vous ferez connoître à nous et non pas au monde; Jesus lui répondit : Si quelqu'un m'aime il mettra ma parole en pratique : et mon Pere l'aimera; et nous le visiterons, et nous établirons notre demeure en lui pour celui qui ne m'aime point, il ne met point mes paroles en pratique.

MÉDITATION.

Des défauts qui se trouvent dans l'amour qu'on se flatte d'avoir pour Dieu.

PREMIER POINT.

CONSIDÉREZ que la plupart des Chrétiens n'aiment qu'eux-mêmes, lors même qu'ils se flattent le plus d'aimer Dieu. Rien n'est plus ingénieux à se déguiser que l'amour-propre ; il prend toutes sortes de noms et de masques : tantôt c'est ferveur, c'est charité ; c'est justice : tantôt c'est dévotion, c'est zele : et souvent même paroît-il sous le titre si respectable d'amour de Dieu. L'amour-propre n'est jamais plus tranquille que sous ces masques ; la vertu lui sert toujours d'abri.

Mais est-il si aisé de s'y méprendre ? L'amour de Dieu a un caractere inimitable ; il est pur, désintéressé, généreux, constant, ennemi des passions, doux, patient, mortifié, humble. Quand on est orgueilleux, immortifié, impatient ; quand on n'a que des éclairs de ferveur, des caprices de dévotion ; quand on ne cherche que ses propres intérêts, sa satisfaction, sa propre gloire, aime-t-on Dieu ?

On trouve des personnes qui font profession d'aimer Dieu, et qui ne sont jamais de plus mauvaise humeur que lorsqu'elles le servent. Chagrines, inquietes, impatientes, coleres même lorsqu'elles se flattent d'aimer Dieu davantage, les jours de dévotion et de fêtes ne sont pas les plus sereins ni les plus calmes. On diroit que les exercices de piété aigrissent leur mauvaise humeur. Des personnes si imparfaites peuvent-elles se flatter d'aimer Dieu ?

Les effets les plus ordinaires de l'amour de Dieu sont une douceur inaltérable, une humilité sincere,

une patience à l'épreuve de tout ; les adversités l'excitent, le feu de la persécution l'embrase, la mortification le nourrit. C'est une erreur de s'imaginer que l'amour de Dieu ignore les devoirs de la civilité et les bienséances ; rien n'inspire tant d'honnêteté, de charité, de politesse même que la véritable piété. Les chagrins naissent d'un cœur agité et inquiet ; l'amour divin tranquillise le cœur, et répand une onction intérieure qui l'amollit, l'adoucit, et rend même l'esprit pliant et souple. C'est cette résignation parfaite aux volontés du Seigneur ; c'est cette joie spirituelle, fruit nécessaire de l'amour divin ; c'est cette paix de l'ame que produit l'innocence, qui causent cette égalité d'humeur, cette douceur inaltérable, cette générosité, cette magnanimité de courage, cet assemblage de vertus dans tous ceux qui aiment véritablement Dieu. Voilà les marques du véritable amour de Dieu ; y reconnoissez-vous le vôtre ? aimez-vous Dieu avec droiture, avec persévérance, avec fidélité ? Mon Dieu, que d'illusions dans la dévotion !

SECOND POINT.

Considérez qu'en fait de dévotion et d'amour de Dieu, on prend souvent les connoissances et les lumières de l'esprit pour les sentimens et les ardeurs du cœur. On connoît combien Dieu est aimable, on s'étonne même combien il est peu aimé ; charmé alors de ces justes et pieux sentimens, on s'imagine qu'on l'aime. Bien des gens prennent le change, et seront un jour bien surpris de voir et de sentir que leur amour de Dieu n'a été qu'en idée ; le cœur a son domaine indépendant de celui de l'esprit.

On connoît que Dieu mérite d'être aimé ; on avoue qu'il faudroit être bien ingrat pour ne pas aimer Dieu : mais pour avoir pensé et parlé ainsi, peut-on dire qu'on l'aime ? on seroit bientôt démenti par son propre cœur. La charité est patiente, dit

saint Paul, elle est pleine de bonté. La charité n'est point jalouse ; elle ne fait rien mal-à-propos ; elle ne s'enfle point ; elle n'est point ambitieuse ; elle ne cherche point ses propres intérêts ; elle ne s'emporte point ; elle ne pense mal de personne ; elle n'a point de joie de l'injustice, ni du mal d'autrui, mais elle en a de ce qui est selon la vérité et de la prospérité de ses freres ; elle est docile, humble, gracieuse, constante. Reconnoissez-vous votre dévotion et votre amour de Dieu à ce portrait ?

Vous aimez Dieu de tout votre cœur, dites-vous, car c'est là le premier des commandemens, et la base de tous les autres ; et vous ne pouvez rien souffrir pour l'amour de Dieu ! Vous aimez Dieu ; et vous n'aimez point votre prochain, et vous avez de l'aigreur, et vous ne pouvez pas vous réconcilier avec vos freres ! Vous aimez Dieu ; et vous violez sans peine et en cent occasions les ordres de Dieu, vous préférez vos inclinations aux volontés de Dieu, vous sacrifiez les intérêts de Dieu, votre conscience, votre religion à vos propres intérêts, à vos passions, à votre gloire ! Vous aimez Dieu : soutiendrez-vous cette proposition au tribunal de Dieu ? Si c'étoit aimer Dieu que d'aimer les honneurs, les plaisirs, que de n'aimer que soi-même, bien des gens pourroient dire qu'ils aiment Dieu ; ne seriez-vous point de ce nombre ? consultons plutôt nos actions que nos sentimens et nos connoissances. Il faut pouvoir dire à Jesus-Christ, comme saint Pierre : Vous savez que je vous aime ; vous qui ne sauriez vous tromper, vous connoissez que mon cœur est embrasé d'un vif et ardent amour pour vous. Il faut que notre humilité, notre patience, notre douceur, notre mortification, notre charité envers le prochain, notre ferveur, notre persévérance puissent nous dire à nous-mêmes que nous aimons Dieu : tout autre témoignage sur ce point est suspect ; Dieu même n'entend guere d'autre langage.

Hé, Seigneur, que j'ai été long-temps dans l'erreur, lorsque je me suis flatté de vous aimer! Des défauts si multipliés et si grossiers auroient pu dessiller les yeux, et découvrir l'illusion si elle eût été moins volontaire; mais puisque vous daignez me faire la grace de connoître combien je vous ai peu aimé jusqu'ici, accordez-moi celle de vous aimer de tout mon cœur dès ce moment.

Aspirations dévotes durant le jour.

Quis nos separabit à charitate Christi: tribulatio, angustia? Rom. 8.

Qui nous séparera jamais de l'amour de Jesus-Christ, sera-ce la tribulation, ou les angoisses?

Certus sum quia neque mors, neque vita, neque creatura alia poterit nos separare à charitate Dei quæ est in Christo Jesu Domino nostro. Rom. 8.

Je suis assuré que ni la mort, ni la vie, ni nulle autre créature ne nous pourra séparer de l'amour de Dieu qui est fondé en Jesus-Christ Notre-Seigneur.

PRATIQUES DE PIÉTÉ.

1.° L'AMOUR de Dieu ne fut jamais oisif ni lâche; il trouve de l'exercice jusque dans le repos. Ce feu sacré que le Sauveur est venu apporter sur la terre s'éteint dès qu'il cesse d'agir. Il faut qu'il échauffe, qu'il éclaire, qu'il brûle. Un cœur froid, un esprit aveugle, une ame ensevelie dans ses imperfections, sont peu embrasés de ce divin amour. Magdelaine se tait prosternée aux pieds du Sauveur, mais elle les arrose de ses larmes, elles l'essuie avec ses cheveux, elle les baise et les frotte d'un parfum. Il faut que les œuvres disent qu'on aime Dieu; toute autre voix se fait peu entendre. L'amour divin aplanit toutes les difficultés, ou du moins il les surmonte. Ceux qui refusent à Dieu cent petits sacrifices qu'il leur demande, peuvent-ils dire qu'ils aiment Dieu? Ayez la consolation

aujourd'hui de vous prouver à vous-même que vous aimez Dieu. Voyez ce qu'il vous demande depuis si long-temps; votre Directeur, votre propre cœur, votre conscience vous le disent assez. Vous n'êtes pas en peine de trouver une matiere de sacrifice; Dieu vous demande que vous lui sacrifiez ce petit ressentiment, cette partie de plaisir, cette passion pour le jeu, cette visite peu nécessaire, ce raffinement de parure, etc. Prosterné à ce moment aux pieds de votre crucifix, dites à Dieu que c'est pour son amour que vous voulez aller voir aujourd'hui même cette personne avec qui vous étiez en froideur, que vous voulez vous priver de cette visite, de cette assemblée, de ce jeu; que vous lui faites un sacrifice de cette parure, et que vous prétendez par-là lui prouver que vous l'aimez; il vous sera aisé demain de lui en donner quelque autre preuve.

2.° Les personnes qui font profession de piété ne doivent pas négliger cette pratique. Si les victimes qu'elles ont à immoler ne sont pas d'une si grande valeur, elles ne sont pas d'un moindre mérite, et souvent coûtent-elles davantage à sacrifier. Ce n'est pas une assemblée mondaine, une passion du jeu, un ressentiment, une parure; mais ce sera une attache à un petit meuble peu convenable, ou superflu; une petite indifférence ou froideur, l'effet ordinaire d'une secrete jalousie; ce sera une légere immortification, un défaut d'éducation, une impolitesse de naturel, une inégalité d'humeur, un manque de douceur, une trop grande délicatesse. Déterminez aujourd'hui celle de ces victimes que vous voulez égorger; que ce petit sacrifice soit aujourd'hui la preuve de votre amour pour Dieu, et de votre zele. Un miroir, un ornement de chambre ou de lit, certains meubles trop recherchés feront bien de la peine à l'heure de la mort à des personnes Religieuses, qui à peu de frais auroient pu s'en faire un mérite auprès de Dieu, en s'en privant durant leur vie.

TREIZIEME JOUR.

SAINT HERMENEGILDE, MARTYR.

L'AN 571, Liuba Roi des Visigoths étant mort, Leuvigilde son frere qu'il avoit associé à la Royauté, se voyant seul maître de presque toute l'Espagne et de cette partie de la Province Narbonnoise qui étoit encore du Royaume des Visigoths, résolut de rendre héréditaire à sa famille son Royaume, qui jusqu'alors avoit été électif. Il fit donc reconnoître pour ses successeurs ses deux fils Hermenegilde et Recarede, et commença même à les faire régner chacun dans une portion de ses Etats; Hermenegilde dans l'Andalousie, et Recarede dans le pays des Celtibériens.

Hermenegilde étoit le Prince le plus accompli de son temps; sa taille majestueuse, son air noble et gracieux, son esprit vif et pénétrant, sa sagesse, sa bravoure, et ses manieres même polies au milieu d'une nation barbare, lui avoient gagné le cœur de tous ses sujets. Il avoit le malheur d'être Arien, comme toute la famille royale, quoiqu'il fût neveu de saint Leandre et de saint Isidore, Evêques de Seville, qui étoient freres de la Reine Théodosia mere de notre Saint. Cette Princesse étant morte, le Roi Leuvigilde épousa en secondes noces Gosvinde, veuve du feu Roi Athanagilde son prédécesseur. C'étoit une Princesse malfaite et de corps et d'esprit, d'un génie aigre et malin, violente et emportée jusqu'à la fureur, et entêtée sur-tout de l'Arianisme.

Leuvigilde voyant le parti des Catholiques affoibli par la défaite des Grecs, qu'il avoit chassés de toutes les places qu'ils occupoient le long de la côte, ne pensa plus qu'à trouver une épouse à

son fils Hermenegilde, laquelle en cimentant la paix qu'il venoit de donner à ses peuples, contribuât aussi par ses belles qualités à rendre son regne heureux.

Ingonde, fille de Sigebert Roi de France en Austrasie et de Brunehaud, et petite-fille par sa mere du Roi Athanagilde et de Gosvinde, lui parut la plus digne de son choix. C'étoit une jeune Princesse distinguée par sa naissance, par sa rare beauté, et encore plus par sa vertu. Elle étoit Catholique : la diversité de religion eût été un obstacle, si la Princesse ne se fût promise de retirer bientôt de l'Arianisme, avec le secours de la grace, le jeune Roi son époux, et si Gosvinde sa belle-mere ne se fût flattée de gagner bientôt sa petite-fille, et de l'obliger de gré ou de force à changer de religion.

Hermenegilde épousa Ingonde l'an 579, qui ne fut pas plutôt arrivée en Espagne qu'elle charma toute la Cour. Gosvinde, que les belles qualités de la jeune Princesse rendoient encore plus odieuse, en eut bientôt de la jalousie, qui se changea en haine et en dépit. Elle crut cependant qu'il falloit dissimuler et entreprendre de rendre sa petite-fille Arienne. Elle lui fit en apparence mille caresses dans les commencemens, pour amollir sa constance et ébranler sa foi; mais n'ayant pu y réussir, elle eut recours aux injures et aux dernieres violences. Il n'est point de mauvais traitemens qu'elle ne lui fît, jusqu'à la mettre une fois tout en sang par des coups qu'elle lui donna, et à la précipiter une autrefois dans un réservoir d'eau où elle pensa perdre la vie.

Ingonde souffrit cette persécution avec une patience, et une douceux digne de la religion qu'elle professoit; mais la pâleur de son visage et ses meurtrissures apprirent bientôt à Hermenegilde les cruautés de Gosvinde; ce qui l'obligea de se retirer avec son épouse à Seville, la capitale de ses Etats.

Ce fut durant cette douce tranquillité que non contente de demeurer ferme dans la foi Catholique, elle travailla si heureusement avec saint Leandre à retirer son mari du précipice de l'infidélité Arienne, qu'elle y réussit. Le saint Prélat instruit Hermenegilde des vérités de la foi orthodoxe, que ce Prince avoit déjà dans le cœur, et de tous les devoirs du salut. On prit le temps de l'absence du Roi Leuvigilde pour la cérémonie de son abjuration et de son baptême ; et ayant reçu avec l'onction du saint Chrême dans la Confirmation, cette force et cette constance chrétienne qui fait les héros du Christianisme, il ne souhaita plus que d'avoir l'occasion de donner des preuves de sa foi.

Il ne fut pas long-temps à la trouver. Le Roi Leuvigilde que le changement de religion avoit déjà fort irrité contre son fils, entra dans une si étrange colere, lorsqu'il apprit qu'il faisoit profession ouverte de la foi Catholique, que n'écoutant que la passion et les conseils violens de Gosvinde, qui ne cessoit de l'aigrir toujours davantage, il le dépouilla du titre de Roi qu'il lui avoit accordé, et résolut de lui ôter ses biens, et la vie même, s'il ne renonçoit à la foi Catholique qu'il avoit embrassée.

Avant que d'en venir à ces extrémités, il voulut tenter les voies de la douceur ; il lui envoya un Seigneur de la Cour, et lui écrivit la lettre suivante.

« Mon fils, j'aurois bien mieux aimé vous parler que vous écrire ; car si vous étiez ici, que pourriez-vous me refuser, soit que je vous le demandasse comme pere, soit que je vous l'ordonnasse comme Roi. Je vous ferois ressouvenir des marques sensibles que je vous ai données jusqu'ici de ma tendresse, et que vous avez sans doute oubliées depuis que je vous ai mis sur le Trône, avant que vous dussiez jamais avoir la pensée d'y monter. Je me flattois d'avoir un collegue qui m'aidât à conser-

ver

ver l'Empire des Goths dans l'état florissant où je viens de le mettre par mes victoires ; mais je ne m'attendois pas de trouver en la personne de mon fils un ennemi plus dangereux que tous ceux que j'ai vaincus. Vous n'êtes pas content que j'aye partagé avec vous mon Royaume, vous voulez régner seul ; c'est pour cela que vous avez quitté la religion de vos ancêtres pour embrasser celle des Romains les plus grands ennemis de l'Etat. Ignoriez-vous que la nation des Goths n'est devenue si florissante que depuis qu'elle est devenue Arienne ? Ignoriez-vous que rien n'aliene tant les esprits et les cœurs que la diversité de religion, et que vous ne pouviez rien faire qui me déplût davantage que de vous faire Catholique ? Souvenez-vous donc, mon fils, que je suis votre pere et votre Roi, et comme tel je vous conseille, et je vous ordonne de rentrer au plutôt dans votre devoir, en reprenant votre premiere religion, et de mériter par votre prompte soumission ma clémence ; sans quoi je vous déclare que si vous m'obligez de prendre les armes, il n'y aura jamais de miséricorde pour vous. »

Hermenegilde ayant reçu cette lettre du Roi son pere, lui répondit avec beaucoup de respect : qu'il savoit fort bien ce qu'il devoit à son pere et à son Roi ; mais qu'il n'ignoroit pas aussi ce qu'il devoit à Dieu ; qu'il espéroit de si bien accorder ces deux devoirs, que ne manquant ni au respect, ni à l'obéissance que la nature l'oblige de rendre à son pere ; en ce qui n'est pas contre Dieu, il conserveroit jusqu'à la mort la vraie religion qu'il avoit embrassée, hors de laquelle il étoit convaincu qu'il n'y avoit point de salut ; qu'il le supplioit de ne lui pas faire un crime d'avoir renoncé à la superstition Arienne, dès que Dieu lui avoit fait la grace de connoître la vérité ; qu'il seroit trop heureux de sceller sa foi par son sang, et que s'il avoit quelque chose à souhaiter, c'étoit la conversion de toute sa nation, et de sa famille.

La magnanimité chrétienne d'Hermenegilde irrita l'esprit soupçonneux du pere Arien. Il prit occasion de la conversion de son fils pour exciter une cruelle persécution contre l'Eglise. Notre Saint ayant fait passer la Reine Ingonde son épouse en Afrique avec son fils qui n'avoit encore que quelques mois, pour les mettre à couvert des artifices des Ariens, crut qu'il pouvoit rester en sûreté à Seville. Leuvigilde ayant débauché par ses ruses et par argent la plupart des Catholiques même qui s'étoient déclarés pour le saint Roi, résolut de l'aller assiéger dans Seville. Hermenegilde eût pu s'y défendre; mais craignant d'exposer la Ville, et respectant, pour ainsi dire, le sang de ses sujets, il se réfugia dans le camp des Romains dont il n'avoit pas encore appris la trahison. Lorsqu'il sut qu'ils s'étoient laissés gagner par argent contre la foi qu'ils lui avoient promise, il se retira dans Cordoue, et ne s'y trouvant pas en sûreté, il alla avec trois cents hommes choisis se renfermer dans la ville d'Osseto qui étoit une place assez forte, dont l'Eglise étoit célebre dans toute l'Espagne par sa sainteté, et respectable aux Goths même par les miracles visibles qui s'y faisoient. Cependant la place fut prise par les troupes de Leuvigilde qui poursuivoit son fils à outrance, résolu de lui faire changer de religion, ou de lui ôter la vie.

Hermenegilde poussé à bout, dépourvu de toute autre ressource, se réfugia dans l'Eglise. Leuvigilde ne voulut pas l'en tirer par force, mais il permit à son second fils Recarede, jeune Prince, qui aimoit son frere et qui avoit beaucoup de ses bonnes qualités, de l'aller trouver de sa part, et de l'assurer du pardon s'il venoit se soumettre à son pere. Recarede y agit de bonne foi: il représenta à son frere qu'il ne s'agissoit plus de religion, mais seulement de demander pardon au Roi, qui vouloit bien se contenter de sa soumission. Le Prince le crut, et vint se prosterner aux pieds de son pere,

qui l'embrassa et l'entretint toujours de belles promesses, jusqu'à ce que l'ayant insensiblement mené avec lui dans son camp, il le fit dépouiller de ses habits royaux, charger de chaînes et conduire prisonnier dans la tour de Seville. Là il employa tout de nouveau les promesses et les menaces pour lui faire embrasser l'Arianisme. Apprenant qu'il étoit invincible, il le fit resserrer dans un cachot destiné pour les criminels, et le fit traiter avec toute la dureté imaginable.

Le saint Prince entra dans ce triste cachot avec plus de joie qu'il n'étoit monté sur le Trône. Ne se regardant plus que comme un Soldat de Jesus-Christ, il se prépara par la priere, par le jeûne et par d'autres austérités au combat qu'il prévoyoit devoir bientôt soutenir pour la défense de la divinité de celui sous les yeux duquel il combattoit. Il se revêtit d'un cilice, il ne coucha plus que sur la dure, et ajouta plusieurs autres mortifications volontaires aux peines de sa prison.

La fête de Pâques étant arrivée, Leuvigilde qui s'attendoit que les mauvais traitemens auroient lassé la constance d'Hermenegilde, lui envoie un Evêque Arien pour lui donner la communion de sa main. Notre Saint eut horreur de la seule proposition que l'hérétique lui en fit; et prenant un ton de héros Chrétien et de Souverain, il lui reproche son impiété et son effronterie, et déclarant hautement qu'il vouloit vivre et mourir Catholique, il lui défend de paroître jamais devant lui. Leuvigilde apprenant la fermeté inébranlable d'Hermenegilde dans la foi, entra dans une furieuse colere, et envoya sur l'heure même des soldats pour le faire mourir.

Saint Hermenegilde qui s'attendoit bien que sa déclaration pour la foi de Jesus-Christ lui vaudroit le Martyre, se préparoit au sacrifice de sa vie, en s'immolant à chaque moment à son Dieu par ses vœux; il étoit à genoux répandant son cœur devant

Dieu, lorsque ces barbares étant entrés, lui fendirent la tête avec une hache, et le laisserent mort sur le pavé.

Dieu manifesta sur l'heure même la gloire du saint Martyr, par des concerts mélodieux qu'on entendit durant toute la nuit autour de son corps, et par des clartés célestes dont toute la prison fut éclairée.

Saint Grégoire le Grand qui a écrit l'histoire du triomphe de ce saint Martyr, attribue à son mérite et à son intercession auprès du Seigneur, la conversion du Roi Recarede son frere, et de toute la nation des Goths d'Espagne qui suivit bientôt après. Pour Leuvigilde, ajoute ce grand Pape, il fut au désespoir d'en être venu à cette extrémité; mais son repentir, quelque amer qu'il fût, n'alla point jusqu'à la conversion de son cœur. Il connut la vérité; mais la crainte qu'il eut qu'on ne le détrônât s'il venoit à changer de religion, le détermina à mourir dans l'Arianisme. Le Martyre de saint Hermenegilde arriva le soir du Samedi-Saint, qui étoit le 13 d'Avril l'an 586. Son corps est à Seville, à la réserve de la tête qui fut emportée à Saragosse lorsque les Mores se rendirent les maîtres de l'Andalousie. On conserve avec beaucoup de vénération dans l'Escurial et dans le College des Jésuites de Seville, quelques parcelles de ces précieuses Reliques; on en voit aussi dans les villes d'Avilla en Castille, et de Plaisance au Royaume d'Aragon.

La Messe de ce jour est en l'honneur de ce Saint.

L'Oraison qu'on dit à la Messe est celle qui suit.

DEUS, qui Beatum Hermenegildum Martyrem tuum cœlesti regno terrenum postponere docuisti; da quæsumus nobis, ejus exemplo caduca despicere, atque æterna sectari. Per Dominum, etc.

O DIEU! qui avez appris au Bienheureux Hermenegilde votre Martyr, à préférer le Royaume du ciel à celui de la terre; faites-nous la grace de mépriser à son exemple les biens périssables, et de ne nous attacher qu'aux biens éternels. Par Notre-Seigneur, etc.

L'ÉPÎTRE.

Leçon tirée du Livre de la Sagesse. Chap. 10.

Justum deduxit Dominus per vias rectas, et ostendit illi regnum Dei, et dedit illi scientiam Sanctorum: honestavit illum in laboribus, et complevit labores illius. In fraude circumvenientium illum adfuit illi, et honestum fecit illum. Custodivit eum ab inimicis, et à seductoribus tutavit illum: et certamen forte dedit illi ut vinceret, et sciret quoniam omnium potentior est sapientia. Hæc venditum justum non dereliquit: sed à peccatoribus liberavit eum. Descenditque cum illo in foveam, et in vinculis non dereliquit eum, donec afferret illi sceptrum regni, et potentiam adversùs eos qui eum deprimebant. Et mendaces ostendit, qui maculaverunt eum: et dedit illi claritatem æternam Dominus Deus noster.

Le Seigneur a conduit le juste par des voies droites, et il lui a fait voir le Royaume de Dieu. Il lui a donné la science des Saints il l'a enrichi dans ses travaux, et il lui en a fait recueillir tout le fruit. Il l'a aidé contre ceux qui vouloient le surprendre par leurs tromperies; et il l'a rendu respectable. Il l'a protégé contre ses ennemis, il l'a défendu des séducteurs, et il l'a engagé dans un rude combat, afin qu'il demeurât victorieux, et qu'il sût que la sagesse est plus puissante que toutes choses: c'est elle qui n'a point abandonné le juste, lorsqu'il fut vendu, mais elle l'a tiré des mains des pécheurs; elle est descendue avec lui dans la prison, et elle ne l'a point quitté dans ses chaînes, jusqu'à ce qu'elle lui eût mis entre les mains le sceptre royal, et qu'elle l'eût rendu maître de ceux qui l'avoient opprimé. Elle a découvert la fourberie de ceux qui l'avoient noirci par des calomnies; et le Seigneur notre Dieu lui a donné une gloire éternelle.

Il s'est trouvé des hérétiques qui ont rejeté le Livre de la Sagesse, comme apocryphe, parce qu'il condamnoit leurs erreurs; les Semi-Pélagiens, comme l'assure saint Augustin, étoient de ce nombre: mais toute l'Eglise l'a toujours reçu comme l'ouvrage de Salomon inspiré par le Saint-Esprit, comme il paroît par le troisieme Concile de Carthage, par le Pape Gélase, et par le Concile de

Trente. Saint Augustin et les plus célebres des anciens Peres le citent toujours comme l'ouvrage du Saint-Esprit.

RÉFLEXIONS.

Quoique la vie du Juste soit traversée par la malice des méchans, Dieu le conduit toujours par les voies les plus droites et les plus sûres. Les plus mauvais pas ne sauroient l'arrêter; les mauvais temps ne servent qu'à le faire aller plus vîte. Dieu est son guide: qu'a-t-il à craindre? Nous savons, disoit l'Apôtre, que toutes choses concourent à l'avantage de ceux qui aiment Dieu, de ceux qui, selon le dessein qu'il a formé, sont appelés pour être Saints. La science des Saints, c'est la science du salut. Dieu la donne à tous ceux qui ont un cœur droit et un esprit docile. Nul des Chrétiens qui n'ait étudié à cette école, mais combien peu y font des progrès (a). Ce n'est pas la faute du Maître qui fait lever son soleil sur les gens de bien et sur les méchans, et qui fait tomber la pluie sur les justes et sur les pécheurs; mais c'est qu'on fait peu de cas de sa doctrine, elle ne plaît pas à bien des gens. Le monde a ses écoliers; on goûte ses leçons, parce qu'on a l'esprit du monde; et l'on devient d'abord savant. Mais quelle science, bon Dieu! laquelle se réduit toute à savoir se damner sans frayeur, à savoir se perdre avec effronterie et avec joie.

Dieu enrichit les gens de bien dans leurs travaux, parce qu'il leur en fait recueillir tout le fruit. Leur sueur est de prix. Dieu essuie toutes leurs larmes: il compte tous leurs pas, il compte jusqu'à leurs cheveux; tandis que les pécheurs se lassent dans la voie de l'iniquité et de la perdition: *Lassati sumus in via iniquitatis et perditionis*; en marchant dans des chemins âpres, difficiles, scabreux: *Vias difficiles ambulavimus* (b). On a beau

(a) *Matth.* 5. (b) *Sap.* 5.

dire, on ne va pas en enfer de plain-pied. Que n'a-t-on pas à souffrir de la tyrannie des passions! on se perd toujours à grands frais: *Vias difficiles.* Les inquiétudes, les chagrins, l'amertume inondent les chemins que tiennent les libertins et les impies: *Viam autem Domini ignoravimus:* et ils ignorent la voie du Seigneur, en ignorant la science des Saints. Que cette ignorance leur est nuisible, et qu'elle coûte cher! Possédez toute la science du monde; sachez tous les devoirs de la bienséance et de la politesse; n'ignorez rien de ce que les mondains appellent agrémens, joies, plaisirs; soyez l'ame, pour ainsi dire, de toutes les fêtes mondaines: *Quid nobis profuit!* Science du monde, erreur, illusion, folie; que sert à un vieux pécheur, à une jeune personne d'avoir brillé, primé, d'avoir plu, et de s'être damné? *Ergo erravimus à via veritatis: et justitiæ lumen non luxit nobis:* Nous nous sommes donc égarés de la voie de la vérité: la lumiere de la justice n'a point brillé pour nous. Nous avons marché dans les ténebres: aveugles, extravagans, insensés, nous nous sommes égarés: nous qui nous flattions de la qualité de bel-esprit; nous qui regardions en pitié ceux qui tenoient une route contraire! Que cet aveu est désespérant! *Talia dixerunt in inferno qui peccaverunt:* Ainsi penseront, ainsi parleront dans les enfers ces femmes mondaines qui ignorent leur religion, qui veulent bien l'ignorer; ces libertins qui se font honneur de leur irréligion et de leur libertinage. Les regrets sont bien amers quand ils sont inutiles, et qu'ils sont éternels.

L'EVANGILE.

La suite du saint Evangile selon saint Luc.
Chap. 14.

In illo tempore: Dixit Jesus turbis: Si quis ve-

En ce temps-là: Jesus dit au peuple qui le suivoit:

nit ad me, et non patrem suum, et matrem, et uxorem, et filios, et fratres, et sorores, adhuc autem et animam suam, non potest meus esse Discipulus. Et qui non bajulat crucem suam, et venit post me, non potest meus esse Discipulus. Quis enim ex vobis volens turrim ædificare, non priùs sedens computat sumptus qui necessarii sunt, si habeat ad perficiendum: ne, posteaquam posuerit fundamentum, et non potuerit perficere, omnes qui vident, incipiant illudere ei, dicentes: Quia hic homo cœpit ædificare, et non potuit consummare! Aut quis Rex iturus committere bellum adversùs alium regem, non sedens priùs cogitat, si possit cum decem millibus occurrere ei qui cum viginti millibus venit ad se? Alioquin, adhuc illo longè agente, legationem mittens, rogat ea quæ pacis sunt. Sic ergo omnis ex vobis qui non renuntiat omnibus quæ possidet, non potest meus esse Discipulus.

Si quelqu'un vient à moi sans haïr son pere, sa mere, sa femme, ses enfans, ses freres et ses sœurs, et même sa propre personne, il ne peut être mon Disciple; et quiconque ne porte pas sa croix et veut me suivre, n'est pas digne d'être mon Disciple. Car qui d'entre vous ayant dessein de bâtir une tour ne se met pas auparavant à examiner la dépense qu'il faudra faire et s'il a de quoi achever; de peur qu'ayant jeté les fondemens, et ne pouvant achever, tous ceux qui en seront témoins ne viennent à se moquer de lui en disant: Voilà un homme qui a commencé à bâtir, et qui n'a pu achever! Ou bien quel est le Roi qui étant sur le point de marcher pour livrer bataille à un autre Roi, ne se mette pas à penser s'il peut avec dix mille hommes aller au-devant de celui qui vient à lui avec vingt mille! Autrement, lorsque celui-ci est encore éloigné, il envoie une ambassade, et demande la paix. Ainsi donc, quiconque de vous ne renonce pas à tout ce qu'il possede, ne peut pas être mon Disciple.

MÉDITATION.

De l'exemple de Jesus-Christ et des Saints.

PREMIER POINT.

CONSIDÉREZ qu'en fait de mœurs, l'exemple est la plus persuasive de toutes les raisons. Obsta-

ces, foiblesse, âge, condition, préjugés, tout cede à la force invincible de l'exemple. D'où vient cette effrénée licence de mœurs ; cette corruption si généralement répandue dans tous les états ; ces vices qui inondent toute la terre ? c'est l'effet du mauvais exemple : et pourquoi le bon exemple auroit-il moins de vertu, et sur les esprits et sur les cœurs ? On a beau se défendre sur sa délicatesse, sur la multiplicité des dangers : on a beau faire cent raisonnemens pour excuser sa lâcheté, l'exemple seul répond à tout.

Les bons exemples sont pour vous ou un grand motif pour remplir vos devoirs, ou un grand sujet de condamnation, si vous ne les remplissez point. L'exemple d'un Dieu-Homme devroit suffire pour vous faire vaincre toutes les difficultés. Vous êtes pauvre : Jesus-Christ l'a été. Il est dur d'être persécuté, calomnié, traité avec le dernier mépris : oseriez-vous comparer vos peines aux siennes ? Vous criez à la calomnie, à l'injustice : vous traite-t-on plus mal que Jesus-Christ ? que la vue de Jesus-Christ est un remede souverain pour bien des maux, et que son silence sur la croix doit étouffer de plaintes et de murmures !

Mais c'étoit un Dieu ; et nous sommes de foibles créatures : et n'est-ce pas cette réflexion qui doit donner une nouvelle force à son exemple ; un Dieu souffre pour mes péchés, et je refuse de faire pénitence ? un Dieu mene une vie obscure sur la terre, et je veux vivre dans l'éclat ? Un Dieu pardonne à ceux qui le font mourir sur la croix, et je ne veux pas pardonner une injure ? Un Dieu veut bien se croire obligé de souffrir pour entrer dans sa propre gloire, et je veux vivre dans la mollesse, dans l'abondance, dans les délices, et jouir de la même gloire, et entrer dans la joie du Seigneur. On sent, malgré les séduisantes révoltes de l'amour-propre, la force invincible de cet exemple. Bon Dieu, que la vue d'un Dieu crucifié dit de choses à un homme

qui l'envisage avec foi, sur-tout à la mort! que de reproches vifs, quoique muets; que de doutes éclaircis; que de perplexités dissipées; que de gens confondus à la vue de cet objet! Quelle raison, quel préjugé, quel amour-propre même peut tenir contre cet exemple!

SECOND POINT.

Considérez que ce n'est pas seulement un Dieu dont les exemples vous soient proposés pour régler vos mœurs; ce modele pourroit paroître trop relevé à des Chrétiens lâches. Vous avez une foule d'autres exemples que vous ne sauriez récuser, et qui ne vous rendent pas moins inexcusables.

Représentez-vous ce nombre prodigieux de Chrétiens fervens et parfaits, de tout âge, de tout sexe, et dans toutes sortes d'états, qui ont rempli avec ponctualité leurs devoirs, et accompli toutes les volontés du Seigneur avec zele. Nul qui ne vous fasse un vif reproche de vôtre lâcheté au service de Dieu; nul qui ne dissipe vos frivoles prétextes et vos excuses; nul qui ne confonde votre amour-propre avec tous ses droits. Vous êtes jeune, d'un naturel aisé, d'un esprit vif, d'une complexion délicate. Sainte Agnès n'avoit que treize ans; saint Elzéar étoit d'un naturel encore plus pliant; jamais personne n'eut plus de vivacité qu'un saint Augustin: et vit-on jamais un tempérament plus foible et plus délicat qu'une sainte Thérese, qu'un saint Louis de Gonzagues? Les Louis, les Henri, les Cunégonde, les Edouard, les Elisabeth, ont conservé leur innocence au milieu de la Cour. C'est dans l'état du mariage que les Monique, les Brigitte, les Françoise sont arrivées au sommet de la perfection; c'est dans la condition de bergere, de servante et de pauvre artisan, que les Genevieve, les Blandine, les Isidore, les Hommebon, sont devenus par leur piété le sujet de notre admiration, et l'objet de notre culte. La science a-t-elle été un obstacle à la haute sainteté de tant de saints Docteurs; la

prospérité, l'éclat de la naissance ont-ils nui à l'éminente piété de tant de saints Princes ?

Combien l'héroïque magnanimité de saint Hermenegilde ne doit-elle pas confondre de Chrétiens ? Né sur le trône, élevé, nourri au milieu des délices de la Cour, héritier présomptif de la couronne ; à la fleur de son âge, il sacrifie tout pour Jesus-Christ, plaisirs, richesses, honneurs, repos ; un Royaume même, enfin sa vie. Tout est sacrifié, quand il s'agit de sa Religion et de son salut. Bon Dieu ! qu'auront à répondre tant d'ames lâches qui sacrifient leur conscience, leur Religion, leur salut à un vil intérêt, à une folle passion, à une gloire imaginaire, quand on leur représentera l'exemple d'un saint Hermenegilde, et de tant d'autres Saints qui ont eu de si grands obstacles, et qui, avec moins de secours, se sont faits si grands Saints en répondant à la grace avec tant de fidélité. Mais que réponds-je moi-même aux reproches secrets que me fait ma propre conscience, à la vue de ces grands exemples.

Je n'ai rien à répondre, Seigneur ; mais je dois me confondre et implorer votre miséricorde, afin que ma confusion et mes regrets ne soient pas sans fruit. J'adore le même Dieu que les Saints ; j'ai le bonheur d'être de la même Religion qu'eux, et d'avoir la même regle de mœurs et le même Evangile ; j'attends la même récompense. Faites, Seigneur, par le secours de votre grace, que j'aie le même courage, la même persévérance et la même félicité.

Aspirations dévotes durant le jour.

Attendite ad petram unde excisi estis. Isaï. 51.

Faites, Seigneur, que je ne perde jamais de vue cette pierre angulaire, d'où j'ai été comme taillé.

Bonum æmulamini in bono semper. Galat. 4.

Que j'aie sans cesse un nouveau désir d'imiter les Saints.

PRATIQUES DE PIÉTÉ.

1.° L'EXEMPLE est une leçon muette, mais convaincante, qui démontre tout ensemble la vérité du précepte, la possibilité de la pratique, la ténuité des obstacles, et le mérite de l'action. Il n'y a rien de si éloquent que le bon exemple : les hommes croient plus leurs yeux que leurs oreilles. Il est difficile de diminuer l'impresion que fait la force de l'exemple. L'exemple autorise le vice et introduit la vertu. L'exemple d'une bonne vie est une instruction efficace pour toutes sortes de gens. Le monde seroit bientôt converti ou réformé, si tous ceux qui sont en place donnoient bon exemple. Prenez la résolution aujourd'hui de suivre les exemples des gens de bien, et de donner vous-même de bons exemples. Rappelez aujourd'hui dans votre esprit les mœurs chrétiennes, la conduite édifiante, les vertus visibles des gens de bien que vous connoissez. Vous avez éte édifié de la modestie de cette personne, de son respect si religieux dans le lieu saint, de sa modération en tant de rencontres. La piéte et la charité de cette jeune Dame vous ont charmé ; vous avouez que cette personne de qualité, que cet homme d'Eglise sont d'un grand exemple : dites-vous à vous-même ce que saint Augustin s'est dit tant de fois : *Et tu non poteris quod isti et istæ?* Est-ce que je ne pourrai pas moi-même, avec le secours de la grace, ce que ceux-ci et celles-là ont pu ? Suis-je moins intéressé à mon salut ? Ai-je une autre Religion ? attends-je une autre récompense ? Avez-vous été touché de la dévotion de ce jeune homme ? avez-vous été témoin de la charité exemplaire de cette Dame dans les prisons ou dans les hôpitaux ? Racontez ces exemples dans votre famille, en présence de vos enfans et de vos domestiques. On est si exact, et même si empressé à faire des portraits vifs et naturels des défauts d'autrui ; soyez

aussi zélé pour raconter dans la conversation et en famille des faits qui édifient. On ne sauroit faire des instructions qui soient mieux reçues, et qui soient plus efficaces. Bon Dieu, que ces récits édifians remplaceroient des entretiens médisans, ou du moins peu chrétiens !

2.° Ce n'est pas assez de vous proposer pour modele les vertus des gens de bien, il faut vous étudier vous-même à donner de bons exemples. Vos enfans, vos domestiques, vos amis ont-ils sujet d'être bien édifiés de votre conduite ? Vos filles apprennent-elles chaque jour en vous voyant la retenue, la modestie, le dégoût des vanités du monde, l'amour de la priere ; apprennent-elles la religion ? Ceux qui conversent avec vous, appprennent-ils en vous voyant à être plus réguliers, plus exacts observateurs de la loi, plus charitables, plus exemplaires ? Peu de gens, selon la pensée de saint Paul, qui ne puissent être des prédicateurs muets. Plus on est élevé, plus on prêche à beaucoup de gens. C'est une pratique bien sainte de se dire à soi-même quand on entre chez soi, ou quand on sort ; quand on va dans une assemblée, ou qu'on est dans son domestique : Je vais faire des instructions ; mes paroles, mes manieres, mon air, mes discours, tout doit servir de modele de vertu.

QUATORZIEME JOUR.

LES SAINTS TIBURCE, VALÉRIEN ET MAXIME, MARTYRS.

VALERIEN étoit un jeune Gentilhomme Romain, qui étant épris de la beauté et du mérite de sainte Cécile, la rechercha en mariage avec beaucoup d'empressement, et mit tout en usage pour pour l'avoir pour épouse.

Cécile qui étoit chrétienne à l'insu de ses parens qui étoient païens, fut d'autant plus alarmée des poursuites de Valérien, qu'elle avoit consacré à Dieu sa virginité dès son baptême. Cependant le mariage est conclu, et le jour arrêté pour les noces. Dans cette extrémité, sainte Cécile a recours à la priere, aux jeûnes, aux cilices et à plusieurs autres austérités : le Seigneur se rendit à ses larmes, et exauça ses vœux. Le mariage se fait, et les noces sont célébrées avec beaucoup de réjouissance : mais sainte Cécile animée d'une vive confiance en la bonté et en la toute-puissance de Jesus Christ, son divin époux, se trouvant seule avec Valérien : J'aurois, lui dit-elle, un secret d'importance à vous communiquer, si vous vouliez bien me promettre que vous ne le révélerez à personne. Je vous jure, répond Valérien, un secret inviolable. Sachez donc, repart la Sainte, que j'ai continuellement auprès de moi un Ange du Dieu vivant pour gardien de ma virginité : l'estime et l'attachement que j'ai pour vous, m'obligent de vous dire, que si vous ne m'aimez pas d'un amour pur, vous deviendrez l'objet de sa colere; et si vous osiez prendre la moindre liberté sur moi, vous en seriez puni de mort sur le champ.

Valérien fut d'abord interdit. Revenu de son étonnement, et la grace agissant dans son ame : Si vous voulez que je vous croie, répondit-il, faites-moi voir cet Ange; sans quoi j'aurai sujet de croire que vous aimez un autre homme que moi. Je le veux bien, repart la Sainte; mais il faut pour cela vous purifier dans un bain sacré, après quoi je vous promets que vous verrez mon Ange, et que vous en serez charmé. Le désir de voir cet Ange augmentant, Valérien demande à sainte Cécile où est ce bain sacré, et à qui il faut s'adresser pour y être admis. Allez-vous-en, lui dit-elle, à trois milles d'ici, sur le chemin d'Appia, vous y trouverez quelques pauvres à qui j'ai coutume de faire

quelques charités, vous leur donnerez de ma part cette aumône, et vous leur direz de vous faire parler au saint vieillard Urbain ; c'est lui qui a le secret de vous purifier par ce sacré bain, et par là de vous mettre en état de voir mon Ange.

Valérien part sur l'heure, et ayant trouvé le saint Pape Urbain, il fut bientôt instruit de tout le mystere. Il apprit que Cécile étoit Chrétienne, et que le bain sacré qui le rendroit capable de voir les saints Anges, c'étoit le baptême des Chrétiens. Valérien le demanda avec instance. Le saint Pontife le retint sept jours avec lui pour l'instruire ; et l'ayant baptisé, le renvoya.

Valérien arrivant au logis de sainte Cécile, la trouva en priere dans sa chambre, et aperçut à ses côtés un Ange dont le visage étoit brillant comme un soleil ; il tenoit deux guirlandes en main, tissues de roses et de lys, d'une beauté et d'un vif incomparable. Il leur en donna à chacun une, leur disant que c'étoit le présent que leur faisoit l'Epoux des Vierges, et comme un gage de la couronne éternelle qu'il leur préparoit dans le Ciel. S'adressant ensuite au jeune Néophite : Puisque vous avez pris la résolution, lui dit-il, d'être Vierge comme votre chaste épouse, Dieu m'ordonne de vous dire qu'il est prêt de vous accorder tout ce que vous lui demanderez. A ces paroles, Valérien se prosternant à terre : Hélas, Seigneur, s'écrie-t-il, la grace que je vous demande, c'est la conversion de mon frere Tiburce ; nous nous sommes toujours tendrement aimés l'un l'autre ; faites qu'il ait le même bonheur que moi. Vous ne pouviez rien demander à Dieu qui lui fût plus agréable que le salut de ce cher frere, repartit l'Ange, aussi vous l'a-t-il accordé. Et en disant cela il disparut.

A peine Valérien et Cécile comblés de joie, venoient d'achever leur priere, accompagnée de mille actions de graces, que Tiburce arrive ? et saluant sa belle-sœur : D'où peut venir, dit-il, une odeur

de roses et de lys que je sens, dans une saison qui n'a ni lys ni roses ? Vous m'en avez toute l'obligation, répond Valérien en souriant : vous n'en avez à présent que l'odeur ; mais il ne tiendra qu'à vous d'en porter une couronne Ensuite lui sautant au cou : Je suis Chrétien, mon cher frere, s'écrie-t-il, et j'espere que vous ne tarderez pas de l'être. Après quoi lui racontant tout ce qui s'étoit passé, il pria sainte Cécile de lui expliquer en abrégé notre croyance. Tiburce sur qui la grace agissoit puissamment, ouvre les yeux à la vérité, et s'écrie : Que faut-il que je fasse ? Il faut, lui dit la Sainte, que, sans différer un moment, vous alliez avec votre frere trouver le saint Pontife Urbain, qui vous ayant instruit vous donnera le Baptême.

On ne peut dire quelle fut la joie du saint Pape, de voir Tiburce à ses pieds. C'étoit un jeune homme bien fait, qui avoit beaucoup d'esprit, d'une hardiesse et d'une intrépidité incroyables. Saint Urbain le retint quelques jours pour l'instruire ; et l'ayant baptisé, le renvoya comblé de joie, et animé d'un si grand zele pour la Religion, qu'il ne soupiroit qu'après le martyre.

La Foi dans les deux freres ne fut pas oisive. Les pauvres ressentirent bientôt les effets bienfaisans de leur conversion ; leurs aumônes tirerent bien des gens de la misere. Leur piété et leur zele parurent sur-tout à ensevelir les corps des Martyrs durant la persécution ; à consoler et à fortifier les saints Confesseurs dans leurs chaînes.

Une vertu si éclatante dans des personnes de cet âge, de ce mérite et de cette qualité, ne pouvoit pas manquer de faire grand bruit. Almaque, Préfet de Rome, et grand ennemi des Chrétiens, en étant averti, mande les deux freres. Valérien et Tiburce ayant paru : Je suis surpris, leur dit le Préfet, que des gens de votre qualité osiez vous mêler avec ces misérables Chrétiens qui sont en exécration à toute la terre. Sied-il bien à des personnes comme

vous de fréquenter de pareilles gens ? Si vous voulez faire du bien, manque-t-il d'honnêtes gens dans Rome ?

Il paroît bien, Seigneur, répond Tiburce, que vous connoissez peu les Chrétiens. La qualité seule de serviteur du vrai Dieu dans la seule véritable Religion, vaut toutes les richesses et tous les titres de noblesse. Il n'y eut jamais de nation si sage : ils méprisent tout ce qui paroît quelque chose aux yeux des hommes, et qui n'est rien dans le fond ; et ils estiment ce qui ne paroît rien à nos yeux, et qui en soi vaut toutes choses. Almaque l'interrompant : Et qui en soi n'est rien de réel, quoiqu'il paroisse être quelque chose ? C'est ce monde qui n'est qu'une figure qui passe, répond Tiburce ; ce sont ces vains honneurs dont on se repaît ; c'est ce fantôme de gloire, cette chimérique félicité de cette vie après laquelle on court. Et qu'entendez-vous, repart Almaque, par ce qui en soi vaut toutes choses, et qui ne paroît rien à nos yeux ? C'est l'autre vie, répond Tiburce ; cette vie heureuse pour les justes, laquelle ne doit jamais finir ; cette vie malheureuse et éternelle qui doit être le partage des ames criminelles. Qui vous a appris toutes ces rêveries, dit Almaque ? Dites ces vérités éternelles, réplique Tiburce, et je vous répondrai que c'est l'esprit de mon Sauveur Jesus-Christ, mon Seigneur et mon Dieu qui m'a instruit. Qui vous a fasciné l'esprit, repart le Préfet, par tant d'idées creuses ? et depuis quand extravaguez-vous ? Permettez-moi, Seigneur, de vous dire qu'on n'est dans l'erreur, et qu'on n'extravague que quand on prend pour un Dieu une statue de bois ou de pierre, ou qu'on préfere une poignée de jours, accompagnée de tant de chagrins, à une félicité pleine et éternelle : j'avoue que j'extravaguois quand j'étois dans l'aveuglement où vous êtes ; mais depuis que Jesus-Christ m'a éclairé par sa miséricorde, je pense juste et je raisonne bien. Vous êtes donc Chré-

tien, repart le Juge ? J'ai ce bonheur, répond Tiburce, et je m'en fais honneur.

Le Préfet, irrité par des réponses si hardies et si justes, fait arrêter Tiburce ; et s'adressant à Valérien : Vous voyez, lui dit-il, que votre frere a perdu l'esprit. Vous vous trompez, Seigneur, repart Valérien, il ne fut jamais si sage. Vous êtes, à ce que je crois, aussi fou que lui : je n'ai jamais vu tant d'extravagance. Vous ne penserez pas toujours de même, répond Valérien ; et vous reconnoîtrez un jour, mais trop tard, qu'il n'y eut jamais une plus insigne folie, que de prendre pour des Dieux de purs hommes, et de s'imaginer que des hommes fourbes, scélérats, impudiques durant leur vie, soient devenus Dieux à leur mort. Quelle idée avez-vous de la Divinité ? Et ne faut-il pas avoir perdu le sens commun pour s'imaginer qu'il y a plus d'un Dieu ? et cette risible multitude de Déesses et de Dieux n'est-elle pas la plus pitoyable de toutes les extravagances ?

Almaque ne sachant que répondre, entra dans une espece de fureur ; et sans avoir égard à la qualité des deux saints Confesseurs, les fit battre et fustiger avec tant de cruauté, qu'ils faillirent à expirer dans ce supplice. On les entendoit s'écrier sous cette grêle de coups : Soyez éternellement béni, Seigneur, de la grace que vous nous faites en ce jour, de répandre notre sang pour l'effusion du vôtre.

On avoit ramené les deux Saints en prison, lorsque Tarquinien, Assesseur du Préfet, lui représenta que s'il ne faisoit promptement exécuter ces deux Gentilshommes Romains, ils ne manqueroient pas de se servir de tout le temps qu'il leur laisseroit, pour distribuer tous leurs biens aux pauvres. Cet avis le frappa, et il ordonna qu'on menât sans délai les deux freres au temple de Jupiter, pour y offrir le sacrifice ; que s'ils refusoient de le faire, on les fît mourir.

Cet arrêt étant prononcé, on les met entre les mains de Maxime, pour être conduits au supplice. Cet Officier surpris de la joie extraordinaire que témoignoient les saints Martyrs, leur en demande le sujet. N'avons-nous pas sujet de nous réjouir, répond Tiburce, de nous voir arrivés au terme de cette triste vie, qui n'est proprement qu'un exil, pour en commencer une pleinement heureuse, qui n'aura point de terme. Est-ce qu'il y a une autre vie, repart Maxime ? Sans doute, reprend Tiburce : notre ame qui seule ressent la joie et la tristesse, est immortelle ; et après cette vie si courte et sujette à tant de traverses, il y en a une qui ne doit jamais finir, heureuse et délicieuse, destinée pour tous les Chrétiens qui font une mort sainte, et souverainement malheureuse pour tous ceux qui ne sont pas Chrétiens.

Maxime touché de cette vérité : A ce prix là, dit-il aux saints Martyrs, je veux être Chrétien, et je fais volontiers comme vous un sacrifice de ma vie ; faites surseoir jusqu'à demain l'exécution de notre arrêt, lui disent nos deux Saints ; faites-nous conduire chez vous, afin que cette nuit vous puissiez recevoir le Baptême, et apercevoir au moment de notre mort un foible rayon de notre gloire. Tout cela se fit. Sainte Cécile vint elle-même durant la nuit dans la maison, et par ses discours fit naître dans le cœur de tous ces nouveaux Chrétiens un plus ardent désir du martyre. Le lendemain, au moment que les Saints Valérien et Tiburce eurent le cou coupé. Maxime vit leurs ames, resplendissantes comme des astres lumineux, portées dans le Ciel par les Anges au milieu d'une gloire qui l'éblouissoit. Alors ne pouvant retenir ses larmes : Généreux serviteurs du vrai Dieu, s'écria-t-il, que votre sort est heureux ! et qui peut comprendre, comme je le vois, quelle est votre gloire ! Puisque j'ai le bonheur d'être Chrétien comme vous, que ne puis-je avoir le même sort ? Cette conversion éclatante de

Maxime, l'un des premiers Officiers du Préfet, fut suivie de la conversion de beaucoup de Païens, et elle ne tarda pas à être bientôt récompensée. Almaque en étant averti, ordonna qu'il fût sur l'heure roué de coups de bâton; et cet arrêt fut exécuté avec tant de cruauté, que le saint Martyr expira dans ce supplice. Le Martyre de ces grands Saints arriva vers le commencement du troisieme siecle. Les corps des saints Martyrs furent enterrés à quatre milles de la Ville, proche du lieu où ils avoient été martyrisés. Leur culte a été public dans toute l'Eglise dès le quatrieme siecle. Le Pape Grégoire III rétablit leur tombeau vers l'an 740: et sur la fin du même siecle, Adrien I fit rebâtir leur Eglise. Leurs corps furent transférés dans la ville de Rome avec celui de sainte Cécile par le Pape Pascal, vers l'an 821, qui les mit dans l'Eglise du nom de cette sainte Vierge.

La Messe de ce jour est en l'honneur de ces saints Martyrs.

L'Oraison qu'on dit à la Messe est celle qui suit.

PRÆSTA quæsumus, omnipotens Deus, ut qui sanctorum Martyrum tuorum Tiburtii, Valeriani et Maximi solemnia colimus, eorum etiam virtutes imitemur. Per Dominum nostrum, etc.

FAITES, s'il vous plaît, Dieu tout-puissant, qu'en solennisant la Fête de vos saints Martyrs Tiburce, Valérien et Maxime, nous imitions aussi leurs vertus. Par Notre-Seigneur Jesus-Christ, etc.

L'EPÎTRE.

Leçon tirée du Livre de la Sagesse. Chap. 5.

STABUNT Justi in magna constantia adversùs eos, qui se angustiaverunt, et qui abstulerunt labores eorum. Videntes turbabuntur timore horribili, et mi-

LES justes s'éleveront avec une grande hardiesse contre ceux qui les auront accablés d'afflictions; et qui leur auront ravi le fruit de leurs travaux. Les méchans à cette

rabuntur in subitatione insperatæ salutis, dicentes intra se, pœnitentiam agentes, et præ angustia spiritûs gementes: Hi sunt quos habuimus aliquando in derisum, et in similitudinem improperii. Nos insensati visam illorum estimabamus insaniam, et finem illorum sine honore: ecce quomodo computati sunt inter filios Dei, et inter Sanctos sors illorum est.

vue seront saisis de trouble et d'une horrible frayeur, ils seront surpris d'étonnement, en voyant tout d'un coup, contre leur attente, les justes sauvés. Ils diront en eux-mêmes, étant pénétrés d'un vif regret, et jetant des soupirs dans le serrement de leurs cœurs: Ce sont-là ceux qui ont été autrefois l'objet de nos railleries, et que nous donnions pour exemple de personnes dignes de mépris. Insensés que nous étions, leur vie nous paroissoit une folie, et leur mort honteuse: et cependant les voilà élevés au rang des enfans de Dieu, et leur partage est avec les Saints.

Le Saint-Esprit, dans ce Chapitre, fait une vive peinture des sentimens des justes dans l'autre vie à l'égard des pécheurs: et des sentimens des pécheurs à l'égard des justes Qu'il seroit à souhaiter, dit saint Bernard, que nous eussions sans cesse devant les yeux cette diversité de sentimens que Salomon ne perdoit guere alors de vue! rien ne seroit plus propre pour consoler les justes, et pour convertir les pécheurs.

RÉFLEXIONS.

Ce sont là ceux qui ont été autrefois l'objet de nos railleries. Insensés que nous étions. Cet aveu si honorable à la vertu, est presque aussi ancien que le monde, La vertu a été persécutée dès sa naissance; les gens de bien ont eu à souffrir dès qu'il y a eu des libertins. Mais ce fait, pour être plus ancien, n'en est pas moins surprenant.

Qu'une dévotion feinte révolte les esprits et excite l'indignation de tout le monde; rien de plus juste; les hypocrites sont des objets de la haine de Dieu et de l'aversion des honnêtes gens. Mais que l'on se révolte encore contre la véritable piété, et que la vertu chrétienne souffre une espece de persécution

au milieu même du Christianisme ; ce sont là de ces faits que la seule expérience rend croyables, et qui paroissent également opposés à la Religion et au bon sens.

Une jeune personne désabusée de ces frivoles amusemens dont elle sent le vide, éclairée des lumieres surnaturelles, touchée de la grace, prend-elle le parti de la vertu : que de censures, bon Dieu, que de mortification à souffrir, que de fâcheux déboires ! La victoire sur les passions n'est pas toujours celle qui coûte le plus ; une vertu naissante n'est jamais plus à l'épreuve que quand il faut essuyer les railleries et, ce qui est plus sensible, les reproches indiscrets de la part même de ceux qui passent pour gens de bien.

Qu'une autre de même âge, séduite par ces brillans dehors qui enchantent, et par les flatteuses espérances dont le monde repaît ceux qui le servent, entre dans la voie large de la perdition, et se livre aux pernicieuses maximes du monde, on n'en dit mot : et pour peu qu'on excelle dans quelqu'une de ces qualités mondaines, si contraires à l'esprit de la Religion, chacun la loue. Les parens sont les plus ardens à nourrir la passion : quoi qu'il en coûte pour fournir au jeu, au luxe, on lui sait bon gré dans la famille du parti qu'elle embrasse. Se distingue-t-elle au bal, à la danse ? chacun lui applaudit : tandis qu'une vertu édifiante devient souvent un sujet de risée. On donne à pleines mains pour fournir à la débauche de ce jeune libertin, et aux parures d'une fille mondaine : mais ces enfans prennent-ils le parti de la retraite, de la modestie, de la dévotion, peu s'en faut qu'on ne les déshérite ; du moins sont-ils réduits aux seuls droits de leur légitime : tandis que l'héritage et les legs de surcroît sont pour les indévots et pour ceux qui ont l'esprit du monde. Que répondre à Dieu, quand il demandera le motif de ces indignes préférences, de ces irréligieuses prédilections ? on criera

alors à l'impiété, à l'injustice; mais les repentirs viendront trop tard.

Nos insensati! Mais que sert de devenir sage, quand il n'y a plus de remede au mal. Insensés que nous étions, nous regardions avec pitié la vie exemplaire des gens de bien; nous raillions de leur retenue et de leur circonspection; nous les voyons avec mépris et avec fierté. Bannii de nos assemblées, avec quel malin plaisir tournions-nous en ridicule leurs meilleures actions! Que de plaisanteries sur leur délicatesse de conscience, et sur leur régularité! C'étoient à nos yeux des gens d'un mauvais goût, d'un génie borné, et d'une bizarrerie d'humeur qui tendoit à la folie. Hélas! quelle extravagance étoit la nôtre! *Ecce quomodo computati sunt inter filios Dei; et inter Sanctos sors illorum est* Ces personnes si méprisables à nos yeux étoient la plus noble portion du troupeau de Jesus-Christ. Illustres héritiers de la vertu des Saints, ils le sont aujourd'hui de leur gloire: leur sort heureux sera éternellement un objet d'admiration et de vénération à tout l'univers, et à nous un sujet de désespoir et de rage.

Talia dixerunt in inferno ii qui peccaverunt. Ainsi pensent de la vraie sagesse des gens de bien à l'heure de la mort, ceux qui n'ont pas voulu leur ressembler durant la vie. Ainsi rendent justice à la vertu chrétienne, même dans les enfers, ceux qui l'ont persécutée sur la terre; ainsi la respectent dans l'autre monde, ceux qui l'ont si fort déchirée dans celui-ci.

L'ÉVANGILE.

La suite du saint Evangile selon saint Jean.
Chap. 15.

IN illo tempore: Dixit Jesus Discipulis suis: Ego sum vitis vera: et Pater meus agricola est.

EN ce temps-là: Jesus dit à ses Disciples: Je suis la véritable vigne, et mon Pere est celui qui la cultive.

Omnem palmitem in me non ferentem fructum, tollet eum : et omnem qui fert fructum, purgabit eum, ut fructum plus afferat. Jam vos mundi estis propter sermonem, quem locutus sum vobis : Manete in me, et ego in vobis. Sicut palmes non potest ferre fructum à semetipso, nisi manserit in vite : sic nec vos, nisi in me manseritis. Ego sum vitis, vos palmites : qui manet in me, et ego in eo, hic fert fructum multum : quia sine me nihil potestis facere. Si quis in me non manserit : mittetur forâs sicut palmes; et arescet, et colligent eum, et in ignem mittent, et ardet. Si manseritis in me, et verba mea in vobis manserint quodcumque volueritis petetis, et fiet vobis.

Toute branche qui sera en moi sans porter de fruit, il l'ôtera; et toutes celles qui portent du fruit, il les nettoyera, afin qu'elles portent plus de fruit. Pour vous, vous êtes déjà nets à cause de ce que je vous ai dit : Demeurez en moi, et je demeurerai en vous. Comme la branche ne peut d'elle-même porter de fruit qu'elle ne demeure unie à la vigne, ainsi vous n'en pouvez point porter que vous ne demeuriez unis à moi. Je suis la vigne, et vous êtes les branches : celui qui demeure en moi, et en qui je demeure, porte beaucoup de fruit ; car sans moi vous ne pouvez rien faire. Si quelqu'un ne demeure pas en moi, il sera jeté dehors comme le sarment, et il deviendra sec : on le ramassera, on le jettera au feu, et il brûlera. Si vous demeurez en moi, et que mes paroles demeurent en vous, vous demanderez tout ce qu'il vous plaira, et vous l'obtiendrez.

MÉDITATION.

De l'état de péché mortel.

PREMIER POINT.

CONSIDÉREZ que l'homme ne peut pas être dans un état plus malheureux sur la terre, qu'en étant dans l'état de péché mortel. Qu'on regorge de biens ; qu'on soit dans la splendeur et que tout nous rie ; qu'on soit rassasié d'honneurs et de plaisir ; qu'on soit au faîte de la grandeur, et même sur le trône, on est souverainement malheureux si l'on est en état de péché mortel. Ce qu'est un cadavre aux yeux

yeux du peuple sur un lit de parade, tel est un homme en état de péché mortel aux yeux de Dieu, au milieu même de l'abondance et des honneurs. Tout l'éclat du monde ne sauroit empêcher la corruption. Les vers ne respectent ni la noblesse du sang, ni la délicatesse des traits. Les drogues odorantes et les parfums peuvent conserver les chairs d'un corps mort ; mais ils ne sauroient empêcher que ce ne soit un cadavre. Une ame en état de péché mortel, est quelque chose de pire : tous les trésors de l'univers, toutes les fêtes du monde n'empêchent pas qu'elle ne soit abominable et un objet d'horreur aux yeux de Dieu : et l'on vit tranquillement dans cet état, et l'on s'y plaît, et l'on y persévere !

Un homme en état de péché mortel, c'est un homme dans la disgrace de Dieu, dégradé auprès de Dieu de tout mérite, déchu de tous les droits que lui donnoit la grace, dépouillé de tous ses privileges ; et s'il meurt dans cet état malheureux, l'enfer va être sa demeure éternelle ; et son héritage, les regrets, la rage et les feux éternels.

Quelle seroit la désolation d'un courtisan qui sauroit que le Prince ne le voit plus qu'avec dégoût. Un homme en état de péché mortel, est un objet d'horreur aux yeux de Dieu. Si la colere du Tout-Puissant n'éclate pas sur lui, c'est un pur effet de la miséricorde qui n'affoiblit point les droits et la rigueur de la justice. Un homme en péché mortel, est un criminel condamné au dernier supplice : à la vérité on en differe l'exécution pour lui donner le temps d'obtenir sa grace ; mais que doit-on penser d'un criminel de lese-majesté divine, qui pouvant obtenir cette grace, persévere dans l'état de péché mortel ? N'est-ce point là mon portrait ? Quelle sera ma destinée ?

SECOND POINT.

Considérez que l'état de péché mortel est un état souverainement malheureux ; parce qu'alors quoi

que fasse le pécheur, son péché en détruit devant Dieu tout le mérite. Quoi que je pusse faire, disoit saint Paul, eussé-je tout ce qu'on peut avoir de foi pour faire changer de place aux montagnes; eussé-je distribué tous mes biens pour la subsistance des pauvres; eussé-je même livré mon corps jusqu'à être brûlé, si la charité me manque, si je ne suis point en grace avec Dieu, c'est en vain que je travaille : tout ce que je puis souffrir ou faire, ne me sert de rien pour le Ciel; parce que l'état du péché est un état de mort. Or dans un état de mort comment faire des actions de vie ? et si ce ne sont pas des actions de vie, de quoi peuvent elles servir pour l'éternité.

Le péché mortel réduit l'homme à n'être plus rien dans l'ordre de la grace : *Charitatem autem non habuero, nihil sum* (a). Or d'un rien on ne doit rien attendre. Bon Dieu ! quelle perte fait un pécheur durant la vie ! Dieu ne lui tiendra jamais compte de ce qu'il fait en état de péché mortel.

Nos actions ne sont méritoires pour l'éternité, qu'autant qu'elles sont consacrées par Jesus-Christ. Or pour cela il faut que nous soyons unis à Jesus-Christ par la charité; tandis que cette union subsiste nos actions tirent de lui une vertu particuliere; mais cette communication est-elle ôtée par le péché, nous devenons comme des sarmens secs, inutiles, qui ne sont bons que pour être jetés au feu. Les branches de la vigne ne portent du fruit qu'autant qu'elles demeurent attachées au cep.

Que les Saints ont bien connu et goûté cette importante vérité ! Que n'ont-ils pas fait et que n'ont-ils pas souffert pour ne se jamais séparer de cette vigne mystérieuse ! Honneurs, plaisirs, trésors, vaine lueur avec quoi le monde éblouit et enchante; disgraces, persécutions, supplices affreux que le démon emploie pour nous effrayer; rien n'a été capable d'ébranler leur foi, ou de les arra-

(a) 1. *Cor*, 13.

cher. Les saints Tiburce, Valérien et Maxime ont tout sacrifié plutôt que de perdre la grace : et combien de gens perdent tout par un seul péché mortel !

Mon Dieu, dans quel état pitoyable ai-je vécu ; et que serois-je à présent si vous aviez jeté au feu cette branche arrachée ! réunissez-la au cep par votre grace, divin Sauveur. Je vais travailler dès ce moment à mériter cette faveur.

Apirations dévotes durant le jour.

Ne projicias me à facie tua, et Spiritum sanctum tuum ne auferas à me. Psal. 50.

Ne me rejetez pas de votre présence, et faites toujours luire sur moi les lumieres de votre Esprit-Saint.

Quis nos separabit à charitate Christi? Rom. 8.

Qui vous séparera jamais de la charité de Jesus-Christ ?

PRATIQUES DE PIÉTÉ.

1.° LE souverain malheur, c'est d'être en état de péché mortel. Toute autre disgrace est tolérable : nulle qui n'ait quelque adoucissement, quelque ressource ou dans cette vie, ou dans l'autre : celle-là seule est sans consolation. Si la miséricorde du Sauveur n'arrêtoit la malice de l'ennemi du salut des hommes, verroit-on beaucoup de pécheurs survivre à l'état de péché ? Que de funestes accidens, que de coups imprévus, que de morts subites ! On ignore la véritable cause de la plupart des malheurs qui arrivent durant la vie, on saura un jour que la source de toutes ces disgraces étoit dans notre propre fonds. On peche, on vit dans le péché : et l'on est surpris que ce négoce soit ruiné, que cette entreprise ait échoué, que la division regne dans la famille, que ce fils unique ait été tué ! On devroit bien plutôt être étonné que vivant dans le péché on se soit tiré de ce mauvais pas, de ce procès, de cette maladie, si l'on ne savoit que

ces prétendus succès sont souvent les effets d'une colere de Dieu plus irrité. Dieu ne punit guere plus séverement le pécheur, que quand il le laisse endormir par la prospérité. Si vous avez jamais le malheur de tomber dans le péché, ayez le bonheur de vous relever sur l'heure. N'attendez pas un Dimanche, une Fête prochaine pour vous confesser; outre la contrition que vous devez en avoir incessamment, recourez sans délai au médecin spirituel; allez au remede : et si en lisant ceci votre conscience vous fait quelque reproche, ne passez pas ce jour sans profiter de la grace que Dieu vous fait. Vous risquez tout si vous négligez cette pratique.

2.° C'est une erreur grossiere soutenue autrefois par Wiclef, et condamnée solennellement dans le Concile de Constance, de dire que puisque tout ce qu'on fait en état de péché mortel ne sert de rien pour le Ciel, il est inutile de faire de bonnes œuvres, qui par là même, en conséquence du péché, et dans l'état du péché, deviendroient mauvaises et criminelles. Erreur, hérésie, mensonge. Non, quelque désordre que cause à l'ame le péché, sa malignité ne va pas jusque-là. Fût-on chargé devant Dieu de tous les crimes, on peut encore dans cet état faire des actions vertueuses. Honorer Dieu, secourir les pauvres, obéir à ses supérieurs, pratiquer mille autres devoirs de piété et de justice; et non-seulement on le peut, mais on le doit, parce que l'état de péché ne nous en dispense point. Avez-vous le malheur d'être en état de péché mortel, non-seulement n'omettez pas les exercices de piété que vous aviez coutume de faire, mais faites de nouvelles bonnes œuvres; priez, jeûnez, matez votre corps, visitez les pauvres, faites de plus grandes aumônes, afin de disposer Dieu, pour ainsi dire, à vous donner une grace de conversion. Outre les œuvres d'obligation que vous ne pouvez omettre dans l'état même de péché, sans vous rendre coupable d'un nouveau péché, n'est-il pas juste

que vous tâchiez encore par des œuvres de surérogation de toucher la miséricorde de Dieu, et de fléchir sa justice. Ainsi Magdeleine se prosternoit aux pieds de Jesus-Christ, et les arrosoit de ses larmes: ainsi le Publicain prioit le Seigneur d'avoir pitié de lui : ainsi les prieres et les aumônes de Corneille, Centurion, étoient montées devant Dieu (b), et l'avoient fait souvenir de lui. Ayez soin de prévenir toujours ces œuvres de plusieurs actes de contrition, et recourez au plutôt au Sacrement de Pénitence.

QUINZIEME JOUR.

SAINT BENOÎT LE JEUNE, *appelé plus communément* SAINT BENEZET, CONFESSEUR.

SAINT Benoît, appelé plus communément Benezet, qui signifie petit Benoît, à cause de son âge et de sa taille, étoit un jeune Berger des environs d'Avignon, que Dieu avoit prévenu de ses plus douces bénédictions presque dès le berceau, et qu'il s'est contenté de montrer au monde comme l'un de ces prodiges de sa grace qu'il fait paroître de temps en temps pour faire adorer sa puissance, pour réveiller notre foi, et rabattre notre présomption.

Saint Benezet vint au monde l'an 1165, dans un bourg qu'on appeloit alors Almilat, et qui pourroit bien être Alvilar en Vivarez, qui est un petit village dans les Boutieres du Diocese de Viviers, à trois journées d'Avignon. Il perdit son pere de bonne heure; et dès l'âge de neuf ou dix ans, sa mere qui l'avoit élevé dans la crainte de Dieu, l'employa à garder un petit troupeau de brebis qui faisoit toutes ses richesses. Elevé dans cette innocente simplicité de mœurs et de fortune, notre

(b) *Act.* 10.

saint Berger n'avoit encore que douze ans lorsque Dieu lui fit connoitre d'une maniere bien extraordinaire le choix qu'il avoit fait de lui, pour opérer bien des merveilles.

Ce fut le 13 Septembre de l'an 1177, jour remarquable par une éclipse de soleil que notre saint Berger étant à la campagne avec son troupeau, entendit une voix du Ciel qui lui dit par trois fois : Benoît, mon cher fils, écoutez la voix de Jesus-Christ. Benoît étonné d'entendre parler quelqu'un et de ne voir personne : Qui êtes-vous, Seigneur, qui me parlez, s'écrie-t-il ? de vous entends, et je ne vous vois point. Ne craignez rien, mon fils, repart le Sauveur, écoutez-moi, et faites ce que je vous dirai ; Je suis Jesus-Christ votre Dieu, qui ai créé de rien toutes choses par une seule parole, et qui puis faire tout ce qui me plaît. Que vous plaît-il donc que je fasse, Seigneur, s'écrie Benoît ? Je veux, réplique le Sauveur, que vous laissiez là votre troupeau, et que vous alliez bâtir un pont sur le Rhône. Je ne sais ce que c'est que le Rhône, répond Benezet, et je n'oserois quitter les moutons de ma mere. Obéissez avec soumission et sans replique, ajoute le Sauveur, je saurai bien pourvoir à tout. J'aurai soin de votre troupeau, et vous aurez bientôt un guide qui vous conduira jusqu'au Rhône; faites tout ce qu'il vous dira. Mais enfin, Seigneur, repliqua Benezet, on ne fait pas un pont avec rien, je n'ai que trois deniers, est-ce bien là un fonds pour entreprendre un grand ouvrage ? Mettez toute votre confiance en moi, répond celui qui lui parloit, et ne vous mettez en peine d'autre chose. Le saint jeune homme pénétré des plus vifs sentimens d'admiration, et d'une confiance encore plus vive, laisse ses moutons, et part sur l'heure. Il n'avoit fait que quelques pas, qu'il vit à ses côtés une jeune homme en habit de voyageur, le bâton à la main et la besace sur le dos, qui lui dit qu'il l'alloit conduire jusque sur le bord du

Rhône, dans l'endroit même où Dieu vouloit qu'il bâtît un pont.

Quoiqu'il y eût trois journées de chemin, on assure qu'il y arriva en moins de trois heures. Benezet se trouvant sur le bord du Rhône vis-à-vis Avignon, et considérant la largeur et la rapidité de ce fleuve, il en fut effrayé; et se tournant vers son guide : Il n'est pas possible, lui dit-il, de faire jamais là un pont. Ne craignez rien, mon fils, lui répond l'Ange qui le conduisoit; faites ce que Dieu vous ordonne, il ne commande jamais rien d'impossible, et vous verrez bientôt que vous le pouvez. Passez la barque, allez trouver l'Evêque d'Avignon, et exposez-lui votre mission. A ces paroles l'Ange disparut, et Benezet se sentit animé d'un courage nouveau, et d'une nouvelle confiance.

S'étant présenté à la barque, et ayant demandé qu'on le passât par charité au nom de Dieu et de Marie, il fut mal reçu du batelier qui étoit Juif. Il le passa cependant pour ses trois derniers, et le débarqua à la porte de la ville. Benezet entre et va droit à l'Eglise où étoit le Prélat, faisant une instruction au peuple. Notre Saint l'interrompt, lui annonçant tout haut que Dieu l'avoit envoyé pour bâtir un pont sur le Rhône. Tout le monde rit : et l'Evêque nommé Ponce croyant que cet enfant avoit la tête un peu fêlée, ordonna qu'on le fit sortir; ajoutant en riant, qu'il n'avoit qu'à aller trouver le Prévôt de la ville. C'étoit un homme extrêmement sévere, tout propre à le faire devenir sage par le fouet. Benezet reçut cette parole comme un ordre : il va trouver le Prévôt, et avec sa simplicité naturelle : Monsieur, lui dit-il, je suis envoyé de Dieu pour bâtir un pont sur le Rhône, il faut que vous m'aidiez. Le Prévôt le regardant fierement, je le veux bien, lui dit-il en souriant, et lui montrant une pierre d'une grosseur et d'un poids énorme qui étoit dans sa cour, et que trente hommes auroient eu de la peine à remuer : Je te donne cette piece

de rocher, emporte-la pour en être la premiere pierre. Benezet s'avance, et ayant fait le signe de la croix, prend cette lourde pierre, et la met sur sa tête, avec autant de facilité que si c'eût été un petit caillou.

Le prodige étoit trop frappant pour n'être pas admiré. L'Evêque averti, y court avec tout le peuple. Benezet chargé de cette lourde masse, traverse toute la ville accompagné du Prélat, de la Noblesse et du Prévôt; et étant arrivé sur le bord du Rhône dans l'endroit où commence le pont, y jette cette premiere pierre, ayant autant de témoins de cette merveille qu'Avignon avoit alors d'habitans.

Il est aisé de comprendre quel effet fit sur tous les esprits un événement si merveilleux; on crioit par-tout au miracle. Le Prévôt se prosternant aux pieds du Saint, les lui baise avec humilité, et lui donne trois cents pieces d'argent pour commencer ce grand ouvrage. L'Evêque, le Clergé, la Noblesse et le peuple lui donnent de pareilles marques de vénération : nul qui ne veuille contribuer à la bâtisse du pont; et dans moins de deux heures il reçut cinq mille pieces de monnoie, qui en ce temps-là faisoit une somme très-considérable.

A la vérité les merveilles qui suivirent cette premiere ne contribuerent pas peu à la libéralité des habitans. Plusieurs malades furent guéris sur l'heure, pour avoir seulement baisé les mains, ou touché la robe de notre Saint; et on compta ce premier jour jusquà dix-huit miracles.

Les prodiges que Dieu continua d'opérer par son serviteur durant la construction de ce grand ouvrage, furent de grandes preuves de sa mission; et ce don de sagesse dont Dieu l'avoit doué dans un âge où à peine la raison se développe, ces lumieres surnaturelles pour la direction de cet admirable édifice, qui étonnoient les plus habiles Architectes, dans un jeune berger âgé seulement de douze ans,

ne sont pas les moins éclatantes de ses merveilles.

Cependant l'ouvrage croissoit, et ce que les Empereurs Romains et les Rois de France n'avoient jamais osé entreprendre, ou du moins dont ils n'avoient jamais pu venir à bout, fut presque achevé dans sept ans, bien moins par la multitude des ouvriers, que par la puissante direction de ce miraculeux Architecte.

La réputation de notre Saint augmentant tous les jours, plusieurs personnes vinrent se joindre à lui, tant pour partager avec lui ses fatigues et ses soins, que pour profiter de ses exemples et de ses avis. Sous sa conduite il se forma une Communauté religieuse nommée des Freres-du-Pont, qui avoit l'intendance de tout l'ouvrage, veilloit sur les réparations, et rendoit au public de grands services. Notre Saint bâtit en même-temps un hôpital pour recevoir les Pélerins, dont les Freres-du-Pont étoient chargés, et où l'on vit bientôt revivre la ferveur et la charité des premiers Fidelles.

Le pont fut commencé l'an 1177, et dans sept ans toutes les piles, les culées et presque toutes les arches furent achevées, malgré la profondeur et la violence d'une des plus rapides rivieres du Monde. L'ennemi des ouvrages de Dieu fit tous ses efforts pour empêcher, ou du moins pour détruire celui-ci, qui publioit si hautement les bontés et la puissance du Seigneur. Un jour que le Saint étoit en prieres à cinq ou six lieues d'Avignon, Dieu lui fit connoître l'accident qui étoit arrivé au pont par la malice du Prince des ténebres. Retournons-nous-en, dit-il aux Freres qui étoient avec lui, pour réparer incessamment une arche du pont que le démon vient d'abattre. Ceux qui l'accompagnoient virent bientôt de leurs yeux que le Saint ne leur avoit pas donné une fausse alarme, et qu'il n'y avoit que Dieu seul qui pût lui avoir fait connoître cet accident.

Saint Benezet commençoit la dix-neuvieme année

de son âge lorsque Dieu lui révéla le temps de sa mort. Il s'y disposa par un accroissement de ferveur et d'austérités. Une maladie légere en apparence lui faisant connoître que sa derniere heure approchoit, il reçut les derniers Sacremens avec une dévotion extraordinaire. Comme son amour pour la Sainte Vierge, qu'il appeloit sa bonne mere, avoit été très-tendre durant toute sa vie, il devint encore plus ardent aux approches de la mort. Sa confiance étoit sans bornes, et les saints Noms de Jesus et de Marie qu'il avoit sans cesse à la bouche, faisoient assez connoître quels étoient les plus tendres sentimens de son cœur.

A la premiere nouvelle de son mal toute la Ville fut alarmée; et la nouvelle de sa mort mit en deuil tout le Comtat Venaissin. Elle arriva le 14 d'Avril de l'an 1184. Si l'on avoit eu une si haute idée de la sainteté de ce grand serviteur de Dieu durant sa vie, on peut aisément comprendre quelle fut la vénération publique qu'on eut pour lui après sa mort. Chacun s'empressa à baiser son cercueil et à avoir quelque portion de ses reliques. Tout ce qui avoit servi à son usage devint l'objet du culte de la Noblesse et du Clergé; l'Evêque, le Prévôt de la Ville, les Chapitres, chacun vouloit avoir son corps; mais il fallut suivre la derniere volonté du Saint, qui avoit souhaité que sa sépulture fût dans la Chapelle qu'il avoit bâti sur la troisieme pile du pont, où il passoit ordinairement chaque jour plusieurs heures en prieres. Ses obseques ressemblerent plus à un triomphe qu'à une cérémonie funebre. Il fut mis dans un tombeau que l'on couvrit d'une grosse pierre, sur laquelle étoit taillée au ciseau une croix, et à côté le nom du Saint.

Le grand nombre de miracles que Dieu fit par son intercession après sa mort, rendit son tombeau fort célebre. Le Pape Innocent IV étant à Lyon l'an 1245, le canonisa solennellement par une Bulle adressée à tous les Fidelles, dans laquelle il dé-

clara que la construction du pont d'Avignon a été accompagnée de miracles depuis ses fondemens jusqu'à sa fin, et que Dieu a honoré le saint Berger durant sa vie et après sa mort d'un nombre prodigieux de merveilles.

L'an 1669, la ruine d'une grande partie du Pont qu'on avoit négligé de réparer, obligea Messieurs d'Avignon de retirer le corps du Saint. Le Grand-Vicaire durant la vacance du Siege Archiépiscopal fit l'ouverture du tombeau le 18 de Mars de l'an 1670 en présence de témoins publics, et d'une multitude prodigieuse de peuple. On fut agréablement surpris de trouver ce saint Corps encore tout entier, frais et palpable, sans la moindre marque de corruption. Les entrailles même étoient toutes saines, et la prunelle des yeux avoit encore sa couleur et son vif. Quoique les barres de fer qui avoient serré le tombeau fussent toutes rongées, les habits mêmes et les linges dont il étoit enveloppé, étoient aussi entiers et paroissoient aussi neufs que le jour de sa sépulture. Le corps n'avoit que quatre pieds et demi de long, le visage paroissoit assez jeune. Cette précieuse Relique fut mise en dépôt avec beaucoup de solennité dans la Chapelle de l'Hôpital Saint-Benezet, d'où il a été transporté l'an 1674 dans l'Eglise Royale des Révérends Peres Célestins, dans un magnifique tombeau, sur lequel est la figure du Saint en relief, sous la forme d'un jeune Berger, accompagnée de bas-reliefs qui représentent les principales actions de sa vie.

La Messe de ce jour est celle du Dimanche précédent.

L'Oraison suivante est celle qui se trouve dans un Office propre en l'honneur de ce Saint.

Omnipotens sempiterne Deus, qui miro Divi Benedicti merito, factoque sidereo, pontis hujus stemmate urbem Venionem per-

O Dieu tout-puissant et éternel, qui par le mérite et les soins du Bienheureux Benezet, avez daigné illustrer la ville d'Avignon

lustrare voluisti; quique cæci; visum, surdis auditum, claudis gressum, nonnullisque languidis sospitatem ejus precibus adesse jussisti : concede propitius, ut omnes qui ejus implorent juvamina, salute corporea fruantur, et ad regna æterna pervenire mereantur. Per Dominum nostrum, etc.

par la construction miraculeuse d'un pont, et qui avez bien encore voulu par les prieres du même Saint rendre la vue aux aveugles, l'ouïe aux sourds, le marcher aux boiteux, et la santé a plusieurs malades; accordez-nous par votre miséricorde que tous ceux qui ont recours à son intercession reçoivent toutes les graces qui leur sont nécessaires durant cette vie mortelle, et méritent d'arriver au royaume éternel. Par Notre Seigneur, etc.

L'EPÎTRE.

Leçon tirée de la premiere Epître de l'Apôtre saint Paul aux Corinthiens. Chap. 1.

Fratres : Videte vocationem vestram, quia non multi sapientes secundùm carnem, non multi potentes, non multi nobiles : sed quæ stulta sunt mundi elegit Deus, ut confundat sapientes : et infirma mundi elegit Deus, ut confundat fortia : et ignobilia mundi, et contemptibilia elegit Deus, et ea quæ non sunt, ut ea quæ sunt destrueret : ut non glorietur omnis caro in conspectu ejus.

Mes Freres : Voyez ce que vous êtes d'appelés, et qu'il n'y en a pas beaucoup parmi vous qui fussent sages selon la chair, ou puissans, ou nobles; mais ce qui est plein de folie devant le monde, Dieu l'a choisi pour confondre les sages; et ce qui est foible devant le monde, il l'a choisi pour confondre ce qu'il y a de plus fort. Il a choisi enfin ce qu'il y avoit de moins noble et de plus méprisable, même les choses qui ne sont point pour détruire celles qui sont; afin que nul homme n'ait de quoi se glorifier devant lui.

Corinthe étoit l'une des principales villes de la Grece, et Métropole, c'est-à-dire, Capitale de l'Achaïe. Saint Paul y vint prêcher l'Evangile aux Gentils sur la fin de l'an 52. Il y demeura dix-huit mois, formant ces nouveaux Fidelles dans la piété chrétienne. Il en partit vers le mois d'Avril de l'an 54 pour aller à Jérusalem; de-là il alla à Ephese

où il demeura trois ans : c'est de-là qu'il écrivit aux Corinthiens cette premiere Lettre, l'an de Notre-Seigneur, 57.

RÉFLEXIONS.

L'orgueil est une maladie aussi populaire que les infirmités corporelles ; il se glisse par-tout. S'il regne sur le Trône avec plus de faste et avec plus d'éclat, il ne se nourrit pas souvent avec moins d'empire dans le désert et sous la cendre. L'orgueil est une enflure, parce qu'on s'imagine occuper plus de place que l'on n'en occupe en effet. Mais quelle maladie plus aisée à guérir, quoique presque personne n'en guérisse ! il ne faut que quelques réflexions sur la nature du mal, et sur ce qui l'irrite ; il ne faut qu'un peu de bon sens pour découvrir le vide de nos préjugés et le ridicule de nos vaines idées. Cette passion semble porter avec soi son contre-poison.

On est vain, on est fier, altier, superbe : que ne se demande-t-on quelquefois à soi-même pourquoi on est tel ! La cause de notre vanité doit nous faire rougir, pour peu que nous ayons de raison et de religion. La plupart des gens, et sur-tout des femmes, ne trouveront guere d'autre principe de la trop bonne opinion qu'on a de soi et du mépris qu'on fait des autres, que des raisons tout-à-fait étrangeres, qui devroient plutôt servir à nous humilier.

La qualité, un rang de distinction que donne un emploi, un magnifique train, des habits superbes et précieux, un riche appartement, beaucoup de biens, un esprit vif et brillant, un grand nom, une beauté éblouissante, voilà d'ordinaire ce qui fait naître cette fiere passion, et ce qui la nourrit. Convainquons-nous de la bassesse de son origine, et de la foiblesse de tout ce qui l'entretient, et nous aurons honte d'en avoir été si long-temps les esclaves.

S'enorgueillir, regarder les autres avec mépris; parce qu'on a un bisaïeul qui avoit du mérite, ou qu'on trouve dans de vieux registres le nom qu'on porte, et les armes qu'on a; fut-il jamais une opinion plus mal fondée : désabusons-nous, le mérite est personnel, les vertus ne sont pas héréditaires. Il est plus glorieux de transporter à la postérité une noblesse que l'on n'a pas reçue, que de la devoir à ses ancêtres. La noblesse a ses prérogatives de distinction que Dieu autorise, on lui doit du respect, mais elle ne fut jamais un titre d'ostentation et d'orgueil.

Un rang que donne une charge qu'on a achetée, donne-t-il droit de regarder avec une espece de mépris ceux qui sont dans une place inférieure ? La modestie sied bien à tous les états, mais elle est encore plus respectable dans les personnes de distinction. L'orgueil, au contraire, est toujours plus odieux dans un plus haut rang. Quoi de plus déraisonnable que de s'estimer plus que les autres, parce qu'on a un peu plus de bien qu'eux, ou qu'on a une plus riche taille. Quelle gloire plus indigne et plus basse, quelle plus pitoyable vanité que d'être fier, hautain, que de s'en faire accroire, parce qu'on a un beau carrosse, de beaux chevaux, un grand train, une belle livrée ! La parure donne-t-elle plus de droit de s'enorgueillir ? c'est cependant la vanité la plus ordinaire des femmes. On s'estime plus que les autres, parce qu'on est habillé avec plus de faste et de luxe ; mais quand on a besoin d'un si grand étalage pour se faire estimer, est-on fort estimable ? et quand on aura donné à l'habileté de l'ouvrier la louange qu'il mérite, et aux étoffes le prix qu'elles ont, que restera-t-il pour la personne qui les porte, si elle n'a pas d'autre mérite que celui d'avoir un riche ajustement ? Mais on a de l'esprit : si cela est, on a donc peu de vanité ; car l'orgueil n'est que rarement le vice des grands génies. Souvenons-nous que nous portons

dans nous-mêmes tout ce qu'il faut pour nous humilier. Souvenons-nous que *Dieu choisit ce qui est foible devant le monde, pour confondre ce qu'il y a de plus fort ; qu'il choisit ce qu'il y a de moins noble et de plus méprisable, même les choses qui ne sont point, pour détruire celles qui sont, afin que nul homme n'ait de quoi se glorifier devant lui.*

L'EVANGILE.

La suite du saint Evangile selon saint Matthieu. Chap. 18.

In illo tempore : Advocans Jesus parvulum, statuit eum in medio eorum, et dixit : Amen dico vobis, nisi conversi fueritis, et efficiamini sicut parvuli, non intrabitis in regnum Cœlorum. Quicumque ergo humiliaverit se sicut parvulus iste, hic est major in regno Cœlorum.

En ce temps-là : Jesus faisant venir un enfant, le mit au milieu d'eux, et leur dit : Je vous le dis en vérité, si vous ne changez, et si vous ne devenez comme des enfans, vous n'entrerez point dans le royaume des Cieux. Quiconque donc deviendra humble comme cet enfant, celui-là est le plus grand dans le Royaume des Cieux.

MÉDITATION.

Sur la défiance de soi-même.

PREMIER POINT.

Considérez que la défiance de soi-même en matiere de piété, n'est pas ce découragement qui naît d'une crainte excessive du succès, et qui dégénere en foiblesse : c'est une vertu qui nous découvre notre néant, nous porte à ne nous appuyer que sur la toute puissante bonté de Dieu. Peu de vertus qui inspirent plus de courage ; peu aussi qui attirent plus de secours du Ciel. Les sentimens de soi-même qui la produisent, gagnent le cœur de

Dieu ; et la confiance qu'on a en sa bonté, sans quoi la défiance ne seroit plus une vertu, mais une foiblesse de génie, le porte à répandre ses graces plus abondamment.

Je ne suis jamais plus puissant, disoit saint Paul, que quand je connois plus sensiblement ma pauvreté et ma foiblesse. Ce Dieu qui a tiré toutes choses du néant, semble présupposer toujours la connoissance de notre propre néant pour disposition nécessaire à toutes les merveilles qu'il veut faire par notre ministere. Choisit-il Moïse pour délivrer son peuple de la servitude d'Egypte : ce n'est qu'après que ce faiseur de miracles a avoué et senti son incapacité et son néant (a) ? *Quis sum ego ut vadam !* Ah, Seigneur ! s'écrie Jérémie (b), lorsque Dieu le destine pour porter sa parole aux Rois et au Nations ; ah ! je ne sais point parler, parce que je ne suis qu'un enfant. Ezechiel a les mêmes sentimens, et tient le même langage (c). Quel Saint dans l'Eglise de Jesus-Christ qui ait pensé et parlé autrement ? Ce sentiment si vif de leur propre foiblesse et de leur néant, bien loin de les rendre inutiles et oisifs, les a fait travailler avec plus de confiance et de succès. Se regardant alors comme de foibles instrumens entre les mains de Dieu, il n'ont rien refusé, ils ont tout entrepris, appuyés sur la sagesse, l'industrie et la puissance de l'ouvrier qui les mettoit en œuvre. Voyez l'entreprise d'un saint Benezet ; admirez son courage : mais reconnoissez le secours du Tout-Puissant dans le merveilleux succès. Mon Dieu, que nous ferions de merveilles, si nous étions bien pénétrés de notre insuffisance ! Nous comptons trop sur notre habileté et sur nos propres forces. Pleins de trop bons sentimens de nous-mêmes, nous n'aimons pas d'être instrumens, nous voulons être ouvriers ; et après cela doit-on s'étonner si Dieu ne nous bénit point, si nous faisons si peu de pro-

(a) *Exod.* 3. (b) *Jerem.* 1. (c) *Ezech.* 4.

grès dans les voies de Dieu, si nos desseins et nos entreprises échouent ?

SECOND POINT.

Considérez que la défiance de soi-même accompagnée de la confiance en Dieu, est une vertu nécessaire pour agir avec succès. Dieu prend plaisir de confondre notre orgueil, en renversant tous nos projets, et se jouant, pour ainsi dire, de notre prudence trop humaine. Combien de fois les mesures prises avec le plus de justesse se trouvent fausses; combien de fois la force et l'industrie, quoique d'accord, échouent; combien de fois le succès des entreprises les plus sages et les mieux concertées répond peu aux fatigues qu'on a prises et aux soins qu'on s'est donnés. Est-ce que les moyens répondoient peu à la fin ? nullement : mais c'est qu'on comptoit trop sur ces propres fonds. Avoit-on eu soin d'intéresser Dieu dans l'entreprise ? quelle part y avoit-il ? sa gloire entroit-elle dans le motif ? sa volonté régloit-elle la nôtre ? avions-nous fait beaucoup de frais pour obtenir son secours ? Hélas ! aussi téméraires, aussi insensés que les enfans de Noé, nous voulions élever notre édifice jusqu'aux nues, ne consultant que nos propres forces et notre ambition; et Dieu se rit de nos folles entreprises, Dieu confond notre fausse prudence avec nos ambitieux desseins. Rien ne nous réussit, dites-vous; et sur quels fondemens bâtissez-vous ? sable mouvant, terrein peu solide : car à quelle autre chose peut-on mieux comparer notre présomptueuse suffisance ? Nous voulons être les seuls ouvriers de notre fortune, et nous ruinons tout. Dieu met la force de Samson dans ses cheveux; et pour défaire les Philistins, il ne lui donne pour toutes armes que la mâchoire d'un vil animal. C'est en sonnant de la trompette, et en tenant en main des lampes allumées, qu'il renverse les murs de la plus forte place. Mon Dieu ! que toutes ces

figures me disent éloquemment que je dois peu compter sur mes forces et sur mon habileté.

Rien n'engage plus le Seigneur à bénir nos travaux que la droiture, la pureté d'intention, et la persuasion actuelle de notre insuffisance. Reconnoissons-nous pauvres, foibles, inhabiles; rentrons souvent dans notre néant; reconnoissons-nous tels que nous sommes, et nous n'hésiterons par d'avoir recours à celui de qui seul viennent tous les succès. Tout nous prêche notre indigence, notre foiblesse: ténebres dans l'esprit, erreurs même dans le cœur, disproportions dans les moyens; nous ne saurions disposer du temps, ni prévoir même les obstacles; tout nous fait sentir notre insuffisance: et cependant nous agissons comme si nous étions indépendans. Notre orgueil nous aveugle, la cupidité précipite, la passion étourdit.

Veut-on attirer les bénédictions du Ciel sur-tout ce qu'on entreprend, qu'on n'entreprenne rien qu'avec défiance de soi-même; qu'on soit persuadé que nos vues sont toujours trop courtes, nos mesures toujours trop foibles, notre prudence toujours trop jeune, notre industrie toujours trop limitée, nos efforts toujours inefficaces et peu sûrs. Ayons toute notre confiance en Dieu: cette ressource supplée à tout, et nous dédommage de notre défiance.

Mon Dieu! que j'ai peu connu jusqu'ici en quoi consistoit la véritable prudence, et la force du Chrétien. Oui, mon Sauveur, j'ai trop compté sur moi-même; mais j'espere qu'avec le secours de votre grace, je profiterai de ma faute, et que me défiant désormais de moi-même, je mettrai toute ma confiance en vous.

Aspirations dévotes durant le jour.

Maledictus homo qui confidit in homine, et ponit carnem brachium suum. Jerem. 17.

Maudit est l'homme qui met sa confiance en l'homme et qui se fait un bras de chair.

Benedictus vir qui confidit in Domino, et erit Dominus fiducia ejus. Jerem. 17.

Qu'heureux est l'homme qui met sa confiance au Seigneur, et dont le Seigneur est l'espérance ?

PRATIQUES DE PIÉTÉ.

1.° L'HOMME n'est que foiblesse. L'erreur, les brouillards, les ténebres naissent dans notre propre fonds ; la raison même n'est guere jamais libre ; les passions aveuglent et enchainent. Samson perd avec sa force sa liberté et ses yeux. Aussi peu avisés que lui (a) : *Egrediar, et me excutiam*, disons-nous, pleins de confiance en nos propres forces : Je saurai bien par mon habileté, et mon industrie venir à bout de mon dessein, exécuter ce plan, faire réussir ce projet, conduire habilement cette négociation, faire cet établissement, élever ma fortune. On met tout en usage, on fait les derniers efforts, on remue tout, et l'on est écrasé sous les ruines. Ainsi Dieu prend plaisir, pour ainsi dire, de confondre notre présomption. Profitez de ces réflexions, et n'attribuez plus vos mauvais succès à la multitude des concurrens, à la malice des envieux, à la convoitise de bien des gens, et à la jalousie : prudence purement humaine, confiance frivole, bras de chair : voilà la principale source des mauvais succès. Agissez sur de meilleurs principes. N'entreprenez jamais rien que sur la confiance que vous avez dans les secours du Ciel. Comptez pour peu, ne comptez même pour rien votre adresse, votre esprit, vos richesses, votre crédit. Ayez sans cesse devant les yeux cet oracle : *Nisi Dominus ædificaverit domum, in vanum laboraverunt qui ædificant eam* (b). Si le Seigneur ne s'en mêle ; s'il ne bénit cette entreprise, cette affaire ; s'il ne bâtit lui-même la maison, le travail et les efforts de ceux qui y emploient toute leur industrie seront inutiles. Si le Seigneur ne veille, inutilement veillons-nous.

(a) *Judic.* 16. (b) *Psalm.* 125.

Il faut avoir dans tout ce qu'on entreprend une confiance en Dieu aussi parfaite, disoit saint Ignace, que si Dieu devoit faire lui seul ce que nous entreprenons ; il faut agir cependant avec autant d'application et de soins, que si nous devions être nous seuls les ouvriers de nos entreprises.

2.° Ce n'est pas assez de nous défier de notre habileté et de nos propres forces ; il faut agir comme des gens qui attendent tout de Dieu 1.° N'entreprenez rien qu'avec des motifs véritablement chrétiens. La gloire de Dieu, notre salut, doivent toujours être le principal objet de toutes nos entreprises. Si Dieu n'a point de part dans la fin, il n'en aura guere dans les moyens. 2.° Avant que de commencer ce procès, que de former cette société, que de traiter de cette affaire, allez dans une Eglise, et prosterné aux pieds de Jesus-Christ, plein de foi et de confiance en sa bonté, faites une priere particuliere pour lui offrir et lui recommander ce que vous entreprenez ; lui demandant les secours nécessaires pour y réussir si c'est pour votre salut et pour sa gloire. Adressez-vous à la très-sainte Vierge, et implorez sa protection pour tout ce que vous entreprendrez. La priere *Sub tuum præsidium*, et le *Salve Regina*, que l'Eglise répete si souvent, sont très-propres pour demander son secours au commencement de toutes nos actions. 3.° Confessez-vous, et communiez pour la même fin. On ne manque jamais de secours quand on va à la source des graces. 4.° Faites prier Dieu pour le succès ; et sur-tout, faites offrir le très-saint sacrifice de la Messe, à la même intention. Dieu peut-il rien refuser à cette adorable Victime ? 5.° Enfin intéressez singuliérement les saints Anges, dans ce que vous entreprenez ; cette pratique de piété est des plus importantes et des plus efficaces. Ce n'est pas seulement au commencement de nos entreprises que nous devons avoir recours aux secours spirituels, il faut les rafraîchir souvent durant le cours de l'action.

SEIZIEME JOUR.

LE BIENHEUREUX JOACHIM, CONFESSEUR, DE L'ORDRE DES SERVITES.

LE Bienheureux Joachim naquit à Sienne l'an 1258, son pere étoit de la noble famille des Pelacanis, et sa mere qu'une vertu peu ordinaire distinguoit beaucoup, n'étoit pas d'une moindre qualité. Mais rien ne les a rendus plus illustres que l'éminente sainteté de leur fils, de laquelle il donna de si grands présages dès son enfance.

A peine avoit-il l'âge de faire connoître ses inclinations, qu'on s'aperçut bientôt que son penchant étoit pour les exercices de piété, et que la vertu étoit sa passion dominante. La vivacité de son esprit jointe à la candeur de son naturel, la délicatesse et la régularité des traits de son visage, un air noble et gracieux, l'innocence de ses mœurs, un jugement prématuré, des manieres ingénues et naturellement polies, le firent aimer dès qu'on le connut; mais sa modestie, son assiduité à la priere, son amour pour les pauvres, et singuliérement sa tendresse pour la Mere de Dieu, le rendirent l'objet de l'admiration publique. On eût dit que la charité et la dévotion à la sainte Vierge étoient nées avec lui.

A peine lui eut-on appris la Salutation Angélique, qu'on l'entendit par-tout réciter cette priere, et toujours avec un nouveau goût. Peu sensible aux amusemens des enfans, tout son plaisir étoit d'être à l'Eglise, d'y prier Dieu devant l'Image de la sainte Vierge; et ce fut dès ce premier âge qu'il se fit une loi, qu'il a gardée toute sa vie, de dire un *Ave Maria* toutes les fois qu'il voyoit une Image de la Mere de Dieu.

A la priere il joignit bientôt l'austérité du jeune ; sa dévotion envers la sainte Vierge croissant avec l'âge, il jeûnoit au pain et à l'eau le Mercredi et le Samedi à son honneur ; on le voyoit continuellement au pied de ses Autels, et ses entretiens ordinaires étoient des grandeurs de Marie.

Sa charité pour les pauvres répondoit à sa dévotion ; sa compassion pour les malheureux avoit paru presque dès le berceau, et cette vertu s'accrut si fort en lui, qu'étant encore tout jeune enfant, on l'a vu plusieurs fois se dépouiller de ses habits pour en revêtir les pauvres. Ce qu'on lui donnoit pour ses petits divertissemens, qu'il employoit tout en aumônes, ne suffisant pas pour contenter sa charité, il sollicitoit sans cesse ses parens d'ouvrir leur bourse aux pauvres de Jesus-Christ, qu'il appeloit ses freres. Les libéralités chrétiennes de ce saint Enfant alloient si loin, que son pere craignant qu'il ne donnât dans des excès, crut être obligé d'y mettre des bornes.

Je suis charmé, mon fils, lui dit-il, de la tendresse que vous avez pour les pauvres ; je loue cette inclination bienfaisante ; rien ne convient mieux à un Gentilhomme Chrétien : mais la prudence doit régler toutes les vertus : vous donnez dans l'excès, et si vous continuiez de donner aux pauvres à pleines mains, comme vous avez fait jusqu'ici, nous serions nous-mêmes bientôt pauvres : Je veux que vous fassiez l'aumône ; mais je ne veux pas que vous prodiguiez votre bien.

A Dieu ne plaise, mon cher pere, répond notre Bienheureux, que je fasse jamais rien contre vos ordres ; mais permettez-moi de vous représenter qu'il n'est point de moyen plus sûr et plus efficace de conserver et d'augmenter même les biens que Dieu nous a donnés, que de le mettre entre les mains des pauvres. Vous m'avez appris que c'est à Jesus-Christ même qu'on fait l'aumône quand on la donne à des malheureux : n'est-ce pas met-

tre notre argent à gros intérêt que de le donner à Jesus-Christ ; et avec un tel débiteur qu'a-t-on à craindre ! Les richesses ne sont estimables qu'autant qu'elles nous servent à acquérir les biens du Ciel.

Le pere, qu'un tel discours avoit attendri, embrasse tendrement son fils, et ne lui répond que par ses larmes : cependant on ne parloit dans Sienne que de la vertu extraordinaire de Joachim. Les personnes les plus distinguées se faisoient un plaisir de l'entretenir. Sa conversation n'étoit jamais sans fruit, et quoiqu'il n'eût pas encore quinze ans, chacun s'empressoit pour le voir, pour lui parler, et pour se recommander à ses prieres.

A la vérité le Seigneur répandoit si abondamment ses faveurs sur cette ame innocente, qu'il étoit difficile de le voir, et de n'être pas touché d'un nouveau sentiment de piété. Sa dévotion croissoit tous les jours, et tous les jours aussi Dieu le combloit de nouvelles graces. Durant le Carême, qu'il observoit avec la derniere austérité, son pere s'étant aperçu qu'il se levoit toutes les nuits pour prier, voulut voir ce qui se passoit durant sa priere. Il fut agréablement surpris de voir sa chambre éclairée d'une lumiere surnaturelle : il eut beau appeler son fils qu'il voyoit au milieu de cette clarté ravi en extase ; ni la voix du pere, ni le bruit des domestiques qui étoient accourus pour le voir, ne purent le faire revenir. Son visage tout en feu, ses yeux fixés vers le Ciel, un air doux et riant faisoient assez comprendre de quelles douceurs intérieures son ame étoit comblée. Joachim ignoroit qu'on s'en fût aperçu ; mais le bruit s'en étant répandu, la vénération qu'on avoit pour lui s'augmenta : on l'écoutoit avec admiration, on lui parloit avec respect ; sa présence seule réformoit les mœurs ; et comme il n'avoit rien tant à cœur que de voir honorer la Mere de Dieu, on ne peut dire avec quel succès il inspira à toute la ville la dévotion à la sainte Vierge.

Une vertu si extraordinaire n'étoit pas pour le monde ; Dieu ne l'avoit nourri que pour en faire un des plus beaux ornemens de l'état religieux. Joachim eut un de ces songes mystérieux, par lesquels Dieu parloit autrefois à ses Prophetes et à ses Saints. Il lui sembla de voir la sainte Vierge resplendissante comme un soleil, qui s'approchant lui disoit : Je vous aime trop, mon fils, pour vous laisser plus long-temps dans le siecle ; entrez dans ce saint Ordre qui met toute sa gloire à me servir, et que j'honore d'une protection singuliere. La tendresse que vos parens ont pour vous y mettra quelque obstacle, mais je vous apprendrai à les vaincre. Allez augmenter le nombre de mes plus chéris serviteurs.

Il fut aisé au saint jeune homme de comprendre ce que Dieu demandoit de lui. Quoique l'Ordre vénérable des Servites, ou Serviteurs de la Vierge Mere de Dieu ne fît que de naître, il avoit déjà édifié toute l'Europe par l'éclat des vertus éminentes de ses enfans, et avoit mérité l'estime et la vénération des Fidelles. Rien ne pouvoit mieux convenir à notre Bienheureux qu'un Institut singuliérement dévoué au culte de la Mere de Dieu. Il se présenta à saint Philippe Benizi, Général de l'Ordre, et demanda avec instance d'être reçu. Sa famille en ayant eu le vent, en fut alarmée ; elle mit tout en usage pour faire échouer son dessein : sollicitations, raisons captieuses, motifs plausibles et séduisans, prieres, soupirs, larmes, tout étoit tentant, mais tout fut inutile, et le saint Général, qui étoit instruit des desseins de la Providence, déféra plus à ses instances qu'aux larmes des parens. Il le reçut, et l'on connut bientôt qu'il avoit mis un nouveau Saint dans l'Ordre.

Jamais novice ne fut plus fervent ; on ne vit jamais tant de vertus dans un novice. Sa tendre dévotion à la très-sainte Vierge lui fit prendre le nom de Joachim. Quoiqu'il n'eut encore que quatorze

ans,

ans, les plus anciens se le proposoient pour modele. Rien n'étoit plus de son goût que ce qui étoit le plus pénible et le plus humiliant; et si l'obéissance n'eût servi de frein à sa ferveur, il eût fait lui seul tous les offices les plus bas du Monastere.

Les égards qu'on avoit pour la foiblesse de son âge et la délicatesse de son tempérament furent la seule chose qu'il trouva rude et amere dans la Religion. C'étoit le faire étrangement souffrir que de le dispenser des exercices les plus laborieux. Saint Philippe faisant transporter de la terre du jardin, ne voulut point que Joachim y travaillât avec les autres freres. Son humilité en souffrit; il supplia son Prieur de lui permettre d'y travailler du moins tout le temps que les freres seroient à table. C'étoit trop peu de chose pour le lui refuser; on y consentit: et Dieu se servit de cette ferveur pour confirmer la sainteté de son serviteur par un miracle; car un énorme monceau de terre que vingt personnes n'eussent pu charrier en vingt jours, se trouva transporté en moins de demi-heure.

Quelque envie qu'on eût de l'élever à la Prêtrise, on ne put jamais vaincre son humilité. Plus sa sainteté éclatoit, plus il ambitionnoit la vie obscure. Cependant on venoit à lui de toutes parts; l'impression que faisoient sur les cœurs ses paroles, n'étoit jamais sans fruit. Des conversions éclatantes, la réformation des mœurs dans Sienne, et en particulier la dévotion à la très-sainte Vierge par toute la Toscane, furent les effets de son zele. Tant de succès alarmerent son humilité. Le bienheureux Joachim fut effrayé de se voir si honoré dans Sienne, et il pria avec tant d'instance son Général de l'envoyer dans un lieu où il ne fût pas connu, qu'on le fit partir secrétement pour Arezzo.

Le bruit qui s'en répandit d'abord dans Sienne révolta tous les habitans: toute la Ville fut dans le deuil. Le Clergé, le Magistrat, la Noblesse, le Peuple, tout parut dans la désolation; et l'on

ne put les appaiser qu'en faisant revenir le saint homme. Son arrivée ramena la joie ; on ménagea peu son humilité, il fut reçu comme en triomphe : tant la sainteté a d'empire sur les esprits.

Le bienheureux Joachim rendu à sa patrie, ne pensa plus qu'à travailler au salut de ses concitoyens. Ses prieres, ses bons exemples, ses entretiens firent bientôt changer de face à cette grande Ville. Il suffisoit, ce semble, d'avoir vu le saint homme, ou de lui avoir parlé pour être converti. Sa charité sur-tout pour les malades a quelque chose de singulier. Exhortant un jour à la patience un pauvre homme qui tomboit du haut-mal, et celui-ci paroissant peu touché de ses exhortations, parce, disoit-il, qu'il est aisé d'exhorter un malade à la patience quand on se porte bien ; le bienheureux Joachim, par un prodige de charité, supplia le Seigneur de lui envoyer l'épilepsie et d'en délivrer ce pauvre homme. Sa priere fut exaucée, le malade se trouva guéri, et notre Bienheureux en fut atteint jusqu'à la mort. Dieu illustra bientôt un si grand acte de charité par des miracles.

Servant la Messe le jour de l'Assomption de la sainte Vierge, il eut un accident d'épilepsie, et tomba par terre ; mais le flambeau qu'il avoit pris pour l'élévation, resta suspendu en l'air tout le temps que l'accident dura. On l'a vu plusieurs fois absorbé en Dieu, environné d'une lumiere éclatante, qui approchoit de la splendeur du soleil. Les démons frémissoient au seul nom de Joachim ; il délivra plusieurs possédés en prononçant les saints noms de JESUS et de MARIE : peu de malades qu'il ne guérît ; nul du moins à qu'il n'inspirât le désir efficace de souffrir avec patience ; nul qu'il ne convertît. Tout prêchoit en lui, son air exténué par les rigueurs de la pénitence, sa douceur, sa modestie, sa patience, son affabilité.

Sa mortification répondoit à ses autres vertus ; toute sa vie fut un jeûne continuel. Nul instru-

ment de pénitence dont il ne se servît pour macérer un corps qu'il avoit réduit en servitude depuis l'enfance, et qui étoit continuellement exercé par les fréquens accidens de sa maladie; et au milieu de tout cela il ne jetoit jamais les yeux sur le crucifix qu'il ne se reprochât de mener une vie trop molle. Le désir de souffrir pour Jesus-Christ lui faisoit souhaiter ardemment le martyre. Sa vie y suppléa; car ayant demandé instamment à Dieu, qu'il daignât satisfaire le desir ardent qu'il avoit de souffrir, il fut libéralement exaucé par un nouveau genre de maladie qui réduisit son corps en une fourmiliere de vers. Sa joie faisoit assez connoître les dispositions de son cœur. Il eut une vision la nuit du Jeudi-Saint, qui lui fit entendre que Dieu vouloit le retirer de ce monde. Il demanda au Seigneur que ce fût le lendemain à l'heure même que le Sauveur du monde étoit expiré. Sûr que sa priere avoit été exaucée, il assemble tous ses Freres pour leur dire les derniers adieux, et se recommander à leurs prieres, leur demandant pardon des mauvais exemples qu'il leur avoit donnés, et les remerciant d'avoir si souvent exercé leur charité et leur patience. La surprise fut d'autant plus grande, que le saint homme sembloit ne s'être jamais mieux porté. Le Bienheureux Joachim s'en étant aperçu : Je vois bien, leur dit-il, que vous avez de la peine à me croire, rien ne semble vous annoncer ma mort; j'espere cependant qu'avant que l'Office de la Passion que vous allez commencer soit achevé, j'aurai, par la miséricorde de Dieu, achevé ma carriere. On ne répondit que par des soupirs et par des larmes; on se retira avec peine. Les quatre plus vénérables Peres de la maison resterent auprès de ce merveilleux moribond qui, absorbé en Dieu, faisoit assez connoître par ses actes d'amour, que le feu divin alloit consumer cette innocente victime. On finissoit de chanter la Passion, lorque cette ame pure, embrasée du feu du divin amour et

inondée des douceurs célestes, alla entrer dans la joie du Seigneur, le propre jour du Vendredi-Saint de l'an 1301, à la quarante-septieme année de son âge.

Dieu confirma bientôt par de nouveaux miracles l'idée qu'on avoit de la haute sainteté de son serviteur. Il fut enterré à Sienne dans l'Eglise de son Ordre, avec toute la pompe et la vénération qu'on a pour une si éclatante vertu. Les miracles que Dieu continue d'opérer par son intercession, rendent son tombeau tous les jours plus glorieux. Le Cardinal Bellarmin ayant examiné dans la sacrée Congrégation des Rits, par ordre du Pape Paul V, les preuves de la sainteté de notre Bienheureux, ce Souverain Pontife permit à tous ceux de son Ordre d'en faire la Fête et l'Office; ce que le Pape Urbain VIII confirma.

La Messe en l'honneur du Bienheureux Joachim, est celle qu'on dit d'ordinaire pour les Confesseurs non Pontifes.

L'Oraison qu'on dit à la Messè est celle qui suit.

Adesto, Domine, supplicationibus nostris, quas in Beati Joachimi Confessoris tui solemnitate deferimus; ut qui nostræ justitiæ fiduciam non habemus, ejus qui tibi placuit meritis adjuvemur. Per Dominum, etc.

Ecoutez, Seigneur, favorablement les humbles prieres que nous vous présentons dans la solennité de votre Confesseur le Bienheureux Joachim; afin que ne mettant point notre confiance en notre justice, nous soyons assistés par les mérites de celui qui a eu le bonheur de vous plaire. Par Notre-Seigneur, etc.

L'EPÎTRE.

Leçon tirée de l'Epître du Bienheureux Paul Apôtre, aux Philippiens. Chap. 3.

Fratres: Quæ mihi fuerunt lucra, hæc arbitratus sum propter Christum

Mes Freres: j'ai regardé pour Jesus-Christ comme des désavantages, les

detrimenta. Veruntamen existimo omnia detrimentum esse, propter eminentem scientiam Jesu Christi Domini mei, propter quem omnia detrimentum feci, et arbitror ut stercora, ut Christum lucrifaciam, et inveniar in illo non habens meam justitiam quæ ex lege est, sed illam, quæ ex fide est Christi Jesu: quæ ex Deo est justitia in fide, ad cognoscendum illum, et virtutem resurrectionis ejus, et societatem passionum illius: configuratus morti ejus: si quo modo occurram ad resurrectionem quæ est ex mortuis. Non quòd jam acceperim, aut jam perfectus sim: sequor autem, si quomodò comprehendam, in quo et comprehensus sum à Christo Jesu.

avantages que j'avois. Et même je compte toutes choses pour un désavantage, eu égard à l'excellente connoissance de Jesus-Christ mon Seigneur, pour qui j'ai renoncé à tout, et je regarde tout comme du fumier, afin de gagner Jesus-Christ, et que je me trouve en lui, non avec la justice qui me venoit de la Loi, mais avec celle qui vient de la foi en Jesus-Christ: avec la justice qui vient de Dieu par la foi pour connoître ce qu'il est, quelle est la vertu de sa Résurrection, et la part que j'ai à ses souffrances, exprimant en moi l'image de sa mort: en sorte que je puisse parvenir à ressusciter d'entre les morts. Non que j'aye déja atteint jusque-là, ou que je sois déja parfait: mais je suis ma route, afin de pouvoir gagner le terme, pour lequel aussi j'ai été gagné par Jesus-Christ.

Saint Paul étant à Rome l'an 62 de Jesus-Christ, écrivit aux Philippiens, peuples de la Macédoine. Le sujet de cette Lettre n'est proprement qu'une action de grace que cet Apôtre leur fait de la libéralité qu'ils avoient exercée envers lui.

RÉFLEXIONS.

Rien ne doit tant humilier l'homme que les erreurs de son esprit et les égaremens de son cœur. Il se trompe grossiérement et dans l'un et dans l'autre. On juge mal, et l'on désire encore pis. Les passions nous maîtrisent. Dès que le cœur en est esclave, l'esprit n'a plus guere de liberté; la raison cede à l'inclination et aux préjugés; ses lumieres sont obscurcies. La corruption du cœur cause des brouillards: de là ces illusions, ces faux raisonne-

mens, ces erreurs même dans les principes. On estime ce qui n'est digne que de mépris ; on aime éperdument ce qui doit être durant l'éternité la cause de nos repentirs et l'objet de notre plus grande aversion. Un faux brillant ne donne pas seulement dans les yeux, il attire toute notre attention ; on a beau crier au piege, au mensonge, à l'erreur ; la surdité suit d'ordinaire l'aveuglement, et la prévention va si loin qu'on ne veut pas croire ceux qui en ont été la dupe. La maladie est populaire ; quelque précaution que l'on prenne, elle se communique par le commerce de ceux avec qui nous vivons. Depuis combien de temps cris-t-on contre cette chimérique félicité dont se repaissent les mondains ; contre ce vain fantôme de gloire qui lasse, qui épuise tous ceux qui courent après lui ; contre cette idole des biens créés qui rendent malheureux tous ses adorateurs ; contre ces faux plaisirs qui ne laissent que de l'amertume ? L'illusion dégénere en enchantement ; on ne met la félicité que dans les places élevées, dans le tumulte, et dans tout ce qui brille, dans tout ce qui étourdit. Quand est-ce qu'on pensera comme l'Apôtre ? Quand deviendra-t-on raisonnable en devenant plus Chrétien ? Quand est-ce que cet homme du monde sera désabusé de cette fausse lueur, de cette opinion erronée ; de ces preventions séduisantes qui font regarder comme des avantages ce qui est un vrai désavantage ? Quand est-ce que cette femme mondaine regardera ces orgueilleuses parures, ces amusemens frivoles, ces fades, ces dégoûtantes parties de plaisirs, comme des pertes d'un temps si précieux, comme des sources intarissables de regrets et de larmes ? Ce sera du moins à la mort ; car ces vérités font peu d'impression durant la vie. Mais qu'il est cruel de ne reconnoître l'égarement que quand on n'est plus en état d'être redressé, de n'apercevoir le précipice que quand la lumiere s'éteint, de ne reconnoître l'erreur qu'à la fin jour, de ne juger sainement de toutes choses

qu'à la derniere heure ! Le bon sens vient bien tard quand il ne vient qu'à l'heure de la mort ; et toutes les réflexions qu'on fait à ce dernier moment sur l'illusion de nos désirs, sur le ridicule de nos préjugés, sur les erreurs de notre ambition, sur nos fausses idées : toutes ces réflexions rassurent-elles beaucoup un cœur et un esprit devenus Chrétiens à cette extrémité. Ah ! qu'il fait bon pouvoir dire alors comme saint Paul : *J'ai compté toutes choses pour un désavantage, eu égard à l'excellente connoissance de Jesus-Christ mon Seigneur, pour qui j'ai renoncé à tout ; j'ai regardé tout comme de la boue, afin de gagner Jesus-Christ.*

L'ÉVANGILE.

La suite du saint Evangile selon saint Luc. Chap. 12.

IN illo tempore : Dixit Jesus Discipulis suis : Nolite timere pusillus grex, quia complacuit Patri vestro dare vobis regnum. Vendite quæ possidetis, et date eleemosynam. Facite vobis sacculos qui non veterascunt, thesaurum non deficientem in cœlis : quò fur non appropiat, neque tinea corrumpit. Ubi enim thesaurus vester est, ibi est cor vestrum erit.

EN ce temps-là : Jesus dit à ses Disciples : Ne craignez point petit troupeau ; car il a plu à votre Pere de vous donner ce Royaume. Vendez ce que vous possédez, et donnez l'aumône. Faites en sorte d'avoir des bourses qui ne s'usent point, un trésor inépuisable dans le Ciel, d'où les voleurs n'approchent point, et où le ver ne gâte rien ; car où est votre trésor, là est aussi votre cœur.

MÉDITATION.

Qu'il n'y a de vrai bien que les biens éternels.

PREMIER POINT.

CONSIDÉREZ que les biens et les maux qui passent doivent être comptés pour rien : une satisfac-

tion, un plaisir, une joie de quelque heures sont des plaisirs bien minces. Une fleur épanouie à midi est sur le soir fanée; voilà l'image naturelle des douceurs et des biens de cette vie. Ces biens si vides, si légers, si caduques méritent-ils même le nom de bien? Le monde cependant n'en a pas d'autres. Biens volages, biens fugitifs, biens imaginaires, nés pour être une source d'inquiétudes, de troubles, de divisions et de chagrins; nés pour être les tyrans, ou le supplice des hommes; peut-on être sage, et mettre sa félicité dans des biens de cette nature? Est-on sage d'user sa santé et sa vie à courir après ces faux biens? fût-on assez privilégié pour devenir plus puissant que les autres: quelle doit être la destinée et la durée de cette puissance? Une poignée de jours peu calmes, assez troublés, la terminent et l'éteignent. Jugeons de l'avenir par le passé. Les biens de cette vie n'ont rien de solide, ce ne sont proprement que des biens en songe; ils n'ont de prix que dans l'idée et dans l'opinion: et voilà cependant l'idole des gens du monde. Bon Dieu, qu'on est à plaindre quand c'est à un fantôme qu'on fait des vœux!

Nul bien solide et rassasiant qui ne soit éternel; ceux qui disparoissent avec nos jours ne peuvent être comparés qu'à une fumée. Les biens que la Foi m'apprend et que la Religion me découvre, sont les seuls qui méritent le nom de biens. Quand les biens de cette vie auroient autant de douceur qu'ils en promettent, de quel goût seront-ils durant toute l'éternité? Leur pointe est émoussée à la mort, toute la prétendue félicité de cette vie s'éteint avec le dernier souffle; et que reste-t-il un moment après la mort? Que reste-t-il à un grand Prince de toutes les marques d'honneur, de cette foule de Courtisans, de cette multiplicité de plaisirs, de la magnificence de ces palais, de ces nombreuses et formidables armées? Que reste-t-il à ces gens riches de leur abondance et de leurs trésors?

Que reste-t-il à ces femmes du monde de leur beauté, de leur fierté, de leur oisiveté ? Que leur reste-t-il de leurs divertissemens et de leurs parures ? Et sont-ce là des biens ! Ceux même qui les aiment et qui les recherchent davantage, les regarderont-ils comme des biens durant cette effroyable éternité où l'on jugera si bien de toutes choses.

SECOND POINT.

Considérez que les biens éternels sont les seuls qui puissent contenter et l'esprit et le cœur. L'esprit, parce que tout ce qu'ils présentent est réel, conforme à la droite raison, et d'un si grand prix, que durant toute l'éternité, il sera l'objet de notre estime. Le cœur, parce que l'homme n'ayant été fait que pour Dieu, il n'y a que ce qui peut le conduire à Dieu, et l'approcher de la possession de Dieu qui le puisse tranquilliser, qui le rassasie. De là vient que tout autre bien laisse un vide de l'ame qui l'inquiete. Les biens éternels causent cette douceur exquise qui est un avant-goût des joies du Ciel.

Ces biens sont les vertus chrétiennes qui seules à proprement parler, sont les véritables richesses d'un chrétien ; elles seules le rendent respectable, et heureux ; tout autre bien ne sauroit donner le mérite, les vertus chrétiennes en sont la véritable source ; le mérite ne naît et ne se nourrit que dans ce fonds. Que tout le reste manque : grand nom, naissance, dignités, place honorable, grands revenus, ornemens postiches dont on se passe sans peine, faux éclat qu'on regrete peu : a-t-on de la vertu, on est véritablement respectable. L'estime et le respect sont un tribut que les Rois mêmes sont contraints de payer à la piété. La vertu est, pour ainsi dire, ce trésor inépuisable dans le Ciel, d'où les voleurs n'approchent point, et où le ver ne gâte rien.

La vertu chrétienne est la source de la véritable félicité, non-seulement par rapport à l'autre vie, mais même par rapport à celle-ci. Les passions sont les ennemis de notre repos et de notre félicité. Quelle tranquillité, quelle douceur ne goûteroit-on pas sans elles ! La vertu chrétienne en est le contre-poison. Si elle ne les étouffe point, du moins elle les dompte, et les met hors d'état de nuire. Quoi de plus précieux et de plus estimable que ce qui nous délivre de tous les chagrins et de bien des regrets !

La seule pensée de perdre un jour tous les biens qu'on possede, diminue bien leur juste valeur. Un homme riche, une personne en place, un Prince à qui tout rit, sentent le vide de ces biens volages et passagers ; leur caducité affoiblit tout ce qu'ils peuvent avoir de vifs et de piquant. La seule pensée de la mort ôte le goût de ces biens terrestres. Qu'il fait bon n'être riche que des biens éternels ! Le temps n'use point leur mérite, la pensée même de la mort leur donne une nouvelle pointe ; l'éternité leur donne encore plus de douceurs : et nous soupirons après d'autres richesses !

Mon Dieu, que j'ai de regret d'avoir mis mon trésor ailleurs que là où doit être mon cœur : je reviens par votre grace de mon erreur que je déteste ; désormais mon trésor ne sera plus que dans les biens célestes, et mon cœur alors dans mon trésor.

Aspirations dévotes durant le jour.

Quàm dilecta tabernacula tua Domine virtutum : concupiscit et deficit anima mea in atria Domini. Psal. 83.

Que votre séjour a d'attraits, ô le Dieu des vertus ! mon ame ne sauroit plus soutenir l'ardeur avec laquelle elle soupire après votre demeure.

Ubi nostra fixa sint corda, ubi vera sunt gaudia. Ex. orat. Eccl.

Que tous les désirs de mon cœur ne soient désormais que pour le Ciel, où est la véritable joie.

PRATIQUES DE PIÉTÉ.

1.° Il est étonnant qu'ayant la foi on n'ait du goût que pour les biens périssables de cette vie; et que les biens éternels nous touchent si peu, quoique nous les regardions comme l'héritage des Prédestinés. Mais seroit-il moins surprenant, si élevés et nourris dans le goût de ses biens terrestres, nous ne soupirions qu'après ceux qu'on ne goûte que dans le Ciel. On éleve les enfans dans l'école de la mondanité, on prévient leur raison par des leçons toutes mondaines; on ne leur parle dès le berceau que de ce qu'ils devroient ignorer toute leur vie; ils n'entendent louer que l'adresse et l'habileté de ceux qui font fortune, l'éclat et la magnificence des Grands, l'opulence et la somptuosité des gens riches. On ne s'entretient éternellement devant des enfans que de ce qui nourrit l'orgueil, qui irrite la cupidité, qui excite la jalousie. Avez-vous ouï parler souvent durant votre jeunesse du vide et de la caducité des biens créés; et ce que vous en avez dit jusqu'ici à vos enfans doit-il leur en inspirer du dégoût, en leur en donnant une juste idée? Les enfans se repaissent de ce dont on les nourrit. Corrigez dès aujourd'hui une conduite si peu chrétienne: ne parlez jamais devant vos enfans de tout ce qui impose dans le monde, sans y mettre le correctif. Soyez même très-réservés à parler avec estime en leur présence de ce qui nourrit la vanité. Les affaires, la conversation vous obligent elles de parler d'un succès, d'une nouvelle dignité, d'un établissement éclatant, d'une fortune brillante: ne manquez pas d'en faire remarquer les ombres; vous trouverez toujours le contre-poison du moins dans la pensée de la mort. Que les passions perdroient de leur droit, que les familles seroient chrétiennes, si les parens savoient faire valoir le mérite et le prix des biens éternels!

2.° La prospérité et les adversités peuvent également servir à nous donner du goût pour les biens de l'autre vie, et nous dégoûter des biens de celle-ci. Vos biens prosperent-ils, dites-vous souvent à vous-même, que vous travaillez avec succès pour vos héritiers; et examinez quelle portion de tous ces biens vous restera pour l'autre vie. Rien ne vous réussit sur la terre, consolez-vous sur ce que votre héritage est dans le Ciel. Vivez-vous dans l'humiliation, dans l'oubli et dans l'obscurité, pensez de temps en temps que vous êtes étranger; et qu'il n'est pas étonnant qu'on ne vous connoisse point dans un pays éloigné du vôtre. Pensez que vous n'êtes proprement que le fermier, pour ainsi dire, de votre propre bien; et que c'est par commission que vous exercez cet emploi, et que vous occupez cette place. C'est une sainte pratique de choisir un jour tous les mois pour faire sa désappropriation devant Dieu des biens de cette vie; après la communion, aux pieds du crucifix, où durant sa priere on renonce à la propriété de tout ce qu'on possede, et l'on proteste devant le Seigneur qu'on ne veut avoir du goût et de l'attache que pour les biens éternels.

DIX-SEPTIEME JOUR.

SAINT ANICET, PAPE ET MARTYR.

SAINT Anicet, douzieme Pape depuis saint Pierre, étoit originaire de Syrie. Il étoit venu au monde vers la fin du premier siecle, et la haute réputation où il étoit vers le milieu de second, fait assez voir combien il avoit passé saintement les premieres années de sa vie. Il avoit un génie supérieur, une grandeur d'ame peu commune; une fermeté, une intrépidité qui lui fit mépriser les plus

grands dangers ; et un zele si ardent pour la vérité et pour la pureté de Foi, qu'il fut regardé constamment comme le fléau des Hérétiques. Il passoit pour un des plus savans et des plus saints Prêtres de tout le Clergé de l'Eglise de Rome, lorsque le Pape saint Pie ayant été couronné du martyre l'an 157, saint Anicet fut élu Pape.

L'Eglise avoit besoin d'un si grand Pontife dans un temps où la malice et la multitude des Hérétiques n'oublioient rien pour corrompre la sainteté de ses mœurs et la pureté de sa foi. Ces ennemis déclarés de Jesus-Christ s'étoient presque tous rassemblés à Rome où la Foi a toujours régné et fleuri dans toute la vigueur, pour tâcher de la corrompre jusque dans sa source.

Valentin, cet impie hérésiarque, y étoit venu sous le Pape saint Hygin ; et ayant fait un grand progrès sous saint Pie son successeur, il continuoit à y faire tous les jours de nouvelles conquêtes. Une misérable femme nommée Marceline, de la secte infame des hérétiques Carpocratiens ou Gnostiques, étoit venue à Rome depuis peu ; et y avoit perverti bien des gens. L'impie Marcion avoit commencé de semer ses erreurs dans cette capitale du monde chrétien dès le commencement du Pontificat de saint Pie ; de sorte que saint Anicet en montant sur le saint Siége se vit comme entouré de ces monstres qui ne respiroient que venin, mais qu'il extermina durant son Pontificat ; les poursuivant jusque dans leurs derniers retranchemens, et n'oubliant rien pour répandre le contre-poison parmi les Fidelles.

Dieu bénit le zele et les travaux du saint Pontife. Le troupeau fut bientôt guéri de ses maladies contagieuses par les soins, et la vigilance du Pasteur. Les Valentiniens, les Marcionites et tous les autres hérétiques, confondus et démasqués par la piété de notre Saint, devinrent bientôt l'exécration de tout le monde. Ce grand Pontife instruisit et cultiva

son peuple avec tant de succès, que Rome, le centre de l'unité de la Foi, devint en même temps le siege de la sainteté, et le grand théâtre de la piété chrétienne. C'est le témoignage qu'en donne Hégésippe, qui vint à Rome sous le Pape Anicet.

Ce grand homme si savant ayant conféré durant son voyage avec plusieurs Evêques d'Occident, et charmé à Rome de la pureté de la foi et de la sainteté des mœurs des Fidelles, fit un éloge magnifique du Pasteur, en faisant celui du troupeau. Il écrivit en cinq livres l'histoire Ecclésiastique depuis la passion de Jesus-Christ jusques à son temps; c'est un recueil sincere des traditions apostoliques. Il ne nous reste plus de cet ouvrage si authentique que quelques fragmens conservés par Eusebe, où il paroît assez avec quelle sincérité saint Hégésippe rendoit témoignage, que jusques à son temps il n'y avoit aucun siege Episcopal, à compter la succession depuis les Apôtres, ni aucune Ville, et surtout Rome, où l'on ne gardât fidellement tout ce que la loi chrétienne ordonnoit, ce que les Apôtres avoient enseigné, ce que Jesus-Christ lui-même avoit prêché.

Les hérétiques firent de temps en temps de nouveaux efforts pour corrompre la foi; mais la vigilance de saint Anicet empêcha les effets de leurs pernicieuses entreprises. Il fut visité dès le commencement de son Pontificat par saint Polycarpe, Disciple de saint Jean l'Evangéliste, Evêque de Smyrne, qui plein d'estime et de vénération pour notre saint Pontife, fut bien aise de venir conférer avec lui sur certains points de Discipline, dont on ne convenoit pas encore entre l'Eglise Latine et la Grecque, et sur lesquels on n'avoit encore rien décidé. Les deux Saints furent bientôt d'accord. La déférence et le respect qu'avoit saint Polycarpe pour le Vicaire de Jesus-Christ, et l'estime singuliere qu'avoit saint Anicet pour saint Polycarpe, lierent une amitié très-intime entre ces deux saints Prélats.

Cette bonne intelligence ne servit pas peu à confondre les hérétiques, à conserver les vrais Fidelles dans la pureté de la Foi qu'ils avoient reçue des Apôtres, et à faire fleurir dans cette Capitale cette régularité des mœurs qui édifioit si fort tout le Monde Chrétien. Certainement si la vérité et la vertu furent violemment attaquées dans Rome par ce tas d'hérétiques qui s'y étoient rendus, elles n'y furent pas moins puissamment défendues par le concours merveilleux des saints personnages qui s'y trouverent.

Outre saint Anicet, saint Polycarpe et saint Hégésippe, dont on vient de parler, on vit encore à Rome dans le même temps saint Justin, l'une des plus grandes lumieres de son siecle. C'est là qu'il composa la plus grande partie de ses Ouvrages, qui ont si fort servi à dissiper les calomnies des païens, et les erreurs d'un si grand nombre d'hérétiques. Ce grand Saint s'estimant heureux de seconder le zele d'un si grand Pape, établit à Rome, selon le plan de saint Anicet, une école de piété, où il faisoit des leçons de Religion à tous ceux qui vouloient être instruits. Le fruit répondit à leur zele; l'on ne vit jamais tant de constance, ni de ferveur parmi les Fidelles, malgré les persécutions des païens et tous les efforts que faisoient les hérétiques pour corrompre la foi et les mœurs.

Saint Anicet gouverna l'Eglise avec une sagesse, une vigilance et un zele admirable, durant l'espace de douze ans, selon Eusebe et Nicéphore. Quoique ce fussent des temps de troubles et de brouillards : sa sollicitude pastorale le fit descendre jusque dans le moindre détail de la vie exemplaire que doivent mener les Clercs, et dans plusieurs points importans de la Discipline ecclésiastique.

Il fit une ordonnance qui défend aux Clercs, conformément aux ordres de l'Apôtre, de porter de longs cheveux, et en même temps il leur ordonne de porter la couronne ou tonsure cléricale. Gré-

goire de Tours dit que saint Pierre fut auteur de cette couronne, en mémoire de la couronne d'épines de Notre-Seigneur; il est probable que saint Anicet fit un décret de ce qui n'étoit que de simple usage. Ce qui est certain, c'est qu'autrefois on ne laissoit qu'un petit bord de cheveux autour de la tête, tout le reste étoit rasé, et formoit la couronne, comme l'observent encore aujourd'hui quelques Religieux.

Ce saint Pape ne soupiroit depuis long-temps qu'après le martyre. Son zele pour conserver dans toute sa pureté le sacré dépôt de la foi, et pour étendre le Royaume de Jesus-Christ par toute la terre, ne pouvoit pas manquer de lui procurer cette insigne faveur. Il reçut la couronne du martyre durant la persécution de Marc-Aurele, vers l'an de Notre-Seigneur 167: son sacré corps fut enterré par les Chrétiens dans le Cimetiere de Caliste.

L'an 1590, le chef de ce grand Saint fut apporté à Munich par l'Archevêque Minuce, Secrétaire de Guillaume Duc de Baviere, et mis dans l'Eglise des Peres de la Compagnie de Jesus, où il est honoré avec beaucoup de dévotion.

L'an 1604, le Pape Clément VIII, ayant fait retirer tous les corps saints qui étoient dans ce lieu, pour les mettre dans une sépulture plus honorable, et qui convînt mieux à la sainteté de ces précieuses reliques, Jean Ange Duc d'Altaemps obtint du Pape le corps de saint Anicet; il lui fit bâtir une chapelle magnifique, où l'on conserve avec une grande vénération dans un superbe tombeau de marbre ce précieux trésor. Le même Duc a fait l'éloge de ce saint Pontife en ce peu de mots: « Si la parfaite intelligence de l'Ecriture Sainte; » si l'innocence et la sainteté de la vie; si la gloire » du martyre, comme tout le monde l'avoue, » prises séparément, suffisent pour rendre un homme » immortel, que doit-on penser du mérite et de la

» gloire de saint Anicet, en qui toutes ces glorieu-
» ses qualités se trouvent réunies. »

La Messe de ce jour est en l'honneur de ce Saint.

L'Oraison qu'on dit à la Messe, est celle qui suit.

Deus, qui nos Beati Aniceti Martyris tui atque Pontificis annuâ solemnitate lætificas: concede propitius, ut cujus natalitia colimus, de ejusdem etiam protectione gaudeamus. Per Dominum nostrum, etc.

O Dieu! qui nous donnez chaque année un nouveau sujet de joie en la solennité de votre Martyr et Pontife le Bienheureux Anicet: faites-nous la grace qu'honorant sa naissance dans le Ciel, nous nous réjouissions de sa protection sur la terre. Par Notre-Seigneur, etc.

L'ÉPÎTRE.

Leçon tirée du Livre de la Sagesse. Chap. 5.

Stabunt Justi in magna constantiâ adversùs eos, qui se angustiaverunt, et qui abstulerunt labores eorum. Videntes turbabuntur timore horribili, et mirabuntur in subitatione insperatæ salutis, dicentes intra se, pœnitentiam agentes, et præ angustia spiritûs gementes: Hi sunt quos habuimus aliquando in derisum, et in similitudinem improperii. Nos insensati vitam illorum estimabamus insaniam, et finem illorum sine honore: ecce quomodo computati sunt inter filios Dei, et inter Sanctos sors illorum est.

Les justes s'éleveront avec une grande hardiesse contre ceux qui les auront accablés d'afflictions; et qui leur auront ravi le fruit de leurs travaux. Les méchans à cette vue seront saisis de trouble et d'une horrible frayeur, ils seront surpris d'étonnement, en voyant tout d'un coup, contre leur attente, les justes sauvés. Ils diront en eux-mêmes, étant pénétrés d'un vif regret, et jetant des soupirs dans le serrement de leurs cœurs: Ce sont-là ceux qui ont été autrefois l'objet de nos railleries, et que nous donnions pour exemple de personnes dignes de mépris. Insensés que nous étions, leur vie nous paroissoit une folie, et leur mort honteuse: et cependant les voilà élevés au rang des enfans de Dieu, et leur partage est avec les Saints.

Ceux qui semblent avoir douté si Salomon étoit l'Auteur du livre de la Sagesse, n'ont pas fait réflexion à ces paroles du chapitre 9, où l'Auteur dit à Dieu, parlant de lui-même : Vous m'avez choisi pour être le Roi de votre peuple, et le juge de vos fils et de vos filles ; et vous m'avez commandé de bâtir un temple sur votre montagne sainte, et un autel dans la cité où vous habitez. Il est probable que ce livre de la Sagesse fut le premier Ouvrage que Salomon composa après l'avoir obtenue de Dieu.

RÉFLEXIONS.

Nous nous sommes donc égarés de la voie de la vérité. La conséquence est vraie, le raisonnement est juste : mais, Seigneur, qu'un regret inutile est désespérant ! Il est honteux à un honnête homme, il est même bien désagréable de s'être trompé. On ne reconnoît jamais son erreur sans quelque confusion ; mais quand l'égarement est une pure bêtise, quand c'est par sa pure faute qu'on s'est égaré, quand l'égarement mene au dernier malheur, et que l'erreur est sans remede, le regret est-il bien éloigné du désespoir ? Nul supplice plus cruel que celui où le cœur et l'esprit servent de tyrans.

Nous nous sommes donc égarés. Nous qui nous en faisions tant accroire, nous qui passions pour des beaux esprits, et qui regardions en pitié ceux qui tenoient la bonne route ; nous qui étions regardés comme des divinités de la terre, devant qui tout plioit ; nous à qui tout rioit ; nous qui ne paroissions que couronnés de fleurs, et qui étions comme l'ame de toutes les fêtes. Femmes mondaines, idoles de vanité, gens de plaisirs, nous qui nous raillions des plus terribles vérités de la Foi, qui nous faisions un jeu des menaces du Très-Haut, et qui n'avions de religion que par bienséance : nous nous sommes donc trompés, et trompés dans le point décisif de notre sort éternel. Il n'étoit pas

vrai que ces honneurs si superficiels, que ces richesses si caduques, que ces plaisirs la plupart si amers, pussent jamais nous rendre heureux. Il n'étoit pas vrai qu'une vie molle, oisive, licencieuse fût un objet d'envie, il n'étoit pas vrai que mon état, que mon rang, que mes revenus, que ma naissance me donnassent droit de ne pas vivre en chrétien.

Je m'imaginois que ces femmes si réservées, si vertueuses, qui passoient leurs jours dans la retraite et dans les exercices de piété, étoient à plaindre; leur solitude me paroissoit une prison, et leur retenue un supplice. Je me suis trompé; elles avoient pris le bon parti; c'est moi qui me suis égaré.

Insensés que nous étions : leur vie nous paroissoit une folie, et il n'y a proprement de véritable sagesse que dans les Saints. Est-ce être sage que de marcher sans savoir où l'on va ? Est-ce être sage que de donner étourdiment dans tous les pieges de son ennemi ? est-ce être sage que de ne courir qu'après une fumée, ou tout au plus un feu follet ? est-ce être sage que de risquer son salut éternel, que de s'étourdir sur ses égaremens, que de ne travailler qu'à sa perte ? et voilà qu'elle a été notre conduite : jugeons quelle a été notre prétendue sagesse.

C'est l'amour du plaisir qui nous a entraînés : autre preuve de notre insigne folie: *Lassati sumus, in viâ iniquitatis.* Nous nous sommes lassés dans la voie de l'iniquité. Quelle vie plus tumultueuse, plus pénible, plus âpre que la nôtre ! En proie à toutes les passions, en butte à toute la malignité du cœur humain, victimes de l'ambition, de la cupidité et de l'envie, à quelles inquiétudes, à quels chagrins mortels, à quels tourmens n'avons-nous pas été livrés. Défiance éternelle, frayeurs toujours plus noires, déboires, dégoûts, dépits piquans qu'il faut toujours dissimuler, rires forcés, joies artificielles mais vaines, remords tyranniques, effrayante pensée de la mort, que ne faites-vous pas souffrir !

et voilà la vie délicieuse dont nous faisons trophées. Par malheur tous ces regrets sont bien fondés, et ils sont vains; toutes ces réflexions sont justes. On sent son erreur, on en frémit d'horreur; mais il ne reste plus que des regrets, il n'y a plus de retours. Comprenez l'amertume et la pointe de ces fatales conséquences.

L'EVANGILE.

La suite du saint Evangile selon saint Jean. Chap. 16.

IN illo tempore: Dixit Jesus Discipulis suis: Amen, amen dico vobis: quia plorabitis et flebitis vos. Mundus autem gaudebit: vos autem contristabimini, sed tristitia vestra vertetur in gaudium. Mulier cùm parit, tristitiam habet, quia venit hora ejus: cùm autem peperit puerum, jam non meminit pressuræ propter gaudium, quia natus est homo in mundum. Et vos igitur nunc quidem tristitiam habetis, iterùm autem videbo vos, et gaudebit cor vestrum: et gaudium vestrum nemo tollet à vobis.

EN ce temps-là, Jesus dit à ses Disciples: En vérité, en vérité, je vous le dis: vous serez affligés vous autres, et vous pleurerez: pour le monde il se réjouira. Vous serez dans la tristesse, mais votre tristesse se changera en joie. Quand une femme accouche, elle souffre parce que son temps est venu; mais quand elle est accouchée d'un fils, de la joie qu'elle a qu'un homme soit né, elle oublie aussi tôt ce qu'elle a souffert. De même donc vous êtes maintenant dans la tristesse; mais je vous reverrai, et vous aurez la joie dans le cœur, et personne ne vous ôtera votre joie.

MÉDITATION.

De la fausse joie du monde.

PREMIER POINT.

CONSIDÉREZ que la prétendue joie du monde n'est pas seulement mince, superficielle, fade;

elle est toute dissimulation. Rien n'est plus faux dans son principe ; rien n'est plus inconstant dans sa durée ; rien n'est plus amer dans sa fin. Nulle source de cette joie mondaine qui ne soit empoisonnée, peu qui ne soit criminelle, nulle dont les eaux puissent désaltérer.

La satisfaction d'une passion, une partie de plaisir, une fortune précipitée, l'accomplissement d'un désir violent, causent cette émotion agréable dans l'ame, qu'on appelle joie. Le cœur s'épanouit pour quelques momens ; mais cette joie est-elle bien pure ? L'ame est-elle contente ? jugeons-en par la cause. Nulle vraie joie sans sérénité et sans calme. Y en a-t-il beaucoup dans l'esprit et dans le cœur des mondains ? Ce n'est pas assez qu'un bien plaise, il faut que ce soit un bien réel et solide, sans quoi l'âme s'en réjouit à faux. De tous ces biens qui causent tant de joie dans le monde, s'en trouve-t-il beaucoup de solides et de réels ? s'en trouve-t-il même un seul qui rende l'homme heureux, et qui le rassasie ? Richesses, épines piquantes, source féconde d'inquiétudes, de déplaisirs et de chagrins, plaisirs inséparables de mille remords, vous ne réjouissez guere qu'à pure perte. Que l'enchantement étourdisse : toute joie qui ne naît pas dans l'innocence est étrangere ; si la vertu ne la nourrit, elle est infirme ; si son principe est vicieux, elle est fausse : examinez s'il y a beaucoup dans le monde de véritable joie. Son inconstance ne suffiroit-elle pas pour la rendre vaine ? Peu de rire dans le monde qui ne soit artificiel ; on ne rit même guere que par étude. Les épanouissemens de cœur sont trop forcés pour être longs. La joie mondaine ne fait guere que des apparitions : s'empare-t-elle du cœur, hélas ! la tristesse ne va pas loin, elle ne s'éloigne même jamais tout-à-fait, souvent ne disparoît-elle qu'aux yeux d'autrui ; de là vient que les querelles et les emportemens naissent dans le sein même, pour ainsi dire, de cette fausse joie. Joie mondaine,

joie artificielle, joie fardée, vain fantôme de joie, il suffit d'avoir un peu de bon sens pour en convenir. Hé, bon Dieu! quand aura-t-on assez de raison et de religion pour se détromper d'une erreur si universelle? Quand est-ce qu'elle cessera de nous en imposer, et que nous cesserons de nous en repaître?

SECOND POINT.

Considérez que la joie mondaine peut être comparée à ces arbres toujours verts et toujours fleuris, qui servent d'ornemens de parterres, mais dont les fuits sont très-amers. Ces joies tumultueuses, ces fêtes brillantes, ces assemblées réjouies, ces parties de jeu, de bonne chere et de plaisir, coûtent encore plus au cœur qu'à la bourse; elles épuisent celle-ci, et quelle amertume ne causent-elles pas à celui-là?

Quelle fête, quelle partie de plaisir, quelle joie mondaine, sans inquiétude, sans envie, sans chagrin? Le tumulte et la dissipation en suspendent le sentiment durant quelque temps, mais l'enchantement dure peu. Les fleurs tombent, et l'amertnme reste dans le fruit; les remords piquent; les regrets déchirent; l'envie, la haine, la crainte, et cent autres passions font bien payer chérement ces gouttes de douceurs que le monde vend à si haut prix. Vous avez eu de ces intervalles de joie, de ces satisfactions si vantées: que vous en reste-t-il? Que reste-t-il dans le Carême de ces fêtes, de ces joies outrées du Carnaval? des remords, des repentirs, encore sont-ce là les fruits les plus salutaires. Les aigreurs, les dégoûts, les amertumes suivent plus naturellement. Que reste-t-il de toutes ces joies à ces personnes mondaines, que l'âge bannit des parties de plaisir, ou qu'une maladie chasse des assemblées? Que reste-t-il à cette personne mourante de tant de divertissemens? hélas! une pâleur mortelle, des larmes bien ameres. Le souvenir de ces joies effacées console-t-il beaucoup à

ce dernier moment ? Mais que reste-t-il de toutes ces fêtes mondaines à ces réprouvés, qui depuis leur mort brûlent dans les feux éternels ? Si ces joies avoient quelque chose de bien réel, si elles étoient un objet d'ambition, si elles méritoient nos empressemens, si elles étoient permises; pourquoi de si cuisans et de si cruels regrets ? pourquoi de si justes repentirs?

Mon Dieu, que les Saints ont été avisés, qu'ils ont été sages, de regarder ces joies mondaines comme des illusions, ou tout au plus comme des éclairs qui sont d'ordinaire suivis de quelque orage ! Je conviens de cette vérité, je sens même tout le venin de l'erreur, et soupirerai-je encore après ce pernicieux fantôme ?

Faites, Seigneur, que découvrant aujourd'hui la fausseté de cette joie, je connoisse le mérite et le prix de la tristesse qui fait le partage de vos élus, et qui est toujours suivie de l'éternelle félicité. Ainsi soit-il.

Aspirations dévotes durant le jour.

Beatus vir qui non respexit in vanitates et insanias falsas. Psal. 39.

Heureux celui qui ne se laisse point éblouir par ces faux brillans, et par ces joies trompeuses.

Risum reputavi errorem ; et gaudio dixi : Quid frustrà deciperis ? Eccl. 2.

O qu'il est vrai que ces ris mondains ne sont que folie ! et que j'ai raison de dire à ces joies vaines : Pourquoi vous trompez-vous ?

PRATIQUES DE PIÉTÉ.

1.° LE monde est plein de faux brillans; mais rien ne donne tant dans les yeux que la fausse joie dont il fait trophée. On ne rit guere dans le monde que par artifice, et toujours par grimace. Chose étrange ! la joie est le vernis de tous les divertissemens mondains, et jamais tant de mélancolie,

tant de tristesse et de chagrins que dans le cœur des plus réjouis. Ce sont les gens du monde qui nous l'apprennent et leur conduite ne nous le prouve que trop. Ces airs gais et rians, ces épanouissemens si fréquens, cet enjouement de profession, tout cela masque bien des chagrins, et dérobe aux yeux un grand fond de tristesse; mais tout cela est il fort innocent? Prenez aujourd'hui la résolution, 1.° de n'être jamais de ces dangereuses parties de plaisir; de ne vous trouver jamais à ces fêtes mondaines, où l'innocence court de grands dangers; de ne paroître jamais, sous quelque prétexte que ce soit, au bal, dans des académies de jeu, aux spectacles. 2.° De ne souffrir jamais que vos enfans, et tous ceux qui dépendent de vous, se trouvent dans ces lieux proscrits à tous les Chrétiens. 3.° De découvrir aux autres en toute occasion, et sur-tout à vos enfans, le faux brillant et le venin de ces joies mondaines. Quelle cruauté de voir les pieges, le poison et le feu que l'ennemi répand par-tout, et de ne dire mot! criez éternellement contre ces prestiges.

2.° Il n'y a jamais de raisons légitimes de prendre du poison sous prétexte qu'il est agréable au goût, et qu'on prend des préservatifs. Regardez comme mortelles toutes ces joies mondaines; soyez même en garde contre les fêtes et les joies les plus permises. Souvenez-vous que les bienséances et la civilité n'ont point de droits au préjudice du salut. Allez-vous faire une visite, allez-vous par devoir dans une assemblée brillante: passez quelques momens aux pieds de votre crucifix avant que de sortir, pour y prendre le contre-poison. Assistez-vous à des noces, êtes-vous d'une partie de campagne: ne manquez jamais d'y porter la pensée de la mort; rien n'est plus propre pour ôter tous les charmes. On ne rit guere qu'on ne joue la comédie. Représentez-vous cette personne si enjouée, si réjouie à l'heure de la mort.

DIX-HUITIEME

DIX-HUITIEME JOUR.

SAINT APOLLONE, SÉNATEUR ROMAIN, ET MARTYR.

LE changement arrivé dans l'Empire l'an 180 par la mort de l'Empereur Marc-Aurele, en fit un aussi grand dans la Chrétienté. Les Fidelles avoient souffert sous ce Prince une persécution presque continuelle, même depuis l'Edit qu'il avoit fait en leur faveur l'an 174, lorsqu'ayant gagné la bataille sur les Allemands, par les prieres des Chrétiens, comme il l'avouoit lui-même, il défendit sous peine de la vie d'accuser les Chrétiens en fait de Religion. Cela n'empêcha pas que les Chrétiens ne fussent cruellement persécutés sous son regne, soit par la malice des Philosophes païens, qui étoient enragés de se voir tous les jours confondus par la pureté des mœurs des Chrétiens, et par leurs savantes apologies; soit par l'attachement outré qu'avoit le Prince aux superstitions païennes, soit enfin par une malheureuse politique qui l'obligea de laisser dans leur rigueur toutes les lois que ses prédécesseurs avoient faites contre les Chrétiens.

L'Empereur Commode son fils, qui lui succéda, n'imita ni les vertus morales dont on fait honneur à son pere, ni l'aversion que son humeur philosophique et ses superstitions lui avoient donnée contre le Christianime; il laissa vivre les Fidelles en paix, et ce calme, après tant de tempêtes, ne contribua pas peu à l'accroissement du Royaume de Jesus-Christ. On voyoit par-tout fructifier la semence de l'Evangile, par-tout la vérité triomphoit des erreurs et des impiétés du paganisme; et la ville de Rome sur-tout, par les soins et le zele du saint Pape Eleuthere, voyoit tous les jours beau-

coup de familles nobles, riches et distinguées s'enrôler toutes entieres dans cette sainte Milice, et se présenter avec ardeur aux eaux sacrées du Baptême pour y trouver leur salut.

Parmi les personnes de qualité qui entrerent alors dans le sein de l'Eglise, l'une des plus considérables et des plus distinguées par sa naissance, par son esprit et par le haut rang qu'elle tenoit dans la Ville, fut saint Apollone. C'étoit un Sénateur Romain issu d'une illustre famille, et encore plus recommandable par son mérite personnel. Il passoit constamment pour un des plus savans et des plus éloquens du Sénat; et la connoissance qu'il avoit des Belles-Lettres et de la Philosophie, le faisoit passer pour un des plus beaux esprits et des plus polis de son temps. Les entretiens fréquens qu'il eut avec saint Eleuthere, et probablement avec saint Lucien, durant ce temps de tranquillité, et l'étude qu'il fit de notre Religion dans les Livres sacrés, lui dessillerent les yeux; il déplora le temps qu'il avoit demeuré enseveli dans les ténebres du paganisme; il en eut horreur; et se rendant aux pressantes sollicitations de la grace, il ouvrit les yeux aux lumieres de la Foi, se soumit à la Loi de Jesus-Christ, et reçut le Baptême.

On ne peut dire quelle fut la joie des Fidelles, de voir au nombre des Disciples de Jesus-Christ, un Sénateur Romain, d'un si grand mérite; mais on peut encore moins exprimer les avantages que tira l'Eglise de cette conversion. Le Sénateur Chrétien devint bientôt un prodige de vertu, un modele de perfection, et un des premiers Apologistes du Christianisme.

Le démon, comme parle Eusebe, ne pouvant souffrir le repos où étoit alors l'Eglise, et la conversion de tant de personnes illustres que l'exemple et le zele de saint Apollone retiroient tous les jours de l'erreur, employa, pour s'en venger, tout

ce qu'il avoit de force et d'artifice. Il suscita un misérable esclave que saint Jérôme nomme Severe, lequel agité par cet esprit malin, sans faire attention à la loi qui étoit contre les dénonciateurs des Chrétiens, accuse le Sénateur Apollone d'avoir renoncé à la religion de ses peres, et de s'être fait Chrétien.

Le Préfet du Prétoire nommé Perennie, commence par faire punir de mort le misérable délateur, qui expira sur la roue le jour même; après quoi ayant fortement exhorté saint Apollone à renoncer à la Foi chrétienne, pour ne point perdre sa fortune et la vie, et le voyant inébranlable dans la foi, il lui ordonna de rendre raison de sa religion devant le Sénat, dont il étoit un des principaux membres.

Saint Apollone, qui, depuis sa conversion, n'avoit point fait d'autre étude que celle de la Religion, avoit fait de merveilleux progrès dans cette science divine, et il s'y étoit rendu si habile, que saint Jérôme ne fait point de difficulté de le mettre le second entre les Peres de l'Église Latine.

On ne peut dire quelle fut la joie qu'il eut de se voir obligé de donner une juste idée de sa religion, en rendant raison de sa foi dans une si célebre assemblée. Il composa une belle et savante apologie, où mettant dans son jour la vérité et la sainteté de la Religion Chrétienne, il détruisoit toutes les calomnies dont on s'étoit servi jusqu'alors pour noircir les Chrétiens, et faisoit sentir le ridicule, les infamies et les impies absurdités du paganisme.

Notre Saint prononça cette défense en plein Sénat avec tant d'éloquence et de force, que les esprits les plus déclarés et les plus ennemis du nom chrétien furent interdits. Rien ne fit tant d'honneur à la Religion : tout alloit se rendre à la force de la vérité que ce héros chrétien venoit de faire triompher au milieu du Sénat de Rome, lorsque le Préfet du Prétoire, qui voyoit sans doute l'impression qu'a-

voit faite sur les esprits le discours de notre Saint, et qui craignoit que les applaudissemens qu'on lui donnoit, n'eussent des suites contraires aux lois de l'Empire, lui représenta qu'il étoit défendu d'absoudre un Chrétien qu'on avoit une fois mis en Justice, lorsqu'il persistoit dans la foi de Jesus-Christ; l'exhorta de pourvoir à son honneur et à sa vie en renonçant à la foi, et dit qu'il ne lui donnoit que quelques heures pour déliberer.

Saint Apollone qui n'ignoroit pas cette loi que l'Empereur Marc-Aurele avoit laissée dans toute sa vigueur, quoiqu'il en eût fait une contraire, en ordonnant que tous les dénonciateurs des Chrétiens fussent punis de mort; saint Apollone, dis-je, ne manqua pas de répondre au Préfet, qu'il s'étonnoit, que sachant par le discours qu'il venoit d'entendre ce qu'il pensoit de la Religion Chrétienne, il osât le solliciter de changer de Religion; que le martyre étoit depuis long-temps l'objet de ses vœux, et qu'il ne pouvoit pas avoir un sort plus heureux, ni qui lui fit plus d'honneur que de donner son sang pour la foi dont il venoit de faire l'apologie; qu'il l'exhortoit lui-même et tout le Sénat de pourvoir à leur salut, en renonçant à toutes les impiétés et les extravagances des Païens, et en embrassant la Religion Chrétienne.

Le Préfet Perennie admira sa constance et sa tranquillité, mais il déféra peu à de si salutaires conseils. Saint Apollone persistant toujours dans la foi, fut enfin condamné par arrêt du Sénat à avoir la tête tranchée; ce fut le 18 d'Avril de l'an 189, que cet illustre défenseur de la Religion releva le premier la dignité de Sénateur Romain, par la couronne du martyre.

Saint Apollone fut dès-lors en singuliere vénération dans toute l'Eglise. On conserve de ses reliques dans plusieurs endroits du Monde Chrétien. Les Peres Carmes d'Evora en Portugal ont son chef: les Jésuites d'Anvers un grand ossement, la ville

de Bologne en Italie s'estime fort heureuse de posséder le reste de ses reliques dans l'Eglise de Saint-François, où elles furent apportées de Rome l'an 1622, sous le Pontificat de Grégoire. XV.

La Messe en l'honneur de ce Saint est celle qu'on dit d'ordinaire pour un Martyr.

L'Oraison qu'on dit à la messe est celle qui suit.

PRÆSTA, quæsumus omnipotens Deus : ut qui Beati Appollonii Martyris tui natalitia colimus, intercessione ejus in tui Nominis amore roboremur. Per Dominum, etc.

FAITES, ô Dieu tout-puissant, que nous soyions fortifiés dans l'amour de votre saint Nom, par l'intercession de votre Bienheureux Martyr Apollone, dont nous honorons l'heureuse naissance dans le Ciel. Par Notre-Seigneur, etc.

L'EPÎTRE.

Leçon tirée de l'Epître de l'Apôtre saint Pierre. Chap. 4.

CHARISSIMI, communicantes Christi passionibus, gaudete, ut et in revelatione gloriæ ejus gaudeatis exultantes. Si exprobramini in nomine Christi, beati eritis : quoniam quod est honoris, gloriæ, et virtutis Dei, et qui est ejus spiritus, super vos requiescit. Nemo autem vestrûm patiatur ut homicida, aut fur; aut maledicus, aut alienorum appetitor. Si autem ut Christianus, non erubescat : glorificet autem Deum in isto nomine. Quoniam tempus est ut incipiat judicium à domo Dei. Si autem primùm à nobis : quis finis eorum, qui non credunt Dei Evan-

MES très-chers Freres : réjouissez-vous de ce que vous avez part aux souffrances de Jesus-Christ, afin que quand sa gloire se manifestera, vous sentiez aussi des transports de joie. Si on vous fait des affronts à cause du nom de Jesus-Christ, ce sera un bonheur pour vous : parce que tout ce qu'il y a d'honneur, de gloire, de vertu divine, et l'esprit même de Dieu repose sur vous. Que nul de vous au reste ne souffre comme meurtrier, ou comme voleur, ou comme médisant, ou comme un homme qui en veut au bien d'autrui. Que si quelqu'un souffre comme Chrétien, qu'il n'en rougisse point,

gelio ! et si justus vix salvabitur, impius et peccator ubi parebunt ! Itaque et hi, qui patiuntur secundùm voluntatem Dei, fideli Creatori commendent animas suas in benefactis.

mais qu'il glorifie Dieu à ce sujet-là : car voici le temps propre pour que le jugement commence par la maison de Dieu : et si c'est par nous qu'il commence, quelle sera la fin de ceux qui n'ont pas de foi pour l'Évangile de Dieu ! et si le juste à peine se sauvera-t-il, où est-ce que l'impie et le pécheur paroîtront ? Ainsi ceux qui souffrent selon la volonté de Dieu, que ceux là même s'appliquent aux bonnes œuvres, confient leurs ames au Créateur qui est fidelle.

Saint Pierre étant à Rome, écrivit sa premiere Lettre à tous les Fidelles qui vivoient parmi les païens, et singuliérement aux Juifs convertis, pour les affermir dans la Foi. Il est plus vraisemblable qu'elle a été écrite en Grec ; mais on ne sait point précisément en quelle année.

REFLEXIONS.

Réjouissez-vous de ce que vous avez part aux souffrances de Jesus-Christ. Il ne faut pas s'étonner si tous les Saints ont si fort aimé les souffrances ; Jesus-Christ les a anoblies, en souffrant pour nous ; il a voulu, pour ainsi dire, que toutes nos souffrances, fussent les siennes. Comme nous sommes les membres de Jesus-Christ, on peut dire que c'est Jesus-Christ qui souffre dans ses membres. Comprenons le prix et le mérite des souffrances dans le Christianisme, puisqu'il n'est point de Fidelle qui ne puisse, en souffrant avec patience et avec un esprit et un cœur chrétien, participer aux souffrances mêmes de Jesus-Christ. Il faut avoir une foi bien affoiblie pour avoir de l'horreur des adversités et des croix. Rien ne caractérise mieux les Chrétiens. Il faut être bien étranger dans le Christianisme, pour être surpris des afflictions qu'on y souffre. La croix n'est pas un symbole purement spéculatif et vide. S'il a fallu que Jesus-Christ souffrît pour entrer dans sa gloire, nous ne

saurions avoir part à cette gloire qu'en participant à ses souffrances. Il faut, dit saint Paul, souffrir avec lui pour être glorifié avec lui. Quelle idée donnons-nous de notre Religion, et quelle preuve de notre salut, si nous ne vivons que dans les délices, ou nous ne souffrons qu'avec dépit ?

Si on vous fait des affronts à cause du nom de Jesus-Christ, ce sera un bonheur pour vous. Croit-on aujourd'hui cette vérité ? et ces personnes si délicates sur le point d'honneur, si sensibles au plus petit affront, si difficiles à pardonner une injure, regardent-elles ces mépris comme un grand bonheur ? Dans notre Religion la pratique doit être toujours conforme à la morale ; selon ce principe, y a-t-il beaucoup de vrais Chrétiens ? ceux qui font profession de piété ne sont-ils point dans l'erreur s'ils suivent un autre système ? *Le jugement commence par la maison de Dieu.* Rien ne fait plus de tort à Jesus-Christ, rien ne décrie tant la Religion, rien ne nuit davantage à la piété que les ombres de ceux qui sont préposés pour être la lumiere du monde. Le caractere, la dignité, la profession doivent bien rapprocher la copie du divin modele. Disciples de Jesus-Christ, Ministres de Jesus-Christ, avec une opposition énorme aux maximes de Jesus-Christ, c'est dérision, c'est impiété, c'est sacrilege ; mais si Dieu doit être si sévere en jugeant ceux de sa maison, que ne fera-t-il pas à l'égard de ceux qu'on pourroit appeler étrangers, tant ils connoissent peu Jesus-Christ, tant ils goûtent peu ses maximes ? et si le Seigneur épargne si peu ses plus chers serviteurs, quel jugement terrible ne réserve-t-il pas aux impies ? Le juste est purifié dans le temps par les adversités : on réserve au pécheur des supplices éternels. Quelle marque plus visible de la colere de Dieu, de laisser les méchans non-seulement dans l'impunité apparente de leurs péchés, mais encore dans l'opulence et dans la gloire ! Le plus terrible châtiment du pé-

cheur durant cette vie, c'est la prospérité : que de gens comprennent peu cette morale ! Heureux du siecle, quelle sera votre fin ! et si le juste à peine se sauvera-t-il, si l'innocence nourrie dans les adversités, purifiée par le feu de la tribulation, défendue par une haie d'épines, a de la peine d'arriver jusqu'au port, et est toujours en danger de faire naufrage, quoiqu'elle n'aille guere que terre à terre, que deviendra le pécheur ? que deviendront ces gens de plaisirs, ces personnes mondaines qui sont sans cesse en haute mer, au milieu des écueils, battus des vents impétueux, sans voir presque jamais le ciel, sans voiles, sans gouvernail, sans rames ? on est pécheur, on vit dans la prospérité, dans les plaisirs, dans la joie, et l'on est tranquille : comprenez les effrayans mysteres de cette fausse sécurité.

L'EVANGILE.

La suite du Saint Evangile selon saint Jean. Chap. 12.

IN illo tempore : Dixit Jesus Discipulis suis : Amen, amen dico vobis, nisi granum frumenti cadens in terram, mortuum fuerit, ipsum solum manet. Si autem mortuum fuerit, multum fructum affert. Qui amat animam suam, perdet eam : et qui odit animam suam in hoc mundo, in vitam æternam custodit eam. Si quis mihi ministrat, me sequatur : et ubi ego sum, illic et minister meus erit. Si quis mihi ministraverit, honorificabit eum Pater meus, qui est in Cœlis.

EN ce temps-là : Jesus dit à ses Disciples : En vérité, en vérité je vous le dis, si le grain de blé étant tombé dans la terre ne vient à mourir il demeure là seul ; mais s'il meurt, il rapporte beaucoup. Qui aime sa vie la perdra ; et qui en ce monde hait sa vie, s'en assure pour la vie éternelle. Si quelqu'un est de mes serviteurs, qu'il me suive ; et en quelque lieu que je sois, le serviteur qui est à moi y sera aussi. Si quelqu'un est à mon service, mon Pere l'élevera en honneur.

MÉDITATION.

Des illusions de la pénitence dans la plupart des gens.

PREMIER POINT.

CONSIDÉREZ qu'il n'est rien de plus sujet aux illusions que la pénitence des Chrétiens imparfaits et lâches ; leurs passions peu mortifiées leur amour-propre toujours dominant, leur tiédeur habituelle, tout concourt à les tromper en fait de pénitence. L'esprit avoue les péchés, et passe aisément condamnation ; mais les raisons plausibles et captieuses d'âge, de condition, de santé, demandent grace sur la satisfaction. Tant criminel qu'on voudra, l'amour-propre ne renonce jamais à ses droits. La foiblesse de la volonté, ou pour mieux dire, de la contrition, passe toujours jusque dans le corps ; on se porte toujours bien quand il s'agit d'offenser Dieu ; mais faut-il faire pénitence, on est malade : et comme le tribunal, pour ainsi dire, devant lequel cette cause se juge, est tout gagné en faveur du relâchement, le pécheur est toujours privilégié, et la peine est si fort mitigée, que la satisfaction se réduit à rien. On promet tout aux pieds du Confesseur ; mais cent prétextes tous plus frivoles le dispensent : Le Seigneur a beau menacer, il a beau dire que si on ne fait pénitence on périra, les prétextes rassurent sur tout. L'Eglise a beau déclarer qu'il faut que la pénitence soit proportionnée aux péchés, l'esprit suborné par le cœur ne manque jamais d'interprétations ; la conscience a beau se récrier, elle est peu écoutée. On doit beaucoup à la justice de Dieu, et l'on ne paye presque rien ; et après cela on se rassure !

Les pénitences canoniques déterminées autrefois

par l'Eglise pour certains péchés, font trembler; pour un péché, les sept ans de pleurs, d'humiliations, de pénitence. Le péché n'a rien perdu de son énormité, ni l'Eglise de son équité et de son zele. Le trésor des mérites et des satisfactions de Jesus-Christ n'étoit pas moins abondant alors qu'aujourd'hui; l'Eglise n'étoit pas moins une bonne mere; et la justice divine exige-t-elle moins de satisfactions? Il faut que la contrition supplée à l'indulgence de l'Eglise. La pénitence est une punition aussi-bien qu'un remede. Doit-on se contenter pour un grand nombre de péchés énormes, d'une pénitence légere? et doit-on rechercher la douceur dans le remede, quand il s'agit d'un si grand mal? Certainement à considérer les péchés dont nous sommes coupables, et la pénitence que nous faisons, nous avons grand sujet de croire que nous mourrons avec toutes nos dettes. Ah! qu'il est vrai que nous sommes injustes, et qu'il y a peu de vrais pénitens.

SECOND POINT.

Considérez si la naissance, si les dignités, si les richesses dispensent les pécheurs des rigueurs de la pénitence: peu cependant de gens de qualité, de gens riches qui ne se soient dispensés d'être pénitens: car où sont les macérations de la chair; où sont les jeûnes qui prouvent leur pénitence? Chose étrange! les conditions les plus éclatantes ne sont pas toujours le plus à l'abri de la licence des mœurs. Les richesses se trouvent rarement avec l'innocence. L'abondance nourrit le crime, et l'on diroit que la pénitence n'est que pour les pauvres; elle ne regne guere plus que dans le cloître; et même dans le cloître les plus parfaits ne sont pas toujours les plus pénitens. Nous sommes pécheurs, et la pénitence n'est pas de notre goût: qui nous rassure?

Bon Dieu! quelle illusion de s'imaginer qu'il

suffit de détester ses péchés, sans punir le pécheur ! Illusion dans la prétendue contrition, si la satisfaction ne l'accompagne ; et pour un nombre effrayant de crimes énormes, quelques prieres, quelques légeres aumônes sont-elles une juste satisfaction ?

Jesus-Christ a satisfait pour nos péchés ; mais que nous serviront ses satisfactions, si elles ne nous sont appliquées ? notre pénitence seroit un fruit âpre et sans suc, si nous ne l'unissions avec ses souffrances : et avec quoi se fera cette union, si nous refusons de souffrir ?

Autant qu'elle s'est donné de gloire, et qu'elle a été dans les délices, faites-lui souffrir autant de douleur et de tristesse, dit l'Ange dans l'Apocalypse *(a)*. Et quoi, nulle mesure, nulle convenance, nulle proportion entre l'offense et la satisfaction, entre le péché et la peine. Libertin dans la jeunesse, chargé de crimes, usé d'iniquités, quelle est la rigueur salutaire de la pénitence ? Le jeûne effraie, les macérations du corps révoltent ; tout ce qui mate, tout ce qui punit paroît impraticable ; il faut avoir recours à l'indulgence, à la mitigation, aux expédiens. Hé, Seigneur, est-ce là une pénitence !

Illusion dans la délicatesse et dans les prétextes de santé ; illusion dans les dispenses et dans leurs motifs ; illusion dans la destination du temps de notre pénitence. Le Carême est un temps destiné à pleurer nos péchés ; mais ces larmes doivent-elles tarir après le Carême ? Ne sommes-nous pécheurs qu'en certains temps de l'année ? Toutes nos dettes à l'égard de la justice de Dieu se trouvent-elles payées à Pâques ? Nos passions, notre penchant au mal, nos habitudes vicieuses sont-elles éteintes dans la belle saison ?

Les Saints, si innocens, si affamés de macérations, et si altérés de pénitences, ont-ils été dans l'illusion ? Déplorons la nôtre : nous voici sur le

(a) *Apoc.* 18.

déclin, et quelle a été jusqu'ici notre pénitence ? Voici la derniere année pour plusieurs de ceux qui feront cette méditation : serez-vous fort consolé sur ce point, si c'est ici votre derniere année ?

Hé, Seigneur, puisqu'il vous plaît, par un effet de votre miséricorde, de me faire connoître mes illusions, qu'il vous plaise de me faire la grace de ne me plus flatter dans ma pénitence. Je suis pécheur, je déteste mes crimes; ne permettez pas que je meure impénitent.

Aspirations dévotes durant le jour.

Fasciculus myrrhæ dilectus meus mihi. Cant. 1.

Plus d'autres fleurs pour moi, mon aimable Sauveur, que la myrrhe. Un pécheur comme moi ne ne doit pas goûter d'autre douceur.

Quantum in deliciis fuit, tantum date illi tormentum ei luctum. Apoc. 18.

Il est bien juste, mon Dieu, que ma pénitence réponde à mes péchés, et qu'il y ait quelque proportion entre la satisfaction et l'offense.

PRATIQUES DE PIÉTÉ.

1.° Les illusions du cœur sont plus difficiles à guérir que celles de l'esprit. Celles qui se trouvent dans la pénitence de la plupart des gens, sont de ce caractere : il n'est pas étonnant si l'erreur, en fait de pénitence, persévere si opiniâtrément. On sent la disproportion entre la pénitence et le péché : mais que produit cette découverte ? L'esprit, d'accord avec l'amour-propre, a recours aux prétextes. Il n'est peut-être rien où l'esprit soit plus fécond en défaites spécieuses, que pour éluder l'obligation indispensable et le précepte de faire pénitence pour ses péchés. Foiblesse de santé, délicatesse de tempérament, importance des emplois, rang de distinction, raison de ménagement, différence des saisons, âge peu mûr ou déjà suranné : chose étonnante ! tout sert de prétextes frivoles. Ne donne

pas dans de si pitoyables erreurs. Peu d'illusions plus pernicieuses, et peu cependant qui soient plus communes : les sens, les passions, l'amour-propre y trouvent leur avantage : et voilà ce qui perpétue l'erreur. Remédiez dès le jour même à un si grand mal. Quelles austérités, quelle pénitence avez-vous faites pour vos péchés ? et quelle proportion entre ces péchés et votre pénitence ! Ne renvoyez pas vos satisfactions aux peines de l'autre vie : punissez-vous en celle-ci ; on le fait toujours en moins de temps et à moins de frais. Ne croyez pas que la pénitence ne convienne pas après Pâques ; elle est toujours de saison. Ne passez aucun jour sans faire quelque mortification, ou quelque aumône pour vos péchés ; appliquez pour la même fin les déboires et les fatigues de votre emploi, de votre état, et toutes les adversités de la vie. Chose étrange ! faute de réflexion, on souffre beaucoup durant la vie ; on fait de grandes pénitences sans être pénitent.

2.° Consultez sur cet article un Directeur sage, vertueux et zélé : ceux qui flattent trop nuisent. Trop d'indulgence nuit autant que l'excès de sévérité. Il faut de la discrétion dans les pénitences ; mais chacun a besoin de ce remede. Considérez aujourd'hui celles que vous pouvez faire, celles que vous aurez un jour tant de regret de n'avoir pas faites. Ne pouvez-vous pas réciter tous les vendredis les Pseaumes de la pénitence, ou jeûner le samedi ? Acquittez-vous désormais de la pénitence qu'on vous impose à la confession comme d'une pénitence, c'est-à-dire, avec toute la diligence, le respect, la ferveur et la contrition que demande cette partie du Sacrement. Une priere, un jeûne, une aumône devenus satisfactions sacramentelles, doivent être faits avec beaucoup de piété et de religion. Les macérations du corps servent à nourrir l'innocence et à satisfaire à la justice divine pour les péchés. N'écoutez pas votre délicatesse, encore moins votre répugnance ; mais ne faites rien sans l'avis de votre Directeur.

DIX-NEUVIEME JOUR.

SAINT LÉON IX DU NOM, PAPE.

SAINT LÉON, si connu dans le monde sous le nom de Brunon avant qu'il fût élevé au souverain Pontificat, étoit de l'illustre maison d'Aspurg en Alsace, fils de Hugues, proche parent de l'Empereur Conrad, et de Heileveide; d'une aussi illustre famille, et d'une piété encore plus éclatante. Il naquit dans le comté d'Aspurg, l'an 1002. On s'aperçut qu'il étoit venu au monde avec de petites croix rouges sur son corps; ce pronostic de sainteté, joint à une vision extraordinaire qu'Heileveide avoit eue de lui avant sa naissance, la porterent à le vouloir nourrir elle-même de son lait, et à ne point confier à d'autres sa premiere éducation.

L'heureux naturel de Brunon, sa docilité, son penchant à la vertu, sa sagesse prématurée, épargnerent bien des soins à la vertueuse mere, qui, après l'avoir formé jusqu'à l'âge de cinq ans, le donna à Berthold, Evêque de Toul, pour l'élever dans la piété et dans les lettres. Ce saint Prélat, l'un des plus célebres de son siecle, lui choisit d'excellens maîtres pour lui apprendre toutes les sciences qui convenoient à un jeune homme de sa qualité, qui se destinoit à l'Eglise; et il se chargea lui-même de l'instruire aux bonnes mœurs.

Brunon avoit l'esprit et le corps également bien faits: sa vivacité naturelle étoit tempérée par une douceur et une modestie qui charmoient. Son air, son ingénuité, ses belles manieres, tout prévenoit en sa faveur. Il fit en peu de temps un merveilleux progrès dans les sciences, et un encore plus grand dans la vertu; on ne parloit que du Gentilhomme d'Aspurg, on le proposoit par-tout pour modele.

Guéri miraculeusement par saint Benoît d'une maladie mortelle qui l'avoit réduit à l'extrémité, il pensoit à la retraite, lorsqu'il fut pourvu d'un Canonicat dans la Cathédrale de Toul par l'Evêque Hériman, successeur de Berthold. Jamais Chanoine ne vécut dans une régularité plus exemplaire. Cependant l'Empereur Conrad voulut l'avoir à la Cour pour se servir de ses conseils. L'air du grand monde n'altéra point sa vertu ; il n'y parut pas en Abbé de Cour, mais en saint et savant Ecclésiastique ; sa modestie, sa retenue, sa sagesse l'y firent également aimer et estimer des Courtisans ; et sa réputation se répandit par toute l'Europe.

L'an 1026, l'Evêque Hériman étant mort, l'Eglise de Toul le choisit pour Pasteur. L'Empereur témoigna qu'on ne lui faisoit pas plaisir de lui ôter une personne si chere, et qui lui étoit si utile. Mais l'éloignement de la Cour, et l'obscurité du poste, qui étoient les motifs de l'opposition de l'Empereur, étoient justement ceux qui porterent le nouvel Evêque à consentir à son élection. Il fut sacré par l'Archevêque de Trêves, son Métropolitain ; et reçut dans son ordination, avec la plénitude du Sacerdoce, cette plénitude du Saint-Esprit, qui en fit un des plus saints Prélats de son siecle.

La nouvelle dignité lui inspira une nouvelle ferveur, et l'on s'aperçut bientôt dans tout le Diocese quel avantage c'est d'avoir un Saint pour Prélat. La réformation des Monasteres de Moyen-Moutier et de saint Mansu, celle du Clergé et du peuple furent les premiers fruits de son zele. Il prit un soin particulier de bien régler le culte divin dans les Eglises, voulant que l'Office se fît par-tout avec dévotion et majesté. On eût dit que le Diocese de Toul n'avoit plus de pauvres, depuis que le célebre Brunon en étoit Evêque ; tant sa charité étoit attentive à pourvoir aux besoins de tous les malheureux. Il ne passoit point de jours, quelque empê-

chement qui lui survînt, qu'il ne servît de ses mains une troupe de pauvres qu'il nourrissoit, et qu'il ne leur lavât les pieds. Son humilité faisoit le sujet de l'admiration de ceux qui connoissoient ses grands talens : il passoit avec raison pour l'un des plus savans hommes de son siecle, et jamais homme ne fut plus petit à ses yeux. Il cachoit une mortification excessive sous un air doux, riant, affable et majestueux; toute sa magnificence étoit en aumônes; et ses jeûnes continuels, sa frugalité et son abstinence étoient autant les effets de sa mortification, que de son immense charité. Sa dévotion répondoit à toutes ces vertus. On ne le vit jamais monter à l'autel pour offrir le sacrifice, qu'il ne versât une abondance de larmes; et sa tendresse pour la sainte Vierge le rendit l'un des dévots des plus zélés de la Mere de Dieu.

Une vertu si éclatante et si rare ne pouvoit guere manquer de persécuteurs ou d'envieux. Le saint Prélat trouva abondamment de quoi exercer sa patience dans l'un et dans l'autre. On n'oublia rien pour rendre sa fidélité suspecte à l'Empereur; on réussit mieux à aigrir contre lui l'esprit d'un Comte fort puissant, son voisin, nommé Odon. Si la patience et la douceur du Saint ne désarmerent pas cet ennemi emporté, elles charmerent tous ceux qui connoissoient les furieux emportemens et les injustes prétentions du Comte. Une mort subite et funeste vengea bientôt le saint Prélat.

Cependant le bien de l'Eglise et de l'Etat demandoit que l'Evêque de Toul se chargeât de faire une paix stable entre la France et l'Empire; il y réussit. Robert, Roi de France, et l'Empereur Conrad firent par son moyen une alliance inviolable; et les deux Cours admirerent encore plus la sainteté de ce grand Evêque, que sa suffisance et son habileté.

L'an 1046, le saint Prélat obligé de se trouver à la Diete de Wormes, que l'Empereur Henri, fils

et successeur de Conrad, avoit convoquée de tous les Prélats et des Grands de l'Empire, pour éteindre le schisme de Benoît IX qui, après la mort du Pape Damase II, troubloit encore le repos de l'Eglise. Toute l'assemblée convint avec les Légats de Rome, que personne n'étoit plus digne de remplir le Saint Siége, ni plus propre à réunir les esprits que l'Evêque de Toul. Cette proposition si universellement applaudie, alarma le saint Prélat; il mit tout en usage pour éviter cette suprême dignité : larmes, prieres, raisons, tout vint au secours de son humilité : il ne parla jamais avec plus d'éloquence que pour persuader à l'assemblée qu'il falloit penser à tout autre sujet. Son refus autorisa le choix. L'Evêque de Toul fut canoniquement élu Pape à Rome par tous ceux qui avoient droit de faire cette élection; et ne pouvant plus résister à la voie de Dieu qui se faisoit entendre par les acclamations publiques, il se rendit à Rome, où il voulut entrer les pieds nus. Il monta en chaire devant le Clergé et le peuple, et n'oublia rien pour les porter à faire une nouvelle élection. Il fut solennellement intronisé sur le Siége Apostolique, sous le nom de Léon IX, le 12 de février, premier dimanche de Carême de l'an 1049.

Le zele et la sainteté du nouveau Pape rendirent bientôt à l'Eglise ce premier éclat et cette sérénité, qui sembloient avoir été obscurcis par le schisme. Ses premiers soins furent pour rétablir la discipline ecclésiastique et réguliere, et pour la réformation des mœurs dans tous les états. Il assembla un Concile à Rome, et peu de temps après un autre à Pavie pour exterminer la simonie, et déposa quelques Evêques qui en étoient convaincus. Il abolit les mariages incestueux, qui étoient devenus fort fréquens parmi la noblesse, et fit plusieurs réglemens nécessaires pour faire refleurir la piété.

Chargé du soin de toute l'Eglise, il n'épargna

ni travaux, ni santé, ni sa vie même pour pourvoir à tous ses besoins. Il passa les Alpes, et alla trouver l'Empereur en Saxe. Il vint à Cologne, et passa de là à Toul et Rheims ; il y leva avec beaucoup de solennité le corps de saint Remy ; qu'il voulut porter lui-même sur ses épaules, et y fit la dédicace de son Eglise. Après y avoir tenu un Concile, il alla à Metz où il dédia l'Eglise de Saint-Arnoul ; passa à Mayence où il tint un nouveau Concile ; et rentrant en Italie, il se rendit à Rome au commencement de l'année suivante, ramenant cette joie universelle qui avoit disparu depuis son départ.

Mais sa sollicitude pastorale ne lui permit pas d'y faire un long séjour ; il en sortit avant la fin de l'hiver pour aller dans la Pouille et dans les Provinces voisines ; il corrigea par-tout bien des abus, réprima les désordres ; et porta par-tout la réformation des mœurs. Etant de retour à Rome, il y tint un Concile où il y condamna la détestable hérésie de Berenger, touchant l'Eucharistie, et l'excommunia. Il écrivit même un traité contre cet impie hérésiarque, indiqua un nouveau Concile à Verceil ; il s'y tint au mois de Septembre suivant de l'an 1050. Le Pape s'y trouva. On lut en plein Concile le livre de Jean Scot ; on eut horreur de ses hérésies touchant l'Eucharistie ; ce livre fut condamné et brûlé publiquement. Beranger qui avoit promis de se trouver à ce Concile, n'y parut point ; on le condamna de nouveau. Deux Clercs qui se disoient envoyés de sa part, voulant le défendre, furent d'abord confondus et arrêtés. Le saint Pasteur, toujours infatigable pour le bien du troupeau, fit un voyage en France et en Allemagne, tâchant de fournir aux plus pressans besoins du peuple de Dieu par lui-même, et pourvoyant aux autres par ses Légats.

Il est étonnant que ce saint Pontife, d'une santé si foible et usée par tant de fatigues et de maladies

continuelles, ait pu fournir lui seul aux besoins de toute la Chrétienté, faire tant de voyages, et ajouter encore à ses travaux apostoliques des austérités surprenantes qu'il continua jusqu'à la mort. Sa vigilance pastorale lui fit faire encore un voyage en Allemagne, en 1052, pour concilier André, Roi de Hongrie, avec l'Empereur Henri. Après avoir fait avec l'Empereur l'échange de la ville de Bamberg et de l'Abbaye de Fuld, qui avoient été donnés au Saint Siége, contre la ville de Bénevent et toutes ses dépendances, il vint tenir un Concile à Mantoue, et un autre à Rome, contre le schisme des Grecs.

Cependant notre Saint ne pouvant plus souffrir les désordres que les Normands causoient aux Eglises de la Pouille, pria l'Empereur d'envoyer des troupes pour les en chasser; mais elles furent défaites dès la premiere campagne; et le saint Pontife ayant été surpris en chemin par les ennemis de l'Eglise et du repos public, fut fait prisonnier. A la vérité les Normands, frappés de la majesté et de la douceur de notre Saint, le traiterent avec toute sorte de respect. Leur Prince Humfroy le fit conduire avec beaucoup d'honneur à Bénevent, où il resta près d'un an, employant tout ce temps à la méditation, à la priere, et augmentant ses pénitences jusqu'à l'excès Il jeûnoit fort rigoureusement presque tous les jours, revêtu d'un rude cilice, n'ayant pour lit que le plancher de sa chambre, couvert d'un tapis, et pour oreiller une pierre. Il disoit tous les jours la sainte Messe, arrosant continuellement l'autel de ses larmes; tout le reste du temps étoit employé aux affaires de l'Eglise, ou à des œuvres de charité.

A mesure qu'il sentoit affoiblir ses forces, sa ferveur augmentoit. Allant faire de nuit ses prieres dans une chapelle un peu éloignée de son appartement, comme il faisoit à Rome, où il alloit pieds nus trois fois la semaine, du palais de Latran à l'Eglise de saint Pierre, il aperçut dans le coin

de la salle un lépreux à demi-nu, qui faisoit horreur, et d'une puanteur insupportable. Le saint Pape court à lui, l'enveloppe de son manteau, le charge sur ses épaules, et le porte sur son lit de parade, où il ne couchoit jamais ; mais à peine le Saint fut entré dans son oratoire, que le lépreux disparut.

Tant de sollicitudes, tant de fatigues et d'austérités userent enfin une santé qui avoit toujours été fort foible ; une grande langueur, accompagnée d'un dégoût pour toute sorte de nourriture, lui fit comprendre que la mort étoit proche. Il se fit porter de Bénevent à Rome. Les Normands qu'il avoit tous gagnés à Jesus-Christ, ne le regardoient plus depuis long-temps comme leur prisonnier, mais comme leur véritable Pasteur ; ils l'accompagnerent jusqu'à Capoue ; et leurs larmes témoignerent assez le regret qu'ils avoient de perdre un si grand Pontife qu'ils aimoient comme leur pere, et qu'ils révéroient comme un Saint.

Etant arrivé à Rome, il fit assembler dans sa chambre les Cardinaux, les Evêques et tout le Clergé, et leur parla en vrai Pasteur et en saint Pontife. Il se fit porter ensuite dans l'Eglise de saint Pierre, où ayant reçu l'Extrême-Onction, il fit cette priere : Seigneur, plein de miséricorde, et le Rédempteur de tous les hommes, vous êtes toute ma confiance et mon salut. Si vous voulez que je travaille encore au salut de votre peuple, je ne refuse pas la peine ; mais si vous voulez appeler à vous votre serviteur, daignez abréger le temps de mon exil. S'étant fait remettre ensuite sur un lit, il entendit la Messe, reçut le saint Viatique, et ayant demandé qu'on le laissât seul avec son Dieu, il expira durant son action de grace : ce fut le 19 d'Avril de l'an 1054, âgé de cinquante-deux ans, et la cinquieme année de son Pontificat.

Dieu qui avoit manifesté la sainteté de son serviteur durant sa vie par un grand nombre de mira-

cles, fit bientôt connoître par les merveilles qu'il opéra à son sépulcre, combien sa mort avoit été précieuse à ses yeux : aussi fut-il révéré comme un Saint par tous les Fidelles d'abord après sa mort ; et l'on peut dire que le jour de ses funérailles fut la premiere solennité de sa fête.

La Messe de ce jour est celle du Dimanche précédent.

L'Oraison suivante est celle qu'on dit d'ordinaire en l'honneur des Saints Confesseurs et Pontifes.

Da, quæsumus, omnipotens Deus, ut Beati Leonis Confessoris tui atque Pontificis veneranda solemnitas, et devotionem nobis augeat, et salutem. Per Dominum, etc.

Nous vous supplions, ô Dieu tout-puissant, de faire croître dans nous cette vénérable solennité de votre Confesseur et Pontife Léon, l'esprit de piété, et le désir de notre salut. Par Notre-Seigneur, etc.

L'EPÎTRE.

Leçon tirée de l'Epître de l'Apôtre saint Paul aux Colossiens. Chap. I.

Fratres : Non cessamus pro vobis orantes, et postulantes ut impleamini agnitione voluntatis Dei, in omni sapientia et intellectu spiritali : ut ambuletis dignè Deo per omnia placentes : in omni opere bono fructificantes, et crescentes in scientia Dei : in omni virtute confortati secundùm potentiam claritatis ejus, in omni patientia et longanimitate cum gaudio. Gratias agentes Deo Patri, qui dignos nos fecit in partem sortis Sanctorum in lumine : qui eripuit nos de potesta tenebrarum, et transtulit in regnum Filii

Mes Freres, nous ne cessons point de prier Dieu pour vous, et de demander que vous ayiez une pleine connoissance de sa volonté avec toute la sagesse et toute l'intelligence des choses de l'esprit ; afin que vous ayiez une conduite digne de Dieu, cherchant tous les moyens de lui plaire ; fructifiant par toutes sortes de bonnes œuvres, et vous avançant dans la connoissance de Dieu ; vous munissant de toute la force possible, par la participation de son pouvoir glorieux ; souffrant tout patiemment, avec constance et avec joie ; rendant des actions de graces

dilectione suæ, in quo habemus redemptionem per sanguinem ejus, remissionem peccatorum.

à Dieu le Pere, qui par sa lumiere nous a fait dignes de participer à l'héritage des Saints, qui nous a retirés de dessous la puissance des ténebres, et nous a fait passer dans le Royaume de son Fils bien-aimé, dans lequel nous trouvons par son sang la rémission des péchés, qui fait la rédemption.

Epaphras, natif de Colosse, ville de Phrygie partie de l'Asie mineure, étant allé trouver saint Paul à Rome, lui apprit le progrès que la Foi avoit faits dans cette ville, et le danger où étoient ces fervens Fidelles d'être pervertis par des ennemis de Jesus-Chrit. C'est ce qui obligea saint Paul de leur écrire cette lettre, quoiqu'il ne les eût jamais vus: ce fut l'an de Jesus-Christ 62.

RÉFLEXIONS.

Nous ne cessons de demander à Dieu, dit l'Apôtre, que vous ayez une pleine connoissance de sa volonté avec toute l'intelligence des choses de l'esprit, afin que vous ayez une conduite digne de Dieu. Faudroit-il autre chose que connoître ce que Dieu veut, pour faire, avec le secours de sa grace, ce qui lui plaît? Cependant peu de gens qui ignorent ce que Dieu demande, et encore moins qui fassent ce qu'il veut. L'Evangile nous prêche ses volontés; les obligations de notre état sont une claire publication de sa Loi; les volontés des Directeurs et des Supérieurs sont la manifestation de ses ordres: on n'ignore pas cette Doctrine: mais y défere-t-on beaucoup? On écoute de sang froid ce que Dieu demande, et l'on ne fait que ce que l'amour-propre veut. Les passions sont aujourd'hui le grand mobile; tout se fait à leur gré. Dieu est peu écouté, et encore moins obéi. Notre conduite est-elle digne de Dieu, et cherchons-nous tous les moyens de lui plaire? Cet empressement n'est pas un zele de perfection, c'est une ferveur de religion et de devoir. Doit on servir Dieu avec moins de fidélité, avec moins d'empressement,

de zele ? Toute indifférence, tout dégoût à son service est une espece d'irréligion. On ne cherche point à plaire à Dieu : n'est-ce point parce qu'on se fait une Idole qui nous plaît, et souvent à laquelle on veut plaire ? Dans la conduite de la plupart des gens on diroit que Dieu est compté pour rien.

Dans le christianisme tout arbre stérile est réprouvé, la Foi sans les œuvres est une Foi morte ; la Charité n'est jamais oisive ; l'Espérance chrétienne a des fruits de toutes les saisons, le talent enfoui est regardé comme perdu. On ne veut point de serviteur oisif ; les Vierges qui s'avisent trop tard de faire leur provision d'huile, sont rejetées. Que deviendront, Seigneur, tant de gens qui ne fructifient par aucune sorte de bonnes œuvres ? Y sera-t-on à temps sur le déclin de l'âge ? Arbres infructueux qui ne poussent qu'en automne ! Une vie passée dans l'oisiveté et dans la mollesse, qui ne pousse que dans l'arriere-saison, ne porte guere de fruits qui parviennent jusqu'à la maturité. Que de temps perdu, que de jours vides ! L'inutilité est la plus universelle occupation des hommes ; car tout ce qui ne sert de rien pour le Ciel, est véritablement inutile. Affaires sérieuses, négociations éclatantes, étude qui desseche, longs voyages, travaux fatigans : amusemens puérils, occupations frivoles, riens brillans renfermés dans de grandes paroles, si cela ne sert pour le salut.

L'ÉVANGILE.

La suite du saint Evangile selon saint Luc. Chap. 13.

IN illo tempore : Dixit Jesus Discipulis suis : Nisi pœnitentiam habueritis, omnes similiter peribitis. Sicut illi decem et octo, supra quos cecidit turris in Siloë, et occidit eos :

EN ce temps-là : Jesus dit à ses disciples : Si vous ne faites pénitence, vous périrez tous. Aussi-bien que ces dix-huit sur qui tomba la tour de Siloë, et qu'elle tua : croyez-vous qu'ils fussent

putatis quia et ipsi debitores fuerint præter omnes homines habitantes in Jerusalem! Non, dico vobis: sed si pœnitentiam non egeritis, omnes similiter peribitis.

plus coupables que tous les habitans de Jérusalem? Non, je vous le dis; mais si vous ne faites pénitence, vous périrez tous, aussi-bien qu'eux.

MÉDITATION.

Que la pénitence doit être de tous les temps.

PREMIER POINT.

CONSIDÉREZ que comme il n'est point de temps où l'on ne puisse pécher, et où l'on ne soit pécheur; il n'est point de temps aussi où l'on ne doive faire pénitence. Le Carême est un temps de pénitence, c'est-à-dire que la pénitence qu'on doit faire par l'abstinence et par le jeûne, est de précepte; mais en tout autre temps la pénitence est celle de moindre nécessité. Avons-nous de moindres ennemis à combattre après Pâques que devant? Les passions sont-elles moins vives, les habitudes moins fortes, les ennemis du salut moins à craindre, les tentations moins dangereuses? et ne devons-nous plus rien à la justice de Dieu? Si vous ne faites pénitence, vous périrez tous. Quelle erreur de s'imaginer que cet oracle n'est pas de toutes les saisons; qu'il y a des jours privilégiés; qu'en certains temps on est sauvé sans faire pénitence?

Quand la pénitence du Carême auroit suffi pour satisfaire pour nos péchés, ce que personne ne sauroit penser sans une présomption criminelle, quel jour de la vie sans faute, sans besoin de miséricorde, sans danger? L'innocence n'est à l'abri que dans ce fonds; le cœur se corrompt sans ce sel, nulle vertu qui ne seche si elle n'est arrosée, pour ainsi dire, par les larmes. La solitude, le désert même la

le plus affreux, ne sont pas des asiles sans le secours des austérités.

Plus on avance vers le tombeau, plus la cendre doit être d'usage. Tous les âges de la vie, à l'enfance près, doivent être des temps de pénitence pour un Chrétien. Trouvez dans l'Evangile, qui est la seule regle des mœurs, un âge qui soit la saison des plaisirs.

Mon Dieu, que cette vérité est peu goûtée des Chrétiens ! Mais nos dégoûts, nos illusions et nos faux préjugés affoiblissent-ils les vérités de l'Evangile ? Quand on raisonne, n'est-on pas indigné de la licence qui précede les jours de pénitence, et de celle qui les suit ? Ne diroit-on pas qu'on n'est criminel devant Dieu qu'en Carême ? que le temps de Pâques doit nous dédommager du temps d'abstinence et de jeûne ; et que la mortification n'est pas de tous les temps ?

Chose étrange ! le monde, les passions ont leurs lois de mortification, de jeûne, d'abstinence ; et l'on se révolte contre les lois de Dieu Quelle gêne, on peut même dire, quelle mortification, quelle austérité dans le monde pour suivre une mode, pour briller dans une assemblée ! Les parures ornent, mais elles gênent : la contrainte vaut une torture ; on souffre tout, on se prive de tout pour satisfaire son amour-propre, son intérêt, son ambition ; et pour Dieu tout est impraticable. La pénitence mondaine dure toute la vie ; et l'on veut que celle que nous sommes indispensablement obligés de faire pour nos péchés, ne se fasse que par intervalle. Quelle pénitence avons-nous faite jusqu'à cette heure ; la croyons-nous proportionnée à nos fautes ? avons-nous raison de prendre du relâche ? avons-nous droit de nous reposer ? Que de satisfactions imparfaites ! que de pénitences qu'il faudra peut-être expier par d'autres pénitences ! que de non-valeurs en fait de satisfactions !

SECOND POINT.

Considérez que la pénitence n'est pas seulement une punition, elle est encore un préservatif, un remede ; quel temps, quel âge où l'on n'en ait pas besoin.

La vie d'un Chrétien est une guerre sans relâche, sans treve. Faisons la paix tant qu'il nous plaira avec les ennemis du salut, les ennemis de notre salut ne la feront jamais avec nous. Nous ne pouvons espérer de vaincre que par la pénitence ; elle les affoiblit en nous donnant des forces. La persévérance de mortification est une victoire. Il faut mourir tous les jours, comme parle saint Paul, pour vivre ; il faut châtier son corps, pour n'être pas du nombre des réprouvés.

On peut dire qu'un des plus grands dangers, c'est la vie molle. Que les sens soient mortifiés, que le corps soit réduit en servitude ; les passions ne feront pas beaucoup de bruit, et encore moins de dégât. La mortification est un frein ; la pénitence est une haie qui défend la vigne des bêtes féroces et des passans ; ce sont les épines qui conservent la fleur de l'innocence. Nulle chasteté qui subsiste sans ce secours. On a défriché le champ pendant le Carême ; les graces, la parole de Dieu, l'usage des Sacremens sont cette divine semence qui vient d'être répandue avec soin. Quel tort ne se feroit-on point ? Quelle erreur, quelle extravagance, d'ôter d'abord après Pâques cette barriere qui arrête l'ennemi ? d'arracher cette haie qui empêche que la terre ensemencée ne soit foulée par les passans : d'ouvrir à toutes sortes d'animaux cette vigne dont les bourgeons sont encore si tendres.

Détrompons-nous, nulle saison, nul temps où la pénitence soit de trop, nul même où elle ne soit très-nécessaire. Le Carême passe ; mais le temps de pénitence n'est pas passé. Toute la vie est un temps de pénitence : si elle n'est pas toujours si publi-

que, elle ne doit être pas moins réelle. Le jeûne, l'abstinence finissent à Pâques; mais la mortification, la sobriété, la tempérance doivent être de tous les temps.

Ainsi l'ont pensé tous les Saints; ainsi penserons-nous nous-mêmes à la fin de la vie. Bon Dieu! que ces Saints qui font l'objet de notre admiration, et qui le sont de notre culte, ont été avisés, qu'ils ont été sages de se familiariser, pour ainsi dire, toute leur vie avec toutes les rigueurs de la pénitence! se regardant toujours comme pécheurs, ils ont voulu être tous les jours pénitens. Trouve-t-on des intervalles d'indulgence dans leur religieuse rigidité, dans les pénibles exercices de leur pénitence? Leur amour-propre se dédommageoit-il de leurs austérités, quand les jours consacrés à honorer les souffrances de Jesus-Christ étoient passés? Hélas! c'étoit tous les jours nouvelle ferveur, nouveaux désirs de se mortifier, nouvelles industries pour mater leur chair, pour dompter leurs passions, pour affoiblir leur convoitise. Ont-ils été sages d'en user ainsi? sommes-nous sages de faire tout autrement? En ont-ils trop fait, eux qui sont tous morts avec quelque regret de n'en avoir pas fait davantage? En faisons-nous assez, nous qui avouons n'avoir encore rien fait? Quand ferons-nous cesser ces justes reproches?

Dès ce moment, Seigneur, moyennant votre sainte grace, il n'en sera pas de cette année comme des précédentes; ma pénitence ne sera plus interrompue par de si longs intervalles, et j'espere qu'elle ne finira qu'avec mes jours.

Aspirations dévotes durant le jour.

Lacrymæ meæ panes die ac nocte. Ps. 41.

Les larmes de la pénitence seront désormais ma nourriture jour et nuit.

Laboravi in gemitu meo, lavabo per singulas

noctes lectum meum : lacrymis meis stratum meum rigabo. Psal. 6.

Vous savez, Seigneur, ce que mes péchés m'ont déjà coûté de pleurs ; je pleurerai le reste de ma vie ; j'emploîrai même à les pleurer le temps destiné à mon repos ; chaque nuit j'arroserai mon lit de mes larmes.

PRATIQUES DE PIÉTÉ.

1.° LA vie molle et immortifiée de la plupart des Chrétiens est une espece d'impénitence. Nos péchés sont griefs, le nombre en est grand, nos iniquités croissent tous les jours ; et quelle est notre penitence ? Les Grands pechent, et leurs jours se consument dans les délices ; les gens du monde pechent, et leur vie s'use dans la mollesse et dans l'oisiveté ; les jeunes gens pechent, et ils sont effrayés au seul nom de pénitence. Le Carême est-il toujours un temps de pénitence pour tous ceux qui ont le plus d'obligation de faire pénitence ? Que d'adoucissemens ! que d'infractions de la loi ! que de frivoles dispenses ! mais après Pâques supplée-t-on du moins par des austérités volontaires à la pénitence qu'on n'a pas faite ? et pour n'avoir pas jeûné le Carême, suffira-t-il de faire une légere aumône, ou de dire quelques chapelets ? On sent l'indignité d'une si pitoyable conduite. Si vous en êtes coupables, jugez-vous vous-même avec plus d'équité, et mettez moins de disproportion entre le péché et la peine. Pourquoi ne jeûnera-t-on pas après Pâques, quand on n'a pas voulu jeûner avant ? Les sacrifices d'expiations étoient de toutes les saisons. Suffira-t-il de désobéir à la loi, pour être dispensé des peines qu'elle impose ? Si l'on a un véritable repentir de la faute, on aura un véritable désir de la réparer.

2.° Vous êtes en tout temps pécheur, soyez en tout temps pénitent : et pour cela gardez les avis suivans : 1.° Dans tout ce qui peut inspirer de

la joie, dans ces réjouissances particulieres et publiques, jusque dans vos délassemens d'esprit, jusque dans vos repas, souvenez-vous que vous êtes criminel devant Dieu, et en cette qualité condamné au dernier supplice. Ne vous trouvez jamais dans aucune fête sans vous dire à vous-même : Je suis pécheur ; est-ce ici ma pénitence ? 2.° C'est un exercice de piété fort utile, et qui donne un nouveau prix aux pratiques de pénitence, de faire chaque jour un ou deux actes de mortification en vue de la peine due à nos péchés, et d'en augmenter le nombre les jours de réjouissance. 3.° Il y a des personnes pieuses qui s'imposent l'obligation de dire les Pseaumes Pénitentiaux, les jours qu'elles sont priées à dîner chez leurs amis, ou qu'elles sont obligées d'être de quelque partie de plaisir. Quelques-uns accompagnent toujours ces honnêtes divertissemens de quelque pénitence. Saint François de Borgia disoit qu'il trouveroit amer et désagréable tout ce qu'il mangeroit, s'il ne l'avoit assaisonné de quelque pénitence ; et il ajoutoit qu'il seroit inconsolable s'il savoit que la mort le dût surprendre un jour qu'il n'eût point mortifié ses sens.

VINGTIEME JOUR.

SAINTE AGNÈS DE MONT-PULCIEN, DE L'ORDRE DE SAINT-DOMINIQUE.

LA bienheureuse Agnès vint au monde vers l'an 1274, dans la ville de Monte-Pulciano en Toscane. Ses parens, distingués par leur noblesse, leurs richesses, et encore plus par leur piété, résolurent de ne rien épargner pour son éducation, ne doutant point que Dieu n'eût de grands desseins sur cet enfant, dont il sembloit avoir pro-

nostiqué la haute sainteté par des lumieres miraculeuses qui parurent dans la chambre au moment de sa naissance.

Sa dévotion prévint sa raison ; à peine étoit-elle en âge de bégayer, qu'elle goûtoit Dieu dans la priere. On s'aperçut lorsqu'on lui apprenoit le *Pater* et l'*Ave*, qu'elle alloit passer plusieurs heures à genoux dans un coin d'une chambre. Interrogée de ce qu'elle y faisoit. : J'y apprends ma leçon, disoit-elle, en y faisant ma priere.

Son amour pour Jesus-Christ, qu'elle appeloit son divin époux, et sa tendre dévotion envers la sainte Vierge avoient paru dès le berceau. On la voyoit tressaillir de joie à la seule vue de son image : jamais enfant ne le fut moins en matiere de piété. Sa vertu croissant, son dégoût pour le monde croissoit aussi avec l'âge. Elle n'avoit guere que cinq ou six ans, qu'elle disoit hautement qu'elle vouloit être Religieuse. Quelque envie qu'eussent ses parens de l'établir dans le monde, ils furent contraints de céder aux instances et aux larmes continuelles de cette jeune fille, qui ne soupiroit qu'après le couvent. Elle n'avoit encore que neuf ans quand on la mena dans le Monastere des Sœurs qu'on appeloit Sachines, à cause d'un scapulaire qu'elles portoient de grosse toile dont on fait les sacs. On la mit sous la conduite d'une sage et vertueuse maîtresse, nommée Marguerite, qui admirant l'abondance des graces dont cette ame innocente avoit été prévenue, eut plutôt besoin de modérer sa ferveur, que d'exciter sa religion, et elle s'aperçut bientôt que le Saint-Esprit dirigeoit lui-même cette ame privilégiée.

Agnès devint en peu de temps le sujet d'admiration de toute la Communauté. Son humilité ingénue et sincere, sa mortification des sens qui étonnoit les plus parfaits ; son assiduité, sa ferveur, sa tendre dévotion, son attrait pour l'oraison ; une douceur, une modestie religieuse qui imposoit,

une soumission si parfaite, qu'elle faisoit dire qu'Agnès étoit née sans amour-propre et sans volonté ; enfin une joie spirituelle qui se répandoit sur toutes ses actions, et qui paroissoit dans toutes ses manieres ; tout cela donnoit une si haute idée de son éminente vertu, qu'une Abesse étrangere d'un mérite singulier, qui visitoit plusieurs Monasteres par ordre de l'Evêque d'Arezzo, admirant les rares qualités de cette vertueuse fille, dit que la sœur Agnès ne feroit pas moins d'honneur à la Religion par ses vertns, qu'une autre Agnès Romaine en avoit fait à l'Eglise par son martyre.

Une sagesse consommée dans un âge peu mûr, porta la Communauté à lui donner le soin du temporel, quoiqu'elle eût à peine quatorze ans ; mais la prudence et l'agrément universel avec lequel elle s'acquitta de cet emploi, firent bien voir que la vertu donne de l'esprit et supplée à l'âge.

Mais la réputation d'une piété si extraordinaire priva bientôt le Monastere de Mont-Pulcien de ce trésor. Les Religieuses qu'on avoit nouvellement abolies à Proceno, petite ville du Comté d'Orviete, instruites et frappées des merveilles qu'on racontoit de la sœur Agnès, l'obtinrent du Pape Nicolas IV pour Supérieure, quoiqu'elle n'eût fait sa profession religieuse que depuis peu de jours, n'ayant encore que seize ans. Il parut bien que Dieu avoit présidé à ce choix.

Agnès ne se crut mise à la tête des autres, que pour leur donner de plus grands exemples d'humilité, de mortification et de régularité. Persuadée que la charge qu'on lui avoit imposée ne lui donnoit point d'autres avantages au-dessus de ses Sœurs, qu'une plus étroite obligation de leur servir de guide et de modele, on ne peut dire jusqu'à quel point de perfection alla sa ferveur. Elle jeûnoit continuellement au pain et à l'eau ; elle couchoit sur la dure, n'ayant pour chevet qu'une pierre. Encore jeune, d'une complexion délicate, elle porta la

mortification si loin, et ses austérités furent si excessives, qu'elle ruina entiérement sa santé ; et l'on peut dire que le reste de sa vie ne fut proprement qu'une douloureuse maladie.

Celle qu'elle eut à l'âge de vingt-huit ans, qui la réduisit à l'extrémité, obligea ses Directeurs et ses Supérieurs d'employer toute leur autorité pour modérer ses pénitences. Sa patience, sa joie même dans sa maladie, ne furent pas de moindres exemples pour ses Sœurs, que ses autres vertus.

A la vérité le Seigneur la dédommageoit bien de cette innocente sévérité qu'elle exerçoit sur elle-même pour son amour. Favorisée fréquemment des visions célestes, comblée de ces ineffables douceurs que Dieu fait goûter aux ames privilégiées dans la contemplation, elle s'entretenoit familiérement avec son divin Epoux, et la fin de l'oraison étoit toujours pour elle un sacrifice.

La réputation de sa sainteté fit sentir aux habitans du Mont-Pulcien la perte qu'ils faisoient en laissant à ceux de Proceno la bienheureuse Agnès ; ils employerent inutilement les prieres et l'autorité des Prélats. Une ruse de charité leur réussit.

Ils se souvinrent du désir qu'avoit eu Agnès, étant encore enfant, de voir convertir en un Monastere de pénitence une maison de filles de débauche, qui étoit à l'entrée de leur ville ; ils s'engagerent d'exécuter ce pieux projet, si elle vouloit bien venir en venir prendre soin. L'amour de la retraite céda au zele du salut des ames. Ayant eu la permission de venir travailler à ce nouvel établissement, elle eut la consolation de voir achever en très-peu de temps ce nouveau Monastere. L'empressement merveilleux qu'on avoit à venir se mettre sous sa conduite, forma bientôt une nombreuse Communauté. Elle y établit la regle primitive de saint Augustin, selon l'esprit de l'Institut de saint Dominique. Ayant obtenu du Légat apostolique la confirmation de ce nouvel établissement, et de

la translation de Proceno, elle ne s'appliqua plus qu'à former l'édifice spirituel qu'elle se trouvoit engagée d'y élever à Dieu, en cultivant ses nouvelles Eleves.

On vit bientôt régner la plus édifiante régularité, et la ferveur de l'esprit dans cette nombreuse Communauté de Vierges, que l'exemple de leur sainte Fondatrice animoit. L'enfer eut beau frémir de rage de voir triompher la pureté et toutes les plus éclatantes vertus dans un lieu où l'abomination avoit régné. La bienheureuse Agnès y fit revivre ce premier esprit de la Regle avec tant de succès, que le nouveau Couvent de Mont-Pulcien fut regardé dès-lors comme le miracle de la perfection religieuse.

On étoit surpris comment cette sainte fille ne succomboit pas à tant de travaux, ni à tant d'infirmités : mais ce n'étoit pas là le seul miracle que Dieu opéroit dans sa servante. Ces apparitions fréquentes des saints Anges, de saint Dominique, de saint François, de la Reine des Saints et de Jesus-Christ lui-même, la combloient de ces douceurs intérieures qu'on ne comprend bien que quand on les goûte. Dieu la favorisa du don de prophétie et du don des miracles. Une source d'eau vive qui commença à couler en faveur de notre Sainte, eut une vertu miraculeuse pour guérir tant de maladies, qu'on la nomme encore aujourd'hui *l'Eau de sainte Agnès*. Une grande fluxion sur les yeux ayant fait perdre la vue à une de ses filles, la bienheureuse Agnès apprenant que les parens de la malade travailloient pour la faire sortir, afin de lui faire trouver quelque remede à son mal, ne se fût pas plutôt mise en priere, que la Religieuse aveugle recouvra la vue. Elle ressuscita par ses prieres un jeune enfant qui s'étoit noyé dans des bains; et toute l'Italie retentissoit des merveilles que Dieu opéroit à Mont-Pulcien et ailleurs, par l'intercession de la bienheureuse Agnès.

Usée enfin par ses austérités, ses longues maladies et ses travaux, elle connut que Dieu vouloit la tirer de cet exil. La joie qu'elle en eut fut si sensible, qu'elle entroit dans de saints transports d'amour et de désir d'être avec son Dieu, qu'elle avoit de la peine à contenir. Les derniers jours de sa vie ne furent qu'une oraison continuelle ; et quoi'qu'elle souffrît de très-vives douleurs, on eût dit, à voir la joie répandue sur son visage, qu'elle n'étoit pas malade. Se sentant à l'extrémité, après avoir reçu les derniers Sacremens de l'Eglise avec une nouvelle ferveur, entourée de toutes ses Filles qui fondoient en larmes, elle rendit tranquillement son esprit à Dieu sur le minuit le 20 d'Avril de l'an 1317, âgée de quarante-trois ans, dont elle en avoit passé trente-six dans le Monastere.

Sa mort fut au même moment miraculeusement publiée par plusieurs petits enfans qui s'écrioient de leur berceau : Sœur Agnès la Sainte est morte. Les témoins de cette merveille la publierent dès qu'il fut jour, et apprirent de la bouche des Sœurs, que c'étoit le moment de la mort de notre Sainte. Le grand nombre de miracles qui se firent à son tombeau le rendirent glorieux, et y attirerent le peuple en foule. Le Pape Clément VII permit aux habitans de Monte-Pulciano d'en faire publiquement la fête, et de célébrer son office, par une bulle du 28 de mai de l'an 1532. Le Pape Clément VIII, à la priere du Roi Henri IV, étendit cette permission à toutes les maisons de l'Ordre de saint Dominique. Léonore de Bourbon, Abbesse de Fontevraut et tante du Roi, ne contribua pas peu à rendre ce culte si célebre ; ce fut aussi par reconnoissance que les habitans de Monte-Pulciano envoyerent à à l'Abesse de Fontevraut les reliques de notre Sainte. La dévotion à saint Agnès s'est répandue jusqu'au fond des Indes et de l'Amérique, où l'on trouve des Eglises et des Monasteres qui portent son nom.

La Messe de ce jour est celle du Dimanche précedent.

L'Oraison suivante est celle qu'on dit à la Messe du Commun des Vierges.

Exaudi nos, Deus salutaris noster, ut sicut de Beatæ Agnetis Virginis tuæ festivitate gaudemus, ita piæ devotionis erudiamur affectu. Per Dominum nostrum, etc.

Exaucez-nous, mon divin Sauveur, et faites que la joie spirituelle que nous sentons par la fête de la Bienheureuse Agnès votre Vierge, soit accompagnée des sentimens d'une vraie piété. Par Notre-Seigneur, etc.

L'ÉPÎTRE.

Leçon tirée de la premiere Epître de l'Apôtre saint Paul aux Corinthiens. Chap. 7.

Fratres, unusquisque in quo vocatus est, in hoc permaneat apud Deum. De Virginibus autem præceptum Domini non habeo : consilium autem do, tanquam misericordiam consecutus à Domino, ut sim fidelis. Existimo ergo hoc bonum esse propter instantem necessitatem, quoniam bonum est homini sic esse. Alligatus es uxori! noli quærere solutionem. Solutus es ab uxore! noli quærere uxorem. Si autem acceperis uxorem, non peccasti. Et si nupserit virgo, non peccavit. Tribulationem tamen carnis habebunt hujusmodi.

Mes Freres, que chacun demeure devant Dieu ce qu'il étoit lorsqu'il a été appelé. Pour ce qui regarde les Vierges, je n'ai point sur cela de précepte du Seigneur : je ne fais que donner conseil, comme ayant reçu du Seigneur la grace d'être fidelle. Je pense donc, qu'eu égard aux miseres qui nous environnent, c'est un état avantageux : puisque c'est un avantage à l'homme de vivre de la sorte. Etes-vous engagé avec une femme par le lien du mariage? ne cherchez point à vous dégager. Etes-vous sans femme? n'en cherchez point. Que si vous avez pris une femme, vous n'avez point péché; et si une fille s'est mariée, elle n'a point péché non plus : mais ces personnes-là auront à souffrir les tribulations de la chair.

Quoique le scandale de l'incestueux, et la division des esprits qui s'étoit glissée parmi les Fidelles

de Corinthe, eussent obligé saint Paul à leur écrire cette admirable Lettre, les différentes questions que les gens de bien lui avoient proposées touchant la virginité et le mariage, y eurent beaucoup de part ; aussi leur enseigna-t-il comment on peut se sanctifier dans le mariage ; mais il lui prefere la virginité, dont il fait sentir tous les avantages et le prix.

RÉFLEXIONS.

Il y a dans l'homme un fond d'inquiétude que la nouveauté charme pour quelque temps, mais qu'elle n'éteint point. Ennemi de notre repos, nous ne nous occupons que de ce qui nous trouble ; l'absence d'un bien imaginaire ou réel aiguise l'appétit, et la jouissance dégoûte : on diroit que nous n'avons de l'esprit que pour nous tourmenter. Peu de gens qui soient contens de leur état ; nul peut-être qui ne s'imagine qui ne seroit plus heureux dans un autre. Malades, inquiets et chagrins, qui croient qu'un changement d'air ou de chambre seroit un remede à un mal qu'ils portent avec eux. Telle est l'erreur de ceux qui, dégoûtés de l'emploi ou de l'état où la providence les a placés, s'imaginent que leur salut seroit plus à l'abri par-tout ailleurs ; qu'il leur seroit plus aisé de porter des fruits sous un autre climat, et que leurs talens demanderoient une autre place. Aveugles que nous sommes, dit le Saint-Esprit, nous ne voyons pas que la source de nos inquiétudes est dans notre fonds. Tenons nous dans l'état où Dieu nous a mis : *Nescitis quid petatis.* Soyons contens de l'emploi et de la place que Dieu nous donne. Il y a des croix et des ronces par-tout. La trop longue sérénité cause la sécheresse. Nous ne sommes bien que là où Dieu nous veut. Ne cherchons pas à changer d'état, d'emploi, de condition, quand il n'y a rien de contraire à la loi ; mais travaillons à remplir tous les devoirs de la justice dans notre état ; tra-

vaillons à y réformer nos mœurs, à changer de conduite. Imaginations puériles, amusemens pitoyables, erreur grossiere de ne s'occuper que des désirs de ce qu'on ne doit pas faire, et de négliger ce qu'on est obligé de faire.

C'est un privilege bien grand, c'est une grace bien précieuse de conserver toute sa vie la virginité. Cet état, en nous approchant des Anges, nous donne un rang de supériorité sur le reste des hommes. Ce sont les Vierges qui suivent l'Agneau, quelque part qu'il aille (*a*). C'est le privilege de la virginité de se pencher sur le sein de Jesus : les graces de prédilection sont d'ordinaire pour les ames chastes : cependant êtes-vous engagé dans les liens du mariage, dit saint Paul, soyez content, ne cherchez point à vous dégager. Celui qui se marie, continue l'Apôtre, fait bien, et celui qui ne se marie point fait encore mieux ; mais dans quelque état que vous soyez, vous devez mener une vie innocente. La virginité est un don de Dieu ; elle n'est que de conseil : mais la pureté est de précepte Rien de souillé n'entrera jamais dans le Ciel. La pureté est la vertu des Chrétiens ; c'est une fleur délicate à la vérité, mais qui doit être commune ; elle ne se conserve guere que parmi les épines. La vigilance la défend, la dévotion la fait croître ; un grand hâle la fane, la mortification la nourrit. Quel état demande plus de vocation de Dieu, que l'état du mariage ! et quelle vocation demande d'être plus éprouvée ! Il ne faut pas embrasser étourdiment l'état religieux : on a besoin de consulter Dieu, d'examiner la vocation, de prévoir les difficultés de l'état, d'en comprendre les devoirs, de n'en pas ignorer les peines, quoique cet état soit si saint, quoique l'innocence y soit à l'abri, quoiqu'il n'y ait point de danger, quoique le ciel y soit toujours serein, et que tous les jours y soient calmes. Et quand il s'agit d'un établisse-

(a) *Apoc.* 14.

ment dans le monde, où tout est tentation, tout est danger pour le salut, révolte des passions, tribulations de la chair, obstacles infinis, agitations, brouillards, orages; examine-t-on long-temps la vocation ? Dieu est-il consulté ? pese t-on beaucoup cette importante multiplicité d'obligations ? est-on long-temps à délibérer sur un choix de cette importance. Quels sont les principaux motifs de ces pareilles déterminations ? Dieu y entre-t-il pour beaucoup ? la religion, la vertu, le salut y ont-ils leurs places ? et l'on s'étonne qu'il y ait si peu de mariages heureux ! on s'étonne qu'il y ait tant de gens qui se damnent dans l'état du mariage ! On peut se faire Saint dans cet état; mais il faut le choisir, et y vivre comme les Saints.

L'EVANGILE.

La suite du Saint Evangile selon saint Jean. Chap. 17.

IN illo tempore : Jesus sublevatis oculis in cœlum, dixit : Pater venit hora, clarifica Filium tuum, ut Filius tuus clarificet te : sicut dedisti ei potestatem omnis carnis, ut omne quod dedisti ei, det eis vitam æternam. Hæc est autem vita æterna : Ut cognoscant te, solum Deum verum, et quem misisti Jesum Christum. Ego te clarificavi super terram : opus consummavi, quod dedisti mihi ut faciam : et nunc clarifica me et Pater apud temetipsum, claritate, quam habui priùs, quàm mundus esset, apud te. Manifestavi nomen tuum hominibus,

EN ce temps-là : Jesus levant les yeux au ciel, dit : Mon Pere le temps est venu, glorifiez votre Fils, afin que votre Fils vous glorifie : comme vous avez mis tous les hommes sous sa puissance, afin qu'il donne la vie éternelle à tout ce que vous lui avez donné. Or la vie éternelle, c'est de vous connoître pour le seul véritable Dieu, vous et Jesus-Christ que vous avez envoyé. Je vous ai glorifié sur la terre; j'ai accompli l'œuvre que vous m'avez donné à faire : glorifiez-moi donc maintenant, mon Pere, dans vous-même de la gloire que j'ai possédée dans vous avant que le monde fût créé. J'ai fait connoître votre nom

quos dedisti mihi de mundo : Tui erant , et mihi eos dedisti : et sermonem tuum servaverunt.

aux hommes que vous m'avez donnés du monde : ils étoient a vous, et vous me les avez donnés, et ils ont mis votre parole en pratique.

MEDITATION.

De la véritable piété propre à chaque état.

PREMIER POINT.

CONSIDÉREZ que chacun envisage la sainteté par rapport à l'état où il n'est pas ; et peu de gens s'appliquent à acquérir la vertu propre de l'état où ils sont. Le pauvre pense aux grands moyens qu'ont les riches de se sanctifier. Les riches croient qu'il n'est aisé de se faire Saint que quand on est pauvre. La vieillesse paroit aux jeunes gens le seul temps propre pour faire son salut : est-on vieux ? on croit que la saison de la sainteté, pour parler ainsi, a passé avec la jeunesse. Les gens du monde croient leur état peu propre pour la sainteté ; les personnes même religieuses n'envisagent guere la sainteté que dans le sublime et le merveilleux ; rien ne leur paroît saint s'il n'est excès, s'il n'est miracle. Ainsi la sainteté qui est un fruit, pour ainsi dire, qui naît dans tous les fonds, ne se trouve plus, si l'on en croit notre amour-propre et notre imagination, que dans des lieux inacessibles.

Mais, mon Dieu, que signifie ce commandement si précis que vous nous faites d'être parfaits comme notre Pere céleste ? Quel âge, Seigneur, ou quel état avez-vous dispensé de cette loi ? S'il y a un seul Chrétien qui ne puisse pas être saint, pourquoi proposer universellement à tous un tel modele ?

Il est certain que Dieu veut véritablement que

chacun soit saint; mais il n'est pas moins vrai qu'on ne deviendra jamais saint qu'en remplissant parfaitement les devoirs particuliers de l'état où Dieu vous a mis. Toute idée de sainteté qui n'est pas de ce caractere, est fausse. Ces pratiques de piété peu proportionnées et peu convenable à notre état, sont de pures illusions de notre orgueil, ou de l'amour-propre. L'ennemi du salut se joue par ces faux brillans de la crédulité d'une ame simple; toute dévotion qui nous tire de notre place est un égarement.

Mon Dieu, quelle erreur plus grossiere, et quelle erreur plus universelle! on veut faire tout autre personnage que celui qui nous convient: on veut servir Dieu tout autrement qu'il ne le demande. Un domestique qui ne serviroit que selon son caprice, ne serviroit pas long-temps. L'observation des préceptes, l'innocence, la mortification et toutes les vertus chrétiennes conviennent à toutes sortes de gens; mais toutes les pratiques de piété ne conviennent pas à tout le monde. L'assiduité à la priere, l'ignorance des affaires séculieres, l'oubli de ses proches, sont des vertus propres aux personnes religieuses; mais un artisan, un Magistrat, un pere de famille seroient répréhensibles s'ils négligeoient les devoirs de leur condition. C'est proprement dans la ponctualité à remplir ses devoirs, dans la fidélité à faire ce que Dieu commande, que consiste pour ainsi dire la perfection chrétienne: quelle erreur de ne le placer jamais que dans la solitude et dans les déserts, ou sur le sommet des plus hautes montagnes! On peut dire que la sainteté est à la portée de tout le monde; la vertu chrétienne naît dans tous les fonds du pere de famille; c'est la pure faute des ouvriers, si toutes les terres ne portent pas ce fruit.

Qu'il est consolant de savoir qu'on peut se faire saint dans tous les états, que la sainteté même propre de chaque état est aisée; mais qu'il est affli-

geant, qu'il est triste de ne s'y être pas fait saint !

SECOND POINT.

Considérez combien Dieu est bon d'avoir attaché la sainteté de chacun aux devoirs de chaque état ; pouvoit-il la rapprocher davantage de chaque condition ? pouvoit-il même la rendre plus aisée, et nous plus inexcusables ?

Est-on dans l'état religieux ? c'est dans la parfaite observation de son Institut et de ses regles, que consiste la haute sainteté. Est-on élevé dans les premieres places ? quel mérite à en remplir tous les devoirs ! et quelle vertu éclatante que celle qui est attachée à leurs bons exemples ! L'obscurité de la naissance, la bassesse de la condition, la pauvreté, la maladie, les disgraces sont les moyens les plus efficaces pour arriver à une éminente sainteté, la prospérité ne fut jamais un obstacle. Il faut être humble, doux, patient, charitable : on peut l'être dans tous les états. Il faut des croix pour entrer dans le Ciel. Dieu, par une providence très-sage, les a répandues abondamment dans toutes les conditions; il ne faut qu'en faire un saint usage. Les bonnes œuvres sont nécessaires : combien en peut-on faire sans sortir de son domestique ? les soins de la famille sont les principaux devoirs de la vertu.

Quelque louables, quelque précieuses que soient toutes les pratiques de dévotion, on n'est jamais bien sûr de faire celles que Dieu demande de nous, que quand on fait celles qui sont propres de notre état. Celles-ci seules sont à leur place. Ce n'est point aux serviteurs à se choisir leurs emplois, c'est au maître à déterminer le service. Les travaux les plus pénibles, les empressemens les moins intéressés sont peu estimés s'ils ne sont pas de son choix. Que sert-il de beaucoup faire si l'on déplaît !

Quelle illusion dans ces personnes qui négligent les devoirs ordinaires de leur état, pour satisfaire

leur prétendue dévotion, qui alors n'est proprement qu'un raffinement d'amour-propre déguisé. Eût-on omis toutes les œuvres de surérogation; visites des malades, exercices de charité, mortifications pénibles; on a rempli toutes sortes de devoirs, quand on s'est acquitté parfaitement de ceux de son état. Toute autre idée de dévotion est fausse; eût-on fait toutes les œuvres de piété; eût-on mis en exercice le zele le plus ardent; eût-on usé ses jours dans la pratique des œuvres de miséricorde, on n'est point un serviteur sage et fidelle si l'on a manqué aux devoirs de son état. Cherchez dans toutes les conditions, nul Saint qui n'ait marché par cette route : toute autre voie égare. Quelle consolation de trouver dans sa condition, dans son état, dans son âge cette abondance de graces, cette multiplicité de secours, cette foule de moyens et d'exemples : mais quel regret, bon Dieu! quel désespoir de ne les avoir pas aperçus, ou de ne s'en être pas voulu servir.

Je me le reproche déjà, Seigneur, et je sens tout le tort que j'ai de m'être forgé une imaginaire impossibilité d'arriver, sans sortir de mon état, à une vertu éminente. Je trouve dans mes devoirs de quoi me faire Saint, avec le secours de votre grace; faites qu'elle me serve désormais à mettre tout à profit.

Aspirations dévotes durant le jour.

Quæ placita sunt ei facio semper. Joan. 8.

Oui, mon Dieu, je suis sûr de faire toujours ce qui vous plaît, en remplissant fidellement tous les devoirs de mon état.

Quàm bonus Israel Deus, iis qui recto sunt corde. Psal. 82.

Que le Dieu d'Israël a de bonté pour ceux qui le servent avec un cœur droit.

PRATIQUES DE PIÉTÉ.

1°. C'EST une ruse ordinaire de l'ennemi du salut, de ne faire envisager la sainteté que comme un fruit des pays étrangers, qui ne croît que sur le sommet des plus hautes montagnes. A la faveur de ces faux préjugés, la sainteté ne paroît jamais à portée; notre imagination ne nous la peint jamais que dans le lointain, et avec des couleurs peu communes. Est-on dans le monde : on ne considere la sainteté que comme retranchée dans le cloître, sous les macérations et les austérités de l'état religieux. A-t-on le bonheur d'avoir embrassé la vie religieuse; on perd courage dans la voie de la perfection, parce qu'on ne se représente la sainteté que par rapport à ces actions d'éclat, à ces miracles de pénitence, à ces dons sublimes de contemplation qu'on admire dans la vie des plus grands Saints. Corrigez aujourd'hui cette fausse idée; et, revenu de cette erreur, découvrez ce trésor dans votre propre fonds. Soyez persuadé que votre perfection est attachée aux devoirs de votre état. L'Esprit-Saint loue la femme forte d'avoir filé, d'avoir continuellement veillé sur son domestique; d'avoir été attentive à pourvoir aux besoins de sa famille; d'avoir eu une religieuse soumission aux volontés de son époux. Tel doit être l'éloge d'une Dame chrétienne. Dieu n'agrée point vos longues stations à l'Eglise ou dans les hôpitaux, si votre famille souffre de votre absence. Nulle vertu sans ordre; vous le renversez dès que vous négligez les devoirs de votre état. Il y a temps pour tout; mais faites toutes choses en son temps. Ayez du zele pour le salut d'autrui; mais ne négligez pas le vôtre. Que le temps que vous employez à des œuvres de surérogation ne soit pris que sur votre loisir. Faites des aumônes, mais satisfaites les ouvriers; payez vos dettes. Cette leçon est des plus importantes. Nulle dévotion, si l'on néglige les devoirs de son état.

2.° Que cet article soit toujours le premier de votre examen de conscience ; et que dans toutes vos confessions les fautes contre les devoirs de votre état ayent toujours la premiere place ; et ne comptez pour rien ces bonnes œuvres qui font le plus d'honneur, si vous manquez à ces premiers devoirs ; qui sont souvent de nul éclat, et toujours d'un grand prix. Etes-vous Religieux : étudiez vos devoirs, et soyez un exact observateur des moindres Regles. Un grand zele est bien louable ; les rigueurs de la pénitence servent beaucoup à la perfection ; mais si en faisant bien des choses à quoi on n'est pas obligé, on se dispense de celles que Dieu demande; si laborieux, on viole habituellement les observances religieuses ; si en exhortant les autres avec tant d'éloquence a être fervens, ponctuels, mortifiés on est peu soumis, peu exacts, peu humbles : n'aura-t-on rien à se reprocher ? Prévenez aujourd'hui ces reproches. Ce conseil est trop intéressant pour n'être pas mis en pratique. Sachez d'un sage et zélé Directeur ce que vous avez à réformer sur ce point.

VINGT-UNIEME JOUR.

SAINT ANSELME, ARCHEVÊQUE DE CANTORBÉRY.

SAINT Anselme un des plus illustres et des plus saints Prélats de son siecle naquit à Aoste ville de Piémont, l'an 1033. il étoit fils du Comte Gondulfe et d'Ermerberge, l'un et l'autre des plus nobles familles de la Lombardie et du Piemont. Comme l'abondance et l'éclat régnoient dans cette maison, Anselme fut élevé avec soin. Ermerberge qui se distinguoit encore plus par sa piété que par sa naissance, connoissant les inclinations et les maximes trop mondaines de Gondulfe, se chargea seule de

son éducation. Elle eut bientôt sujet de s'en applaudir. Jamais enfant ne fut plus docile; et si le brillant et la vivacité de son esprit le firent admirer presque dès le berceau, sa candeur et son beau naturel le rendirent aimable à tout le monde. Le progrès qu'il fit dans l'étude des Belles-Lettres répondoit à celui qu'on lui voyoit faire tous les jours dans la piété. On remarqua sur-tout une dévotion si tendre pour la sainte Vierge, qu'on ne douta point qu'il ne dût être un jour un de ses plus chers favoris.

Comme les leçons et les exemples de la vertueuse mere n'inspiroient au jeune Anselme que l'amour de la vertu et le désir de son salut, il fut bientôt dégoûté des grandeurs et des faux brillans du siecle. Il n'avoit encore que quinze ans qu'il résolut d'embrasser l'état religieux. La crainte de désobliger sa famille, empêcha qu'on ne le reçût. Ce refus l'attrista si fort qu'il en tomba malade; ce zele ardent n'alla pas loin.

Anselme ayant recouvré la santé, laissa bientôt ralentir sa ferveur. La mort de sa bonne mere ne servit pas peu à l'éteindre tout-à-fait. L'indolence du Comte, sa conduite peu réguliere, et son peu de piété laisserent au jeune Anselme une liberté qui dégénéra bientôt en libertinage; mais son retour fut prompt. Dieu se servit de l'aversion que son pere conçut contre lui, pour le ramener dans la voie. Il n'y eut point de soumission qu'Anselme ne fît pour adoucir un pere irrité, dont il avoit été jusqu'alors l'idole : toutes ses déférences ne servirent qu'à irriter davantage un cœur irréconciliablement aigri. Gondulfe ne put plus voir son fils; et Anselme résolut de se dépayser, espérant que son absence pourroit appaiser son pere : il vint en France où il passa trois ans sans savoir à quoi se déterminer.

Ses irrésolutions réveillerent le goût des livres. La réputation du célebre Lanfranc venu de Lombardie comme lui, l'attira en Normandie dans l'Ab-

baye du Bec, dont Lanfranc étoit Prieur. Il apprit la Philosophie et la Théologie sous lui. Les grands progrès qu'il fit sous un si saint et si habile maître, irriterent sa passion pour l'étude. Il passoit jour et nuit sur les livres. Considérant un jour la vie austere qu'il menoit pour devenir savant, il eut honte de travailler si peu pour devenir saint; cette réflexion fit renaître dans son cœur le désir qu'il avoit eu autrefois de se faire Religieux. Il en prit l'habit âgé de 27 ans dans l'Abbaye même du Bec, des mains de l'Abbé Herluin, qui en étoit le Fondateur. Les progrès qu'il fit dans la perfection Religieuse furent si extraordinaires et si prompts, que le célebre Lanfranc ayant été fait premier Abbé de Saint-Etienne de Caen, notre Saint trois ans après son noviciat fut fait Prieur à sa place.

La vertu des Moines anciens de cette Abbaye ne fut pas à l'épreuve de la jalousie que cette préférence causa; mais saint Anselme sut bientôt ramener les esprits, en gagnant les cœurs par sa douceur, par son humilité, et par son invincible patience. On eût dit qu'il n'étoit devenu Supérieur que pour être plus officieux; il prévenoit jusqu'aux moindres besoins des Freres. Il ne mit jamais de bornes à sa charité, mais il en mit encore moins à sa mortification. Il jeûnoit tous les jours, et se macéroit impitoyablement. L'étude et la priere occupoient presque tout le temps de son repos. Non content de prier, il apprenoit aux autres à le faire. Tout édifioit, tout instruisoit en lui: son air, sa modestie, ses entretiens, son silence même, tout inspiroit l'amour de la vertu. Ces leçons muettes du jeune Prieur firent bientôt refleurir la discipline réguliere dans le Monastere; ses seuls exemples rallumerent d'abord la ferveur.

Son application sur-tout à former la jeunesse rendit célebre dans toute l'Europe l'Abbaye du Bec. Ses manieres douces et honnêtes, une indulgence sage et religieuse, une officieuse rigidité, toujours

rendue aisée par l'exemple, aplanirent toutes les difficultés. Comment voulez-vous, écrivoit-il à un Abbé un peu trop sévere qui se plaignoit de ses inférieurs : comment voulez-vous que la paix et la régularité regnent dans votre Maison, si vous ne nourrissez vos inférieurs que de fiel et d'absinthe ? Voulez-vous savoir le secret d'être heureux dans l'état religieux, disoit-il à un jeune Frere : oubliez le monde, et soyez bien aise d'y être oublié. La propre volonté, ajoutoit-il, est le tyran des Moines; elle ne sert qu'à troubler leur repos, et à leur faire souffrir chaque jour de nouveaux supplices. Le Cloître est un vrai Paradis terrestre pour celui qui peut dire : Je vis, non point maintenant moi, mais Jesus-Christ vit en moi.

Jamais homme ne fut plus estimé, et ne mérita plus de l'être. De tous côtés des personnes de la premiere qualité venoient se ranger sous sa conduite. La vertu éminente, douce, polie même de saint Anselme, fit en peu de temps de l'Abbaye du Bec un Séminaire de Saints.

Cependant l'Abbé Herluin ne pouvant plus guere vaquer aux affaires de l'Abbaye à cause de son grand âge, avoit chargé son Prieur du soin du gouvernement. Cette multiplicité d'occupations n'empêcha pas le Saint de donner au public plusieurs excellens ouvages, tels que sont les livres de la Vérité de l'existence de Dieu, de ses attributs, de son essence ; de la Chute du démon ; du Libre-arbitre. Ses Lettres, et ses Traités sur l'oraison sont pleins d'une spiritualité et d'une onction si exquise, qu'ils font bien voir qu'il étoit aussi habile dans la science sublime des Mystiques, que dans la doctrine des plus profonds Théologiens.

Le vénérable Herluin étant mort, on ne délibéra pas long-temps pour lui choisir un successeur. Saint Anselme eut beau s'en défendre avec opiniâtreté, il fallut céder à un choix qui fut applaudi de tout le monde. La nouvelle dignité ne servit

qu'à donner un nouvel éclat à sa vertu; sa premiere ferveur crut toujours avec ses années. On le voyoit aussi humble, aussi mortifié, aussi exact étant Abbé, qu'on l'avoit vu étant novice. Sa douceur, sa modestie, et son affabilité ne purent jamais être altérées, et l'on ne s'apercevoit qu'il étoit Supérieur, que parce qu'il étoit toujours le premier dans tous les exercices les plus humilians de la religion.

Quelques affaires de l'Abbaye l'ayant obligé de passer en Angleterre, il y augmenta bientôt par sa présence la haute idée qu'on y avoit déjà de son mérite et de sa vertu. Tous les Grands du Royaume, et le Roi même Guillaume I, surnommé le Conquérant, le respectoient comme un Saint, et l'écoutoient comme un oracle. Guillaume II n'eut pas moins de vénération pour le saint Abbé que son pere; mais il ne profita guere plus de ses avis. Il y avoit cinq ans que le Siége de Cantorbéry étoit vacant, par la mort du célebre Lanfranc; et le Roi laissant seulement ce qu'il croyoit pouvoir suffire pour l'entretien des Moines et des Clercs, avoit uni à son domaine les biens de cette Eglise. Sourd aux menaces du Souverain Pontife, et aux plaintes de tous les gens de bien, il n'écoutoit que sa passion, lorsque la main du Seigneur s'appesantit sur lui par une dangereuse maladie. La crainte du jugement de Dieu l'effraya; et il ne crut pas pouvoir mieux réparer les maux qu'il avoit faits à l'Eglise qu'en nommant à cet archevêché saint Anselme. Jamais choix ne fut plus applaudi; et jamais Bénéfice ne fut plus opiniâtrméent refusé. On eut beau le traîner jusque dans la chambre du Roi, on eut beau le proclamer Archevêque: ni les larmes de tout le Clergé, ni les prieres de tous les Prélats, ni les ordres du Roi ne purent vaincre sa résistance. Il fallut l'y contraindre par un motif de conscience et de religion. Ses larmes durant l'Ordination qui fut faite à Contorbéry le 4 de Décembre de l'an 1093, firent assez voir ce que lui coûtoit son obéissance.

Le

Le Roi n'eut pas plutôt recouvré la santé, qu'il se repentit de son choix. Quelque respectueuse que fussent les remontrances que fit au Roi le nouvel Archevêque, elles ne plurent pas. La religieuse fermeté du Prélat à reconnoître Urbain II pour légitime Pape, son intrépidité à défendre les biens des pauvres et les droits de l'Eglise; sa douce, mais généreuse persévérance à corriger les abus et à réformer les mœurs, aigrirent l'esprit et le cœur du Prince. Notre Saint se rendit auprès du Roi, et n'oublia rien pour gagner sa bienveillance; mais il prévit bientôt combien il auroit à souffrir. Bien loin d'en être effrayé, son zele en devint plus ardent et plus généreux. Rendu à son Eglise, il ne s'appliqua qu'à la réformation des mœurs et au soulagement des pauvres. Les grandes aumônes qu'il fit, et les grands exemples qu'il donna, eurent tout leur effet, et firent bien voir que rien ne peut résister au zele et à la piété d'un saint Evêque.

Saint Anselme apprenant combien le Roi étoit irrité contre lui, crut que son absence pourroit radoucir ce Prince. Il va le trouver, et lui demande permission d'aller à Rome recevoir le *Pallium* des mains du Pape Urbain. A ce nom le Roi se mit en colere, et déclara qu'il ne vouloit point qu'on reconnût d'autre Pape en Angleterre durant le schisme, que celui que lui-même reconnoîtroit. L'assemblée de Rochingham, à laquelle saint Anselme présida, suivit lâchement les intentions du Roi. Notre Saint prit hautement la défense du Pape Urbain; il représenta qu'il n'avoit accepté l'Archevêché qu'aux conditions de le reconnoître: il ne fut pas écouté. L'adulation, la politique, l'intérêt prirent le parti de l'Antipape; le Roi et les Prélats se déclarerent pour le schisme, et chargeant saint Anselme d'injures, refuserent de le reconnoître désormais pour Primat.

On ne peut dire ce que le Saint eut à souffrir; nul des Courtisans qui ne se fît un mérite de lui

faire une insulte. On lui ôta ses plus fidelles serviteurs ; on exila ses meilleurs amis ; on chercha tous les moyens de lui faire de la peine : mais son amour pour les humiliations et pour les souffrances le mit à l'abri des chagrins. On lui arrêta son revenu ; il fut persécuté, méprisé, maltraité : sa patience fut invincible aussi-bien que sa foi. Enfin le Roi ayant renoncé au schisme, n'oublia rien pour mettre le Pape Urbain dans ses intérêts, et mit tout en œuvre pour faire déposer saint Anselme ; mais le Pape n'en eut que plus d'estime pour le saint Prélat ; il lui envoya le *Pallium*, et prit en toute occasion sa défense.

L'avarice du Roi qui vouloit absorber tous les revenus de l'Eglise de Cantorbéry, et la délicatesse de conscience du Saint ne pouvoient pas être long-temps en paix. Il fallut prévenir l'orage. Saint Anselme passa en France, dans le dessein d'aller à Rome. Les fatigues du chemin jointes à ses excessives austérités l'arrêterent à Lyon. Il écrivit au Pape pour lui représenter la répugnance avec laquelle il avoit accepté l'Episcopat, et pour lui demander d'en être déchargé, sans être obligé de passer les Alpes. Il ne fut pas écouté ; le Pape lui ordonna de se rendre à Rome, et il l'y reçut avec beaucoup de tendresse, et avec cette distinction que méritoit un des plus savans Prélats de l'Eglise, et un des plus saints. Il le logea dans son Palais de Latran : sa présence augmenta la haute idée qu'on avoit de sa vertu. Le Pape instruit de tout ce qu'il avoit souffert pour les intérêts de l'Eglise, admira sa patience, et encore plus sa modération à se plaindre du Roi ; mais les honneurs qu'on lui rendoit à Rome lui étoient bien plus insupportables, que les mauvais traitemens qu'on lui avoit faits en Angleterre. Il pria Sa Sainteté de lui permettre de se retirer à Telese, ville du Royaume de Naples, dans l'Abbaye de Saint-Sauveur, dont l'Abbé avoit été son disciple dans l'Abbaye du Bec.

La solitude réveilla son dégoût pour l'Episcopat. Il sollicita avec de nouvelles instances auprès du Pape sa démission ; mais avec aussi peu de succès. Il eut ordre de se rendre à Bari pour y assister au Concile : il y parut avec éclat ; il y parla avec tant de force et d'éloquence contre l'erreur des Grecs, et il y établit avec tant de solidité ce que l'Eglise enseigne de la maniere dont le Saint-Esprit procede du Pere et du Fils, que le Pape plein d'admiration s'écria avec le Concile : C'est l'Esprit-Saint qui parle par la bouche d'Anselme. La haute estime qu'on conçut d'un si grand homme, porta les Peres à examiner les véritables causes des persécutions qu'on lui faisoit ; on en connut toute l'iniquité et la malice. Le Pape alloit prononcer l'excommunication contre le Roi d'Angleterre ; mais notre Saint fit tant par ses larmes et par ses prieres, qu'on n'en vint pas à cette extrémité.

Le Concile fini, saint Anselme revint à Rome avec le Pape : il y assista à un autre Concile avec le même éclat. Les honneurs extraordinaires qu'on lui rendoit en Italie l'obligerent de venir chercher en France quelque asile à son humilité. Il obtint enfin la permission de repasser les Alpes. Hugues Archevêque de Lyon, le reçut avec joie. La mort funeste du Roi Guillaume, arrivée l'an 1100, ne lui permit pas d'y faire un long séjour. Le nouveau Roi Henri II le rappela en Angleterre, mais il ne l'y laissa pas plus en paix que son prédécesseur. Le Pape Pascal II, successeur d'Urbain, suspendit, pour ainsi dire, cette nouvelle persécution. Saint Anselme profita de cet intervalle pour la réformation des mœurs ; il tint à Londres un Concile National ; il rétablit la discipline Ecclésiastique dans sa premiere vigueur ; il instruisit son peuple par ses paroles, par ses écrits, et encore plus par ses exemples.

La querelle touchant les investitures s'étant renouvelée entre l'Archevêque et le Roi, on obligea

notre Saint de faire un second voyage à Rome. Le Pape Pascal enchérit encore sur les honneurs que lui avoit faits son prédécesseur. Le Roi ayant appris combien la conduite du Saint y avoit été approuvée, lui défendit de retourner en Angleterre. Saint Anselme obéit, et choisit la ville de Lyon pour le lieu de son exil : il y passa seize mois dans les exercices de la piété la plus fervente.

Adele, sœur du Roi, avoit trop de vénération pour le Saint, pour le laisser plus long-temps dans son exil. Toute l'Angleterre redemandoit son Primat, et l'Eglise de Cantorbéry son Apôtre. La Comtesse l'ayant fait venir en Normandie, le remit dans les bonnes graces du Roi. Ce Prince revenu de ses préjugés reconnut la sainteté de l'Archevêque, que Dieu manifestoit tous les jours par des miracles. Il le reçut avec respect, l'embrassa avec tendresse, et le remit dans tous ses droits.

Saint Anselme ne jouit pas long-temps de cette tranquillité ; une longue maladie le retint dans l'Abbaye du Bec, et ce ne fut que l'an 1107 qu'il put retourner dans son Eglise. Il y fut reçu avec cette pompe que la tendresse des peuples et le respect qu'on a pour la sainteté inspirent. Son repos n'y fut pas oisif : jamais Pasteur ne nourrit ses ouailles avec plus de soin, ni avec plus de zele.

Il est étonnant que ce grand Saint avec une santé si délicate, affoiblie par d'excessives austérités, usée par de si fâcheuses persécutions et par tant de travaux, ait pu enrichir l'Eglise d'un si grand nombre d'excellens ouvrages, dans lesquels sa profonde érudition et sa science extraordinaire se font autant admirer que sa tendre piété. Peu de Docteurs de l'Eglise qui aient traité les dogmes les plus relevés, et les questions les plus épineuses avec autant de précision et de solidité que ce grand homme ; l'Ecole lui doit les principes de sa méthode, et la vie ascétique ses progrès.

Quoique la tendre piété de ce grand Saint se

fasse sentir dans tous ses écrits, elle est encore plus sensible dans ses méditations sur la Passion de Jesus-Christ, et quand il traite des grandeurs de la sainte Vierge. On peut dire que sa dévotion à la Mere de Dieu étoit née avec lui, et qu'elle crut avec ses années. C'est un des premiers Docteurs de l'Eglise qui ait parlé avec plus d'emphase et d'énergie de son immaculée Conception. Il ne pouvoit retenir ses larmes à l'autel, ni quand il parloit des privileges et du pouvoir de la sainte Vierge.

Il y avoit près de trois ans que saint Anselme gouvernoit en paix son Eglise de Cantorbéry, consumant le peu de forces qui lui restoient par les pénibles fonctions de son ministere, lorsqu'il connut que sa fin approchoit. Il redoubla sa ferveur; sa foiblesse ne lui permettant plus d'offrir le divin Sacrifice, il se faisoit porter tous les jours à l'Eglise pour y assister. Le Mercredi de la Semaine Sainte, qui étoit le 21 d'Avril de l'an 1109, ce grand Saint s'étant fait mettre sur la cendre, couvert d'un rude cilice, pendant qu'on lui lisoit la Passion du Sauveur, rendit tranquillement son bienheureux esprit à Dieu, la seizieme année de son Episcopat, et la soixante-seizieme de sa vie.

Les miracles que saint Anselme avoit faits durant sa vie, et ceux que Dieu fit après sa mort à son tombeau, le rendirent fort célèbre. L'on conserve quelques reliques de saint Anselme en diverses Eglises, à Cologne, à Prague en Boheme, à Bologne en Italie, et à Anvers, où elles sont exposées à la vénération publique. L'Eglise révere ce grand Saint comme un de ses plus illustres Docteurs; et nous avons dans ses ouvrages les monumens éternels de son esprit, de sa piété, et de sa doctrine.

La Messe de ce jour est en l'honneur de ce Saint.

L'Oraison qu'on dit à la Messe est celle qui suit.

DEUS, qui populo tuo æternæ salutis Beati Anselmum ministrum tribuisti, præsta quæsumus: ut quem Doctorem vitæ habuimus in terris, intercessorem habere mereamur in cœlis. Per Dominum nostrum, etc.

DIEU, qui avez donné à votre peuple le Bienheureux Anselme pour ministre du salut éternel; faites, s'il vous plaît, que l'ayant eu sur la terre pour Docteur et Directeur de notre vie, nous méritions de l'avoir pour intercesseur dans le Ciel. Par Notre-Seigneur, etc.

L'ÉPÎTRE.

Leçon tirée de la seconde Epître du Bienheureux Paul Apôtre, à Timothée. Chap. 4.

CHARISSIME: Testificor coram Deo, et Jesu-Christo, qui judicaturus est vivos et mortuos, per adventum ipsius, et regnum ejus prædica verbum: insta opportunè, importunè, argue, obsecra, increpa in omni patientia, et doctrina. Erit enim tempus, cùm sanam doctrinam non sustinebunt, sed ad sua desideria coacervabunt sibi magistros, prurientes auribus: et à veritate quidem auditum avertent, ad fabulas autem convertentur. Tu verò vigila, in omnibus labora, opus fac Evangelistæ, ministerium tuum imple. Sobrius esto: ego enim jam delibor, et tempus resolutionis meæ instat. Bonum certamen certavi, cursum consummavi, fidem servavi. In reliquo reposita est mihi

MON très-cher fils: Je vous conjure devant Dieu, et devant Jesus-Christ, qui doit juger les vivans et les morts: je vous en conjure par son avénement, et par son regne: prêchez la parole, pressez dans l'occasion, sans occasion, employez les réprimandes, les prieres, les menaces, sans manquer jamais de patience, ni cesser d'instruire: car un temps viendra que les hommes ne souffriront point la saine doctrine; mais que piqués de curiosité ils chercheront maîtres sur maîtres au gré de leurs désirs; et détournant l'oreille pour ne pas entendre la vérité, ils se tourneront du côté des fables. Pour vous, soyez vigilant, supportez toutes les peines qui vous arrivent, acquittez-vous des fonctions d'un Prédicateur de l'Evangile; remplissez votre minis-

Dominus in illa die justus Judex : non solùm autem mihi, sed et iis qui diligunt adventum ejus.

tere ; vivez sobrement : car pour moi je vais être immolé, et le temps de ma mort est tout proche. J'ai combattu vaillamment, j'ai achevé ma course, j'ai été fidelle jusqu'au bout : du reste la couronne de justice se garde pour moi, et le Seigneur me la donnera en ce jour-là lui qui est le juste Juge, non-seulement à moi, mais à ceux qui souhaitent son avénement.

L'an de Notre-Seigneur 65 ou 66 saint Paul se voyant à la veille d'achever sa course, et de terminer ses travaux par le martyre, écrivit cette seconde Lettre à son cher Disciple saint Thimothée, pour l'engager à le venir voir incessamment. Il lui prédit les diverses hérésies qui devoient troubler l'Eglise, et l'exhorte à prêcher l'Évangile malgré la résistance que le démon y apportera.

RÉFLEXIONS.

Un temps viendra que les hommes ne souffriront point la saine doctrine. Ce temps n'est-il pas déjà venu ? Quelle estime fait-on de la doctrine de Jesus-Christ ? Quel respect pour ses lois, quelle déférence à ses volontés, quelle humble soumission aux décisions de l'Eglise !

L'esprit du monde s'est érigé aujourd'hui un tribunal souverain, auquel il prétend que les maximes les plus sacrées de l'Évangile, les vérités les plus respectables de la Religion, la morale même de Jesus-Christ, soient soumises. Tout y est examiné, proscrit, condamné selon le caprice et les foibles idées de l'esprit humain. On veut qu'une raison bornée jusqu'à ne pouvoir pas pénétrer les véritables causes des effets naturels les plus communs, jusqu'à ignorer ce qu'on sent, ce qu'on voit ; jusqu'à ne savoir pas la structure merveilleuse d'une fourmi, et l'artifice et les propriétés d'une feuille d'arbre : cette foible raison, à demi-ensevelie dans la chair, toujours esclave des passions dans le monde, veut être juge souverain en fait de dogme et de

morale. Tout ce qui n'est pas conforme à la bizarerie de ses jugemens et de ses inclinations, est réprouvé; tout ce qui est contraire aux erreurs des sens, est proscrit. La passion est toujours le substitut de la raison en fait de jugement sur la morale; jugeons de la doctrine et du mérite de ses décisions. La foi suit d'ordinaire la destinée de la morale. Dès que la passion préside dans ce tribunal en fait de religion, l'esprit d'erreur innonde; ce n'est plus qu'égarement, qu'illusion, qu'orgueil, qu'opiniâtreté; on est bientôt aveugle quand on n'y voit que par les lumieres à demi-éteintes de son propre esprit. Telle est la destinée de ceux qui ne souffrent point la saine doctrine; les sens et l'amour-propre ne s'en accommodent point : contrainte, violence, mortification; c'est-là une doctrine incommode, c'est pourtant la saine doctrine, puisque c'est la doctrine de l'Evangile. L'amour-propre cherche d'autres maîtres au gré de ses désirs.

On l'a dit cent fois; et il sera toujours vrai de le dire, l'esprit est d'ordinaire la dupe du cœur. Pourquoi cet esprit d'erreur et de parti? pourquoi cette opiniâtreté de choix à suivre des routes singulieres qui égarent? pourquoi cette ardeur à soutenir et à défendre ses écarts. La morale de l'Evangile, la saine doctrine ressere trop; l'amour-propre veut être au large. Que fait-on pour prévenir des remords importuns, et pour tranquilliser une conscience qui s'alarme? on partage le différent : le cœur, l'amour-propre; les passions sont confirmés dans tous leurs droits; et l'on laisse à l'esprit tout ce qui gêne, tout ce qui effraie, et même ce qui désespere. De là des personnes dont les mœurs sont très-corrompues, dont la conduite est un libertinage, ont des principes de morale très-serrés, et des dogmes d'une sévérité outrée. Nul hérétique, et souvent même peu de libertins qui ne fassent ce partage. Quand la vérité trouble notre mollesse, quand elle allarme notre conscience, quand elle

déclare la guerre à la passion, on détourne l'oreille pour ne la pas entendre. Mais que gagne-t-on par ce grossier artifice ? on s'égare sans remords, et l'on se perd avec sécurité.

L'ÉVANGILE.

La suite du saint Evangile selon saint Matthieu. Chap. 5.

IN illo tempore : Dixit Jesus Discipulis suis : Vos estis sal terræ. Quòd si sal evanuerit, in quo salietur ! Ad nihilum valet ultrà, nisi ut mittatur foras, et conculcetur ab hominibus. Vos estis lux mundi. Non potest civitas abscondi suprà montem posita. Neque accedunt lucernam, et ponunt eam sub modio, sed super candelabrum, ut luceat omnibus, qui in domo sunt. Sic luceat lux vestra coram hominibus, ut videant opera vestra bona, et glorificent patrem vestrum, qui in cœlis est. Nolite putare quoniam veni solvere legem, aut prophetas : non veni solvere, sed adimplere. Amen quippe dico vobis : donec transeat cœlum et terra, iota unum, aut unus apex non præteribit à lege, donec omnia fiant. Qui ergo solverit unum de mandatis istis minimis, et docuerit sic homines, minimus vocabitur in regno cœlorum. Qui autem fecerit et docuerit : hic magnus vocabitur in regno cœlorum.

EN ce temps-là : Jesus dit à ses Disciples : Vous êtes le sel de la terre. Que si le sel devient insipide, avec quoi lui donnera-t-on du goût ? il n'est plus bon qu'à jeter dehors et qu'à être foulé aux pieds par les hommes. Vous êtes la lumiere du monde. Une ville batie sur une montagne ne sauroit être cachée, et quand on allume une lampe, on ne la met pas sous le boisseau, mais sur le chandelier, afin qu'elle éclaire tous ceux qui sont dans la maison. Que votre lumiere luise de la même sorte devant les hommes, afin qu'ils voient vos bonnes œuvres, et qu'ils glorifient votre Pere qui est dans le Ciel. Ne croyez pas que je sois venu pour abolir la Loi ou les Prophetes. Ce n'est pas pour les abolir que je suis venu, mais pour les accomplir. Car je vous le dis en vérité, avant que le Ciel et la terre viennent à manquer, tout ce qui est de la Loi s'accomplira sans qu'il en manque un seul iota, ou un seul point. Celui donc qui violera un seul de ces préceptes des plus petits, et qui en-

seignera aux hommes à le faire, sera estimé le plus petit dans le Royaume des cieux; mais celui qui les gardera, et qui enseignera à les garder, celui-là sera estimé grand dans le Royaume des Cieux.

MÉDITATION.

De la véritable Conversion.

PREMIER POINT.

CONSIDÉREZ qu'il n'est rien de plus ordinaire que les conversions apparentes; et rien peut-être de plus rare que la véritable conversion. Les rechutes en sont de grandes preuves: on reconnoît qu'on est pécheur, on avoue son iniquité, on confesse ses crimes; mais déteste-t-on ses péchés? L'esprit est humilié; mais le cœur est-il contrit?

Si une véritable contrition consistoit simplement à déclarer ses péchés, à connoître son tort, à avoir même quelque regret de sa faute, bien des gens seroient convertis qui cependant meurent impénitens. Judas reconnoît et avoue son crime, Antiochus pleure; et ni l'un ni l'autre n'est converti. On se confesse dans ces Fêtes; mais se convertit-on?

Conversion d'esprit nécessaire; conversion du cœur indispensable; sans quoi nulle véritable conversion. Il faut changer d'idée, de principes, de motifs. On trouvoit des raisons d'équité, de nécessité, de bien-séance dans ces contrats usuraires, dans cette conduite peu chrétienne, dans ces frivoles dispenses de la loi; il faut, si l'on est converti, penser tout le contraire. On trouvoit difficiles, impraticables même la plupart des commandemens du Seigneur; l'amour du plaisir dominoit, on ne consultoit que sa passion, son inclination, son amour-propre. Est-on véritablement converti: ces charmes sont étouffés, ces attraits sont éteints: on ne trouve pas seulement possible la loi de Dieu,

on la trouve juste, douce, aisée; on ne suit plus son penchant: l'Evangile est la seule regle de la conduite: le monde n'a plus que de faux brillans, ses plaisirs sont amers, ses joies fades, ses douceurs insipides: on ne peut pas comprendre qu'un esprit raisonnable soit libertin, et qu'un cœur fait pour le vrai bien trouve du goût dans tout ce qui empoisonne: on sent une secrette indignation contre sa propre bêtise. Est-il possible qu'étant Chrétien j'aye été si vicieux! est-il possible que croyant de si terribles vérités, j'aye vécu dans un si pitoyable égarement! est-il possible que sentant moi-même le vide, le néant, l'amertume même de tout ces faux plaisirs, j'en aye fait mon idole! Tels sont les effets ordinaires de la véritable conversion; sont-ce là les marques de la mienne?

Second Point.

Considérez que quoique la véritable conversion soit principalement dans l'esprit et dans le cœur, elle ne laisse pas d'être fort sensible. Désir, manieres, parures, discours, tout dit si l'on est converti. Les objets sont les mêmes, mais ils ne font plus la même impression; on trouve peut-être les mêmes obstacles, les mêmes difficultés; mais on sent un nouveau courage. Le monde présente des roses, mais on ne les prend que par leurs épines; et comme on ne pense plus que selon les principes du Christianisme, on ne parle aussi que conformément aux vérités et aux maximes de la Religion.

Il est surprenant qu'on se méprenne si souvent en fait de conversion; rien n'est plus visible que ce qui la caractérise. Ce n'est pas assez d'avoir de l'horreur du péché, on en sent pour le moins autant des occasions du péché. On ne voudroit plus commettre ce crime, et on ne veut plus se trouver dans ce lieu, ni voir cette personne qui en est la tentation. Le jeu est proscrit, et la maison où l'on

joue. Certainement on ne s'est point converti, quand on ne s'est converti qu'à demi.

Voulez-vous un vrai portrait d'une véritable conversion : voyez la Magdelaine ; elle déteste son péché ; et sa douleur, dont le principe est l'amour de son Dieu, ne garde plus de mesure : aussi lui remet-on tous ses péchés parce qu'elle a beaucoup aimé. Elle n'avoit pas rougi d'être pécheresse ; elle a encore moins de honte d'être et de paroître pénitente ; elle se jette aux pieds du Sauveur dans la salle du festin ; elle ne cherche pas l'obscurité ; elle veut que tout le monde sache qu'elle est convertie. Sa confusion est grande ; sa détermination, son courage l'est encore plus. Mais quelle conduite, quelle persévérance après cette démarche !

Elle ne se sépare plus de Jesus-Christ ; le monde lui est un objet d'horreur, et elle veut bien être un objet d'horreur au monde. Elle ne fait pas dépendre sa dévotion de la prospérité ; sa ferveur est inaltérable, elle suit le Sauveur sur le Calvaire, et jusqu'au tombeau ; les ignominies dont Jesus-Christ est rassasié, allument son zele autant que ses miracles. Quel désir, quelle ardeur, quel empressement pour enlever son Sauveur après sa mort ! Pierre d'un poids énorme qui fermoit le tombeau, sceau du Prince, compagnie de soldats, rien ne peut affoiblir son ardeur, ni arrêter son courage. Voilà comme pense, comme agit, comme le soutient une ame convertie. Concluons de tout ceci qu'il y a peu de véritables conversions ; jugeons-en encore par le peu de persévérance.

Saint Anselme se relâche, il donne dans le déréglement ; les chutes ne sont pas si extraordinaires : mais a-t-il apperçu ses égaremens par le secours de la grace, quel repentir, quel changement, quelle persévérance ! il se convertit avec sincérité, et il ne se dément plus. Bon Dieu, que dois-je penser de mes frivoles repentirs, de mes foibles désirs, de mes propos inefficaces !

Ne permettez pas, Seigneur, que ma conversion présente ait le même sort : je deteste mes péchés, je sens un vrai désir de me convertir et de changer de vie ; mais que me serviront tous ces bons propos s'ils ne sont efficaces ? Rendez-les tels par votre grace, et faites que ce jour soit le premier de ma parfaite conversion.

Aspirations dévotes durant le jour.

Confirma hoc Deus quod operatus est in nobis. Psal. 67.

Confirmez, Seigneur ; et rendez efficaces les bons désirs que vous nous avez inspirés.

Redde mihi lætitiam salutaris tui : et spiritu principali confirma me. Psal. 50.

Rendez-moi, Seigneur, cette joie qui doit être le gage de ma paix avec vous ; mais inspirez-moi en même-temps un esprit de force qui me soutienne dans le bien.

PRATIQUES DE PIÉTÉ.

1.° PUISQUE la conversion est un retour de l'ame à Dieu, il est étonnant qu'il y en ait si peu de sinceres. A qui prétend-on imposer par ces fausses résurrections, et quel fruit de toutes ces grimaces ? Si le repentir est vrai, comment n'est-il pas éternel ? et si notre propos est faux, que devons-nous penser de notre pénitence ? Un si grand nombre de confessions, avec si peu d'amendement, ne doit guere tranquilliser une conscience ; mais doit-on être plus tranquille quand on persévere dans ses désordres sans se confesser ? Ne différez pas davantage de remédier à cette source infinie de regrets : que votre pénitence à ces Fêtes de Pâques soit une véritable conversion, et pour cela qu'elle en ait toutes les marques. Vous détestez vos péchés : ayez-en en horreur toutes les occassions. Quelle illusion de s'imaginer qu'on ne veut plus commet-

tre le péché ; quoiqu'on ne soit pas bien résolu de ne plus éviter ; de ne plus voir le complice. Avez-vous résolu de mener une vie chrétienne : commencez dès ce jour par retrancher ces excès de parure, ces raffinemens de délicatesse, ces étalages de mondanité ; commencez par vous interdire cette assiduité au jeu, ces entretiens où il y a toujours plus que des inutilités, cette vie molle, ces jours vides et oisifs. Nulle conversion sans réforme ; on juge toujours de celle-là par celle-ci. Ces airs, ces manieres, cette dissipation, toute cette conduite répond mal à la sainteté de votre état : ne passez pas ce jour sans que vous donniez des marques visibles de votre conversion véritable. Commencez par observer ces regles que vous violez sans remords ; par vous défaire de ce fonds de propriété et de propre volonté, qui vous feront gémir un jour si votre réforme ne commence pas à cette heure ; ne comptez plus sur ces permissions vagues, sur ces dispenses abusives, sur ces usages si peu religieux, qui à la mort alarment justement une conscience ; commencez aujourd'hui par vivre comme vous voudrez mourir. Nulle pratique de piété plus importante.

2.° La contrition est intérieure, mais la conversion doit être sensible. Jesus-Christ est véritablement ressuscité, disoit l'Ange aux saintes femmes qui le venoient chercher dans le sépulcre ; il n'est plus ici. Vrai modele de la véritable conversion d'une ame. Vous détestez ces déréglemens passés, cette conduite si peu réguliere, ces rechutes si fréquentes, cette vie molle, ces inutilités ; faites qu'on puisse dire de vous après ces Fêtes : Il est véritablement ressuscité ; il n'est plus dans ces assemblées mondaines, dans ces occasions prochaines, dans ces habitudes de péché ; il n'est plus de ces parties de plaisir ; il ne paroît plus dans ces assemblées ; sa modestie respectueuse dans le Lieu Saint, son assiduité au pied des Autels ; son appli-

cation à remplir ses devoirs ; sa modération, sa douceur, sa retenue sont des preuves visibles d'une résurrection parfaite. Pourquoi n'aurez-vous pas la douce consolation aujourd'hui de trouver en vous-même ces preuves ! Voici peut-être les dernieres fêtes de Pâques pour vous ; quelle folie de renvoyer à l'année qui vient, et qui ne viendra pas pour bien des gens, une conversion qui en arrivant aujourd'hui, sera peut-être encore trop tardive ! Prosterné devant votre crucifix, dites à Dieu : ou que vous ne voulez plus vous convertir, ou qu'avec le secours de sa grace vous le voulez faire dès ce moment.

VINGT-DEUXIEME JOUR.

SAINT SOTER ET SAINT CAÏUS, PAPES ET MARTYRS.

SAINT Soter si recommandable par sa charité et par son zele, étoit de Fondi, ville du Royaume de Naples. Il vint au monde sur la fin du premier siecle, ou vers le commencement du second. Il eut le bonheur d'être nourri dans le sein de l'Eglise durant ses premiers jours de ferveur, aussi en prit-il tout l'esprit. Le long séjour qu'il fit à Rome dans un temps où la foi et la piété des Romains servoient de modelés à toutes les Eglises du Monde, ne contribua pas peu à le rendre célebre par sa vertu et par sa science dans le Clergé : on le regardoit comme un Saint, et on l'écoutoit comme un oracle ; aussi le Pape saint Anicet étant mort vers l'an 161, saint Soter fut élu unanimement pour Souverain Pontife. Cette suprême dignité ne servit qu'à donner un nouveau lustre à sa haute vertu, et à faire éclater cette immense charité qui fit toujours son caractere. L'Empereur Marc-Aurele lui en fournit de gran-

des occasions durant tout son Pontificat, par la cruelle persécution qu'il fit continuellement aux Fidelles. Rome ne fut pas le seul théâtre où triompha la patience des Chrétiens, tout l'univers étoit témoin, et en même temps admirateur de la constance et de la magnanimité de ces Fidelles. Ensevelis tout vivans dans des cachots affreux, chargés de fer, ou enterrés tout vivans dans des mines, sans repos, presque sans nourriture; d'autres tirés des prisons pour être déchirés sur les échafauds, ou exposés aux bêtes : tel étoit le spectacle que présentoient aux yeux du monde presque tous les Chrétiens, lorsque saint Soter fut élevé sur le Saint Siege ; aussi employa-t-il toute sa vigilance et ses soins à découvrir les besoins spirituels et corporels de ces saints Confesseurs, et tout son zele à y pourvoir.

Enchérissant sur la charité des saints Papes qui l'avoient précédé, il mit tout en œuvre pour ramasser le plus d'aumônes qu'il put, et les envoyer, comme ils l'avoient fait, aux Eglises de diverses villes ; et il joignit à ces charités des instructions très-salutaires dans les lettres qu'il leur écrivit pour les exhorter à demeurer fermes dans la Foi, et unis entr'eux avec les Evêques et les Prêtres qui les gouvernoient, et à souffrir avec patience et avec joie les cruelles persécutions et tous les maux qu'ils enduroient pour Jesus-Christ, et qui leur méritoient la gloire du martyre.

En faisant passer les effets de sa charité jusque dans les extrémités du monde, il ne négligeoit point ceux qui souffroient, pour ainsi dire, sous ses yeux. On voyoit ce grand Pape, épuisé d'années et de travaux, aller chercher les Chrétiens dans les cavernes et dans les lieux souterrains, pour les encourager par ses paroles et par ses exemples, et pour les soutenir par ses continuelles libéralités.

Quoique la charité de saint Soter n'exclût aucun des indigens, il semble qu'elle s'étendit principa-

lement, ou même qu'elle redoubla à l'égard de ceux qui souffroient pour la cause de Jesus-Christ, soit dans les prisons, soit dans les mines, où ils se trouvoient souvent abandonnés et destitués de tout secours ; c'est-ce qu'on voit sur-tout dans la lettre que lui écrivit saint Denis, Evêque de Corinthe. « Dès le commencement, lui dit-il, vous avez accoutumé de répandre vos bienfaits sur les Freres, » et d'envoyer à plusieurs Eglises de quoi les faire » subsister : ici, vous soulagez les pressans besoins » des pauvres ; là, vous assistez ceux qui travail- » lent aux mines ; par-tout, vous renouvelez la » généreuse charité de vos ancêtres, en assistant » ceux qui souffrent pour Jesus-Christ. Le Bien- » heureux Evêque Soter ne s'est pas contenté de » suivre leurs exemples, il a encore surpassé leur » charité ; non seulement il s'est chargé du soin » de trouver des aumônes, et de les envoyer aux » Saints ; mais il a reçu avec une tendresse pater- » nelle tous les Freres qui sont allés vers lui : il » les a consolés par ses paroles, encouragés par ses » exemples, assistés par ses grandes libéralités. »

Saint Soter ne se contentoit pas de soulager les généreux Confesseurs de Jesus-Christ par ses largesses, il les soutenoit, il les animoit, il les fortifioit dans la Foi par ses lettres, qui inspiroient à tous les Fidelles une nouvelle ferveur ; aussi les lisoit-on avec respect dans les Eglises. « Nous avons » célébré aujourd'hui le saint jour du Dimanche, » continue le même saint Evêque de Corinthe, et » nous avons lu votre lettre que nous continuerons » toujours de lire pour notre instruction. »

Ce saint Pape n'eut pas moins d'application pour prévenir et détourner tout ce qui auroit pu donner atteinte à la pureté de la foi de l'Eglise que les hérétiques cherchoient à corrompre, principalement depuis la mort des Apôtres. Il s'opposa fortement aux Montanistes, ou Cataphryges, dont l'hérésie commença à paroître sous son Pontificat, et il le fit

avec tant d'énergie et de succès par ses savans écrits, qu'on ne se servoit guere d'autres armes, plusieurs années après, pour combattre Tertullien, lorsqu'il se déclara de leur Secte.

Attentif à tous les besoins de l'Eglise, saint Soter fit plusieurs réglemens, parmi lesquels on trouve celui qui défend aux Vierges consacrées à Dieu de toucher les vases et les ornemens sacrés, et de donner de l'encens dans l'Eglise. Ce saint Pape gouverna heureusement l'Eglise pendant l'espace de huit ou neuf ans Une vie si pure, si sainte, si apostolique dans un temps où tout l'enfer étoit déchaîné contre les Chrétiens, ne pouvoit pas manquer d'être couronnée du martyre. Les ouailles étant déchirées, massacrées de tous côtés, le Pasteur ne pouvoit guere échapper à la fureur de tant de tyrans. Quoique nous ignorions par quel genre de supplice notre Saint signala sa foi, l'Eglise l'honore comme Martyr, et nous le trouvons comme tel dans tous les Martyrologes. Le Pape Serge II transféra son corps du cimetiere de Calliste dans l'Eglise d'Equice, dédiée sous le nom de Saint Sylvestre et de Saint Martin. On garde de ses reliques à Tolede, où sa fête se fait avec beaucoup de solennité. Les Jésuites de Munich en Baviere en ont une portion dans leur Eglise, où elle est conservée avec beaucoup de vénération.

L'Eglise solennise ce même jour la fête du saint Pape Caïus. Il étoit originaire de Dalmatie, et parent même de l'Empereur Dioclétien. Il est probable qu'il avoit été élevé par des parens chrétiens dans les maximes du Christianisme. On ignore par quelle aventure il vint à Rome : ce qu'il y a de certain, c'est que la pureté de ses mœurs, son zele pour la Religion, et la régularité édifiante de sa conduite le firent recevoir avec joie dans le Clergé. Il s'y distingua bientôt par sa doctrine et par sa piété. Caïus passoit dans Rome pour un des saints Prêtres de l'Eglise ; aussi le Pape Eutychien étant mort

l'an 283, on ne délibéra pas un moment de l'élever sur le saint Siege.

Devenu le Chef des Pasteurs, et le pere commun des Fidelles, il en eut éminemment toutes les qualités. Son zele, son courage, sa sagesse, sa haute vertu et sa charité le firent regarder dès-lors comme un des plus dignes successeurs de Saint Pierre. On ne peut dire quelle fut la sollicitude, la charité, et quelles furent les fatigues de ce saint Pontife dans ce temps de persécutions et de calamités. L'état pitoyable où étoient les Chrétiens qui étoient contraints de se tenir cachés dans les forêts, et dans des creux de rochers, obligea notre Saint de prendre durant quelque temps le même parti, pour ne pas laisser les Fidelles sans secours. Il les alloit visiter dans leurs cavernes et dans les bois; les consoloit, les assistoit, et les animoit à défendre la Foi aux dépens de leur vie.

La tempête étant calmée, saint Caïe, accompagné d'un grand nombre de glorieux Confesseurs de Jesus Christ, revint dans Rome; mais le calme ne fut pas long; la persécution recommença plus furieuse que jamais contre les Chrétiens. On voyoit de petites idoles dans les places publiques et dans les carrefours, et l'on ne pouvoit rien vendre ni acheter sans leur avoir offert de l'encens; on ne pouvoit pas même puiser de l'eau dans les fontaines et dans les puits publics, sans avoir fait ces impies sacrifices.

Dans ces tristes circonstances le saint Pape ordonna à Chromace, autrefois Préfet de Rome, et devenu un des plus fidelles Disciplesde Jesus-Christ, de se retirer dans une de ses terres pour assister les Chrétiens qui s'y étoit réfugiés : il eût souhaité que saint Sébastien l'eût suivi; mais ce glorieux Défenseur de la Foi sut si bien lui persuader qu'il étoit à propos qu'il restât auprès de lui, que saint Caïus se rendit à ses raisons, et ordonna au saint Prêtre Polycarpe d'aller joindre Chromace.

Après le départ de ces Confesseurs, le saint Pape ordonna Diacres les deux freres Marc et Marcellien, et fit Prêtre Tranquillin leur Pere. Ils logeoient tous chez un Officier de l'Empereur, nommé Castule, zélé Chrétien, qui avoit son logement au plus haut du Palais. C'étoit là où tous les Fidelles s'assembloient tous les jours; le saint Pontife les y nourrissoit de la parole de Dieu, leur distribuoit le pain des forts, et y offroit le divin Sacrifice.

Tiburce, jeune Gentilhomme Chrétien, si illustre par son zele pour la Foi, y amenoit tous les jours quelques nouveaux Néophytes, que saint Caius baptisoit après les avoir instruits.

Pendant que notre Saint s'occupoit jour et nuit à ces exercices de charité et de religion, on vint dire à son frere saint Gabin que Maximien fils de l'Empereur Dioclétien demandoit sa fille Susanne en mariage. Le saint Pape en étant averti, appelle sa niece, qui instruite du dessein de l'Empereur, venoit se jeter aux pieds de son oncle pour recevoir sa bénédiction, et se préparer au martyre. L'entretien fut court, mais touchant. Vous savez, lui dit la fille, qu'ayant fait vœu de virginité, je ne dois jamais avoir d'autre Epoux que Jesus-Christ; et je viens vous déclarer, mon cher oncle, que je n'en aurai jamais d'autre. Je vois bien qu'il n'est point de tourmens qu'on emploie pour me faire changer de résolution; mais pleine de confiance en la toute-puissante miséricorde de mon Dieu, j'ose vous assurer que rien ne sera jamais capable d'ébranler la foi et la résolution de votre niece. Toute l'assemblée fondoit en larmes, et notre Saint encore plus attendri se contenta de lui donner sa bénédiction, l'exhortant d'une maniere fort pathétique de persévérer, et de ne se rendre pas indigne de la gloire du martyre. Sainte Susanne triompha de la cruauté et de la fureur des tyrans. Ceux qui étoient restés à Rome avec notre Saint eurent tous le même sort et remporterent tous la même victoire.

Notre Saint ne fut pas épargné : il semble que Dieu ne l'avoit conservé que pour envoyer au Ciel devant lui cette illustre troupe ; il avoit travaillé avec trop de fatigues et de succès pour ne mériter pas la couronne du martyre. Il l'obtint, et termina heureusement une si longue suite de bonnes œuvres et de travaux par une fin si glorieuse. Ce fut vers l'an 296, ayant tenu le Saint Siege douze ans et quelques mois. Il fut enterré dans le cimetiere de Calliste, et de là transporté en 1631 dans une fort ancienne Eglise de son nom. On conserve à Novellare en Italie une partie de ses reliques.

La Messe de ce jour est en l'honneur de ces deux Saints.

L'Oraison qu'on dit à la Messe est celle qui suit.

BEATORUM Martyrum, pariterque Pontificium Soteris et Caii, nos, quæsumus Domine, festa tueantur : et eorum commendet oratio veneranda. Per Dominum nostrum, etc.

FAITES, Seigneur, qu'en ces fêtes de vos bienheureux Martyrs et Pontifes Soter et Caïus, nous soyions assistés de leur protection ; et que leurs saintes prieres nous rendent agréables à votre divine Majesté. Par Notre-Seigneur, etc.

L'ÉPÎTRE.

Leçon tirée du Livre de l'Apocalypse du Bienheureux Jean Apôtre. Chap. 9.

IN diebus illis : Post hæc ego Joannes audivi quasi vocem turbarum multarum in cœlo, dicentium : Alleluia : Salus, et gloria, et virtutis Deo nostro est : quia vera et justa judicia sunt ejus ; qui judicavit de meretrice magna, quæ corrupit terram in prostitutione sua, et vindicavit sanguinem servorum suorum de

EN ces jours-là : Après toutes ces choses, j'entendis comme la voix de plusieurs troupes de gens qui disoient : *Alleluia* : c'est à notre Dieu qu'appartient la qualité de Sauveur, la gloire et la puissance ; parce que ses jugemens sont pleins de vérité et de justice : il a jugé la grande prostituée qui a corrompu toute la terre par

manibus ejus. Et iterùm dixerunt : Alleluia : Et fumus ejus ascendit in sæcula sæculorum. Et ceciderunt seniores viginti quatuor, et quatuor animalia, et adoraverunt Deum sedentem super thronum, dicentes : Amen : Alleluia. Et vox de throno exivit, dicens : Laudem dicite Deo nostro omnes servi ejus : et qui timetis eum, pusilli et magni. Et audivi quasi vocem turbæ magnæ, et sicut vocem aquarum multarum, et sicut vocem tonitruorum magnorum, dicentium : Alleluia : quoniam regnavit Dominus Deus noster omnipotens. Gaudeamus, et exultemus, et demus gloriam ei : quia venerunt nuptiæ Agni, et uxor ejus præparavit se. Et datum est illi, ut cooperiat se byssino splendenti et candido. Byssinum enim justificationes sunt Sanctorum. Et dixit mihi Scribe : Beati qui ad cœnam nuptiarum Agni vocati sunt.

ses impudicités, et il a vengé le sang de ses serviteurs, qu'elle a répandu de sa propre main. Et ils dirent une seconde fois : *Alleluia :* et la fumée de l'incendie qui l'a consumée s'élevera dans tous les siecles des siecles. Au même-temps les vingt-quatre vieillards se prosternerent avec les quatre animaux : et adorant Dieu qui étoit assis sur le trône, ils dirent : *Amen : Alleluia.* J'entendis alors comme la voix d'une grande troupe de gens, comme le bruit d'un torrent qui se déborde, et comme l'éclat de grands tonnerres : ils disoient : *Alleluia :* car le Seigneur notre Dieu Tout-Puissant a pris possession de son Royaume. Réjouissons-nous, faisons éclater notre joie, et rendons-lui gloire ; parce que le temps des noces de l'Agneau est venu, et que son épouse est toute parée. On lui a permis de se revêtir de fin lin, d'une blancheur éclatante ; car le fin lin ce sont les bonnes œuvres des Saints. Il me dit ensuite : Ecrivez : Heureux sont ceux qui ont été appelés au banquet des noces de l'Agneau.

Saint Jean eut à Pathmos les révélations de l'Apocalypse, un Dimanche, sur la fin du regne de Domitien, c'est-à-dire, vers l'an de Jesus-Christ 95. Ce fut en ce lieu qu'étant banni de la conversation des hommes, dit saint Jérôme, il entra dans la participation des plus grands secrets des Anges durant ce merveilleux ravissement.

RÉFLEXIONS.

Heureux sont ceux qui ont été appelés au banquet des noces de l'Agneau. Toute autre idée de

félicité est chimérique. Le séjour des Bienheureux, la joie céleste, le bonheur éternel dont ce banquet mystérieux, ces noces de l'Agneau sont la figure ; cela seul peut rendre un homme véritablement heureux.

Comme Dieu seul peut remplir notre cœur, il n'y a que lui qui puisse rassasier tous nos désirs ; tout autre objet amuse, inquiète la conscience, lasse et dégoûte nécessairement. Dieu seul peut contenter une ame, calmer ses inquiétudes, ses défiances, ses craintes, et tous les troubles qui naissent dans notre propre fonds. Ceux que les biens créés, ceux que le monde rendent heureux, ne sont, à proprement parler, que des heureux de théâtre, et de vrais personnages de comédie : tout leur prétendu bonheur consiste à paroître ce qu'ils ne sont pas ; mais qu'ils commandent en Rois, qu'ils parlent en maîtres, ils sentent, et ne perdent jamais de vue ce qu'ils sont. Voilà le portrait le moins flatté et le plus naturel des heureux du siecle.

De quelque autre chose que je tâche de remplir le vide infini de mon cœur, disoit saint Augustin, je ne trouve rien qui puisse me tenir lieu du plaisir pur et exquis que je sens à faire mon devoir en servant Dieu. Autant qu'il est dur et amer à l'homme de se soustraire à l'obéissance d'un Maître aussi bon et aussi aimable que le nôtre, autant est-il doux et consolant de l'aimer et de le servir. Les gens de bien ne sont pas exposés à cette vicissitude odieuse de joie et de tristesse, ni à ces cruels remords qui troublent toutes les fêtes des mondains, et ne leur laissent jamais un jour calme.

Attentifs à ne plaire qu'à celui à qui tout homme sera un jour au désespoir d'avoir déplu, ils trouvent dans leur fidélité une joie, une félicité parfaite. Si le devoir leur paroît quelquefois difficile, ils éprouvent bientôt que le vrai plaisir d'un homme sage est de remplir les obligations de son état. Si ce

n'est pas un plaisir si piquant qui flatte la corruption du cœur humain, c'est un plaisir pur et solide, qui n'a point de retours fâcheux. Ce n'est pas un plaisir d'un moment qui finit avec une fête et une réjouissance publique, et qui dépend souvent du caprice et de la bizarrerie de bien des gens; c'est un plaisir rassasiant qui dure, et qu'on peut goûter tous les momens de la vie, sans rassasiement, sans regret, sans remords.

Ce n'est pas un plaisir qui consume l'argent, qui flétrisse l'honneur, qui altere, qui use la santé; c'est un plaisir en tout temps utile, toujours honorable, qui sert même à la santé du corps par la tranquillité, par la satisfaction qu'il donne à l'esprit. On ne goûte les autres plaisirs que par la passion qui leur donne la pointe; celui qu'on goûte en faisant son devoir, en servant Dieu, est le plaisir de la raison.

Dans tout autre plaisir on désapprouve intérieurement ses désirs, on condamne sa propre foiblesse, on hait ses concurrens, on craint la révolution, on se défie de son propre cœur, on s'ennuie de son inégalité, on se chagrine de ses inquiétudes; la jalousie pique, les regrets troublent, la jouissance dégoûte, et les remords éternels causent de cruels repentirs.

Au service de Dieu, à ce banquet des noces de l'Agneau, nul de ces retours fâcheux. La pensée qu'on fait son devoir console; la présence du Maître qu'on sert anime; la fin qu'on se propose réjouit et nous fait grand honneur.

On sent qu'on se saura éternellement bon gré du parti qu'on a pris; on sait que les plus libertins, ceux qui raillent le plus insolemment de la piété et des gens de bien, leur portent envie. Le nombre des concurrens augmente la joie, en excitant par le bon exemple le zele et la ferveur. La vue de nos propres défauts, bien-loin de nous décourager, nous anime à mieux faire; nulle de ces basses

et

et indignes passions qui déchirent le cœur. La joie se nourrit dans sa propre tranquillité; nulle crainte d'orages ni de tempête qui trouble, parce qu'on sait que celui qu'on sert commande aux flots et aux vents. A l'abri d'une telle protection, les jours des gens de bien peuvent ils n'être pas sereins ? Et peut-on au service de Dieu ne pas jouir d'un grand calme ? Et l'on cherche ailleurs sa félicité; et l'on ne sacrifie pas tout pour se trouver à ce banquet; et l'on soupire après tout autre bien; et il y a un autre plaisir sur la terre !

L'EVANGILE.

La suite du saint Evangile selon saint Jean. Chap. 15.

IN illo tempore : Dixit Jesus Discipulis suis : Ego sum vitis, vos palmites : qui manet in me, et ego in eo, hic fert fructum multum : quia sine me nihil potestis facere. Si quis in me non manserit : mittetur foras sicut palmes, et arescet, et colligent eum, et in ignem mittent, et ardet. Si manseritis in me, et verba mea in vobis manserint : quodcumque volueritis, petitis, et fiet vobis. In hoc clarificatus est Pater meus, ut fructum plurimum afferatis, et efficiamini mei Discipuli. Sicut dilexit me Pater, et ego dilexi vos. Manete in dilectione mea. Si præcepta mea servaveritis, manebitis in dilectione mea, sicut et ego Patris mei præcepta servavi, et maneo in ejus dilectione. Hæc locutus sum vobis, ut gaudium

EN ce temps-là : Jesus dit à ses Disciples : Je suis la vigne, et vous êtes les branches. Celui qui demeure en moi, et en qui je demeure porte beaucoup de fruit ; car sans moi vous ne pouvez rien faire. Si quelqu'un ne demeure pas en moi, il sera jeté dehors comme le sarment, et il deviendra sec : on le ramassera, on le jettera au feu, et il brûlera. Si vous demeurez en moi, et que mes paroles demeurent en vous; vous demanderez tout ce qu'il vous plaira, et vous l'obtiendrez. Il est de la gloire de mon Pere que vous fassiez beaucoup de fruit, et que vous soyez en effet mes Disciples. Comme mon Pere m'a aimé, je vous aime de même. Demeurez dans mon amour. Si vous gardez mes commandemens, vous demeurez dans mon amour, comme j'ai gardé moi-même les comman-

meum in vobis sit, et gaudium vestrum impleatur. demeurs de mon Pere, et que je demeure dans son amour. Je vous ai dit ceci, afin que vous ayiez ma joie en vous-mêmes, et que votre joie soit complette.

MÉDITATION.

De la Rechute.

PREMIER POINT.

CONSIDÉREZ que tout péché mortel est le souverain mal de l'homme; mais que la rechute dans le péché est une preuve bien sensible de l'extrême malignité de ce mal. On guérit des plus grands maux; mais on releve peu des rechutes. Dans la morale la rechute fait croire qu'on n'étoit pas guéri.

Les rechutes dans les maladies sont causées le plus souvent par les mêmes humeurs qui avoient altéré le corps la premiere fois, lesquelles n'ont pas été tout-à-fait purgées. Et-il moins à craindre que ces nouveaux péchés ne soient les effets des anciens ? La fausse pénitence est la cause ordinaire des rechutes dans le péché. Quoique la volonté soit inconstante, elle ne change pas tout-à-coup sur les choses qu'elle a voulu fortement; il faut pour ainsi dire, que le temps la prépare; il faut qu'il efface les motifs, les idées d'une premiere résolution. Que de raisonnemens, que de fortes sollicitations, que de raisons pressantes ne faut-il pas tous les jours pour nous faire changer de parti, pour nous faire revenir de nos préjugés, pour nous faire faire une démarche que nous croyons peu auparavant devoir nous être préjudiciable; et une passion criminelle fait d'abord impression sur vous ! Pénitent et pécheur presqu'à la même heure, on passe d'une extrémité à l'autre sans milieu. Aimer ce qu'on a haï, prendre plaisir à ce qu'on vient de détester comme un souverain mal; chercher avec passion

ce que vous avez résolu de fuir aux dépens même de la vie; reprendre avec joie ce qu'on vient de vomir avec horreur. Motifs, raisons, religion, enfer, éternité, colere de Dieu, tout est affoibli, tout disparoît, tout devient inutile; et l'on se flatte d'avoir été véritablement pénitent, si effrontément pécheur; lorsqu'il n'existe rien de la pénitence! Ces prétendues conversions si-tôt suivies de rechutes, ne sont proprement que des intervalles de froid, qui précedent les accès les plus violens de la fievre. Ce sont tout au plus des suspensions d'armes qui ne servent qu'à faire la guerre avec plus de fureur. Cette promptitude à changer ne prouve guere une diversité de principes. Vous avez gémi aux pieds d'un Prêtre; vous vous êtes senti ému et pénétré de regrets de vos péchés: cela est allé jusqu'aux sanglots, jusqu'aux pleurs; cela veut dire que la grace a été forte, que l'esprit de Dieu vous a pressé extraordinairement. Mais si vous vous êtes incontinent rengagé dans les premieres occasions; si dans moins de huit jours, si dès le lendemain, ce péché mort ressuscite; cet ennemi vaincu, désarmé, chassé du cœur, détruit, anéanti, se trouve un moment après aussi fort, aussi maître de la place que si Dieu ne s'en étoit point emparé, tout cela veut-il dire que la pénitence a été sincere? Une prompte rechute prouve évidemment que la douleur a été feinte, le propos imparfait, la réconciliation fausse, la pénitence nulle; et ce que l'on dit des fautes grieves, ne peut-il pas se dire à proportion des péchés légers?

Mon Dieu, que les rechutes découvriront un jour de faux repentirs et de pénitences encore plus fausses.

SECOND POINT.

Considérez que si la fausse pénitence est la cause ordinaire des rechutes, il n'est pas moins vrai que l'impénitence en est l'effet le plus naturel. Quiconque

retombe, a sujet de croire qu'il ne s'étoit pas bien relevé; mais a-t-il moins de sujet de craindre qu'il ne se relevera jamais ?

Le démon ayant été une fois chassé du cœur de l'homme, n'y rentre point, dit le Sauveur, qu'il ne soit accompagné de sept autres esprits plus méchans que lui, pour être en état de faire une plus longue et plus vigoureuse résistance. Cet ennemi rusé sera-t-il moins soigneux et moins vigilant après avoir regagné ce poste, qu'il ne l'étoit avant que de l'avoir perdu ? Ayant appris par l'expérience par où la grace peut avoir accès, manquera-t-il de fermer autant qu'il peut les avenues, et de ses fortifier dans les endroits qu'il a reconnus les plus foibles ? quelles ruses et quelles forces n'emploie-t-il pas pour éviter la confusion d'une seconde surprise ! Que vous en semble, les rechutes laissent-elles de grandes espérances pour une seconde conversion ? et outre les difficultés de la part de l'ennemi du salut, quels obstacles ne trouverons-nous point dans nous-mêmes !

La rechute augmente davantage la pente que nous avons au mal, que cent actes réitérés avant la pénitence. Un péché fait après une véritable conversion, peut être appelé un péché plus grief que tous ceux qui avoient précédé. Il a fallu étouffer toutes les lumieres qui nous avoient retirés du mal, toutes les graces qu'on avoit reçues, tous les bons désirs qu'on avoit formés avec tant de générosité. On a péché à la vue de tout ce qui peut rendre le péché difficile ; on a rendu inutile tous les obstacles qui peuvent traverser un dessein. Vérités éternelles, châtimens effroyables, mysteres touchans de la Rédemption ; Sang précieux du Rédempteur dont on a reçu la vertu surabondante dans l'usage des Sacremens dans ces Fêtes ; tout cela a été inutile, la passion a vaincu, le penchant a entraîné. Quel ravage ne fera point un torrent qui a pu rompre de si fortes digues ! et qui sera capable de l'arrêter !

Les démons ne se sont pas convertis, parce qu'ils avoient offensé Dieu avec une connoissance parfaite du mal qu'ils faisoient. On peut dire que les péchés de rechute sont des péchés commis avec une malice entiere; aussi méritent-ils toutes les rigueurs de la justice de Dieu; aussi le Sauveur du monde ne convertissoit guere de pécheurs à qui il ne dit : Gardez-vous bien de retomber dans le péché, de peur qu'il ne vous arrive quelque chose de pis. Et l'on regarde les péchés de rechute d'un sang froid; et les rechutes n'alarment pas une ame; et l'on s'expose après la Communion Pascale aux mêmes occasions de péché !

Adorable Sauveur, si nous jugions de vous, comme nous jugeons des hommes, le salut de ces pécheurs relaps seroit sans espérance. Il est vrai qu'il y a pour eux plus à craindre qu'à espérer; mais vos miséricordes ne sont pas encore taries; le même sang qui les a lavés tant de fois, peut encore couler de vos veines. Vous pouvez tout, ô mon Dieu ! et plus nos péchés sont grands, plus votre miséricorde qui nous les pardonnera aura d'étendue et de gloire. Je connois la malice de ces criminels retours, je sens, je vois les funestes conséquences des péchés de rechute; ne permettez pas, ô mon Sauveur, que j'aye le malheur d'y tomber !

Apirations dévotes durant le jour.

Non supergaudeant mihi, qui adversantur mihi iniquè. Psal. 34.

Ne permettez pas, Seigneur, que les ennemis de mon salut ayent jamais le plaisir d'exécuter leurs criminels desseins contre moi.

Nec dicant : devoravimus eum. Psal. 34.

Ne souffrez pas, ô mon Dieu ! que ceux qui veulent me perdre disent jamais : nous l'avons enfin opprimé.

PRATIQUES DE PIÉTÉ.

1.° L'EXPÉRIENCE nous fait voir que les véritables pénitences sont suivies d'un divorce éternel avec le crime. Que s'il arrive quelquefois qu'on retombe dans le même état d'où l'on étoit sorti effectivement, ce n'est jamais tout d'un coup; il faut du temps pour effacer le souvenir de cette amere contrition; on ne recommence point par les plus grands crimes; on se relâche peu à peu des exercices de piété; on se rend infidelles en mille rencontres peu importantes, qui accoutument l'ame, qui la disposent à de plus grandes infidélités; mais quand la rechute suit de si près la pénitence, a-t-on sujet de compter beaucoup sur la prétendue conversion? Voulez-vous avoir des marques peu incertaines de votre réconciliation avec Dieu: voyez quel soin vous prenez, quelle attention, quelle ardeur vous avez de lui plaire, et de fuir tout ce qui lui déplaît. Un malade qui ne se ménage point dans sa convalescence, et qui ne veut pas s'abstenir des choses qu'il sait lui être contraires, donne juste sujet de croire que l'amour de son plaisir l'emporte en lui sur l'amour de la santé: et n'est-ce pas aussi une conséquence comme nécessaire que cette personne qui voit, qui entretient, qui cultive indifféremment tous ceux qui corrompent son cœur et gâtent son esprit, qui se trouve avec plaisir dans les endroits où l'air est contagieux, où tout est plein de mauvais pas, n'a pas beaucoup d'horreur de ses chutes. Eloignez-vous de tout ce qui peut être danger pour vous; spectacles profanes, assemblées mondaines, amis dangereux, parties de plaisir, conversations séduisantes, lectures tentantes, livres suspects, peintures peu décentes; peu de rechutes qui ne viennent d'un manque de vigilance et de sage précaution. Un air peu pur, une nourriture mal préparée, les moindres excès sont mortels à qui ne

fait que relever de maladie. Souvenons-nous qu'en fait de mœurs, ce qu'on appelle foiblesse, n'est proprement qu'une mauvaise volonté.

2.° Voulez-vous ne pas retomber, considérez ce qui a été la cause la plus marquée de vos rechutes: n'est-ce point cette visite, cette lecture, cette conversation? n'est-ce point pour avoir négligé cette pratique de piété, cette petite mortification, ces devoirs de votre état, ces prieres? Le relâchement porte nécessairement à la rechute. Ecrivez aujourd'hui la cause particuliere de ces fâcheux retours, de ces chutes si funestes, de cet affoiblissement de dévotion, de ce relâchement, de ces passions qui ressuscitent. Relisez tous les matins à la fin de votre priere ces remarques si salutaires; imposez-vous une peine, ou une aumône considérable pour toutes les fois que vous vous exposerez au danger: ces petits soins sont des preuves sûres d'une volonté très-sincere, et portent le Seigneur à répandre ces grandes graces qui sont d'un si grand secours dans le besoin; cette pratique de piété est de conséquence.

VINGT-TROISIEME JOUR.

SAINT GEORGE, MARTYR.

SAINT George un des plus célebres Martyrs de l'Eglise, que les Grecs appellent Grand Martyr, étoit de Cappadoce, d'une famille distinguée par sa noblesse, et encore plus par son zele pour la Foi.

Sa qualité et son rang l'obligerent de se mettre dans le service. Comme c'étoit un jeune Cavalier des mieux faits, des plus braves et le plus poli de l'armée, il gagna bientôt les bonnes graces de l'Empereur Dioclétien, qui lui donna une compagnie, et le fit son Mestre de Camp. Son courage, sa sa-

gesse et toute sa conduite dans un âge si peu avancé, autoriserent bientôt le choix de l'Empereur, (qui reconnoissant tous les jours davantage les belles qualités et le mérite de ce jeune Officier, pensoit déjà à l'élever aux premieres places et à le combler de faveurs), lorsque la tempête qui se formoit depuis quelques années contre les Chrétiens, commença d'éclater, et dès son premier feu fit craindre qu'elle ne noyât toute l'Eglise dans le sang des Martyrs.

Saint George âgé seulement de vingt ans, ne se regarda plus que comme une victime destinée au sacrifice; il s'y prépara par les actes les plus héroïques de toutes les vertus. Comme il étoit du Conseil en qualité d'Officier Général, il vit bien qu'il falloit se déclarer des premiers, et donner des preuves de sa foi, en ne dissimulant point sa religion. Il prévint le sacrifice de sa vie par celui de ses biens. Héritier par la mort de sa mere d'une riche succession, il distribua tout aux pauvres, il vendit tous ses meubles et ses plus riches habits, répandit cet argent sur les Fidelles, la plupart dispersés au premier bruit de cette horrible persécution, et donna la liberté à ses esclaves.

Dépouillé de tout, il entre, pour ainsi dire, dans la lice; il se rend dans la salle du Conseil. L'Empereur ayant proposé le cruel et l'impie dessein qu'il avoit d'exterminer tous les Chrétiens, il se vit applaudi par toute l'assemblée; mais on fut bien surpris quand on vit notre jeune Officier se lever, et d'un air noble mais modeste et respectueux, reprendre en peu de mots tout ce qu'on avoit dit, pour autoriser la résolution qu'on avoit prise de persécuter les Chrétiens, et de les exterminer dans tout l'Empire.

Comme il étoit naturellement éloquent, qu'il parloit avec beaucoup de grace et de feu, il se fit écouter avec admiration et avec respect. Il démontra à toute l'assemblée l'injustice et l'impiété de

cette persécution; il fit l'apologie des Chrétiens, confondit les Païens, et finit par exhorter l'Empereur à révoquer des Edits qui ne tendoient qu'à opprimer l'innocence. Il avoit fini de parler, et l'on n'étoit pas revenu de son étonnement : la force de ses raisons, la vivacité de son discours, son air religieux, sa modestie avoient comme interdit ses auditeurs, du moins avoient-ils comme suspendu les passions de toute l'assemblée. L'Empereur frappé plus que les autres, ordonna au Consul Magnence de répondre à notre Saint. Il paroît bien, lui dit le Consul, par la hardiesse avec laquelle vous avez parlé devant l'Empereur, que vous êtes un des principaux chefs de cette secte : votre aveu mettra le comble à votre insolence; mais notre Prince Défenseur des Dieux de l'Empire, saura bien les venger de votre impiété.

S'il faut punir l'impiété, répond le Saint, en fut-il jamais une plus abominable que d'attribuer à des créatures même inanimées les titres augustes et les droits inaliénables de la Divinité. Il ne peut y avoir qu'un Dieu, et c'est le seul vrai Dieu que j'adore et que je sers. Oui, je suis Chrétien, et ce seul nom fait toute ma gloire, et l'avantage de pouvoir donner mon sang pour la gloire de celui de qui je tiens la vie, fait tout mon bonheur. L'Empereur devenu furieux par ces discours, et craignant que ce que le Saint disoit, ne fît trop d'impression sur les esprits, ordonna qu'on le chargeât de chaînes, et qu'on le mît dans un cachot.

Le Saint y trouva abondamment de quoi satisfaire le désir extrême qu'il avoit de souffrir pour Jesus-Christ. Un supplice horrible, inouï jusqu'alors, fut le premier effet de la colere du tyran. On attacha ce généreux Martyr à une roue armée de pointes d'acier, laquelle à chaque tour enlevoit des lambeaux de chair, et fendoit en sillons tout son corps. Sa joie durant cet horrible supplice étonna les bourreaux; mais ils furent bien plus surpris, lorsque

ne doutant point qu'il ne fût mort, ils le trouverent entiérement guéri de ses plaies.

Cette guérison miraculeuse convertit beaucoup de Païens; mais elle irrita furieusement le tyran. Comme saint George étoit une des premieres victimes que Dioclétien immoloit à sa cruauté, il n'est point de supplice qu'il n'employât pour vaincre sa magnanimité et sa constance. On a de la peine à croire tout ce que les actes les plus anciens du martyre de notre Saint rapportent de ses tourmens. Tout ce que l'inhumanité la plus barbare, tout ce que la rage d'un tyran, tout ce que la malice de l'Enfer peut inventer de plus cruel, fut employé pour faire souffrir cet invincible Martyr; mais tout servit à confondre les Païens, et à manifester la gloire et toute puissance du Dieu qu'adoroit saint George. Le fer, le feu, la chaux-vive, tout fut mis en usage pour ébranler sa résolution et sa foi. La fermeté, la joie même qui paroissoient sur son visage au milieu de tous ses tourmens; un éclat merveilleux qui entoura sa personne, et qui dissipa les ténebres d'un affreux cachot; plusieurs miracles qu'il fit en faveur même de ceux qui contribuoient le plus à le faire souffrir, tout cela fit triompher sa religion, et convertit à la Foi beaucoup des infidelles. Protole et Anatole, tous deux Préteurs, furent du nombre. On eut beau crier au sortilege, aux enchantemens, au magicien, sa patience héroïque au milieu des plus grands tourmens, et les merveilles qu'il opéroit, ébranlerent les plus obstinés, et firent craindre à l'Empereur une conversion générale dans la ville. On assure que l'Impératrice Alexandra se convertit, et qu'elle mérita même la gloire du martyre. Quoi qu'il en soit de cette illustre conversion, il est certain que l'Empereur voyant que tous les tourmens étoient inutiles, eut recours à l'artifice; et changeant tout-à-coup de ton et de conduite, il ordonne qu'on ôte les chaînes au saint Martyr et qu'on le lui amene.

Dès que ce Prince vit paroître le Saint, affectant une douceur artificieuse : C'est avec regret, lui dit-il, que j'ai été contraint de vous faire subir la rigueur des Edits portés contre les ennemis de ma religion; vous n'ignorez pas l'estime que j'ai toujours eue de votre mérite; et le rang que vous tenez dans mes armées, est une preuve de ma bonté : votre entêtement est le seul obstacle que vous puissiez mettre à votre fortune. Vous êtes jeune, vous avez les bonnes graces de l'Empereur; la faveur, jointe à votre valeur, vous promet les premieres places, qu'attendez-vous pour rentrer dans votre devoir, et pour appaiser les Dieux par des sacrifices ?

Saint George prie l'Empereur de le faire conduire dans le Temple pour y voir ces Dieux de l'Empire, auxquels il vouloit qu'il sacrifiât. Ce Prince ne douta plus que sa douceur et ses promesses n'eussent triomphé du Confesseur de Jesus-Christ. On le conduit au Temple, accompagné d'un peuple infini : dès qu'il aperçut l'idole d'Apollon : Êtes-vous Dieu ? s'écria-t-il. Je ne suis pas Dieu, répond l'idole d'une voix qui fit frémir tous les assistans. Et comment osez-vous, malins esprits, anges rebelles, condamnés par le vrai Dieu aux feux éternels, subsister en la présence d'un serviteur de Jesus-Christ, tel que je suis ? A ces paroles, qu'il accompagna du signe de la Croix, tout le Temple retentit de cris et d'hurlemens effroyables; et l'on vit toutes ces sacrileges statues tomber en pieces dans le moment. A cette merveille, tout le monde fut effrayé; mais les Prêtres des idoles ayant excité par leurs larmes et par leurs cris une effroyable sédition, on entendit tout le peuple crier qu'on délivrât au plutôt la terre de ce monstre.

L'Empereur ayant appris ce qui venoit d'arriver, ordonna que sur l'heure on lui coupât la tête : ce qui fut exécuté le 23 d'avril vers l'an 290.

Cet illustre Martyr a toujours été très-célebre dans les Eglises de l'Orient et de l'Occident : son culte est un des plus anciens. On assure que sainte Clotilde, femme du Roi Clovis, lui dressa des autels sous son nom, dès la fin du quinzieme siecle. Saint Germain, Evêque de Paris, l'un des plus célebres Prélats du sixieme siecle, contribua beaucoup au culte de ce Saint en France, lorsqu'ayant fait un pélérinage en Orient, et ayant reçu de l'Empereur à Constantinople un grand nombre de Reliques, il fit bâtir une Chapelle en l'honneur de saint George dans l'Eglise de Saint-Vincent, qui est aujourd'hui celle de Saint-Germain-des Prés. Les Chapelles et les Autels dressés sous le nom de saint-George dans toutes les parties de l'Europe, marquent assez l'empressement qu'ont eu les peuples à lui rendre leur culte et à se mettre sous sa protection. Il y a quelques Ordres Militaires qui portent son nom, comme celui qui fut fondé l'an 1470, par Frédéric IV., Empereur et premier Archiduc d'Autriche, et un autre de la République de Gênes, qui est différent d'un autre qu'on voit encore en Arragon, sous le nom de Chevalier de Saint-George-d'Alfama, fondé vers l'an 1200. Les armées chrétiennes se mettent ordinairement sous la protection de saint George. On peint aussi saint George en Cavalier qui attaque un dragon pour la défense d'une fille qui craint d'en être dévorée; mais c'est plutôt un symbole qu'une histoire, pour dire que cet illustre Martyr a purgé sa Province, représentée par cette fille, de l'idolâtrie qui est figurée par ce dragon. Comme presque tout a dégénéré chez les Grecs, la vénération singuliere qu'on avoit à ce grand Saint, s'est changée en certains endroits en des superstitions tout-à-fait ridicules : c'est dans ce sens qu'on doit lire les fables grossieres que racontent certains voyageurs visionnaires à l'occasion de notre Saint.

La Messe de ce jour est en l'honneur de ce Saint.

L'Oraison qu'on dit à la Messe est celle qui suit.

Deus qui nos Beati Georgii Martyris tui meritis, et intercessione lætificas, concede propitius : ut qui tua per eum beneficia possimus, dono tuæ gratiæ consequamur. Per Dominum nostrum, etc.

O Dieu ! qui nous comblez de joie par les mérites et l'intercession du Bienheureux George votre Martyr : accordez-nous favorablement que vous demandant vos bienfaits par son entremise, nous les obtenions par le don de votre grace. Par Notre-Seigneur, etc.

L'ÉPÎTRE.

Leçon tirée de la seconde l'Epître du Bienheureux Paul Apôtre, à Timothée. Chap. 2.

Carissime : Memor esto Dominum nostrum Jesum Christum resurrexisse à mortuis ex semine David, secundum Evangelium meum, in quo laboro usque ad vincula, quasi malè operans : sed verbum Dei non est alligatum. Ideò omnia sustineo propter electos, ut et ipsi salutem consequantur, quæ est in Christo Jesu, cum gloria cælesti. Tu autem assecutus es meam doctrinam, institutionem, propositum, fidem, longanimitatem, dilectionem, patientiam, persecutiones, passiones : qualia mihi facta sunt Antiochiæ, Iconii, et Lystris : quales persecutiones sustinui, et ex omnibus eripuit me Dominus. Et omnes qui piè volunt vivere in Christo Jesu persecutionem patientur.

Mon très-cher Fils : Souvenez-vous que Jesus-Christ qui est des descendans de David est ressuscité conformément à l'Evangile que je prêche; pour lequel je souffre jusques à être dans les fers comme un criminel : mais la parole de Dieu n'est point captive. Dans cette vue j'endure tout pour les Elus, afin qu'eux-mêmes ils obtiennent aussi le salut qui est en Jesus-Christ, et la gloire céleste. Vous êtes au reste, bien instruit de ma doctrine, de ma conduite, de mes desseins, de ma foi, de ma constance, de ma charité, de ma patience, de mes persécutions, de mes souffrances; de ce qui m'est arrivé à Antioche, à Icone et à Lystre; quelles persécutions j'ai eu à souffrir : mais le Seigneur m'a délivré de tous ces maux. Et tous ceux qui veulent vivre dans la piété selon Jesus-Christ, souffriront persécution.

Le sentiment le plus probable est que l'Apôtre a écrit cette Lettre dans sa derniere captivité, l'an de Notre-Seigneur 65. Il paroît souhaiter que ce cher Disciple se hâte de le venir trouver, l'assurant qu'il est sur le point d'achever sa course, et d'être immolé à Jesus-Christ par le martyre ; cequi arriva la même année.

RÉFLEXIONS.

Tous ceux qui veulent vivre dans la piété selon Jesus-Christ, souffriront persécution. La persécution est l'apanage des gens de bien ; mais il est sûr que la plus rude n'est pas toujours celle qu'ils souffrent de la part des impies : la plus sensible est celle qui leur vient de la part même de ceux qui font profession de piété, et qui devroient être les plus ardens à autoriser la vertu.

Qu'une personne religieuse, persuadée de l'obligation indispensable qu'elle a d'aspirer à la perfection de son état, se détermine à en observer avec ponctualité les moindres regles ; elle a besoin de beaucoup de résolution et de plus de patience encore, pour ne pas céder à la multitude de ceux à qui cette réforme déplaît. Les moins fervens, dont le nombre prévaut souvent dans une Communauté, regardent cette extrême ponctualité d'un particulier, comme une espece de censure tacite ; et sa ferveur leur paroît un secret reproche de leur lâcheté. Il a beau se tenir dans le silence et dans la retraite, ne s'occuper que de ses devoirs, ne céder à personne en douceur et en humilité ; ce n'est pas à force de vertus qu'on dompte la jalousie : on prétend n'apercevoir souvent en lui qu'un orgueil secret, un esprit de fierté et de distinction ; sa trop grande régularité le fait regarder comme un nouveau réformateur qui vient troubler un paisible relâchement dont on étoit en possession.

Les manieres peu obligeantes, les airs froids et dégoûtans, les allusions pleines d'un sel piquant,

qui suivent d'ordinaire une pareille jalousie, mettent une vertu naissante à d'étranges épreuves.

Il n'est pas jusqu'à l'estime qu'on a des gens de bien, qui ne leur soit souvent une occasion de nouvelles épreuves.

Reconnoît-on dans une Communauté une personne d'une piété singuliere, c'est-à-dire plus humble, plus obéissante, plus mortifiée que les autres, elle doit s'attendre à tous les emplois de rebut : s'il y a quelque chose de pénible et de désagréable; si les imparfaits refusent un emploi, ce sera son partage. L'idée qu'on a de sa mortification et de sa soumission sans réplique, fait qu'on ménage peu sa vertu. On a des égards infinis pour les imparfaits, et Dieu permet qu'on n'en ait presque point pour les vertueux. Un homme de bonne volonté est souvent surchargé, tandis que ceux qui ne veulent faire que ce qui leur plaît, sont oisifs, et critiquent à leur aise tout ce que font ceux qui travaillent. La même irrégularité de conduite se trouve avec proportion dans les familles à l'égard des enfans et des domestiques, plus ou moins vertueux. L'amour-propre souffre étrangement d'un partage si inégal, mais la vertu y trouve son compte; et quelque dégoûtante, quelque incommode que soit cette distinction, elle fait honneur à la piété. A la vérité si cette sorte d'épreuve est avantageuse à une ame fervente, on peut dire qu'elle en décourage beaucoup d'autres, et qu'elle en rebute plusieurs. La condescendance qu'on a pour les imparfaits qu'on ménage quelquefois un peu trop, la dureté apparente qu'on semble avoir pour les fervens qu'on ne ménage pas assez, entretient les uns dans une vie peu réguliere et même libertine; et en exerçant la patience des autres, dégoûte de cette exacte régularité et de la perfection ceux qui trouvent tant d'avantage à vivre dans le relâchement. Ce dégoût est déraisonnable, et le prétexte est frivole; car ignore-t-on que Dieu semble souvent épargner le

pécheur, tandis qu'il afflige le juste ? C'est le même esprit qui fait agir les supérieurs dans cette disproportion des emplois, et dans tous les égards qu'ils ont pour les imparfaits. La prospérité qui devroit être le privilege de la vertu dès cette vie, est d'ordinaire le partage des indévots ; mais le sort des serviteurs de Dieu est-il moins heureux pour être moins tranquille ? et quel droit auront les justes de se plaindre, dit saint Grégoire, si Dieu réserve toute leur récompense pour l'autre vie, et donne aux pécheurs des avantages temporels pour récompense du peu de bien qu'ils ont fait dans celle-ci.

L'ÉVANGILE.

La suite du saint Evangile selon saint Jean.
Chap. 15.

In illo tempore : Dixit Jesus Discipulis suis : Ego sum vitis vera : et Pater meus agricola est. Omnem palmitem in me non ferentem fructum, tollet eum : et omnem qui fert fructum, purgabit eum, ut fructum plus afferat. Jam vos mundi estis propter sermonem, quem locutus sum vobis : Manete in me, et ego in vobis. Sicut palmes non potest ferre fructum à semetipso, nisi manserit in vite : sic nec vos, nisi in me manseritis. Ego sum vitis, vos palmites : qui manet in me, et ego in eo, hic fert fructum multum : quia sine me nihil potestis facere. Si quis in me non manserit : mittetur foràs sicut palmes, et arescet, et colligent eum, et in ignem

En ce temps-là : Jesus dit à ses Disciples : Je suis la véritable vigne, et mon Pere est celui qui la cultive. Toute branche qui sera en moi sans porter de fruit, il l'ôtera ; et toutes celles qui portent du fruit, il les nettoyera, afin qu'elles portent plus de fruit. Pour vous, vous êtes déjà nets à cause de ce que je vous ai dit : Demeurez en moi, et je demeurerai en vous. Comme la branche ne peut d'elle-même porter de fruit qu'elle ne demeure unie à la vigne, ainsi vous n'en pouvez point porter que vous ne demeuriez unis à moi. Je suis la vigne, et vous êtes les branches : celui qui demeure en moi, et en qui je demeure, porte beaucoup de fruit ; car sans moi vous ne pouvez rien faire. Si quelqu'un ne demeure pas

mittent, et ardet. Si manseritis in me, et verba mea in vobis manserint quodcumque volueritis petetis, et fiet vobis.

en moi, il sera jeté dehors comme le sarment, et il deviendra sec : on le ramassera, on le jettera au feu, et il brûlera. Si vous demeurez en moi, et que mes paroles demeurent en vous, vous demanderez tout ce qu'il vous plaira, et vous l'obtiendrez.

MÉDITATION.

De la vie inutile de la plupart des gens.

PREMIER POINT.

CONSIDÉREZ que tout ce qui ne sert pas pour le Ciel, est inutile : grandes affaires, travaux immenses, dépenses excessives, palais superbes, riches héritages, vie délicieuse, honneurs, dignités, distinctions ; si vous ne contribuez pas à mon salut ; si vous n'êtes pas un fonds de mérites pour l'éternité ; si vous ne me devez servir de rien pour l'autre vie, vous n'êtes pour moi que vanité, que vains amusemens, puérilités, songes flatteurs, sources funestes de mille remords, de mille regrets désespérans à l'heure de la mort.

Bon Dieu, de quoi se remplissent nos jours ! Et si nul de nos désirs, nulle de nos actions qui ne doivent se rapporter à Dieu, de combien d'inutilités, de combien de riens notre vie n'est-elle pas remplie ? Assemblées oisives, visites amusantes, entretiens vides, amusemens frivoles, parties de jeu, promenades, spectacles, plaisirs : voilà à quoi se passe presque toute la vie de la plupart des gens du monde ; au moins jusqu'à ce qu'un revers de fortune, ou un âge usé et dégoûtant condamne les gens à la retraite ; et encore alors c'est une oisiveté chagrine, hargneuse, qui prend la place d'une molle fainéantise. Les derniers jours de la vie sont plus fâcheux ; mais ils ne sont pas moins vides. On est oisif par nécessité, après l'avoir été

par plaisir : voilà le portrait de bien des gens ; mais est-ce là une vie chrétienne ?

Ceux qui sont plus occupés, le sont-ils toujours moins inutilement ? Quel fruit pour l'éternité, quel avantage pour le Ciel, de ces courses fatigantes, de ces veilles qui usent, de ces applications qui dessechent, de cette vie pénible, austere, de ces soins, de ces affaires qui ne servent qu'à abréger nos jours : car quel autre fruit de tout ce qui est inutile pour l'autre vie !

Veillez, priez sans cesse, hâtez-vous, faites tous vos efforts pour entrer dans le Ciel, dit le Sauveur : *Contendite.* A moins de travailler sans cesse pour le Ciel, à moins de se faire une violence continuelle pour y arriver à temps, on n'y trouve point place. Et quelque pure, quelque irréprochable que fût la vie de ces vierges, qui s'étant amusées n'avoient pas fait leur provision à temps ; ce seul défaut de prévoyance, effet de leur oisiveté, les prive pour toujours de la présence de l'Epoux ; elles sont réprouvées. Les motifs de l'arrêt qui met les élus de Dieu en possession du bonheur éternel, ne roulent que sur les œuvres de miséricorde ; et le serviteur oisif n'est condamné que pour n'avoir pas fait valoir son talent. Rapprochons ces vérités de la vie molle et inutile de la plupart des gens du monde, et de ces personnes d'Eglise, qui avec des obligations encore plus pressantes, passent leurs jours dans une molle et scandaleuse oisiveté !

Mon Dieu, quelle impression, quel triste effet ne fera pas un jour ce parallele de la vie fructueuse des Saints, et de l'inutilité de la nôtre !

SECOND POINT.

Considérez qu'au jour du jugement, comme dit le Sauveur, les hommes rendront compte de toutes les paroles oiseuses qu'ils auront dites ; quel compte n'auront-ils donc pas à rendre de toutes ces heures perdues, de tant de jours oisifs !

Le figuier dont il est parlé dans l'Evangile, n'avoit point d'autre défaut que de n'avoir point de fruit; quoique ce ne fût pas la saison des figues, l'arbre est maudit, et seche sur l'heure. Il est aisé d'entendre le sens de la parabole : la vie d'un Chrétien ne doit jamais être stérile ; elle est criminelle, dès qu'elle est sans fruit. La vie de ces personnes riches, de ces gens de qualité, de ces femmes mondaines, de ces personnes même ecclésiastiques, qui s'use, qui se consume dans de vaines inutilités, sera-t-elle fort innocente; sera-t-elle beaucoup applaudie par celui qui veut que ceux qui ont le plus travaillé croient n'avoir rien fait?

Combien d'hommes oisifs, combien de femmes qui croiroient faire preuve de roture, si elles travailloient! Hélas! on se fait une loi aujourd'hui, et souvent même un mérite de ne savoir rien faire: le monde, le plaisir, le jeu, la bagatelle, absorbent tout le temps.

On met un temps infini à se parer; le jeu, ou les parties de plaisir occupent la plus grande partie du temps; des visites qu'on ne fait souvent que pour se montrer, des affaires même dont l'ambition et la cupidité sont le premier mobile, seront-elles regardées par le souverain Juge comme des occupations sérieuses? passeront-elles pour des œuvres de vie? seront-elles des fruits de toutes les saisons qui se conservent durant toute l'éternité? et une telle vie sera-t-elle l'ouvrage de la loi chrétienne?

Bon Dieu! quels seront les sentimens de ces ames mondaines, de ces cœurs terrestres, de ces Chrétiens mous et imparfaits, lorsque les prestiges des passions étant dissipés à la faveur de la lumiere d'une raison qui avoit été jusqu'alors esclave, et d'une foi qui avoit été presque éteinte, on découvrira, on verra que tous ces grands projets dont on se repaissoit, ont été vains; que ces actions éclatantes qui ont fait tant de bruit, cette haute fortune qui a coûté tant de sueurs, ces divertis-

PRATIQUES DE PIÉTÉ.

1.° L'OISIVETÉ endort, mais elle ne rend pas d'abord insensibles ceux qu'elle assoupit ; il y a des intervalles de religion et de raison, qui font apercevoir avec frayeur ce chaos de péchés, dans lequel la vie inutile nourrit les personnes mondaines. On a beau dissimuler, on sent la pointe des remords, on sent l'amertume des funestes fruits de l'oisiveté. Et de quelle autre source pense-t-on que viennent ces dégoûts de la piété, cet affoiblissement de la foi, ces engagemens criminels, ces intrigues ? Et l'on demande quel mal il y a de mener une vie oisive ? on devroit bien plutôt demander s'il y a un plus grand mal que celui-là pour un Chrétien ; mais en est-ce un moins à craindre pour les personnes consacrées à Dieu ! La mollesse et l'oisiveté peuvent se glisser jusque dans la plus austere retraite : et quels dégâts ne font-elles pas dans un état aussi saint, mais moins solitaire et plus exposé ? Un gros revenu dans l'état ecclésiastique impose de grandes obligations ; et ne fait-il jamais des oisifs ? Les plus riches bénéfices sont-ils chargés de moins de devoirs ? Ces fruits de la piété des Fidelles, ce patrimoine des pauvres, ne sont-ils destinés qu'à perpétuer une plus éclatante oisiveté, et à nourrir une plus scandaleuse mollesse ? Dans quelqu'état que vous soyez, quelque rang que vous teniez dans le monde, fuyez l'oisiveté comme la mere de tous les vices. C'est l'ordinaire des personnes abandonnées à l'oisiveté, de tomber dans le désordre : elle est pernicieuse aux Grands, dangereuse au peuple, nuisible à toutes sortes de gens : rien ne fait tant de tort que l'inutilité de la vie. La vôtre est-elle exempte de ce vide pernicieux ? tous vos jours sont-ils pleins ? On peut être occupé de mille riens. Ne peut-on pas mettre au rang des inutilités vos entretiens peu sérieux, vos divertissemens superflus,

vos amusemens, vos visites? Combien d'heures perdues par jour, et combien de jours vides dans votre vie! Faites aujourd'hui ce calcul, examinez même si toutes vos occupations sont utiles: tout ce qui ne sert pas pour le salut, doit être compté pour rien.

2.° Faites-vous une loi de n'être jamais oisif. Le corps a besoin de repos, et l'esprit de quelque relâche; mais il faut que ce délassement soit utile: sanctifiez-le par la priere, ou du moins par de fréquentes oraisons jaculatoires. Tant que Jesus-Christ sera réellement présent sur nos Autels; tant qu'il y aura de pauvres malades dans les hôpitaux, et des pauvres honteux dans les maisons particulieres, sera-t-on bien reçu à dire qu'on n'a rien à faire, et qu'on ne sait à quoi employer son temps! Une Dame Chrétienne doit avoir toujours entre ses mains quelque ouvrage; cette continuité de travail entre dans l'éloge que fait l'Esprit-Saint de la femme forte. Les dames de la premiere qualité se font un plaisir et un devoir d'avoir toujours en main leur ouvrage; et une petite bourgeoise, toute fiere d'une fortune naissante, aura honte de travailler! Les personnes dévotes peuvent donner dans la fainéantise; une contemplation trop élevée, une oraison trop quiete, dégénerent souvent en oisiveté. Ne craignez rien tant que l'inaction et l'inutilité des actions même: Dieu doit être l'objet principal, le motif et la fin de toutes nos actions.

VINGT-QUATRIEME JOUR.

SAINTE BEUVE ET SAINTE DODE, VIERGES.

SAINTE Beuve si illustre par sa noblesse, et encore plus par sa piété, vint au monde vers l'an 600. Elle étoit du sang royal, proche parente du Roi Dagobert,

et l'une des plus accomplies Princesses de son siecle. Son éducation répondit à sa qualité ; mais son heureux naturel laissa peu à faire à l'éducation. On peut dire que sa raison prévint son âge : jamais jeune fille ne fut moins enfant.

Née, pour ainsi dire, avec une vive inclination pour la vertu, elle ne trouvoit du goût que dans les exercices de piété. La priere et la lecture de la vie des Saints furent les seuls amusemens de son enfance. Elle brilloit autant par son esprit que par sa beauté ; mais tout cédoit à sa modestie. Elle étoit l'admiration de toute la Cour, encore plus par sa dévotion que par ses belles qualités ; aussi reconnut-on bientôt que Dieu ne la destinoit pas pour le monde.

Prévenue des douceurs de la grace, presque dès le berceau, Beuve ne trouvoit du goût que dans les joies spirituelles : elle ne soupiroit qu'après la retraite ; sa propre liberté lui étoit à charge ; et toute son ambition, tous ses désirs ne tendoient qu'à se consacrer toute à Dieu.

Etant dans ces saintes dispositions, elle fut visitée par le bienheureux Baudry, son frere, qui, charmé des pieux sentimens de sa jeune sœur, et de l'inclination qu'elle avoit pour le cloître, résolut de contribuer efficacement à un si louable dessein. Il lui fit bâtir un Monastere dans un des fauxbougs de la ville de Rheims, où cette sainte fille se renferma avec un grand nombre de compagnes.

Les exemples éclatans de vertus de notre Sainte y allumerent bientôt la ferveur. Le recueillement intérieur, l'assiduité à l'oraison, la mortification, le silence firent revivre dans le nouveau Monastere de Rheims ces miracles de régularité, de dévotion et de pénitence qu'on admire dans la naissance de tous les Ordres religieux : mais personne ne s'y distingua davantage par la pratique de toutes les vertus que sainte Beuve. Oubliant ce qu'elle étoit par son rang, par le titre de fondation, par

sa naissance, elle ne pensoit qu'à ce qu'elle devoit être selon l'excellence de sa vocation. Jeune, délicate, élevée dans la mollesse de la Cour, elle ne trouvoit rien ni d'assez pénible, ni d'assez humiliant pour elle; et elle ne se servit jamais de ses privileges que pour choisir pour elle tout ce qu'il y avoit de plus abject.

Elle se regarda toujours comme la moindre de la Maison, ne se distinguant des autres que par son humilité, son obéissance, sa douceur et son exactitude.

Lorsque le Monastere fut achevé, il fut dédié sous le nom de Saint-Pierre, vers l'an 630. Ce fut alors que, sans avoir égard à la répugnance et aux larmes de leur insigne bienfaitrice, toutes les Sœurs la choisirent pour leur premiere Abbesse. Sainte Beüve sachant combien il est plus avantageux d'obéir que de commander, résista de toutes ses forces à leurs instances, jusqu'à ce qu'elle fût persuadée par l'autorité de saint Baudry, son frere, qui voulut absolument qu'elle prît la conduite de la nouvelle Communauté.

Ce changement de rang n'en apporta point dans sa premiere maniere de vivre, si ce n'est qu'elle en parut encore plus humble, plus mortifiée, plus détachée des choses de la terre qu'auparavant; et elle ne se servit de son autorité que pour augmenter ses jeûnes, son oraison et ses veilles.

Persuadée que de toutes les leçons l'exemple est la plus efficace, et qu'une Supérieure doit être supérieure en vertus, comme elle l'est en dignité, elle s'étudia à donner à ses Sœurs par ses propres actions l'exemple des vertus dont elle leur recommandoit la pratique. On ne peut pas gouverner avec plus de douceur et de sagesse qu'elle le fit : elle ne modéroit les austérités que dans les autres : son affabilité, sa douceur lui gagnoient le cœur de toutes ses Filles. Jamais Abbesse ne fut plus respectée, parce que jamais Abbesse ne l'exigea moins. Elle

ne

ne permit jamais aux jeunes Religieuses de voir des hommes, non pas même ceux qui faisoient profession de piété : et la réputation du nouveau Monastere y attira de toutes parts tant de bons sujets, qu'il en fallut bâtir un second dans la ville.

La tendre dévotion que sainte Beuve avoit à la Mere de Dieu, fit qu'elle consacra cette nouvelle Communauté à la sainte Vierge. Saint Nivard, Archevêque de Rheims, dédia l'Eglise sous le nom de Notre-Dame. Sainte Beuve fut obligée de prendre la conduite de cette nouvelle Communauté, qui enchérit encore sur la régularité de la premiere.

Notre Sainte avoit auprès d'elle une niece nommée Dode, qu'elle élevoit avec un soin tout particulier. On fait de grands progrès quand on est à l'école des Saints. Jamais éleve ne fit plus d'honneur aux soins de celle qui s'étoit chargée de la former, et jamais éducation ne coûta moins. Dode ne sembloit être née que pour la vertu ; aussi devint-elle en peu de temps une parfaite imitatrice de sa tante. Elle avoit été promise, dès son enfance, à un grand Seigneur de la Cour d'Austrasie ; mais elle n'eut pas plutôt goûté les douceurs du cloître, qu'elle résolut de renoncer au monde, et de n'avoir jamais d'autre Epoux que Jesus-Christ. Cependant ce Seigneur ayant appris la résolution de sa future épouse, forma le dessein de l'enlever ; mais étant tombé de cheval sur le chemin de Metz à Rheims, il se blessa si dangereusement, qu'il en mourut quelque temps après.

Saint Baudry qui résidoit ordinairement en son Monastere de Montfaucon dont il étoit le fondateur et le pere, vint à Rheims pour voir sa sœur, et pour féliciter sa mere du parti qu'elle avoit pris. Animés tous du même esprit, leurs entretiens furent des accroissemens de ferveur ; leur dévotion, leur amour de Dieu s'accrut si fort, que saint Baudry en tomba malade ; et plein de vertus et de mérites,

y mourut peu de jours après. Sainte Beuve le fit enterrer dans une Église du faubourg, dédiée à la sainte Vierge, et elle ne lui survécut pas long-temps. Usée par ses grandes austérités, consumée par les ardeurs de l'amour divin, dont elle étoit toujours embrasée, comblée de mérites, elle alla recevoir dans le Ciel la rcompense due à son innocence et à ses édifiantes vertus. Elle mourut le 24 d'Avril de l'année 674. Ses obseques furent accompagnées des larmes de toutes ses Filles, et de la vénération du public. Elle voulut être enterrée dans l'Eglise de Notre-Dame ; et Dieu rendit bientôt son tombeau glorieux par les miracles qu'il y opéra.

Sainte Dode succéda à la place de sa tante, dont elle avoit hérité des vertus et de la sainteté. Animée du même esprit, elle gouverna avec le même succès. La regle encore naissante de saint Benoît fleurissoit dans toute sa vigueur dans cet illustre Monastere : et la nouvelle Abbesse cimenta si bien, par sa sagesse, par sa piété, pas sa douceur et sur-tout par ses grands exemples, la régularité que sa tante y avoit établie, qu'on ne voyoit point de monastere plus illustre et plus recommandable par sa sainteté. Sainte Dode termina peu d'années après, par une heureuse mort, une vie si sainte, et elle fut enterrée auprès de sa tante dans l'Eglise de Notre-Dame-du-Faubourg. Mais ces trois corps furent emportés de ce lieu dans la suite des temps ; celui de saint Baudry dans le Monastere de Montfaucon ; et ceux de sainte Beuve et de sainte Dode, dans le Monastere de saint Pierre de Rheims, bâti dans la ville.

La Messe en l'honneur de ces Saintes, est celle qu'on dit d'ordinaire en l'honneur des Vierges.

L'Oraison est celle qui suit.

DA nobis, quæsumus, Domine Deus noster,	SEIGNEUR, qui êtes notre Dieu, faites-nous la grace

sanctarum Virginum tuarum Beuvæ et Dodæ palmas incessabili devotione venerari ; ut quas d'gnâ mente non possumus celebrare, humilibus saltem frequentemus obsequiis. Per Dominum, etc.

d'honorer par une dévotion persévérante les victoires de vos saintes Vierges Beuve et Dode ; afin que si nous ne pouvons leur rendre de dignes honneurs, nous leurs rendions au moins nos humbles devoirs. Par Notre-Seigneur, etc.

L'ÉPÎTRE.

Leçon tirée de la seconde Epître de saint Paul aux Corinthiens. Chap. 10.

FRATRES : Qui gloriatur, in Domino glorietur. Non enim qui seipsum commendat, ille probatus est : sed quem Deus commendat. Utinam sustineretis modicum quid insipientiæ meæ, sed et supportate me. Æmulor enim vos Dei æmulatione. Despondi enim vos uni viro virginem castam exhibere Christo.

MES FRERES : Que celui qui se glorifie, se glorifie dans le Seigneur. Car ce n'est pas celui qui se fait valoir qui mérite d'être approuvé ; mais c'est celui que Dieu fait valoir. Je souhaiterois que vous supportassiez un peu ma folie, et en effet supportez-moi ; car c'est que je suis jaloux de vous comme Dieu l'est. Aussi vous ai-je engagés à un seul Epoux, qui est Jesus-Christ, pour vous remettre entre ses mains comme une Vierge sans tache.

Les faux Apôtres qui, pour se donner du crédit parmi les nouveaux Fidelles de Corinthe, s'étudioient à décrier par-tout saint Paul, tandis qu'ils se louoient impudemment eux-mêmes ; ces séducteurs donnerent occasion à cette seconde Lettre que saint Paul écrivit aux Corinthiens. C'est ce qui obligea cet Apôtre à déclarer dans ce chapitre quelle est son autorité, et les peines qu'il a essuyée pour Jesus-Christ, et la pureté de sa doctrine.

RÉFLEXIONS.

Ce n'est pas celui qui se fait valoir qui mérite d'être approuvé ; mais c'est celui que Dieu fait valoir. Quelqu'injuste que soit le monde dans ses ju-

gemens, il ne peut s'empêcher de justifier tous les jours cet oracle; il n'a que du mépris pour ceux qui se font le plus valoir. L'orgueil est de tous les vices le plus décrié: et quoique le monde soit plein de gens qui ne s'étudient qu'à se jouer les uns les autres et à imposer, on ne peut souffrir ces ames basses, qui en rampant sans cesse ne savent que jetter de la poudre aux yeux, et ne brillent que par une lueur artificielle. Certainement si les hommes les plus habiles à imposer étoient instruits des jugemens peu favorables que forment d'eux ceux qui les adorent, rien ne seroit plus propre à éteindre leur sotte vanité; mais quand l'erreur est également dans l'esprit et dans le cœur, il est difficile d'en guérir. Malheur à vous, dit le Prophete, qui êtes sages à vos propres yeux, ou qui n'étant pas sages aux yeux de Dieu, voulez paroître sages aux yeux des hommes. Mais l'orgueil se nourrit peu de réalité; il ne se repaît que de faux brillans; il triomphe de la crédulité des gens de bien; les ames simples en sont toujours la dupe. Mais enfin, que gagne-t-on à faire tant de bruit? La vertu porte avec elle son éclat; nul mérite qui n'ait son prix. Qu'on l'ignore, ou qu'il soit reconnu, on n'est pas moins riche pour serrer avec plus de soin ses trésors dans ses coffres. Les gens sages se défient toujours d'un homme qui ne se montre puissant que par ses excessives dépenses. La fourberie, la ruse, la pauvreté, suivent d'ordinaire ses artificieuses ostentations.

Ceux qui ont le plus de mérite sont ceux qui se louent le moins. Il n'est pas toujours avantageux à certaines gens de se tant montrer; la retenue rehausse un mérite médiocre. Les ombres qu'on recherche relevent les couleurs les plus mortes, au lieu qu'elles disparoissent dans un trop grand jour. On se loue, on se produit pour se faire valoir, et l'on se décrie davantage. Quand on n'exposeroit pas par cet épanchement au dehors cent défauts gros-

siers qui échappent aux yeux des plus malins, tant qu'on se tient dans la retraite, le désir de se faire valoir ne se développe jamais qu'aux dépens de celui qui en est plein.

Un bon esprit donne peu dans les fausses lueurs; sa pénétration le porte loin. Un petit génie ne sort presque point de chez soi; et comme ses lumieres ne vont jamais au-delà de sa sphere, il ne trouve rien que de commun dans tout ce que font les autres, et n'admire que ce qu'il sait. Bon Dieu, que cette passion est déraisonnable, et qu'une opinion trop favorable qu'on a de sa propre excellènce, est une grande preuve d'imbécillité! Un mérite muet prend son propre éclat. Tant de bruit ne sert qu'à manifester un orgueil secret qu'on réprouve; la véritable vertu brille et se tait.

Mais que sert-il d'avoir du mérite, s'il n'est pas connu? Eh, quel prix, ou quel nouvel éclat donne au mérite cette connoissance! Est-on plus riche, parce qu'on sait qu'on l'est! Parmi ceux à la connoissance desquels parvient notre mérite, combien nous accordent leurs suffrages! combien peu qui ne le ravalent dans leur ame! combien peu qui ne l'exténuent, pour ainsi dire, dans leur idée pour se persuader qu'ils en ont plus que nous!

Mais quand tous les hommes seroient ou moins injustes, ou moins jaloux, et que tous seroient charmé de notre mérite, toute leur estime me rend-elle plus estimable? elle peut nuire à ma vertu, mais elle ne sauroit en augmenter le prix. Tant il est vrai qu'il en faut nécessairement venir à cet oracle: Ce n'est pas celui qui se fait valoir qui mérite d'être approuvé; mais celui que Dieu fait valoir.

C'est de lui que nous avons reçu tout le bien qui est en nous, esprit, talens, industrie, belles qualités, science: ce sont-là des dons de sa pure libéralité, et ils ne nous rendent estimables qu'autant que nous reconnoissons que ce sont ses dons. Craignons-nous qu'il ne nous sache point trouver, si

nous ne nous produisons ? Ignorera - t - il quels nous sommes, si nous ne le disons ? Soyons ensevelis dans la retraite et dans l'obscurité ; soyons visibles à toutes les créatures, qu'importe, pourvu qu'il nous approuve. L'honneur et l'avantage de lui plaire nous tient lieu de tout.

L'EVANGILE.

La suite du saint Evangile selon saint Matthieu. Chap. 25.

IN illo tempore : Dixit Jesus Discipulis suis parabolam hanc : Simile erit Regnum Cælorum decem Virginibus: quæ accipientes lampades suas exierunt obviam Sponso, et Sponsæ. Quinque autem ex eis erant fatuæ, et quinque prudentes : sed quinque fatuæ, acceptis lampadibus, non sumpserunt oleum secum : prudentes verò acceperunt oleum in vasis suis cum lampadibus. Moram autem faciente Sponso, dormitaverunt omnes, et dormierunt. Mediâ autem nocte clamor factus est : Ecce Sponsus venit, exite obviam ei. Tunc surrexerunt omnes Virgines illæ, et ornaverunt lampades suas. Fatuæ autem sapientibus dixerunt : Date nobis de oleo vestro : quia lampades nostræ extinguuntur. Responderunt prudentes, dicentes : Ne fortè non sufficiat nobis et vobis, ite potiùs ad vendentes, et emitte vobis. Dum autem irent emere, venit Sponsus : et quæ paratæ erant,

EN ce temps-là, Jesus dit à ses Disciples cette parabole : Le Royaume des Cieux sera semblable à dix Vierges qui prenant leurs lampes, s'en allerent au-devant de l'Epoux et de l'Epouse. Cinq d'entre elles étoient folles, et cinq étoient sages. Mais les cinq folles, ayant pris leurs lampes, ne prirent point d'huile avec elles; les sages au contraire avec leurs lampes prirent de l'huile dans leurs vases. Or comme l'Epoux tardoit à venir, elles sommeillerent toutes ; et se mirent à dormir. Mais sur le minuit on entendit crier : Voilà l'Epoux qui vient, allez au-devant de lui. Alors toutes ces Vierges se leverent, et accommoderent leurs lampes ; mais les folles dirent aux sages : Donnez-nous de votre huile, car nos lampes vont s'éteindre. Les sages répondirent : De peur qu'il n'y en ait pas assez pour nous et pour vous, allez plutôt à ceux qui en vendent, et achetez-en pour vous. Pendant qu'elles alloient en acheter, l'Epoux arriva; et celles

intraverunt cum eo ad nuptias, et clausa est janua. Novissimè verò veniunt et reliquæ Virgines, dicentes: Domine, Domine, aperi nobis. At ille respondens ait: Amen dico vobis, nescio vos. Vigilate itaque, quia nescitis diem, neque horam.

qui étoient prêtes entrerent avec lui dans la salle des noces, et on ferma la porte. Après cela les autres Vierges vinrent aussi, et dirent: Seigneur, Seigneur, ouvrez-nous; mais il leur répondit: Je vous le dis en vérité; je ne sais qui vous êtes. Veillez donc, parce que vous ne savez ni le jour ni l'heure.

MÉDITATION.

De l'indifférence qu'on a pour son salut.

PREMIER POINT.

CONSIDÉREZ qu'il n'est rien de si important, rien qui nous intéresse davantage que notre salut; et rien cependant de quoi la plupart des gens s'occupent moins... Tout est affaire dans le monde: négoce, emploi, industrie, divertissemens, et même oisiveté. Les jours ne sont pas assez longs; la vie est trop courte pour fournir à tout ce qu'on appelle affaire: tout mérite nos soins; il n'y a que le salut seul qui soit universellement négligé.

Le salut est proprement notre affaire personnelle, toutes les autres nous sont étrangeres. Ce sont, si vous voulez, les affaires de l'Etat, du Royaume, du Barreau, du Négoce, de votre Communauté, de votre famille, les affaires de vos enfans, de vos amis; mais ce n'est pas la vôtre: et si au sortir du monde vous avez tout fait hors de votre salut, vous avez fait les affaires d'autrui, et vous avez manqué la vôtre: que si au contraire vous avez fait votre salut, et que vous n'ayez pas réussi d'ailleurs, vous avez fait votre affaire personnelle: chacun y est pour soi.

Il est surprenant que les hommes qui s'aiment,

fassent si peu de réflexions sur cette vérité si intéressante. Il y a quarante ans, disoit un Courtisan à la mort, que je travaille aux affaires de mon Prince; et je n'ai pas donné un quart d'heure à la mienne. Quelque tendrese que le Prince ait pour moi, il ne peut pas me prolonger d'une heure la vie : et si j'eusse servi mon Dieu avec autant de fidélité et moins de peine, quelle récompense, bon Dieu ! quelle joie, quelle heureuse éternité !

Non-seulement le salut est notre affaire personnelle ; c'est notre unique affaire, à proprement parler; nous n'avons d'autre affaire que celle-ci. Un homme pauvre, dénué, abandonné, dans l'oubli et dans l'obscurité, s'il se sauve, est à couvert pour toute l'éternité, et n'a besoin de rien. Un homme riche, heureux, honoré, s'il se damne, il est malheureux pour toujours.

Sommes-nous bien persuadés de ces vérités ? regardons-nous notre salut comme notre affaire, comme notre grande et principale affaire, comme notre seule affaire ? Quel rang tient-elle dans notre cœur ? Répondons-nous à nous-mêmes. Gens du monde, gens d'affaires, gens de plaisirs, répondez à ce que votre conscience vous demande ici; et à quoi elle répond. Avons-nous quelque chose qui nous touche de plus près que le salut ? Le salut est-il le principe de toutes nos pensées, vues, intentions, désirs, actions ? Est-il à la tête de tout ? c'est sa place.

Les Saints, et encore aujourd'hui les gens de bien, referent tout là ; l'affaire de leur salut les occupe entiérement; ils soumettent à l'affaire du salut toute autre affaire. Sont-ils sages ? font-ils bien ? se trompent-ils dans le dessein qu'ils ont de se sauver, et de préférer au salut éternel tout le reste ? Mais si ces personnes chrétiennes, si ces Saints sont sages, nous qui pensons si peu à l'affaire de notre salut, et qui y travaillons si peu, que sommes-nous ?

SECOND POINT.

Considérez que la plupart des gens si sages, si éclairés, si habiles dans les affaires du siecle, ne sont déraisonnables que dans l'affaire du salut.

Il est difficile, dit-on dans le monde, d'être sauvé : donc il faut se dispenser de cette peine. On trouve dans le monde de grands obstacles pour son salut; il faut donc laisser aux Religieux le soin de les vaincre. L'air y est contagieux; tout y est plein de périls : il faut donc y être sans préservatifs et sans guide. L'affaire du salut est difficile, épineuse : il n'y faut donc pas beaucoup travailler; ou remettre à y travailler quand on n'est plus en état d'y réussir. Ce raisonnement fait pitié et révolte l'esprit; mais n'a-t-il jamais été le nôtre ? Et ceux qui se plaignent de tant de difficultés qu'on trouve dans le monde à faire son salut, et qui cependant y travaillent si peu, raisonnent-ils mieux ?

En bonne foi, quand les difficultés qui se trouvent à faire son salut, seroient encore plus grandes qu'on ne se l'imagine, y auroit-il à délibérer s'il faut les vaincre ? mais il n'est pas vrai que ces difficultés soient telles qu'on le dit. Un enfant, ou un malade trouvent tout fardeau accablant; quand on se porte bien, ce fardeau est léger. C'est la mauvaise diposition de notre cœur qui nous fait trouver le chemin du Ciel si épineux et si pénible. Quoi qu'en disent les mondains, le joug du Seigneur est doux, et sa loi est aisée; et quelle difficulté, quelle âpreté l'onction merveilleuse de sa grace, n'adoucit-elle pas, n'aplanit-elle point !

Mais accordons aux lâches Chrétiens que l'affaire du salut a ses difficultés, quelle est pénible : faut-il être indifférent, lâche, paresseux à y travailler ? et c'est cependant ce qu'on fait aujourd'hui dans le monde : et Dieu veuille que le même reproche n'ait point lieu dans l'état Religieux. On distingue aisément les fervens. Il sera toujours vrai que les

personnes pieuses, que les gens occupés continuellement à l'affaire de leur salut, composent le petit troupeau : *Pusillus grex*. La coutume de regarder d'un œil indifférent son salut, semble avoir déjà prescrit ; on n'y pense presque plus, peu s'en faut qu'on ne regarde en pitié ceux qui y pensent. Ces personnes mondaines et si réjouies, ces gens de plaisirs ou d'affaires, ces libertins, ces indévots, ces gens si peu chrétiens, qui ne pensent à l'enfer, à l'éternité, au salut que quand la mort les avertit et les alarme ; qui n'approchent des Sacremens qu'à mesure qu'ils approchent de la mort, tous ces Chrétiens superficiels, ces fantômes de Chrétiens, regardent-ils le salut comme leur unique et leur grande affaire ? Ces personnes même consacrées à Dieu, et obligées par état et par profession de tendre sans cesse à la perfection chrétienne, sont-elles fort occupées de leurs devoirs ? sont-elles fort empressées ? et n'ont-elles rien à se reprocher sur leur indifférence pour la haute vertu ?

Bon Dieu, s'il étoit aussi aisé de faire son salut, qu'il est difficile aux gens du monde de le faire, selon même leur sentiment ; si ce salut n'étoit de nulle conséquence, pourroit-on le négliger davantage qu'on le fait ? Quelle affaire, quel amusement, quel jeu n'occupe pas plus que cette affaire décisive de notre sort éternel ? S'il s'agissoit de la fortune d'un étranger, du sort, de la vie d'un inconnu, l'affaire pourroit-elle être plus indifférente que ce salut l'est à bien des gens ? Et l'on s'étonne qu'il y en ait peu de sauvés !

Eh, Seigneur ! quelle a été jusqu'ici ma bêtise ; mais quel sera mon sort éternel si vous n'avez égard qu'à mes infidélités et à mon indifférence ! J'ai recours à votre miséricorde ; votre infinie bonté est toute ma ressource ; plein de confiance en votre grace, je vais travailler sans relâche à mon salut.

Aspirations dévotes durant le jour.

Patientiam habe in me, et omnia reddam tibi. Matth. 18.

Donnez-moi du temps, Seigneur, et je vous payerai tout.

Porrò unum est necessarium. Luc. 10.

O qu'il est bien vrai, Seigneur ! que je n'ai qu'une affaire importante, et c'est mon salut.

PRATIQUES DE PIÉTÉ.

1.° NE diroit-on pas à voir l'indifférence et le dégoût même de la plupart des gens, que le salut est quelque chose de fort indifférent ; qu'il importe peu d'être damné, qu'on nous sera même fort obligé s'il nous plaît de ne pas nous perdre. Avec quelle dextérité faut-il ménager ces libertins et ces femmes mondaines, quand ils donnent quelque espérance de vouloir se convertir ! la douceur, la compassion, l'éloquence même accompagnée de tous les adoucissemens que le zele chrétien et la charité peuvent inspirer, sont nécessaires : mais tout cela ne prouve-t-il pas le peu d'idée, l'indifférence même qu'on a de son salut ? sera-t-on bien reçu à dire : Il étoit difficile de faire son salut. Le salut ; est-ce une chose indifférente ? Le salut a ses difficultés ; et quelle autre affaire n'a pas les siennes ? Ne coûte-t-il rien pour s'avancer à l'armée, pour s'enrichir dans le négoce, pour faire fortune dans toutes sortes d'états ? quel homme ne sent pas les difficultés qui se trouvent dans son emploi, dans son devoir, dans son état ? Que de veilles, que de sueurs, que de chagrins ! Quelle place, quelle condition dans la vie à l'abri des inquiétudes, des chagrins et des contre-temps ! A moins de vouloir passer pour insensé, qui s'avise de demeurer oisif, sous prétexte qu'il y a de la peine à s'appliquer à ses affaires ; et dans quel rang met-on dans le monde ceux

qui rebutés par la peine ne font rien ! N'y aura-t-il donc que l'affaire du salut pour laquelle il soit permis de n'être pas raisonnable, et dans laquelle on puisse manquer de bon sens et de conduite sans se décrier ? Ayez donc en horreur, dès ce moment, cette damnable indifférence ; et convainquez-vous bien que c'est la plus insigne folie, et le malheur le plus horrible et le plus impardonnable de ne pas faire son salut. Finissez tous les jours votre priere du matin par ces belles paroles qu'il faudroit graver sur toutes les murailles : *Porrò unum est necessarium.* Certainement je n'ai aujourd'hui, à proprement parler, qu'une affaire indispensable et essentielle : c'est l'affaire de mon salut. Ne manquez point d'avoir écrit ou peint en gros caractere dans votre chambre ou dans votre cabinet cet oracle ; et dès que vous apprenez que quelque chose n'a pas réussi, consolez-vous-en, vous disant vous-même, ou vous représentant que Jesus-Christ vous dit : *Porrò unum necessarium :* Après tout, une seule chose est nécessaire.

2.° Faites-vous une loi de ne jamais rien entreprendre que vous ne le référiez au salut. Dites, comme disoit saint François de Borgia : Cette affaire, cette étude, cette partie de plaisir servira-t-elle de quelque chose à l'affaire de mon salut ? Quittez tout pour vous acquitter des devoirs de Chrétien ; que tout cede à vos exercices de piété, à la visite du Saint Sacrement tous les soirs, à l'usage des Sacremens, au Sacrifice de la Messe. Un homme qui n'a qu'une affaire en est tout plein.

VINGT-CINQUIEME JOUR.

SAINT MARC, EVANGÉLISTE.

SAINT Marc étoit Juif d'extraction ; et son style fait assez juger que la Langue Hébraïque lui

étoit plus naturelle que la Grecque. Il étoit originaire du pays de Cyrene dans la Province appelée Pentapolis ; et Bede assure qu'il étoit de race Sacerdotale. Quoiqu'il ait pu voir Jeus-Christ, on ne croit pas qu'il ait été du nombre de ses Disciples. Il a été une des premieres conquêtes de l'Apôtre saint Pierre, qui le convertit à la Foi peu après la descente du Saint-Esprit ; aussi l'appellet-il son fils dans sa premiere Epître, parce qu'il l'avoit engendré en Jesus-Christ.

La ferveur de ce nouveau Disciple, sa piété, son zele pour la Religion, son attachement pour saint Pierre qu'il regardoit comme son pere, tout cela fit que le chef des Apôtres le prit pour le compagnon de ses voyages, et le fit son interprete et son confident.

Saint Marc accompagna saint Pierre à Rome, où il eut part à la plus grande partie des choses qu'il eut à faire ou à souffrir pour l'établissement de la Foi de Jesus-Christ dans cette Capitale de l'Univers. Saint Pierre plantoit, ou pour mieux dire, jetoit la divine semence ; Saint Marc arrosoit, et Dieu faisoit croître avec tant d'abondance le nombre des Fidelles, qu'on ne parloit dans tout le Monde que de la Foi des Romains.

Saint Pierre étant obligé de quitter Rome pour vaquer aux fonctions de son Apostolat, il y laissa son cher Disciple, qui cultiva cette vigne avec succès. Ce fut en ce temps-là que les Fidelles de Rome se sentant tous les jours plus embrasés de l'amour de la vérité, tous les jours plus pénétrés des grands mysteres de l'Evangile que saint Pierre leur avoit prêché, prierent saint Marc son Disciple de leur laisser par écrit l'Histoire Evangélique ; afin qu'ils pussent avoir la consolation de repasser souvent dans leur esprit, et de conserver à perpétuité la doctrine sainte qui leur avoit été annoncée. Notre Saint vaincu par leurs pieuses sollicitations, mit par écrit ce qu'il avoit entendu dire à saint

Pierre, soit dans les prédications ou instructions que ce grand Apôtre faisoit aux Fidelles, soit dans les entretiens particuliers. Saint Marc ne s'attache point à rapporter les choses selon l'ordre des temps, mais seulement à garder une grande exactitude dans les faits qu'il rapporte, et à écrire avec précision; s'appliquant sur-tout à ne rien omettre de ce qu'il avoit appris de la bouche de son Maître, et à ne suivre en tout que les lumieres de l'Esprit-Saint, par l'ordre et le mouvement duquel il écrivoit.

Saint Pierre apprit par révélation durant son absence, que saint Marc avoit écrit l'Evangile; et l'ayant lu à son retour, il l'approuva, et permit qu'on s'en servît dans l'Eglise. Cet Evangile est presque par-tout comme un abrégé de celui qu'a écrit saint Matthieu; quoiqu'il y ajoute aussi quelquefois en peu de mots des circonstances très-considérables. Saint Chrysostome semble dire que saint Marc n'est plus court que les trois autres Evangélistes, que parce qu'il a voulu imiter saint Pierre qui aimoit à parler peu. Eusebe, dit que comme il n'écrivoit que ce qu'il avoit entendu rapporter à saint Pierre, il ne parle point de ce que Jesus-Christ dit à l'avantage de cet Apôtre, après qu'il l'eut reconnu pour le Christ et le Fils de Dieu. Il ne dit point non plus qu'il ait marché sur les eaux: et au contraire, il raconte fort au long toutce qu'il y a de plus humiliant pour cet Apôtre, comme son triple renoncement qui lui avoit fait verser tant de larmes; parce que saint Pierre en parloit fort souvent.

Saint Marc écrivit en grec cet Evangile, parce que c'étoit alors la langue la plus commune, non-seulement en Orient, mais même à Rome, où jusqu'aux femmes les plus viles, de quoi se plaint un Poëte, tout le monde y parloit plus ordinairement Grec que Latin. Saint Pierre se servit encore de notre Saint pour écrire sa premiere Epître aux Fidelles de diverses Provinces de l'Asie, et saint Jé-

rôme croit que ce fut saint Marc qui en fournit les termes et le style; l'Apôtre se contentant de dire ce qu'il falloit qu'il écrivît. On assure que saint Marc fut envoyé de Rome à Aquilée par saint Pierre; qu'il y demeura deux ans et demi, et qu'y ayant converti un grand nombre de personnes, il établit et forma cette Eglise, qui dans ces premiers siecles a été une des plus célebres de l'Occident.

Tous les Juifs ayant été chassés de Rome sous l'Empereur Claude, vers l'an de Jesus-Christ 49, saint Pierre envoya saint Marc en Egypte et dans les Provinces qui en dépendoient, pour y prêcher le Royaume de Dieu. Il y porta l'Evangile qu'il avoit écrit, afin que les peuples qu'il devoit instruire de vive voix, eussent le même avantage qu'avoient eu les Romains : car la Langue Grecque étoit une Langue de commerce par tout l'Orient, et elle étoit encore de plus grand usage à Alexandrie qu'à Rome.

Saint Marc, plein du même esprit qui animoit les Apôtres, cherchoit à porter par-tout les lumieres de la Foi. Il alla descendre d'abord à Cyrene dans la Pentapole; il y fit par ses miracles un grand nombre de conversions. Ces Peuples idolâtres ouvrant les yeux aux vérités que le nouvel Apôtre leur annonçoit, briserent leurs Idoles, et abattirent les bois qu'ils avoient consacrés aux démons. Il passa ensuite dans les autres parties de la Lybie, c'est-à-dire, dans les Provinces qu'on nommoit Marmarique et Ammoniaque, par-tout avec le même succès : à quoi il employa douze ans. Il pénétra ensuite dans la haute et basse Egypte, dans l'une et l'autre Thébaïde; et Dieu répandit une bénédiction si abondante sur ses travaux, que ce pays où le paganisme régnoit depuis tant de siecles avec le plus d'opiniâtreté, et qui avoit été le plus attaché aux plus grossieres superstitions de l'idolâtrie, fut dans la suite cette terre fortunée, le séjour de tant de saints Anachoretes, et la contrée de tout l'Uni-

vers où la semence de l'Evangile produisit le plus de fruits.

Saint Marc ayant défriché ce vaste champ, résolut d'aller prêcher la Foi dans Alexandrie, qui étoit alors après Rome la premiere ville de l'Empire. Ayant laissé à ses Disciples le soin de cette nouvelle chrétienté, il partit pour cette Capitale d'Orient, Dieu l'ayant destiné pour en être l'Apôtre.

On trouve dans les actes les plus anciens, qu'étant entré dans la ville, son soulier se rompit ; et qu'un Savetier nommé Anien, à qui il l'avoit donné à raccommoder, s'étant blessé la main avec son alêne, s'écria de douleur : Ah ! mon Dieu ! Car, comme dit Tertullien, l'idolâtrie la plus aveugle, et la plus corrompue n'a jamais pu empêcher que dans ces premiers mouvemens naturels, l'ame des païens même ne parût comme chrétienne, en reconnoissant un seul Dieu. Saint Marc prit occasion de cette exclamation, pour lui faire connoître cet unique Dieu qu'il invoquoit sans y songer, et lui fit espérer qu'il l'assisteroit. Ensuite mettant un peu de boue sur sa plaie, et faisant le signe de la croix, il fut guéri à l'instant. Anien touché de ce miracle, et de l'air grave, modeste et mortifié de saint Marc, le pressa d'entrer chez lui et d'y prendre sa réfection, avec tous ceux de sa compagnie. Il se fit instruire en même temps de la vérité, par les questions qu'il proposa à son hôte. Suffisamment instruit, il fut baptisé avec toute sa famille et beaucoup d'autres personnes converties par les instructions et les miracles de saint Marc ; et Anien fit en peu de temps tant de progrés dans la connoissance et la pratique des vérités chrétiennes, que saint Marc le fit Evêque d'Alexandrie même deux ans après. Et tel fut l'établissement de la Religion Chrétienne dans cette grande ville.

Le nombre des Chrétiens s'y multiplia en très-peu de temps d'une maniere si prodigieuse, que saint Marc fut obligé d'y établir diverses Eglises

ou Paroisses, où l'on faisoit les instructions au peuple, et où l'on rompoit ensemble le pain sacré de la Communion.

La ferveur de ces nouveaux Chrétiens crut avec le nombre. Plusieurs touchés du désir de s'élever jusqu'au plus haut point de la perfection chrétienne, s'efforcerent de joindre la pratique des conseils de l'Evangile à l'observation des préceptes: et l'on vit bientôt cette grande ville et son territoire remplis de ces héros Chrétiens, qui renonçant à toutes les commodités de la vie, ne s'occupoient plus que de Dieu, et passoient leurs jours dans la pratique des plus grandes austérités, dans la lecture des livres saints, et dans une continuelle méditation des vérités éternelles. Comme la plupart de ces contemplatifs étoient Juifs de naissance, et conservoient encore beaucoup de choses des cérémonies judaïques, Philon les a crus Juifs; et ce sont ces fervens Chrétiens d'Egypte qu'on a nommés *Therapeutes*, qui signifie serviteurs appliqués plus particuliérement et uniquement à servir Dieu; et ce fut là comme la semence de ce nombre prodigieux de saints Solitaires, qui quelques siecles après peuplerent l'Egypte et la Thébaïde.

Tant de si éclatantes conversions ne pouvoient pas manquer d'exciter quelque persécution violente. Toute la ville se souleva contre saint Marc, qu'on appeloit le Galiléen, et qui n'étoit venu, disoit-on, que pour renverser les idoles et abolir le culte de leurs Dieux. Notre Saint voyant le peuple ému, et prévoyant les suites de la persécution, voulut pourvoir à son Eglise. Il en sacra Evêque saint Anien, qui est compté pour le premier Evêque d'Alexandrie; saint Marc qui l'a été avant lui étant plutôt considéré comme un Apôtre, que comme le Pasteur particulier d'un troupeau limité.

Ayant pourvu ainsi à tous les besoins spirituels de l'Eglise d'Alexandrie, saint Marc alla visiter ses chers Enfans en Jesus-Christ qu'il avoit dans

la Pentapole, et mit deux ans à parcourir les Provinces, et à confirmer les Fidelles, dont le nombre, la piété et la ferveur croissoit tous les jours. Etant de retour à Alexandrie, il se prépara au sacrifice qu'il devoit faire de sa vie à Jesus-Christ. Le terme ne fut pas fort long. Un jour que les païens d'Alexandrie célébroient la fête de leur idole Serapis, le peuple s'écria : Qu'on cherche et qu'on immole au plutôt à notre juste colere l'ennemi de nos Dieux. On ne fut pas long-temps à le chercher; on le trouva à l'Autel, offrant le divin Sacrifice : s'en étant saisis, ils lui mettent une corde au cou, et le traînent en criant qu'il falloit mener ce buffle à Bucoles pour s'en défaire. C'étoit un lieu près de la mer plein de roches et de précipices, où l'on faisoit paître les bœufs.

Pendant qu'on le traînoit ainsi depuis le matin jusqu'au soir, que la terre étoit toute couverte de son sang, et que sa chair tomboit toute en lambeaux, on l'entendoit bénissant Dieu et chantant ses louanges. Le soir étant venu on le mit dans un affreux cachot, où Jesus-Christ lui étant apparu durant la nuit le consola, et l'assura qu'il seroit bientôt avec lui dans sa gloire.

A peine fut-il jour que les infidelles le tirerent de la prison, et le traînerent comme le jour précédent, jusqu'à ce qu'enfin il rendit son ame à Dieu, et consomma ainsi son martyre. Ce fut le 25 d'Avril de l'an 68, auquel jour toute l'Eglise Latine et Grecque célebre sa fête.

Les Païens s'efforcerent de brûler son corps, mais un grand orage qui survint les ayant obligés de se retirer, les Chrétiens enleverent ce saint Corps, et l'enterrerent dans un lieu creusé dans le roc à Bucoles, près du lieu où ils avoient coutume de s'assembler pour prier. L'an 316, on y avoit bâti une magnifique Eglise. On gardoit encore au sixieme siecle le manteau, ou le *Pallium* de saint Marc, dont le nouvel Evêque d'Alexandrie se revêtoit avant que de prendre possession de son trône.

Ces précieuses Reliques étoient encore en singuliere vénération à Alexandrie dans le huitieme siecle, quoique cette ville fût alors sous la domination des Sarrasins, ou Arabes Mahométans. Elles étoient dans un tombeau de marbre devant l'autel d'une Eglise qui étoit à l'extrémité de la ville du côté de la mer : ce qui marque qu'on les avoit transportées du lieu de Bucoles.

C'étoit déjà une opinion publique et universellement établie dès l'an 870, que le corps de saint Marc n'étoit plus à Alexandrie, ayant été enlevé secrétement par les Vénitiens, qui crurent faire un grand acte de religion, en le dérobant à la fureur des Mahométans et des Arabes.

Cette célebre République est sous la protection de saint Marc. On célebre sa fête à Venise le 25 d'Avril avec la plus auguste solennité; on y célebre aussi avec beaucoup de magnificence sa translation le 31 Janvier; l'on y fait encore une troisieme fête de ce Saint le 25 de Juin, que l'on appelle l'Apparition de saint Marc; c'est-à-dire, la découverte ou invention de son corps, qui arriva dans le onzieme siecle, après avoir ignoré fort longtemps où étoit ce précieux dépôt.

On célebre aujourd'hui dans l'Eglise l'institution des grandes Litanies par le Pape saint Grégoire le Grand l'an 590, lorsque la colere de Dieu se faisoit sentir d'une maniere bien terrible dans Rome, où la peste remplissoit tout de deuil. Ce grand Saint voulant appaiser le Seigneur justement irrité, ordonna des Processions générales, ou Prieres publiques, durant trois jours. C'est ce qu'on appelle Litanies Septenaires, parce que le Saint, ayant distribué tous les Fideles en sept chœurs différens, les fit partir en même temps de sept Eglises, comme autant de Processions. La confiance que ce grand Pape avoit en la puissante protection de la sainte Vierge, et à l'intercession des Saints ne fut pas vaine : le saint Pasteur portoit l'image de la sainte

Vierge, que l'on croit communément avoir été peinte par saint Luc; et lorsqu'il fut près du mole d'Adrien, on vit un Ange qui mettoit l'épée dans le fourreau, et dès-lors ce fléau de Dieu cessa; et le Château qui est aujourd'hui à la place où se fit cette apparition, a été nommé, en mémoire de cet événement, le Château *Saint-Ange*. Comme l'on croit que ce fut le 25 d'Avril, jour de Saint Marc, que ces Processions ou Litanies furent instituées, l'Eglise en fait l'anniversaire tous les ans en ce jour.

La Messe de ce jour est en l'honneur de ce Saint.

L'Oraison qu'on dit à la Messe est celle qui suit.

Deus, qui beatum Marcum Evangelistam tuum, Evangelicæ prædicationis gratiâ sublimasti: tribue, quæsumus, ejus nos semper, et eruditione proficere, et oratione defendi. Per Dominum nostrum, etc.

Dieu, qui avez élevé saint Marc votre Évangéliste, par la grace de la prédication de l'Évangile: faites que nous profitions toujours de ses saintes instructions, et que nous soyons protégés par ses prieres. Par Notre-Seigneur, etc.

L'ÉPÎTRE.

Leçon tirée du second Livre d'Ezéchiel. Chap. I.

Similitudo vultûs quatuor animalium: facies hominis, et facies leonis à dextris ipsorum quatuor: facies autem bovis à sinistris ipsorum quatuor, et facies aquilæ desuper ipsorum quatuor. Facies eorum, et pennæ eorum extentæ desuper: duæ pennæ singulorum jungebantur, et duæ tegebant corpora eorum: et unumquodque eorum coram facie suâ ambulabat: ubi erat impetus spi-

Voici la forme qui paroissoit dans ces quatre animaux: ils avoient tous quatre une face d'homme, tous quatre à droite une face de lion, tous quatre à gauche une face de bœuf, et tous quatre au-dessus une face d'aigle. Leurs faces, et leurs ailes s'étendoient en haut: ils se tenoient l'un l'autre par deux de leurs ailes, et ils couvroient leurs corps par les deux autres. Chacun d'eux marchoit devant soi; ils al-

ritûs, illuc gradiebantur, nec revertebantur cùm ambularent. Et similitudo animalium, aspectus eorum quasi carbonum ignis ardentium, et quasi aspectus lampadarum. Hæc erat visio discurrens in medio animalium, splendor ignis, et de igne fulgur egrediens; et animalia ibant, et revertebantur, in similitudinem fulguris coruscantis.	loient où les emportoit l'impétuosité de l'esprit, et ils ne retournoient point lorsqu'ils marchoient, et les animaux paroissoient, à les voir, comme des charbons de feu brûlans, et comme des lampes ardentes. On voyoit courir au milieu des animaux des flammes de feu; et des éclairs qui sortoient du feu; et les animaux alloient, et revenoient comme des éclairs qui brilient.

Le Prophète Ezéchiel étoit d'une famille Sacerdotale, il se trouva dans Jerusalem lorsque Nabuchodonosor, Roi de Babylone vint l'assieger. Jéchonia, Roi de Juda, s'étant rendu, Ezéchiel fut mené captif avec lui à Babylone: c'est là qu'il prophétisa, et qu'il eut toutes ces mystérieuses visions qui renferment un si grand sens. L'Eglise applique aux autres Evangélistes ce qui est dit des quatre animaux mystérieux du char qui représentoit la gloire de Dieu.

RÉFLEXIONS.

Tout est énigme, tout est mystere dans le langage des Prophetes. Dieu parle autrement que les hommes; et, la plus sage et la plus sensée pénétration et intelligence des hommes, c'est de se soumettre avec respect et avec humilité à la majestueuse obscurité de la parole de Dieu. Quelle idée aurions-nous de notre Dieu, s'il ne pensoit et ne parloit comme les hommes; ou si les hommes pouvoient pénétrer et comprendre tout ce Dieu pense, tout ce qu'il dit? Que cette disproportion infinie prouve sensiblement la nécessité de la Foi. Tout est surnaturel en Dieu; tout est au-dessus de la raison: l'esprit humain s'égare et se perd dès qu'il ne veut suivre que ses propres lumieres. Tout l'Univers est plein de faits concluans sur ce point.

Toutes les hérésies de tous les temps en sont des preuves et des exemples. Les seules lumieres de l'esprit humain, en fait de Religion, sont semblables à ces feux follets, ou exhalaisons enflammées qui luisent quelques momens durant la nuit, et qui ne servent qu'à conduire dans quelque précipice ceux qui les suivent. Il n'y a, et il ne peut y avoir que les lumieres de la Foi qui soient des flambeaux sûrs : on marche sûrement avec de tels guides. Dieu pouvoit-il instruire l'homme des vérités surnaturelles, si supérieures à ses conceptions, si disproportionnées à ses propres idées, que par la Foi ? Dieu pouvoit-il faire une Religion exempte de cette aveugle soumission à ses révélations, et à sa parole ? Quelle extravagance de vouloir que notre petit génie qui ignore la structure merveilleuse d'une feuille d'arbre, d'une fleur, qui ne peut pas comprendre le nombre des parties d'un cheveu de tête, veuille s'ériger en censeur et en juge des vérités de la Religion ; qu'il en appelle à son tribunal, rejette, réprouve ce qu'il ne comprend pas, et veuille que Dieu ne sache dire que ce qu'il peut lui-même comprendre ! Mais si cette divine parole est obscure, comment en avoir le vrai sens ? Jesus-Christ y a pourvu, en donnant son esprit à l'Eglise, pour en être le seul interprete ; tout le reste n'est que faux prophete. La vérité est une : il n'y a qu'un oracle, et cet oracle c'est l'Eglise. Mon Dieu, que cette voie du salut est sûre, mais qu'elle est abrégée ! qu'elle est aisée ! Toute notre étude, pour être habiles dans cette sublime science, consiste à réduire notre esprit en esclavage, sous l'obéissance de Jesus-Christ. La nature de l'être de Dieu, les vérités sublimes de la Religion, sont incompréhensibles à l'esprit humain : et par là même ma raison me convainc qu'elles sont vraies ; et voilà en quoi est d'usage ma raison. La vision, du Prophete Ezéchiel représentoit la gloire de Dieu, comme il le déclare lui-même en ces termes : *Telle fut*

l'image de la gloire du Seigneur. Faut-il s'étonner si cette image est enveloppée d'obscurité ; s'il parle par hiéroglyphes sacrés, et tout en mysteres ? Quel sens l'Esprit-Saint n'a-t-il pas renfermé dans ces images ! quelle idée plus auguste de la grandeur de Dieu ! quelle représentation plus majestueuse de la sainteté ! quel plus mystérieux portrait des Héros sacrés de l'Evangile ! Ils n'ont écrit et prêché que par l'impulsion de l'esprit de Dieu, qui a conduit et leur plume et leur langue ; ils ont été partout où Dieu les a envoyés, sans que rien les ait fait retourner en arriere ; ils ont eu des ailes et des mains ; ils ont contemplé Dieu, et ils l'ont annoncé aux hommes. La sainteté que l'Evangile nous apprend, est une science pratique. La Foi sans les œuvres est une foi morte. Dans l'Ecriture Sainte nul mystere qui ne soit une leçon.

L'EVANGILE.

La suite du saint Evangile selon saint Luc.
Chap. 10.

IN illo tempore: Designavit Dominus et alios septuaginta duos, et misit illos binos ante faciem suam, in omnem civitatem et locum, quò erat ipse venturus. Et dicebat illis: Messis quidem multa, operarii autem pauci. Rogate ergo Dominum messis, ut mittat operarios in messem suam. Ite: Ecce ego mitto vos sicut agnos inter lupos. Nolite portare sacculum, neque peram, neque calceamenta, et neminem per viam salutaveritis. In quamcumque domum intraveritis, primùm dicite: Pax huic domui; et si ibi

EN ce temps là : Le Seigneur en nomma encore soixante et douze autres, et les envoya deux à deux devant lui dans toutes les villes et dans tous les lieux où lui-même devoit aller. Il leur disoit : A la vérité la moisson est grande, mais le nombre des ouvriers est petit. Priez donc le maître de la moisson, d'envoyer des ouvriers à sa moisson. Allez, voici que je vous envoie comme des agneaux au milieu des loups. Ne portez avec vous, ni bourse, ni sacs, ni souliers, et sur le chemin ne saluez personne. En quelque maison que vous entriez, commen-

fuerit filius pacis, requiescet super illum pax vestra; sin autem, ad vos revertetur. In eadem autem domo manete edentes, et bibentes, quæ apud illos sunt: dignus est enim operari mercede suâ. Nolite transire de domo in domum. Et in quamcumque civitatem intraveritis, et susceperint vos, manducate quæ apponuntur vobis: et curate infirmos, qui in illa sunt, et dicite illis: Appropinquavit in vos regnum Dei.

cez par dire : La paix soit sur cette maison ; et s'il y a là un enfant de paix, votre paix s'arrêtera sur lui, sinon elle reviendra à vous. Demeurez au reste dans la même maison, buvant et mangeant de ce qui se trouve chez ces gens-là : car l'ouvrier mérite sa récompense. Ne passez point d'une maison à une autre ; et en quelque ville que vous entriez, si on vous y reçoit, mangez de ce qu'on vous servira. Guérissez les malades qui seront là, et dites-leur : Le Royaume de Dieu est proche de vous.

MÉDITATION.

De la parole de Dieu, et des dispositions avec lesquelles il faut la lire et l'entendre.

PREMIER POINT.

CONSIDÉREZ qu'il n'est rien de plus efficace, rien de plus fort que la parole de Dieu. Que n'a-t-elle pas opéré dans l'ordre de la nature, et quelles merveilles dans l'ordre de la grace ? C'est cette divine parole qui, par un pouvoir souverain, a tiré tous les êtres du néant, qui a affermi les Cieux, qui a donné à la terre sa consistance et sa fécondité. Le soleil s'arrête, les eaux deviennent dures et immobiles par la vertu de cette divine parole. La mer s'humilie, les tempêtes se calment au moment que Jesus-Christ parle ; la mort même entend sa voix. Mais que n'a-t-elle pas fait cette toute-puissante parole, dans l'ordre de la grace ! Quels miracles plus éclatans, quelles merveilles plus surprenantes !

N'est-ce

N'est-ce pas la parole de Dieu qui a converti et sanctifié le monde, qui a triomphé de l'idolâtrie, qui a dompté le vice et l'impiété, qui a brisé les cèdres du Liban, et abbatu l'orgueil des puissances de la terre? C'est elle qui, annoncée par douze pauvres pêcheurs, sans politesse, sans éloquence, sans art, s'est fait entendre par tout l'Univers, a persuadé les philosophes, a confondu les libertins, a convaincu les Athées. Sagesse humaine, raison orgueilleuse, passions effrénées, amour du plaisir, amour de la vie; tout a plié, tout s'est affoibli, tout a cédé à la vertu toute-puissante de la parole de Dieu: on est descendu du trône; on a quitté la Cour; on est allé s'ensevelir dans les déserts; on s'est couvert de haires et de cilices au sortir d'un sermon, par la seule lecture, par la seule méditation de cette divine parole. Elle n'a rien perdu de sa vertu; la parole de Dieu ne vieillit point: d'où vient donc, que toute féconde, toute divine qu'elle est, elle paroît aujourd'hui si foible et si stérile dans le Christianisme? Jamais plus de sermons, jamais moins de conversions. On peut dire que le saint Ministere de la prédication, qui dans le cours naturel de la providence devroit produire des fruits si abondans, est devenu, à notre confusion, un des emplois, ce semble, les plus inutiles. N'attribuons pas cette étonnante stérilité à cette divine semence, mais à la terre qui la reçoit. On écoute la parole de Dieu sans dispositions, il n'est pas surprenant qu'on l'entende sans goût; on la lit par orgueil, par une vaine curiosité, avec un esprit de révolte, avec un cœur gâté, sans permission, sans docilité, sans respect; et l'on s'étonne que cette excellente nourriture se change en poison; que cette manne céleste se fonde ou s'aigrisse! Les meilleurs alimens se corrompent, et causent des maladies mortelles dans un estomac malade. La plus terrible punition dont Dieu menace son peuple, ce n'est pas la famine, c'est d'ôter la force du pain.

Rien n'est plus commun aujourd'hui parmi les Fidelles que la parole de Dieu : combien de fois l'ai-je lue ou entendue ? et quels miracles, quels fruits a-t-elle opérés en moi ! Bon Dieu, que cette stérilité est effrayante !

SECOND POINT.

Considérez qu'il est aussi pernicieux de ne point prendre de nourriture, que de la prendre avec de mauvaises dispositions. On meurt de faim et de maladie. Ecoute-t-on cette divine parole, comme la parole de Dieu ? Consultons l'empressement qu'on a pour l'entendre, et la docilité, l'attention et le respect avec lesquels on l'entend. Combien de gens ne viennent entendre la parole de Dieu que pour décider du mérite, ou de l'incapacité de celui qui l'annonce ! On fait gloire d'être difficile pour paroître de meilleur goût ; on s'imagine que tout est fait quand on a été touché au sermon, et cependant on peut dire qu'il ne reste jamais tant à faire. Quelques-uns ne vont entendre la parole de Dieu que pour entendre le Prédicateur ; l'invitation est le seul motif qui détermine : on y va par bienséance, par coutume, pour passer une heure de temps ; on y va par brigue, par esprit de parti, par pure complaisance. Les motifs de ces femmes mondaines, qui ne vont au sermon que pour y briller, de ces libertins qui ont si peu de religion, de ces oisifs qui n'agissent que par humeur et par caprice ; les motifs de ces personnes si peu chrétiennes sont-ils toujours fort spirituels, fort purs ? Quelle merveille, si la parole de Dieu faisoit du fruit dans des cœurs si mal disposés ? si ce rocher donnoit de l'eau ; si ce grain jeté dans le grand chemin sur des cailloux, et parmi des épines, levoit, s'il ne séchoit point faute d'humidité, s'il prenoit racine !

Peu de gens qui prennent pour eux ce que le Prédicateur dit. Fait-il notre portrait, il prêche une morale outrée ; et l'on est surpris qu'avec tant de

Ministres du Seigneur qui annoncent la parole de Dieu avec tant d'énergie, que tandis que toutes les chaires retentissent des plus terribles vérités de la Religion, si peu de gens se convertissent ! On sort du sermon, prêt à aller à la comédie, on y assiste avec bien moins d'attention qu'on ne fait aux divertissemens profanes. Dieu nous parle; avec quel respect doit-on l'écouter ? avec quelle docilité, avec quelle soumission, avec quelle humilité doit-on l'entendre ? Un goût de nouveauté, un esprit de curiosité ou de critique doivent-ils être les dispositions avec lesquelles on lit, ou l'on entend la parole de Dieu ?

Hé ! Seigneur, quelle perte n'ai-je pas faite; et que de regrets ne me suis-je pas procurés ! Je n'ai qu'à consulter le fruit que j'ai tiré de votre divine parole, pour comprendre ce que j'ai perdu, et ce que je dois pleurer. Si le talent enfoui suffit pour condamner un débiteur lâche et paresseux, que dois-je penser de mes dettes ? Donnez-moi du temps, Seigneur, et je profiterai si bien de votre parole, je ferai si bien valoir ce trésor, avec le secours de votre grace, que je vous payerai tout.

Aspirations dévotes durant le jour.

Beati qui audiunt verbum Dei et custodiunt illud. Luc. 11.

Heureuses les personnes qui écoutent la parole de Dieu, et qui la mettent en pratique.

Lucerna pedibus meis verbum tuum, et lumen semitis meis. Psal. 118.

Votre Evangile, Seigneur, est un flambeau qui conduira désormais mes pas; c'est une lumiere qui me découvre la route que je dois prendre.

PRATIQUES DE PIÉTÉ.

1.° LA parole de Dieu est toute puissante. Dieu a parlé et tout a obéi. Le néant même, pour

ainsi dire, a entendu sa voix, et n'a pu résister à ses ordres. Quelle vertu n'a pas cette divine parole dans la bouche même des hommes ! elle durcit les flots sous les pieds ; elle fait couler l'eau des plus durs rochers ; elle tire les morts du tombeau ; toute la nature se tait, tout plie dès que Dieu parle, et sa voix ne s'affoiblit jamais. D'où vient donc que cette divine parole, dont la vertu ne vieillit point, est devenue aujourd'hui si peu efficace, et que la voix de Dieu qui se fait entendre jusque dans les abymes, et qui renverse les plus hauts cèdres du Liban, ne peut pas, ce semble, se faire entendre dans le cœur des hommes, ni humilier leur esprit ? On prêche, Dieu parle, il menace ; et qui se convertit ? D'où vient cette irréligieuse résistance de notre cœur ? On écoute la parole de Dieu sans docilité ; on assiste au sermon avec de mauvaises dispositions. Ce grain mystérieux tombe ou dans de grands chemins, et est foulé aux pieds ; ou sur des endroits pierreux, et il seche faute d'humidité ; ou dans des épines qui l'étouffent ; peu qui tombe en de bonne terre. Examinez aujourd'hui laquelle de ces paraboles vous convient. Votre cœur est cette terre ; et cette terre n'est-elle pas ce grand chemin ? n'est-elle pas ce terrein pierreux ? Vos passions n'en sont elles point les épines ? Avec quelles dispositions êtes-vous allé au sermon ? Le peu de fruit que vous en tirez, est une marque du mépris que vous en faites. Commencez par vous accuser avec douleur dans la premiere confession de cette indifférence, ou de ce mépris, et de l'abus que vous faites depuis longtemps de cette divine parole ; et pratiquez les avis suivans : 1.° Avant que d'aller entendre la parole de Dieu, dites-vous à vous-même que c'est la parole de Dieu que vous allez entendre. 2.° Peu avant le sermon, demandez à Dieu la grace d'écouter sa parole avec fruit, faisant pour cela quelque courte priere, telle que celle-ci : *Loquere Domine, quia*

audit servus tuus : Parlez, Seigneur, car je viens ici pour vous écouter, et pour faire tout ce que vous demandez de moi : ou bien : *Servus tuus sum ego : da mihi intellectum, ut sciam testimonia tua : tempus faciendi, Domine* (a). Je suis votre serviteur, ô mon Dieu ! qui viens écouter votre parole, donnez-m'en l'intelligence, afin que je sache ce que vous voulez, et que je fasse ce que vous m'ordonnez : il est bien temps que je le mette en pratique. 3.° Ecoutez la parole de Dieu avec respect, et persuadez-vous que c'est à vous et pour vous que Dieu parle. 4.° Prenez garde que les oiseaux du Ciel n'enlevent ce bon grain. Après le sermon, faites toujours à Dieu une petite priere, pour lui demander la grace de mettre à profit ce que vous avez oui.

2.° L'Ecriture-Sainte est la pure parole de Dieu : quelle indignité de la lire sans dévotion, sans attention et sans respect ; et quelle impiété de s'en servir par dérision, ou pour plaisanter dans des discours profanes ! Dès la naissance de l'Eglise, le démon s'est servi de tous les hérétiques pour corrompre le Texte Sacré. Les hommes parloient, et ils crioient par-tout : C'est Dieu qui parle. De là cette foule d'esprits crédules ou gâtés, qui ont grossi de tous temps les partis hérétiques ; de là cet esprit de révolte contre l'Eglise, qui seule ayant le dépôt de la Foi, et le véritable esprit de Dieu, peut seule découvrir, développer et proscrire l'erreur. Nulle hérésie où il n'y ait du fanatisme ; c'est l'orgueil, c'est la passion, c'est le libertinage qui parle ; et l'on crie à pleine tête : C'est Dieu. Rien n'est plus dangereux que les livres hérétiques : ayez en horreur tous ceux que l'Eglise proscrit. Ils sont écrits avec art ; la politesse surprend, rien n'est négligé, pas même jusqu'à la reliûre ; rien n'est plus dangereux que le poison dont ils sont pleins ; plus il est préparé, plus il

(a) *Psal.* 118.

est subtil, plus il est à craindre : on peut dire qu'on n'en guérit presque jamais. L'Eglise seule a la pure parole de Dieu ; ne lisez que celle qu'elle autorise, et sachez d'un sage et saint Directeur ce que vous devez lire. Une nourriture trop forte nuit à un estomac foible. Peu d'hérésies qui n'aient fait d'abord des versions de l'Ecriture-Sainte en langue vulgaire, et qui ne les aient mises entre les mains de tous les ignorans et de toutes les femmes. On s'est rendu bientôt maître d'une ville, quand on a empoisonné toutes les sources. Ce n'est pas sans raison que l'Eglise a défendu dans ses Conciles la traduction de l'Ecriture-Sainte en langue vulgaire. Ne la lisez jamais sans permission, et lisez-la toujours avec dévotion et avec beaucoup de respect. Plusieurs grands Saints ne la lisoient jamais qu'à genoux, et tête nue. Qu'il est à craindre que cette furieuse démangeaison qu'ont tant de petits esprits et les ignorans de lire l'Ecriture-Sainte, ne vienne de l'ennemi du salut et de l'esprit d'orgueil.

VINGT-SIXIEME JOUR.

SAINT CLET ET SAINT MARCELLIN, PAPES ET MARTYRS.

SAINT Clet étoit Romain, et ayant été converti à la Foi par l'Apôtre Saint Pierre, il devint son disciple, et fit de si merveilleux progrès sous la direction d'un si habile maître, qu'il devint l'exemple du Clergé de Rome, par son zele, par sa ferveur, et par son admirable piété.

Sa douceur lui gagnoit le cœur des Païens mêmes ; et son amour pour Jesus-Christ faisoit bien voir qu'il avoit hérité, pour ainsi dire, de son cher maître son extrême tendresse pour le Sauveur. Saint Pierre en faisoit tant de cas, qu'on croit avec

raison que cet Apôtre l'avoit choisi avec saint Lin, non-seulement pour travailler sous lui dans Rome et le voisinage, comme les autres ouvriers Evangéliques qu'il employoit; mais pour gouverner encore les Fidelles de cette premiere Eglise du monde en son absence.

L'an 67 de Jesus-Christ, saint Pierre ayant heureusement fini sa carriere par un glorieux martyre, saint Lin lui succéda; et à saint Lin, saint Clet. Il falloit un aussi grand Pontife dans ces temps difficiles de l'Eglise naissante, où la persécution étoit universelle, et où les Fidelles avoient besoin de tant de secours. Ils les trouverent dans l'immense charité de notre Saint. Nulle province de l'Empire Romain, nul coin dans l'univers, où les besoins des Chrétiens aient pu échapper à son zele. Il assistoit les uns par des aumônes; il consoloit les autres par ses lettres; il les encourageoit tous par ses instructions. Quelque nombreux que fût le troupeau, le Pasteur pourvoyoit à tout. Il ordonna vingt-cinq Prêtres dans Rome, et n'oublia rien de tout ce qui pouvoit contribuer au bien de l'Eglise et à son accroissement.

Il y avoit douze ans que saint Clet gouvernoit l'Eglise avec toute la sagesse, la vigilance et le succès qu'on pouvoit attendre d'un des plus chers disciples des Princes des Apôtres, lorsque Domitien, le plus cruel tyran qui fut jamais, et le plus mortel ennemi du nom chrétien, excita une horrible persécution contre l'Eglise. On ne peut dire les cruautés qu'il exerça contre les serviteurs de Jesus-Christ, dont il avoit résolu d'éteindre le nom. L'orage éclata par-tout. On compte plusieurs milliers de Martyrs immolés dans un seul jour; et l'on voyoit le sang de ces héros Chrétiens couler à grands ruisseaux dans tous les coins du monde.

Mais le tyran ne comptoit pour rien l'extermination du troupeau, tant que le Pasteur seroit en vie: aussi toute sa fureur se tourna contre lui. Il

voulut qu'on trouvât le Pontife Romain, qui parcouroit jour et nuit la ville et la campagne, se traînant dans des cavernes et des lieux souterrains pour assister et consoler les Fidelles. Il ne fut pas difficile de trouver celui qui se montroit par-tout où il y avoit des Chrétiens. Saint Clet fut arrêté et mené en prison, chargé de chaînes. La joie qu'il témoigna, et qui étonna tout le monde, répondit au désir qu'il avoit de donner son sang pour Jesus-Christ. L'impatience où étoit le Tyran de le faire mourir, lui épargna bien des supplices. Il fut martyrisé à Rome le 26 d'Avril de l'an 95. Son corps est dans l'Eglise de Saint-Pierre du Vatican, et l'on montre encore quelques-unes de ses reliques dans celle de Saint-Paul de la Place-Colone.

La ville de Ruvo, en la vieille Calabre, honore saint Clet comme son Titulaire et son Patron, et croit, selon une ancienne tradition, que saint Clet y étant venu du vivant même de saint Pierre, ou peu après sa mort, dans ses courses Apostoliques, y convertit à la Foi de Jesus-Christ la plupart des habitans, et en fut le premier Evêque, ou du moins l'Apôtre, avant que de monter sur le Saint Siege.

L'Eglise joint en ce jour, à la fête de saint Clet, celle de saint Marcellin, dont la vie et la sainte mort ont toujours été une grande instruction, et un grand motif de confiance aux Fidelles.

Saint Marcellin étoit de Rome, fils d'un nommé Projectus. Le rang qu'il tenoit dans le Clergé, et l'estime universelle où il étoit dans Rome, font assez connoître quelles étoient ses belles qualités et sa haute vertu. Il avoit utilement servi l'Eglise sous le Pontificat du saint Pape Caïe. Savant dans la science des Saints, infatigable dans les travaux, parfaitement instruit des besoins de l'Eglise, il fut choisi, après la mort de saint Caïe, pour gouverner le vaisseau de l'Eglise en un temps fort orageux, qui étoit celui des Empereurs Dioclétien et Maximilien, ennemis inexorables du nom Chrétien,

qui avoient juré la perte de l'Eglise. Ce fut l'an 296 que saint Marcellin monta sur le Saint Siege. Théodoret assure qu'il y acquit beaucoup de gloire dans des temps si fâcheux. Sa prudence et sa piété lui furent d'un grand secours au milieu d'un peuple que le seul nom de Chrétien rendoit furieux, et son zele se fit sentir à tous les Fidelles. Vers l'an 303, la guerre étant déclarée contre l'Eglise, Dioclétien ordonna par de nouveaux édits, qu'on employât toutes sortes de supplices pour exterminer les Chrétiens. La persécution fut si horrible, qu'en moins d'un mois on compta quinze mille Martyrs. Le Pontife de Rome ne fut pas épargné; on se saisit du Pape Marcellin, on le traîne en prison, et on lui fit souffrir tout ce que la rage d'un peuple furieux put inventer pour lasser la plus longue patience.

Tout ce que l'inhumanité la plus barbare put employer pour intimider un pauvre vieillard, fut mis en usage; on le traîne au temple de Jupiter, et en le menaçant de lui faire souffrir tous les supplices à la fois, s'il ne sacrifioit, on l'oblige d'offrir de l'encens aux idoles. Marcellin oubliant alors ce qu'il étoit, vaincu par la crainte de tant de tourmens, et n'écoutant plus que sa propre foiblesse, a le malheur d'offrir de l'encens aux faux Dieux, et d'affliger toute l'Eglise, par une si funeste chute.

A la vérité elle fut bientôt suivie du repentir. A peine Marcellin se vit en liberté, que pénétré de la plus vive douleur, il s'abandonna aux soupirs et aux larmes. Frappé de l'horreur de son crime, et ne voulant pas perdre un moment de réparer un si grand scandale, il écrit à tous les Evêques qui étoient à portée de s'assembler; et Sinuesse, ville d'Italie dans la Campagne ou terre de Labour, fut choisie pour le lieu du Concile.

Plusieurs Evêques s'y étant rendus, le Pape Marcellin parut au milieu de l'assemblée en habit de

Pénitent, fondant en pleurs, et priant les Peres de lui obtenir du Seigneur le pardon de son péché, et de lui imposer la pénitence. Les Evêques frappés de l'état humilié où le Chef visible de l'Eglise s'étoit réduit, répondent tous d'une voix : Que le premier Siege du monde ne reconnoissoit point de tribunal supérieur. Vous avez suivi, lui dirent-ils, l'exemple de Pierre pénitent : comme son successeur, soyez une de ses fidelles copies; c'est par sa contrition et par ses larmes qu'il a obtenu de la bonté de Dieu le pardon de son péché ; vous devez attendre une pareille miséricorde. Nul de nous qui ose vous condamner, soyez vous-même votre juge; c'est à vous à réparer le scandale que vous avez donné.

Il ne fut pas long-temps à le réparer : dès le jour même il alla se présenter au Juge ; et lui déclara que si pour avoir trop présumé de ses forces, il avoit été assez lâche pour céder à la seule crainte des tourmens, il espéroit en la grace de Jesus-Christ, seul vrai Dieu, qu'il répareroit sa lâcheté, en souffrant pour la Foi qu'il confessoit, tous les plus horribles supplices. Il fut présenté peu après à Dioclétien. J'avoue, mon Prince, lui dit-il, que j'ai été assez malheureux pour être effrayé par vos menaces, et que j'ai eu la foiblesse d'offrir de l'encens aux démons ; mais me voici prêt à réparer mon crime, en donnant mon sang pour ma Foi. Je suis entre vos mains ; plus vous me ferez souffrir, plus vous satisferez le désir que j'ai de faire pénitence. Vous pouvez intimider les Chrétiens, nous pouvons être assez lâches pour apostasier, mais ni notre chute, ni vos tourmens ne sauroient ébranler l'Eglise. Jesus-Christ mon Sauveur, seul vrai Dieu, l'a établie sur un fondement inébranlable et éternel.

Le tyran se sentit si irrité de la généreuse confession de notre Saint, qu'il ordonna sur l'heure qu'on lui coupât la tête : ce qui fut exécuté sans délai. C'est ainsi que ce saint Pape et cet illustre

Martyr répara glorieusement, par l'effusion de son sang une si triste chute et le scandale qu'il avoit donné.

On n'ignore pas que quelques Auteurs modernes ont révoqué en doute ce fait, mais après avoir examiné avec soin leurs raisons, on a jugé qu'il valoit mieux s'en tenir à l'autorité des Auteurs qui vivoient, il y a plus de douze cents ans, et à celle des actes aussi anciens, qu'à la critique peu sûre de quelques Auteurs de notre siecle

Le corps du saint Martyr resta près d'un mois sur la place avec ceux des saints Claude, Quirin et Antoine qui avoient été martyrisés avec lui, l'Empereur ayant défendu de les enterrer; mais enfin le Prêtre Marcel les enleva de nuit, et les mit dans le cimetiere de Priscilla.

Plusieurs assurent que l'an 849 le Pape Léon VI fit présent du corps de saint Marcellin à Nomenoy, Prince de Bretagne, qui avoit pris la qualité de Roi; et qu'on le transporta en grande pompe dans l'Abbaye de Saint-Sauveur de Redon, au Diocese de Vannes, dont étoit Abbé saint Couvoion, qui faisoit la fonction d'Ambassadeur de Nomenoy auprès du Pape.

La Messe de ce jour est en l'honneur de ces deux Saints.

L'Oraison qu'on dit à la Messe est celle qui suit.

Beatorum Martyrum, pariterque Pontificum Cleti et Marcellini, nos quæsumus Domine, festa tueantur, et eorum commendet oratio veneranda. Per Dominum, etc.

Faites, Seigneur, qu'en ces fêtes de vos Bienheureux Martyrs et Pontifes Clet et Marcellin, nous soyions assistés de leur protection, et que leurs saintes prieres nous rendent agréables à votre divine Majesté. Par Notre-Seigneur, etc.

L'EPÎTRE.

Leçon tirée de la premiere Epître de saint Pierre. Chap. I.

Benedictus Deus et Pater Domini nostri Jesu Christi, qui secundùm misericordiam suam magnam regeneravit nos in spem vivam, per resurrectionem Jesu Christi ex mortuis, in hæreditatem incorruptibilem, et incontaminatam et immarcessibilem, conservatam in cœlis in vobis, qui in virtute Dei custodimini per fidem in salutem paratam revelari in tempore novissimo. In quo exultabitis, modicum nunc si oportet contristari in variis tentationibus : ut probatio vestræ fidei multò pretiosior auro (quod per ignem probatur,) inveniatur in laudem, et gloriam, et honorem, in revelatione Jesu Christi Domini nostri.

Béni soit Dieu le Pere de Jesus-Christ Notre-Seigneur, lequel suivant sa grande miséricorde nous a régénérés par une vive espérance par la résurrection de Jesus-Christ, pour l'héritage qui n'est sujet, ni à se corrompre, ni à se gâter, ni à se flétrir, qui se garde pour vous dans le Ciel. Vous que la vertu de Dieu défend par la Foi, en vue du salut, prêt à se manifester dans les derniers temps. C'est ce qui vous fera tressaillir de joie, d'être maintenant, s'il le faut, affligés pour un peu de temps dans des épreuves différentes, afin que votre foi mise à l'épreuve, et beaucoup plus précieuse que l'or qui est éprouvé par le feu, soit un sujet de louange, de gloire et d'honneur, lorsque Jesus se fera voir à découvert.

Ce fut vers l'an de Jesus-Christ, 47 ou 48, que Saint Pierre étant retourné de l'Orient à Rome écrivit cette Epître qu'il adresse principalement aux Juifs convertis répandus dans le Pont, la Bithynie, la Galatie, l'Asie et la Cappadoce. On croit que saint Pierre se servit de saint Marc son Interprete ou Secrétaire ordinaire pour l'écrire en Grec. Il appelle Rome Babylone pour bien des raisons qu'on a rapportées ailleurs.

RÉFLEXIONS.

Le Seigneur, suivant sa grande miséricorde, nous a regénérés par une vive ospérance, pour

l'héritage qui n'est sujet ni à se corrompre, ni à se gâter, ni à se flétrir, qui se garde pour vous dans le Ciel. Quel est cet héritage ? Qui sont ces héritiers ? Une félicité sans mesure, sans bornes ; un bien immense et éternel ; une joie pure, rassasiante, exquise ; une tranquillité inaltérable ; un rassasiement de tous les désirs ; une place qui est par excellence, toutes les dignités ; qui mérite et qui procure tous les honneurs ; en un mot, cet héritage, c'est la possession de Dieu même. Et qui sont ces héritiers fortunés ? C'est nous ; ce sont tous les Fidelles. Et un autre objet peut réveiller notre appétit, peut flatter notre ambition, peut amuser nos désirs ; un bien d'une autre nature peut solliciter, charmer, contenter une ame jusqu'à lui faire oublier son héritage, jusqu'à se faire déshériter. Quelle folie plus marquée ; et quel autre sens peut-on donner à ces paroles du Sage : Le nombre des insensés est infini.

Attend-on un héritage dans le monde ? à quoi cette espérance n'assujettit-elle point ! Quelles plus dures lois que celles qu'impose cette inquiétante espérance. Assiduité gênante, complaisance universelle, soumission humiliante, souffrance, bassesse, déboire, dégoût ; on ne se rebute de rien. Une espérance peu sûre, souvent mal fondée pour un bien toujours vide, toujours caduque, toujours faux ; et une espérance infaillible dans son principe, pour un bien plein, solide, éternel, qui n'est sujet, ni à se corrompre, ni à se gâter, ni à se flétrir ; un bien qui seul vaut tous les autres, et sans lequel tous les autres sont un songe ; un nom, un rien. Mon Dieu ! quelle imbécillité d'esprit, quelle corruption du cœur, quelle fascination plus pitoyable que la nôtre, si nous soupirons après un autre bien, si nous nous laissons éblouir par la vaine espérance de tout autre héritage ! Hé ! Seigneur, quelle vérité plus sensible ; mais combien peu de gens la goûtent ! On lit ces réflexions sans les

faire. On convient qu'il n'y a de biens solides que les éternels ; tout ce qui passe doit être indifférent : et cependant il n'y a que les biens présens qui nous flattent. Qu'il est bien vrai qu'on ne peut être véritablement Chrétien, sans être raisonnable, et que la raison se ressent toujours de l'affoiblissement de la Foi ! Quand on ne se regarde que comme étranger dans ce monde, on ressent peu et ses biens et ses maux. Les afflictions de cette vie aiguisent l'appétit des biens célestes ; les croix n'ont plus de pointe pour une ame qu'une vive espérance soutient ; on tressaillit même de joie, d'être maintenant, s'il le faut, affligés pour un peu de temps dans des épreuves différentes, parce qu'on sait que les adversités sur la terre sont de nouvelles assurances, et comme des gages de l'héritage qui nous est promis. Dans ce sens, une personne pauvre, infirme, persécutée, abandonnée, méprisée, est une riche héritiere. On regarde peu ce que l'on est, mais ce qu'on aura. L'héritier présomptif du royaume en a tous les honneurs, quoiqu'il n'en ait encore ni le revenus ni l'autorité. Je suis berger, disoit autrefois David, mais je serai Roi. Ayons une foi animée, une espérance vive, une piété persévérante, et la pensée de l'éternité nous fera tressaillir de joie.

L'EVANGILE.

La suite du saint Evangile selon saint Jean.
Chap. 15.

IN illo tempore : Dixit Jesus Discipulis suis : Ego sum vitis, vos palmites : qui manet in me, et ego in eo, hic fert fructum multum : quia sine me nihil potestis facere. Si quis in me non non manserit : mittetur foras sicut

EN ce temps-là : Jesus dit à ses Disciples : Je suis la vigne, et vous êtes les branches. Celui qui demeure en moi, et en qui je demeure porte beaucoup de fruit ; car sans moi vous ne pouvez rien faire. Si quelqu'un ne demeure pas en moi, il sera

palmes, et arescet, et colligent eum, et ignem mittent, et ardet. Si manseritis in me, et verba mea in vobis manserint: quodcumque volueritis, petetis, et fiet vobis. In hoc clarificatus est Pater meus, ut fructum plurimum afferatis, et efficiamini mei Discipuli. Sicut dilexit me Pater, et ego dilexi vos. Manete in dilectione mea. Si præcepta mea servaveritis, manebitis in dilectione mea sicut et ego Patris mei præcepta servavi, et maneo in ejus dilectione. Hæc locutus sum vobis, ut gaudium meum in vobis sit et gaudium vestrum impleantur.

jeté dehors comme le sarment, et il deviendra sec: on le ramassera, on le jettera au feu, et il brulera. Si vous demeurez en moi, et que mes paroles demeurent en vous; vous demanderez tout ce qu'il vous plaira, et vous l'obtiendrez. Il est de la gloire de mon Pere que vous fassiez beaucoup de fruit, et que vous soyez en effet mes Disciples. Comme mon Pere m'a aimé, je vous aime de même. Demeurez dans mon amour. Si vous gardez mes commandemens, vous demeurerez dans mon amour, comme j'ai gardé moi-même les commandemens de mon Pere, et que je demeure dans son amour. Je vous ai dit ceci, afin que vous ayez ma joie en vous-mêmes, et que votre joie soit complete.

MÉDITATION.

De l'éternité malheureuse.

PREMIER POINT.

CONSIDÉREZ qu'après cette vie si bornée, si fragile, qui s'enfuit, qui nous échape à chaque heure; après cette poignée de jours si tristes, si inquiets, il y a une autre vie qui doit toujours durer, heureuse pour ceux qui seront sauvés, mais souverainement malheureuse pour les ames réprouvées. Hélas! de quelle classe serai-je? quelle sera ma destinée! si je ne suis pas éternellement heureux, je serai malheureux éternellement: nul milieu entre ces deux extrémités. Si le sarment n'est point uni à la vigne, il n'est plus propre que pour

le feu ; encore si la comparaison étoit entiere, et que le réprouvé ne fût jeté dans les flammes, que pour y être consumé en un instant comme le sarment ; mais ce feu nourrit ceux qu'il brûle.

L'éternité malheureuse est, à proprement parler, un état où toutes les différences du temps concourent et se réunissent comme en un point, pour rendre un esprit malheureux. Quelle surprise, quel désespoir pour une ame qui, accoutumée ici-bas à cette vicissitude continuelle de temps et de saisons, de jours, de mois et d'années, amusée par le changement, divertie par la nouveauté, se trouve en un moment dans cet abyme infini de l'éternité où rien ne change ! Elle a dès le premier instant tout ce qu'elle aura jamais ; et se trouve immuablement dans l'état et dans le lieu, dans la disposition, et dans les sentimens où elle sera durant l'éternité. Une ame souffre dès le premier moment tout ce qu'elle doit souffrir durant toute l'éternité malheureuse : éternité de regrets, éternité de repentirs, éternité de désespoirs, éternité de supplices : elle souffre, pour ainsi dire, à chaque moment, toute l'éternité.

O Dieu, quelle destinée ! souffrir à chaque moment tous les tourmens imaginables, tous les tourmens qu'une ame peut souffrir ; et les souffrir tous à la fois, et les souffrir toujours, et toujours sans la moindre espérance de les voir finir, sans le moindre soulagement, sans le moindre rayon de patience. O justice de mon Dieu, que tu es terrible ! Mais ô folie, malice de l'homme, que tu es extrême de savoir qu'il y a une éternité malheureuse, et de pécher, et de vivre dans le péché, et de mourir dans le péché !

SECOND POINT.

Considérez que l'esprit se perd dans cette éternité ; mais l'ame du réprouvé ne perdra jamais un instant de cette éternité. Si après autant de mil-

lions de siecles, qu'il s'est passé de momens depuis que le soleil roule sur nos têtes les peines des damnés devoient cesser, le pécheur ne laisseroit pas d'être inexcusable de s'attirer, pour quelques fades et insipides plaisirs de quelques momens, une si prodigieuse durée de supplices; mais du moins sa folie paroîtroit moins intolérable. Quoi! pour une seule pensée criminelle, un million de siecles de souffrances; pour un péché de quelques momens, un enfer de cent millions d'années. O Dieu! quelle sévérité! Mais patience, ces peines ne seroient point infinies. Quelque épouvantable que fût leur durée on en verroit le bout. Un damné pourroit dire : Ce que j'ai déjà souffert est autant de retranché de mon supplice : j'ai à présent un an, deux ans, dix ans moins à souffrir. Mais une éternité! une éternité sans pouvoir jamais dire : Il me reste un quart d'heure de moins à souffrir; sans pouvoir dire après les mille millions de siecles dans les tourmens : Voilà une heure de mes peines passée.

Plongé, enseveli, noyé dans un gouffre de feu, qui est en même temps tous les supplices; immobile au milieu de ce feu comme un rocher; pénétré de ce feu comme un charbon ardent, un damné brûle, enrage, se désespere, souffre toujours, et pense continuellement que c'est sans espérance de fin ni de soulagement qu'il souffre. Il y a un enfer, et il y a des pécheurs! il y a un enfer éternel, et le péché a des charmes!

Quelque inimaginable que soit le nombre des siecles qui se seront écoulés depuis qu'un damné souffre, il ne pourra jamais dire qu'il a souffert. Les tourmens d'un réprouvé sont toujours présens, et rien n'est jamais passé de ce qui est éternel. Toujours brûler, et être assuré de brûler toujours : voilà sa destinée. O Dieu! et l'ont court étourdiment à cet affreux précipice, à cette épouvantable éternité!

Imaginez-vous qu'un homme est condamné à

souffrir les peines de l'enfer jusqu'à ce qu'il ait noyé tout l'univers de ses larmes, en ne versant cependant qu'une seule larme de mille en mille ans. Hélas ! Caïn n'auroit encore versé que cinq ou six larmes. Bon Dieu, quelle épouvantable durée de temps, s'il falloit attendre qu'il eût rempli cette chambre ! mais que seroit-ce avant qu'il eût rempli l'espace qu'occupe cette maison; avant qu'il en eût versé suffisamment pour faire plusieurs grandes rivieres ! Que seroit-ce s'il falloit souffrir jusques à ce qu'il en eût assez versé pour remplir l'espace que la mer occupe, assez pour inonder toute la terre, assez pour remplir cette étendue immense qui est depuis la terre jusqu'au Ciel ? Cette pensée fait frémir; l'esprit justement alarmé se confond, se perd dans cette épouvantable étendue de siecles. Cependant quelque effrayante, quelque inconcevable que soit cette durée, ce n'est pas encore l'éternité, ce n'est même rien de cette éternité; puisqu'après cette durée d'un temps presque infini, l'éternité reste encore toute entiere; puisqu'il viendra un temps où un damné pourra dire, que s'il avoit versé une seule larme de mille en mille ans, depuis qu'il est dans l'enfer, et que Dieu eût conservé cette larme, tout l'univers seroit déjà noyé par ses pleurs; et alors il lui restera encore une éternité toute entiere à souffrir; et son éternité malheureuse n'aura pas diminué d'un moment.

Hé, Seigneur ! puis-je être un objet digne d'une colere si terrible ? hélas ! je ne le suis que trop; j'ai déjà mérité par mes crimes toutes vos vengeances : mais mon Sauveur Jesus-Christ a versé assez de sang pour éteindre tous les feux de l'enfer, pour mériter votre miséricorde; accordez-la moi cette miséricorde que vous m'avez méritée, afin que je la publie dans le Ciel durant toute l'éternité.

Aspirations dévotes durant le jour.

Quis poterit habitare de vobis cum igne devo-

rante ? quis habitabit ex vobis cum ardoribus sempiternis ? Isa. 33.

Qui de vous pourra demeurer dans le feu dévorant ? qui d'entre vous pourra subsister dans les flammes éternelles ?

Domine, ne in furore tuo arguas me ; neque in ira tua corripias me. Psal. 6.

Seigneur, ne me châtiez point dans votre colere : donnez à votre bonté le temps de modérer vos vengeances.

PRATIQUES DE PIÉTÉ.

1.° TOUT ce qui passe, tout ce qui finit est peu de chose, et à proprement parler ce n'est rien. Que nous reste-t-il de la douleur ou du plaisir que nous avons senti dans notre enfance ? Quelle impression délicieuse ou chagrinante fera sur nous dans cent ans ce que nous sentons aujourd'hui ? Durant cette vie, les biens et les maux se succedent les uns aux autres : dussent-ils durer autant que la vie, que sont-ils un moment après la mort ? et par rapport à l'éternité, qu'est-ce même que la durée de cette vie ? Rien n'est proprement horrible, rien n'est désespérant qu'un mal qui ne passe pas, et qui ne doit jamais finir. Mais si ce mal est extrême, si c'est le souverain mal, quoi de plus épouvantable que son éternelle durée ! Et voilà l'apanage de tous ceux qui meurent en péché mortel ; voilà le sort de tous les damnés : douleurs sans mesures, tourmens sans nombre, durée sans fin. O Dieu ! quel malheur plus affreux, et plus à craindre ! et est-ce celui qu'on craint le plus ? Que les Saints ont été sages de ne perdre jamais de vue cette effroyable éternité ! Imitez leurs exemples et leurs pieuses industries. Quelque chose vous fait plaisir, une autre vous inquiéte : pensez que l'une et l'autre passent, et qu'après cette poignée de jours qui nous amusent, il y a une éternité. Ne

finissez jamais votre priere du matin et du soir que vous ne pensiez qu'il y a une éternité malheureuse, et que le plus grand nombre de ceux qui vivent, auront pour partage cette malheureuse éternité. Apprenez-vous la mort de quelqu'un de vos amis ou de vos proches : pensez d'abord quel seroit son malheur si l'éternité malheureuse étoit son partage. Prenez peu de divertissemens, entreprenez peu d'affaires de quelque conséquence, que vous ne jetiez un coup d'œil sur cette épouvantable éternité ; et ne craignez point d'assaisonner vos plaisirs de cette pensée : ils seront moins piquans, mais aussi vous causeront-ils moins de repentirs. Un moyen d'éviter l'enfer, et cette éternité malheureuse, c'est d'y penser souvent. Bon Dieu ! qu'on seroit heureux, qu'on seroit chrétien, si on y pensoit toujours !

2.° N'oubliez jamais que l'éternité malheureuse est le fruit d'un plaisir de quelque momens. Si le tentateur sollicite, si la passion s'irrite, si le plaisir est doux, si la tentation est violente : rappellez d'abord le souvenir et l'image de cette épouvantable éternité. La convoitise des richesses s'empare-t-elle de l'esprit et du cœur : regardez cette opulence et ces grands biens que vous possédez ou que vous espérez, relativement à cette éternelle indigence de toutes choses qui est l'apanage des réprouvés. L'amour du plaisir se fait-il sentir : demandez-vous avec le Prophete, si le goût de ces plaisirs si courts et si superficiels pourra tempérer l'ardeur extrême des feux éternels. Dans les accès de la colere, dans les amertumes des plus grands chagrins, au milieu de ces adversités accablantes, considérez ce que c'est que de brûler, que de souffrir, que d'enrager, que d'être malheureux et disgracié de Dieu durant toute une éternité : si la pensée et l'image de la malheureuse éternité sont si propres à émousser la pointe du plaisir, elles ne sont pas moins capables d'adoucir les plus amers

chagrins et de rendre les adversités et méritoires et tolérables. Ne profitez pas seul de cette pieuse industrie; procurez ce même secours à vos domestiques et à vos enfans. Parlez-leur souvent de cette effroyable éternité; faites-leur-en de temps en temps des portraits vifs et pathétiques. Ces réflexions sont toujours salutaires : Que me sert d'être sur le trône, et de vivre dans l'éclat et dans l'abondance durant quelques années, si j'étois assez malheureux pour être dans les enfers durant toute l'éternité ?

VINGT-SEPTIEME JOUR.

SAINTE ZITE, VIERGE.

NUL état si pauvre, nulle condition si obscure dans le monde où l'on ne puisse, avec le secours de la grace, arriver à une éminente sainteté. Sainte Zite en est une preuve éclatante.

Elle étoit d'une basse naissance, fille d'un paysan. Son pere nommé Lombard, et sa mere Bonissime étoient pauvres à la vérité, mais craignant Dieu; et n'espérant pas de laisser du bien à leur fille, ils s'appliquerent à lui laisser du moins la vertu.

Zite naquit au commencement du treizieme siecle, dans un village nommé Mont-Segradi, peu éloigné de la ville de Luques. Les soins que prit sa vertueuse mere de l'élever dans la crainte de Dieu, furent d'autant plus fructueux, qu'ils trouverent dans cette fille un cœur né pour la vertu, et des inclinations naturellement pieuses. Sa douceur et sa modestie charmoient, elle parloit peu, travailloit beaucoup, et son travail interrompoit peu sa priere. Dès qu'elle eut assez de raison pour connoître et pour aimer Dieu, elle ne le perdit plus de vue, et son cœur ne put plus goûter d'autre objet. Encore enfant, c'étoit assez qu'on lui

eût dit qu'une chose déplaisoit à Dieu pour en avoir horreur toute sa vie : sa mere n'eut pas besoin d'employer d'autres termes pour la corriger et pour l'instruire : Dieu le défend, Dieu le commande. Ces deux mots disoient tout.

A l'âge de douze ans on la mit en service chez un Bourgeois de Luques nommé Fatinelli, dont la maison joignoit l'Eglise de Saint-Fridgian. Cette maison est encore aujourd'hui en singuliere vénération ; et les riches peintures qui ornent les appartemens, ne représentent que les principales actions et les miracles de notre Sainte.

Zite devenue servante comprit fort bien que la véritable dévotion consistoit à remplir parfaitement les devoirs de son état : elle s'y appliqua. Toujours levée dès la pointe du jour, elle donnoit à la priere un temps que les autres donnoient au repos : et avant que le service demandât sa présence et son travail, elle avoit toujours assisté à la Messe.

Douée d'un bon esprit et de beaucoup de bon sens, elle prévenoit d'ordinaire ce qui étoit de son devoir. On eût dit qu'elle n'étoit occupée que des emplois de sa condition, tant elle étoit appliquée ; et cependant on sait combien la présence de Dieu lui étoit familiere, et combien l'oraison avoit pour elle des attraits.

Humble, mortifiée, laborieuse, obéissante, qui n'eût dit qu'elle devoit être estimée et louée de tous ceux qui la connoissoient. Dieu permit cependant que durant quelques années elle fût durement exercée. On traitoit de bêtise et de simplicité sa retenue ; et l'on vouloit que le motifs de sa diligence à prévenir ses devoirs fût une jalousie et un secret orgueil. Sa Maîtresse n'agréoit jamais rien de ce qu'elle faisoit ; et les rapports malins des autres domestiques ne servoient pas peu à nourrir cette antipathie. Les manquemens et les défauts des autres servantes du logis, étoient toujours un nouveau sujet de gronderie pour notre Sainte. On dé-

sapprouvoit son silence et sa dévotion ; on railloit de sa délicatesse de conscience et de sa ponctualité ; on blâmoit jusqu'à sa modération ; sa vie austere étoit à charge. Méprisée, surchargée, maltraitée si injustement, Zite ne se démentoit jamais en rien ; même calme, même douceur, même application, même sérénité : il ne sortit jamais de sa bouche une plainte. Une vertu si éprouvée et si persévérante, se fit jour à travers la jalousie, l'antipathie et la malignité. Ses Maîtres découvrirent enfin ce trésor ; et les autres domestiques rendirent à leur tour justice à sa vertu et à son mérite.

Cette nouvelle disposition des cœurs et des esprits en sa faveur fut pour elle la plus insupportable de toutes les épreuves. L'amour qu'elle avoit pour les souffrances, et pour les humiliations, lui faisoit regarder ce changement de conduite à son égard comme une punition de Dieu ; et sa peine sur cet article alla si loin, qu'il falloit que sa Maîtresse fît semblant de temps en temps de la gronder pour la rendre tranquille.

La confiance qu'on prit en elle, et l'estime qu'on en faisoit, porterent ses Maîtres à s'en remettre à elle seule du soin de toute la dépense de la maison et du domestique. On ne peut dire quelles furent son exactitude, sa vigilance et son application : elle regardoit le bien dont elle avoit le maniement, comme un dépôt dont elle devoit rendre compte à Dieu ; et elle en prenoit tant de soin, que son économie alloit jusqu'aux scrupules.

Ennemie de l'oisiveté, elle ne laissa jamais vide son loisir ; et durant près de soixante ans qu'elle fut dans cette maison, on ne la vit jamais sans quelque ouvrage. Elle avoit coutume de dire que les principales qualités d'une servante chrétienne sont, la crainte de Dieu, la fidélité, l'humilité et l'amour du travail ; nulle servante dévote si elle n'est laborieuse : une dévotion fainéante, sur-tout, disoit-elle, dans des gens de notre condition, est une fausse dévotion.

La tendresse qu'elle eut dès le berceau pour la Reine des Vierges, ne lui inspira pas seulement un amour extraordinaire de la pureté, elle lui en obtint le don. On ne peut dire jusqu'à quelle délicatesse elle porta cette vertu; elle ne regarda jamais homme en face. Dans les exercices les plus pénibles et les plus violens, dans les plus grandes ardeurs de l'été, elle ne chercha jamais le moindre soulagement, de peur de n'être pas habillée avec assez de décence et de modestie. Un valet ayant eu l'insolence de lui tenir quelques mauvais discours, elle en eut tant d'horreur qu'elle faillit à tomber en défaillance, et elle alloit sortir du logis si l'on n'en eût chassé sur l'heure même ce libertin.

Ce fut aussi des rigueurs de la plus austere pénitence qu'elle nourrit cette délicate vertu. Son abstinence étoit extrême, elle jeûnoit rigoureusement toute l'année et presque tous les jours au pain et à l'eau; elle marchoit nu-pieds, même dans les plus grandes rigueurs de l'hiver; elle couchoit à plate terre, ou quelquefois sur des ais. On ne pouvoit pas comprendre qu'avec si peu de nourriture et de si grandes austérités elle pût vivre, mais on fut bien encore plus étonné quand après sa mort on trouva sur son corps une corde dont elle s'étoit serrée, et qui lui entroit deux doigts dans la chair. Un pareil instrument de pénitence, avec un travail corporel continu, est un rude supplice.

On lui avoit permis de faire quelquefois durant l'année quelques pélérinages de dévotion assez éloignés et difficiles, et elle les faisoit toujours à jeûn et à pied. Les affaires de la maison l'ayant arrêtée le jour déterminé pour aller visiter l'Eglise du Saint-Ange sur une montagne à deux lieues de Luques, elle ne put partir que le soir; Dieu vouloit faire voir combien il agréoit sa dévotion, y ayant été miraculeusement transportée.

Douée d'un don sublime d'oraison, elle travail-
loit

loit tout le jour, et tout le jour elle étoit en prieres; son travail n'interrompant jamais son oraison. Embrasée continuellement du feu de l'amour divin, on l'entendoit s'écrier sans cesse jour et nuit : Oui, mon divin Epoux, je vous aime. Elle s'étoit fait une petite cellule dans le coin le plus retiré de la maison; elle y alloit de temps en temps passer la nuit dans une haute contemplation : et les autres domestiques ont attesté avoir vu souvent pendant la nuit cette cellule éclairée d'une lumiere éblouissante.

S'étant un matin abandonnée un peu trop à sa piété, elle se souvint un peu tard qu'elle devoit paîtrir. Elle condamna sa dévotion; et courant pour réparer sa faute, elle trouva que Dieu y avoit pourvu. Tout se trouva prêt à mettre le pain dans le four. Le Seigneur a voulu bien souvent manifester la sainteté de sa servante par de pareils miracles.

Son humilité répondoit à ses autres vertus : elle étoit si pénétrée de bas sentimens d'elle-même, qu'elle étoit étonnée que tout le monde ne la méprisât pas, et que Dieu voulût la souffrir sur la terre. On étoit persuadé que le seul plaisir qu'on pût lui faire, c'étoit de la mépriser. Elle respectoit les autres domestiques comme ses Maîtres. On n'avoit qu'à parler, on étoit obéi : jamais difficulté, jamais replique. Quelques jeunes Dames, amies de sa Maîtresse, sachant sa parfaite soumission, prenoient plaisir, pour se divertir, de l'envoyer à une demi-lieue de la Ville dans un temps de pluie et d'orages. Zite partoit avec joie, faisoit la commission avec ponctualité, et revenoit toute en eau sans se plaindre.

Sa douceur désarmoit les plus emportés. Son Maître étoit en colere; Zite n'avoit qu'à paroître, un seul mot de la Servante de Dieu l'adoucissoit; elle se jetoit quelquefois à ses pieds pour demander grace pour les autres.

Mais parmi tant de vertus, nulle n'a éclaté davantage dans notre Sainte que sa charité : on ne peut dire jusqu'à quel point elle a porté cette généreuse vertu. Sa compassion pour les pauvres, pour tous les affligés, pour les malheureux, étoit sans bornes. On croit qu'elle ne commença à jeûner au pain et à l'eau que pour avoir de quoi faire l'aumône. Elle ne donnoit jamais rien sans permission. Son Maître voyant que son bien multiplioit, pour ainsi dire, entre ses mains, lui permit de donner largement aux pauvres : elle le fit avec discrétion, mais avec libéralité ; et Dieu a souvent autorisé sa charité par des miracles.

Dans un temps de famine, après avoir épuisé la bourse de tous ceux qui l'honoroient, elle épuisa le grenier de son Maître ; mais Dieu sut bientôt le remplir : car étant venue pour ramasser ce qui restoit de légumes et de grains, elle le trouva plus plein qu'il n'étoit avant qu'elle fît l'aumône. Un étranger lui ayant demandé une goutte de vin par charité, et ne pouvant pas lui en donner ; pleine de confiance, elle court au puits voisin, puise de l'eau qui se trouve changée en un vin exquis ; et l'on nomme encore aujourd'hui ce puits, le puits de sainte Zite.

Elle n'eut jamais d'autres meubles que l'habit qu'elle portoit, parce qu'elle donnoit tout aux pauvres ; on avoit beau la reprendre : Eh quoi, disoit-elle, Jesus-Christ me demande l'aumône dans la personne des pauvres, et j'oserois la lui refuser !

Une nuit de Noël, le froid étant extrême, son Maître lui prêta un manteau fourré, et lui ordonna de s'en servir, bien entendu qu'elle le rapporteroit. En entrant dans l'Eglise, elle aperçut un pauvre à demi-nu, tout transi de froid ; il ne fallut pas d'autres sollicitations pour lui faire jeter le manteau sur les épaules. Après la Messe, elle ne fut pas plutôt au logis que le pauvre lui rapporta son manteau et disparut.

De la même source venoit ce penchant comme

naturel à excuser les défauts d'autrui. On affectoit quelquefois de raconter certaines fautes supposées, pour avoir le plaisir de voir les efforts que faisoit son esprit, et les tours qu'il donnoit pour les excuser : on ne l'entendit jamais parler mal de personne ; tout ce que faisoient les autres étoit toujours louable ; elle seule, à son sens, étoit pleine de miseres et de défauts.

Rien ne lui tenoit tant à cœur que le salut des ames, et une de ses pratiques de piété étoit de prier sans cesse pour ceux qui travaillent au salut du prochain, afin que leur zele et leurs travaux soient plus efficaces. Ceux qu'on exécutoit pour leurs crimes étoient encore un objet sensible de sa compassion ; elle passoit les semaines entieres à prier Dieu pour eux, pour leur obtenir la grace de souffrir leur supplice en esprit de pénitence, redoublant alors ses prieres et ses austérités pour leur obtenir la grace d'une bonne mort.

Douée de tant de vertus, embrasée sur-tout d'une charité si parfaite, il n'est pas étonnant qu'elle ait été favorisée des plus grands dons surnaturels, et singuliérement du don des miracles. On l'a vue souvent pendant la Messe, et toujours à la Communion, toute trempée de ces douces larmes que les consolations intérieures, avant-goûts des joies du ciel, font répandre aux Saints, et qui étoient souvent acompagnées d'une douce extase. La vue seule d'une image de la sainte Vierge qu'elle appeloit sa bonne mere, produisoit en elle le même effet ; et son ame étoit si occupée de Dieu sur la fin de ses jours, que sa vie étoit une oraison continuelle.

Elle étoit arrivée à ce haut degré de perfection, lorsque le Pere des Miséricordes voulut récompenser d'une gloire éternelle son humble servante. Elle tomba malade, et quoique le mal parût assez léger, elle voulut recevoir les derniers Sacremens. Sa dévotion en inspira à tous les assistans. On ne

pouvoit pas se persuader qu'elle dût mourir avec si peu de mal; mais elle étoit mieux instruite de sa derniere heure. En effet le cinquieme jour de sa maladie elle expira, en faisant continuellement ces actes d'amour qui lui étoient si familiers durant sa vie. Ce fut le 27 Avril de l'an 1272, la soixantieme année de son âge.

Dieu manifesta la sainteté de cette bienheureuse fille dès le jour de sa mort : une clarté miraculeuse parut sur la maison où elle venoit d'expirer; on entendit les enfans crier par la ville : Sainte Zite est morte. Le concours du peuple fut prodigieux. Ses obseques furent un magnifique triomphe. Son corps qu'on garde à Luques dans l'Eglise de Saint-Frigdian, se voit encore sans corruption. On compte plus de cent et cinquante miracles juridiquement reconnus, et un plus grand nombre encore que le Seigneur opere tous les jours par l'intercession de cette Sainte.

L'an 1580 on ouvrit son tombeau, et l'on trouva son corps tout entier; on le mit dans une riche châsse, pour satisfaire à la dévotion du peuple. Tout le corps est couvert d'une robe de drap d'or. Son visage et ses mains qu'on voit à travers un cristal, ne feroient pas croire qu'elle fût morte.

Léon X a permis qu'on fît l'Office double de cette Sainte dans l'Eglise de Saint-Frigdian, et elle est dans une singuliere vénération à Luques.

La Messe en son honneur est celle qu'on dit d'ordinaire en l'honneur des Saintes seulement Vierges.

L'Oraison qu'on dit à la Messe est celle qui suit.

EXAUDI nos Deus, salutaris noster, et sicut de Beatæ Zitæ Virginis tuæ festivitate gaudeamus, ita pie devotionis erudiamur affectu : Per Dominum nostrum, etc.

EXAUCEZ-NOUS, ô Dieu, qui êtes notre salut, afin que comme la fête de votre sainte Vierge Zite nous cause une vraie joie, nous y recevions aussi la ferveur d'une sainte dévotion. Par Notre-Seigneur, etc.

L'EPÎTRE.

Leçon tirée de la seconde Epître de saint Paul aux Corinthiens. Chap. 10 et 11.

FRATRES : Qui gloriatur, in Domino glorietur. Non enim qui seipsum commendat, ille probatus est : sed quem Deus commendat. Utinam sustineretis modicum quid insipientiæ meæ, sed et supportate me. Æmulor enim vos Dei æmulatione. Despondi enim vos uni viro virginem castam exhibere Christo.

MES FRERES : Que celui qui se glorifie se glorifie dans le Seigneur. Car ce n'est pas celui qui se fait valoir qui mérite d'être approuvé ; mais c'est celui que Dieu fait valoir. Je souhaiterois que vous supportassiez un peu ma folie, et en effet supportez-moi ; car c'est que je suis jaloux de vous comme Dieu l'est. Aussi vous ai-je engagés à un seul Epoux, qui est Jesus-Christ, pour vous remettre entre ses mains comme une vierge sans tache.

L'Apôtre saint Paul ayant appris ce qui se passoit à Corinthe à l'occasion des faux Apôtres qui tachoient de faire perdre aux nouveaux Fidelles la confiance qu'ils avoient en lui, et l'estime qu'ils en faisoient, il leur écrivit cette seconde Lettre : elle est pour les Corinthiens, et pour tous les Fidelles de l'Achaïe : elle renferme d'excellentes instructions, singuliérement touchant la chasteté : elle a été écrite de Macédoine, et envoyée par Tite et par saint Luc l'an 57.

REFLEXIONS.

Quel pitoyable renversement d'idées et de bon sens; on se glorifie aujourd'hui en toute autre chose que dans le Seigneur. Ne se glorifier même que dans le Seigneur, c'est, au sentiment des mondains, petitesse d'esprit, désespoir, rebut, mélancolie. Tout le monde loue un homme qui a de l'ambition; l'orgueil prime par-tout ; la cupidité est la belle passion ; la plus sotte vanité se fait écouter ; elle se fait même respecter dès qu'elle est effrontée, des qu'elle est fiere ; et tout le monde

convient qu'il n'est rien de plus bas, rien de plus odieux, rien de plus méprisable que l'orgueil.

L'orgueil est toujours l'effet et la preuve d'un petit esprit : un fat s'en fait toujours accroire. On regarde en pitié un gueux qui devenu fou s'imagine d'être Prince : quand on compare un orgueilleux avec ce malade, on n'y trouve guere que du plus ou du moins.

Un bon esprit donne peu dans les fausses lueurs, sa pénétration le porte loin : un petit génie ne sort presque point de chez lui-même; et comme ses lumieres ne vont jamais au-delà de sa sphere, il ne trouve rien que de commun dans tout ce que font les autres, et n'admire que ce qu'il fait.

Certainement rien n'est plus méprisable, ni en effet plus méprisé qu'un orgueilleux; et cependant rien n'est plus avide des honneurs et des distinctions que ces animaux de gloire. On veut être estimé, et par-là même on prouve qu'on ne mérite pas de l'être. Nulle passion plus opposée à la fin qu'elle se propose, et au bien imaginaire même dont elle nous repaît, que l'orgueil; elle veut briller, primer, s'élever sans cesse au-dessus des autres : vains efforts, projets frivoles. Un orgueilleux recherche par-tout la distinction, et tout concourt à le confondre : en se fatiguant beaucoup pour rehausser excessivement son idée, il se rend la fable de toute une ville, et en particulier la risée des honnêtes gens. Si du moins on devenoit sage à ses propres dépens; mais l'orgueil aveugle : il peut bien être foulé aux pieds, mais non pas être dompté. Les déboires les plus humilians l'irritent, mais le guérissent-ils ? Chose étrange ! on s'emporte souvent par orgueil contre l'orgueil même. Ceux qui crient, ou qui écrivent le mieux contre cette passion, ne sont pas toujours brouillés avec elle; son venin se répand jusque dans ce qui lui doit servir de remede, l'orgueil se trouve quelquefois jusque dans l'humiliation. C'est cette

généralité qui nous l'apprivoise; mais une maladie populaire est-elle moins odieuse pour être plus commune. La véritable gloire, dit le Sage, suit toujours ceux qui la fuient, elle s'éloigne sans cesse de ceux qui courent après elle. C'est ainsi que Dieu prend plaisir de couvrir d'ignominie les ames superbes. L'orgueil est lui-même le châtiment et le supplice des orgueilleux. Qu'on s'épargneroit de chagrins, si chacun se rendoit un peu plus de justice! Heureux, Seigneur, qui met toute sa gloire à vous plaire! Quel homme plus digne du respect et de l'estime des hommes que celui qui vous plaît.

L'EVANGILE.

La suite du saint Evangile selon saint Matthieu. Chap. 25.

IN illo tempore: Dixit Jesus Discipulis suis parabolam hanc: Simile est regnum cœlorum decem virginibus: quæ accipientes lampades suas, exierunt obviam sponso, et sponsæ. Quinque autem ex iis erant fatuæ, et quinque prudentes: sed quinque fatuæ, acceptis lampadibus, non sumpserunt oleum secum: prudentes verò acceperunt oleum in vasis suis cum lampadibus. Moram autem faciente sponso, dormitaverunt omnes et dormierunt. Mediâ autem nocte clamor factus est: Ecce sponsus venit, exite obviam ei. Tunc surrexerunt omnes virgines illæ, et ornaverunt lampades suas. Fatuæ autem sapientibus dixerunt: Date

EN ce temps-là: Jesus dit à ses Disciples cette parabole: Le royaume des Cieux sera semblable à dix Vierges, qui prenant leurs lampes s'en allerent au-devant de l'Epoux et de l'Epouse. Cinq d'entre elles étoient folles, et cinq étoient sages; mais les cinq folles ayant pris leurs lampes ne prirent point d'huile avec elles; les sages, au contraire, avec leurs lampes prîrent de l'huile dans leurs vases. Or comme l'Epoux tardoit à venir, elles sommeillerent toutes, et se mirent à dormir. Mais sur le minuit on entendit crier: Voilà l'Epoux qui vient, allez au-devant de lui: Alors toutes ces Vierges se leverent et accommoderent leurs lampes; mais les folles dirent aux sa-

nobis de oleo vestro : quia lampades nostræ extinguuntur. Responderunt prudentes dicentes : Ne fortè non sufficiat nobis et vobis : ite potiùs ad vendentes, et emitte vobis. Dum autem irent emere, venit sponsus : et quæ paratæ erant, intraverunt cum eo ad nuptias, et clausa est janua. Novissimè verò veniunt et reliquæ virgines, dicentes : Domine, Domine : aperi nobis. At ille respondens ait : Amen dico vobis, nescio vos. Vigilate itaque, quia nescitis diem, neque horam.

ges : Donnez-nous de votre huile, car nos lampes vont s'éteindre. Les sages répondirent : De peur qu'il n'y en ait pas assez pour nous et pour vous, allez au plutôt à ceux qui en vendent et achetez-en pour vous. Pendant qu'elles alloient en acheter, l'Epoux arriva, et celles qui étoient prêtes entrerent avec lui dans la salle des noces, et on ferma la porte. Après cela les autres Vierges vinrent aussi, et dirent : Seigneur, Seigneur, ouvreznous. Mais il leur répondit : Je vous le dis en vérité, je ne sais pas qui vous êtes. Veillez donc, parce que vous ne savez ni le jour ni l'heure.

MÉDITATION.

Du péché d'omission.

PREMIER POINT.

CONSIDÉREZ que ces Vierges infortunées qui sont disgraciées étant rejetées de l'Epoux, étoient vierges, irréprochables dans leurs mœurs, respectables même par leur édifiante conduite : mais il faut remplir tous les devoirs de la justice pour être agréable à Dieu. Ce n'est pas assez de ne point commettre le mal, il faut faire tout le bien que Dieu demande de nous ; l'omission du moindre des devoirs est une faute. Ces Vierges attendoient l'Epoux ; elles avoient fait même des frais pour le recevoir avec honneur ; elles paroissent assez empressées, mais elles ont négligé de faire leurs provisions à temps ; elles avoient des lampes, mais elles n'avoient pas acheté de l'huile. Bon Dieu !

que de personnes brûlent aujourd'hui dans les enfers pour des péchés d'omission ! que de peres et de meres damnés pour avoir négligé l'éducation de leurs enfans, pour ne les avoir pas repris, par une molle et criminelle complaisance. Que de personnes constituées en dignité, réprouvées pour n'avoir pas veillé sur ceux qui dépendoient d'elles ! Elles n'ont pas commis le mal, mais elles ne l'ont pas empêché : integres, droits, désintéressés ; mais il n'ont pas empêché que leurs subalternes, que leurs Commis ne grivelassent. Cette Dame est modeste, vertueuse, édifiante, mais si elle donne trop de liberté à sa fille, si elle lui passe ces parures trop mondaines, ces airs trop enjoués, ces manieres trop libres ; si elle lui permet les spectacles, les veillées, le jeu, le bal ; ne se rend-elle pas coupable de tout le mal que sa fille fait et de celui même qu'elle la met dans le danger de faire ? Bon Dieu que de gens paroissent devant vous, chargés des dettes d'autrui.

Les Princes et les Souverains ont de grands comptes à rendre à Dieu. Que de biens à faire ; que de vertus à pratiquer ; que de devoirs à remplir : mais que de vices à réprimer ; que d'abus à corriger ; que de désordres à empêcher ! Manquer aux premiers devoirs, c'est être criminel ; et manquer aux seconds, est-on moins coupable ?

Un Prélat doit de grands exemples à son peuple et à toute l'Eglise. Plus il est élevé par son caractere, plus il doit briller par ses vertus : sa sollicitude pastorale doit l'occuper tout entier. Quel compte à rendre de son troupeau, quelle vigilance pour éloigner les loups du bercail ; quelle application pour le faire paître dans de bons pâturages ! La moindre négligence, la moindre omission sur ces articles a de terribles conséquences ; et ces omissions de si grandes conséquences, sont-elles de légers péchés ?

Mon Dieu ! que les péchés d'omission damne-

ront de gens qui se seront crus exempts de crimes! On n'a pas fait le mal qu'on étoit obligé d'éviter; mais on a omis le bien qu'on étoit obligé de faire. Le serviteur dont parle l'Evangile, n'avoit pas perdu son talent; il ne l'avoit pas fait valoir; il l'avoit enfoui : et voilà son crime. Quelle leçon importante pour bien des gens!

SECOND POINT.

Considérez que ce n'est pas toujours pour des crimes atroces qu'on renvoie les serviteurs : leur paresse, leur indolence, la pure omission de leur devoir sont la cause la plus ordinaire de leur disgrace. La justice Chrétienne, la morale de notre Religion, portent sur ces deux principes : Eviter le mal et faire le bien. Vous ne serez pas réprouvé pour avoir retenu le bien d'autrui, ou pour avoir commis des crimes énormes : mais avez-vous fait l'aumône? avez-vous assisté les pauvres de votre bien? Quels sont vos exercices de piété? quelles sont vos bonnes œuvres? Tant qu'il y aura des pauvres malades dans les hôpitaux, des malheureux dans les prisons, des pauvres honteux dans les maisons particulieres, vous aurez des devoirs de charité à remplir.

Rendez compte de votre recette. Appelés à l'état Religieux, ou à la sublime dignité du Sacerdoce, quelles obligations de perfection n'avez-vous pas contractées? que de conseils de l'Evangile sont devenus pour vous des préceptes! Sera-ce assez pour vous d'avoir gardé les seuls commandemens de Dieu? Vous êtes le sel de la terre, la lumiere du monde : suffit-il que ce sel n'empoisonne pas? ne doit-il pas préserver de la corruption? doit-il être insipide? Suffit-il que cette lumiere ne soit pas éteinte? si elle est sous le boisseau, qui répondra des faux pas de ceux-ci, et des égaremens des autres qui n'auront pas été éclairés? Péchés d'omission, que vous damnerez d'ames!

On est en place : n'est-ce que pour être placé à la tête des autres, qu'on est monté si haut ; n'est-ce pas pour être autant supérieurs en vertus, qu'on l'est en dignité ; n'est-ce pas pour faire observer ces lois et ces regles ? L'indolence et l'inaction sont-elles excusables en ce point, et ne demande-t-on point du Supérieur le bon exemple ? Les dignités sont des charges, parce qu'elles imposent de grandes obligations.

Quels devoirs plus formidables que ceux d'un Magistrat ! Arbitre de la fortune et de la vie des hommes, doivent-ils n'être que médiocrement instruits de la loi ? peuvent-ils trouver assez de temps pour leurs études indispensables, et pour leurs plaisirs ? Suffit-il d'avoir une légere teinture de science ? Si par leur ignorance, si pour n'avoir pas bien étudié le droit, si, faute de pénétration et de lumieres, un homme perd son procès, et celui-ci la vie : qui en est responsable ? Une somme d'argent avec laquelle on a acheté cet office qui demande indispensablement et tant d'esprit et tant de science, suppléera-t-elle à tout ?

Quel fonds de réflexions, Seigneur ; mais quelle abondante source de crainte et de regrets ! Plus on est distingué par sa naissance, par son rang, par ses emplois, plus les péchés d'omission sont à craindre. Combien de gens ont une délicatesse de conscience extrême sur tout ce qui porte le caractere de péché, et qui comptent pour rien les péchés d'omission dont ils sont coupables ? N'ai-je rien à me reprocher sur ce point ?

Que trop, Seigneur ! et si je ne mettois toute ma confiance en votre miséricorde, je désespérerois de mon salut : mais je compte si fort sur le secours de votre grace, que j'ose vous promettre désormais une fidélité inviolable et exacte sur tous mes devoirs ; résolu de ne rien omettre de tout ce qui peut vous plaire, et plein de confiance que vous me pardonnerez tout ce que j'ai omis.

Aspirations dévotes durant le jour.

Ab oculis meis munda me, et ab alienis parce servo tuo. Psal. 18.

Purifiez mon ame des taches que j'ai contractées par mes omissions; pardonnez-moi les péchés d'autrui dont j'ai été la cause.

Ignorantias meas ne memineris, Domine. Psal. 24.

Oubliez, Seigneur, mes inadvertances et mes péchés d'omission.

PRATIQUES DE PIÉTÉ.

1.° LES dettes muettes et accumulées ruinent les maisons les plus opulentes. On est à plaindre quand on doit beaucoup, et qu'on ne paie rien. La seule inaction nuit peut-être plus à la santé, que les exercices les plus violens. On meurt par le poison; mais il meurt encore plus de gens pour n'avoir pas voulu prendre certains remedes. L'omission d'un devoir est souvent un aussi grand mal qu'une injure. La vertu consiste à ne rien omettre de ce qu'on doit faire, et à ne rien faire de ce qui est prohibé. Quel étonnement, bon Dieu, plus accablant, que d'aller paroître devant Dieu sans fonds, et chargé de mille devoirs tous plus essentiels qui ont été négligés, oubliés, méprisés même avec connoissance ! Représentez-vous un comptable qui, paroissant devant un Juge, voit une foule de créanciers qui prouvent par de bons titres ce qui leur est dû. La conscience à l'heure de la mort fait le même office; mais avec quelle sévérité ! Prévenez un tel jugement. Bien des gens font consister la probité à ne commettre point de crimes; mais remplissent-ils tous leurs devoirs avec ponctualité ? Vous en avez de toute espece : votre état, vos emplois, votre condition, votre charge. Vous ne donnez point dans des excès, vous ne commettez point d'injustices, votre conduite est sage; mais

l'est-elle en tout ? Examinez si vous ne négligez rien. Faites-vous des aumônes en proportion de votre revenu ? donnez-vous tous les soins nécessaires à l'éducation de vos enfans ? veillez-vous suffisamment sur vos inférieurs et sur vos domestiques ? N'omettez-vous rien dans votre emploi ? il demande de l'étude, de l'application, de la capacité. Ne comptez-vous point un peu trop sur l'habileté des autres ? Vous avez des personnes qui sont chargées du soin de la famille : mais n'en êtes-vous chargé que pour vous en décharger sur autrui ? Bon Dieu ! que les péchés d'omission damneront de gens ! N'oubliez jamais dans votre examen de conscience d'insister beaucoup sur les péchés d'omission.

2.° Les personnes consacrées à Dieu ont une multiplicité de devoirs à remplir dont on ne se dispense que trop souvent, et toujours avec perte. On a des constitutions, on a des regles : que de négligences, que d'omissions ! Ces regles, dit-on, n'obligent point sous peine de peché : il est vrai ; mais est il indifférent à un Religieux d'observer ou de violer ses regles ? Dieu ne s'est pas obligé à donner indifféremment ses plus grandes graces. Peu de regles dans l'état Religieux qui n'aient quelque connexité avec l'exacte observation des vœux. C'est un piege que le démon tend à bien des Religieux imparfaits, que la pensée qu'ils ont qu'on ne peche point quand on n'observe point ses regles : cette négligence habituelle n'est jamais sans mépris. Examinez-vous dès ce jour sur cet article, et craignez ces sortes d'omissions ; elles vous feront gémir quelque jour.

VINGT-HUITIEME JOUR.

SAINT VITAL, MARTYR.

SAINT Vital, si célebre dans tout le monde Chrétien, et singuliérement en Italie, étoit de Milan, d'une ancienne et illustre famille. Quelques-uns le font le pere des saints martyrs Gervais et Protais. Ce qui est sûr, c'est qu'il étoit Chrétien avec toute sa famille; mais parce qu'il n'avoit pas eu encore occasion de faire une profession publique de sa foi et de se déclarer, il se contentoit d'assister les Chrétiens en secret, de les consoler, d'être un sujet d'admiration aux Païens même par son exacte probité, et de servir de modele aux Chrétiens, par son zele pour la foi, et par l'exemplaire régularité de sa vie.

Il avoit servi en qualité d'Officier dans les armées de l'Empereur, et s'y étoit distingué. Les emplois qu'il avoit eus dans l'armée, et le rang qu'il tenoit dans la ville, l'avoient étroitement lié avec le Consul Paulin. Celui-ci, ennemi mortel des Chrétiens, les épargnoit en bien des occasions à la priere de Vital, qu'il regardoit simplement comme un parfait honnête homme, dont la bonté s'étendoit sur tous les malheureux. A la faveur de cette réputation, et par son grand crédit, il rendoit aux Chrétiens des services insignes; il visitoit, durant le jour, ceux qui étoient en prison; et la foi, pourvoyoit à tous leurs besoins; et durant la nuit, il alloit visiter ceux qui étoient cachés sous les rochers et dans de profondes cavernes.

Paulin allant de Milan à Ravenne voulut que son ami Vital l'accompagnât : c'étoit durant la fureur de la persécution. Notre Saint ne doutant point qu'il ne pût être aussi utile aux Chrétiens de Ravenne

qu'il l'avoit été à ceux de Milan, consentit d'être du voyage. En entrant dans la ville, il apprit qu'un Chrétien nommé Ursicin, Médecin de profession, qu'on menoit au supplice, effrayé à la seule vue des tortures, des ongles de fer, et du chevalet qu'on devoit lui faire souffrir, chanceloit en la foi. Il crut qu'il ne pouvoit plus se dispenser de se déclarer, et d'aller encourager à mourir généreusement pour Jesus-Christ, celui que la crainte de la mort alloit entraîner dans l'apostasie. Animé de ce zele, il quitte brusquement le Consul, et se rend au lieu du supplice. Il trouve Ursicin à demi-vaincu! une foule de Païens l'obsédoient, et l'avoient presque persuadé de sacrifier aux Idoles. Vital, d'aussi loin qu'il put se faire entendre, fendant la presse : Et quoi, s'écrie t-il; Uursicin, généreux Confesseur de Jesus-Christ, vous pliez à la fin du combat : vous avez la couronne entre les mains, et vous l'allez laisser tomber par une vaine frayeur : vous êtes arrivé heureusement, après bien des travaux, à la fin de votre carriere, et vous reculez au moment qu'il faut triompher : vous craignez une demi-heure de tourmens, et vous vous précipitez dans des feux éternels, qui sont en même-temps tous les supplices. Seroit-il possible que vous qui étiez si habile à guérir les maux corporels, vous vous procuriez par votre lâcheté une mort éternelle. Ranimez votre foi, mon cher frere, reprenez votre premier courage; et plein de confiance en la miséricorde de Jesus-Christ, pour lequel vous mourez, achevez généreusement votre sacrifice. Ces paroles furent si efficaces, que, sans hésiter un moment, Usurcin confessa Jesus-Christ avec plus de courage que jamais, et fut couronné du martyre. Vital voulut rendre lui-même les devoirs de la sépulture au corps du saint Martyr, après quoi il se prépara lui-même au martyre.

Ce que venoit de faire notre Saint, avoit fait

trop d'éclat pour être ignoré du Consul. Celui-ci va le trouver, et lui parlant en ami : Etes-vous insensé, lui dit-il, et à moins d'être vous-même Chrétien, pouvez-vous agir comme vous venez de faire ? Que doit dire le peuple, et que pensera l'Empereur ? L'Empereur, répond le Saint, en interrompant le Consul, pensera que je suis Chrétien ; le peuple le dit déjà assez haut ; et j'avoue que je fais gloire de l'être. N'appelez pas cela folie ; mais reconnoissez, comme je suis sûr que votre bon esprit vous le fera assez connoître, reconnoissez qu'il faut être insensé, ennemi de la raison et du bon sens, d'adorer comme des Dieux des scélérats qui ne mériteroient pas d'être hommes. Il n'y a qu'un seul Dieu, et il ne peut y en avoir davantage ; et ce Dieu unique est celui qu'adorent les Chrétiens, et pour l'amour duquel ils font gloire de mourir.

Paulin parut interdit tout le temps que le Saint parla. Il aimoit Vital, il connoissoit sa probité et son bon esprit, il se sentoit frappé de son raisonnement et de son exemple, mais la passion ayant prévalu sur la raison, il ordonne qu'on le mette en prison comme Chrétien, et que par cette qualité il soit dépouillé de tous les autres titres.

On vit alors la joie de son cœur se répandre jusque sur son front. Notre saint ne se vit pas plutôt chargé de chaîne, et mêlé dans la prison avec plusieurs autres saints Confesseurs, qu'il ne put retenir les vifs sentimens d'alégresse que lui causoit son heureux sort. Sa seule présence redoubloit le courage des Martyrs, et ses discours faisoient tous les jours quelque conquête. Le juge Paulin désespérant de le pervertir, le fit tourmenter sur le chevalet avec tant de cruauté, qu'on regarda comme un miracle qu'il pût survivre à ce supplice. Tous ses os furent déboîtés, tout son corps déchiré avec des ongles de fer ; et l'inhumanité alla si loin, que les bourreaux mêmes ne purent jamais se résoudre à pousser plus loin

cette barbarie. Saint Vital n'avoit presque plus de vie, et il avoit encore assez de force pour prêcher Jesus-Christ au milieu des tourmens. Le tyran, devenu furieux par la constance inimaginable de ce grand Saint, et irrité de se voir vaincu, commanda que Vital fût mené au même lieu où Usurcin avoit été exécuté; qu'on y dressât un autel; et que s'il refusoit de sacrifier aux Dieux de l'Empire, il fût enterré tout vif à la place même de l'autel. Le Saint fut mené au supplice comme au triomphe, et sa fermeté à confesser et prêcher Jesus-Christ étant toujours plus éclatante, il fut jeté dans une fosse fort profonde, où, accablé de pierres et de terre, il alla recevoir dans le Ciel la récompense due à sa fidélité. Son martyre arriva le 27 Avril de l'an 171, selon Baronius. Au moment que le Saint expira, un Prêtre d'Apollon qui avoit le plus animé le Juge contre lui, fut possédé du démon, et tourmenté avec tant de rage, qu'il ne cessa de crier jour et nuit : Tu me tourmentes, Vital, tu me brûles : jusqu'à ce qu'au septieme jour, ne pouvant plus supporter l'ardeur dont il étoit embrasé, il se jeta dans une riviere où il se noya.

On voit à Ravenne une des plus magnifiques Eglises du monde sous le nom de ce Saint, qui a été bâtie sur le lieu, où l'on tient par tradition qu'il avoit souffert le martyre. On y conserve ses reliques dans un magnifique tombeau; on en montre encore quelques portions à Lille, à Boulogne et à Prague.

On célebre encore en ce jour la mémoire de sainte Valérie, femme de saint Vital, laquelle retournant de Ravenne à Milan, après la mort glorieuse de son mari, elle fut assommée en chemin par des paysans idolâtres, qui vouloient l'obliger de manger des viandes qu'ils avoient offertes aux Idoles; mais leur ayant répondu qu'elle étoit Chrétienne, et qu'elle avoit horreur de tout ce qui étoit immolé à leurs fausses divinités, elle fut

si cruellement bâtonné, qu'ayant été portée à Milan à demi-morte, elle y rendit son bienheureux esprit à Dieu, deux jours après, et est honorée comme martyre.

La Messe de ce jour est en l'honneur de ce Saint.

L'Oraison qu'on dit à la Messe, est celle qui suit.

PRÆSTA quæsumus, omnipotens Deus, ut qui beati Vitalis Martyris tui natalitia colimus, intercessione ejus in tui nominis amores roboremur. Per Dominum, etc.

FAITES, s'il vous plaît, ô Dieu tout puissant, que célébrant la naissance au Ciel du Bienheureux Vital votre Martyr, nous soyons, par son intercession, fortifiés en l'amour de votre Nom. Par Notre-Seigneur, etc.

L'ÉPÎTRE.

Leçon tirée du Livre de la Sagesse. Chap. 5.

STABUNT Justi in magna constantia adversùs eos, qui se angustiaverunt, et qui abstulerunt labores eorum. Videntes turbabuntur timore horribili, et mirabuntur in subitatione insperatæ salutis, dicentes intra se, pœnitentiam agentes, et præ angustia spiritûs gementes: Hi sunt quos habuimus aliquando in derisum, et in similitudinem improperii. Nos insensati visam illorum estimabamus insaniam, et finem illorum sine honore: ecce quomodo computati sunt inter filios Dei, et inter Sanctos sors illorum est.

LES justes s'éleveront avec une grande hardiesse contre ceux qui les auront accablés d'afflictions; et qui leur auront ravi le fruit de leurs travaux. Les méchans à cette vue seront saisis de trouble et d'une horrible frayeur, ils seront surpris d'étonnement, en voyant tout d'un coup, contre leur attente, les justes sauvés. Ils diront en eux-mêmes, étant pénétrés d'un vif regret, et jetant des soupirs dans le serrement de leurs cœurs: Ce sont-là ceux qui ont été autrefois l'objet de nos railleries, et que nous donnions pour exemple de personnes dignes de mépris. Insensés que nous étions, leur vie nous paroissoit une folie, et leur mort honteuse: et cependant les voilà élevés au rang des enfans de Dieu, et leur partage est avec les Saints.

Le Livre de Salomon, intitulé Livre de la sagesse, en est si rempli, que saint Augustin l'appelle le Livre de la Sagesse chrétienne. Ce Livre est élevé et touchant; il inspire un profond respect pour Dieu, un grand mépris de ce qui paroît le plus estimable dans le monde; et il fait un portrait vif et ressemblant du malheureux état et du désespoir où se trouveront les méchans quand ils paroîtront devant Dieu.

RÉFLEXIONS.

Les Justes s'éléveront avec une grande hardiesse. Les libertins ont eu le dessus durant la vie; ils ont primé, ils se sont élevés sur la terre, tandis que les justes vivoient dans une humiliante obscurité. Il est bien raisonnable que la condition ayant changé, on change de place et de ton. Le monde est la région des passions; elles y regnent avec fierté, avec empire: tout plie devant les mondains. La vertu chrétienne y est trop étrangere pour y faire fortune: on n'entend pas son langage, on est trop opposé à ses maximes pour y être goûtées: c'est encore lui faire grace que d'en faire le sujet de la raillerie. On plaisante sur son air modeste, sur sa retenue et sur son recueillement, sur la régularité de ses mœurs et la dureté de sa vie. Un silence religieux, une patience muette fait toute la défense des gens de bien. Nul des mondains qui ose prendre leur parti. A la vérité leur conduite fait leur apologie: mais le tumulte du monde et la voix des passions empêchent qu'on ne l'entende. La plupart des élus de Dieu vivent dans la poussiere et meurent dans l'obscurité; tandis qu'un grand nombre de libertins insultent à la piété jusqu'à la fin de la vie: et quelle justice lui rendent-ils la plupart en mourant

Stabunt justi. Mais enfin chacun a son tour. Il y a un tribunal où les justes sont écoutés, où on leur rend justice; ils y trouvent des juges équita-

bles ; leur conscience, et même celle des mondains plaident leur cause ; ils paroissent avec confiance : ces hommes si obscurs, si humiliés, si timides y paroissent avec hardiesse ; la religion les autorise ; Dieu même est leur appui. Et que deviennent ces hommes si vains, ces esprits si enjoués, ces femmes mondaines si fieres ? la frayeur les saisit, la honte les accable, leur égarement les confond : *Videntes turbabuntur timore horribili, et mirabuntur* : Ils seront étonnés, ils seront étourdis à la vue, au seul souvenir de la félicité des Saints ? Et quoi ! ces personnes si retirées ; ces femmes pieuses si oubliées ; ces gens pauvres si méprisés ; ces personnes religieuses que nous regardions comme ensevelies ; ces dévots pour qui nous avions un souverain mépris, à qui nous donnions un ridicule outrageant ; ces gens de bien que le monde traitoit si mal, et qui sont devenus la fable : *Ecce quomodo computati sunt inter filios Dei* : Les voilà au nombre des enfans de Dieu ; les voilà devenus l'objet de l'estime et de la vénération publique : le ciel est leur héritage, Dieu leur partage ; leur sort est parmi les enfans de Dieu : *Hi sunt.* Oui, tel est le sort de cet homme enseveli dans les adversités ; de cette pauvre servante si maltraitée, de cet homme de bien opprimé : *Nos insensati* ! Quelle a été notre extravagance ! Ainsi rend-on justice tôt ou tard à la vertu ; ainsi raisonnera un jour ce jeune étourdi, cet homme sans religion ; cette femme enivrée de l'esprit du monde, qui craint aujourd'hui de faire toutes ces réflexions, ou de les entendre, de peur qu'elles ne troublent sa damnable sécurité. *Nos insensati* ! Cruel aveu à qui attend à le faire à la fin de la vie ? Reconnoître qu'on n'a pas été sage, quand on a encore le temps de le devenir, c'est sagesse ; mais reconnoître seulement qu'on s'est égaré quand il n'est plus temps d'en revenir, c'est désespoir.

L'EVANGILE.

La suite du saint Evangile selon saint Jean.

Chap. 15.

IN illo tempore : Dixit Discipulis suis : Ego sum vitis vera : et Pater meus Agricola est. Omnem palmitem in me non ferentem fructum, tollet eum : et omnem qui fert fructum, purgabit eum, ut fructum plus afferat. Jam vos mundi estis propter sermonem, quem locutus sum vobis : Manete in me, et ego in vobis. Sicut palmes non potest ferre fructum à semetipso, nisi manserit in vite : sic nec vos, nisi in me manseritis. Ego sum vitis, vos palmites : qui manet in me, et ego in eo, hic fert fructum multum : quia sine me nihil potestis facere. Si quis in me non manserit : mittetur foràs sicut palmes, et arescet, et colligent eum, et in ignem mittent et ardet. Si manseritis in me, et verba mea in vobis manserint : quodcunque volueritis petetis, et fiet vobis.

EN ce temps-là : Jesus dit à ses Disciples : Je suis la véritable vigne, et mon Pere est celui qui la cultive. Toute branche qui sera en moi sans porter de fruit, il l'ôtera ; et toutes celles qui portent du fruit, il les nettoiera, afin qu'elles portent plus de fruit. Pour vous, vous êtes déjà nets à cause de ce que je vous ai dit : Demeurez en moi, et je demeurerai en vous. Comme la branche ne peut d'elle-même porter de fruit qu'elle ne demeure unie à la vigne, ainsi vous n'en pouvez point porter que vous ne demeuriez unis à moi. Je suis la vigne, et vous êtes les branches : celui qui demeure en moi, et en qui je demeure, porte beaucoup de fruit ; car sans moi vous ne pouvez rien faire. Si quelqu'un ne demeure pas en moi, il sera jeté dehors comme le sarment, et il deviendra sec : on le ramassera, on le jettera au feu, et il brûlera. Si vous demeurez en moi, et que mes paroles demeurent en vous, vous demanderez tout ce qu'il vous plaira et vous l'obtiendrez.

MÉDITATION.

De la Durée infinie des peines de l'Enfer.

PREMIER POINT.

CONSIDÉREZ que quelque affreuse que soit l'image que nous nous formons de l'enfer, quelque épouvantable que soit l'idée que nous pouvons avoir de cette éternité malheureuse, tout ce que nous en pensons est peu, n'est presque rien par rapport à ce qui est assemblage, réunion, complication de tous les maux, et de tous les maux dans l'excès. Douleurs sans relâche, regrets sans bornes, repentirs sans mesure, durée sans fin, éternité, infinité de supplices ! tout cela se trouve dans l'enfer; mais l'enfer est encore quelque chose de plus horrible, de plus épouvantable que tout cela.

Ces vérités sont effrayantes : mais quelque terribles, quelque épouvantables qu'elles soient, ce sont des vérités. La rigueur, l'universalité de ces tourmens, cette durée est quelque chose d'incompréhensible : il est cependant encore plus difficile de comprendre comment un pécheur peut accorder la croyance de cette éternité malheureuse avec le péché qu'il commet.

Hélas ! on n'a pas le courage, dit-on, de penser à cette effroyable éternité : il est vrai que cette pensée effraie les plus résolus; qu'elle épouvante les ames même les plus saintes; mais pour n'y penser pas, la chose est-elle moins certaine et moins terrible ? les châtimens que je mérite, en seront-ils moins éternels ?

A cette éternité de tourmens, ajoutez une éternité de regrets. Etre malheureux par nécessité, c'est un sort bien triste; mais n'être malheureux que par sa faute, que parce qu'on le veut, c'est une folie qui n'a d'exemple que dans notre damnation.

L'ame ressent alors toute la rigueur de ses peines ; elle en goûte à loisir toute l'amertume ; la raison même en aiguise la pointe, et livre l'ame en proie aux plus vifs et aux plus désespérans regrets. O Dieu, quel supplice !

Un damné souffre, et son propre esprit lui sert de tyran : immuablement attaché à l'objet qui l'a détourné de sa fin, il voit sensiblement le vide de ces biens volages qui l'ont trompé, le faux brillant d'une fortune imaginaire qui l'a ébloui, le poison de ces fades plaisirs qui l'ont séduit. Il sent d'une maniere vive et piquante le ridicule de sa conduite, les erreurs de ses caprices, la vanité, la malignité de ses désirs. En vain fait-il des efforts pour détourner ses yeux et son imagination de ces tristes objets dont la vue rend ses chagrins toujours plus amers, plus piquans, plus aigres : l'objet est fixe, et l'esprit y est inséparablement attaché.

De là ces regrets cuisans et éternels. J'ai pu ne pas être damné ; et je n'ai pas voulu prendre les moyens de ne pas l'être. J'ai pu être éternellement heureux ; et il ne m'a pas plu de me servir des moyens que j'avois pour le devenir. J'ai pu faire mon salut, j'en ai eu même plusieurs fois la pensée ; j'avois formé la résolution de le faire, et je ne l'ai pas fait. Un tel et un tel avoient-ils plus d'intérêt que moi de ne se pas perdre ; avoient-ils plus de moyens d'éviter l'enfer ; avoient-ils moins d'obstacles pour faire le bien ? Le Ciel n'étoit pas à un plus haut prix pour moi que pour eux : ils ont fait leur salut, et je n'ai pas voulu faire le mien, et je suis damné.

Ah ! si j'eusse fait toutes ces réflexions lorsque j'étois en état d'en profiter ! Hélas ! je les ai faites ; j'ai prévu même le regret que j'aurois éternellement de les avoir mal faites ; et je n'en ai pas profité, et j'ai à présent ce regret ; et ce regret sera éternel. Comprenez toute l'amertume de cette rage. O mon Dieu ! que votre vengeance est ter-

rible ; mais qu'elle est juste, et que notre malice a un grand fonds !

SECOND POINT.

Considérez que les réflexions qu'on est contraint de faire éternellement dans l'enfer, ne sont pas le moindre supplice.

Insensé par libertinage, impie par cabale, par compagnie et par humeur, je regardois en pitié, dit un damné, ceux que la pensée de l'éternité rendoit plus sages. Que de mauvaises plaisanteries sur leur réforme, sur la régularité de leurs mœurs, sur leur délicatesse de conscience ! Je les raillois de ce qu'ils ne vouloient pas être ce que j'étois : et à présent que ne voudrois-je pas donner pour être ce qu'ils sont ! Je faisois l'esprit fort en faisant semblant de ne rien croire ; je reçois à présent le fruit de mon incrédulité. Le Ciel est leur partage, et l'enfer est le mien : ils sont Saints, et je suis damné, et j'ai pu être Saint, et éternellement je me souviendrai que j'ai pu l'être ; et éternellement je penserai que si je ne le suis pas, c'est parce que je n'ai pas voulu l'être. Je pouvois être Saint : Ah ! si je l'étois à présent ! mais je ne le suis pas ; mais je ne puis plus l'être, et j'aurai éternellement le regret dévorant de ne l'être pas.

Penser éternellement au sang et à la mort du Rédempteur, à l'efficace des Sacremens, à la multiplicité des secours, à la facilité de tant de moyens ; et n'y penser que pour avoir toujours présent à l'esprit le bon usage qu'on en devoit faire, les avantages qu'on en auroit tirés, et la perte infinie qu'on a faite, par l'abus libre et volontaire de tous ces biens.

Mon Dieu ! qu'un regret éternel est un crueltourment ! C'est proprement le supplice de l'esprit et du cœur tout ensemble : mais quelle douloureuse impression ne fait pas sur une ame le triste souvenir de la courte et presque imperceptible durée de ces courts et

et vains plaisirs qui l'ont plongée dans cet abyme de malheurs. Hélas! qu'est-ce qu'une vie de quatre-vingts ans, comparée à cette épouvantable éternité? c'est moins qu'un point indivisible comparé à tout ce vaste univers.

De là cette éternité de repentirs, qui n'est que ce regret éternel, accompagné d'une haine furieuse contre sa propre liberté, dont on a fait un si méchant usage; d'une colere ardente contre la bassesse de ces passions, dont on a été la victime; d'une douleur vive et aiguë, par les châtimens horribles qu'on souffre, et qu'on mérite si bien de souffrir.

Si un réprouvé pouvoit oublier quelquefois le sujet de son repentir, il auroit un supplice de moins; mais tout y est présent à l'esprit, et le cœur y trouve continuellement dans ces réflexions de l'esprit un horrible supplice. Comprenez la pointe de ces retours amers.

Pour ne pas déplaire à un certain nombre de gens oisifs, la plupart décriés, tous sans mérite, j'ai déplu à Dieu, et je me suis damné!

Pour déplaire à quelques libertins à qui j'avois tant de raisons de déplaire, j'ai désobéi à mon Dieu, à qui indispensablement je devois plaire, et je me suis damné!

Pour ne pas désobliger des amis de débauche, de qui je ne devois jamais rien attendre, je me suis attiré l'inimitié de Dieu, et je me suis damné!

Pour laisser des grands biens à ceux qui devoient me survivre, et qui devoient en faire un si méchant usage, j'ai négligé mon salut, et je me suis damné!

Pour acquérir un vain titre d'honneur, qui est enseveli avec moi, j'ai perdu le Ciel! hélas! j'ai tout perdu, et je me suis damné! Enfin, pour quelques heures de divertissemens et de fades plaisirs que j'ai pris par humeur, par compagnie, par respect humain, pour faire plaisir aux autres, j'ai sacrifié mon bonheur éternel, j'ai perdu mon ame,

je me suis damné ! Cette personne si modeste, si retirée, si mortifiée est sauvée, et je suis damné ! Ce parent, cet ami, cette sœur religieuse, sont à présent dans le Ciel, le bonheur éternel est leur partage ; je pouvois avoir la même destinée, et je suis damné ! Ainsi pense, ainsi parle, ainsi se repent inutilement dans l'enfer un réprouvé. Combien de ceux qui feront cette méditation parleront un jour de même ! Ne permettez pas, Seigneur, que ce malheur m'arrive ; et puisque vous me donnez le temps de prévenir ces éternels regrets, donnez-moi la grace de les éviter.

Aspirations dévotes durant le jour.

Miserere mei Deus, secundùm magnam misericordiam tuam. Psal. 50.

Ayez pitié de moi, ô mon Dieu ; mais comme je suis le plus grand des pécheurs, c'est aussi votre plus grande miséricorde que j'implore.

Adjuva me Domine Deus meus : salvum me fac secundùm misericordiam tuam. Psal. 108.

Secourez-moi, Seigneur, mon Dieu ! et par votre infinie miséricorde, préservez-moi de ce malheureux état !

PRATIQUES DE PIÉTÉ.

1.° CROIRE l'éternité malheureuse, et ne la pas craindre, c'est impiété : craindre la malheureuse éternité, et n'y pas penser continuellement, c'est folie : penser à l'éternité malheureuse, et ne se pas convertir, c'est une marque visible de réprobation. Chose étrange ! la seule pensée de cette effroyable éternité fait frémir ; et de peur d'en être touché on en éloigne la pensée. Pour vous, rappelez-la souvent ; passez peu de jours sans penser au malheur de ceux qui, ensevelis dans cette horrible éternité, n'ont plus d'espérance d'avoir jamais le moindre soulagement dans leurs souffrances. Combien de ceux

à qui vous avez succédé, dont vous habitez les maisons, dont vous possédez les charges et les terres, sont perdus dans cette effrayante éternité. Rendez-vous familieres ces réflexions : elles sont toutes salutaires.

2.° N'oubliez pas la pratique suivante. Lorsque vous souffrirez quelque douleur, quelque incommodité, goutte, migraine, colique, mal de dents, etc., pensez quel supplice ce seroit pour vous de souffrir la même douleur durant un an, six ans, vingt-cinq ans, sans avoir le moindre soulagement, le moindre intervalle, une colique aiguë, un mal de dents vif et piquant, jour et nuit, sans repos, sans relâche, durant trente ans. O Dieu, quel supplice ! Être seulement couché immuablement, sans pouvoir jamais changer de place durant trente ans ; le supplice est insupportable, il est affreux : que sera-ce de souffrir tous ces maux tout à la fois, tous dans l'excès, et avec ceux-là tous les autres, et les souffrir tous durant toute l'éternité. Peu de pratiques de piété plus utiles, peu qui puissent être plus en usage, et avec plus de fruits.

VINGT-NEUVIEME JOUR.

SAINT PIERRE, MARTYR.

SAINT Pierre un des premiers Martyrs que l'Ordre célebre des Freres Prêcheurs a donné à l'Eglise, naquit à Verone en Lombardie vers l'an 1205, de parens infectés de l'hérésie des Catares ou Manichéens; mais le Seigneur qui le destinoit pour en être le fléau, le préserva, par une providence singuliere, de la contagion au milieu même d'une famille qui en étoit toute infectée.

On eût dit qu'il étoit né avec une aversion naturelle des maximes de cette abominable secte et de

ceux qui vouloient les lui inspirer. Prévenu d'une grace secrete, avant même qu'il fût en âge de se servir de sa raison, il méprisoit également les caresses, les sollicitations, les menaces et les coups de ceux qui n'avoient rien tant à cœur que de lui inculquer de bonne heure les élémens de leur hérésie.

Son pere regardant l'éloignement qu'avoit son fils pour toutes les leçons de la secte, comme de petites mutineries d'enfant, qu'il se flattoit bien de corriger dans un âge plus mûr, se résolut de l'envoyer à l'école chez un Maître Catholique, parce qu'il n'y en avoit point dans Verone de Manichéen. Le jeune Pierre âgé pour lors de sept ans seulement, apprit avec une facilité surprenante tout ce qui étoit conforme à notre Religion, et singuliérement le Symbole des Apôtres, comme on l'enseigne dans l'Église. Un de ses oncles furieusement entêté des erreurs de la secte, l'ayant un jour rencontré, lui demanda de lui rendre compte de ce qu'il avoit appris à l'école. L'enfant lui récita le *Credo*. L'hérétique indigné a beau le reprendre, l'interrompre, le menacer; l'enfant sans se troubler continue : et il ne fut jamais possible à l'oncle de le faire taire, qu'il n'eût achevé de réciter l'abrégé de ce qu'il croyoit. L'hérétique ne fut pas seulement surpris; tout furieux il court en colere chez son frere, et lui racontant son aventure, il lui prédit que si l'on n'y remédie sur l'heure, cet esprit seroit un jour dangereux pour la secte. Il lui dit que pour aller au-devant de tout, il falloit l'empêcher d'étudier.

Soit que son pere fût fort indifférent en fait de religion; soit qu'il crût qu'il lui seroit toujours aisé de ramener son fils, il ne fit qu'en rire; et bien loin de vouloir le priver de l'étude, voyant qu'il avoit l'esprit excellent, il l'envoya étudier à l'Université de Bologne, et n'oublia rien pour le rendre savant.

Le jeune Pierre le devint en peu de temps: mais les progrès qu'il fit dans la science des Saints furent encore plus merveilleux que ceux qu'il fit dans les Belles-Lettres. La corruption étoit effroyable parmi la jeunesse de cette Université; et il est probable que le pere hérétique, en y envoyant son fils, crut que la licence des mœurs lui feroit bientôt perdre toutes les impressions qu'il avoit eues de la Doctrine Catholique. Mais Dieu qui avoit garanti l'esprit de Pierre du poison de l'hérésie à Verone, lui conserva la pureté de cœur à Bologne, et prit un soin tout visible de l'innocence de ses mœurs.

Sa piété croissant avec l'âge, il sentoit croître la crainte des dangers. Il en découvroit tous les jours de nouveaux; la vivacité, le brillant même de son esprit, son âge, son air, sa qualité, ses belles manieres, tout tendoit des pieges à son innocence; il résolut de la mettre à l'abri.

L'Ordre si saint et si célebre des Freres Prêcheurs, qui ne faisoit alors que de naître, paroissoit déjà à tout le monde un port sûr du salut, et un asile très-propre à mettre à couvert des tempêtes du siecle. Notre Saint n'eut pas plutôt connu ce nouvel Institut, qu'il résolut de l'embrasser. Il va se jeter aux pieds du saint Fondateur, et le conjure de le recevoir sous sa discipline.

Quoiqu'il n'eût alors que quinze ans, saint Dominique découvrit en lui tant d'innocence, des qualités si rares et une vocation si marquée, qu'il le reçut dans son Ordre, dont il prévit bien qu'il seroit un jour l'ornement. Pierre confirma bientôt les sentimens qu'avoit eus de lui le saint Fondateur; jamais Novice ne commença avec tant de ferveur. Quelque parfaits que fussent les exemples qu'il avoit devant les yeux, dans une Communauté où tout étoit modele; il se proposa de les imiter, et fit même des efforts extraordinaires pour les surpasser dans le chemin de la perfection.

Se laissant emporter à son zele, il donna aisément dans des excès. Sa vie ne fut plus qu'un jeûne continuel; et à peine permettoit-il que l'accablement interrompît pour quelques momens ses veilles. Un tempérament si délicat dans un âge si tendre, succomba bientôt sous de si accablantes austérités. Le Novice tomba dans une maladie si dangereuse, qu'on désespéra de sa santé. L'on ne douta point que les excès de son abstinence n'en fussent la cause, lorsqu'on s'aperçut que les conduits des alimens s'étoient si fort rétrécis, qu'on avoit de la peine à lui faire prendre de la nourriture. Sa santé cependant se rétablit; et sa Profession n'auroit fait qu'augmenter les excès de sa ferveur, si l'on n'y eût mis des bornes.

Les progrès qu'il fit dans l'étude des Sciences, répondirent à ceux qu'il faisoit chaque jour dans l'étude de la vertu. Aussi saint que savant, il fut bientôt en état de répandre les ardeurs de son zele sur tous les peuples. On découvrit en lui un talent éminent pour la chaire, une éloquence mâle et persuasive, une onction qui amollissoit les cœurs les plus durs. La Prêtrise où il fut élevé perfectionna et sa vertu et ses talens. La réputation de notre Saint faisoit déjà du bruit dans toute l'Italie, lorsque Dieu voulut le mettre à couvert des traits de la vanité par une des plus mortifiantes humiliations.

Le saint Religieux étoit à Come ville du Milanez, où Dieu le favorisoit des plus grandes graces. Les douceurs célestes dont il le combloit dans ses sublimes contemplations, le portoient à s'entretenir familiérement avec Dieu dans ses communications intimes. Quelques personnes, ou trop zélées, ou trop jalouses, s'imaginerent entendre la voix de quelque femme avec qui notre Saint s'entretenoit. L'accusation fut accompagnée de circonstances si plausibles, qu'il fut blâmé publiquement de son indiscrétion prétendue : car sa vertu ne permettoit

pas qu'on crût autre chose de lui, sinon qu'il avoit eu l'imprudence de laisser entrer quelque femme pieuse dans sa cellule pour entendre sa confession. Il contribua lui-même plus que personne à sa condamnation : car étant interrogé par le Supérieur en présence des Freres, se prosternant en terre, il ne répondit jamais autre chose, sinon qu'il étoit pécheur, et qu'il demandoit pénitence. On la lui imposa ; après quoi il fut relégué au Couvent d'Iési dans la Marche d'Ancone, et interdit de la prédication.

Une mortification si humiliante n'épura pas seulement sa vertu, elle lui donna tout le loisir de goûter les douceurs célestes dans sa retraite. La priere et l'étude occupoient tout le temps que sa charité pour ses Freres ne lui faisoit pas employer aux exercices les plus vils. Mais dans le temps qu'il goûtoit le plus son humiliation, Dieu rendit justice à son innocence : on reconnut qu'on l'avoit accusé à faux ; on le rappella ; il fut rétabli avec honneur dans ses premieres fonctions, et ce rétablissement fut pour lui la plus dure de toutes les épreuves.

Employé à la prédication, il devint d'abord l'Apôtre de l'Italie : la Romagne, la Marche d'Ancone, la Toscane, le Boulenois et le Milanez ressentirent bientôt les fruits de sa mission. Il ne paroissoit jamais en chaire que les plus endurcis ne fussent touchés, les plus grands pécheurs convertis, et que tout l'auditoire ne fondît en larmes. Les peuples sortoient des villes, et venoient en foule au-devant de lui. Nul pécheur, nul hérétique même qui pût résister et à la force de ses raisons, et à l'énergie de ses discours, et à la vertu toute puissante de ses exemples.

Puissant en paroles et en œuvres, il n'eut pas plutôt prêché à Florence, que les hérétiques qui jusqu'alors avoient triomphé, n'oserent plus paroître en public : il porta même les Catholiques à

se croiser pour les chasser du pays ; et en moins de six ans toute la Toscane fut Catholique. Il ne poursuivit pas avec moins de zele, ni avec moins de succès les pécheurs, et les hérétiques dans le Milanez. Son auditoire ne pouvant plus se renfermer dans les Eglises, il étoit obligé de prêcher dans les places, les rues et les champs. Son arrivée étoit toujours prévenue par la foule du peuple qui sortoit des villes : on le recevoit en entrant au son de toutes les cloches. On fut contraint à Milan de lui faire une chaire fermée et portative, pour l'empêcher d'être étouffé par la presse, et pour pouvoir le transporter d'un lieu à un autre après son sermon.

Il ne prêcha jamais qu'il ne fît des conversions miraculeuses. Il ne se montroit jamais en public qu'il ne fît beaucoup de miracles. Les hérétiques comprenant qu'ils alloient être exterminés par ce nouvel Apôtre, eurent recours à la ruse. Le Chef du parti les ayant assemblés : Vous voyez bien, leur dit-il, que la réputation qu'il s'est acquise par de faux miracles, parmi ce peuple insensé, va perdre notre secte ; il n'y a pas de temps à perdre, et voici ce que j'ai imaginé : Vous voyez que je me porte bien, je vais cependant contrefaire le malade, et me glissant parmi la foule, je le prierai comme les autres de me rendre la santé. Il ne manquera pas de me mettre la main sur la tête ; et avec un signe de croix, de me dire que je suis guéri. Alors je crierai à l'imposture, et je découvrirai au peuple la fourberie de son Prédicateur.

L'artifice fut approuvé, et il fut bientôt mis en usage, mais à la honte du parti. Ce fourbe s'étant présenté : Je prie Jesus-Christ, s'écria le Saint, de vous donner la santé si vous êtes malade ; mais de vous rendre malade si vous nous trompez. A ce moment l'hérétique tombe de foiblesse, et se trouve saisi d'une fievre si ardente qu'on ne crut pas qu'il vît la fin du jour. Alors publiant lui-même sa fourberie, il prie le Saint d'avoir pitié

de son ame, fait abjuration de l'hérésie, et recouvre une double santé.

On ne peut dire toutes les merveilles que Dieu fit par son serviteur pour confondre les hérétiques. On vit les Docteurs de la secte devenir muets subitement en présence du Saint; on vit toutes les ruses du démon rendues inutiles par ses prieres; et tout l'enfer eut beau frémir contre le Frere Pierre de Verone, car c'est ainsi que le nommoient les hérétiques, le saint Prédicateur de l'Evangile confondit tous les hérétiques, et triompha de tout l'enfer.

Sa foi animée de l'amour ardent qu'il avoit pour Jesus-Christ, et de la plus tendre dévotion envers la sainte Vierge, devenoit chaque jour plus vive et plus puissante. On le voyoit tous les jours à l'autel fondre en larmes; et il ne récitoit jamais le Rosaire qu'il ne reçût de nouvelles faveurs du Ciel.

Vers l'an 1233, le Pape Grégoire XI voyant les tristes progrès que faisoit l'hérésie, et connoissant la vertu, le savoir et le zele de notre Saint, le fit Inquisiteur général en Italie. Ce Tribunal si saint, l'un des plus fermes boulevarts de la Foi, la sentinelle de la Religion, la terreur de tous les hérétiques, contre lequel ils se sont toujours déchaînés, et auquel l'Espagne, le Portugal et l'Italie doivent le bannissement perpétuel de l'erreur et la propre extinction des hérésies : ce saint Tribunal ne reçut jamais plus d'éclat et ne parut jamais plus redoutable aux ennemis de Jesus-Christ que quand saint Pierre fut à sa tête. L'hérésie en frémit, sur-tout lorsqu'Innocent IV eut confirmé notre Saint dans cet important emploi Son zele augmentant avec son autorité, il poursuivit l'hérésie jusque dans son fort; et sans lui laisser le temps de se retrancher, il entreprit de la chasser de l'Italie.

Quelque ardent, quelque vigoureux cependant que fût son zele, il ne fut jamais trop violent ni

amer. La douceur de Jesus-Christ fit toujours en partie son caractere ; il cherchoit le salut de l'hérétique, et non pas sa mort. La charité cependant de l'Inquisiteur ne put jamais calmer les alarmes des hérétiques. Ils virent bien qu'ils n'avoient point de bonne composition à attendre sans leur conversion. Obstinés à ne se point convertir, ils conjurerent sa perte.

Leur dessein ne fut pas inconnu au saint Inquisiteur : Je sais, dit-il un jour en prêchant, je sais que les ennemis de Jesus-Christ et de son Eglise ont mis ma tête à prix d'argent ; c'est le plus grand bonheur qu'ils puissent me procurer que de répandre mon sang pour la Foi, et c'est la grace que je demande à Dieu depuis long-temps tous les jours à la Messe : mais j'espere qu'ils ne gagneront rien en m'ôtant la vie ; je leur ferai une plus rude guerre après ma mort.

Les Chefs de ces hérétiques qui demeuroient à Milan, ayant appris que le Saint revenoit du Couvent de Como dont il étoit Supérieur, et où il étoit allé passer les fêtes de Pâques, aposterent deux assassins pour le tuer. Ces misérables étant convenus du prix, furent l'attendre sur le chemin de Como à Milan, entre Barlassina et Giussano. L'un deux nommé Carin l'ayant joint dans le temps qu'il prioit Dieu, lui déchargea sur la tête deux coup de hache, dont il le crut mort. Le Saint renversé, par terre, et nageant dans son sang, ramassant tout ce qui lui restoit d'esprit et de force, récita le Symbole de la Foi, tandis que l'assassin perçoit le compagnon du Saint appelé Frere Dominique. Voyant que le saint Martyr s'étoit relevé sur ses genoux pour achever son Symbole de Foi et recommander son ame à Dieu, il retourna à lui, et lui enfonçant l'épée dans le côté, lui procura par une si glorieuse mort la précieuse couronne du martyre. Ce fut le 29 Avril de l'an 1252, et la quarante-sixieme année de son âge.

Le corps du Saint fut transporté à Milan, et enterré avec une pompeuse solennité dans l'Eglise de Saint-Eustorge, possédée par les Religieux de son Ordre. Sa mémoire devint d'abord si glorieuse par les grandes merveilles que Dieu opéra à son tombeau par son intercession, que le Pape Innocent IV le mit solennellement au nombre des Saints avant même l'anniversaire de sa mort, et publia le décret de sa canonisation à Pérouse la même année. On leva son corps, et après l'avoir laissé pendant quelques jours exposé à la vénération publique, on l'enferma dans un tombeau de marbre. L'an 1340, on fit une seconde translation de ce saint Corps durant le Chapitre général des Dominicains à Milan, et l'on mit ses Reliques dans un tombeau neuf de marbre, beaucoup plus magnifique que le premier, placé dans une Chapelle basse très-riche. L'an 1651, les Révérends Pères Dominicains firent une nouvelle translation de son chef, enchâssé très-richement dans un reliquaire d'or et de cristal, qu'on conserve dans une des plus magnifiques Chapelles.

La Messe de ce jour est en l'honneur de ce Saint.

L'Oraison qu'on dit à la Messe est celle qui suit.

PRÆSTA, quæsumus omnipotens Deus, ut Beati Petri Martyris tui fidem congruâ devotione sectemur : qui pro ejusdem fidei dilatatione, martyrii palmam meruit obtinere. Per Dominum nostrum, etc.

FAITES, s'il vous plaît, ô Dieu tout-puissant, que nous imitions avec une dévotion convenable la foi du Bienheureux Pierre votre Martyr, lequel pour la propagation de la même foi, a mérité d'obtenir la palme du martyre. Par Notre-Seigneur, etc.

L'EPÎTRE.

Leçon tirée de la seconde Epître du Bienheureux Paul Apôtre, à Timothée. Chap. 2.

CARISSIME : Memor esto Dominum nostrum Jesum Christum resurrexisse à mortuis ex semine David, secundum Evangelium meum, in quo laboro usque ad vincula, quasi malè operans : sed verbum Dei non est alligatum. Ideò omnia sustineo propter electos, ut et ipsi salutem consequantur, quæ est in Christo Jesu, cum gloria cœlesti. Tu autem assecutus es meam doctrinam, institutionem, propositum, fidem, longanimitatem, dilectionem, patientiam, persecutiones, passiones : qualia mihi facta sunt Antiochiæ, Iconii, et Lystris : quales persecutiones sustinui, et ex omnibus eripuit me Dominus. Et omnes qui piè volunt vivere in Christo Jesu persecutionem patientur.

MON très-cher Fils : Souvenez-vous que Jesus-Christ qui est descendans de David est ressuscité conformément à l'Evangile que je prêche ; pour lequel je souffre jusques à être dans les fers comme un criminel : mais la parole de Dieu n'est point captive. Dans cette vue j'endure tout pour les Elus, afin qu'eux-mêmes ils obtiennent aussi le salut qui est en Jesus-Christ, et la gloire céleste. Vous êtes au reste, bien instruit de ma doctrine, de ma conduite, de mes desseins, de ma foi, de ma constance, de ma charité, de ma patience, de mes persécutions, de mes souffrances ; de ce qui m'est arrivé à Antioche, à Icone et à Lystre ; quelles persécutions j'ai eu à souffrir : mais le Seigneur m'a délivré de tous ces maux. Et tous ceux qui veulent vivre dans la piété selon Jesus-Christ, souffriront persécution.

Ce fut l'an 66 de Jesus-Christ que saint Paul écrivit de Rome cette seconde Lettre à son cher Disciple dans sa derniere captivité. Il le presse fort de le venir trouver, et de lui apporter son manteau et ses livres, principalement les parchemins ; c'étoit, à ce qu'on croit, l'Ecriture Sainte suivant l'usage des Juifs. Il l'exhorte sur tout d'éviter les questions inutiles qui ne servent qu'à scandaliser et à engendrer des querelles.

RÉFLEXIONS.

Qu'une dévotion feinte révolte tous les esprit, et excite l'indignation de tout le monde ; rien de plus juste : les hypocrites sont des objets de la haine de Dieu et de l'aversion des honnêtes gens. Mais qu'on se révolte encore contre la véritable piété, et que la vertu Chrétienne souffre une espece de persécution au milieu même du Christianisme ; ce sont là de ces faits que la seule expérience rend croyables, et qui paroissent également opposés à la religion et à la raison.

La véritable piété a beau se rendre aimable par sa douceur, par son propre mérite, par sa sagesse, par son humilité ; quelque riant, quelque fini, quelque brillant que soit son portrait, on ne le regarde jamais que de mauvais œil. On trouve ses traits grossiers, son visage pâle, ses couleurs sombres, son air fier et rebutant ; parce que c'est toujours le cœur gâté et corrompu des libertins qui juge de la vertu, et non pas l'esprit. De là ce déchaînement si universel contre la piété chrétienne : tandis que la licence des mœurs est applaudie, la dévotion est en butte à tous les traits de la plus maligne critique ; chacun croit avoir droit de censurer, de décrier, de mordre les personnes dévotes ; à peine trouvent-elles un abri contre la médisance. D'où vient cette antipathie si générale, et quelle est la véritable cause de cette injuste persécution ?

Les impies persécutent la vertu par haine ; les indévots par vengeance, les indifférens par jalousie, les Grands par orgueil, les petits par dépit et par mauvaise humeur. Depuis quand est-ce un crime de n'être plus méchant ? On avoit bien ouï dire, même aux Païens, que le seul nom de Chrétien portoit dans son idée la pratique de toutes les vertus, et qu'il valoit seul une apologie : mais se fût-on attendu à trouver des Chrétiens qui désapprouvassent la pureté des mœurs et une vie conforme aux maximes de l'Evangile ?

Il est surprenant que parmi des gens qui font tous profession de la même religion, il se trouve de si déraisonnables, et de si irréligieux censeurs : mais on se rassure quand on pense à ce qui met de si mauvaise humeur tous ces pitoyables critiques. Une femme qui se réforme est une censure insupportable à cent autres qui savent bien qu'elles ont plus besoin qu'elle de se réformer, et qui n'ont ni assez de force d'esprit, ni assez de bon sens pour le faire. Les bons exemples d'une jeune personne réguliere sont des reproches qu'une femme coquette ne peut pas souffrir, et voilà ce qui fait qu'elle se déchaîne en toute occasion contre les dévotes.

Un jeune homme qui regle ses mœurs, fait une piquante leçon de réforme à tous ses compagnons de débauches, à qui un tel exemple fait sentir vivement l'indispensable nécessité qu'ils auroient de se réformer. On a un secret déplaisir de voir que ceux qui n'étoient pas meilleurs que nous, soient devenus plus sages : on tâche de détourner, ou du moins d'affoiblir par de fades plaisanteries, des reproches trop importuns. Mais la conscience ne prend pas aisément le change ; le dépit croît avec les remords : et voilà ce qui met les libertins de si mauvaise humeur contre les gens de bien ; voilà la véritable cause de cette persécution domestique : et c'est à quoi l'on doit s'attendre, tant qu'il y aura dans le monde des femmes mondaines et des libertins. Trop de lumiere nuit à des yeux malades, et irrite la mauvaise humeur. On raille, on décrie, on persécute les gens de bien, parce que qu'on voudroit se persuader qu'il n'y a point de véritable vertu dans le monde, pour pouvoir se tranquilliser dans une vie licencieuse, et autoriser par-là le déréglement des mœurs.

L'ÉVANGILE.

La suite du saint Evangile selon saint Jean.
Chap. 15.

IN illo tempore : Dixit Jesus Discipulis suis : Ego sum vitis vera : et Pater meus agricola est. Omnem palmitem in me non ferentem fructum, tollet eum : et omnem qui fert fructum, purgabit eum, ut fructum plus afferat. Jam vos mundi estis propter sermonem, quem locutus sum vobis : Manete in me, et ego in vobis. Sicut palmes non potest ferre fructum à semetipso, nisi manserit in vite : sic nec vos, nisi in me manseritis. Ego sum vitis, vos palmites : qui manet in me, et ego in eo, hic fert fructum multum : quia sine me nihil potestis facere. Si quis in me non manserit : mittetur foràs sicut palmes, et arescet, et colligent eum, et in ignem mittent, et ardet. Si manseritis in me, et verba mea in vobis manserint quodcumque volueritis petetis, et fiet vobis.

EN ce temps-là : Jesus dit à ses Disciples : Je suis la véritable vigne, et mon Pere est celui qui la cultive. Toute branche qui sera en moi sans porter de fruit, il l'ôtera ; et toutes celles qui portent du fruit, il les nettoyera, afin qu'elles portent plus de fruit. Pour vous, vous êtes déjà nets à cause de ce que je vous ai dit : Demeurez en moi, et je demeurerai en vous. Comme la branche ne peut d'elle-même porter de fruit qu'elle ne demeure unie à la vigne, ainsi vous n'en pouvez point porter que vous ne demeuriez unis à moi. Je suis la vigne, et vous êtes les branches : celui qui demeure en moi, et en qui je demeure, porte beaucoup de fruit ; car sans moi vous ne pouvez rien faire. Si quelqu'un ne demeure pas en moi, il sera jeté dehors comme le sarment, et il deviendra sec : on le ramassera, on le jettera au feu, et il brûlera. Si vous demeurez en moi, et que mes paroles demeurent en vous, vous demanderez tout ce qu'il vous plaira, et vous l'obtiendrez.

MÉDITATION.

De la Foi.

PREMIER POINT.

CONSIDÉREZ que la foi vive nous unit à Jesus-Christ. Le juste vit de la foi ; sans la foi l'ame est comme le sarment séparé de la vigne, qui n'est propre qu'à être jeté au feu. Mais pensez-vous que le Fils de l'homme, quand il viendra, trouve de la foi sur la terre ? en trouvéra-t-il beaucoup aujourd'hui ? Il y a beaucoup de Chrétiens ; il y a-t-il autant de vrais Fidelles ? Cette foi qui a vaincu le monde, en dissipant ses erreurs, en bannissant le vice, en corrigeant les mœurs ; cette foi si puissante en œuvres, si féconde en vertus, si efficace en miracles ; cette foi qui a donné plus de dix-sept millions de martyrs, et qui a peuplé tant de déserts d'un nombre presque infini de saints solitaires ; cette foi vit-elle en moi ? Mes sentimens, mes mœurs, mes discours, ma conduite, tout cela annonce-t-il la foi ? et qui n'auroit qu'une connoissance spéculative du vrai Chrétien, connoîtroit-il à me voir que je suis du nombre des Fidelles ?

Mon Dieu, quelle monstrueuse contradiction de croyance et de mœurs ! Nous croyons que nous n'avons été créés que pour Dieu ; c'est-à-dire, que le soleil n'est pas plus fait pour éclairer, ni le feu pour brûler, que nous sommes faits pour aimer Dieu et pour lui plaire. Tous nos jours sont comptés, et Dieu lui-même ne peut pas nous dispenser une seule heure de ces jours de l'obligation essentielle que nous avons de le servir et de lui plaire. Tout ce qu'il nous a plu d'appeler grand ; affaires importantes, projets flatteurs, hardies entreprises, tout cesse d'être quelque chose, dès-lors que Dieu

n'en est pas le motif. C'est ici la vérité fondamentale de notre Religion ; c'est la base sur quoi tout porte, c'est-à-dire, que nous croyons que nul objet créé ne peut nous rendre heureux, et que la possession seule de Dieu peut satisfaire la passion extrême que nous avons de l'être. Qu'il n'y a proprement de vrai bien que Dieu seul, et que le seul moyen de le posséder, c'est de vivre selon les maximes de l'Evangile. Qu'enfin si Dieu n'est notre souverain bonheur, il sera nécessairement notre souverain malheur.

On croit que le péché est le souverain mal de l'homme, que c'est proprement le seul mal ; on convient que la vertu seule peut nous rendre heureux dans le monde ; et que notre grande affaire, que notre unique et indispensable affaire c'est le salut. On ne peut pas dire qu'on ignore la difficulté de se sauver, et de quelle conséquence il est de ne pas se perdre. On croit qu'il y a après cette vie une heureuse ou malheureuse éternité ; et que la mort, quelque imprévue qu'elle puisse être, est le moment décisif du sort éternel. On croit l'enfer, et l'on croit que cette épouvantable infinité et éternité de supplices est la peine d'un seul péché mortel. Voilà un précis de quelques points essentiels de notre croyance ; voilà ce qu'on fait profession de croire, et ce qu'on est obligé indispensablement de croire ; voilà ce que je crois, bon Dieu ! et comment s'accorde ma conduite avec cette croyance !

SECOND POINT.

Considérez qu'il est étrange qu'il se trouve des Chrétiens qui s'efforcent de ne pas croire ce qu'ils craignent ; mais est-il moins surprenant dans le Christianisme, qu'il se trouve des gens qui ne craignent point ce qu'ils croient. Quel mystere d'iniquité plus impénétrable ! Soumission de l'esprit à la loi, révolte du cœur contre ses préceptes,

Religion sainte, mœurs de ses sectateurs corrompues : croyance de tout ce qui impose une nécessité indispensable de mener une vie innocente, irrépréhensible, exemplaire ; conduite qui dément tout ce qu'on croit. A la vérité le sort des Infidelles est déplorable ; mais les déréglemens de la plupart des Chrétiens leur font-ils espérer un meilleur sort ? Quel malheur de n'être pas dans le sein de l'Eglise, de n'avoir nul droit au bonheur éternel ! mais en est-ce un moindre d'être enfant de l'Eglise, et de se rendre indigne de cet éternel bonheur auquel on a droit ? Certainement lequel vaut mieux ; ou ne croire presque rien de ce qu'on est obligé de croire, ou ne faire presque rien de ce qu'on croit ? Quelle part ai-je à toutes ces concluantes réflexions ? Quelle est ma foi, et quelles sont mes œuvres ! Je crois ; car enfin, j'aurois horreur d'être infidelle : mais vis-je en vrai Chrétien ?

Je crois que l'enfer, le malheur éternel, sont la peine du péché mortel ; et je peche ! je crois que Jesus-Christ, mon Seigneur, mon Sauveur, mon souverain Juge, est réellement présent sur nos Autels ; et avec quel respect, avec quelle frayeur, avec quelle dévotion suis-je en sa présence ? Oserois-je paroître devant les Grands du monde avec la même indécence, la même immodestie, avec la même liberté que je parois dans l'Eglise ? Je sais ce que vaut une Messe ; quelle est ma Religion, quel est mon empressement à y assister ? O mon Dieu, que cette opposition monstrueuse de croyance et de mœurs fait un terrible effet sur une personne mourante ! Qu'en penserai-je moi-même à cette heure fatale, qui décidera bientôt de mon sort éternel ?

On croit l'enfer, et l'on peche ? Cette femme mondaine, dont la conscience est un chaos, et à qui le monde est une idole, croit les vérités de l'Evangile, elle croit l'enfer.

Ces libertins dont la vie est un enchaînement de

péchés, qui plaisantent insolemment des plus saintes pratiques de piété, qui raillent de l'enfer même: ces libertins croient à l'enfer.

Ces gens oisifs, ces gens de plaisirs, qui passent leurs jours dans un oubli de Dieu affecté, dans une mollesse païenne; qui n'ont qu'une surface de Religion; ces gens du monde qui sacrifient tout à un vil intérêt, et cent autres passions: tous ces gens-là croient l'enfer.

On frémit à la seule pensée de l'enfer: et à la vue de cet enfer on peche! Peut-être ne croit-on pas cette effrayante vérité; on la croit: car enfin, pourquoi crier au Confesseur aux approches d'une mort soudaine? mais enfin, rajuste-t-on aisément aux maximes de la Religion une vie païenne au moment qu'on expire? Il faut de l'intervalle entre la conversion et la mort.

Je m'aime trop pour vouloir être damné: mais vis-je assez chrétiennement pour ne l'être pas? et à considérer ce que je crois, et comme je vis, puis-je raisonnablement espérer d'être sauvé? Combien de ceux qui feront cette méditation désespéreront du salut d'un autre que je verrois ne vivre pas plus chrétiennement que moi!

Eh, mon Dieu! quel seroit mon sort, que deviendrois-je, si je devois à ce moment aller rendre compte devant vous de ma conduite? Serois-je bien reçu à dire: Je n'y pensois pas. Je viens d'y penser: ma conduite dément ma foi; je sens que mes mœurs contredisent ma croyance. Et je me contenterai de penser que je serai bien à plaindre si je mourois dans un jour; que je serois le premier à me condamner, si je paroissois devant le souverain Tribunal; que mes mœurs crieroient contre moi; que mon iniquité demande justice? Ah, mon Dieu! vous ne voulez pas la mort du pécheur, mais qu'il vive: votre grace, mon Dieu, et dès ce jour, mes mœurs, mes sentimens, et toute ma conduite répondront à ma foi.

Aspirations dévotes durant le jour.

Credo Domine ; adjuva incredulitatem meam. Marc. 9.

Je crois, Seigneur, fortifiez mon peu de foi.

Domine, adauge nobis fidem. Luc. 17.

Seigneur, augmentez-nous la foi.

PRATIQUES DE PIÉTÉ.

1.° QUOIQUE la Foi soit une vertu, pour ainsi dire, de l'entendement, le manque de foi est un vice de la volonté. La foi est une soumission d'esprit et de cœur. L'infidélité est également le fruit de la corruption du cœur et de l'orgueil de l'esprit. Vit-on jamais un Hérétique ou un Hérésiarque humble ? Nul qui ne préfere avec opiniâtreté son propre sentiment, ses propres lumieres, au sentiment de toute l'Église, aux lumieres même du Saint-Esprit. En a-t-on jamais vu se soumettre de bonne foi aux Constitutions des Papes, aux Décisions des Conciles ? L'Hérétique croit avoir seul l'Esprit de Dieu : *Ego sum videns* (a) : C'est moi qui suis le voyant. Quel aveuglement pitoyable ! C'est cependant le caractere de tous ceux qui n'ont pas une foi humble, simple, ou qui en manquent. Pour vous, faites-vous une loi de soumettre votre raison, vos lumieres, votre étude, votre savoir, aux Décisions de vos Pasteurs et du Saint Siege. L'Eglise a parlé, tout doit obéir, tout doit se taire. Tout vrai Fidelle porte sa soumission en ce point jusqu'à la délicatesse : la difficulté qu'on sent à se soumettre aveuglément, et l'attachement qu'on a à ses propres lumieres et à son propre sens, est la marque de l'esprit d'erreur. La petitesse de l'esprit, la foiblesse même de génie, rendent la soumission plus difficile ; c'est ce qui fait que les demi-savans, les ignorans, les femmes

(a) 1. Reg. 9.

reviennent avec plus de peine de leur entêtement. Comprenez dès ce jour toute la malignité de ce défaut ; prévoyez-en toutes les fâcheuses conséquences. Faites-vous honneur de ne vouloir croire que ce que l'Eglise croit ; ne voyez ce qu'elle vous présente que par ses yeux ; ne sachez parler en matiere de religion que son langage ; ignorez et faites gloire d'ignorer tout autre jargon.

2.° Faites souvent durant le jour des actes de foi ; prenez de bonne heure cette sainte habitude, non-seulement en assistant aux exercices de religion, et aux sacrés Mysteres, mais en toute occasion durant le jour. La foi languit, et voilà la source de tous les désordres ; ces actes fréquens l'excitent, la réveillent, et avec elle le courage qui s'affoiblit toujours avec la foi. Dites avec ce pere dont parle l'Evangile (a) : *Credo, Domine, adjuva incredulitatem meam :* Je crois, Seigneur ; mais fortifiez mon peu de foi. Tantôt avec Marthe (b) : *Utique, Domine, ego credi, quia tu es Christus Filius Dei vivi, qui in hunc mundum venisti :* Oui, Seigneur, je l'ai cru que vous êtes le Christ Fils du Dieu vivant qui êtes venu en ce monde. Ou enfin, avec les Apôtres : (c) *Adauge nobis fidem :* Seigneur, augmentez nous la foi.

TRENTIEME JOUR.

SAINTE CATHERINE DE SIENNE, VIERGE.

SAINTE Catherine, si célebre par les grandes graces dont Dieu l'a comblée presque dès le berceau, étoit fille d'un Teinturier de Sienne en Toscane, nommé Jacques Benincase. Elle vint au monde jumelle d'une autre fille l'an 1347. Sa mere Lapa qui n'avoit pu se résoudre à nourrir aucun

(a) *Marc.* 9. (b) *Joan.* 11. (c) *Luc.* 17.

des autres enfans qu'elle avoit eus, voulut être sa nourrice par un mouvement de prédilection pour cette cadette.

Catherine à qui sa gaieté naturelle et sa belle humeur firent donner le surnom d'Euphrosine, fit paroître dès ses premieres années tant de penchant pour la vertu, et des inclinations si chrétiennes, que dès l'âge de cinq ans on ne l'appeloit plus que la petite Sainte. On peut dire que sa piété prévint sa raison, et sa raison son âge.

A peine eut-elle appris la salutation angélique, qu'on s'aperçut qu'elle ne montoit jamais dans le logis qu'elle ne se mît à genoux à chaque degré pour réciter cette priere. On eût dit qu'elle étoit née avec la dévotion la plus tendre pour la Mere de Dieu; et Jesus-Christ lui inspira dès son enfance un désir si ardent de se consacrer toute à lui, et de n'avoir jamais d'autre époux, qu'elle lui fit vœu de virginité dès l'entrée de sa huitieme année.

Les graces furent dès-lors plus abondantes, et on la vit faire chaque jour de nouveaux progrès dans la vertu. Une vision qu'on croit qu'elle eut de Jesus-Christ l'embrasa si fort du feu du divin amour, qu'elle en devint dès-lors la victime. Elle n'eut plus de goût que pour la solitude et pour la priere; l'abstinence, le jeûne et cent autres ingénieuses mortifications, qu'elle déroboit à la connoissance de ses parens, lui devinrent familieres; toute son étude ne fut plus que de plaire sans cesse à son divin époux.

Une légere complaisance lui coûta cher. Sa mere voyant que de toutes ses filles nulle n'avoit des qualités qui lui promissent un plus avantageux établissement que Catherine, l'obligea de s'habiller avec moins de négligence, et de cultiver avec soins les agrémens naturels que Dieu lui avoit donnés. Une de ses sœurs mariées ne lui laissoit point de repos; et ce fut pour se délivrer de cette vexation domestique qu'elle consentit de friser ses

cheveux : mais ayant connu dans l'oraison combien cette petite lâcheté avoit déplu à Dieu, elle en conçut un si vif repentir, qu'elle ne manqua jamais tous les ans de s'en accuser avec beaucoup de pleurs, comme du plus grand péché de sa vie.

Cependant cette grande inclination qu'elle avoit pour la retraite déplut à ses parens. On pensoit à l'établir ; et un Gentilhomme charmé de sa vertu et de ses belles qualité la recherchoit en mariage. Toute sa famille applaudissoit à ce parti ; mais notre Sainte qu'on pressoit fort de donner son consentement, se coupe les cheveux ; et pour faire connoître à tout le monde qu'elle ne vouloit point d'autre époux que Jesus-Christ, elle met un voile sur sa tête. Ce début révolta ses parens, on résolut de lui faire perdre toutes ses pensées de dévotion ; et pour y réussir on la surchargea seule du soin de toute la maison, et des offices les plus bas et les plus pénibles du ménage.

Quoique cette laborieuse humiliation la dédommageât en partie du loisir qu'on lui avoit ôté de prier Dieu, elle fut très-sensible à la perte de sa douce solitude. S'en plaignant un jour au Sauveur, une voix intérieure lui dit de se faire une retraite dans son cœur, et lui apprit le secret de trouver même la solitude dans le pénible tracas du ménage. Dès-lors elle ne perdit plus Dieu de vue. La multiplicité de ses tumultueuses occupations n'interrompit plus son oraison ; son visage toujours riant disoit combien son cœur étoit tranquille, sa persévérance désarma ses parens. Son pere voyant sa fermeté dans l'égalité de sa vertu, ne douta plus que Dieu ne fût l'auteur de ses desseins. Sa mere charmée de sa patience et de sa douceur, résolut de ne plus s'opposer aux desseins de Dieu ; et l'un et l'autre lui laisserent la liberté de suivre les mouvemens de la grace.

Catherine se servit de cette indulgence pour s'éprouver, pour ainsi dire, par les préludes de la vie

austere qu'elle se proposoit de mener dans la Congrégation des Filles de la Pénitence. Elle s'interdit absolument l'usage du vin et de la viande, et n'usa plus que d'herbes crues sans pain. Deux ais sans paillasse, sans matelas, lui servoient de lit, de table et de siege. Une chaîne de fer armée de pointes qu'elle ne quitta que par obéissance, peu d'heures avant sa mort, prit la place d'un rude cilice : elle s'interdit l'usage du linge à l'âge de dix-huit ans ; et dès-lors sa vie ne fut plus qu'un jeûne continuel et un prodige de pénitence. A peine sommeilloit-elle une heure dans la nuit, tout le reste du temps étoit employé à la priere. Elle avoua à son Confesseur que rien ne lui avoit été plus pénible que de combattre la nécessité de dormir. Elle prenoit trois fois par jour la discipline avec une innocente cruauté. On a de la peine à comprendre comment une fille de dix huit ans, d'une santé foible, d'une complexion délicate ait pu soutenir de si étonnantes austérités. Toute l'attention de son Directeur étoit de tempérer l'ardeur extrême qu'elle avoit de macérer son corps, et de modérer la rigueur de ses pénitences.

Elle tomba malade. Sa mere qui l'avoit si fort exercée, mais qui l'aimoit encore plus que ses sœurs en fut alarmée. Catherine lui déclara que sa santé dépendoit de sa réception dans le Tiers-Ordre de Saint-Dominique, ce qui obligea la mere quoiqu'opposée à cette résolution, de solliciter les Sœurs de donner l'habit à sa fille.

Elle le reçut, et avec ces précieuses livrées de Jesus-Christ, cette abondance extraordinaire de dons surnaturels qui en ont fait une des plus grandes Saintes de ces derniers siecles. Délivrée de tous les obstacles, qui jusqu'alors avoit gêné sa ferveur et ses dévotions, elle se prescrit un silence de trois ans, durant lesquels elle ne parloit qu'à son Confesseur, et ne sortoit de sa cellule que pour aller à l'Eglise. Elle se fit une loi de passer en priere

tout

tout le temps de la nuit que les Religieux n'étoient pas au chœur. Le peu de repos qu'elle prenoit ensuite sur des ais ou à plate terre, n'interrompoit guere son oraison ; et elle porta si loin sa ferveur et ses austérités qu'on convint dès-lors qu'elle ne vivoit plus que par miracle.

Invisible au reste des créatures, cette sainte fille goûtoit à loisir ces douceurs spirituelles qui sont les avants-goûts des joies du Ciel ; lorsque tout l'enfer jaloux et irrité de son innocence, excita dans son ame une horrible tempête. Cette ame pure fut attaquée dans l'esprit par mille fantômes abominables, et par de sales représentations, et dans le cœur par des tentations les plus honteuses et les plus humiliantes. Elle en fut d'autant plus alarmée que sa pureté étoit plus délicate et plus parfaite. Elle eut beau redoubler ses prieres et ses austérités ; inutilement s'efforça-t-elle d'éteindre ces feux impurs par ses larmes : Dieu voulut épurer sa vertu par cette humiliante épreuve, lui faire sentir la force et le besoin de sa grace, et la préparer aux faveurs du Ciel les plus extraordinaires par ces affligeantes humiliations.

Une apparition de la sainte Vierge et du Sauveur fut une preuve de sa victoire, dissipa ces noires vapeurs, et ramena le calme. Ce ne furent ensuite qu'extases, que révélations fréquentes, que transports. On l'a vue passer les jours entiers en extase dans une intime communication avec Dieu. Ses entretiens avec les Saints étoient ordinaires ; mais rien n'est plus admirable que sa familiarité singuliere, et avec la sainte Vierge qu'elle appeloit sa chere Mere, et avec Jesus-Christ son divin Epoux.

Le Pere Raymond de Capoue, Général des Dominicains, son Confesseur, qui a écrit la vie de notre Sainte, assure que redoublant ses dévotions et ses pénitences les derniers jours du carnaval, elle se sentit portée dans la ferveur de son oraison à demander instamment à Jesus-Christ une foi si

vive qu'elle ne pût jamais s'affoiblir, et une fidélité à toute épreuve, pour être une épouse éternellement agréable à ses yeux. Ce divin Sauveur, ajoute cet Historien, lui apparut avec la sainte Vierge, saint Jean, saint Dominique, et quelques autres Saints; lui déclara qu'il avoit exaucé sa priere, qu'il lui accordoit sa demande, qu'il daignoit la regarder comme son épouse, et que pour marque sensible de cette grace, elle auroit le reste de ses jours un anneau au doigt. Durant cette vision Dieu répandit des graces abondantes dans son ame; il lui sembla que Jesus-Christ lui donnoit une riche bague; et elle a assuré plusieurs fois à son Confesseur que cet anneau miraculeux, invisible à tout autre étoit continuellement à son doigt.

Jusqu'ici ensevelie dans sa solitude, cette sainte fille ne paroissoit qu'au pied des Autels. Après cette insigne faveur, Dieu lui fit connoître que les exercices de charité demandoient qu'elle se montrât un peu plus dans le monde. Elle commença par servir deux pauvres femmes malades; l'une nommée Tecche, étoit tellement gâtée de lepre que personne n'en osoit approcher, et l'on étoit sur le point de la mettre hors de la ville. Notre Sainte la voyant abandonnée de tout le monde, voulut en prendre soin par elle-même, et la visitoit deux fois le jour pour lui porter ses besoins. Cette femme au lieu de lui en savoir gré ne la recevoit qu'avec dégoût, et ne lui disoit jamais que des injures; on eût dit que la Sainte étoit son esclave. Une conduite si barbare ne fit qu'aiguiser sa charité; elle la servit jusqu'à la mort avec un zele et une assiduité étonnante.

L'autre femme appellée Andrie étoit affligée d'un cancer à la mamelle, dont elle avoit le sein tellement pourri que personne n'en pouvoit supporter la puanteur. Les premiers jours elle paroissoit touchée, et même toute confuse de voir la charité incompréhensible de la Sainte; mais s'y accoutumant

insensiblement, elle s'oublia jusqu'au point de déchirer la réputation de sa bienfaictrice par d'atroces calomnies, jusqu'à publier qu'elle avoit des intrigues, et qu'elle employoit à commettre le crime le temps qu'elle feignoit de donner à la priere en secret. Une autre calomniatrice nommée Palmerine, se joignit à elle, et sut donner de telles couleurs à ses impostures, qu'elle les fit croire, non-seulement aux libertins, mais encore à plusieurs honnêtes gens. Quelque sensible que fût la Sainte à une calomnie si infamante, elle ne dit jamais un mot pour se justifier; elle redoubla ses visites à la malade, et ses charités. Sentant même un jour quelque répugnance à la servir, elle colla sa bouche sur cette horrible plaie pour se vaincre, et ne repoussa de si piquantes calomnies que par de nouveaux bienfaits. Ces malheureuses femmes reconnurent leur faute, publierent l'innocence et la sainteté de Catherine, qui avoit moins souffert par leurs calomnies qu'elle ne souffrit par cette justification.

Sa charité envers les pauvres auroit épuisé les fonds qu'elle trouvoit dans sa famille et ailleurs, si Dieu n'y avoit suppléé par des miracles. Jesus-Christ lui-même déguisé sous la forme d'un pauvre, sembla vouloir pousser à bout sa patience et ses libéralités; après lui avoir donné tout ce qu'elle put mendier, elle le pria d'accepter encore ce qui étoit à son usage. La nuit suivante le Sauveur lui apparut, et lui fit connoître d'une maniere bien consolante que c'étoit à lui-même qu'elle avoit fait l'aumône le jour précédent.

Sa charité étoit immense, et son zele pour le salut des ames excessif; peu de malheureux qu'elle n'assistât et qu'elle ne convertît. La vie de cette grande Sainte n'est proprement qu'un tissu de merveilles : elle est toute de miracles. Elle perdit le goût et l'usage des alimens : elle ne vivoit que de l'Eucharistie; ce pain des Anges devint sa seule nourriture; elle n'en pouvoit souffrir d'autres; et

elle passa, depuis le commencement du Carême jusqu'au jour de l'Ascension, sans rien prendre. La communion qu'elle faisoit tous les jours la nourrissoit. Elle dit un jour à son Confesseur, que son divin Epoux lui avoit ôté son cœur pour mettre le sien à sa place, et que par une faveur singuliere le Seigneur lui avoit imprimé les stigmates; qu'elle sentoit continuellement la douleur de ses sacrées plaies; mais qu'elle avoit obtenu de Jesus-Christ qu'il n'en parût jamais rien aux yeux du public.

A toutes ces graces si extraordinaires Dieu avoit ajouté un don d'intelligence et de sagesse, qui la faisoit regarder comme l'oracle de son siecle. Divers ouvrages que nous avons sous son nom, et singuliérement plusieurs lettres qu'elle écrivit au Pape, aux Cardinaux, aux Princes, sont d'excellentes preuves de la sublimité de son génie, de sa politesse et de son discernement.

Le bien public de l'Eglise l'ayant obligée de sortir de sa retraite, elle fit bien voir que la sainteté n'est pas fainéante, et que les Saints savent quitter les douceurs tranquilles de la solitude quand il plaît à Dieu de se servir d'eux.

Les Florentins s'étant soulevés contre l'Eglise Romaine, et ayant été excommuniés par le Pape Gregoire XI, ils crurent que personne ne seroit plus propre à négocier leur réconciliation que Catherine. Ils la députerent vers ce Pape, qui résidoit à Avignon. Elle fut reçue du Saint Pere et des Cardinaux avec tout le respect que méritoit sa vertu. Elle n'eut aucune peine à appaiser l'esprit du Pape, qui eut tant de déférence pour elle, qu'il voulut la rendre elle-même l'arbitre de la paix qu'il accordoit aux Florentins. Mais elle n'avoit pas moins à cœur une autre affaire encore plus importante; c'étoit le retour des Papes à Rome, d'où ils étoient absens depuis soixante et dix ans. Le Pape Gregoire reprenant un jour un Evêque de ce qu'il ne résidoit pas dans son Diocese: C'est à l'exemple des

Papes, répondit le Prélat, qui en sont absens depuis soixante et dix ans. Quoique cette réponse fût si peu respectueuse, le souverain Pontife en fut si touché, qu'il fit vœu sur l'heure de rétablir le Saint Siege à Rome. Ayant demandé l'avis de notre Sainte : Hélas, Saint Pere ! répondit-elle, pourquoi consulter sur ce que votre Sainteté a déjà promis à Dieu ? Le Pape, surpris de cette connoissance que Dieu seul pouvoit lui avoir donnée, ne délibéra plus. Il partit d'Avignon le 13 Septembre de l'an 1376, et fit son entrée à Rome le 17 de Janvier de l'année suivante. Il ne tarda pas d'y appeler la Sainte : il se servit de ses conseils, et compta beaucoup sur le secours de ses prieres.

La mort du Pape arrivée deux ans après, fut suivie d'un malheureux schisme. Urbain VI n'honora pas moins notre Sainte que son prédécesseur. Convaincue elle-même qu'il étoit le légitime Pasteur de l'Eglise, elle travailla de toute sa force pour le faire reconnoître par-tout; et ce fut en cette importante occasion que l'on éprouva ce que pouvoit sur les esprits non seulement l'opinion qu'on avoit de son éminente Sainteté; mais encore son admirable génie, son éloquence, son courage et sa capacité.

Le Pape avoit résolu de la députer vers la Reine de Naples et de Sicile; et elle, pleine de foi, de charité, de zele, de confiance en Dieu, et de courage, étoit toute disposée à tout entreprendre pour la gloire de Dieu, lorsqu'elle tomba malade. Elle le fut quatre mois dans des douleurs si vives et si extraordinaires, qu'on ne douta point que sa maladie ne fût aussi surnaturelle que sa vie avoit été miraculeuse. Elle fit paroître dans tous ses maux une patience si héroïque, qu'on peut dire qu'elle n'a jamais paru si grande que par cet endroit; et certainement ses souffrances dans lesquelles il a plu à Dieu de l'exercer presque sans relâche durant toute sa vie, l'ont rendue plus admirable

encore que les actions éclatantes de sa vie qu'on admire le plus. Sa précieuse mort fut semblable à sa vie. Ce ne furent que soupirs, que transports, qu'élans pieux vers le Ciel : les ardeurs de l'amour Divin furent son agonie. Usée par ses incompréhensibles austérités, consumée par ses travaux, comblée de graces et de mérites, elle mourut à Rome le 29 d'Avril de l'an 1380, âgée de 33 ans, laissant non-seulement à ses Sœurs dont elle avoit eu la direction, mais à tous les Fidelles, d'admirables exemples de toutes les vertus, et singuliérement de la force toute-puissante de la grace.

Son corps demeura quelques jours exposé à la vénération du public; il fut ensuite solennellement enterré dans l'Église de la Minerve à Rome, où Dieu confirma bientôt par de nouveaux miracles l'opinion qu'on avoit eue de sa sainteté dès son vivant. Et l'an 1461 elle fut canonisée par le Pape Pie II, avec toute la solennité et la pompe qu'exigeoient la vénération et la confiance que tous les peuples ont pour cette grande Sainte.

On garde à Sienne son crâne, et l'on montre à Rome dans le Couvent des Dominicains de Saint-Sixte, sa main encore entiere : et l'on voit à Venise chez les Religieuses de Saint-Dominique le pied de la Sainte tout entier.

Quoique le Tiers-Ordre de Saint-Dominique fleurit depuis long-temps avant Sainte Catherine de Sienne, dans tout le monde Chrétien, par la vie exemplaire d'un grand nombre de gens, qui, sans se renfermer dans le cloître, gardoient avec ponctualité dans le monde même la troisieme Regle de Saint-Dominique, et prouvoient d'une maniere bien sensible, par leur conduite édifiante, qu'on peut être dans le siecle, et y être parfait Chrétien. Cependant la haute réputation de Sainte Catherine de Sienne a donné un nouvel éclat à cette pieuse Congrégation, qui continue plus que jamais d'édifier le public par les grandes vertus de ceux qui ont le bonheur d'y être enrôlés.

On appelle les Religieuses de Sainte-Catherine de Sienne, celles qui suivent l'Institut de Saint Dominique, qu'on nomme aussi Dominicaines. C'est un des plus saints et des plus célebres Ordres religieux de l'Eglise, encore plus distingué par l'éclat des vertus qui y regnent, que par la noblesse et les grandes qualités des filles qui le composent, où l'on admire par-tout une régularité persévérante, une piété humble et édifiante, un esprit uniforme, un éloignement infini de toutes les pernicieuses nouveautés.

La Messe de ce jour est en l'honneur de sainte Catherine de Sienne.

L'Oraison qu'on dit à la messe est celle qui suit.

DA, quæsumus omnipotens Deus : ut qui Beatæ Catharinæ Virginis tuæ natalitia colimus, et annuâ solemnitate lætemur, et tantæ virtutis proficiamus exemplo. Per Dominum nostrum, etc.

FAITES, s'il vous plaît, ô Dieu tout-puissant, que célébrant la naissance de la Bienheureuse Catherine votre Vierge, nous nous réjouissions de sa fête annuelle, et profitions de l'exemple d'une si éminente vertu. Par Notre-Seigneur, etc.

L'ÉPÎTRE.

Leçon tirée de la seconde Epître de saint Paul aux Corinthiens. Chap. 10 et 11.

FRATRES : Qui gloriatur, in Domino glorietur. Non enim qui seipsum commendat, ille probatus est : sed quem Deus commendat. Utinam sustineretis modicum quid insipientiæ meæ, sed et supportate me. Æmulor enim vos Dei æmulatione. Despondi enim vos uni viro virginem castam exhibere Christo.

MES FRERES : Que celui qui se glorifie, se glorifie dans le Seigneur. Car ce n'est pas celui qui se fait valoir qui mérite d'être approuvé ; mais c'est celui que Dieu fait valoir. Je souhaiterois que vous supportassiez un peu ma folie, et en effet supportez-moi ; car c'est que je suis jaloux de vous comme Dieu l'est. Aussi vous ai-je engagés à un seul Epoux, qui est Jesus-Christ, pour vous remettre entre ses mains comme une Vierge sans tache

Saint Paul mit cinq ou six mois à visiter les Eglises qui étoient dans la Macédoine où il eut beaucoup à souffrir ; mais Dieu le consola par l'arrivée de Tite, qui lui rapporta le bon état de l'Eglise de Corinthe. Tous les Chrétiens s'y étoient séparés de l'incestueux. Il y renvoya Tite son disciple, et ce fut par lui qu'il leur envoya cette seconde Lettre, dans laquelle il pardonne à celui qu'il avoit excommunié dans la premiere, et donne aux Corinthiens de salutaires instructions, sur tout sur la virginité.

RÉFLEXIONS.

De toutes les qualités dont Dieu daigne honorer une ame, en est-il une plus avantageuse, une plus respectable que celle d'Epouse de Jesus Christ ; et voilà le privilege des Vierges : elle suivent l'Agneau sans tache ; quelque part qu'il aille : elles portent son nom et celui de son Pere écrit sur le front, pour faire voir que c'est par un titre spécial qu'elles lui appartiennent : elles chantent sans cesse dans le Ciel comme un Cantique devant le trône ; et personne ne peut dire ce Cantique, sinon ces ames privilégiées, qui n'ont jamais terni leur pureté. Ce n'est pas seulement dans le Ciel que la Virginité a ses auréoles ; les graces de distinction, les ferveurs célestes, les dons extraordinaires dès cette vie, sont singuliérement pour les Vierges ; et quoique Dieu soit libéral à l'égard des ames fidelles dans toutes sortes d'états, la virginité donne un droit particulier, ce semble, aux plus intimes communications avec Dieu, et aux plus grandes graces.

Dabitur enim illi fidei donum electum (a) : Heureuses, dit le Sage, ces ames pures et sans tache, qui n'ont jamais permis que la fleur de leur virginité se ternît ; elles auront une foi vive et agissante. Rien n'affoiblit tant la foi que l'impureté.

Le don de contemplation et d'oraison est d'ordinaire l'apanage des Vierges. La chair abrutit l'esprit :

(a) *Sap*, 3.

la vue de Dieu n'est promise qu'aux cœurs purs. On s'étonne de l'obscurité et de la sécheresse dans l'oraison ; la rosée céleste, et la sérénité demandent le calme. Les brouillards regnent sur les terres marécageuses ; le Ciel n'est jamais plus serein que quand l'air est pur.

On n'a qu'une foi languissante; on croit foiblement, on doute même imperceptiblement sur plusieurs articles. Mais les mœurs sont-elles pures ; mais le cœur est-il net, mais ce corps est-il le temple saint du Dieu vivant : la pureté nourrit la foi. La virginité nous rapproche trop de l'état des Anges même, pour ne nous pas mettre à l'abri des tempêtes qui sont si fréquentes dans le monde. Moyse, selon l'ordre de Dieu, veut qu'on fasse main-basse sur les Madianites : les Vierges seules sont épargnées. Les douceurs, les avantages et les privileges de la virginité sont un mystere caché à bien des gens. C'est un don ; et par ce seul don que de difficultés aplanies, que de passions vaincues ; que de monstres domptés !

Celui qui n'a point de femme, dit saint Paul, donne ses soins aux choses qui regardent le Seigneur, et aux moyens de plaire à Dieu ; mais celui qui a une femme, donne ses soins aux choses qui regardent le monde, et aux moyens de plaire à sa femme, et son cœur est partagé. De même une femme qui n'est point mariée, une Vierge pense aux choses qui regardent le Seigneur, pour être sainte de corps et d'esprit : au contraire celle qui est mariée, pense aux choses qui regardent le monde, et aux moyens de plaire à son mari. Quel effet ne produiroit pas ce raisonnement si juste et si vrai, si l'on en pénétroit bien le sens ! Et quelles actions de graces ne rendroient pas à tout moment ces ames privilégiées que Dieu a favorisées d'un si grand don, ces personnes religieuses que Dieu a séparées comme pour lui ; quelle haute idée n'auroient-elles pas de leur état ; avec quel soin et quelle vigi-

lance conserveroient-elles cette précieuse fleur ! Quelle condition plus heureuse, plus respectable même que la leur dans le monde !

L'EVANGILE.

La suite du saint Evangile selon saint Matthieu. Chap. 25.

IN illo tempore : Dixit Jesus Discipulis suis parabolam hanc : Simile erit Regnum Cœlorum decem Virginibus : quæ accipientes lampades suas exierunt obviam Sponso, et Sponsæ. Quinque autem ex eis erant fatuæ, et quinque prudentes : sed quinque fatuæ, acceptis lampadibus, non sumpserunt oleum secum : prudentes verò acceperunt oleum in vasis suis cum lampadibus. Morain autem faciente Sponso, dormitaverunt omnes, et dormierunt. Mediâ autem nocte clamor factus est : Ecce Sponsus venit, exite obviam ei. Tunc surrexerunt omnes Virgines illæ, et ornaverunt lampades suas. Fatuæ autem sapientibus dixerunt : Date nobis de oleo vestro : quia lampades nostræ extinguuntur. Responderunt prudentes, dicentes : Ne fortè non sufficiat nobis et vobis, ite potiùs ad vendentes, et emitte vobis. Dum autem irent emere, venit Sponsus : et quæ paratæ erant, intraverunt cum eo ad nuptias, et clausa est janua. Novissimè verò veniunt et reliquæ Virgines, dicentes :

EN ce temps-là, Jesus dit à ses Disciples cette parabole : Le Royaume des Cieux sera semblable à dix Vierges qui prenant leurs lampes, s'en allerent au-devant de l'Epoux et de l'Epouse. Cinq d'entre elles étoient folles, et cinq étoient sages. Mais les cinq folles, ayant pris leurs lampes, ne prirent point d'huile avec elles; les sages au contraire avec leurs lampes prirent de l'huile dans leurs vases. Or comme l'Epoux tardoit à venir, elles sommeillerent toutes ; et se mirent à dormir. Mais sur le minuit on entendit crier : Voilà l'Epoux qui vient, allez au-devant de lui. Alors toutes ces Vierges se leverent, et accommoderent leurs lampes ; mais les folles dirent aux sages : Donnez-nous de votre huile, car nos lampes vont s'éteindre. Les sages répondirent : De peur qu'il n'y en ait pas assez pour nous et pour vous, allez plutôt à ceux qui en vendent, et achetez-en pour vous. Pendant qu'elles alloient en acheter, l'Epoux arriva ; et celles qui étoient prêtes entrerent avec lui dans la salle des noces, et on ferma la porte. Après cela les autres Vierges

Domine, Domine, aperi nobis. At ille respondens ait : Amen dico vobis, nescio vos. Vigilate itaque, quia nescitis diem, neque horam.

vinrent aussi, et dirent : Seigneur, Seigneur, ouvrez-nous; mais il leur répondit : Je vous le dis en vérité; je ne sais qui vous êtes. Veillez donc, parce que vous ne savez ni le jour ni l'heure.

MÉDITATION.

Du souverain malheur de l'homme.

PREMIER POINT.

CONSIDÉREZ que le souverain malheur de l'homme c'est d'être réprouvé, rejeté de Dieu : *Nescio vos.* La possession de Dieu est le souverain bonheur de l'homme : qui oseroit nier cette vérité ! Perdre Dieu, et le perdre pour toujours, ne peut être que le souverain malheur.

L'homme n'a été fait que pour Dieu ; voilà notre fin, notre contentement, notre centre, nous n'avons qu'à consulter là-dessus notre cœur. Depuis plus de six mille ans que les hommes travaillent à se rendre heureux, aucun n'a pu trouver encore un repos plein et parfait, qui ait fixé tous ses désirs : il demeure toujours un vide infini que tous les objets créés ne peuvent remplir ; ce n'est point pour eux que l'homme a été fait. Il faut qu'il s'éleve jusqu'à Dieu : et du moment qu'il prend ce parti il trouve une paix, une douceur qu'il n'a point trouvée ailleurs. Dieu seul est sa fin et le centre de son repos ; et cela même dès cette vie : que doit-ce être dans le Ciel durant toute l'éternité ? Dieu se communiquant affectueusement à une ame, Dieu se donnant tout et sans réserve ; une ame entrant et se perdant, pour ainsi dire, dans la joie, dans la félicité du Seigneur. Concevez, s'il est possible, le prix infini, l'immensité de ce bonheur : mais concevez aussi par-là quel malheur

c'est de perdre Dieu, d'être haï et réprouvé de Dieu, de devenir l'objet funeste de sa haine et de sa colere : *Nescio vos.*

Eussiez-vous été le plus grand Monarque de l'Univers, l'homme le plus puissant, le plus heureux de tous les siecles : si au moment que vous sortez de cette vie, Dieu vous dit, *Nescio vos*, je ne vous connois point, je ne sais qui vous êtes, je ne vous connoîtrai même jamais ; toujours en horreur à mes yeux, toujours abominable à mon cœur, toujours l'objet de ma plus vive colere : *Nescio vos* : que deviendrez-vous ? que ferez-vous durant toute l'éternité ?

Encourir la disgrace d'un pere, d'un protecteur puissant, de qui dépendoit notre fortune, d'un ami qui faisoit toute notre consolation, c'est une triste situation. Perdre un procès qui entraîne la perte entiere de toute la famille ; être disgracié du Prince, et par cette disgrace perdre son honneur, ses biens, ses dignités, sa patrie : la mort est préférable à cet enchaînement de malheurs ; mais en bonne foi, qu'est-ce que tout cela comparé à la réprobation éternelle ? Quels édits des Princes, quels arrêts des Parlemens, quelles proclamations si infamantes comparées à ce *Nescio vos* d'un Dieu irrité ! Quel coup de foudre plus étourdissant, plus anéantissant, plus désespérant que ces tristes paroles ?

Faites, Seigneur, que j'en comprenne tout le sens, toute la rigueur, que j'en sente ici toute l'amertume, pour ne le jamais entendre dans l'éternité : *Confige timore tuo carnes meas : à judiciis enim tuis timui* (a). Pénétrez ma chair de votre crainte, afin que je sois plus en état d'éviter vos terribles jugemens.

SECOND POINT.

Considérez qu'il n'est point de mal sur la terre sans ressource ; nulle infortune, nulle disgrace

(a) *Psal.* 118.

sans espérance ; nul malheur sans adoucissement ; mais trouvez-en dans le sens de ces terribles paroles : *Nescio vos.*

Qu'une négociation échoue ; qu'un négoce ne réussisse point ; qu'une entreprise considérable soit à pure perte ; qu'on soit frustré d'un riche héritage ; qu'on perde son procès ; que par la plus noire injustice on soit dépouillé de tous ses biens : n'y eût-il aucune ressource durant la vie, elle doit peu durer, et la pensée de la mort console. Mais quand on est disgracié auprès de Dieu ; quand on ne trouve plus d'amis, d'intercesseurs auprès de lui ; quand la source des miséricordes est tarie pour nous ; quand le temps de grace est passé, qu'il n'y a plus de temps ; quand l'éternité a déjà succédé à cette poignée presque imperceptible de jours qu'on a perdus, et qu'on entend un Dieu, qui dans la fureur de sa colere nous dit qu'il ne nous connoît point, qu'il ne sait qui nous sommes ; dès-là nulle attention à nos travaux passés, nul égard pour nos services rendus, nulle compassion, nulle miséricorde. On a beau gémir, pleurer, se lamenter, hurler : *Amen dico vobis, nescio vos.* Il falloit faire la provision à temps ; il falloit veiller et n'être pas oisif ; il falloit travailler à votre salut pendant qu'il étoit jour : la nuit vient où l'on ne peut rien faire.

Une vie de vingt-cinq ans, de quarante et de soixante ans n'avoit été donnée que pour se préparer à recevoir le divin Epoux. L'incertitude de l'heure où il devoit arriver exigeoit une vigilance continuelle. Ce n'étoit pas assez d'être Vierges, il falloit être appliquées à son devoir ; ce n'étoit pas assez d'avoir les lampes allumées, il falloit avoir de l'huile. On s'est endormi, et le divin Epoux est venu ; on s'est aperçu que les lampes s'éteignoient, et l'on n'avoit point d'huile ; on s'est donné beaucoup de mouvemens, mais il étoit trop tard. Un accident, une défaillance fait courir au

Confesseur, aux sacremens, à la pénitence : durant cette agitation, dans cette frayeur, pendant ces affreuses alarmes le juge arrive : on demande du temps pour se préparer; mais ignoroit-on qu'il faut être prêt quand le Seigneur appelle ? Les portes de la miséricorde se ferment avec la vie : on heurte; et l'on répond : Je ne vous connois pas. L'on n'y est plus à temps; la malheureuse éternité est commencée : et ces regrets mortels, ce désespoir, cette rage, ces supplices commencés n'auront jamais de fin.

Hé, Seigneur ! que sert à un homme de gagner tout le monde, s'il perd son ame; et quel échange peut-il faire, qui le dédommage de ce qu'il a perdu ?

Il est étrange de voir des personnes de bon sens s'occuper des affaires du monde les jours, les mois, les années entieres; se séparer pour cela de ce qu'ils ont de plus cher, n'avoir même aucun plaisir; avoir au contraire le dégoût des affaires les plus chagrinantes; sortir du monde sans avoir jamais pensé sérieusement pourquoi ils y étoient entrés, et où ils devoient aller après cette vie. Mon Dieu, que les Saints ont été sages d'y penser toute leur vie ! Ne permettez pas, Seigneur, que les réflexions que je viens de faire ne servent qu'à ma condamnation, et qu'à mon malheur éternel.

Aspirations dévotes durant le jour.

Ne projicias me à facie tuâ. Psal. 50.

Ne me rejetez point, Seigneur, de votre présence.

Quò ibo à spiritu tuo ? et quò à facie tuâ fugiam ? Psal. 138.

Où irai-je, Seigneur, si vous ne voulez plus me reconnoître pour votre enfant ? et où fuirai-je si vous ne voulez plus me souffrir en votre présence ?

PRATIQUES DE PIÉTÉ.

1.° LE souverain malheur de l'homme dans cette vie, c'est le péché, et dans l'autre, c'est d'être mort dans le péché. Perte de biens et de santé ; accidens fâcheux et accablans, adversités, persécutions, disgraces : qu'est-ce que ces prétendus malheurs dans le sens le plus naturel ? C'est être un peu moins à son aise ; c'est descendre de quelques degrés aux yeux de ceux qui étoient à niveau de nous, c'est avoir un patron et quelques amis de moins ; c'est tenir le dernier rang dans l'imagination des hommes ; c'est tout au plus être dépouillé de ce qui flattoit notre ambition, de ce qui nourrissoit notre cupidité, de ce qui irritoit toutes nos passions, et en être dépouillé quelques jours avant que la mort nous l'arrache. Mais être dans le péché, c'est être un objet d'horreur à tout le Ciel ; c'est être dans la disgrace de Dieu ; c'est mériter tous les supplices. Et mourir dans le péché, c'est être cet objet d'horreur et d'infamie, ce scélérat insigne, ce triste sujet de tous les supplices durant toute l'éternité. N'ayez de l'horreur que du péché ; ne craignez sans cesse que la mort dans le péché. Dans tout ce qu'on appelle affliction, désolation, miseres, il y a des ressources ; mais nul soulagement, nul retour, nulle espérance dans la mort dans le péché. Rendez-vous cette horreur, et cette crainte non-seulement familieres, mais comme naturelles ; inspirez-là à vos enfans et à vos domestiques, et dites leur sans cesse ces paroles du Sage : *Quasi à facie colubri fuge peccatum :* fuyez, fuyez, mes enfans, le péché comme un serpent ; car si vous vous en approchez, il se saisira de vous, et vous dévorera : *Dentes leonis dentes ejus ;* ses dents sont des dents de lion qui tuent les ames des hommes. *Quasi rhomphæa bis acuta omnis iniquitas :* tout péché est comme une épée à deux tranchans :

Plagæ illius non est sanitas : et la plaie qu'il fait est incurable. Passez peu de jours sans faire ces leçons à ceux qui vous sont soumis, et sans vous les faire à vous-même.

2.° Gardez-vous bien désormais de vous abandonner à des excès de désolation et de tristesse, lorsqu'il vous arrivera quelque affliction. Dieu vous ôte ce qu'il vous avoit donné, ou il vous refuse ce qui ne vous étoit point dû, ce qui vous auroit été même nuisible : pourquoi ces désolations et ces plaintes ? Quel tort vous a-t-on fait quand on vous refuse ce qui n'est pas à vous ? Quel droit ont les hommes aux honneurs et aux biens temporels qu'ils demandent ? Ne vous affligez donc que du péché ; et quand quelque adversité vous sera arrivée, consolez-vous-en, pensant que ce n'est pas un péché. Quoi qu'il vous arrive de fâcheux et de triste, dites souvent avec le Prophete : *Quare tristes es anima mea, et quare conturbas me ?* Quel sujet ai-je d'être triste et de m'affliger ? Cette perte de procès n'est pas la perte de la grace ; ce fâcheux contre-temps n'est pas un péché ; je ne prends pas l'amitié de Dieu par cette disgrace : *Quare tristis es ?* Pourquoi me désoler pour un accident qui n'est pas un mal ? La tristesse l'emporte quelquefois sur les sentimens de religion ; mais un peu de réflexions chrétiennes dissipe la plus noire tristesse. Il n'y a de véritable mal que le péché ; et le comble de tous les malheurs, le souverain mal, c'est de mourir dans le péché. Que cette vérité fasse le sujet de votre méditation ordinaire.

Fin du mois d'Avril.